

DELLY

La lune d'or



BeQ

Delly

La lune d'or

Grand roman d'amour et d'aventures

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 256 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélyls aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

La lune d'or

Édition de référence :

Feuilleton de *L'Ouest-Éclair*, 1933.

Prologue

La tempête s'acharnait depuis le matin sur le village de Morigny et ses alentours. Mais sa violence atteignait au paroxysme le long du chemin étroit, rocailleux, qui, en bordure de la combe des Ermites, menait à la Maison des Dames. Les hauts sapins, dressés en groupes compacts sur le roc sombre, au-dessus du sentier, se courbaient en gémissant, et par instants un craquement sourd s'entendait, plainte de l'arbre chancelant sous la fureur des vents acharnés à la destruction.

Courbé sous la rafale, retenant avec peine son chapeau d'une main et de l'autre serrant autour de lui sa douillette, le curé de Morigny avançait lentement, la poitrine haletante, les yeux pleins du fin gravier soulevé du sol, qui le frappait au visage. Il regrettait maintenant d'avoir pris ce chemin, qui raccourcissait la distance entre le

village et la Maison des Dames. Connaissant encore mal le pays, car il venait d'être nommé à la cure de Morigny, voulant, en outre, se rendre le plus vite possible à l'appel d'une mourante, il s'était engagé là sans réfléchir que cette voie, déjà quelque peu rude en temps normal, devait être infiniment pénible et même dangereuse sous la tempête.

Aussi eut-il un soupir de soulagement quand il fut parvenu au terme de la difficile montée, non sans avoir plus d'une fois manqué d'être jeté par quelque furieuse rafale sur la pente raide, hérissée de rocs, qui descendait au fond de la sauvage combe des Ermites.

Maintenant, il foulait aux pieds le sol herbeux de la sombre forêt de pins au milieu de laquelle s'élevait la Maison des Dames. Là s'apaisait quelque peu la fureur de la tempête, brisée par l'écran solide, indestructible, que formaient les troncs serrés de ces arbres superbes, rempart dressé au pied de la demeure qui avait été pendant des siècles le refuge et le douaire des veuves, dans la famille des comtes de

Chantelaure.

Elle s'étendait, basse, un peu longue, au sommet de la hauteur le long de laquelle, en pente douce, montait la forêt noire. Un porche en plein centre, reste du couvent de la période romane qui l'avait précédée, ouvrait son arche décorée de lierre sur la cour aux pavés inégaux. Du lierre encore envahissait la façade grise du logis, dérobaient en partie l'ogive des portes et des fenêtres... Et cette romantique parure ne contribuait pas peu à augmenter l'aspect sombre, mélancolique, abandonné, de la vieille demeure dont les fenêtres restaient closes, et d'où ne sortait aucun bruit.

Abandonnée, elle l'avait été pendant de longues années. Auparavant, les Chantelaure, obligés de quitter leur féodal château de Peyrouse, qui croulait de toutes parts, y avaient habité quelque temps. Puis le jeune comte Arnaud, devenu orphelin et dépourvu de fortune, avait quitté la sombre demeure pour rejoindre au Mexique un de ses parents. On n'avait plus entendu parler de lui pendant longtemps, dans le

pays où sa bonne grâce avait laissé d'excellents souvenirs... Un jour, enfin, on avait appris qu'il était revenu en France, ayant fait fortune – ou plus exactement ayant épousé une jeune Mexicaine pourvue de grands biens. Six ans avaient passé encore, au cours desquels on ne l'avait pas revu dans la contrée. Les gens bien informés disaient qu'il menait grand train à Paris... et d'autres, mieux informés encore, assuraient qu'il jouait fort gros jeu, de telle sorte que la fortune de la jolie dona Paz, sa femme, fondait rapidement.

Puis un jour de printemps, le vieil homme qui gardait la Maison des Dames avait reçu l'ordre de l'ouvrir, de l'aérer, d'y faire exécuter les nettoyages et réparations indispensables. Après quoi, on avait vu arriver un soir Arnaud de Chantelaure, accompagné de sa femme, d'une cousine de celle-ci, dona Hermosa Barral, et de deux enfants, dont l'une, la petite Rosario, âgée de quatre ans, était la fille du comte et de la comtesse, et l'autre, Trinidad, un peu plus âgée, la fille de dona Hermosa, qui était veuve depuis trois ans.

Il y avait en outre deux domestiques : Ludovic, le valet de chambre du comte, et Oliva, la femme de chambre, une Mexicaine, comme dona Paz et dona Hermosa.

Tout ce monde s'installa aussitôt à la Maison des Dames. On prit une cuisinière dans le pays, et ce fut par elle que les habitants de Morigny connurent quelques détails sur les nouveaux venus.

M^{me} de Chantelaure était fort jolie, mais de santé très délicate. Elle venait le dimanche à la grand-messe, accompagnée de sa cousine, une belle femme mince et souple comme une liane, dont la physionomie sans réelle beauté possédait cependant une séduction étrange. Le sourire de ses lèvres fines et roses était une énigme troublante ; les yeux noirs, souvent demi cachés sous les paupières ambrées, savaient être selon les moments dominateurs ou pleins de caresses, brûlants ou câlins, très durs ou d'une douceur angélique. Fort intelligente, disait-on, d'esprit cultivé, dona Hermosa, après la mort de son mari, un ingénieur français qui l'avait laissée sans

fortune, s'apprêtait à tirer parti de sa très belle voix, quand dona Paz lui avait offert de venir l'aider à tenir son intérieur et à élever la petite Rosario, double tâche trop forte pour son indolence naturelle encore augmentée par une santé frêle. M^{me} Barral ayant accepté, elle vivait depuis deux ans chez les Chantelaure, avec sa petite fille... Et elle les avait suivis dans le Jura quand le comte, presque complètement ruiné par le jeu, avait dû quitter Paris pour se retirer à la Maison des Dames.

La cuisinière, Martine Paget, assurait que dona Hermosa régentait tout, en cet intérieur, à commencer par M. de Chantelaure lui-même. Celui-ci, de caractère volontaire, obstiné, violent, et qui, tout en aimant sa femme, prenait volontiers à son égard une attitude despotique, pliait devant la jeune veuve qui, au dire de Martine, semblait exercer sur lui une influence fascinatrice.

À ce sujet, naturellement, les langues marchaient dans le pays, et l'on plaignait fort la jolie comtesse qui, de semaine en semaine,

paraissait plus frêle, plus pâle, plus triste.

Les deux autres domestiques conservaient une discrétion invincible. Ludovic, le valet de chambre, était un homme d'une quarantaine d'années, grand et sec, figure osseuse et physionomie renfermée, passablement revêche. Il semblait fort dévoué à son maître, qui avait en lui la plus grande confiance. La femme de chambre mexicaine, de race indienne, était la sœur de lait de dona Hermosa, qui, au moment de son veuvage, l'avait cédée à sa cousine, elle-même ne conservant à son service que son ancienne nourrice, morte depuis lors... Oliva se montrait une servante active et intelligente, très soumise au moindre désir de dona Hermosa qu'elle semblait toujours considérer comme sa véritable maîtresse. Elle parlait fort mal le français et paraissait, d'ailleurs, de nature assez taciturne.

Martine ajoutait que M^{me} Barral et Oliva entouraient de soins M^{me} de Chantelaure, et que le comte ne manquait pas d'attentions à l'égard de sa femme. Mais celle-ci allait perdant le peu de santé qu'elle possédait, de jour en jour. En

même temps, elle devenait plus triste, plus nerveuse, avec, dans ses beaux yeux noirs, des lueurs d'angoisse et de soupçon, quand son regard se portait sur dona Hermosa.

À la fin d'août, sa faiblesse devint si grande qu'elle ne put continuer de se rendre en voiture à la messe dominicale, ainsi qu'elle le faisait jusque-là. Puis, un matin, elle fut prise d'une syncope si longue que Ludovic courut à la recherche du comte, parti pour la chasse une heure auparavant.

Le médecin réussit pourtant à l'en sortir. Il parla de grande faiblesse du cœur, d'état très sérieux, mais non désespéré. De fait, la jeune femme parut se remettre un peu. Mais elle avait demandé un prêtre et reçu les sacrements par le ministère du curé de Morigny.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés, depuis lors. L'amélioration persistait, disait-on. L'abbé Vandal s'était présenté un après-midi pour prendre des nouvelles de la malade et avait été reçu par M^{me} Barral, qui s'était excusée de ne pas l'introduire près de sa cousine, celle-ci dormant à

ce moment-là... Mais voilà qu'aujourd'hui le domestique du comte était accouru, disant que M^{me} la comtesse se trouvait plus mal et demandait à voir M. le curé. Celui-ci était parti aussitôt... Et après cette course pénible dans la tempête, il arrivait enfin au but, en se demandant s'il trouverait la jeune comtesse encore en vie.

Traversant la cour, il alla soulever le marteau de la porte principale, qui s'élevait au-dessus de trois marches de pierres rongées par la mousse.

Elle fut ouverte par une jeune fille de petite taille en correcte tenue de femme de chambre. Des yeux très noirs brillaient dans un mince visage au teint olivâtre, aux traits assez fins. C'était Oliva, la Mexicaine. Elle s'effaça devant l'arrivant, qui demandait :

– Eh bien ?... M^{me} la comtesse ?

Oliva répondit dans son mauvais français :

– Madame est mal... très mal.

– Enfin, elle vit encore ?

– Oui, encore.

Précédé par la femme de chambre, l'abbé

Vandal monta l'escalier de chêne usé, à la rampe massive, et fut introduit dans la chambre où se mourait M^{me} de Chantelaure.

Le comte se trouvait près de sa femme. Assis au pied du lit, un coude appuyé contre celui-ci, il considérait avec une émotion douloureuse la pâle petite figure entourée d'admirables cheveux noirs. Dona Paz tenait les yeux clos, et ses longs cils noirs faisaient une ombre légère sur ses joues livides. Habitué à la vue des mourants, l'abbé Vandal comprit aussitôt que la jeune femme avait bien peu de temps à vivre.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, M. de Chantelaure tourna la tête et se leva en voyant apparaître le prêtre.

Il dit à voix basse :

– Ma femme désirait vous voir, monsieur le curé...

Sa taille vigoureuse, son visage aux traits accentués, au front volontaire et à la bouche hésitante, se dessinaient dans les dernières clartés du jour – car le prêtre, parti du village vers cinq

heures, avait mis un temps considérable pour monter jusqu'à la Maison des Dames, par suite de la tempête, si bien que la nuit était proche maintenant.

En entendant la voix de son mari, M^{me} de Chantelaure souleva ses paupières.

Le comte se pencha vers elle.

– Voici M. le curé, ma chère Paz.

La jeune femme leva un peu sa main droite, en une sorte de geste d'appel.

Sur l'invitation d'Arnaud de Chantelaure, le prêtre s'approcha... Et, silencieusement, le comte sortit de la pièce.

Deux grands yeux noirs, déjà un peu voilés par les ombres de la mort prochaine, s'attachèrent un instant sur la physionomie émue et grave du jeune prêtre. Puis la petite main amaigrie, décharnée, se leva de nouveau, tandis qu'entre les lèvres blêmes ces mots glissaient :

– Écoutez... tout près...

Le curé se pencha, approcha son oreille des lèvres balbutiantes...

Au dehors, la tempête faisait rage et s'acharnait contre la maison bâtie sur le point le plus élevé de la forêt.

M^{me} de Chantelaure prononça quelques mots. L'abbé Vandal sursauta et, se redressant un peu, bégaya :

– Oh ! Madame !... Une telle idée !... Une telle accusation ! Non, non, ce n'est pas possible !

La main de la jeune femme saisit celle du prêtre, s'y agrippa, tandis que la voix faible disait encore :

– Écoutez...

L'abbé Vandal se pencha de nouveau. Dona Paz sembla lui adresser une prière. Il murmura, la voix tremblante :

– Mais... Madame... je ne puis... Ce serait une si grave responsabilité... En outre, si l'on venait à l'apprendre, on m'accuserait...

Mais dona Paz ne l'écoutait pas. Sa main mal assurée se portait à une chaîne d'or qui entourait son cou, la soulevait, tandis qu'un regard de la mourante demandait au prêtre de l'aider.

Il le fit, d'un geste hésitant. La chaîne fut enlevée, ainsi que deux objets qu'elle soutenait et qui jusqu'alors avaient été dissimulés parmi les dentelles du vêtement de nuit. L'un était une petite boîte d'or, l'autre une demi-lune, d'or également, incrustée de superbes rubis taillés en pointe.

Dona Paz dit d'une voix à peine perceptible :

– Prenez... Pour ma fille... plus tard.

En même temps son regard plein d'angoisse suppliait le prêtre, dont la physionomie dénotait un pénible embarras.

– Madame... que dira-t-on en ne voyant plus cette chaîne sur vous ?

Mais cette fois encore, M^{me} de Chantelaure ne parut pas l'entendre. Elle répéta, d'un ton de supplication douloureuse :

– Prenez... prenez... Il ne faut pas qu'elle ait la lune... la lune d'or... Ma petite Rosario, seule...

En même temps, sa main mettait les deux précieux objets dans celle du prêtre. Alors, comme si elle eût épuisé dans ce geste ses

dernières forces, elle laissa retomber lourdement son bras et ferma ses paupières aux cils sombres.

L'abbé Vandal glissa la chaîne dans une poche de sa douillette ; puis, se penchant vers la mourante, il lui adressa quelques mots d'encouragement, d'une voix qui tremblait d'émotion, et lui donna une dernière absolution. Après quoi, voyant qu'elle tenait toujours les yeux clos, il alla ouvrir la porte et sortit de la chambre.

D'une pièce faisant face à celle-là surgit M. de Chantelaure.

Il demanda à mi-voix :

– Eh bien, comment la trouvez-vous, monsieur le curé ?... Bien mal, n'est-ce pas ?

– Je ne puis malheureusement dire le contraire, monsieur le comte...

– Oui, le docteur Leduc m'a laissé entendre qu'elle ne passerait probablement pas la nuit...

La lueur d'une lampe posée sur une console, dans le large corridor, éclairait les traits altérés du comte, son front large que commençait de

dégarnir une précoce calvitie. La physionomie était sympathique et donnait au premier abord une impression d'énergie. Il fallait quelque temps pour remarquer en elle les signes du mélange de volonté obstinée, orgueilleuse, et de faiblesse hésitante, qui caractérisait la nature d'Arnaud de Chantelaure.

Le comte ajouta :

– Elle a désiré vous voir de nouveau, quand elle s'est tout à coup sentie plus mal, cet après-midi. Mais je me demandais si vous arriveriez avant que... que ce fût trop tard.

– J'ai été retardé par la tempête, monsieur le comte. Moi aussi, je craignais de ne pas arriver à temps... Mais grâce au ciel, la pauvre jeune dame avait encore sa connaissance... Et... et... je lui ai donné à nouveau l'absolution.

Les mots sortaient difficilement de la gorge serrée du prêtre.

M. de Chantelaure le remercia, lui offrit de se reposer un moment, avant de repartir. Mais l'abbé Vandal refusa, car la nuit était proche et il

connaissait trop peu la forêt pour s'y aventurer dans les ténèbres.

M. de Chantelaure proposa :

– Mais je vais vous faire reconduire en voiture, monsieur le curé !

– Non, non, monsieur ! Votre domestique a déjà assez à faire avec les courses, les allées et venues nécessitées par votre malade. Je ne m'égarerai pas, soyez sans crainte. Il fait encore suffisamment jour pour que je distingue la bonne voie, dans la forêt. Et au-delà, le chemin est assez facile – car, naturellement, je ne reprendrai pas celui que j'avais choisi pour venir, dans l'espoir d'arriver plus vite.

M. de Chantelaure n'insista pas. Il accompagna le prêtre jusqu'au bas de l'escalier. Là, tous deux faillirent se heurter à une toute petite fille assise sur la dernière marche.

M. de Chantelaure demanda :

– Eh bien, que fais-tu là, Rosario ?

En même temps, il se baissait et enlevait dans ses bras l'enfant vêtue de blanc, dont les boucles

d'un noir bleuâtre, en désordre, entouraient le visage menu tout éclairé de grands yeux d'un bleu violet sur lesquels s'étendait l'ombre des longs cils noirs.

Rosario appuya son visage contre la joue paternelle, en répondant :

– Je voulais savoir si maman, était encore malade.

Arnaud de Chantelaure étouffa un soupir.

– Oui, mignonne. Allons, retourne près de cousine Hermosa...

Tout en parlant, il la posait à terre.

L'enfant objecta :

– Cousine Hermosa n'est pas là.

– Elle n'est pas là ? Sans doute sera-t-elle remontée dans sa chambre... Et Trinidad, où est-elle ?

– Elle était dans le salon avec moi. Oliva est venue nous dire de nous tenir bien tranquilles, parce que cousine Hermosa et elle étaient occupées. Mais moi, je voulais savoir si maman

allait mieux...

Le prêtre, qui regardait avec compassion la petite fille, fut frappé de l'énergie qui se discernait sur cette enfantine physionomie.

M. de Chantelaure déclara :

– Tu as eu tort de désobéir à Oliva, ma Rosarita. Allons, retourne près de Trinidad. Ta maman repose, en ce moment, tu ne peux la voir. Mais salue auparavant M. le curé.

Le prêtre posa sa main sur les boucles sombres, en disant d'un ton de frémissante émotion :

– Allez en paix, chère petite enfant... et que Dieu vous garde.

Les yeux bleus se posèrent sur lui, sérieux et pensifs. L'enfant dit de sa voix douce, avec un léger accent étranger :

– Bonsoir, monsieur le curé.

L'abbé Vandal serra la main de M. de Chantelaure et sortit de la Maison des Dames.

La tempête redoublait de violence et s'abattait

en furieuses rafales sur les arbres centenaires qui entouraient le vieux logis.

Le prêtre s'engagea d'un pas hâtif sur la route tracée depuis des siècles à travers la forêt, pour conduire de Morigny au château de Peyrouse, en passant par la Maison des Dames.

Une troublante perplexité demeurait en son âme. Il lui semblait que la chaîne et les deux précieux objets, mis de force entre ses mains par la mourante, pesaient lourdement dans la poche de sa douillette. Qu'allait-il faire ? Devait-il conserver ce dépôt sans en souffler mot à M. de Chantelaure ?... Oui, sans doute, car si dona Paz disait vrai... si réellement ses terribles soupçons étaient fondés...

« Je n'ose pourtant le croire ! songeait le prêtre avec un frisson. Une femme qu'elle a traitée avec tant de bonté... aller jusque-là... jusqu'à ce crime... »

Dans la forêt sombre, le crépuscule, qui commençait, était déjà presque de la nuit. La route, mal entretenue, envahie par l'herbe, descendait entre les pins superbes auxquels

s'attaquait furieusement la tempête. L'abbé Vandal atteignit bientôt l'endroit où ce chemin longeait, à droite, un petit étang aux eaux verdâtres, nommé dans le pays « l'étang des Trépassés ». La légende assurait que les âmes des anciens seigneurs de Peyrouse y venaient errer, à certains jours, et qu'on y entendait parfois des plaintes, des gémissements, de longs soupirs d'angoisse.

L'aspect lugubre du lieu ne pouvait qu'accréditer cette tradition. Aussi était-il peu de gens qui ne hâtassent l'allure, en passant près de ces eaux glauques sur lesquelles tombait l'ombre funèbre des pins qui se dressaient jusque sur les bords, formant une sombre voûte que ne perçaient jamais les rayons du soleil.

Aussitôt après, la route, devenue plus étroite, s'engageait entre d'énormes blocs de pierre jetés les uns sur les autres, sans doute au cours de quelque lointain bouleversement du sol. Ils formaient des cavernes s'étendant assez loin, et qui avaient jadis, à différentes époques, servi de repaires à des bandes de brigands. Depuis près

d'un siècle le pays était fort tranquille, et les cavernes de Peyrouse n'avaient plus abrité que quelque rôdeur, quelque malfaiteur isolé, dont les méfaits se bornaient à des vols de bétail, de volaille ou de fruits.

L'abbé Vandal ne ressentait donc aucune appréhension au sujet de ce passage d'aspect si peu rassurant, particulièrement à la tombée de la nuit. Pourtant, il n'en avait pas encore dépassé la moitié qu'il entendait derrière lui un bruit léger, un frôlement... et, instantanément, une étoffe noire était jetée sur sa tête, lui enveloppant le visage. Aussitôt, il sentit une main qui se glissait dans une des poches de sa douillette – celle où il avait mis la chaîne que venait de lui confier M^{me} de Chantelaure.

Comme, son premier saisissement passé, le prêtre allait résister, se défendre, il sentit qu'on le lâchait. Il entendit un bruit de fuite. Arrachant le voile qui couvrait son visage, il regarda autour de lui... Mais dans l'ombre crépusculaire, c'était la solitude, le silence. Déjà, les mystérieux agresseurs avaient disparu.

L'abbé Vandal porta vivement la main à sa poche. La chaîne, la boîte et la demi-lune n'étaient plus là.

Une poussée de sang monta au visage du prêtre, sous la violence de l'émotion.

La terrible évidence s'imposait, à lui. « On » l'avait attaqué dans le seul but de lui enlever ces objets. « On » s'était éclipsé, aussitôt le coup fait avec une remarquable dextérité.

« On »... Qui cela ?

L'abbé Vandal le devinait trop bien ! Et il comprenait l'angoisse de dona Paz, la précaution qu'elle avait voulu prendre en lui confiant ce précieux dépôt – précaution rendue vaine, hélas ! puisque celui-ci, maintenant, se trouvait sans doute entre les mains de celle que la jeune mourante semblait tant redouter – et à si juste titre, pensait maintenant le curé de Morigny.

« Je me leurre peut-être, cependant », murmura-t-il en passant la main sur son front couvert de sueur. « Quelque malfaiteur, sans doute, a fait le coup... »

Mais non, le doute n'était pas permis. Il avait été attaqué seulement parce qu'« on » le savait dépositaire de la chaîne d'or... Et pour que, sans hésiter, avec une telle prestesse, ses agresseurs eussent mis la main à la poche qui contenait celle-ci, *il fallait qu'ils l'eussent vu* quand, sur la prière de la mourante, il avait glissé les précieux objets dans cette poche.

« Que faire, mon Dieu ? Que faire ? songea-t-il Rien !... je ne puis rien ! Me confier à M. de Chantelaure est impossible, puisque sa femme se défie de lui... à juste raison, sans doute, si, comme elle le croit et comme on le prétend, il est sous l'empire de cette M^{me} Barral. Alors, je dois donc laisser la criminelle triompher, en possession de ce qui appartient légitimement à la petite fille ?... de ce que la malheureuse jeune femme tenait tant à lui soustraire ? »

Hélas ! il ne voyait aucun moyen de l'empêcher ! Les mystérieux agresseurs avaient disparu... il était impossible de les rechercher, de les poursuivre dans l'obscurité.

Le prêtre jeta un coup d'œil autour de lui, dans

l'ombre qui envahissait tout. Presque à ses pieds, quelque chose attira son attention. Il se baissa, ramassa un ruban de couleur claire. Comme il l'approchait de ses yeux pour mieux voir, une senteur de magnolia s'en dégaugea, légère et capiteuse.

L'abbé Vandal tressaillit. Un souvenir lui revenait. Peu de temps après l'arrivée des Chantelaure dans le pays, la jeune comtesse, accompagnée de sa cousine, était venue demander un renseignement au curé de Morigny. Et la petite sacristie avait été aussitôt envahie par ce même parfum, si pénétrant, qui avait persisté quelque temps après le départ des jeunes femmes.

Par la suite, ayant eu l'occasion de s'entretenir séparément avec chacune des cousines, l'abbé Vandal avait pu se rendre compte que cette personne si parfumée était M^{me} Barral.

Ainsi donc, l'évidence s'imposait à lui. Mais il ne discernait aucune possibilité de s'en servir pour retrouver les objets dérobés, puisque ceux-ci lui avaient été confiés en secret, sans témoin, par une mourante dont le témoignage ne pourrait plus

être invoqué, car peut-être, à ce moment même, avait-elle cessé de vivre. D'ailleurs, quoi de plus facile, pour la coupable, que de repousser l'accusation ? Il ne l'avait pas vue... et ce ruban, ne pouvait-elle l'avoir perdu là au cours d'une précédente promenade ?

« Non, je ne puis rien... je ne puis rien ! pensa douloureusement l'abbé Vandal. Je n'ai, en fait, qu'une preuve morale. Pauvre madame de Chantelaure, votre précaution aura été vaine. Mais le ciel protégera votre enfant et la défendra contre celle qui, déjà, commence de la dépouiller de son bien légitime. »

Dans la matinée du lendemain, comme le curé de Morigny revenait du jardin où il avait soigné ses chrysanthèmes, M^{me} Camille, sa sœur aînée, lui apprit que la comtesse de Chantelaure était morte la veille, à six heures du soir.

« Bien peu après mon départ, songea le prêtre. Elle a dû réunir ses dernières forces pour me confier son douloureux secret et ce dépôt qui, hélas ! devait demeurer si peu de temps entre mes

mains. »

Il entra dans la petite pièce qui lui servait de cabinet de travail et s'assit devant la table de merisier sur laquelle étaient rangés quelques livres et papiers. Le front entre ses mains, il s'absorba un moment dans ses pensées, cherchant encore un moyen d'accomplir la volonté de la morte. Mais à nouveau, il se heurtait à l'impossible. La position de la coupable était inexpugnable... et le ruban trouvé sur la route, près du lieu de l'agression, ne pouvait, hélas ! servir de rien pour confondre la créature habile et rusée qui avait su mettre à exécution, avec tant d'adresse et de promptitude, son plan de vol, après avoir vu dona Paz remettre la chaîne d'or, la boîte et la demi-lune au curé de Morigny.

« Que deviendra la pauvre petite fille, entre son père et celle qui, sans doute, sera bientôt sa belle-mère ? songea douloureusement le prêtre. De quelle angoisse cette pensée a dû charger les derniers jours de la malheureuse jeune femme ! Celle-ci voulait au moins préserver l'avenir matériel de l'enfant. Mais là encore, ses desseins

ont été traversés.

« Oui, pauvre petite fille, que la divine Providence vous soutienne, car vous serez bien seule et bien exposée, près de cette femme, si votre mère a vu juste, comme je le crois maintenant. »

Première partie

I

Les promeneurs étaient nombreux au Bois, en ce matin d'avril que le soleil daignait enfin éclairer, après d'interminables journées de pluie. Amazones et cavaliers se croisaient dans les allées ; des saluts, des propos enjoués, des sourires s'échangeaient au passage, des regards curieux cherchaient les visages nouveaux et les gens connus, pâture également appréciable pour les conversations prochaines.

L'attention, ce matin-là, était attirée par deux étrangers au type espagnol, le père et le fils probablement, car il existait entre eux une incontestable ressemblance... Tous deux avaient le teint chaudement mat, de beaux traits, des cheveux très noirs, souples et soyeux, un air de noblesse hautaine et de froide nonchalance. Mais le regard du père, aigu, observateur, n'avait pas la séduction qui existait dans les sombres yeux noirs

du fils. Celui-ci était un tout jeune homme, souple, mince, parfaitement proportionné, chez qui l'élégance aristocratique d'une vieille race noble se mêlait à une singulière vigueur, à un air d'énergie froide, de volonté orgueilleuse, qui frappait chez un être si jeune.

Tous deux montaient avec une remarquable maîtrise des chevaux de race arabe, bêtes incomparables qui attiraient autant que leurs maîtres les regards des connaisseurs. L'un de ceux-ci, M. de Guichars, qui avait passé les premières années de sa jeunesse au Mexique, en une existence assez aventureuse, suivait d'un coup d'œil tout particulièrement intéressé les deux étrangers, qui le précédaient le long d'une allée. Il dit entre ses dents :

– Ces gens-là montent à la façon des Sud-Américains... Et le jeune homme a une allure, une aisance, sur cet animal pas facile !

À ce moment, le père tourna un peu la tête pour regarder une amazone qui passait, en conversation animée avec les deux cavaliers qui l'encadraient. M. de Guichars étouffa une

exclamation :

– Don Pedro de Sorrès !

Un instant plus tard, il se trouvait aux côtés du cavalier.

– Pardonnez-moi de vous accoster ainsi, don Pedro...

L'autre tourna la tête et dit sans paraître surpris :

– Ah ! c'est vous, Paul de Guichars ! J'ai fait précisément porter un mot ce matin à votre logis, pour vous annoncer ma prochaine visite.

– Quelle bonne surprise ! Vous voilà donc devenu Parisien, don Pedro !

– Provisoirement, oui... Mon cher Guichars, voici mon fils, don Ruiz de Sorrès...

La main du jeune homme, fine et nerveuse, se tendit vers M. de Guichars, que les yeux noirs aux sombres profondeurs enveloppaient d'un regard pénétrant.

– Mon père m'a parlé de vous avec sympathie, monsieur, dit don Ruiz en excellent français.

– J’ai été pendant quelque temps le compagnon d’aventures de don Pedro, et je conserve le meilleur souvenir du chef auquel nous obéissions tous avec enthousiasme.

Un demi-sourire détendit légèrement la bouche sévère du noble Mexicain.

– Vous étiez un bon lieutenant, Guichars. Nous avons fait d’excellente besogne, contre les troupes du colonel Ferrago.

– Ah ! Ferrago !... Ce tigre mâtiné de renard, comme vous l’appeliez. Il fut un jour à deux doigts de vous faire pendre, don Pedro.

– Oui... mais c’est moi qui, finalement, l’ai fait balancer aux branches d’un acajou.

Une haine profonde vibrait dans l’accent du noble Mexicain, une lueur farouche jaillissait de ses prunelles.

Et, dans les yeux superbes de don Ruiz, un éclair s’alluma, tandis que frémissait le jeune et beau visage.

– Ce fut une juste exécution, dit M. de Guichars. Cet homme était un bandit. Sa capture

fut l'un des meilleurs exploits du Castor-Franc...
Que devient-il, ce brave Canadien ?

– Toujours au Mexique, chassant, pêchant, au mieux avec ses amis les Indiens. Il vient une ou deux fois l'an passer quelques jours à notre hacienda de San Pablo. Et fréquemment, il emmène Ruiz dans ses expéditions.

– Avec un tel professeur, don Ruiz doit être devenu un parfait chasseur et coureur des bois ?

– Mon fils a eu mieux encore que lui comme professeur, Guichars, en la personne de l'Élan-Rapide.

– L'Élan-Rapide ?... le célèbre chef Comanche, terreur du gouvernement mexicain ?

– Lui-même. Nous sommes, vous le savez, les descendants d'une princesse mexicaine, fille d'un noble personnage appartenant à la race des souverains aztèques – laquelle princesse devint la femme de notre ancêtre, don Pablo d'Esvella, venu d'Espagne à la suite des premiers conquérants. Cette origine nous vaut de la part des Indiens une grande considération. En outre,

l'Élan-Rapide, dont les trois fils ont été tués sur le sentier de la guerre, s'est pris d'une vive affection pour Ruiz. Celui-ci a été adopté par la tribu du Bison, et le grand chef comanche s'est chargé de son instruction en tant que chasseur, cavalier, chercheur de pistes, etc.

– Eh bien, avec un tel maître, je crois que don Ruiz n'aura pas à craindre d'être surpassé ! dit M. de Guichars avec un coup d'œil d'intérêt presque déferent vers le jeune Mexicain, silencieux et pensif, un peu altier.

Don Pedro eut une lueur d'orgueil dans le regard, en répliquant :

– Il ne craindra jamais de rival, en effet. Déjà, il monte les chevaux les plus sauvages aussi bien que l'Élan-Rapide lui-même. Son tir est infailible, et il sait retrouver une piste avec une habileté qui fait l'admiration du Castor-Franc, si bon chercheur de traces que soit celui-ci. L'Élan-Rapide est très fier de son élève et, pour la première fois, j'ai vu céder chez lui l'impassibilité indienne quand il a dit à Ruiz, au départ : « Que mon fils revienne, surtout, car le

soleil restera obscurci pour ses frères indiens, tant qu'il ne sera plus là. »

Tout en causant, les trois cavaliers avaient remis en marche leurs montures. Don Pedro poursuivit :

– Toutefois, j'ai jugé bon d'ajouter à cette éducation indienne quelque connaissance de la civilisation européenne. Voilà pourquoi nous venons passer quelques mois à Paris, où j'habitais jadis, en ma jeunesse, chez mes grands-parents – car ma mère était Française.

– C'est une excellente idée, don Pedro, et qui fera le plus grand plaisir à vos amis.

Le Mexicain eut un sourire d'ironie.

– Mes amis ne sont pas fort nombreux, Guichars, car je ne donne pas ce nom indifféremment à tous ceux qui se prétendent tels. À propos, vous êtes-vous trouvé en rapport, ici, avec le comte Arnaud de Chantelaure ?

– Oui, parfois. Nous n'avons pas de relations intimes, mais nous nous serrons la main, nous échangeons quelques mots quand nous nous

rencontrons dans le monde. Car nous nous sommes connus autrefois, à Mexico...

– Je sais. Chantelaure est arrivé au Mexique peu de temps avant que vous le quittiez définitivement.

– Vous le connaissez, don Pedro ?

– Quelque peu, oui. Sa première femme, dona Paz de Ojeda, était ma cousine du côté paternel.

– Ah ! j’ignorais... Une bien jolie personne... morte si jeune, hélas !

– Et bien vite remplacée !

– En effet. La seconde M^{me} de Chantelaure est-elle aussi votre parente, don Pedro ?

– Non pas. Dona Paz était cousine de dona Hermosa par sa mère.

M. de Guichars dit, en baissant la voix :

– Tenez, la voilà précisément, la comtesse de Chantelaure.

L’amazone que don Pedro avait regardée tout à l’heure avec quelque attention passait à ce moment, entre les deux cavaliers empressés

autour d'elle. Ses yeux noirs, hardis et câlins à la fois, se rencontrèrent avec ceux du Mexicain, attentifs, pénétrants comme une lame. Elle les détourna légèrement, avec une gêne visible.

Quand elle fut passée, don Pedro dit négligemment :

– C'est une belle femme, et qui doit savoir plaire.

– Oh ! quant à cela, oui ! Vous ne la connaissiez pas encore ?

– Non, pas autrement que de réputation. Celle-ci était bonne, à Durango, où elle vivait près de sa mère, veuve et peu fortunée. Mais à Mexico, où l'emmena son mari, l'ingénieur français Barral, il y eut, paraît-il, une petite histoire pas tout à fait à son honneur. J'ai entendu dire que Barral avait été fort désillusionné sur elle et que, pris par les fièvres pendant un séjour à la Vera-Cruz, il n'essaya pas de lutter contre la maladie et se laissa mourir, en dépit des efforts d'un médecin dévoué.

– Ici, elle passe pour une personne fort

coquette, aimant les hommages, se faisant remarquer par des toilettes assez excentriques. Mais on ne lui impute pas de torts plus sérieux.

– Et Chantelaure, que fait-il ?

– Chantelaure ? Il joue, et, si j’en crois les on-dit, il est en train de perdre les trois cent mille francs dont il a hérité d’un vieux cousin, peu après la mort de sa première femme.

– Ah ! ah ! toujours joueur, le personnage !

– En outre, le mari et la femme mènent la vie large. Ils ont voiture, chevaux, appartement élégant, cuisinière, femme de chambre et cocher. On donne des réceptions et l’on fait force toilettes pour aller dans le monde.

– Je crois en effet que sur ce pied-là, les trois cent mille francs doivent être à peu près fondus... Et la fille du comte et de dona Paz, que devient-elle, dans tout cela ?

– Elle est confiée à une institutrice, ainsi que la fille de dona Hermosa, la petite Trinidad.

– Savez-vous comment la traite sa belle-mère ?

– Je l’ignore. Ainsi que je vous le disais tout à l’heure, j’ai peu de rapports avec M. de Chantelaure, et encore moins avec la comtesse. Je vous répète simplement ce que j’entends dire à leur sujet.

Don Pedro garda un instant le silence, puis, ensuite, reprit la conversation sur un autre sujet. En quittant peu après M. de Guichars, il lui dit avec une cordialité un peu brusque :

– Eh bien, mon cher, à l’un de ces jours. Nous arrangerons une petite partie et nous passerons la soirée au théâtre. Il faut que ce jeune homme-là soit un peu initié à la vie parisienne, avant de retourner au désert, vers ses amis indiens.

– Les meilleurs des amis, dit don Ruiz de sa voix chaude et grave.

– Bah ! dans un an, tu auras peut-être changé d’avis et tu te ne soucieras pas de retrouver si vite l’existence quelque peu sauvage que nous menons pendant nos séjours en Sonora.

Ruiz eut un geste de protestation, en répliquant :

– Je ne crois pas que je change jamais sur ce point-là, mon père. Il ne me déplâit pas de connaître une existence plus raffinée, mais je sens bien que la vie libre, aventureuse, l'indépendance dont nous jouissons là-bas auront toujours mes préférences.

– Nous y retournerons, sois sans crainte, car j'ai encore beaucoup à y faire, quand j'aurai appris, ici, ce que je veux savoir.

II

Trois heures sonnaient lorsque, ce même jour, M. de Chantelaure entra dans le salon où sa femme, vêtue d'un élégant déshabillé de mousseline de l'Inde, et à demi couchée sur un sofa, parcourait distraitemment un roman.

Dona Hermosa leva les yeux en demandant :

– Vous sortez ?

– Oui. J'ai un rendez-vous, chez Marnay, pour la vente des bois de Peyrouse. Il faut que je m'y décide enfin, quoi qu'il m'en coûte.

M^{me} de Chantelaure leva les épaules.

– Vous aurez vite fait d'engouffrer le produit de cette vente avec le reste. Non, Arnaud, ainsi que je vous l'ai dit, il n'existe pour vous qu'un moyen de vous sauver de la ruine et de refaire votre fortune. Retournons au Mexique, organisons, avec les cinquante mille francs que

j'ai eu la précaution de conserver, une expédition pour rechercher le placer d'Octezuma...

M. de Chantelaure l'interrompit avec une sorte d'impatience.

– Mais, ma chère amie, c'est fou, ce que vous me proposez-là ! Ce gisement d'or n'est probablement qu'une légende... Et ceux qui la colportent ont soin d'ajouter que les obstacles, pour y atteindre, sont à peu près insurmontables.

– Il n'empêche que j'y crois, moi, à l'existence de ce gisement, et que je n'aurai pas de repos avant de vous avoir décidé à tenter l'aventure. Au reste, vous ne pourrez pas dire que je vous envoie égoïstement au danger en restant loin de celui-ci, car j'ai l'intention de vous accompagner.

M. de Chantelaure leva les bras au plafond.

– De mieux en mieux ! Je ne sais quelle démence vous pousse, Hermosa ! Et comment voulez-vous que nous allions à la découverte d'un lieu sur la situation duquel nous ne possédons aucune indication, sinon qu'il doit se

trouver dans la Sonora ?

Une lueur glissa dans l'ombre des paupières demi-baissées de la jeune femme.

– Nous en recueillerons peut-être d'autres là-bas, mon cher.

– Allons donc ! Croyez-vous que depuis le temps, si ce gisement fabuleux existait vraiment, il n'aurait pas été découvert déjà par tous les aventuriers qui se sont succédé dans ce pays, surtout depuis la découverte des placers de Californie ?

– S'il est peu accessible, et si le secret en a été bien gardé, il est très admissible que personne n'ait encore pu y atteindre.

D'autres objections étaient visiblement sur les lèvres du comte. Mais à ce moment, deux petites filles de sept à neuf ans entrèrent dans le boudoir. Elles étaient suivies d'une jeune femme à la mise modeste, dont la physionomie sérieuse et douce inspirait aussitôt la sympathie.

L'une des fillettes, la plus âgée, une blonde à la mine indolente et aux yeux clairs et câlins,

s'élança vers M^{me} de Chantelaure en s'écriant :

– Maman, Rosario vient de m'appeler avare, parce que je ne donnais rien à une vieille femme qui demandait l'aumône ! Pourtant, c'est toi qui m'as dit...

Rosario l'interrompit d'un ton véhément :

– Oui, ta maman t'a dit de ne pas donner à n'importe qui ! Mais celle-là, c'est la vieille Émilie, qui est une brave femme, très malheureuse. Alors, cousine Hermosa, je lui ai donné tout l'argent qui me restait. Et M^{me} Janvier m'a dit que j'avais raison !

Hermosa sourit, en regardant d'un air bénin l'institutrice qui redressait le nœud de velours grenat placé dans les boucles noires de Rosario.

– Vous encouragez cette petite prodigue, madame ? N'exagérez pas trop, car elle serait disposée, je crois, à aller un peu loin dans cette voie. Allons, viens ici, jeune personne au cœur sensible !

Rosario s'approcha de sa belle-mère. Celle-ci appuya sur la tête brune sa belle main parfumée,

ornée de superbes bagues, et plongeait ses yeux caressants dans les magnifiques prunelles de l'enfant.

– Tu es une bonne petite fille. Mais il faut te méfier des élans irréfléchis de ton cœur, Rosarita.

La fillette dit avec vivacité :

– Je ne peux pas voir les gens souffrir, sans chercher à les soulager ! Je ne pense pas que ce soit mal ?... Dites, papa ?

Son beau regard, soudain éclairé de tendresse, se levait sur M. de Chantelaure qui, allongeant la main, caressait la joue rosée de sa fille.

Il sourit, en répondant :

– C'est même très bien, mignonne. Toutefois, n'exagère pas, comme te le recommande ta mère. Quant à Trinidad... eh ! un peu plus de générosité ne ferait peut-être pas mal, chez elle !

Sa main, changeant de direction, effleurait d'une caresse les cheveux blonds de Trinidad.

La fillette eut une moue légère.

– J'aime mieux ne pas m'occuper de tous ces

gens-là !... Que Rosario le fasse, si elle veut ! Mais alors, qu'elle ne m'appelle pas avare ! Ce n'est pas bien, n'est-il pas vrai, papa ?

Elle s'emparait de la main du comte, la baisait, puis relevait sur lui ses yeux clairs dans lesquels apparaissait la même expression de câlinerie impérieuse qui existait en ceux de sa mère.

M. de Chantelaure accorda :

– Ce n'est pas bien du tout, en effet. Rosario n'avait pas à te juger...

Rosario dit vivement, avec un éclair de protestation dans le regard :

– Mais, papa...

M^{me} de Chantelaure l'interrompit d'un ton doux, en appuyant un peu plus sa main sur la tête brune :

– Chut, niña ! Ton père a raison... et si je n'étais pas une maman aussi indulgente, j'aurais dû te gronder à ce sujet.

Rosario retira vivement sa tête, dans un mouvement de colère. Son regard assombri, perplexe, enveloppa le calme et aimable visage

de dona Hermosa.

Celle-ci dit avec la même douceur :

– Allons, va travailler avec M^{me} Janvier, petite mauvaise tête. Trinidad ira vous retrouver tout à l’heure.

Oliva, la femme de chambre mexicaine, entra à cet instant. Elle annonça :

– Don Pedro de Sorrès demande à voir monsieur le comte.

Arnaud de Chantelaure sursauta.

– Don Pedro de Sorrès ? Comment ?... Il est à Paris ?

Dona Hermosa demanda d’un ton d’intérêt :

– C’est l’hacendero¹, le cousin de Paz, l’ancien chef de guérilla, dont vous m’avez parlé un jour ?

– Lui-même. Vous l’avez fait entrer dans l’autre salon, Oliva ?

– Oui, monsieur le comte.

¹ Propriétaire d’une hacienda ou grande exploitation agricole, au Mexique.

– C’est bien, j’y vais...

M^{me} de Chantelaure l’interrompt :

– Pourquoi ne pas le recevoir ici, mon cher ? Je ferai avec plaisir la connaissance de ce compatriote qui, d’après ce que j’en ai ouï-dire, ne doit pas être un personnage banal.

– Oh ! pas du tout !... Introduisez don Pedro ici, Oliva.

Tandis que la femme de chambre sortait par une porte et M^{me} Janvier par une autre avec Rosario, dona Hermosa fit observer :

– Je me demande à quel propos il vient vous voir ? Paz m’avait laissé entendre qu’il lui en voulait beaucoup de son mariage avec vous. De fait, il ne vous a pas donné signe de vie depuis ce moment-là.

– Il est vrai qu’il a essayé d’empêcher ce mariage. Je me demande aussi...

L’entrée du visiteur l’interrompt.

Dona Hermosa réprima avec peine un mouvement de surprise en reconnaissant l’étranger dont le regard hardiment investigateur

s'était attaché sur elle, ce matin même, quand il l'avait croisée au Bois.

Don Pedro s'inclina courtoisement devant M^{me} de Chantelaure, tendit la main au comte et, sans préambule, commença de lui expliquer le but de sa visite avec autant d'aisance que si M. de Chantelaure et lui s'étaient toujours trouvés dans les meilleurs termes.

– Je suis ici pour huit ou dix mois avec mon fils don Ruiz, et il m'a paru convenable de profiter de l'occasion pour faire connaissance avec la fille de ma cousine Paz.

Tout en parlant, il regardait dona Hermosa... Et sans doute discerna-t-il le léger tressaillement qui passait sur le visage de la jeune femme, dont les paupières ambrées s'abaissèrent pendant quelques secondes sur les yeux tout à coup assombris.

Le Mexicain ajouta en désignant Trinidad qui s'appuyait contre sa mère :

– Est-ce cette enfant ?

M. de Chantelaure répondit :

– Non, celle-ci est Trinidad Barral, la fille de ma femme. Je vais faire venir Rosario, don Pedro. Il est trop naturel, en effet, qu'elle vous connaisse, puisque vous êtes son seul parent du côté de sa mère.

Il y avait dans l'accent du comte une cordialité forcée. Quant à Hermosa, elle glissait, dans l'ombre de ses paupières, un coup d'œil méfiant vers le visiteur.

D'un souple mouvement, elle se leva, en disant avec un sourire enchanteur à l'adresse du Mexicain :

– Je vais chercher la chère petite, don Pedro. Elle est un peu sauvage et n'oserait pas venir sans moi.

La jeune femme sortit, emmenant Trinidad. Don Pedro, tout en prenant place sur le siège que lui désignait M. de Chantelaure, demanda :

– Eh bien, vous avez tout à fait renoncé au Mexique, Chantelaure ?

– Tout à fait, oui. Je n'y avais plus d'intérêts, depuis la vente des propriétés de Paz.

– Et votre seconde femme ne tient pas non plus à revoir son pays ?

– Elle, c’est différent. Elle voudrait, au contraire, que nous retournions là-bas et que je tente la chance de nous refaire une fortune.

– De quelle façon ?

M. de Chantelaure répondit en hésitant :

– Ma femme a dans l’idée que je me mette à la recherche de quelque problématique gisement d’or. C’est une chimère, contre laquelle je m’insurge...

Une lueur brilla dans le regard du Mexicain.

Don Pedro dit, avec un demi-sourire d’ironie :

– Eh ! eh ! une chimère... On ne sait jamais, M^{me} de Chantelaure doit être d’ailleurs une femme intelligente, qui ne vous engagerait pas au hasard...

À ce moment, une porte s’ouvrait, laissant apparaître Hermosa.

– Quel ennui, don Pedro ! Rosario vient précisément de sortir avec son institutrice !

J'aurais tant voulu cependant vous la présenter, cette chère enfant !

M. de Chantelaure ne put retenir un mouvement de surprise, que ne dut pas laisser échapper le coup d'œil perspicace de don Pedro.

Le Mexicain répliqua d'un ton courtois :

– Ce n'est que partie remise, madame. Je reviendrai et, ce jour-là, j'espère être plus heureux. D'ailleurs, je vous ferai prévenir, afin de ne pas tomber précisément sur l'heure de la promenade... Ou bien encore, j'enverrai demain ma voiture prendre l'enfant, que vous voudrez bien me confier pendant quelques instants, mon cher Chantelaure ? Je la ferai ensuite reconduire de la même manière, en compagnie d'une personne sûre, Manuela, la nourrice de mon fils.

Devançant la réponse de son mari, Hermosa dit gracieusement :

– C'est moi qui vous conduirai Rosario, don Pedro. Je suis trop désolée que vous l'ayez manquée aujourd'hui.

Le visiteur remercia, en se déclarant charmé

de cette perspective. De fait, un assez vif contentement se discernait sur sa physionomie.

Il causa ensuite de choses et d'autres, parla un peu du Mexique, en ce moment dans le calme, après une de ses révolutions périodiques. M^{me} de Chantelaure lui donnait la réplique. Mais elle ne fit aucune allusion à son désir de retourner dans son pays... Et quand, un peu après, le visiteur ayant pris congé, Arnaud revint de le reconduire jusqu'à la porte de l'appartement, Hermosa lui dit d'un ton impératif :

– Ayez soin, surtout, Arnaud, si vous revoyez don Pedro, de ne pas lui parler du placer d'Octezuma... ni même, pour le moment, de notre idée de retour au Mexique. Je ne sais pourquoi, je me méfie beaucoup de lui.

M. de Chantelaure riposta maussadement :

– Notre idée ! Vous êtes bien bonne ! Si vous m'entraînez là-bas, vous pourrez dire que c'est vous seule qui l'aurez voulu.

– Eh bien, soit ! J'en prends toute la responsabilité. Mais je ne veux pas... entendez-

vous, Arnaud ?... je ne veux pas mener ici une existence de médiocrité, de misère, peut-être, maintenant que votre passion pour le jeu nous a de nouveau ruinés.

– Ajoutez-y votre goût du luxe, de la toilette et de toutes les distractions coûteuses.

Elle se redressa, en attachant sur lui un regard dur.

– Eh bien, n'est-ce pas mon droit de femme jeune et belle ? Oseriez-vous me le reprocher, Arnaud, vous qui m'avez dit plus d'une fois : « Je voudrais avoir tous les trésors du monde pour contenter les plus insensés de tes désirs ! »

Il baissa le front et balbutia :

– Je ne vous reproche rien, ma chérie. Vous savez bien que s'il m'était possible, je vous donnerais toutes les satisfactions que vous souhaitez...

Il se rapprochait d'elle, dompté, comme toujours, par cette femme dont il avait une peur secrète, et qui savait l'envelopper dans les liens d'une impérieuse fascination... En se penchant, il

prit la belle main étincelante de bagues trop lourdes et y appuya ses lèvres avec une sorte d'humilité.

Instantanément, la physionomie d'Hermosa changea. Les yeux noirs retrouvèrent leur lueur caressante, les lèvres leur sourire câlin... Et la voix douce, chantante, prononça d'un ton d'indulgente ironie :

– Vous parlez toujours sans réfléchir, mon cher ami. Toutes les petites leçons que je vous donne ne serviront à rien, je le crains. Mais passons. Pour en revenir à don Pedro, vous aurez soin d'user de circonspection avec lui. Je ne le connaissais pas, jusqu'alors. Il m'a produit l'effet d'un homme astucieux, contre lequel il est bon de se tenir en garde.

– Astucieux... je ne sais. Mais d'après ce que m'en a dit Paz, il doit être très volontaire, très autoritaire. Froissé que sa jeune cousine n'eût pas tenu compte de son opinion, en s'obstinant à m'épouser, il se tint à l'écart au moment de notre mariage. Paz avait pour lui une réelle affection qui se mêlait d'une sorte de crainte. Un certain

mystère, d'ailleurs, flottait autour de lui. On racontait qu'il se créait d'étonnants alibis, et que jamais le gouvernement mexicain ne put faire la preuve que don Pedro de Sorrès, l'opulent hacendero, et le Jaguar, célèbre chef de guérilla, n'étaient qu'une seule et même personne.

– Oui, je savais cela. Il était, paraît-il, un des premiers à lever une bande à chaque révolution. Au fond, mon cher, ce n'est guère qu'un chef de brigands !

– Vous exagérez, Hermosa ! On n'est pas chef de brigands parce qu'on cherche à donner plus de liberté, un gouvernement meilleur à sa patrie... Mais dites-moi donc pourquoi vous avez répondu à don Pedro que Rosario n'était pas là ?

M^{me} de Chantelaure se renversa un peu sur le sofa, en glissant vers son mari un coup d'œil rusé.

– Mon ami, j'aime toujours à me donner le temps de la réflexion. Il me paraissait inutile de jeter ainsi l'enfant dans les bras de ce parent surgi tout à coup, sans se donner la peine de nous prévenir, comme un demi-sauvage qu'il est.

Arnaud protesta :

– Oh ! un demi-sauvage ! Don Pedro est un homme très civilisé, très cultivé...

– À la surface, peut-être. Mais dans le fond, si j'en crois certains signes inquiétants de sa physionomie, il est certainement resté le chef de partisans auquel les Indiens, ses alliés, n'avaient pas donné pour rien ce surnom de « Jaguar ». Tandis que j'habitais Mexico, il m'est venu aux oreilles des histoires à faire frémir, au sujet de ce noble personnage.

– Oui, j'en ai entendu aussi. Mais je suis persuadé qu'on exagérait grandement. Il avait beaucoup d'ennemis, parmi lesquels le colonel Ferrago, acharné à le calomnier...

M^{me} de Chantelaure se redressa vivement.

– Antonio Ferrago était un très galant homme, incapable de calomnier qui que ce soit ! Lui aussi, on l'a accusé de choses atroces... et en fin de compte, c'est don Pedro de Sorrès qui, dit-on, le fit pendre sous ses yeux.

– Ceci n'a jamais été prouvé. Ces deux

hommes se haïssaient, paraît-il. Mais je n'ai pas connu le motif de leur animosité.

– Moi non plus. Mais enfin, ce parent de notre petite Rosario est une figure plutôt inquiétante, et vous jugerez comme moi, Arnaud, qu'il est bon d'agir avec circonspection à son égard.

– Je le reconnais volontiers, en me rangeant aux conseils de votre prudence maternelle, ma chère Hermosa. Oui, vous êtes vraiment une mère pour ma Rosarita, si tôt privée de la sienne...

Un peu d'émotion se discernait dans la voix du comte... Hermosa dit avec douceur :

– Je l'ai promis à Paz, mon ami. D'ailleurs, j'aime Rosario pour elle-même, la chère petite. Donc, j'irai demain la présenter à son cousin, puisque celui-ci paraît tant y tenir. Après cela, nous verrons.

M. de Chantelaure l'approuva et prit congé d'elle pour se rendre chez l'acquéreur éventuel des bois de Peyrouse. Demeurée seule, la comtesse songea longuement, et conclut ses réflexions par ces mots glissant entre ses lèvres :

– Il faudra que j’arrive à savoir pourquoi ce don Pedro veut renouer des relations avec Arnaud et faire la connaissance de Rosario.

III

Don Pedro de Sorrès avait loué, boulevard Malesherbes, un somptueux appartement meublé où il s'était installé avec son fils et une nombreuse domesticité mexicaine. Ce fut là que, le lendemain, il reçut M^{me} de Chantelaure et Rosario.

Le maître du logis se trouvait seul, occupé à compulser des papiers, dans le petit salon dont un serviteur ouvrait la porte devant les visiteuses. Il accueillit dona Hermosa avec une courtoisie un peu froide et caressa du bout des doigts la joue de Rosario, dont les yeux bleus se levaient sur lui avec une expression de sourde méfiance à laquelle se mélangeait une sorte de crainte.

– Pas mal, cette petite, murmura-t-il. Mais elle ne ressemble pas à sa mère... ni à son père. Ce sera, je crois, le vivant portrait de sa grand-mère, la belle Carmen de Ojeda.

Il avança un siège à M^{me} de Chantelaure, indiqua du geste une chaise à Rosario et s'assit lui-même en expliquant :

– Vous me voyez tout près de faire une courte absence, madame. Ce matin, j'ai été avisé de la mort du marquis de Sorrès y Avunda, mon cousin, décédé à Madrid dans la journée d'hier. Mon fils et moi partons ce soir pour les funérailles...

– Ah ! en effet, vous aviez des parents en Espagne ?

– Ce seul cousin, qui ne laisse pas d'enfant. La branche des Sorrès d'Espagne se trouve ainsi éteinte et il ne reste que celle des Sorrès du Mexique, représentée par moi et Ruiz, mon fils.

– Vous héritez donc, en ce cas, des biens et des titres ?

– Oui, me voici marquis de Sorrès et grand d'Espagne, possesseur, à Grenade, d'un vieux palais, fort intéressant, dit-on, et par ailleurs ayant la perspective de payer les dettes de cet excellent don Enrique, mort ruiné, paraît-il.

– Vous accepterez quand même l’héritage ?

– Eh oui ! C’est un devoir pour moi de ne pas laisser d’ombre fâcheuse sur la mémoire de mon parent.

Tout en causant ainsi avec une apparente insouciance, les deux interlocuteurs s’observaient soigneusement sans en avoir l’air.

Près d’eux, Rosario restait silencieuse, ses grands yeux assombris considérant don Pedro à l’ombre de leurs cils.

Le Mexicain l’interpella :

– Et vous, petite, que faites-vous ? Voyons, je n’ai pas encore entendu votre voix, ou si peu... Vous parlez l’espagnol, je suppose ?

Un laconique « oui, monsieur », lui répondit.

– Dites « oui, mon cousin ». Car mon fils et moi sommes vos seuls parents du côté maternel, Rosario.

Une très légère émotion passa dans le regard de don Pedro, tandis qu’il ajoutait :

– J’avais de l’affection pour votre mère, et en

dépit de tout ce qui nous a séparés, je ne l'ai pas oubliée. C'est pourquoi, enfant, j'ai désiré m'intéresser à vous.

Les beaux yeux bleus ne s'adoucirent pas, les lèvres de l'enfant restèrent muettes.

M^{me} de Chantelaure dit avec un sourire indulgent :

– Notre petite Rosario, très bonne et très charmante, est un peu sauvage avec ceux qu'elle ne connaît pas. Vous l'excuserez, je vous prie, don Pedro ?

– Certainement, madame. En me revoyant de temps à autre, elle s'habituera à moi et...

Il s'interrompit, tandis que sursautait Rosario.

Un hurlement se faisait entendre, venant de la pièce voisine.

Don Pedro dit avec calme :

– C'est mon fils qui corrige son chien.

De nouveaux hurlements s'élevèrent...

L'enfant se dressa, frémissante, le visage empourpré par l'émotion.

– Mais il lui fait trop mal, à cette pauvre bête !
C'est affreux !

Et avant que M^{me} de Chantelaure pût s'opposer à son dessein, Rosario s'élançait vers la porte, l'ouvrait, entra en coup de vent dans l'élégant fumoir où don Ruiz, une lanière de cuir à la main, cinglait un jeune chien indien étendu, tremblant, sur le tapis.

Rosario se jeta sur le Mexicain et lui saisit le bras en criant :

– Laissez-le !... laissez-le ! Vous êtes trop méchant !

Les sombres yeux noirs se tournèrent vers l'enfant, impatients et irrités. Ruiz dit avec dureté :

– Voulez-vous bien me laisser tranquille ?

Mais Rosario se cramponnait à son bras, en répétant avec colère :

– Laissez-le !... laissez-le !

Alors, de sa main gauche, Ruiz appliqua un soufflet sur la joue de la petite fille, en même temps que d'un geste brusque il détachait son

bras des petits doigts frémissants.

Rosario alla tomber à quelques pas de là, au moment où don Pedro et dona Hermosa apparaissaient au seuil du fumoir.

L'hacendero dit d'un ton de reproche :

– Eh bien, Ruiz, comment traites-tu ta cousine ?

Le jeune homme riposta avec un calme hautain, tout en s'inclinant pour saluer dona Hermosa :

– Cette petite se mêlait de ce qui ne la regardait pas, mon père.

Don Pedro eut un léger sourire et, se tournant vers M^{me} de Chantelaure, qui le suivait :

– Veuillez excuser mon fils, madame. Il est vraiment trop vif ; mais il a pris quelques habitudes de ses amis les Indiens et serait assez disposé à traiter avec trop de désinvolture le sexe féminin.

M^{me} de Chantelaure répliqua, en souriant elle aussi – et ce sourire s'adressait plus particulièrement à Ruiz :

– Oh ! Rosario n’est encore qu’une petite fille... et en la circonstance, elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas, comme vient de le dire très bien don Ruiz. Mais cette enfant a pour les bêtes une telle tendresse qu’elle ne peut supporter de les voir souffrir.

Tout en parlant, Hermosa s’approchait de sa belle-fille. Étourdie par le soufflet, car la main fine de Ruiz était singulièrement vigoureuse, l’enfant restait immobile, les joues empourprées, les paupières mi-closes. La comtesse se pencha vers elle, en disant avec un peu de reproche dans la voix :

– Allons, niña, lève-toi ! Ce n’est rien du tout... et tu avais mérité d’ailleurs cette petite leçon, car tu commettais là une véritable indiscrétion.

Elle prit la main de l’enfant pour l’aider à se relever. Quand Rosario fut debout, elle rajusta son chapeau, remit de l’ordre dans les boucles brunes dérangées par la chute – tout cela avec des gestes de réelle tendresse maternelle.

Rosario se laissait faire. Tout son petit corps

frémissait et, sous leurs cils tremblants, les yeux bleus dirigeaient un regard indigné vers don Ruiz, impassible et dédaigneux.

Le pénétrant coup d'œil de don Pedro suivait tous les mouvements, tous les jeux de physionomie d'Hermosa et de la petite fille.

L'hacendero s'approcha et dit, en tapotant la joue de Rosario :

– Allons, enfant, vous saurez désormais que la patience de votre cousin Ruiz a de courtes limites. Mais cela ne vous empêchera pas de faire meilleure connaissance une autre fois.

Les paupières de Rosario se relevèrent, et le regard de la petite fille se fixa, franc et hardi, sur celui du Mexicain.

La voix enfantine s'éleva, vibrante, énergique :

– Non, je ne veux pas connaître un cousin aussi méchant ! Je le déteste !

– Oh ! oh ! petite, voilà de bien grands mots !

Hermosa intervint, toujours souriante :

– Des mots qui ne signifient rien, don Pedro. Rosario est un peu agitée en ce moment. Mais elle les regrettera et certainement elle oubliera cette première rencontre un peu... vive avec son cousin.

Sa main, en se posant sur les lèvres de Rosario, arrêta une protestation toute prête à s'en échapper.

– Tais-toi, petite obstinée. Je sais bien que tu es meilleure que les apparences... Don Pedro, je vous l'amènerai une autre fois, afin que vous la connaissiez sous un jour plus favorable... ou bien vous viendrez nous voir. Je suis toujours chez moi le mardi et le vendredi vers quatre heures.

Elle prit gracieusement congé du père et du fils... Celui-ci, poli mais froid, ne semblait aucunement impressionné par l'élégante visiteuse au sourire ensorceleur. Quant à sa cousine, il échangea avec elle un coup d'œil hostile, sans lui tendre la main.

– Eh ! pas aimable, le cousin, n'est-ce pas, chère petite ?

Ce fut la première parole de M^{me} de Chantelaure quand elle fut installée avec sa belle-fille dans la voiture qui les avait amenées.

Rosario répondit avec élan :

– Oh ! non ! Vous aviez bien raison, cousine Hermosa, quand vous me disiez que ces cousins de maman étaient de méchantes gens et qu'ils avaient été mauvais pour elle ! Don Pedro a des yeux qui font peur... et l'autre... ah ! l'autre !

Les petits poings de l'enfant se crispèrent, tandis qu'une lueur de colère passait dans les yeux bleus, étonnamment expressifs.

Hermosa se pencha et lui baisa le front.

– Allons, niña, calme-toi ! Oublie ce cousin peu courtois. De mon côté, comme don Pedro et lui ne me plaisent guère, je m'arrangerai pour que nous ne les voyions pas trop souvent.

Rosario dit vivement :

– Oui, oui, cousine Hermosa ! Et quand ils viendront, répondez toujours comme hier que je ne suis pas là ! Puisque don Pedro n'aimait pas maman et l'a rendue malheureuse, je ne veux pas

le voir !

M^{me} de Chantelaure eut son énigmatique sourire en répliquant :

– Tu le verras le moins possible, je te le promets, ma petite fille.

À ce même moment, don Pedro demandait à son fils :

– Eh bien, que dis-tu de la comtesse de Chantelaure ?

Le jeune homme répondit avec décision :

– Elle me déplaît, mon père, et je crois que vous avez fortement raison en la qualifiant de femme dangereuse.

L'hacendero inclina la tête.

– Très dangereuse... très rusée. Elle doit faire ce qu'elle veut de Chantelaure, nature faible sous des dehors autoritaires.

Il demeura un moment silencieux, puis murmura :

– Il faudrait que je sois fixé sur le rôle qu'elle

a joué entre Paz et lui... puis que je sache ce qu'est devenu le « *signe de la Lune* ».

Ruiz, qui considérait d'un air distrait le chien blotti peureusement à l'autre bout du fumoir, fit observer :

– Si elle n'est pas instruite de ce qu'il représente, elle a pu ne pas y attacher d'importance.

– Mais n'en est-elle pas instruite ? Paz avait un caractère très impulsif et très influençable. Cette femme, certainement fort habile, a dû – tout au moins pendant un certain temps – prendre de l'empire sur elle. En ce cas, Paz a pu se laisser aller à des confidences.

Ruiz secoua la tête.

– Il me paraîtrait plus plausible que ces confidences aient été faites à M. de Chantelaure par sa première femme, et qu'il les ait répétées à dona Hermosa.

– Paz n'a certainement rien dit de cela à son mari.

– Pourquoi donc, mon père ? Il me semble au

contraire naturel de penser que cette jeune femme, très éprise, m'avez-vous dit, n'ait pu garder le secret à l'égard de l'homme qu'elle aimait.

– Si, précisément parce qu'elle l'aimait, elle s'est tue... car elle savait quels dangers, quelles déceptions attendent celui qui essaierait d'atteindre « *Le temple de la Lune* ». Or M. de Chantelaure étant assuré de la réalité du fabuleux trésor dont sa femme se trouvait pour moitié l'héritière, n'aurait pas manqué de se précipiter à la découverte. Paz a certainement voulu éviter ce péril, en gardant le silence au sujet du « *signe* ». Mais si elle avait confiance en sa cousine, elle a pu se laisser aller à des confidences, probablement provoquées avec habileté par cette femme insinuante, rusée, qui a sans doute flairé quelque mystère en ce bijou d'un genre particulier, dont Paz ne se séparait jamais.

– Oui, c'est possible... En ce cas, il se peut qu'elle se le soit approprié, dans l'espoir d'en tirer parti quelque jour.

– J'ai eu cette idée hier, quand je l'ai vue,

quand j'ai remarqué la ruse féline de cette physionomie, l'inquiétante et sournoise câlinerie du regard. Jusqu'alors, j'étais presque convaincu que Paz n'avait rien dit à son mari, et que nous n'avions à craindre aucune fâcheuse tentative de ce côté. Mais maintenant que je connais la seconde M^{me} de Chantelaure, je dis : là est le danger.

Pendant un moment, don Pedro demeura pensif, le front sur sa main. Don Ruiz, également songeur, demanda, au bout de quelques minutes de silence :

– Vous croyez donc qu'elle chercherait à utiliser le « signe » ?

– Oui, si elle est renseignée à son sujet. Cette femme, j'en suis persuadé, est une jouisseuse, avide de luxe, de vie brillante ; elle est une ambitieuse effrénée, souhaitant dominer, écraser autrui du poids de sa fortune, de sa situation. Or, il lui faut pour cela des richesses qu'elle n'a pas et que son mari ne pourra jamais lui procurer. Alors, voyant un moyen d'en acquérir d'incalculables, crois-tu qu'elle reculerait devant

les périlleuses éventualités de cette aventure ? Non, à mon avis... pas plus qu'elle n'a dû reculer devant le vol.

Ruiz eut un léger mouvement d'épaules, en disant avec ironie :

– Eh bien, qu'elle essaie donc ! Nous ne pouvons demander mieux que de la voir se prendre dans ce piège !

– Certainement. Toutefois, il est une chose à redouter de sa part.

– Quoi donc ?

– Qu'elle s'arrange pour faire disparaître Rosario, la légitime héritière.

– Vous la jugeriez capable de cela aussi, mon père ?

– À première vue, je la crois capable de tout. Certes, je puis me tromper. Mais il est bien certain que si elle s'est emparée de ce qui était la propriété de l'enfant, elle cherchera, de quelque façon que ce soit, à s'en assurer la tranquille possession, sans avoir à redouter aucune fâcheuse revendication ultérieure.

– Nous serons là, heureusement, pour contrecarrer ses desseins.

– Oui... mais à condition que nous puissions nous tenir à peu près au courant de ceux-ci. En outre, si mes soupçons se confirment, il sera prudent d'éloigner d'elle Rosario.

– Comment le ferez-vous ?

– Je verrai... je réfléchirai. Mais tout d'abord, dès notre retour d'Espagne, je m'occuperai d'Arnaud de Chantelaure. Par lui, je dois réussir à savoir la vérité... ou, tout au moins, une partie de la vérité, car il est bien possible, au cas où sa femme serait coupable, qu'il ne soit son complice inconscient.

– Oui, mais il s'agit de le faire parler.

– Oh ! je m'en charge.

Sur ces mots, don Pedro se leva et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il se détourna et regarda son fils d'un air amusé.

– C'est égal, Ruiz, la première rencontre des futurs époux a été plutôt... agitée.

Ruiz eut une moue de dédain.

– Cette Rosario est une sottise petite fille, fort désagréable.

– Mais elle sera probablement une très jolie femme, comme sa mère, comme sa grand-mère surtout, qui fut en son temps la triomphante beauté de Mexico. L'enfant a des yeux admirables... fort expressifs, particulièrement quand ils te regardaient avec indignation. Tu n'es pas dans ses bonnes grâces pour le moment, mon cher !

Et avec un coup d'œil de satisfaction orgueilleuse sur son fils, l'hacendero ajouta :

– Cela changera plus tard.

Ruiz eut un mouvement d'épaules témoignant de sa complète insouciance sur ce point et riposta de son air altier :

– Si la fille de votre cousine Paz devient ma femme, comme vous le souhaitez pour que je sois le seul maître des « *signes* », je vous assure bien, mon père, qu'il lui faudra changer de caractère, au cas où elle conserverait jusque-là celui dont elle nous a donné une preuve aujourd'hui.

Don Pedro se mit à rire.

– Oui, je me doute que tu ne seras pas un mari très facile. J’espère toutefois que tu n’imiteras pas nos bons amis Indiens dans leur façon un peu brutale de se faire obéir de leurs épouses ?

Un sourire vint éclairer pendant quelques secondes la jeune physionomie hautaine.

– Quant à cela, non ! Ce ne sont pas des façons pour nous autres... bien que l’Élan-Rapide m’ait fortement conseillé cette manière de faire.

– L’Élan-Rapide a peut-être raison, dans le fond. La femme, être faible et tyrannique, doit craindre et trembler, si l’on ne veut qu’elle domine et asservisse. N’en voyons-nous pas la preuve dans le comte de Chantelaure ? Qu’est-il, entre les mains de cette habile créature ? Probablement pas autre chose qu’un jouet, un fantoche qu’elle manœuvre à sa guise. Or, je veux te voir devenir autre chose que cela, Ruiz !

Le jeune Mexicain répliqua, d’un ton d’orgueilleuse fermeté :

– Ne craignez rien, mon père, je ne me laisserai pas conduire par une femme, moi.

IV

Don Pedro de Sorrès demeura seulement six jours à Madrid et reprit le chemin de Paris, laissant à un homme d'affaires ses instructions au sujet de la succession. Don Ruiz, de son côté, devait passer quelques jours à Grenade, pour connaître le vieux palais de ses ancêtres et rejoindrait ensuite son père.

L'hacendero, dès le lendemain de son retour à Paris, alla trouver M. de Guichars et lui demanda de le faire recevoir au cercle dont était membre Arnaud de Chantelaure... Quelques jours plus tard, dans les salons de ce cercle, le comte eut la surprise de se rencontrer avec le cousin de sa première femme.

Don Pedro se montra aimable, demanda des nouvelles de la comtesse, fit une allusion indulgente au caractère impétueux de Rosario. Comme Arnaud exprimait ses regrets à ce sujet,

le Mexicain l'interrompit :

– Bah ! mon cher, ce sont des enfantillages ! Le caractère de cette petite a heureusement le temps de changer, d'ici quelques années, sous une direction ferme et intelligente.

– Ma femme s'occupe beaucoup d'elle, avec l'aide d'une institutrice qui est une personne de grand mérite.

– Tant mieux, tant mieux ! M^{me} de Chantelaure m'a l'air d'être elle-même une femme parfaite... charmante, intelligente, d'une élégance très parisienne. Vous devez être très heureux, Chantelaure ?

La question était lancée à brûle-pourpoint. Arnaud, pris à l'improviste, se troubla, balbutia :

– Mais oui... mais certainement...

Don Pedro répéta, en se frottant les mains :

– Allons, tant mieux, tant mieux !

Et il proposa à son interlocuteur une partie de baccara.

M. de Chantelaure perdit ce soir-là une forte

somme et rentra chez lui d'assez mauvaise humeur. Hermosa se trouvait au théâtre et devait souper ensuite chez des amis. Il se coucha et, le lendemain, se garda de souffler mot au sujet de cette perte d'argent, qu'il espérait compenser ce jour même, don Pedro lui ayant dit :

– À demain votre revanche, Chantelaure.

Mais il perdit encore et, cette fois, la somme s'élevait à vingt-cinq mille francs. Avec celle de la veille, il se trouvait devoir à l'hacendero près de trente-sept mille francs. Or, il ne pouvait disposer de la moitié même de cette somme.

En réprimant du mieux possible son émotion, il dit à don Pedro :

– Je vous demanderai un délai de quelques jours, car en ce moment je ne suis pas en fonds, et il me faut le temps de réunir...

L'autre l'interrompt :

– Bah ! bah ! ne vous préoccupez pas de cela, mon cher ! Je ne suis pas pressé... pas du tout...

Et se penchant à l'oreille du comte, il ajouta avec une nuance d'ironie :

– Ne craignez rien, je serai discret... et vous n'aurez pas d'ennuis avec M^{me} de Chantelaure. Au reste, il ne faut pas attacher d'importance à l'opinion, aux reproches des femmes... Et la chance tournant, vous vous rattraperez certainement ces jours-ci.

Pendant un moment, il parut réfléchir, tout en glissant un coup d'œil scrutateur vers le visage pâle et soucieux d'Arnaud de Chantelaure. Puis il proposa :

– Voulez-vous venir demain soir chez moi ? Vous tenterez cette chance au « monte », notre jeu mexicain... Et je vous ferai goûter d'un certain xérès sur lequel vous me direz votre avis.

Arnaud balbutia :

– Je regrette... mais je ne serai pas libre...

Dans son regard, don Pedro enfonça le sien. Il dit avec un accent de légère raillerie :

– Peut-être craignez-vous de mécontenter M^{me} de Chantelaure ?

L'ironie cingla l'amour-propre du comte. Il riposta vivement :

– Pas le moins du monde ! Ma femme ne s’occupe pas de l’emploi de mes soirées quand elle n’a pas besoin de moi pour l’accompagner dans le monde. Mais précisément, demain soir, nous allons chez le baron Clergier...

– Eh bien, venez après-demain ! Est-ce dit ?

– Convenu, don Pedro.

Les deux hommes se séparèrent avec une apparente cordialité. Arnaud quitta le cercle en proie à une sourde inquiétude. S’il ne rattrapait promptement la somme perdue, comment réglerait-il cette dette ? Par un emprunt ? Mais il n’avait plus de crédit, car on savait sa fortune dissipée. Les usuriers, toujours au courant, n’ignoraient pas qu’il n’avait aucune « espérance » et refuseraient un prêt aussi important...

Pour solder une précédente dette de jeu, il venait de vendre à perte la partie non encore hypothéquée de la forêt entourant la Maison des Dames. Cette ressource lui manquait donc encore.

Restait la somme de cinquante mille francs mise de côté par Hermosa, pour l'expédition au problème placer d'Octezuma. Mais il savait bien qu'il serait inutile de la lui demander. Elle répondrait, avec son air d'inflexible décision :

– Arrangez-vous comme vous voudrez ; mais vous n'aurez pas un sou de cet argent.

D'ailleurs, il ne se souciait pas de lui avouer une perte de cette importance. Les froides colères de la belle comtesse étaient fort redoutées de son époux, qui se sentait prêt à tout pour les éviter.

Il songea, en incorrigible joueur qu'il était :

« Après tout, pourquoi me tourmenter à l'avance ? Don Pedro m'offre le moyen de me refaire. Au « monte », j'ai toujours eu assez de chance. Je puis rattraper toute la somme et même réaliser un gain. Donc, ne pensons plus aux éventualités fâcheuses. »

Pendant les quarante-huit heures qui le séparaient de la soirée chez don Pedro, il fit en sorte de ne pas laisser paraître, aux yeux observateurs d'Hermosa, la préoccupation dont il

était obsédé, en dépit de son espoir en un retour de chance... Mais M^{me} de Chantelaure était elle-même occupée par sa résolution de retour au Mexique, dont elle entretint à nouveau son mari. Celui-ci essaya encore d'affirmer sa volonté contraire. Sans insister, Hermosa sourit en déclarant :

– Nous reparlerons de cela, mon cher.

Elle se savait certaine de l'emporter, comme elle l'avait fait en toutes circonstances... Et Arnaud, lui, était intimement persuadé qu'il lui faudrait céder tôt ou tard. Mais par amour-propre, il résistait le plus possible à l'impérieuse volonté qui dominait la sienne depuis plusieurs années.

Dans la soirée, il quitta sa demeure pour se rendre chez don Pedro. Hermosa lui avait demandé : « Vous allez au cercle ? » et il avait répondu affirmativement. La comtesse, de son côté, avait quitté le logis pour se rendre chez une de ses amies et compatriotes qui donnait ce soir-là un bal travesti. M. de Chantelaure était donc fort libre, sachant que sa femme ne rentrerait pas avant trois ou quatre heures du matin.

Il trouva don Pedro seul dans le fumoir, occupé à griller force cigarettes.

Le Mexicain entama une causerie sur des sujets insignifiants, tandis qu'un serviteur apportait deux bouteilles de Xérès. Puis la partie commença. Tout d'abord, la chance fut favorable à M. de Chantelaure. Celui-ci, qui semblait apprécier le vin généreusement versé par son hôte, jouait avec une exaltation grandissante. Cette exaltation augmenta encore, en se mêlant d'angoisse quand, la veine cessant, le comte se mit à perdre avec plus de rapidité qu'il n'avait gagné tout à l'heure.

Lorsqu'il s'arrêta enfin de jouer, la somme totale dont il était redevable à l'hacendero se montait à quatre-vingt-cinq mille francs.

Devant ce résultat, l'excitation due à la fois à la passion du jeu et au vin de Xérès tomba subitement. Le sang qui était monté au visage du comte fit place à une pâleur presque livide. Pendant quelques instants, Arnaud de Chantelaure parut anéanti. Ses yeux un peu hagards s'attachaient au visage impassible du

Mexicain. Celui-ci, depuis le début de la soirée, n'avait cessé de montrer le même calme, la même indifférence pour les pertes ou les gains. Mais, en revanche, il suivait d'un œil intéressé les impressions qui se succédaient sur la physionomie de son interlocuteur.

D'un geste tranquille, don Pedro repoussa les cartes et dit paisiblement :

– Décidément, la chance ne vient pas à vous, Chantelaure. Mais ne vous tourmentez pas pour ce règlement de compte. J'attendrai le temps qui vous sera nécessaire.

M. de Chantelaure balbutia :

– Je vous remercie...

Don Pedro lui versa un verre de xérès, qu'il but presque d'un trait. Un peu de couleur revint alors à ses joues blêmes. Il dit d'une voix légèrement rauque :

– Oui, je vous remercie, don Pedro. Des embarras momentanés m'obligent à accepter le délai que vous m'offrez si aimablement...

– Chose toute naturelle, à l'égard du père de

ma petite cousine Rosario. Mais à propos de l'enfant, je pense que vous avez mis de côté, pour le lui donner plus tard, le bijou – une demi-lune d'or incrustée de rubis – que Paz possédait et qu'elle portait toujours sur elle avant son mariage, comme souvenir de famille ?

Ces interrogations à brûle-pourpoint étaient familières à don Pedro, qui en avait obtenu plus d'une fois de précieux résultats. Mais cette fois, il ne discerna aucun trouble, aucun embarras même sur la physionomie ni dans l'accent du comte.

– En effet, Paz tenait beaucoup à ce bijou et elle n'avait jamais cessé de le porter, jour et nuit, suspendu à son cou par une chaîne, ainsi qu'une petite boîte d'or que lui avait léguée sa mère. Mais après sa mort, je n'ai pu les retrouver.

– Ah ! vraiment ! On les lui avait donc dérobés ?

– C'est, je crois, la seule hypothèse possible. Mais quel serait l'auteur de ce vol ? Je suis sûr de Ludovic, mon valet de chambre. De son côté, ma femme se porte garante de l'honnêteté d'Oliva, sa femme de chambre et sa sœur de lait.

Don Pedro fit entendre une sorte de petit sifflement signifiant sans doute que cette garantie ne lui paraissait pas tout à fait suffisante.

M. de Chantelaure poursuivit :

– Cette même femme de chambre qui, de concert avec dona Hermosa, soignait Paz de façon très intelligente et très dévouée, a certifié que ces bijoux étaient encore au cou de la comtesse dans la matinée du jour de sa mort. Faudrait-il donc penser que peut-être ma pauvre Paz, qui semblait un peu étrange depuis quelques jours, les avait cachés en quelque coin, par une idée de malade ?

– C’est possible... surtout si elle se méfiait de quelqu’un autour d’elle.

– De qui donc se serait-elle méfiée ?

– Mais, tout naturellement, de celle qui lui avait déjà pris son mari.

Cette fois, Arnaud de Chantelaure se troubla. Pendant un moment, il resta muet sous le regard aigu du Mexicain. Puis il balbutia :

– Que voulez-vous dire ?

– N’essayez pas de me donner le change ! Il m’a suffi de voir deux fois dona Hermosa pour m’assurer qu’elle n’a pas dû regarder à trahir la confiance de la cousine qui, généreusement et imprudemment, l’avait appelée près d’elle.

Le comte se redressa, très rouge.

– Vous injuriez ma femme, don Pedro !

– Je constate un fait, simplement. Osez donc dire que je n’ai pas deviné juste ?

Comme Arnaud, les dents serrées, gardait le silence, don Pedro poursuivit :

– Cette pauvre Paz est, paraît-il, morte de consommation. Il est très probable que le chagrin a miné cette santé assez délicate. Qu’en dites-vous, Chantelaure ?

Arnaud, baissant un peu les yeux sous l’impitoyable regard accusateur, bégaya :

– Paz ne savait pas... J’ai toujours été bon pour elle et Hermosa l’entourait d’attentions...

Don Pedro eut un léger ricanement.

– Paz ne savait pas ? En êtes-vous sûr ? Eh

bien, je suis persuadé au contraire qu'elle n'ignorait rien de vos torts à son égard et que c'est ce qui l'a tuée.

M. de Chantelaure eut un cri de protestation :

– Ne me dites pas cela ! Je ne me pardonnerais jamais, si j'étais sûr... Mais cela n'est pas !... cela n'est pas ! Rien, dans ses actes ni dans ses paroles, ne me l'a donné à penser...

– Paz était de ces natures qui renferment en leur cœur les souffrances de ce genre – et qui en meurent.

Arnaud laissa tomber son front entre ses mains, en appuyant ses coudes contre la table à jeu.

Chez cet homme, qui n'était pas mauvais, qui avait beaucoup aimé Paz, un bouleversement s'opérait soudainement à la voix accusatrice du parent de la morte. Le remords, qui déjà l'avait visité plus d'une fois, mais qu'éloignait l'influence fascinatrice d'Hermosa, pénétrait à nouveau en lui, plus profondément, et avec d'autant plus de force que depuis quelque temps,

bien qu'il laissât toujours la volonté de sa seconde femme dominer la sienne, Arnaud éprouvait comme une irritation sourde, un désir secret de secouer ce joug – et aussi, maintenant que la passion ne l'aveuglait plus, une sorte de répulsion qu'il n'osait analyser encore, pour cette nature insinuante et fausse, pour les souples hypocrites et une certaine absence de scrupules qu'il lui avait bien fallu constater en elle.

L'habile don Pedro, en continuant l'entretien, arriva peu à peu à dégager nettement cet état d'esprit de son interlocuteur. Le Mexicain était singulièrement perspicace et savait en outre amener les gens à lui dire exactement ce qu'il voulait savoir par de petites questions qui n'avaient l'air de rien, par des insinuations tendancieuses si discrètement présentées que l'on n'y discernait aucun piège.

Arnaud de Chantelaure n'était pas capable de résister à un adversaire de cette trempe. Ce fut ainsi que don Pedro lui fit raconter toute l'histoire de son second mariage et obtint l'aveu de sa ruine complète, ainsi que de l'impossibilité où il se

trouvait de solder cette dernière dette de jeu.

L'hacendero demanda :

– Eh bien, que comptez-vous faire pour vous tirer de ce pas difficile ?... pour essayer de rétablir votre fortune ou tout au moins assurer le nécessaire à votre famille ?

– Je ne sais trop... Près de mes amis, je m'informerai d'une situation possible. Alors, si vous voulez bien me laisser le temps nécessaire, don Pedro, je réglerai ma dette peu à peu...

L'hacendero ne répondit pas. Il réfléchissait, le menton sur sa main. Puis, relevant les yeux, il regarda de nouveau M. de Chantelaure.

– Pourquoi n'émigrez-vous pas ? Au moment de votre mariage avec Paz, vous aviez au Mexique une assez jolie situation.

– Oui... mais en retrouverai-je une autre ?

– Eh bien, essayez de vous faire chercheur d'or, comme vous le conseille votre femme.

M. de Chantelaure regarda son interlocuteur d'un air embarrassé. Il se souvenait des recommandations d'Hermosa et ne savait trop

que répondre à ce sujet.

Enfin, il déclara :

– Ce n'était qu'un vague projet. Je le considère, du reste, comme insensé.

– Oui, vous me l'avez déjà dit... M^{me} de Chantelaure a-t-elle cette idée-là depuis longtemps ?

– Voici plus d'un an qu'elle m'en entretient, qu'elle me presse de tenter cette aventure.

– Comme cela ? Sans but précis ?

Le regard du Mexicain fouillait celui de son hôte... Et la volonté forte, tenace, patiente de cet homme commençait de s'appesantir sur la nature faible qu'Hermosa avait jusque-là si bien tenue sous le joug.

M. de Chantelaure balbutia :

– Un but précis ?... Non, simplement une imagination de femme. Voilà pourquoi je ne veux pas m'y prêter, n'ayant aucun désir d'augmenter le nombre des gens déçus par un mirage.

– Ceci est de la prudence. Toutefois l'aventure

vaudrait d'être tentée, si vous vous sentiez l'énergie nécessaire pour résister aux mécomptes, aux déceptions possibles dans une telle entreprise. Une bonne découverte pourrait récompenser vos efforts.

Son regard aigu ne quittait pas la physionomie gênée du comte.

– ... Par exemple, la découverte du légendaire gisement d'Octezuma.

Un léger rire narquois souligna la phrase.

Arnaud de Chantelaure laissa voir un plus vif embarras. Il répliqua d'un ton hésitant :

– Légendaire, vous dites bien... car je ne crois pas du tout à son existence, don Pedro. Et vous ?

Au lieu de répondre, l'hacendero interrogea :

– M^{me} de Chantelaure y croit peut-être, elle ?

– Il m'a paru, en effet, qu'elle accordait quelque créance à cette tradition indienne que lui a rapportée sa femme de chambre, d'origine comanche par sa mère.

– Et elle vous presse de partir pour le Mexique

dans ce but ?

Le comte hésita encore. Ce que voyant, don Pedro déclara :

– Ne craignez rien, Chantelaure, je serai discret. Dona Hermosa, je m’en doute, vous a interdit de me parler de ce projet. Mais je vous affirme qu’elle ne connaîtra rien de notre entretien. Répondez donc franchement à ma question ; vous n’aurez pas lieu de vous en repentir.

– Eh bien, oui. Et elle prétend en outre m’y accompagner.

– Chose assez naturelle. Le Mexique est son pays. Mais j’imagine qu’elle ne songe pas à vous suivre vers les lieux où gîte l’or ?

– Elle en a au contraire la volonté bien arrêtée.

Une lueur brilla dans les prunelles du Mexicain.

– Ah ! vraiment ? C’est une femme intrépide que M^{me} de Chantelaure ! Peut-être sait-elle déjà vers quel endroit elle doit diriger vos recherches ?

– Elle parle de la Sonora...

Nouvel éclair dans les yeux noirs de don Pedro.

– La Sonora ? Oui, on peut y trouver quelque chose. Mais vous aurez affaire aux Indiens qui, en ce moment, sont tout particulièrement audacieux, car ils profitent du gâchis où se trouve le gouvernement mexicain.

– Je l’ai fait observer à Hermosa. Elle m’a répondu qu’il fallait bien courir des risques, si je voulais sortir de la situation où je me trouve.

– Très vrai, après tout. Eh bien, Chantelaure, allez tenter la chance là-bas...

Le comte protesta :

– Mais je ne suis pas du tout décidé ! La recherche de l’or ne m’attire aucunement, je vous l’affirme !

– Si, Chantelaure, suivez le conseil de votre femme. Au reste, vous l’auriez fait un jour ou l’autre, car vous ne savez pas lui résister. Mais souvenez-vous de ceci : la cupidité insensée de dona Hermosa vous conduirait à une effroyable catastrophe, si je n’étais là pour conjurer celle-ci.

Arnaud s'écria :

– Que voulez-vous dire ?

– Je m'expliquerai plus tard, « *quand l'auteur du crime aura payé sa dette* ». Contentez-vous pour le moment de suivre mes avis, sans chercher à les comprendre... et n'oubliez pas que non seulement votre salut, mais encore, mais surtout le sort de votre fille dépendent de la confiance absolue que vous m'accorderez, de la discrétion que vous garderez au sujet de notre entente, que dona Hermosa verrait d'un fort mauvais œil. Soyez assuré aussi que je ferai votre fortune, à condition que vous suiviez toutes mes indications... et cela, parce que je vous crois seulement le complice inconscient de l'iniquité.

M. de Chantelaure bégaya :

– L'iniquité ? De quoi voulez-vous parler ?

– Je vous le dirai plus tard... *quand je serai sûr*. En ce moment, contentez-vous d'aider à l'œuvre de justice et à votre libération, en gardant le silence que je vous demande. Me le promettez-vous ?

Une singulière autorité, mêlée de rude droiture, émanait de l'accent, de la physionomie du Mexicain. Elle domina la stupéfaction, la perplexité d'Arnaud de Chantelaure que les paroles énigmatiques de son interlocuteur jetaient dans le trouble et l'anxiété.

– Je vous le promets, don Pedro.

– Sur l'honneur de votre nom ?

– Sur l'honneur de mon nom.

– C'est bien. Maintenant, rentrez chez vous sans vous inquiéter au sujet de votre dette. Quand dona Hermosa reviendra à la charge pour vous décider à ce voyage, cédez peu à peu, comme de guerre lasse, afin qu'elle vous croie toujours réfractaire à son idée. Puis revenez me voir de temps à autre, d'ici à votre départ... Mais à propos, que ferez-vous de votre fille ?

– Hermosa parlait de la mettre en pension, ainsi que la sienne, pendant la durée de notre absence.

– C'est en effet le mieux. Donc, bonsoir, Chantelaure. Soyez fidèle à la consigne. De mon

côté, je travaillerai pour vous – et pour Rosario.

L'hacendero, en regardant un instant après son hôte qui sortait du salon, ajouta entre ses dents :

– Pour Rosario, surtout... car vous, je vous laisserais bien entre les griffes de la panthère, puisque vous avez eu la sottise de vous laisser prendre par elle !

V

Quelques jours plus tard, don Pedro de Sorrès descendait à la petite gare de Morigny. S'étant fait indiquer la direction du presbytère, il s'en alla de ce côté, en jetant au passage un coup d'œil intéressé sur le paysage neigeux de cette matinée d'hiver.

Au cours de son entretien avec M. de Chantelaure, il avait appris que Paz était morte à la Maison des Dames, et qu'elle avait vu le curé de Morigny un peu avant de rendre le dernier soupir... Il venait donc poursuivre ici l'enquête commencée à Paris, en se disant que ce prêtre pourrait avoir, hors le secret de la confession, des remarques intéressantes à lui communiquer.

Le presbytère, vieille bâtisse garnie de lierre, s'accotait à l'église branlante, qui voisinait avec le petit cimetière tout blanc de neige. L'hacendero ayant agité la sonnette, une des

sœurs de l'abbé Vandal se présenta et répondit à la demande de l'étranger que « monsieur le curé se trouvait là ».

Elle introduisit don Pedro dans le corridor nu et froid et alla frapper à une porte en disant :

– Mon frère, il y a un monsieur qui demande à vous voir.

La voix du prêtre répondit :

– Faites entrer, je vous prie.

M^{lle} Camille ouvrit la porte et s'effaça devant le visiteur, qui pénétra dans la modeste pièce servant de cabinet de travail au curé de Morigny.

L'abbé Vandal se leva et répondit au salut respectueux de l'étranger qui, aussitôt, déclara :

– Il est probable, monsieur le curé, que mon nom ne vous dira rien. Je suis un cousin de la défunte comtesse de Chantelaure, don Pedro de Sorrès.

Mais le sursaut que ne put maîtriser le prêtre lui apprit aussitôt qu'il était dans l'erreur.

L'abbé Vandal répéta d'une voix un peu

agitée :

– Don Pedro de Sorrès ? Un cousin de la défunte comtesse ?

– Mais oui, monsieur le curé. Je vois que mon nom avait été déjà prononcé devant vous... Par elle, sans doute ?

Le prêtre répondit avec effort :

– Par elle... oui...

– Pouvez-vous me dire en quelle circonstance ?

L'abbé Vandal resta silencieux, visiblement hésitant. Ce que voyant, l'hacendero reprit :

– Je viens ici pour recueillir quelques indices au sujet des dernières années de ma pauvre cousine. Ces années ont dû être remplies d'amertume, car elle avait près d'elle une parente qui, ayant pris un empire absolu sur le comte de Chantelaure, trahissait sans scrupule la confiance de dona Paz.

L'abbé Vandal balbutia :

– Oui... M^{me} Barral.

– Vous la connaissez ?

– Je l’ai vue plusieurs fois. Elle accompagnait sa cousine à l’église.

– Eh bien, qu’en dites-vous ?

Le prêtre hésita encore, puis répondit d’une voix troublée :

– C’est une femme dont il faut se méfier.

– Bien. C’est aussi mon avis. Maintenant, causons, si vous le voulez bien, monsieur le curé.

– Je suis à votre disposition, monsieur.

L’abbé Vandal approcha du Mexicain un vieux fauteuil Voltaire, et s’assit lui-même dans le fauteuil de paille placé devant son bureau.

Don Pedro s’informa :

– Vous avez été appelé près de M^{me} de Chantelaure avant sa mort ?

– Oui. D’abord une dizaine de jours avant. Je reçus sa confession, je l’administrai. Après cela, elle parut aller un peu mieux. Mais un après-midi, on vint me prévenir qu’elle était plus mal et qu’elle me demandait. Quand j’arrivai à la

Maison des Dames, je la trouvai en effet mourante...

Don Pedro l'interrompit :

– Sa cousine se trouvait-elle près d'elle, à ce moment-là ?

– Non, son mari seulement.

– Bien. Continuez, je vous prie, monsieur le curé. Était-ce pour se confesser à nouveau que dona Paz vous faisait appeler ?

– Non... C'était pour...

Ici, le prêtre s'arrêta, visiblement perplexe et angoissé.

Don Pedro se pencha et posa la main sur son épaule.

– Si vous n'êtes pas en la circonstance tenu par le secret de la confession, parlez. Dites tout ce que vous savez, car je suis venu ici pour savoir la vérité, *toute la vérité*, si c'est possible.

– Aucune obligation ne me lie sur ce point, monsieur. Bien au contraire, le désir de la mourante devait être que je vous fisse part de ses

soupçons. Si j'hésite à vous rapporter ce que j'entendis alors, c'est qu'il n'existe aucune preuve en faveur de l'accusation dirigée par la pauvre jeune femme contre sa cousine.

– Quelle accusation ?

– Je vais vous répéter les paroles mêmes de la comtesse. Elles sont restées inscrites dans ma mémoire. Tout d'abord, elle me fit signe de me pencher tout près de ses lèvres, car elle était arrivée au dernier degré de la faiblesse, et elle me dit :

« – Ma cousine m'a empoisonnée.

« Je sursautai d'horreur, je protestai. Mais elle saisit ma main et me fit signe d'écouter encore...

« – Sauvez ma fille... Gardez le signe... pour lui donner plus tard... Que son père ne sache pas... Et dites à don Pedro de Sorrès qu'il veille sur elle.

« Sans écouter ce que je balbutiais dans ma perplexité – car je ne savais trop si j'avais affaire à un cerveau lucide – elle me faisait signe de l'aider à enlever de son cou une chaîne

supportant une petite boîte, d'or également, et une demi-lune incrustée de rubis.

« J'obéis en tremblant. Alors elle me dit :

« – Prenez... pour ma fille... plus tard.

« Et elle me suppliait du regard, pauvre, pauvre femme ! Frémissant d'angoisse, j'objectai encore :

« – Madame, que dira-t-on en ne voyant plus cette chaîne sur vous ?

« Mais sans paraître entendre, elle répéta :

« – Prenez... prenez. Il ne faut pas qu'elle ait la lune... la lune d'or... Rosario seule...

« En même temps, elle me mettait les bijoux entre les mains. Après quoi, elle se laissa retomber, épuisée, en fermant les yeux.

« Je glissai aussitôt le dépôt qu'elle me confiait dans la poche de ma douillette. Puis, après avoir adressé quelques mots à la pauvre jeune femme – du mieux que je pus, car l'émotion m'étouffait – je quittai la pièce et retrouvai le comte, qui attendait dans une pièce en face.

Ici, le prêtre s'arrêta. Don Pedro, un peu penché vers lui, écoutait avec une attention ardente, les yeux attachés sur la physionomie émue du curé de Morigny.

Après quelques secondes de silence, le Mexicain demanda :

– C'est donc vous qui avez les bijoux ?

– Non, hélas ! Je ne les ai plus ! Ils m'ont été enlevés le jour même.

Don Pedro tressaillit.

– Enlevés ? Comment cela ?

L'abbé Vandal narra alors l'aventure qui lui était advenue, en revenant de la Maison des Dames. L'hacendero, les lèvres serrées, les yeux assombris, resta un moment songeur. Puis il demanda brusquement :

– Qui soupçonnez-vous, monsieur le curé ?

Sans répondre, le prêtre se leva, alla vers une petite armoire et y prit un objet qu'il vint poser sur le bureau, devant l'hacendero.

C'était un ruban couleur orange, long de dix

centimètres environ.

– Qu'est-ce que cela ?

– Un ruban que j'ai ramassé sur le lieu même de l'agression.

– D'où vous concluez ?

– Je ne puis rien conclure. Ce ruban a pu être perdu au cours d'une promenade. Mais il est permis, je crois, de voir là un indice...

« Plusieurs personnes, discrètement questionnées, m'ont dit avoir remarqué la prédilection que semblait avoir M^{me} Barral pour cette couleur, qui figurait presque toujours dans quelque partie de sa toilette. En outre, le parfum dont était saturé ce ruban – et qui subsiste d'ailleurs encore légèrement – m'a semblé le même que celui dont l'odorat se trouvait frappé dès que l'on approchait de cette dame.

Don Pedro prit le ruban, le flaira, l'examina et le reposa sur le bureau.

– Oui, c'est un indice, comme vous dites, monsieur le curé – un indice pour des gens non prévenus, mais une preuve pour moi... surtout

après ce que vous venez de me rapporter au sujet de l'accusation dont ma malheureuse cousine chargeait dona Hermosa.

– Vous croyez donc à la possibilité de... de ce crime ?

– J'y crois certainement, tout en admettant que dona Paz ait pu se créer à ce sujet des idées sans réel fondement, dans son cerveau affaibli par la maladie, dans son imagination exaltée par la souffrance et le soupçon.

– Oui, ce doit être cela. Elle s'est imaginé que sa cousine avait hâte de prendre sa place... qu'elle songeait à soustraire ces bijoux qui devaient revenir à sa fille...

– Quant à cela, elle n'avait pas tort, monsieur le curé, ainsi que nous le montre la suite de l'aventure... Car je pense que vous ne doutez pas un instant que ces objets vous aient été enlevés par dona Hermosa ?

– Je ne le puis guère, en effet.

– Donc, si vous admettez ce vol, il ne faut qu'un petit effort pour croire cette femme capable

du crime dont l'accusait dona Paz... Et moi, je l'en crois tout à fait capable, sachez-le, monsieur le curé.

L'hacendero appuya sur ces mots, tandis qu'un éclair passait dans ses prunelles sombres.

Le prêtre répliqua en hochant la tête :

– Je n'ai, pour mon compte, aucune certitude sur ce point-là, ne pouvant faire entièrement fond sur les dires d'une pauvre femme affaiblie, mourante, que l'approche de sa fin devait jeter dans l'angoisse, à cause de la petite fille qu'elle laissait entre les mains de cette cousine suspectée à tort ou à raison. Mais j'ai passé par des moments de grande perplexité, monsieur ! Il m'était fort pénible de penser que le dernier vœu de la pauvre morte ne pouvait être rempli, que ces bijoux qu'elle tenait tant à transmettre à sa fille étaient, vraisemblablement, entre les mains de cette femme redoutée. Pourtant, que pouvais-je faire ? Déposer une accusation... demander une enquête ? Mais, seul, j'avais entendu la terrible confidence et nul témoin n'était là quand j'avais reçu ces précieux objets des mains de la

mourante.

– Si bien que l’habile dona Hermosa – témoin invisible, elle – se serait arrangée pour vous faire accuser de ce vol, puisqu’ils avaient disparu après votre visite. Oui, vous pouvez être sûr de cela, monsieur le curé. Ah ! avec une telle femme, il faut avoir des prudences de serpent ! Vous n’auriez pas été le plus fort, dans une lutte contre elle !

– Cependant si, devant une accusation formelle, la justice avait fait pratiquer l’autopsie et qu’on ait découvert la présence du poison ?

– Il est très probable que dona Hermosa a eu soin de se servir d’une substance ne laissant aucune trace. Je connais un poison indien qui rentre dans cette catégorie et qui exerce lentement ses ravages, précisément sous l’apparence de la consommation. Dona Hermosa a pu en avoir connaissance par sa femme de chambre, qui est d’origine comanche, ainsi que je m’en suis assuré dernièrement.

« Oui, oui, vous avez bien fait de rester muet, d’attendre que la justice vienne à son heure.

– Avez-vous donc un moyen, vous, monsieur ?

– De la patience, de la ruse... plus de ruse qu'elle encore, voilà ce que j'ai, monsieur le curé, sans parler de l'or, qui fait découvrir bien des choses. Avec cela, je confondrai la criminelle intrigante, je vengerai ma cousine Paz et je rendrai à la petite Rosario de Chantelaure ce qui est son bien légitime.

– Ah ! monsieur, je souhaite ardemment que vous réussissiez !... que vous réalisiez la volonté de la pauvre comtesse. Ce nom... don Pedro de Sorrès... je l'entendais prononcer par elle pour la première fois et dans le désarroi de sa pensée, à cette heure tragique, elle ne me donna pas d'autre explication. C'était donc là tout ce que je savais de celui à qui elle confiait sa fille. Depuis lors, rien n'était venu me mettre sur la trace. Aussi jugez de mon saisissement, quand vous vous êtes nommé tout à l'heure. C'est une profonde satisfaction pour moi de voir se réaliser au moins l'un des derniers désirs de M^{me} de Chantelaure.

– L'accomplissement des autres viendra à son

tour, monsieur le curé... Dites-moi, peut-on visiter cette Maison des Dames où est morte ma cousine ?

– Je pense que oui, monsieur. Elle est gardée par le vieux Timothée Levrard, qui était un de mes bons paroissiens quand ses jambes lui permettaient de descendre jusqu'à l'église. Souhaitez-vous monter là-haut ?

– Oui, je voudrais connaître ce logis. Mais je vous recommande de ne pas prononcer mon nom devant cet homme, pas plus que devant quiconque, afin que dona Hermosa ne puisse rien soupçonner de mon enquête.

Dix minutes plus tard, les deux hommes se dirigeaient vers la forêt de Peyrouse, que la neige couvrait d'une somptueuse blancheur.

– M. de Chantelaure l'a vendue, paraît-il ? demanda le Mexicain à son compagnon, tandis qu'ils avançaient d'un pas agile sur la route garnie d'une épaisse couche de neige durcie par les récentes gelées.

– La partie qui n'est pas hypothéquée, oui.

L'autre le sera sans doute un de ces jours, à la requête des créanciers. Il ne lui restera alors que la Maison des Dames et les ruines du château...

Le prêtre, de son index tendu, désigna l'imposante construction féodale qui se dressait sur une hauteur, au-dessus de la forêt pressée à ses pieds.

– Les ruines, dites-vous ? Ce château paraît d'ici en assez bon état, cependant.

– Une partie de l'extérieur est assez bien conservée ; mais le reste croule un peu plus chaque année. Ce noble logis ne pourrait être restauré qu'à grands frais, certainement. Aussi le comte de Chantelaure, qui cherche, paraît-il, à le vendre, n'a-t-il pu trouver encore un acquéreur.

Tout en continuant d'avancer, don Pedro attacha un long regard d'intérêt sur la demeure féodale, dont les imposantes tours carrées, tout encapuchonnées de neige, se dressaient fièrement dans la froide lumière de cette matinée d'hiver.

Et il songea tout haut :

– Cette petite Rosario n'aura pas un fameux

héritage du côté paternel. Une fois ce vieux château vendu, il ne restera probablement à M. de Chantelaure que ce logis dénommé la Maison des Dames, en admettant que celui-là ne suive pas le sort du reste.

– Ce qui est bien à craindre si, comme on le dit, le comte est joueur.

– Terriblement joueur, en effet. Aussi est-il ruiné à fond. Au reste, il y a été amplement aidé par sa seconde femme, qui aime fort la grande vie.

L'abbé Vandal en passant à travers la forêt, montra au Mexicain l'endroit où le mystérieux agresseur lui avait enlevé le dépôt confié par M^{me} de Chantelaure. Il expliqua :

– La personne en question devait être cachée dans une de ces cavités naturelles. Aussitôt que je l'eus dépassée, elle sauta sur moi par derrière, m'enveloppa la tête d'une étoffe noire, puis fouilla dans ma poche...

Don Pedro l'interrompit :

– Croyez-vous avoir eu affaire à une seule

personne ? J'en doute, pour ma part. Il eût été difficile de maintenir cette étoffe, pendant qu'on cherchait dans votre poche, si prestement que ce fût fait.

– J'y ai songé aussi. Mais si c'était celle que nous pensons, qui aurait-elle eu comme complice ?

– Probablement cette femme de chambre dont je vous parlais tout à l'heure. Qu'y avait-il comme domestiques à ce moment-là, dans cette maison ? Sauriez-vous me le dire, monsieur le curé ?

– La cuisinière était une femme du pays ; le valet de chambre se trouvait au service de M. de Chantelaure depuis plusieurs années. C'était aussi un Comtois, un garçon originaire, je crois, des environs de Dôle.

– Et vous ignorez, probablement, si le comte l'a encore à son service ?

– Je l'ignore, en effet, car M. de Chantelaure n'est plus revenu par ici depuis la mort de sa première femme.

– La cuisinière aurait peut-être pu être utilement interrogée sur certains points.

– Elle est morte l'année dernière, monsieur. Au reste, c'était une femme fort bavarde et si elle avait surpris quelque fait suspect, elle se serait empressée de le colporter dans tout Morigny, après la mort de la jeune comtesse. Tandis qu'elle a seulement raconté que M. de Chantelaure s'occupait beaucoup de M^{me} Barral, et que celle-ci menait tout à son gré dans la maison. La jeune comtesse semblait très triste et malheureuse ; mais Martine Paget n'a jamais vu ni entendu dire que son mari lui eût manqué ouvertement d'égards et elle a toujours affirmé que M^{me} Barral entourait sa cousine de soins et d'attentions.

Don Pedro dit entre ses dents :

– Femme hypocrite !... vile créature !

Il ne parla plus jusqu'à la Maison des Dames. Une pensée absorbante l'occupait et plissait profondément son front.

Sur la demande du curé, le vieux Timothée consentit à montrer le logis à cet étranger, « très

curieux des anciennes maisons », avait expliqué l'abbé Vandal.

Cette visite fut d'ailleurs fort rapide. Don Pedro ne s'arrêta un peu longuement que dans la chambre où était morte Paz. Cette pièce, très vaste, était éclairée par deux hautes fenêtres en ogive garnies d'anciens vitraux. De vieilles tapisseries, en assez mauvais état, tombaient le long des murs. Les meubles de chêne noircis par le temps, et sobrement décorés de sculptures, dataient visiblement de la même époque que le logis. Un lustre hollandais, très ancien lui aussi, tombait du plafond à poutrelles de vieux chêne. Sur le parquet étaient jetées deux peaux d'ours, rapportées sans doute par quelque ancêtre voyageur, de même que le brûle-parfum de bronze posé sur un bahut du XII^e siècle. Au milieu de la pièce s'allongeait le lit à colonnes torsées drapé de damas vert fané, recouvert d'une courtepointe de même teinte. Au-dessus du chevet, un grand christ d'ivoire jauni étendait ses bras miséricordieux.

Don Pedro passa un rapide examen de la

pièce, tandis que l'abbé Vandal, auquel il avait glissé quelques mots à l'oreille, détournait l'attention du père Timothée en l'entretenant de sa fille et de ses petits-enfants qui, depuis l'hiver précédent, étaient venus vivre près de lui. En s'approchant des tapisseries sous prétexte de les mieux voir, le Mexicain souleva légèrement les pans et put ainsi constater, près du lit, l'existence d'une petite porte lambrissée.

Une fois dehors, il fit part de sa découverte au curé de Morigny.

– Cette porte donne sans doute dans quelque cabinet. Entrouverte, elle a permis à celle que nous soupçonnons de voir et d'entendre, lors de votre dernière entrevue avec dona Paz.

– Entendre, j'en doute – du moins pour ce que disait la pauvre comtesse, car moi-même, l'oreille presque tout contre sa bouche, j'avais peine à saisir ses paroles. Mais voir, oui... Voir M^{me} de Chantelaure me remettre ces bijoux, que je glissai aussitôt dans ma poche.

– Ce qui a permis à l'auteur du vol d'agir promptement, et à coup sûr. Car on n'a pas

tâtonné, d'après ce que vous m'avez dit, pour trouver le bon endroit ?

– Oh ! pas du tout ! En un instant, ce fut fait... et le voleur – ou la voleuse – s'enfuyait avec une incroyable prestesse.

– Tout s'explique, maintenant que j'ai pris connaissance des lieux. Eh bien, monsieur le curé, je vous remercie des renseignements que vous m'avez procurés. Ils confirment la certitude que j'avais déjà. Je pourrai désormais agir contre cette femme en toute assurance, par le moyen qu'elle-même a mis entre mes mains et qui me permettra, en même temps que je lui ferai rendre à ma petite cousine ce qui est son bien, de châtier comme il le mérite un crime dont je ne doute guère. Là où la justice légale ne peut rien, ma justice, à moi, saura bien agir.

L'accent d'autorité implacable, presque féroce, avec lequel le Mexicain prononça ces derniers mots fit tressaillir le prêtre. Celui-ci dit en jetant un coup d'œil inquiet sur la physionomie énergique de son compagnon :

– Mais rien n'est absolument prouvé,

monsieur... Et d'ailleurs faire justice soi-même n'est pas permis...

– Dans vos pays civilisés, non. Mais là où bientôt nous nous retrouverons, dona Hermosa et moi, c'est la loi des peuples primitifs qui domine... et c'est elle qui jugera la seconde femme d'Arnaud de Chantelaure.

L'abbé Vandal n'osa demander à l'hacendero l'explication de ces paroles énigmatiques. Cet étranger lui en imposait singulièrement, par son air de décision et de froide audace. Silencieusement, les deux hommes continuèrent de descendre vers le village, dans la blancheur neigeuse de cette claire journée d'hiver. Ils passèrent devant un grand logis gris, que précédait une vaste cour fermée d'une grille près de laquelle se trouvait une petite porte. Des voix d'enfants s'élevaient, nombreuses, du jardin qui s'étendait derrière cette demeure. À une question de don Pedro, le prêtre répondit :

– C'est un couvent de religieuses franciscaines. Elles ont là une cinquantaine d'élèves que leur confient des familles de la

région. L'enseignement est bon, grâce à une des religieuses, femme très supérieure et d'une éducation parfaite. En outre, on apprend à ces enfants, pour la plupart de fortune modeste, à devenir de bonnes ménagères.

– Très bien... Et cette maison est admirablement située, près de la forêt dont les émanations résineuses sont parfaites pour ces jeunes poumons.

– Les élèves du couvent de Sainte-Colette ont en effet un état sanitaire excellent, répliqua en souriant le curé de Morigny. Et autant qu'au climat, vraiment très sain et fortifiant, elles le doivent à la vie simple, active, toute familiale, qu'elles mènent au milieu de leurs bonnes éducatrices.

Près du village, don Pedro prit congé du prêtre. Il s'était renseigné à l'arrivée et savait qu'un train allant vers Besançon s'arrêtait à Morigny vers cette heure-ci. Courtoisement, il remercia l'abbé Vandal de l'aide qu'il lui avait apportée dans son enquête et, lui serrant la main, s'éloigna d'un pas rapide.

Le prêtre le suivit des yeux, pensivement. L'impression que produisait sur lui cet homme était complexe. Par moments, il éprouvait à son égard une réelle sympathie ; mais un instant après, quelque chose de dur, de cruel, dans cette physionomie, lui inspirait un soudain éloignement, mêlé de crainte.

Néanmoins, l'abbé Vandal se trouvait soulagé du souci qui l'obsédait depuis trois ans. Il avait pu enfin accomplir l'un des suprêmes désirs de dona Paz, qui avait voulu confier le soin de veiller sur sa fille à don Pedro de Sorrès, ce cousin dont le prêtre venait de faire très inopinément la connaissance. Maintenant, celui-ci prenait en main la mission de faire rendre justice à l'orpheline et l'abbé Vandal n'avait plus qu'à prier pour le bon succès de l'entreprise. Toutefois, il éprouvait une sorte de malaise, d'inquiétude, en se demandant de quelle façon l'étranger comprendrait cette mission.

VI

Le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons la comtesse de Chantelaure, occupée à lire une lettre dans la chambre d'hôtel que M. de Chantelaure avait retenue pour une dizaine de jours, temps que tous deux comptaient passer à Mexico, avant de se diriger vers la Sonora.

Une capiteuse senteur de magnolia parfumait la pièce, en se mêlant aux arômes printaniers venus d'un jardin voisin. La tiède clarté de cette fin de jour s'étendait sur les meubles d'une élégance banale, enveloppait la souple forme féminine vêtue d'un riche déshabillé vert saule, s'attardait sur la chevelure superbe, d'un noir d'ébène, qui était l'orgueil de M^{me} de Chantelaure.

Une porte s'ouvrit. Oliva, la femme de chambre, entra du pas silencieux qui lui était habituel.

Elle annonça :

– Mon frère est là, señora.

Hermosa laissa retomber sur la table, devant elle, la lettre qu'elle tenait.

– Eh bien, fais-le entrer.

Oliva sortit et reparut peu après, suivie d'un homme jeune, de petite taille, dont les traits étaient ceux d'un Indien, mais dont le teint assez clair dénonçait le métis. Des cheveux plats et très noirs se plaquaient sur son crâne en forme d'œuf. Le regard était sournois et rusé, la bouche mince avait un pli d'inquiétante astuce. En résumé, un personnage d'aspect très peu sympathique, et qui inspirait aussitôt la méfiance.

Cet individu, qui portait un costume mi-indien, mi-mexicain assez propre, salua respectueusement dona Hermosa, dès le seuil de la porte.

La comtesse dit avec affabilité :

– Bonjour, Pedrito. Te voilà donc de passage à Mexico ?

– Oui, señora. J'y avais quelques affaires et

j'ai avisé Oliva de ma présence ici, parce qu'il est toujours plus facile de s'expliquer par la parole que par lettre.

– C'est aussi mon avis. Tu as pourtant compris ce que je te demande dans le petit mot que je t'ai envoyé avant mon départ de France ?

– À peu près, señora. Il vous faut une dizaine d'hommes solides, habitués aux aventures du désert, pour vous accompagner au cours d'une expédition dans la Sonora...

– C'est cela même. Ces hommes, pourras-tu me les procurer ?

– Très probablement, señora. J'ai déjà donné rendez-vous tout à l'heure à deux individus qui feront peut-être l'affaire. Quant aux autres, je les trouverai certainement à Tolano, dès que j'y serai de retour.

– Et nous les prendrions au passage ? C'est ce que j'avais pensé. Pour le prix, tu t'arrangeras au mieux avec eux.

– Vous pouvez compter sur moi, señora. Je vous suis tout dévoué, en souvenir de ma mère et

par affection pour Oliva.

– Je te récompenserai largement, Pedrito... et surtout si nous réussissons dans notre entreprise...

Elle s'interrompit pendant quelques instants, hésitante, en glissant un coup d'œil scrutateur vers le métis dont la physionomie restait impassible. Puis, désignant Oliva qui s'était assise familièrement sur un coussin, aux pieds de sa maîtresse, elle demanda :

– T'a-t-elle dit ce que nous allions chercher dans la Sonora ?

– Elle m'a laissé entendre que le señor comte et vous, señora, alliez à la découverte d'un placer.

– C'est exact. Tu as, naturellement, entendu parler du gisement d'Octezuma ?

– Comme tout le monde dans le pays, oui, señora.

– Crois-tu qu'il existe ?

Pedrito hocha la tête.

– Pas trop. Est-ce lui que vous cherchez ?

– Oui, parce que, moi, je crois que cette

tradition repose sur un fond véridique. Mais je manque absolument d'indices. La tradition, en effet, rapporte seulement que ce gisement se trouve dans la Sonora. C'est un peu maigre, comme indication. Or, j'ai songé que peut-être, toi qui fréquentes les Indiens, tu aurais recueilli à ce sujet quelques données intéressantes. Il me paraît en effet vraisemblable que si ce gisement existe réellement, il a dû être découvert par quelqu'un de ces hommes qui parcourent continuellement cette contrée, sur le sentier de chasse ou le sentier de guerre, en passant là où aucun Blanc n'oserait se risquer.

Pedrito réfléchit un instant, les paupières mi-baissées. Il dit enfin :

– J'en parlerai au Cœur-Volant, le frère de ma mère. Il me donnera peut-être un bon conseil, car c'est un homme sage et prudent.

– Oui, fais-le, Pedrito... et si jamais quelque jour nous réalisons la riche découverte dont je rêve, tu serais magnifiquement récompensé, je te le promets.

Une lueur d'ardente convoitise brilla dans

l'œil noir du métis.

– Je ferai mon possible, señora.

– Mais surtout, si tu en parles au Cœur-Volant, ou à quelque autre, ne prononce pas mon nom !... Et ne parle pas de notre projet !

– Soyez sans crainte, señora, j'agirai adroitement. Aux hommes que j'engagerai, je dirai, pour leur donner le change, que vous allez à la recherche d'un parent que vous supposez être prisonnier des Indiens.

– C'est cela. Si tu t'arranges avec ces gens, tout à l'heure, fais-le-moi savoir par Oliva. Quand penses-tu quitter Mexico ?

– Dans deux ou trois jours, probablement.

– Eh bien, nous nous reverrons à Tolano dans une quinzaine de jours. Là-bas, tu nous procureras facilement un arriero¹ et les mules nécessaires pour nos bagages ?

– Très facilement, señora, ainsi que tout ce qui vous sera utile... en fait d'armes, par exemple.

¹ Conducteur de mules.

– Oui, pour nous défendre dans le désert, soit contre les aventuriers, soit contre les Indiens. Mais pour ceux-ci, peut-être y aurait-il moyen de conclure avec eux une sorte d’alliance... par ton intermédiaire, Pedrito, afin qu’ils nous laissent en repos pendant nos investigations ?

– Ce n’est peut-être pas impossible, señora. J’y songerai. À Tolano, je vous dirai si j’ai pu faire quelque chose d’utile à ce sujet.

– Tâche de réussir ; ce serait précieux pour nous. Bonsoir, Pedrito, et merci d’avoir si bien compris ce que je désirais de toi.

Comme le métis quittait la pièce en compagnie de sa sœur, M. de Chantelaure entra. Il examina rapidement au passage l’homme qui le saluait avec quelque obséquiosité. Lorsque la porte se fut refermée sur Pedrito, le comte demanda :

– C’est là, sans doute, le frère d’Oliva ?

– Oui, mon ami. Je crois que ce garçon nous sera très utile. Ainsi que me l’avait dit Oliva, il est en rapport avec les Indiens, et particulièrement les Comanches, à la race

desquels appartenait sa mère. Par eux, il pourra peut-être avoir de sérieuses indications.

– Ce Pedrito, ma chère, a une figure de coquin. Vous auriez tort de vous fier à lui.

– Un coquin, c'est possible... mais j'ai eu soin de lui faire entendre que son intérêt serait de nous être fidèle. Or, il est fort cupide, m'a dit Oliva. Pour une grosse somme, il nous rendra tous les services que nous pouvons attendre d'un homme comme lui, que son métier de « pulquero » (aubergiste) met en rapport avec tous les aventuriers, gambucinos, coureurs de bois qui parcourent la prairie, ainsi qu'avec le personnel des haciendas de la contrée – sans parler de ses accointances avec les Indiens, fort bien disposés à son égard, car il leur fournit par des intermédiaires sûrs l'eau-de-vie dont ils sont avides... J'ai donc le plus grand espoir d'arriver, grâce à lui, à un résultat sérieux.

– Eh bien, ma chère amie, nous verrons le personnage à l'œuvre. Je souhaite que vous ayez deviné juste, mais je ne partage guère votre confiance.

Dona Hermosa dit avec quelque humeur :

– Oui, je sais que vous avez l’habitude de voir tout en noir dès qu’il s’agit de cette expédition. Et vous ne vous inquiétez même pas de savoir si Pedrito pourra nous procurer les hommes nécessaires ?

M. de Chantelaure, qui semblait sombre et fatigué, fit un visible effort sur lui-même pour répliquer avec un apparent enjouement :

– Mais, ma chère Hermosa, je vous ai vu la mine tellement satisfaite que je n’ai pas douté du bon succès de vos négociations avec ce demi-Indien.

– Il a en effet déjà deux hommes en vue. Les autres, il les trouvera à Tolano. De même, les mules pour les bagages. Il se charge de tout sous ce rapport.

– À quel prix ?

– Rien n’est fixé encore. Ce prix dépend des services que nous serons appelés à lui demander. D’ailleurs, Oliva m’a assuré qu’il se montrerait consciencieux à notre égard, en souvenir de ses

parents, que mon père sauva jadis de la mort.

Un sourire sceptique glissa entre les lèvres du comte. Toutefois, celui-ci ne protesta pas contre l'assurance de sa femme. Désignant la feuille ouverte devant Hermosa, il demanda :

– Vous avez eu des lettres, cet après-midi ?

– Oui, des enfants. J'étais précisément en train de lire celle de Trinidad quand Pedrito est arrivé. Tenez, voici celle de Rosario.

M. de Chantelaure lut rapidement les quatre feuilles couvertes de l'écriture déjà élégante de sa fille. Rosario, qui se trouvait depuis un mois avec Trinidad dans un couvent des environs de Paris, trouvait le temps bien long, si loin du père qu'elle chérissait. Mais elle avait résolu de travailler beaucoup, pour qu'il la trouvât déjà très savante quand il reviendrait.

Le comte replia la lettre en murmurant :

– Pauvre chère Rosarita !

Dona Hermosa dit avec une sèche ironie :

– Votre fille est fort malheureuse, en effet, près de ces excellentes religieuses qui l'ont

accueillie avec tant de bonté ! Trinidad se montre beaucoup plus raisonnable, en s'abstenant de toute plainte et en se disposant à jouir des distractions de son âge avec de gentilles compagnes.

Arnaud riposta d'un ton impatient :

– Rosario n'a pas la nature un peu légère de Trinidad, ma chère. Elle est sensible, ardente, profondément attachée à ceux qu'elle aime. Or, je... nous sommes ses seules affections. Il est donc naturel qu'elle se fasse difficilement à cette séparation.

La physionomie de la comtesse s'adoucit, et son regard reprit la câlinerie habituelle.

– Très naturel, oui, mon ami. Cela prouve en faveur de son cœur, plus sensitif en effet que celui de Trinidad. Je lui écrirai dès demain pour l'encourager, pour lui redire toute ma tendresse maternelle.

M. de Chantelaure eut un singulier regard vers sa femme – un regard où se mêlaient la méfiance, la colère et une perplexité douloureuse. Puis,

avec un effort sur lui-même, il parla à nouveau de l'expédition projetée en essayant – mais vainement – d'avoir d'autres détails sur les arrangements d'Hermosa avec le métis.

VII

Pedrito, lui, ne s'était pas aperçu qu'il était suivi, depuis sa sortie de l'hôtel, par un homme d'une cinquantaine d'années, grand et maigre, portant le costume mexicain usité dans la classe modeste.

Les yeux noirs et vifs de cet homme ne quittaient pas la silhouette du métis qui s'en allait sans hâte, le nez en l'air, comme un brave garçon que rien ne préoccupe.

Après une demi-heure de marche, Pedrito s'arrêta devant une « pulqueria » (auberge) d'assez bonne apparence, dans laquelle il entra.

Du comptoir derrière lequel trônait sa volumineuse personne, une vieille femme lui lança un amical « Bonjour, tio Pedrito ! »

Le métis répondit :

– Bonjour, tia Juana. Personne n'est venu me

demander ?

– Si, deux caballeros. Ils reviendront vers sept heures.

Pedrito leva les yeux sur l’horloge placée au-dessus du comptoir ; elle marquait sept heures moins cinq. La vieille demanda :

– Voulez-vous dîner maintenant, tío Pedrito ?

– Oui, je le veux bien. Mettez aussi le couvert de ces deux caballeros, car je les inviterai.

Ce disant, il prit place à l’écart, tout en jetant un regard inquisiteur sur les autres consommateurs – une dizaine environ, ouvriers, petits employés, tous gens à mine tranquille. La maison de la vieille Juana Tixès jouissait d’une excellente réputation et la police de Mexico ne se doutait guère que plus d’un insigne malfaiteur, recherché par elle, avait préparé ses coups et trouvé refuge chez l’honorable aubergiste.

Comme Juana finissait de poser le couvert devant Pedrito, un nouvel hôte entra. C’était l’homme qui suivait le métis. Ayant demandé un verre de pulque, il s’assit à une assez courte

distance de Pedrito, après avoir jeté sur celui-ci un coup d'œil indifférent.

Le métis glissa vers le nouveau venu un regard méfiant. L'homme, ayant jeté sur un siège voisin son large feutre, se mit à siffloter doucement, sans s'occuper de son entourage. Quand la grande fille maigre qui était la servante de Juana lui eut apporté le pulque demandé, il commença à boire à petits coups, en s'accoudant entre temps au bord de la table.

Ayant constaté que cet étranger lui était inconnu et qu'il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper, Pedrito se préparait à allumer une cigarette de maïs, quand deux hommes pénétrèrent dans la salle. L'un était un gros petit individu au cou de taureau, à la mine réjouie, l'autre un large et robuste garçon, aux cheveux roux, dont la physionomie bestiale n'avait rien d'engageant. Tous deux portaient un accoutrement quelque peu loqueteux, dont ils ne semblaient d'ailleurs aucunement gênés.

Ils vinrent à Pedrito, qui leur tendit la main en disant :

– Vous allez dîner avec moi, les amis. Le couvert est tout prêt, comme vous voyez. Après quoi, nous rappellerons tous nos vieux souvenirs du temps où nous courions ensemble les aventures dans le désert... il y a de cela cinq ou six ans, eh ! José ?

Le gros petit homme, qui venait d'échanger un rapide coup d'œil avec le métis, répondit gaiement :

– Eh oui, cinq ou six à peu près, compadre ! Ce fut le bon temps, en vérité !

Les trois hommes s'attablèrent et causèrent peu d'abord, uniquement préoccupés, semblait-il, d'assouvir leur faim. L'inconnu, leur voisin, ayant terminé son verre de pulque, demandait à dîner. Quand Juana eut apporté le second plat, Pedrito se pencha vers ses compagnons et demanda :

– Vous parlez le dialecte comanche, tous deux ?

– Oui, amigo.

– Eh bien, servons-nous-en, pour plus de

prudence.

Sans élever la voix, il leur dit alors ce qu'il attendait d'eux. Il s'agissait d'accompagner, bien armés, des gens qui s'en allaient à la recherche d'un parent disparu dans la Sonora.

Très discret, ainsi qu'il l'avait promis à dona Hermosa, le métis refusa de répondre aux questions curieuses des deux hommes.

– Je n'en sais pas davantage, amigos. Vous comprenez bien que le caballero qui s'est adressé à moi ne m'a pas fait de confidences ?

Le grand roux, qui avait un fort accent yankee, fit observer en clignant de l'œil :

– Oui, mais on devine quelquefois... surtout quand on est un fin renard comme le señor Pedrito Aiguilla.

L'autre ne broncha pas sous le compliment, et riposta gravement :

– Je ne m'occupe jamais des choses qui ne me regardent pas, sache-le, Dowson.

José eut un rire silencieux, qui en disait long sur la créance accordée par lui à la discrétion du

métis.

Dowson déclara :

– Après tout, si nous sommes bien payés, le reste nous est égal. Mais il faudra qu'on nous verse au moment du départ la moitié de la somme convenue...

Ils discutèrent assez longuement sur ce sujet, avant de tomber d'accord. Leur voisin, ayant achevé son repas, avait allumé une cigarette et suivait avec intérêt la partie de monte engagée à quelques pas de lui entre d'autres consommateurs. Il ne tourna même pas la tête quand Dowson et José se lèvent et serrèrent la main de Pedrito qui leur glissait à mi-voix :

– Eh bien, au revoir... à Tolano.

Après le départ de ses compagnons, le métis ne s'attarda pas dans la pulqueria.

Ayant jeté au passage à la vieille aubergiste un « À tout à l'heure, tia Juana », il sortit d'un pas tranquille en roulant une cigarette.

L'homme aux yeux vifs, décidément très intéressé par cette partie de monte, ne parut

aucunement s'apercevoir de son départ. Ce fut seulement un assez long moment après qu'il se leva et, ayant payé son écot, quitta à son tour la pulqueria.

Paisiblement, dans la belle nuit claire de cette soirée printanière, il gagna les environs de la Plaza Mayor et s'engagea dans une ruelle où se dressaient quelques façades de logis modestes, presque pauvres. Devant l'un d'eux, il s'arrêta, ouvrit la porte avec une clef qu'il tira de sa poche et, une fois qu'il fut passé, la referma soigneusement.

Il se trouva alors dans l'obscurité. Cela, d'ailleurs, ne parut pas l'embarrasser. Du pas sûr d'un homme accoutumé aux aîtres, il traversa un étroit couloir, sortit dans un petit jardin, ouvrit une porte pratiquée dans un mur et se trouva dans un second jardin, beaucoup plus grand, dont la discrète clarté d'un croissant de lune éclairait les massifs fleuris, les bosquets odorants, les bassins de marbre remplis d'une eau limpide.

Le long d'une allée bordée de magnolias, l'inconnu gagna la demeure de superbe apparence

qui se dressait à l'extrémité de ce jardin. Il gravit les degrés d'une terrasse de marbre et frappa trois coups à une porte close de volets, entre les interstices desquels passaient des rais de lumière.

Sans qu'aucun bruit de pas se fût fait entendre, ces volets furent brusquement ouverts et dans l'ouverture s'encadra la haute taille de don Pedro de Sorrès qui tenait un revolver à la main.

L'autre s'attendait sans doute à cet accueil, car il n'eut pas un mouvement de surprise et dit paisiblement :

– C'est moi, señor.

– Entre, Cristobal. Viens nous rendre compte de ta mission.

Cristobal suivit don Pedro jusqu'à l'autre extrémité du salon somptueusement meublé. Là, don Ruiz lisait, tout en fumant. Il leva les yeux en demandant :

– Eh bien, as-tu appris quelque chose de nouveau, Cristobal ?

– Oui, don Ruiz. M^{me} de Chantelaure a chargé Pedrito Aiguilla de lui recruter les hommes

nécessaires pour son expédition.

Don Pedro ricana :

– Ah ! ah ! Pedrito ! Une jolie canaille !... mais un homme habile, je le reconnais. Dona Hermosa a bien choisi. D’après les renseignements que tu m’as déjà procurés, la femme de chambre de la comtesse serait la sœur de cet individu ?

– Oui, señor. Tous deux sont les enfants de la nourrice de dona Hermosa, qui appartenait à la race comanche.

– Bien. Il faut compter alors que cet homme sera « *peut-être* » fidèle à ses engagements envers M^{me} de Chantelaure. Je m’arrangerai pour le faire surveiller de très près, car il est probable qu’il deviendra une des chevilles ouvrières de l’expédition, du moment où dona Hermosa lui confie le soin de recruter son personnel. Voyons, raconte-moi ce que tu as appris dans ta soirée, Cristobal ?

Quand celui-ci – qui était son majordome et son homme de confiance – eut terminé son récit, don Pedro dit d’un ton satisfait :

– Ils se sont donné rendez-vous à Tolano, dans une quinzaine de jours ? C’est très bon à savoir. Quelqu’un des nôtres s’y trouvera aussi... et nous pourrons même voir à leur fournir une partie de leur escorte. Qu’en dis-tu, Ruiz ?

Le jeune homme sourit, en répliquant :

– Excellente idée, mon père. Vous trouverez ce qu’il faut dans vos anciens compagnons de guérilla.

– Oui... l’Œil-qui-roule, par exemple... et Floriano... deux garçons sur qui je puis compter. Allons, Cristobal, tout va bien. Continue de surveiller les allées et venues des Chantelaure, ainsi que d’assurer le secret de notre présence ici.

– Soyez sans crainte, señor, nul ne s’en doute. Juanito et Benito sont des serviteurs muets comme une tombe. Quant à moi, vous savez depuis longtemps à quoi vous en tenir sur mon attachement.

– Oui, nous le savons, et nous avons en toi la plus entière confiance, Cristobal.

En parlant ainsi, don Pedro tendait la main au

majordome. Don Ruiz imita ce geste. Cristobal s'inclina et, en se redressant, enveloppa le jeune homme d'un regard d'ardente affection.

Quand Cristobal fut sorti, don Pedro dit à son fils :

– Tout se présente bien, Ruiz. La criminelle viendra se prendre elle-même au piège.

– Il faut l'espérer.

– Pourquoi ce ton sceptique ?

– Parce que je crains que M. de Chantelaure se laisse reprendre par sa femme et lui apprenne ses rapports avec nous. Alors, naturellement, elle se méfiera et renoncera – tout au moins momentanément – à son dessein.

– Que veux-tu, c'est un risque à courir ! Mais je crois Chantelaure réellement quelque peu éclairé sur la fausseté de sa femme. Il éprouve aussi, je m'en suis assuré, du remords au sujet de la souffrance que Paz a endurée, par sa faute, et qui a sans doute abrégé sa vie. Enfin, nous verrons ! Jusqu'ici, mes instructions ont été suivies par lui. Les voilà donc tous deux à

Mexico, dona Hermosa organise son expédition avec l'aide de ce Pedrito, un des plus adroits bandits que je connaisse. On nous croit encore en France, personne ne se doute que nous sommes ici, cachés dans notre palais... et la belle comtesse de Chantelaure ne s'imagine guère qu'elle est surveillée de près. Eh ! eh ! c'est une jolie partie que nous jouons là, Ruiz ! Dans quelques jours nous partirons pour la Sonora, mon cher, et là, par nos bons amis indiens et cet excellent Castor-Franc, nous ferons suivre à la piste nos personnages.

Don Ruiz fit observer :

– Croyez-vous qu'avec les indications que cette femme possède, elle pourra atteindre le lieu du gisement ?

– Avec celles-là seulement, non. Mais elle va chercher certainement à se renseigner. Or, elle a dû se dire que près des Indiens seuls elle pourrait espérer obtenir ce supplément d'informations. C'est donc à quelqu'un d'eux qu'elle s'adressera... évidemment par l'intermédiaire de Pedrito, qui est en relations suivies avec des

tribus comanches.

– Heureusement, elle n’obtiendra rien ainsi. L’Élan-Rapide seul connaît...

– Qu’en savons-nous ? L’Élan-Rapide est possesseur du secret transmis dans sa famille de père en fils. Mais un autre a pu découvrir ce lieu, si peu accessible qu’il soit. Les Indiens se glissent là où personne d’autre ne passerait.

– Avez-vous quelque idée qu’il en soit ainsi ?

– Non pas... mais il suffit que ce soit possible pour que je me méfie. Allons, Ruiz, dans quelques jours nous quitterons Mexico et cette demeure où nous sommes prisonniers volontaires. Tu retrouveras tes chevaux, la prairie, tes amis indiens et ce brave Castor-Franc, qui s’ennuyait si fort de ne plus te voir, comme il te l’écrivait pendant notre séjour à Paris.

La physionomie du jeune Mexicain s’éclaira, une lueur de satisfaction brilla dans ses yeux noirs, tandis qu’il répliquait d’un ton joyeux :

– Eh oui, mon père, cela me convient fort ! Si je ne me suis pas ennuyé à Paris, c’est néanmoins

avec grand contentement que je reverrai notre hacienda, et cette sauvage contrée que je parcours depuis mon enfance. De plus, je serai charmé de vous aider à confondre cette misérable femme. Nous aurons peut-être à cette occasion quelques aventures intéressantes et j'espère pouvoir mettre à profit mes talents de chercheur de pistes.

Don Pedro sourit et, frappant sur l'épaule de son fils, dit avec une orgueilleuse tendresse :

– Ah ! tu tiens bien de moi, jeune lion ! Oui, peut-être cette femme, que je devine rusée, nous donnera-t-elle l'occasion de lutter d'habileté avec elle. Et, comme toi, je n'en serai pas fâché, car la lutte est mon élément, depuis tant d'années !

VIII

Au pied d'un des premiers contreforts de la sierra Madre, dans la province de Sonora, s'élevait le pueblo (village) de Tolano, composé de quelques maisons d'apparence assez misérable, groupées autour d'une église très pauvre elle-même.

La dernière maison de ce pueblo était la pulqueria tenue par Pedrito Aiguilla, le frère d'Oliva. Elle se trouvait donc la plus proche de la forêt qui commençait à quinze cents mètres de là, en escaladant la pente montagneuse.

C'est dans cette forêt qu'un matin Pedrito pénétrait du pas délibéré d'un homme marchant vers un but bien précis.

Il n'alla pas très loin, d'ailleurs. Comme il arrivait à une clairière, un homme sortit sans bruit de l'épais couvert du bois et s'approcha du métis. C'était un Indien d'un certain âge, d'une grande

laideur, de mine sournoise et rusée.

Pedrito ne parut aucunement surpris de cette apparition. Il dit avec calme :

– Mon père le Cœur-Volant est toujours exact... M'apporte-t-il enfin une réponse à ce que je lui ai demandé ?

– Mon fils est jeune ; il est impatient et ne sait pas attendre que la langue des hommes sages ait trouvé les paroles nécessaires.

Pedrito retint avec peine un mouvement d'impatience. Mais, rompu aux coutumes indiennes, il savait qu'il n'obtiendrait rien du Cœur-Volant avant que celui-ci fût décidé à parler. Aussi, après s'être excusé de sa précipitation, s'assit-il près de l'Indien pour se mettre à fumer sa pipe, comme lui, avec la même gravité.

Après quoi, le Cœur-Volant se décida à dire, d'un ton de condescendance :

– Que mon fils m'interroge, maintenant.

– Mon père a-t-il pu savoir quelque chose, au sujet de ce que je lui ai demandé ?

– Non, car le Loup-Rouge est resté muet.

– Mon père est cependant certain qu’il connaît le lieu du gisement ?

– Oui, car il me l’a dit, un jour que l’eau de feu le faisait parler plus qu’il ne le voulait.

– Il faudrait encore le faire boire, pour obtenir qu’il nous livre son secret tout entier ?

L’Indien eut une sorte de sourire plein de ruse.

– Le Loup-Rouge est un grand chef ; il ne se laissera plus prendre par l’eau de feu. Mais peut-être, si ceux pour qui parle la Main-Sèche faisaient un marché avec lui...

– Un marché ? De quelle sorte ?

– Le Loup-Rouge a vu un jour une jeune fille blanche très belle et depuis son cœur est pris par la Fleur-d’Églantier. À celui qui la lui amènerait, il ne refuserait rien, certainement.

– Qui est cette jeune fille ?

– La fille du señor Cristobal Ajuda, le mayordomo de don Pedro de Sorrès.

– Ah ! ah !... Et il s’agirait, si je comprends

bien, d'enlever la jeune personne pour la remettre au chef ?

– Mon fils a deviné.

– Le Cœur-Volant croit-il vraiment qu'en échange de cette femme, le Loup-Rouge donnerait le renseignement désiré ?

L'Indien eut un mouvement de tête affirmatif.

Pedrito murmura :

– C'est que la chose n'est pas facile ! On ne pénètre pas comme on veut dans l'hacienda de San-Pablo... et il ne fait pas bon s'attaquer à tout ce qui touche à don Pedro !

– La Main-Sèche a raison. Mais on peut agir par la ruse.

– Le Cœur-Volant a-t-il déjà quelque idée à ce sujet ?

L'œil de l'Indien eut un éclair d'astuce, à l'ombre des paupières demi-baissées.

– Non, pas encore. Pour faire plaisir au fils de ma sœur, je chercherai un moyen...

Pedrito dit vivement :

– Je promets à mon père que les étrangers dont je suis le mandataire se montreront reconnaissants de tout ce qu’il fera pour leur être utile.

– Mon fils parle bien. Le Cœur-Volant réfléchira, comme il l’a promis.

Les deux hommes se séparèrent, et Pedrito reprit le chemin de Tolano.

En entrant dans la salle de la pulqueria il vit, assis à une table contre laquelle il avait appuyé son fusil, un homme d’une cinquantaine d’années, petit, bien charpenté, le visage bronzé, portant le costume habituel aux coureurs des bois, chasseurs, trappeurs, qui parcouraient les immenses solitudes de l’Amérique du Nord. À sa vue, Pedrito dissimula avec peine une grimace de déplaisir. Néanmoins, il s’avança vers lui en disant avec affabilité :

– Quelle bonne surprise de vous voir, señor Castor-Franc !

L’autre leva sur le métis des yeux bleus, calmes et narquois, en ripostant :

– Je le pense bien, señor Pedrito ! Sans moi, tu serais depuis longtemps dans un autre monde, où tu aurais reçu la punition de tes méfaits. Et ma foi, devant le nombre de ceux-ci, j’ai regretté plus d’une fois de t’avoir enlevé à ces braves gambucinos (chercheurs d’or) qui avaient entrepris de te lyncher, pour t’apprendre à ne plus dérober le bien de ton prochain.

Pedrito jeta un coup d’œil effaré autour de lui, puis vers le petit escalier de bois qui menait au premier étage... Et il murmura :

– Ne remuez pas les vieux souvenirs, señor ! J’ai reconnu sincèrement mes torts, j’ai regretté...

– De t’être laissé prendre. Inutile de chercher à m’en faire accroire. Je sais ce que tu vaux, Pedrito, et je te prédis que quelque jour tu te balanceras à une branche d’arbre, sans avoir cette fois la bonne chance qu’un brave homme vienne t’enlever à ce juste châtiment.

Pedrito frissonna un peu et esquissa une grimace de déplaisir, tandis que l’autre continuait de son air pince-sans-rire :

– Au reste, cela te regarde. Je ne m’occupe pas de tes affaires et ne suis entré ici que pour boire en passant un verre de mezcal.

Pedrito dit avec empressement, tout en glissant vers le Castor-Franc un coup d’œil sournoisement hostile :

– Je vais vous servir, señor.

– Inutile. Voici ta femme qui m’apporte ce que j’ai demandé.

Une jeune Indienne sortait de la pièce voisine, portant une bouteille et un verre qu’elle posa devant le chasseur.

À ce même moment, plusieurs hommes entraient dans la salle. C’étaient des ouvriers travaillant à la mine d’argent voisine de Tolano. L’exploitation de cette mine avait été fort prospère, une dizaine d’années auparavant. Mais le filon s’épuisait, la main-d’œuvre se raréfiait, préférant se porter sur les placers californiens dont la découverte, datant à cette époque d’une vingtaine d’années, avait occasionné une ruée d’aventuriers de tous pays vers ce nouvel

Eldorado. Quelques Yankees, quelques Indiens travaillaient encore à la mine de Tolano et venaient dépenser la plus grosse partie de leur gain à la pulqueria de Pedrito.

Le métis s'empressa de les servir, non sans diriger quelques regards méfiants vers le Castor-Franc. Celui-ci avait allumé sa pipe et fumait paisiblement, le regard perdu dans une vague rêverie.

Un bruit de pas fit craquer tout à coup le petit escalier. Une haute silhouette d'homme sortit de l'ombre et apparut dans la demi-clarté de la salle aux fenêtres étroites et aux murs bas.

C'était le comte Arnaud de Chantelaure.

Il était vêtu d'un costume très pratique, moitié chasse, moitié voyage, et portait ostensiblement à sa ceinture deux revolvers.

Pedrito retint un mouvement de contrariété. Vivement, il s'avança vers M. de Chantelaure, en demandant avec déférence :

– Désirez-vous quelque chose, señor ?

Le comte répondit avec quelque hauteur :

– Mais non, rien du tout. Je sors, simplement.

Et, ce disant, il allait traverser la salle, quand un bruit à sa gauche lui fit tourner la tête. Le fusil du Castor-Franc venait de glisser et de tomber sur le sol battu. Les yeux des deux hommes se rencontrèrent. Dans les prunelles bleues du chasseur passait une lueur subite. Il dit en français, comme se parlant à lui-même, tandis qu’il se penchait pour ramasser l’arme :

– Eh ! quel tapage, mon garçon !

M. de Chantelaure s’arrêta, hésita un instant et s’approcha en demandant :

– Vous êtes Français, mon ami ?

Le chasseur se leva et, s’appuyant sur son fusil, répondit en attachant sur le comte son regard loyal :

– Canadien, monsieur. Mais c’est tout comme.

– En effet. Voulez-vous que nous nous serrions la main ? Car j’ai toujours grand plaisir à rencontrer un compatriote.

– Volontiers, monsieur.

Ils échangèrent une vigoureuse poignée de main. M. de Chantelaure sentit alors qu'un papier était glissé entre ses doigts. Le Castor-Franc desserra son étreinte et dit avec bonhomie :

– Je suis enchanté d'avoir vu quelqu'un du pays. Peut-être nous rencontrerons-nous encore quelque jour, monsieur ?

Le comte balbutia :

– Peut-être...

Il avait réprimé avec peine un tressaillement, tout en serrant le papier d'un geste instinctif. Reprenant aussitôt sa présence d'esprit, il dit avec cordialité :

– Au revoir... et bonne chance, mon ami.

– Merci bien, monsieur.

Le comte sortit de la salle et, modérant son impatience de prendre connaissance du mystérieux papier, s'en alla du pas tranquille d'un homme qui, pour le moment, n'a rien autre chose à faire que de flâner. Ce fut seulement quand il fut hors du pueblo qu'il lut le court billet, écrit en français :

« Je compte toujours sur votre fidélité à notre pacte. Silence et discrétion. De mon côté, je remplirai tous les engagements pris. Et quoi que vous voyiez, ne vous étonnez de rien. »

Ce billet n'était pas signé. Néanmoins, Arnaud de Chantelaure n'eut pas un instant de doute sur son auteur.

Il déchira le papier en menus morceaux, et le front plissé, le regard soucieux, continua machinalement sa promenade.

Une grande lutte se livrait en lui depuis son entretien avec don Pedro de Sorrès dans l'appartement de celui-ci, après la partie de monte qui avait si fort augmenté la dette contractée à l'égard du Mexicain. Bien qu'il se détachât de plus en plus d'Hermosa, il lui en coûtait de jouer ce rôle de duplicité, imposé par don Pedro. Car en fait, tout en ayant l'air d'entrer dans les vues de sa femme, il agissait secrètement contre elle, en gardant le secret de l'accord conclu avec l'hacendero, lequel – Arnaud ne pouvait faire autrement que de le comprendre – n'était pas animé d'intentions fort bienveillantes

à l'égard de la seconde comtesse de Chantelaure.

Cependant don Pedro, si peu qu'il en eût dit, avait semé dans l'esprit de son interlocuteur un germe de méfiance, de doute aigu au sujet d'Hermosa. Depuis lors, Arnaud étudiait secrètement sa femme. Parfois encore, il était ressaisi par l'influence fascinatrice, mais non plus avec la force d'autrefois. Et quand il s'en trouvait dégagé, son esprit, maintenant prévenu, dégageait avec une lucidité inconnue de lui jusqu'alors l'hypocrisie profonde, l'amoralité foncière cachées sous tant de charme enveloppant, de douces paroles et de vertueuses déclarations de principes.

C'était dans cette disposition d'esprit qu'il avait quitté la France. Elle s'accroissait encore, depuis qu'en compagnie d'Hermosa il avait fait les premiers pas dans l'aventureuse expédition dont il avait dit et pensé plus d'une fois : « Quelle folie ! » mais que don Pedro lui avait recommandé de ne pas contrecarrer.

M. de Chantelaure s'était demandé quel motif guidait l'hacendero sur ce point-là. Pas

davantage, il ne comprenait l'espoir très ferme qui semblait animer Hermosa au sujet du légendaire gisement. Plus d'une fois, il avait eu l'impression qu'elle en savait à ce sujet davantage qu'elle ne le lui avait dit.

Il se trouvait donc ainsi en quelque sorte, par le fait de sa femme et de don Pedro, entre deux énigmes, et avait conscience d'être, tout au moins pour celui-ci, un instrument destiné à atteindre son but caché. Quant à Hermosa, quelque froissement que dût ressentir l'amour-propre d'Arnaud de cette constatation, il lui fallait reconnaître, maintenant que ses yeux se dessillaient, qu'il avait toujours été un simple jouet entre ses mains habiles.

Cette découverte humiliante, en se mêlant au remords éveillé en lui par don Pedro, contribuait à augmenter le sentiment d'aigreur et de méfiance qui, peu à peu, submergeait son attachement pour la belle Mexicaine. Il lui en voulait de sa propre faiblesse, en même temps qu'il se repentait des souffrances morales que Paz avait silencieusement endurées par sa faute... Et

dans ce rappel de son amour pour la jeune femme au cœur tendre et à la grâce délicate, Arnaud de Chantelaure sentait s'augmenter, s'exalter sa tendresse paternelle, jusque-là un peu contenue par l'influence d'Hermosa, qui lui reprochait – d'ailleurs toujours aimablement – d'être trop disposé à gâter Rosario.

M. de Chantelaure se trouvait donc agité de pénibles perplexités, de doutes cruels. Et le billet de don Pedro, si mystérieusement remis par cet inconnu, n'était pas pour dissiper les uns et les autres.

IX

Tandis que le comte s'éloignait de la pulqueria, le Castor-Franc se remettait de nouveau à fumer paisiblement... Pedrito s'attarda un long moment dans la salle, causant avec l'un, avec l'autre, et jetant vers le Canadien de sournois regards sans bienveillance. Puis il se dirigea vers le petit escalier, qu'il gravit lentement, et alla frapper à une porte donnant sur l'étroit corridor qui divisait en deux l'unique étage de la pulqueria.

Une voix de femme répondit :

– Entrez !

La pièce où il pénétra était une chambre des plus simplement meublées. Sur la table de bois grossier se trouvait un riche nécessaire de voyage, et d'élégants objets de toilette féminine étaient jetés sur le lit quelque peu rudimentaire.

Dona Hermosa, le front contre sa main, se tenait assise près de l'étroite fenêtre, tandis qu'Oliva allait et venait, rangeant le contenu d'une malle.

– Ah ! c'est toi, Pedrito ! dit M^{me} de Chantelaure. Eh bien, as-tu vu le Cœur-Volant ?

– Je l'ai vu, señora.

En baissant la voix, le métis ajouta :

– Le Loup-Rouge connaît le secret.

Les yeux de la comtesse brillèrent.

Impatiemment, elle demanda :

– Qui est ce Loup-Rouge ?

– Un chef comanche, l'un des plus rusés, en même temps que des plus cupides.

– Eh bien, que demande-t-il pour livrer son secret ?

– Il veut qu'on remette entre ses mains une femme blanche.

– Une femme blanche ? Qui donc ?

– La fille du mayordomo de don Pedro de

Sorrès.

Dona Hermosa eut un léger tressaillement.

– Don Pedro de Sorrès ? Il a, je crois, une hacienda dans cette contrée ?

– Oui, señora, une hacienda magnifique, avec un personnel innombrable.

– Et ce Comanche veut la fille du mayordomo de cette hacienda ?

– Don Cristobal Ajuda n'est pas le mayordomo de San-Pablo. Cette charge est remplie par son frère cadet, don Agostino. Lui est l'homme de confiance du maître et l'accompagne en général dans tous ses déplacements. Mais, étant veuf, il laisse sa fille à San-Pablo, près de son frère et de sa belle-sœur, qui n'ont pas d'enfants.

– Et c'est cette jeune fille que veut le chef comanche en échange de son secret ?

– Oui, c'est elle, señora.

Aucune indignation ne se manifesta sur la physionomie de la comtesse. La jeune femme hochait seulement la tête et resta un moment

silencieuse, le front plissé. Puis elle demanda, en relevant les yeux sur le métis debout devant elle :

– Est-ce impossible de le satisfaire ?

– Impossible... peut-être. Bien difficile, en tout cas.

– Où est située cette hacienda ?

– À quatre journées de marche d'Urès, en allant vers la sierra.

– Elle est, sans doute, très bien défendue ?

– Très bien, señora, quoique don Pedro n'a rien à craindre des Indiens, qui ont pour lui la plus grande vénération.

– Comment cela ?

– Un de ses ancêtres, au moment de la conquête, épousa une princesse mexicaine dont le père était le « *Seigneur de la Lune* ».

Hermosa ne put réprimer un vif mouvement. Elle se maîtrisa aussitôt et demanda, avec une apparence de calme :

– Que veux-tu dire par là ?

– Les Mexicains d'autrefois, vous le savez,

señora, adoraient les astres...

– Oui, je sais. Eh bien ?

– Il s'était formé une sorte de secte, assez mystérieuse, paraît-il, qui réservait tout son culte pour la lune. Ses adeptes se réunissaient en des lieux secrets et, là, offraient des sacrifices humains à leur divinité, représentée par une lune d'or incrustée de rubis...

Une lueur passa dans le regard d'Hermosa.

Pedrito poursuivit :

– Au moment de la conquête du Mexique par les Espagnols, le prince Octezuma, qui appartenait à la famille régnante, était précisément le grand-maître de cette secte, le « *Seigneur de la Lune* ». Cette dignité se transmettait de père en fils. Mais Octezuma n'avait qu'une fille... Et, frappé de l'avidité sans scrupule des conquérants pour les richesses du pays, pour les précieux métaux dont ils envoyaient de pleins galions vers leur patrie, il résolut de faire mourir avec lui le secret du fameux gisement d'or situé en l'un de ces lieux

mystérieux où se réunissaient les adorateurs de la lune. Sa fille elle-même – d’après la légende – n’en obtint jamais la révélation. Il lui remit seulement à son lit de mort l’insigne de sa puissance, une lune d’or qu’il avait fait diviser en deux pour chacun de ses petits-fils, en demandant qu’ils la conservassent comme souvenir de la grandeur de leur race et la transmissent à leurs descendants. Or, don Pedro de Sorrès est l’un de ceux-ci. Voilà pourquoi les Indiens ont pour lui une grande considération, le tenant pour un chef de leur nation. Et son fils, don Ruiz, a été adopté par la tribu du Bison, dont l’un des chefs, l’Élan-Rapide, le plus brave et le plus puissant des sachems indiens, s’est montré un auxiliaire infatigable et fanatique de don Pedro chaque fois que celui-ci a combattu les troupes du gouvernement.

Hermosa écoutait avec une ardente attention. Quand le métis s’interrompt, elle demanda :

– Les descendants d’Octezuma n’ont-ils jamais cherché, au cours des siècles, à retrouver ce fameux gisement ?

– Il est bien probable que oui, señora. Mais personne n'a entendu dire qu'ils l'aient découvert.

– Ils ne l'auraient pas clamé aux quatre vents, Pedrito !

Le métis eut une sorte de sourire astucieux.

– Tout se sait dans le désert, señora... Et à ce propos, je vous conseille d'être très prudente, si vous voulez tenir secret le but de notre voyage. Il faudrait surtout que le señor comte évitât de causer avec des inconnus, des aventuriers...

– Pourquoi me dis-tu cela ?

– Parce que tout à l'heure, il a serré la main d'un coureur des bois, un Canadien, et a échangé quelques mots avec lui – en français, ce qui fait que je n'ai pu comprendre.

– Tu connais cet homme ?

– Je le connais depuis longtemps. On l'appelle dans le désert le Castor-Franc. Il est très ami des Indiens et on le reçoit à l'hacienda de San-Pablo comme s'il était de la famille. Don Ruiz parcourt la prairie avec lui...

Dona Hermosa l'interrompit nerveusement :

– As-tu quelque soupçon à son sujet ?

– Pour le moment, aucun, señora. Mais je dis qu'il faut se méfier de lui.

– Bien, je m'arrangerai pour prévenir le comte sur ce point.

– Sans me mettre en cause, señora ! Car il ne faudrait pas que le señor se défiât de moi.

– Sois sans crainte... Et continue, Pedrito, de bien surveiller autour de nous. Mais pour en revenir à notre sujet, vois-tu quelque possibilité de satisfaire aux exigences du Loup-Rouge ?

– Je n'en vois aucune pour le moment. Mais les idées peuvent venir, señora. Je vais y penser très sérieusement, je vous le promets.

– C'est cela, Pedrito. Tu es d'ailleurs toi-même intéressé à la bonne réussite de notre expédition.

– Je le ferais bien seulement pour plaire à la señora. Mais un pauvre homme comme moi n'a pas le droit de refuser les dons généreux. Je m'emploierai tout à votre service, señora, soyez-

en certaine.

– Qui as-tu engagé, en dehors des deux hommes dont tu m’as parlé à Mexico ?

– Huit autres gaillards solides. Ah ! par exemple, il faudra que le señor comte les tienne un peu ferme, sans trop en avoir l’air. J’ai cherché parmi les plus honnêtes, señora... mais enfin je ne puis répondre absolument d’eux. Les meilleurs, à mon avis, sont l’Œil-qui-roule et Floriano, deux garçons qui ont fait partie de la bande du Jaguar.

Dona Hermosa dit vivement :

– Le Jaguar ? N’est-ce pas le surnom donné à don Pedro de Sorrès ?

– Mais oui, señora. Il n’est même connu officiellement que sous ce nom-là, en tant que chef de bande, et les Indiens ne le nomment jamais autrement.

– Oui, je sais. Mais dis donc, Pedrito, cela ne me plaît pas du tout d’avoir parmi notre petite troupe des hommes ayant appartenu à la bande de don Pedro ! Celui-ci, que j’ai eu l’occasion de

voir à Paris voici quelques mois, m'inspire une grande méfiance, et je ne me soucierais pas du tout que nos faits et gestes fussent rapportés par ces hommes à leur ancien capitaine.

– Quant à cela, vous n'avez rien à craindre, je le crois bien, señora. L'Œil-qui-roule et Floriano se sont séparés il y a six ans du Jaguar en fort mauvais termes. Je crois même qu'ils n'ont échappé à la corde qu'en s'enfuyant du camp de don Pedro. Depuis lors, ils n'ont pas pour lui une bien grande tendresse, comme vous pensez. Ils seraient même enchantés, je crois, si quelque jour se présentait pour eux l'occasion de lui nuire – à condition de ne pas courir grands risques, car le Jaguar est un homme terrible, qui châtie impitoyablement.

– J'espère n'avoir rien à faire avec lui. Toutefois, ce que tu m'apprends est bon à savoir. Mais dis-moi, don Pedro a-t-il renoncé à la lutte contre le gouvernement mexicain ?

– Qui le sait ? Pour le moment, il se tient tranquille. Mais d'un jour à l'autre, il peut lever une bande et soulever les Indiens. C'est ainsi

qu'il agit toujours, avec une rapidité, une ruse, une adresse qui surprennent ses adversaires et lui assurent les premiers succès.

– Fort heureusement, il est en France pour le moment, et j'espère qu'il y restera jusqu'à ce que notre expédition soit terminée. Car s'il a tant d'influence sur les Indiens, il nous gênerait peut-être dans notre projet d'en faire nos alliés.

L'autre dit avec un sourire astucieux :

– Surtout s'il se doutait que le señor comte et vous, señora, cherchez ce trésor qu'il doit considérer comme son bien légitime.

Dona Hermosa tressaillit légèrement, et une lueur de défiance passa dans ses prunelles.

– Il ne le pourrait savoir que par toi, car je ne l'ai dit à personne d'autre.

– En ce cas, il l'ignorera toujours, señora, car ni mon intérêt, ni mon devoir ne sont de vous trahir.

Cette réponse très spontanée avait un accent de sincérité qui parut rassurer la comtesse.

– J'ai confiance en toi, Pedrito, sois-en certain.

Dis-moi, nous as-tu trouvé un arriero ?

– Oui, señora ; un homme que je connais depuis longtemps et à qui vous pouvez vous fier comme à moi-même. Dans quelques jours, tout sera prêt, les mules chargées, les hommes équipés.

– Parfait ! Je vois que tu auras bien gagné la somme dont nous sommes convenus. Voici, en surplus, pour te remercier de ton zèle.

Hermosa mit dans la main du métis deux pièces d'or. Pedrito remercia obséquieusement et quitta la chambre.

M^{me} de Chantelaure se tourna vers Oliva, qui avait écouté l'entretien tout en roulant avec soin un large ruban de soie jaune.

– Eh bien, ton frère me fait faire une découverte désagréable !... mais bien utile ! Don Pedro est aussi un descendant d'Octezuma !... Et il possède bien certainement l'autre demi-lune d'or ! J'ignorais l'existence de celle-ci. Quand, dans un de ses accès d'impulsivité, Paz me confia le secret du « *signe de la Lune* », elle ne le fit

qu'à moitié, je le vois aujourd'hui. Sans doute, aussitôt, a-t-elle regretté d'avoir déjà trop parlé.

Oliva hocha la tête d'un air soucieux.

– Voilà qui est très grave, señora ! Je vois que don Pedro n'est pas venu pour rien en France. Il savait que sa cousine avait l'autre « *signe* » et il voulait savoir ce qu'il était devenu.

– Oui, tu dois bien deviner, Oliva, et c'est très grave, en effet. Sachant que nous partions pour le Mexique, il a pu se douter de notre but... et faire son possible pour le contrecarrer.

– Cependant, il était encore en France au moment de votre départ ?

– Oui, mais il a pu envoyer ici ses instructions. D'ailleurs, il lui a été facile de s'embarquer après nous... Vraiment, tout allait trop bien ! Il faut que cette menace paraisse à notre horizon ! Ah ! vois-tu, niña, dès que j'ai vu cet homme, j'ai eu l'impression de me trouver en présence d'un ennemi !

Pendant un instant les deux femmes gardèrent un silence lourd de préoccupations. Puis dona

Hermosa demanda :

– Tu n’as jamais parlé à ton frère de dona Paz ? Il ne sait pas qu’elle a été la femme du comte de Chantelaure ?

– Je ne lui en ai pas dit un mot, señora.

– Eh bien, je crois préférable que tu le lui apprennes, que tu lui dises aussi – en lui demandant le secret et sans lui parler de la demi-lune – que dona Paz de Ojeda était l’héritière légitime d’Otezuma... et que, maintenant, sa part du trésor m’appartient, à moi, sa cousine.

Et scandant les mots, la comtesse ajouta :

– Moi... sa seule héritière, *car elle n’a pas laissé d’enfant.*

Oliva cligna des paupières, tandis qu’un sourire entrouvrait ses lèvres.

– Oui, mieux vaut le lui dire. Il est fin, il comprendra pourquoi vous avez besoin d’être protégée particulièrement contre don Pedro de Sorrès, *le véritable héritier, si dona Paz n’avait pas laissé d’enfant.*

Hermosa eut un froncement de sourcils.

– Peut-être est-il trop fin, Oliva ? Mais il nous faut le prendre ainsi, car il nous est nécessaire. Oui, vraiment, c'est un homme précieux !

– Je vous l'avais dit, señora. Pedrito a bien des défauts, mais il est débrouillard et on peut se fier à lui dès qu'on le paye bien.

– Je serai généreuse, pour lui et pour toi. Mais dis donc, niña, pourvu que don Pedro ne nous ait pas devancées dans la découverte du gisement ? Dona Paz a eu beau prétendre que les descendants d'Octezuma avaient toujours respecté la volonté de leur aïeul en ne cherchant jamais à connaître ce lieu légendaire, je n'en crois rien... et je suis certaine au contraire qu'ils ont tout fait pour se rendre maîtres du secret. S'ils n'y sont pas parvenus jusqu'ici, rien ne nous dit que don Pedro de Sorrès n'a pas été plus heureux... et que le trésor n'a pas été visité avant nous.

– Eh ! señora, s'il est tel que le rapporte la tradition, il en restera peut-être bien suffisamment pour contenter vos désirs, et pour récompenser ceux qui vous auront aidée !

– Je l’espère, Oliva. Oui, il faut que nous réussissions ! Je veux refaire notre fortune, plus belle cent fois qu’elle ne le fut jamais ! Je veux être riche, brillante, enviée. Rien ne me coûtera pour atteindre ce but... ni les fatigues, ni les dangers... et s’il le fallait, je lutterais contre le Jaguar lui-même !

Elle se redressait en parlant, les narines palpitantes, les lèvres retroussées comme un fauve humant sa proie, et dans ses yeux noirs passaient des lueurs d’avidité convoitise, d’indomptable résolution.

La femme de chambre approuva :

– Oui, oui, señora, il faut que vous réussissiez ! Tout s’annonce bien, d’ailleurs. Pedrito nous a trouvé les hommes nécessaires, nous serons tous bien armés, la contrée est relativement calme en ce moment... et le Jaguar est loin d’ici. Dans peu de temps, je vous le prédis, chère maîtresse, vous serez la plus riche de toutes les señora mexicaines !

Et Oliva se pencha pour baiser, avec un enthousiasme contenu, la main de M^{me} de Chantelaure.

X

La nuit commençait d'envahir la prairie et s'étendait sur le petit campement installé au bord d'un maigre rio, dans un repli de terrain ombragé par le feuillage de quelques arbres du Pérou.

Une dizaine d'hommes se tenaient assis autour d'un feu sur lequel grillait un quartier de venaison. Deux d'entre eux étaient Dowson et José, le Yankee et le Mexicain engagés par Pedrito à la pulqueria de tia Juana. Les autres avaient de quelconques figures d'aventuriers – y compris un grand garçon maigre, au nez monumental, dont l'œil gauche semblait animé d'un mouvement de rotation presque perpétuel.

À une vingtaine de mètres se dressait une tente, dont la portière demi relevée laissait passer un reflet de lumière. Non loin de là, des chevaux et des mules broyaient paisiblement leur provende.

José, qui venait d'avaler une rasade de pulque, cligna de l'œil dans cette direction.

– Je voudrais tout de même bien savoir ce qu'ils ont dans l'idée en se promenant dans la prairie.

Le Yankee, qui semblait d'humeur revêche, répliqua :

– Eh ! on te l'a dit ! Ces étrangers cherchent un parent disparu...

– Oui, oui !... mais figurez-vous que je n'en crois pas un mot. Il y a du louche là-dessous, les amis !

L'homme à l'œil roulant s'interrompit de mâcher une tortilla¹ de maïs, pour émettre sentencieusement cette réflexion :

– Qu'est-ce que ça nous fait, pourvu que ces gens-là nous payent largement, comme ils l'ont promis ?

– Eh ! tu n'es pas curieux, toi, l'Œil-qui-roule ! Mais moi, j'aime à connaître le dessous des affaires. Encore un peu de pulque, señor

¹ Sorte de galette.

Corpano ?

Celui auquel il s'adressait, un homme d'âge mûr, acquiesça du geste. C'était l'arriero que Pedrito avait engagé pour conduire les mules de la petite caravane.

Il était généralement taciturne, et sa maigre figure brunie par les intempéries conservait une expression morose qui rendait l'individu peu sympathique à ses compagnons.

José interpella un des aventuriers :

– Eh ! dis donc, Agostino, puisque tu t'es chargé du rôti, regarde donc un peu si...

À ce moment, un bruit de pas se fit entendre et de l'ombre surgirent deux silhouettes d'hommes. Le premier d'entre eux était un Indien, l'autre un jeune homme de petite taille, aux membres vigoureux, dont les yeux brillaient d'intelligence et d'astuce dans sa face toute ronde.

L'Œil-qui-roule s'exclama :

– Qu'est-ce que tu nous amènes là, Floriano ?

– Un Indien qui demande à voir dona Hermosa.

– Dona Hermosa ? Pourquoi pas, plutôt, le señor comte ?

– Demande-le-lui. Mais il parle si mal l'espagnol que tu n'y comprendras peut-être rien, en admettant qu'il veuille bien te répondre.

L'Œil-qui-roule leva les épaules.

– Après tout, ça m'est bien égal ! Je vais prévenir la señora, pendant que tu retourneras reprendre ta faction.

Et l'ex-soldat du Jaguar se leva pour se diriger vers la tente.

À ce moment la portière de celle-ci fut soulevée tout à fait et une forme féminine apparut dans la clarté qui s'échappait de l'intérieur.

L'aventurier annonça :

– Il y a là un Comanche qui demande à vous parler, señora.

– Un Comanche ? Bien, faites-le entrer, je vous prie.

De l'intérieur, une voix d'homme demanda :

– Qu'y a-t-il, Hermosa ?

La jeune femme rentra dans la tente, tout en répondant :

– C’est un Indien probablement envoyé par Pedrito, pour me donner quelque renseignement au sujet du placer que nous recherchons.

– Méfiez-vous, ma chère, que ce ne soit peut-être quelque espion chargé par ses frères de se rendre compte du degré de résistance que nous pouvons offrir. Après quoi, un beau jour, ces diables rouges nous tomberont dessus.

– N’ayez crainte, je serai prudente. Mais il faut que je sache si cet homme est un envoyé de Pedrito.

À ce moment, la portière s’écarta de nouveau, livrant passage à l’Indien, que suivait l’Œil-qui-roule, son fusil à la main.

M^{me} de Chantelaure dit au Mexicain :

– C’est bien, laissez-nous. Je vous appellerai pour reconduire cet homme.

L’Œil-qui-roule s’éloigna, en dissimulant un sourire sardonique.

Dona Hermosa enveloppa d’un coup d’œil

rapide le Comanche qui la saluait à la manière indienne. Puis elle lui demanda, en espagnol :

– Que me veut mon frère ?

L'Indien, d'un signe, témoigna qu'il ne comprenait pas. La comtesse, alors, répéta sa question en dialecte comanche, dont sa femme de chambre Oliva lui avait donné une suffisante connaissance pour qu'elle pût comprendre et se faire comprendre.

L'Indien répondit par une question :

– La Main-Sèche a sans doute parlé à ma sœur du Cœur-Volant ?

– Oui, Pedrito m'a dit que je pouvais compter sur lui pour nous aider dans la tâche que nous entreprenons.

– Le Cœur-Volant vient remplir sa promesse. Que ma sœur écoute. J'ai trouvé un moyen d'enlever la jeune fille blanche que veut le Loup-Rouge en échange de son secret.

Dona Hermosa réprima avec peine un mouvement de joie... Elle dit avec un calme affecté :

– Je crains cependant que ce ne soit bien difficile, d’après ce que j’en ai entendu dire. Les Indiens vénèrent le Jaguar et aucun d’eux ne se prêterait à nuire en quoi que ce soit à quelqu’un de chez lui.

L’œil du Comanche eut un éclair de haine, que surprit dona Hermosa, d’ailleurs prévenue par Pedrito que le Cœur-Volant conservait contre don Pedro une rancune féroce depuis que celui-ci lui avait enlevé des mains sa mère qu’il maltraitait et l’avait ensuite vigoureusement châtié.

L’Indien riposta d’un ton orgueilleux – car le doute habilement exprimé par la comtesse avait piqué son amour-propre :

– Ma sœur se trompe. Tous, parmi nous, ne sont pas des admirateurs du Jaguar. Ma sœur dit encore qu’il sera difficile d’enlever la femme blanche. Le Cœur-Volant, au contraire, croit que ce sera très facile.

– Eh bien, que mon frère s’explique.

Le Comanche glissa un coup d’œil défiant vers M. de Chantelaure qui, ne comprenant rien à

la conversation, avait pris un livre, non sans jeter vers l'Indien des regards investigateurs.

Dona Hermosa dit brièvement :

– Mon mari n'entend pas la langue comanche. Que mon frère parle sans crainte. Par quel moyen pense-t-il pouvoir réaliser le désir du Loup-Rouge ?

– La Fleur-d'Églantier est aimée d'un jeune homme qui est le secrétaire de don Pedro. Mais elle ne l'aime pas. Celui qu'elle aime sans le dire, c'est don Ruiz de Sorrès, le fils du Jaguar.

– Comment mon frère sait-il cela ?

– Don Ambrosio, le jeune homme dont je parle à ma sœur, connaît le Cœur-Volant, qui lui a rendu un service. Un jour que son cœur était plus lourd que de coutume, il a dit sa peine à son ami rouge.

– Eh bien, en quoi cet amoureux de la jeune personne pourra-t-il nous être utile ? Ce n'est pas lui qui ira la mettre entre les mains du Loup-Rouge, j'imagine ?

L'Indien eut un plissement de lèvres qui donna

à sa physionomie une expression plus rusée encore.

– Si... mais sans le vouloir.

– Je ne comprends pas. Que mon frère s'explique.

– Don Ambrosio a demandé la main de la jeune fille. Le père de la Fleur-d'Églantier voulait bien ce mariage, mais c'est elle qui a refusé. Don Ambrosio, depuis ce moment-là, est comme fou de rage contre don Ruiz. Il dit que, sans celui-ci, la Fleur-d'Églantier l'aurait aimé. Dans sa colère, il s'est écrié un jour : « Je l'enlèverai ! Je la forcerai bien à m'appartenir ! »

Dona Hermosa dit vivement :

– Ah ! je comprends ! Mon frère veut engager le jeune homme à enlever sa bien-aimée, en l'y aidant de son mieux... puis il les mènera tous deux vers une embuscade tendue par le Loup-Rouge et ses guerriers. Don Ambrosio sera tué, la jeune fille tombera entre les mains du chef. Est-ce cela, Cœur-Volant ?

Le Comanche inclina affirmativement la tête.

M^{me} de Chantelaure réfléchit pendant quelques secondes, puis déclara :

– Oui, le plan est bon. Mais mon frère oublie une chose : c’est que le Loup-Rouge, une fois en possession de ce qu’il souhaite, ne sera peut-être plus disposé à parler.

Le Cœur-Volant dit emphatiquement :

– Le Loup-Rouge est un grand chef ; il tiendra sa promesse, que ma sœur se rassure.

Dona Hermosa eut un léger froncement de sourcils. La bonne foi du chef comanche ne laissait pas, évidemment, que de lui inspirer quelque doute.

Après un instant de réflexion, elle demanda :

– Où se trouve le Loup-Rouge, en ce moment ?

L’Indien répondit évasivement. :

– Le chef est comme l’oiseau des prairies. Un jour on le trouve ici, le lendemain, il sera très loin.

M^{me} de Chantelaure réprima un mouvement

d'impatience. Elle dit d'un ton ferme, en essayant de rencontrer le regard sournois du Comanche :

– Pourquoi mon frère ne veut-il pas me répondre franchement ? Craint-il qu'en traitant directement avec le Loup-Rouge, je le frustre du prix convenu ? En ce cas, il a tort. Les armes lui seront remises par Pedrito, ainsi que je l'ai promis, dès que le Loup-Rouge aura livré son secret.

Le Comanche coula vers la jeune femme un regard hésitant.

– Ma sœur se trompe, je ne doute pas de sa promesse. Le Cœur-Volant lui dira ce qu'elle voudra, si elle joint aux armes un peu d'eau-de-feu.

– Je ferai dire à Pedrito d'en donner à mon frère.

Le Cœur-Volant eut un éclair de satisfaction dans le regard.

– Bien. Ma sœur est bonne. Elle saura maintenant que la tribu de l'Ours campe au bord du rio Blanco. C'est là qu'elle trouvera le Loup-

Rouge.

– Je remercie mon frère. Qu’il arrange l’affaire avec ce don Ambrosio et tâche de venir m’en rendre compte le plus tôt possible. De mon côté, je ferai en sorte de me trouver bientôt non loin de l’hacienda de San-Pablo, afin de rester en contact avec le Loup-Rouge et de pouvoir obtenir ce que je veux de lui dès que la jeune fille sera en son pouvoir.

– Ma sœur a raison. Le chef ne pourra rien lui refuser, puisqu’elle lui aura donné la Fleur-d’Églantier. Dès demain, j’irai vers l’hacienda et je verrai don Ambrosio.

Quand le Cœur-Volant eut pris congé, dona Hermosa se tourna vers son mari :

– Eh bien, mon cher, cet Indien ne m’a pas appris grand-chose. Mais j’ai l’impression qu’il en sait plus qu’il ne dit. Avec ces êtres-là, il faut lutter de ruse... et ce n’est pas toujours chose facile.

– Enfin, avez-vous obtenu quelque indication au cours de ce long palabre ?

– Il m’a donné à entendre que je trouverais à me renseigner près d’un chef comanche nommé le Loup-Rouge, dont la tribu campe en ce moment près du rio Blanco. Montrez-moi votre carte, Arnaud, nous allons voir cela.

Le comte se leva et alla chercher la carte demandée, dans une cantine placée au pied de sa couchette. Il avait réussi à conserver un air calme, parfaitement naturel. Et cependant, il était persuadé que sa femme mentait – ou du moins ne lui disait pas toute la vérité au sujet de cet entretien.

Quand Hermosa eut trouvé le lieu désigné, elle déclara que le camp serait levé le lendemain et que la petite troupe se mettrait en marche vers le rio Blanco. M. de Chantelaure n’opposa aucune objection. Il se laissait emporter par les événements, sans comprendre où le menait la volonté de ces deux êtres qu’il devinait adversaires l’un de l’autre : Hermosa et don Pedro. Mais, chaque jour, s’accroissait l’étrange éloignement que lui inspirait cette jeune femme pour laquelle il avait sacrifié son devoir et fait

souffrir la douce Paz – jusqu’à la mort.

*

À cinq cents mètres de là, dans une clairière de la forêt, trois hommes étaient assis devant un feu sur lequel, ainsi que dans l’autre campement, cuisait un large morceau de venaison.

Deux de ces hommes étaient don Pedro et don Ruiz de Sorrès, portant le costume des hacenderos de la Sonora, moins luxueux, moins fantaisiste que celui des autres provinces mexicaines. L’autre était un chef comanche ayant dépassé l’âge mûr, de haute stature et visiblement doué d’une vigueur prodigieuse. Ses traits nobles et réguliers, son attitude majestueuse, son regard dur et pénétrant, d’une rare intelligence, faisaient de lui un être imposant et superbe.

À quelques pas d’eux, plusieurs chevaux étaient entravés. Un peu plus loin, des Indiens prenaient silencieusement leur repas, groupés autour d’un second feu.

Don Pedro et le chef indien fumaient la pipe, don Ruiz avait entre les lèvres une fine cigarette. Ces trois personnages restaient muets, les yeux songeurs. Ce fut Ruiz qui rompit le silence, en faisant observer :

– Nous verrons sans doute bientôt l’Antilope, s’il a réussi dans la mission que mon père lui a confiée.

Le chef comanche dit de sa voix gutturale :

– L’Antilope réussira. Il saura pourquoi le Cœur-Volant est en rapport avec la Main-Sèche, et pourquoi il cherche à rejoindre les Visages Pâles. C’est une chose très nécessaire pour nous, si nous voulons exécuter le plan formé par le Jaguar.

Don Pedro inclina affirmativement la tête.

– Mon frère dit bien. Et ce plan, il faut qu’il s’accomplisse jusqu’au bout pour la punition de la coupable, pour que la fille de ma cousine Paz rentre en possession du « *signe de la Lune* », son bien légitime. Vous m’y aiderez puissamment, chef, et je sais pouvoir compter entièrement sur

VOUS.

L'Indien dit avec noblesse, en posant sa main sur l'épaule de l'hacendero :

– Mon frère a raison. L'Élan-Rapide est son plus grand ami et mourrait pour lui s'il le fallait. Il aidera le Jaguar de tout son pouvoir pour le châtiment de cette femme, de cette Panthère blanche, qui a tué la descendante du « *seigneur de la Lune* » et voudrait s'emparer du trésor sacré.

Ruiz sourit en disant :

– Mon père l'a bien nommée sans la connaître. Elle est cela, en effet : une créature souple, féline, cachant sous des dehors séduisants une nature fausse et cruelle. Nous n'avons pu la voir sans nous en défier aussitôt.

Le regard de l'Élan-Rapide s'éclaira de complaisance orgueilleuse en s'attachant sur le jeune homme.

– Mon fils sait déjà voir et juger. Il sera un grand chef, comme le Jaguar, et ne se laissera pas prendre aux paroles menteuses des femmes.

Don Ruiz sourit encore en disant avec décision :

– Je ne le crois pas, en effet.

Puis le silence retomba de nouveau entre les trois hommes.

La viande cuisait en grésillant. Don Pedro fit observer, au bout d'un long moment :

– Il serait temps de dîner, je crois...

À ce moment, un homme surgit de l'ombre et apparut dans la lumière répandue par le foyer.

C'était un jeune Comanche, à la mine intelligente, aux traits accentués, un peu durs. Il s'approcha d'un pas si léger qu'on n'entendait même pas le frôlement de ses mocksens sur le sol, et s'arrêta en face de l'Élan-Rapide.

Le chef laissa passer un temps de silence, avant de demander :

– Mon fils a rempli sa mission ?

– Je connais les projets de la femme blanche. Mon père sera content.

– Bien. Que l'Antilope prenne place près de

nous. Il nous dira ce qu'il a vu et entendu.

L'Antilope s'assit près de don Ruiz. Sans hâte, il prit sa pipe, l'alluma, fuma pendant un moment. Après quoi, cet habituel préliminaire indien accompli, l'Élan-Rapide ordonna :

– Que mon fils nous dise maintenant ce que prépare la femme blanche.

– Le Cœur-Volant vient de venir au campement des blancs. Il a été reçu par la señora et lui a dit qu'il venait de la part de la Main-Sèche.

Presque mot pour mot, l'Antilope répéta la conversation qui avait eu lieu peu de temps auparavant entre M^{me} de Chantelaure et le Cœur-Volant.

Quand l'Indien mentionna le nom du Loup-Rouge, don Pedro eut un mouvement de surprise et regarda l'Élan-Rapide. Celui-ci resta impassible. Près de lui, don Ruiz continuait de fumer en écoutant avec intérêt.

Lorsque l'Antilope parla de la fille du mayordomo, que dona Hermosa projetait de

livrer au chef indien, et redit les paroles du Cœur-Volant relatives aux sentiments de la jeune personne pour le fils de don Pedro, le jeune homme eut un froncement de sourcils. Puis il reprit son air attentif et nonchalant à la fois.

L'Antilope termina sa narration en rapportant les explications mensongères données par la comtesse à son mari au sujet de son entretien avec le Cœur-Volant.

Don Pedro se tourna vers son fils :

– Tu vois, mon cher, que la comtesse ne confie pas tous ses jolis projets à cet excellent Chantelaure. Elle le sait trop honnête pour les accepter. Alors, elle s'arrange pour ne lui rapporter que la moitié de la vérité. Ceci nous prouve mieux que tout qu'il n'est pas complice et ignore le vol dont elle s'est rendue coupable.

– Sans doute. Mais le Loup-Rouge saurait donc ?...

L'Élan-Rapide dit laconiquement :

– Il paraît.

Puis il ajouta, s'adressant à l'Antilope :

– Mon fils a bien rempli sa tâche. Qu’il se repose maintenant et prenne sa nourriture, car j’aurai sans doute besoin de lui demain.

– Je suis prêt à obéir aux ordres de mon père.

Pendant ce repas, les convives n’échangèrent pas dix mots. Quand il fut terminé, l’Antilope alla s’étendre à quelque distance de là en s’enveloppant dans sa robe de bison. Le chef et les deux Mexicains demeurèrent près du feu, que Ruiz avait alimenté en y jetant une brassée de branchages.

Don Pedro regarda l’Élan-Rapide qui fumait impassiblement son calumet.

– Nous voilà renseignés sur les intentions de la señora. Celle-ci n’est vraiment pas gênée par les scrupules ! Il lui paraît tout naturel de livrer cette jeune fille au Loup-Rouge en échange du secret que détient celui-ci. Dès lors, comment douterions-nous qu’elle n’ait pas regardé à faire mourir sa cousine ?

– Cette femme est odieuse ! dit Ruiz avec indignation. Fort heureusement, nous avons tous

les moyens de la confondre, de déjouer ses criminels desseins.

– Oui, grâce aux renseignements précieux que nous a rapportés l’Antilope. Dites donc, chef, puisque le Loup-Rouge connaît le secret du « *temple de la Lune* », il s’agit d’empêcher qu’il le communique à dona Hermosa ?

L’Élan-Rapide enleva le calumet de ses lèvres et demanda :

– Mon frère ne croit-il pas qu’il serait mieux, au contraire, de le laisser faire ?

– Comment cela ? Vous voudriez que M^{me} de Chantelaure connaisse le lieu du trésor ?

L’Indien inclina affirmativement la tête.

Don Ruiz dit vivement :

– Je comprends la pensée du chef ! Il voudrait que la criminelle reçut sa punition au moment où, arrivée au but, elle se trouverait dans toute l’exaltation de son triomphe. Sa fureur, son désespoir n’en seraient que plus grands et constitueraient déjà pour elle un terrible châtiment, précédant la mort que mérite son

crime... Ai-je bien deviné l'idée de mon père ?

L'Élan-Rapide inclina affirmativement la tête. Puis il fit observer, avec un regard d'orgueilleuse affection vers le jeune Mexicain :

– Mon fils devine toujours ce que je pense. Son esprit et le mien sont unis par la volonté du Wacondah.

Don Pedro réfléchit un moment, avant de répliquer :

– Votre idée serait excellente, Élan-Rapide, s'il n'y avait impossibilité à laisser dona Hermosa aller jusqu'au bout de son projet. Il nous faut, en effet, empêcher la réussite du guet-apens contre Clara Ajuda. Or, le Loup-Rouge ne lâchera son secret que si la jeune fille lui est remise.

L'Élan-Rapide hochait lentement la tête.

– Mon frère croit-il que la Panthère blanche ne voudra pas d'abord être assurée du secret avant de livrer au Loup-Rouge la Fleur-d'Églantier ? Elle se méfie de celui-ci, d'après ce que nous a rapporté l'Antilope.

– Vous avez peut-être raison, chef. Mais elle arrivera difficilement à lutter de ruse avec ce Loup-Rouge, qui est un modèle de fourberie. Nous ne pouvons donc laisser s’accomplir leur dessein, car ce serait faire courir trop de risques à cette pauvre Clara.

– Elle n’en courra aucun, je l’affirme à mon frère, s’il veut me laisser faire.

– Quelle idée avez-vous en tête, Élan-Rapide ?

L’Indien répondit gravement :

– Je vais y penser cette nuit, et demain je dirai au Jaguar ce que j’ai décidé.

Don Pedro n’insista pas. Il connaissait de longue date le chef indien, son fidèle ami, et savait qu’il ne dévoilait ses plans qu’une fois ceux-ci bien mûris.

L’entretien s’arrêta là entre les trois hommes. Mais un peu après l’hacendero le reprit avec son fils, tandis que l’Élan-Rapide s’étendait à quelque distance du foyer pour prendre son repos.

– J’avais raison, Ruiz, en jugeant Ambrosio comme une conscience faible, comme un être

dont il convenait de se défier. Protégé par Cristobal qui me l'a présenté et fait agréer comme secrétaire, il ne regarderait pas cependant à enlever la fille de son bienfaiteur. Voilà donc encore un personnage auquel il nous faudra infliger une punition exemplaire, digne d'une telle ingratitude.

Ruiz eut un geste approbateur. Il semblait songeur et regardait pensivement le feu qui jetait par instants de vifs éclats sur ce jeune et beau visage.

Don Pedro posa la main sur l'épaule de son fils.

– Ruiz, tu savais que Clara t'aimait ?

Le jeune homme tourna vers l'hacendero ses yeux sombres et superbes.

– Je le savais, mon père.

– Elle te l'a dit ?... ou bien l'as-tu deviné ?

Don Ruiz eut un demi-sourire, légèrement ironique.

– Elle me l'a laissé comprendre.

– Et toi ? Quels sont tes sentiments pour elle ?

– Ils ne répondent pas aux siens, mon père.

Cette laconique réponse ne parut pas satisfaire complètement don Pedro. Il demanda, après un court silence :

– Dis-moi, en toute sincérité, Ruiz, si tu n’as rien à te reprocher à son égard ?

– Rien de sérieux, du moins, je vous l’affirme. Clara est coquette, un peu provocante ; j’ai flirté avec elle, comme disent les Anglais, mais sans jamais oublier qu’elle est la fille de notre dévoué Cristobal.

– C’est bien. Je te crois, car je sais que le mensonge n’a jamais passé sur tes lèvres. Mais Ambrosio avait donc vu juste, en pensant que Clara le refusait à cause de son inclination pour toi ?

– C’est possible. Je n’ai jamais eu l’occasion de parler de cela avec Clara. Celle-ci m’a toujours paru n’avoir pour Ambrosio que de l’indifférence, sous les dehors de cette amabilité passablement mêlée de coquetterie qui lui est

habituelle.

Il y avait, dans l'accent de Ruiz, une nuance de dédain qui fit sourire son père.

– Je crois que tu la connais bien, mon cher, et que tu la juges à sa véritable valeur. Je n'ai donc pas besoin de te recommander la méfiance, de te faire souvenir qu'il germe parfois dans ces jeunes têtes des ambitions... démesurées. La fille de notre mayordomo, se sachant jolie, a pu avoir l'espoir de devenir l'épouse de don Ruiz, futur marquis de Sorrès et grand d'Espagne, futur possesseur d'une incalculable fortune.

Le jeune homme dit avec une hauteur mélangée d'ironie :

– Si elle a eu cette idée-là, elle s'est terriblement leurrée. Vous n'avez rien à craindre sur ce point, mon père. Je sais ce que je dois à notre nom, à la race illustre dont nous descendons. De plus, Clara est incapable de m'inspirer autre chose qu'un caprice. Au reste, il est convenu que j'épouserai la fille de votre cousine Paz d'ici huit ou neuf ans. Je ne chercherai donc pas ailleurs celle qui sera ma

femme, puisque vous tenez à ce mariage.

– Oui, je voudrais voir unis les deux derniers descendants d’Octezuma. Je voudrais que les deux parties du *signe* fussent enfin rapprochées, que tu sois un jour, pour les Indiens, le « *Seigneur de la Lune* », c’est-à-dire leur chef tout-puissant, capable de revivifier, de transformer cette nation que les conquérants étrangers refoulent chaque jour et détruisent peu à peu avec leur alcool maudit. Héritier légitime du « *trésor de la Lune* », de par ta femme et de par toi-même, tu auras le formidable pouvoir que confère l’or, dont le temple secret d’Octezuma recèle une fabuleuse réserve. Voilà pourquoi, Ruiz, ainsi que je te l’ai déjà expliqué, je souhaite que tu épouses Rosario de Chantelaure.

– Je me conformerai à votre désir, mon père, comme je vous l’ai promis.

Don Pedro eut un sourire de satisfaction.

– Bien, Ruiz. J’ai confiance en toi. Maintenant, reposons-nous, car fort probablement nous lèverons le camp demain pour nous diriger vers San-Pablo, afin d’établir notre position aux

alentours et de tendre notre contre-embuscade, si décidément l'idée de l'Élan-Rapide est adoptée.

– Mais l'Antilope suivra la piste des Chantelaure et sera chargé de savoir ce qui se passera entre dona Hermosa et le Loup-Rouge ?

– Naturellement. Il a trop bien rempli sa précédente mission pour que l'Élan-Rapide ne lui confie pas celle-ci.

– Verriez-vous, mon père, quelque inconvénient à ce que je l'accompagne ?

Don Pedro réfléchit un instant avant de répondre :

– Aucun, mon ami. Tu es aussi habile que l'Antilope dans l'art de suivre une piste et de dissimuler la tienne. Je te recommande seulement la prudence, surtout à l'égard du Loup-Rouge, qui est la ruse même, comme vient de le dire l'Élan.

Sur ce, don Pedro serra la main de son fils et tous deux, s'enveloppant dans leurs zarapés (couvertures), s'étendirent près du foyer.

Tout semblait dormir autour du campement. Mais ce n'était qu'une apparence. Des Indiens étaient là, aux alentours, sentinelles vigilantes prêtes à donner l'éveil. Et de temps à autre, l'un d'eux venait alimenter le foyer destiné à tenir éloignées les bêtes fauves, dont les hurlements s'élevaient dans la profondeur de la forêt.

XI

L'hacienda de San-Pablo était l'une des plus considérables de tout le Mexique. Elle occupait une immense étendue de terrain, dont la plus grande partie servait de pâture aux innombrables bêtes à cornes et chevaux à demi sauvages qui étaient la propriété de don Pedro. Une exploitation de cette sorte nécessitait un important personnel : peones, vaqueros et autres, qui logeaient dans les nombreux bâtiments que renfermait l'enceinte crénelée. Car San-Pablo avait été fortifié contre les incursions indiennes par le grand-père maternel de don Pedro. Depuis qu'il en était possesseur, celui que les Indiens appelaient avec respect et crainte le Jaguar avait été laissé en paix par ses voisins rouges, qu'ils fussent Apaches ou Comanches. Mais l'enceinte fortifiée se trouvait toujours en état. Don Pedro de Sorrès savait que d'autres ennemis pouvaient éventuellement le menacer.

La demeure du maître était un vaste logis meublé avec simplicité. L'existence d'une source – rareté dans cette province au sol desséché – avait permis aux plantations de la huerta (jardin) de prospérer merveilleusement. Les orangers, les grenadiers, les manguiers s'y mêlaient aux arbres des pays tempérés. Puis, au-delà, commençaient les premiers contreforts de la sierra, secs, arides, creusés de larges fissures où s'engouffrait l'eau des averses torrentielles, courtes et terribles, qu'amenaient parfois les orages... Et plus haut encore, dans l'extrême pureté de l'atmosphère, se dessinaient les cimes dénudées au-dessus desquelles planaient les aigles et les vautours.

Le « capataz » ou régisseur de tout ce petit peuple de serviteurs était don Agostino Ajuda, frère cadet de don Cristobal le mayordomo et homme de confiance de don Pedro. Il vivait là tout le long de l'année avec sa femme, dona Maria, et sa nièce Clara, fille unique de Cristobal. Quant à celui-ci, il voyageait sans cesse, allant inspecter les nombreuses propriétés de son maître et celles que don Ruiz tenait de sa mère – chargé aussi de missions secrètes dont jamais il ne

soufflait mot à personne, même à son frère, quelle que fût son affection pour lui.

En ce moment, il était absent depuis plus d'un mois. C'était chez lui chose trop ordinaire pour que sa famille s'en inquiétât. D'ailleurs, il venait d'envoyer de ses nouvelles, datées de San-Luis de Potosi, où don Pedro possédait une vieille demeure bâtie par ses ancêtres espagnols aux premiers temps de la conquête. Ce n'était donc pas à un souci de ce côté qu'il fallait attribuer la mine préoccupée de Clara, l'ombre fréquente venant altérer le vif éclat des yeux noirs. Dona Maria s'en apercevait, remarquait aussi la pâleur du joli visage. Mais à ses questions inquiètes, la jeune fille répondait invariablement :

– Je n'ai rien du tout, ma tante... absolument rien !

Dona Maria soupirait. C'était une bonne femme, toute dévouée à son mari et à sa nièce, mais d'intelligence un peu lente. Comme Clara, quelques mois auparavant, avait repoussé la demande en mariage de don Ambrosio, elle s'imaginait que la jeune fille regrettait maintenant

ce refus et cherchait à le lui faire dire pour ramener vers elle ce prétendant qui avait tous les suffrages de l'oncle et de la tante.

Ambrosio Faura, secrétaire de don Pedro, se trouvait très malade au moment du départ de celui-ci pour la France. Rétabli quelque temps après, il était demeuré à San-Pablo sur l'ordre de l'hacendero qui l'avait remplacé provisoirement pendant son séjour à Paris. C'est alors que le jeune homme avait fait une cour empressée à Clara, puis adressé sa demande en mariage.

La jeune fille, qui avait accueilli avec sa coquetterie habituelle les hommages d'Ambrosio, répondit par un refus net et froid. Comme le secrétaire insistait, en parlant de l'amour qu'elle lui inspirait, elle répliqua sèchement :

– Mais moi, je ne vous aime pas, don Ambrosio. Il est donc inutile d'espérer que je change d'avis.

Ambrosio se retira très vivement déçu, car il était fort amoureux, saisi en outre d'une furieuse jalousie contre don Ruiz, dont il soupçonnait Clara d'être éprise. Au ton de la jeune fille, il

avait compris qu'il était inutile d'insister. Aussi, depuis lors, restait-il sur la réserve, saluant Clara avec une apparente froideur quand il la rencontrait et ne lui adressant que les paroles exigées par la politesse. Mais en son âme continuait de bouillonner la passion à laquelle se mêlaient maintenant la rancune et la colère contre Clara, et surtout contre le fils de l'hacendero, ce beau don Ruiz hautain et froid qui n'avait toujours témoigné au secrétaire qu'une indifférence dédaigneuse.

Clara, insouciant de ce que pouvait penser le prétendant évincé, ne remarquait pas le regard sombre qui la suivait parfois. Pas davantage, elle ne s'apercevait que, depuis quelque temps, ses allées et venues étaient épiées par Ambrosio. Toute à sa préoccupation secrète, elle passait de longues heures dans la huerta, rêveuse, inactive, jusqu'à ce que dona Maria vint la chercher en grondant un peu :

– Ne fais donc pas la paresseuse, niña !
Vraiment, te crois-tu destinée à devenir une grande dame pour te croiser les mains comme

cela ?

Clara se levait sans répondre, avec une moue boudeuse, et suivait sa tante de mauvaise grâce. Parfois elle murmurait, trop bas pour que dona Maria l'entendît :

– Une grande dame ? Qui sait ?

Tandis qu'elle se trouvait assise, un matin, sous un kiosque garni de jasmins, elle vit venir à elle don Ambrosio. Après avoir salué la jeune fille, il expliqua d'un air aisé :

– Je crains, dona Clara, que vous ne me jugiez comme un homme rancunier, désagréable, d'après l'attitude que j'ai prise depuis votre refus. Il est bien vrai que j'ai été profondément atteint. Mais je serais coupable de vous en vouloir, car vous m'avez répondu ainsi que vous le commandait la loyauté. Aussi me voyez-vous maintenant prêt à solliciter mon pardon pour la trop longue bouderie que je me suis permise à votre égard.

Une telle démarche ne pouvait que flatter une jeune personne, surtout passablement vaniteuse

comme celle-là. Clara fit la bonne princesse, déclara qu'elle oubliait tout. Au fond, elle n'était pas fâchée de voir revenir à elle cet amoureux éconduit, car les hommages plaisaient à sa nature coquette. Ceux d'Ambrosio auraient en outre l'avantage de la distraire pendant quelques instants, d'éloigner momentanément les pensées de jalousie, de tristesse, d'inquiétude qu'éveillait chez elle la longue absence de don Ruiz.

Clara était une nature à la fois frivole et passionnée, avide, en outre, de luxe, de plaisirs, d'une haute situation. Don Ruiz de Sorrès réalisait à ses yeux tous les rêves d'amour et d'ambition. Mais elle restait incertaine sur les sentiments du jeune hacendero à son égard. Il s'était un peu occupé d'elle, lui avait dit deux ou trois fois qu'elle était jolie, avait un jour glissé une fleur de cactus dans ses cheveux noirs – le tout avec son air de nonchalance altière, nuancée d'ironie. Au fond, elle se rendait bien compte qu'elle n'occupait guère sa pensée, qu'elle n'était pour lui qu'une distraction fugitive. Toutefois elle se persuadait qu'une fois revenu à l'hacienda, il serait pris peu à peu au charme de la fille du

mayordomo, rencontrée chaque jour, et arriverait à faire d'elle sa femme, en dépit de la différence de situation sociale.

Mais la grande inquiétude de Clara, depuis le départ de l'hacendero et de son fils, était que don Ruiz tombât amoureux d'une autre femme. Il y avait maintenant près d'un an qu'il avait quitté San-Pablo. Pendant ce temps, il avait pu voir bien des jolis visages, qui lui auraient fait oublier celui de Clara... Et c'était ce souci qui pâlisait le teint ambré, qui mettait une ombre dans les vifs yeux noirs.

Don Ambrosio apparut donc à la jeune fille comme une distraction passagère, maintenant qu'il semblait avoir renoncé à son idée de mariage. Coquettement, elle permit au jeune secrétaire une cour discrète et voulut bien l'autoriser à l'accompagner le lendemain dans la promenade à cheval qu'elle devait faire avec son oncle.

– Tu t'es donc réconciliée avec lui, niña ? dit en souriant don Agostino quand la jeune fille lui fit part de cet arrangement.

– Nous n’étions pas brouillés, mon oncle. Il boudait un peu, voilà tout. Mais c’est un bon garçon qui ne me garde pas rancune.

– Un charmant caballero ! déclara dona Maria. Je ne comprends pas, ma chérie, que tu l’aies refusé ! Il est intelligent, bien de sa personne, de famille honorable...

– Et cætera... et cætera ! interrompit Clara sur un ton de gaieté moqueuse. Chacun son goût, chère tante. À moi, don Ambrosio ne plaît pas comme mari, voilà tout. Mais il est très aimable compagnon pour une promenade. Puis un cavalier de plus n’est pas à dédaigner au cas d’une attaque, tout à fait improbable d’ailleurs.

– Complètement improbable, appuya don Agostino. Nous n’avons rien à craindre des Indiens, et aucun groupe d’aventuriers n’a été signalé dans les environs depuis longtemps. Aussi notre escorte devient-elle presque ridicule.

– Eh bien, supprimez-la, mon oncle !

Dona Maria intervint avec vivacité :

– Voilà une belle idée, vraiment ! Sait-on

jamais ce qui se trame dans le désert ? J'espère que tu n'écouteras pas cette petite folle, Agostino ?

– Non, non, sois sans crainte, ma chère amie. Je suis et je resterai toujours un homme prudent.

Dans la matinée du lendemain, le capataz, sa nièce et don Ambrosio quittaient l'hacienda, escortés par une dizaine de peones armés. Clara était gaie, fort en beauté sous son feutre gris décoré d'une plume d'aigle. Elle riait des plaisanteries de son oncle, qui avait l'esprit jovial et se trouvait tout particulièrement ce matin en belle humeur. Ambrosio, lui, semblait faire effort pour se tenir au diapason. Parfois, un tressaillement agitait son visage aux traits fins, une ombre passait sur les yeux bruns assez beaux, qui avaient le défaut de ne jamais regarder bien en face. Puis, l'instant d'après, une résolution farouche brillait dans ce même regard, et le buste un instant courbé du jeune homme se redressait en un mouvement de décision.

Don Agostino allait ce matin-là jeter un coup d'œil sur l'un des nombreux ranchos (fermes)

dispersés dans l'immense propriété. Celui-ci était situé assez loin vers le nord, et les promeneurs ne comptaient pas être de retour avant le soir.

Une superbe journée printanière s'annonçait. Sur la solitude de la prairie s'étendait la tiède clarté d'un soleil rayonnant dans le bleu pâle du ciel. Les chevaux, belles bêtes de race, frappaient de leurs sabots le sol trop sec où poussaient les yuccas et les agaves aux pointes aiguës. De temps à autre apparaissait un énorme troupeau de bœufs, ou bien une ganada de chevaux laissés là en liberté, mais marqués du signe qui les désignait comme la propriété de don Pedro de Sorrès. Au-dessus, dans la lumière, planaient parfois des oiseaux de proie guettant leurs victimes.

La petite caravane atteignit le rancho vers midi. Après un déjeuner dont les provisions apportées de San-Pablo firent les frais, don Agostino s'en alla avec le ranchero pour inspecter les troupeaux avoisinants et se rendre compte des bêtes qui devaient être préparées pour la vente.

Clara dit à don Ambrosio :

– Nous, pendant ce temps, qu’allons-nous faire ?

– Voulez-vous venir jusqu’au ravin des Bisons ?

Elle acquiesça, et peu après tous deux s’éloignaient, accompagnés de quelques peones, vers un des contreforts de la sierra.

Clara se montrait aimable et gaie. Don Ambrosio lui donnait la réplique sur un ton enjoué, qu’aurait démenti pour un observateur la préoccupation fiévreuse du regard.

Il leur fallut près d’une heure pour gagner le chemin étroit, montueux, qui menait au ravin. Arrivés là, ils laissèrent les chevaux à la garde d’un peon et, suivis des cinq autres serviteurs, s’engagèrent dans le sentier semé de petites roches qui rendaient la marche difficile.

Ces mêmes roches parsemaient le sol de la ravine sombre et dénudé, où seuls des ronces, des arbustes épineux, une herbe courte et sèche avaient pu prendre racine... Après y avoir fait

quelques pas, Clara proposa :

– Mieux vaudrait peut-être retourner, pour ne pas nous retarder ?

– Oh ! nous avons le temps ! Songez qu'en revenant, nous descendrons, ce qui nous permettra d'aller plus vite. Et nous n'aurons ensuite qu'à presser les chevaux... À moins que vous soyez fatiguée ?

– Pas du tout ! Allons jusqu'au Roc. Mon père m'y a menée il y a quelques années et j'aimerais le revoir.

Un éclair de triomphe passa dans le regard du secrétaire.

– Eh bien, allons jusque-là, dona Clara !

Une légende indienne rapportait qu'en des temps reculés, un énorme troupeau de bisons, poursuivi par les Comanches, s'était précipité dans ce ravin. Les bêtes innombrables, affolées, se bousculant et se renversant, avaient atteint un point où se dressait un énorme roc, lequel ne laissait en cet endroit qu'un étroit passage. En un instant, celui-ci s'était trouvé obstrué par les

premiers arrivés, qui cherchaient à passer ensemble. Toute la horde folle avait été immobilisée, embouteillée en un instant... Et les Indiens, arrivant sur ses derrières, n'avaient eu qu'à tuer, faisant ainsi le plus fantastique butin qu'aient jamais enregistré les annales de la prairie.

Ce roc légendaire était le but assigné par Clara et don Ambrosio à leur promenade. Quand ils y eurent atteint, la jeune fille déclara :

– Je vais m'asseoir un moment, puis nous retournerons.

– Venez par ici, dona Clara. Il y a une roche qui fera un siège très confortable.

Ils se dirigèrent vers l'étroit passage que laissait l'avancée du roc... À peine Clara avait-elle fait quelques pas au-delà que des mains vigoureuses s'abattaient, brusquement sur elle. En un instant, elle se vit entourée d'Indiens. Au cri de terreur qu'elle jeta répondirent d'horribles hurlements qui sortaient sans conteste de gosiers indiens. De l'autre côté du lac, les peones étaient attaqués à leur tour.

Quant à Ambrosio, il se débattait comme un beau diable contre deux Comanches qui, l'ayant prestement appréhendé, le ligotaient avec soin. Et il protestait :

– Mais vous vous trompez ! Je dois rester libre ! Où est le Loup-Rouge ? Demandez-lui...

Une voix railleuse prononça près de lui :

– Que me veut mon frère ?

Ambrosio tourna vivement son regard vers celui qui parlait. C'était un chef indien, jeune encore, dont la physionomie avait une saisissante expression d'astuce et de cruauté. Il considérait le secrétaire avec une ironie féroce qui fit frissonner celui-ci.

– Mais je veux que vous disiez à vos hommes de me laisser en liberté ! Que signifie ceci, chef ? Je ne puis penser que vous approuviez cette manière d'agir ?

L'Indien resta impassible sous le regard chargé de fureur et d'angoisse. Il dit avec le même accent de tranquille raillerie :

– Que mon frère se calme. Il ne sera fait aucun

mal à la Fleur-d'Églantier, je puis l'affirmer à mon frère, si c'est cela qui l'agite. Bientôt, elle se trouvera en sûreté dans la hutte du Loup-Rouge.

Ambrosio bégaya :

– Que voulez-vous dire ?

– Mon frère a compris, je le vois. La Fleur-d'Églantier deviendra la femme d'un chef.

Ambrosio eut un violent frémissement et tordit son corps ligoté.

– C'est odieux ! Où est le Cœur-Volant ? Était-il donc de connivence avec vous pour me tendre cet horrible guet-apens ?

Sans répondre, le Loup-Rouge donna un ordre aux Indiens qui venaient de ficeler le jeune secrétaire. Celui-ci fut soulevé de terre et emporté par les deux hommes de l'autre côté du roc, où les peones devaient se défendre désespérément, car on entendait les détonations incessantes d'armes à feu, mêlées à l'affreux cri de guerre des Indiens.

Le Loup-Rouge, alors, s'avança vers Clara, que maintenaient deux Comanches. Pâle,

tremblante, la jeune fille attachait sur le chef indien des yeux dilatés par l'effroi.

Il dit avec un accent adouci :

– Ma sœur n'a rien à craindre. Le Loup-Rouge se plaît à la regarder parce qu'elle est belle et que ses yeux ont l'éclat du soleil levant. Elle va suivre le chef jusqu'à son campement et bientôt il la conduira jusqu'au village de sa tribu.

Clara eut un brusque mouvement de recul sous le regard de l'Indien. Une violente poussée de sang montait à son visage. Elle s'écria d'un ton de véhémence indignation :

– Vous suivre, moi ? Non, certes ! Tuez-moi si vous le voulez, mais jamais, jamais je ne vous obéirai.

Après le premier moment de stupéfaction et de terreur, la jeune fille se ressaisissait, prête à lutter jusqu'au bout.

Elle ajouta :

– Ignorez-vous donc que je suis la fille du mayordomo de don Pedro de Sorrès ? Celui-ci, auquel personne des vôtres ne s'est jamais

attaqué, vous ferait payer cher tout ce que vous tenteriez contre quelqu'un de sa maison.

Une lueur moqueuse traversa l'œil rusé du chef indien.

– Le Jaguar est loin d'ici. Quand il reviendra, la Fleur-d'Églantier sera depuis longtemps la femme du Loup-Rouge.

Clara ne put réprimer un frisson d'horreur.

– Jamais, jamais ! Prenez garde à vous, chef ! Mon père, mon oncle me vengeront... Et parmi vos frères, il en est qui seront contre vous...

L'Indien l'interrompt avec un geste d'impatience :

– Que ma sœur se taise ! Tout ce qu'elle dira est aux oreilles du chef comme le cri d'un enfant. J'ai dit qu'elle viendrait à mon camp. Si elle ne veut pas marcher de bonne grâce, ces hommes la porteront.

Rapidement, Clara envisagea la situation. Elle avait plus de chance d'être sauvée partout ailleurs que dans cette ravine sauvage, si rarement visitée. Une fois hors de là, elle pouvait espérer voir se

présenter une occasion de fuir. En tout cas, il n'était aucunement utile, pour le moment, de résister à la volonté de l'Indien.

Elle répondit donc :

– C'est bien, je marcherai.

Le Loup-Rouge dit d'un ton satisfait :

– Ma sœur est raisonnable. Tant mieux. Qu'elle me suive sans crainte.

De l'autre côté du grand roc, les cris avaient cessé. Clara eut l'explication de ce silence quand elle vit les peones étendus sans vie sur le sol rocheux – sans vie et dépouillés de leur chevelure, qui pendait, sanglante, à la ceinture des Indiens dont ils venaient d'être les victimes.

Clara jeta un cri d'horreur et voulut s'arrêter. Mais le chef la saisit par le bras et l'entraîna en disant impérieusement :

– Que ma sœur vienne vite ; il faut que nous soyons au campement avant le coucher du soleil.

Clara ne sut jamais comment ses jambes tremblantes avaient pu lui permettre de descendre la ravine. Elle se croyait par moments sous

l'empire d'un rêve affreux et cherchait à rassembler ses idées éparses, à s'expliquer les étranges paroles de don Ambrosio quand les Indiens l'avaient assailli. Qu'avait-il voulu dire ? Était-ce donc que... que l'embuscade était tendue de connivence avec lui ?... et que ses complices, à leur tour, s'étaient joués de lui ?

Une grande clarté, peu à peu, pénétrait l'esprit de Clara. Elle voyait nettement le rôle de don Ambrosio dans cette tragique aventure, qui se retournait terriblement contre lui. Saisie de colère et de mépris, la jeune fille pensa en frissonnant : « Le misérable !... le misérable ! »

Hors de la ravine, les chevaux qui avaient amené Clara, don Ambrosio et leur petite escorte attendaient, tenus en main par les Indiens. Le peon qui les gardait gisait à terre, mort et scalpé. À quelques pas de là se tenait un Indien à cheval ; en travers de sa selle, devant lui, avait été jeté Ambrosio, toujours ligoté.

Sur l'invitation du Loup-Rouge, Clara se mit en selle. Le chef et ses Indiens sautèrent sur leurs montures jusque-là dissimulées derrière des

rochers. Cinq minutes après, toute la troupe s'éloignait dans la direction de l'ouest.

XII

Le matin de ce même jour, M^{me} de Chantelaure avait dit à son mari :

– Je viens d’apprendre que le Loup-Rouge est campé non loin d’ici. Une dernière fois, je veux faire une tentative près de lui pour obtenir les renseignements qu’il possède sur le gisement d’Octezuma. Je vais donc aller jusque-là avec l’Œil-qui-roule, Dowson et José. Ne vous étonnez pas si je rentre tard, ou peut-être demain seulement.

Le comte répondit sèchement :

– Faites ce que vous voudrez.

Un grand froid existait entre lui et sa femme depuis quelque temps – ou, plus exactement, une défiance sourde chez lui, une animosité contenue chez elle. Ceci datait de la rencontre avec le Loup-Rouge, trois semaines auparavant, au bord

du rio Blanco. À première vue, le chef comanche avait été vivement antipathique à M. de Chantelaure. Mais surtout, celui-ci avait trouvé fort étrange, et quelque peu suspect, qu’Hermosa et l’Indien se servissent, dans leur entretien, de la langue comanche.

– Il parle fort mal l’espagnol et préfère se servir de son idiome, expliqua la comtesse à son mari.

Mais le comte riposta :

– Vous ne me ferez pas croire, ma chère, que tous les Indiens auxquels vous avez affaire ignorent une langue dont ils sont obligés de se servir constamment dans leurs rapports avec les maîtres du Mexique. Ce Loup-Rouge, surtout, qui d’après ce que vous m’en avez dit est un chef assez considérable, doit être plus instruit sur ce point-là qu’il ne veut bien le dire.

M^{me} de Chantelaure répliqua d’un ton quelque peu agressif :

– Vous avez des idées étranges, Arnaud ! Quelle raison pourrait avoir le chef de cacher sa

connaissance de la langue espagnole ? Pour mon compte, je n'en vois aucune...

– Ni moi non plus... car enfin, je n'ai pas à penser qu'il existe des secrets entre cet Indien et vous ?

La comtesse eut un rire aigu, tout en glissant vers son mari un coup d'œil menaçant.

– Ce serait complet, en effet, mon cher ! Écoutez, mettez-vous vite à apprendre le dialecte comanche pour entendre ce que me dit le Loup-Rouge. Ce sera plus utile que de me faire des scènes à ce sujet.

Et tournant les talons, elle s'éloigna, laissant le comte violemment irrité de ce persiflage, et plus encore de ce mystère, de cette dissimulation qu'il sentait dans la conduite de sa femme.

Depuis ce moment, ils se parlaient à peine. Arnaud affectait de se désintéresser complètement de l'entreprise. Hermosa ne lui en disait plus mot et donnait elle-même les ordres quand la petite troupe changeait de campement. C'est ainsi que trois jours auparavant, celle-ci

était venue s'établir là où elle se trouvait maintenant, sans que M^{me} de Chantelaure eût informé le comte du motif de ce changement.

Et ce matin, elle s'en allait après une brève explication qui était peut-être encore un mensonge.

M. de Chantelaure, une fois seul dans la tente, appuya contre sa main son front soucieux. Il continuait de se débattre au milieu d'une énigme... Et rien, jusqu'ici, n'était venu y jeter la plus légère clarté.

Mais une chose certaine lui apparaissait maintenant : Hermosa tramait quelque louche intrigue dont l'idée, la préparation première dataient de loin... de leur séjour à Paris... d'avant, peut-être...

Un frisson secoua les épaules d'Arnaud. Des paroles prononcées par don Pedro de Sorrès lui revenaient à la pensée – des paroles qui montraient la méfiance du cousin de Paz au sujet d'Hermosa... et d'autres, voilées de mystère, donnant à supposer que l'hacendero savait des choses graves, avait de terribles soupçons.

Don Pedro... M. de Chantelaure n'en avait plus entendu parler. Cependant, le mot que lui avait remis le Castor-Franc à la pulqueria de Pedrito lui donnait à penser que ce personnage, lui-même fort énigmatique, devait être revenu dans son pays. Que ferait-il, lui aussi ? Que tramait-il, dans cette ombre angoissante dont se sentait enveloppé Arnaud ?

Celui-ci avait constaté, d'après la carte de la comtesse, que l'hacienda de San-Pablo devait se trouver relativement peu éloignée du campement actuel des Chantelaure. Il pensait parfois – et en ce moment même :

« Si je savais qu'il fût là, je tâcherais d'aller le trouver pendant une des absences d'Hermosa. Je lui dirais : « Apprenez-moi ce que vous savez !... dites-moi tout ! car mieux vaut une certitude que ce doute et ces ténèbres ! »

À ce moment, la portière de la tente fut soulevée, un homme parut sur le seuil. C'était Floriano, l'un des hommes engagés par Pedrito, et celui qui, de même que l'Œil-qui-roule, avait fait partie quelques années auparavant de la

troupe du Jaguar.

Il tenait à la main un billet qu'il tendit au comte.

– C'est un Indien qui vient de l'apporter, señor.

M. de Chantelaure décacheta la feuille et lut ces mots :

« J'ai à vous parler. Soyez dans une demi-heure à la « casa grande » dont Floriano, qui est prévenu, vous montrera le chemin. Surtout, pas un mot à personne d'autre qu'à lui, auquel vous pouvez vous confier sans crainte. »

Ces lignes n'étaient pas signées. Mais Arnaud reconnaissait l'écriture de don Pedro.

Sa première impression fut un vif soulagement. Il allait donc enfin pouvoir interroger... savoir sans doute quelque chose de ce qui se passait. Puis il frissonna en songeant : « Que va-t-il m'apprendre sur elle ? »

Sa surprise était grande, aussi, d'apprendre que Floriano était un partisan de don Pedro. Ce garçon, adroit, jovial, intelligent, avait su gagner

la confiance de dona Hermosa, qui le considérait comme le meilleur élément de la petite troupe d'aventuriers recrutée par le frère d'Oliva.

Tout aussitôt, le comte se prépara pour ce rendez-vous. Il était agité d'une impatience fiévreuse et devait se contenir pour ne pas courir à l'instant vers le lieu indiqué.

Au bout de dix minutes, la tête de Floriano se montra dans l'entrebâillement de la portière.

– Quand il vous plaira, señor ?

– Voilà, je suis prêt.

Quelques minutes plus tard, M. de Chantelaure et l'aventurier quittaient le camp. Ce départ n'étonna aucun de ceux qui restaient là. Presque chaque jour le comte, passionné chasseur, partait ainsi, en compagnie de l'un d'entre eux, généralement l'Œil-qui-roule ou Dowson, excellents tireurs et très au courant des habitudes de la prairie. Ceux-ci manquant aujourd'hui, nul ne s'étonnait que M. de Chantelaure choisît Floriano, qui connaissait tous les alentours fort loin à la ronde.

Cependant, vers l'autre extrémité du camp, Corpano, l'arriero, tout en paraissant occupé à soigner ses mules, jetait un coup d'œil investigateur vers les deux hommes. Un instant après, sans que les aventuriers s'en fussent aperçu, il se glissa à son tour hors du camp.

La « casa grande » se trouvait à environ vingt minutes de marche. On appelle ainsi, au Mexique, les restes des demeures aztèques, assez nombreux encore, qui attestent le degré de civilisation auquel était parvenu ce peuple conquis par l'Espagne. Celle que don Pedro avait assignée comme lieu de rendez-vous se trouvait dans un état de ruine fort avancé. Néanmoins, la grande salle du rez-de-chaussée possédait encore ses quatre murs. Ce fut là que Floriano introduisit M. de Chantelaure, qui se vit aussitôt en présence de don Pedro.

L'hacendero s'avança, la main tendue.

– J'ai des choses graves à vous dire, Chantelaure. Il est temps que vous voyiez enfin clair dans toute cette affaire.

– Oh ! oui ! J'ai hâte de voir disparaître

l'énigme qui m'enveloppe depuis quelques mois... depuis le début de cette expédition, surtout !

– Je vais vous satisfaire... mais en détruisant les dernières illusions que vous pouvez avoir encore sur votre femme.

Le comte dit sourdement :

– Il m'en reste bien peu, en effet !

– Que vous a-t-elle dit, au sujet de sa première entrevue avec le Loup-Rouge près du rio Blanco ?

– Elle a prétendu que cet Indien connaissait le secret du gisement d'Octezuma, mais qu'il refusait de le lui révéler. Ce matin, elle est partie pour son campement, voulant, m'a-t-elle dit, essayer encore de le persuader.

– Je sais... Et je vais vous faire connaître le réel motif de cette absence, de même que le thème du premier entretien qu'elle eut avec le chef indien.

Celui-ci, bien loin de refuser de lui communiquer le secret dont un hasard l'a rendu

possesseur, a discuté avec elle le prix dont elle le lui payerait. Et ce prix, le voici : dona Hermosa s'est engagée à livrer au Loup-Rouge la fille de mon mayordomo, Clara Ajuda.

M. de Chantelaure eut un cri d'indignation :

– Ce n'est pas possible ! Don Pedro, elle ne serait pas capable ?...

Comme s'il n'avait pas entendu, le Mexicain poursuivit :

– On s'est servi, pour arriver au but, de mon secrétaire, don Ambrosio, très épris de la jeune fille, et furieux parce qu'elle l'avait refusé. Un certain Indien, l'oncle de cette canaille de Pedrito...

– Le Cœur-Volant ?

– Oui. Eh bien, c'est lui qui a soufflé l'idée de cet acte odieux à dona Hermosa, lui qui a su persuader Ambrosio d'enlever Clara. Aujourd'hui, au cours d'une promenade, le secrétaire doit s'arranger pour conduire la jeune fille en un lieu sauvage, appelé le ravin des Bisons. Là, seront apostés le Loup-Rouge et une

trentaine d'Indiens. En un instant, Clara sera prisonnière... et cet imbécile d'Ambrosio comprendra sans tarder qu'il a tiré les marrons du feu pour un autre.

M. de Chantelaure, qui écoutait avec une stupéfaction mêlée d'horreur, s'écria vivement :

– Mais alors, puisque vous êtes prévenu, vous pouvez peut-être faire échouer ce plan infernal ?

– Je le pourrais, en effet. Mais j'ai des raisons pour le laisser s'accomplir... en partie, du moins.

– Non, c'est impossible ! Vous ne songez pas à laisser la jeune fille entre les mains de cet Indien ?

– Clara sera sauvée... mais après que le Loup-Rouge aura donné son secret à dona Hermosa.

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas...

– Vous n'avez pas besoin de comprendre, Chantelaure. Plus tard, vous aurez l'explication de tout. Mais dès maintenant, j'ai voulu que vous voyiez bien ce qu'était cette femme à laquelle vous avez donné votre nom.

M. de Chantelaure prit son visage entre ses mains en murmurant :

– C’est affreux ! Dieu me punit d’avoir manqué à mes devoirs... d’avoir fait souffrir ma pauvre Paz !

L’hacendero mit la main sur son épaule, en le considérant avec un peu de pitié.

– Ayez du courage, Chantelaure, et tâchez de réparer vos torts le mieux possible. Pour le moment, il s’agit de faire échouer les desseins de dona Hermosa et de la punir... comme elle le mérite, c’est-à-dire plus encore même que vous ne le pensez.

Devant le regard d’interrogation angoissée qui se levait sur lui, don Pedro ajouta :

– Je vous apprendrai en un autre temps de quoi encore je l’accuse. Écoutez maintenant ce que j’ai à vous dire au sujet des faits présents. Dona Hermosa s’est rendue ce matin au campement du Loup-Rouge pour attendre le retour de celui-ci avec sa prisonnière. C’est alors qu’il doit donner à M^{me} de Chantelaure les indications qui lui

permettront d'atteindre ce fameux gisement. Car en dépit de toute son habileté, elle n'a pu obtenir que le chef indien, plus rusé encore qu'elle-même, se dessaisisse de son secret avant d'être bien sûr de tenir son gage.

– C'est abominable !

Don Pedro continua :

– Malheureusement pour ces beaux projets, quelqu'un troublera la fête. Mais ayez soin surtout que rien dans vos manières, dans votre physionomie, ne puisse donner à cette femme l'idée que vous connaissez quelque chose de ses desseins, ni ne lui laisse rien soupçonner de votre indignation, de votre mépris. Pour votre propre sécurité comme pour la réussite de mes projets, il importe essentiellement qu'elle vous croie sa dupe.

Le comte riposta d'un ton plein d'amertume :

– Après l'avoir été réellement pendant trop longtemps, il faut donc que maintenant j'en joue le rôle ? Soit, si par là je dois concourir à la démasquer.

– Il vous faut beaucoup de prudence, beaucoup de maîtrise sur vous-même, ne l’oubliez pas, car cette femme est intelligente, très fine, très habile. Le mieux, pour vous, est de témoigner une indifférence maussade, mêlée d’incrédulité, au sujet du résultat de cette expédition. Mais ne faites rien pour essayer de l’en détourner. Tout d’abord, vous n’y réussiriez pas... et ensuite, *je veux qu’elle arrive au gisement d’Octezuma.*

M. de Chantelaure ne put retenir un geste de stupéfaction.

– Comment, vous voulez favoriser son dessein ?

– Oui, parce que j’ai décidé que le châtiment l’atteindrait là.

– Quel châtiment ?

– Ceci est encore mon secret.

Un silence tomba entre les deux hommes. Don Pedro considérait pensivement le visage défait du comte, sa bouche crispée, son regard plein de douleur et de colère. Ce fut lui qui reprit la

parole :

– Vous allez retourner à votre camp, Chantelaure... en ayant soin de tuer au retour quelques pièces de gibier. Floriano, l'espion de dona Hermosa, pourra assurer à celle-ci que vous avez fait une bonne matinée de chasse.

M. de Chantelaure balbutia :

– Floriano ?... l'espion de dona Hermosa ?

– Eh oui ! Prise au rôle très bien joué par cet excellent garçon, elle a mis sa confiance en lui et l'a chargé de vous surveiller discrètement, d'épier vos faits et gestes et de lui rapporter tout. Floriano s'en acquitte avec conscience... mais jusqu'ici, mon cher, il n'a rien dit à la comtesse qui puisse lui donner des doutes à votre égard.

L'hacendero ponctua ces mots d'un sourire d'ironie, puis ajouta :

– Ayez, vous aussi, toute confiance en Floriano et en l'Œil-qui-roule. Ils sont nos deux meilleurs agents de contre-espionnage, si je puis parler ainsi.

M. de Chantelaure dit d'une voix étranglée par

la stupéfaction :

– Dans quelle étrange, incroyable aventure suis-je jeté là ! Mais ce gisement d’Octezuma... don Pedro, il existe donc réellement ?

– Aussi réellement que nous existons nous-mêmes. Je pourrais vous y conduire tout droit, Chantelaure.

– Vous le connaissez ? Vous y avez été ?

– Certainement, et plusieurs fois, même.

– Ainsi donc, c’était vrai ? Hermosa devait être assurée de cette existence pour tenir si résolument à son idée. Mais pourquoi, en ce cas, ne me l’avoir pas dit franchement ?

– Pourquoi ? Mais simplement parce qu’elle ne voulait pas vous faire connaître de quelle façon elle avait obtenu cette certitude. Je vous renseignerai un jour à ce sujet, mon cher ami... quand dona Hermosa aura atteint le but rêvé. Maintenant, au revoir. Si vous avez quelque fait important à m’apprendre, prenez pour confident l’Œil-qui-roule ou Floriano, lesquels ont des moyens de communiquer avec moi.

Sur ces mots, il serra la main du comte et l'accompagna jusqu'au dehors, où Floriano attendait. L'hacendero regarda les deux hommes s'éloigner. Puis il porta un sifflet à ses lèvres... Deux minutes plus tard apparaissait un jeune Indien à cheval, qui tenait par la bride une autre monture.

Don Pedro se mit en selle et les cavaliers partirent au galop à travers la prairie.

XIII

Depuis une dizaine de jours, le Loup-Rouge avait établi son campement au bord d'un petit bois, à cinq ou six heures de marche de celui des Chantelaure.

Ce matin-là, il était parti avec la plupart de ses hommes. Vers midi, ceux qui restaient virent arriver la comtesse de Chantelaure à cheval, accompagnée de l'Œil-qui-roule, de Dowson et de José. Comme ils avaient reçu des ordres, les Indiens accueillirent respectueusement la jeune femme et l'introduisirent dans la hutte de branchages que le chef avait fait dresser au milieu du camp.

Dona Hermosa passa là des heures qui lui parurent fort longues. Bien que toutes les dispositions eussent été soigneusement prises, il fallait toujours compter sur un événement imprévu pouvant amener un échec. Puis encore,

elle n'était pas sans défiance au sujet du Loup-Rouge. L'astuce, la fourberie de cet homme lui étaient apparues au cours des entretiens qu'elle avait eus avec lui. Quoique bien pourvue elle-même sous ce rapport, il lui avait été impossible d'obtenir du chef indien le moindre éclaircissement au sujet du placer d'Octezuma.

– Quand j'aurai la Fleur-d'Églantier, je dirai tout à ma sœur, avait-il déclaré.

Il fallait bien que dona Hermosa en passât par là. Mais elle restait inquiète, étant donné son peu de confiance dans la parole du Loup-Rouge.

Le soleil avait presque disparu à l'horizon quand, enfin, le chef et sa troupe arrivèrent au campement. M^{me} de Chantelaure s'élança sur le seuil de la hutte et eut un geste de satisfaction en apercevant la jeune fille qui suivait le Loup-Rouge, entre deux Indiens chargés de prévenir tout essai d'évasion.

Le chef mit pied à terre, aida Clara à descendre et dit impérativement :

– Que ma sœur me suive.

Clara obéit machinalement. Son regard stupéfait s'attachait à cette étrangère, cette femme blanche qu'elle trouvait là, dans ce camp indien.

Un espoir aussitôt se glissa en elle. Peut-être lui serait-il possible de trouver aide et protection de ce côté ?

Mais les premières paroles de l'inconnue lui ôtèrent toute illusion.

D'une voix insinuante, dona Hermosa demanda :

– Mon frère a bien réussi, je le vois ?

Avec un accent de triomphe, le chef répondit :

– Oui, la Fleur-d'Églantier est maintenant au Loup-Rouge.

Dona Hermosa rentra dans la hutte et l'Indien la suivit avec sa prisonnière.

M^{me} de Chantelaure enveloppa d'un rapide coup d'œil la jeune fille pâle et frissonnante, tandis que le Loup-Rouge demandait à celle-ci :

– Ma sœur comprend-elle la langue indienne ?

Sur la réponse négative de Clara, il ordonna :

– Que ma sœur prenne ce siège. Tout à l’heure, le Loup-Rouge lui parlera.

Brisée de fatigue après cette longue chevauchée, Clara obéit, tout en songeant avec désespoir : « Maintenant, je suis perdue ! »

L’Indien se tourna vers dona Hermosa, dont la physionomie ne décelait aucune émotion devant cette victime froidement sacrifiée à son ambition, à sa cupidité.

– Comment ma sœur trouve-t-elle la Fleur-d’Églantier ?

La question avait été faite en dialecte comanche.

M^{me} de Chantelaure sourit gracieusement.

– Très jolie, chef. Vous voilà satisfait, maintenant ? Il ne vous reste plus qu’à remplir votre promesse.

– Je le ferai. Que ma sœur écoute... Ce qu’elle cherche se trouve dans une vallée de la sierra. Mais elle ne pourra le découvrir que si je la guide vers cet endroit.

Dona Hermosa retint avec peine un mouvement de colère. Elle voyait se dessiner le jeu du rusé Comanche. Mais il lui était impossible de se passer de lui. Aussi répliqua-t-elle avec un sourire aimable :

– Eh bien, conduisez-moi vers ce lieu, chef. Je vous en serai très reconnaissante... et je vous le prouverai de la manière qui vous sera le plus agréable.

Astucieusement, l'Indien demanda :

– Que veut dire ma sœur ?

– Vous le savez bien, chef ! Voyons, dites-moi franchement ce que vous exigez pour me guider vers ce gisement ?

Le Loup-Rouge eut un coup d'œil fourbe vers la jeune femme qui dissimulait avec peine son impatience.

– Les Visages Pâles qui sont dans le camp de ma sœur possèdent de belles armes. Le Loup-Rouge les voudrait quand ma sœur, grâce à lui, aura atteint « *le temple de la Lune* ».

– Vous demandez que je vous remette les

armes des hommes de mon escorte dès que je serai en possession du secret ?

– Ma sœur a bien compris.

– Mais, chef, vous n’y songez pas ? Avec quoi nous défendrons-nous au retour ?

– Le Loup-Rouge et ses jeunes hommes seront là pour assurer la sécurité de ma sœur.

– Non, vraiment, je ne puis vous accorder cela ! Je vous donnerai les armes quand nous aurons quitté le désert et que nous n’aurons plus à craindre aucune attaque.

L’Indien dit froidement :

– Ma sœur pense bien que j’ai réfléchi avant de lui indiquer mes conditions. Le Loup-Rouge n’est pas une vieille femme bavarde. Ma sœur est libre de refuser ; mais elle cherchera elle-même l’endroit où se trouve le trésor de la Lune.

Hermosa pâlit de colère. Toutefois, elle réussit encore à se contenir. En un clin d’œil, elle pensa : « Il faut que j’accepte tout. Mais à n’importe quel prix, *quand je saurai*, je me débarrasserai de cet homme. »

Après un court instant de réflexion, elle répondit :

– Soit, puisque vous tenez à ces armes, chef, je vous les donnerai. Mais vous me conduirez sans tarder à ce gisement, c'est convenu ?

L'Indien dit emphatiquement :

– Ma sœur a la parole d'un chef. Quand veut-elle se mettre en route ?

– Je vais y réfléchir et je vous le ferai savoir.

– Bien, comme le voudra ma sœur.

M^{me} de Chantelaure fit un mouvement pour se retirer. À ce moment, Clara s'avança et dit d'un ton suppliant :

– Señora, je vous en conjure, qui que vous soyez, ayez pitié de moi ! Cet homme a attaqué les gens qui m'accompagnaient et m'a forcée à le suivre. Maintenant...

Dona Hermosa l'interrompit froidement :

– Je ne puis rien pour vous, señorita. Les affaires du chef ne me regardent pas.

Et tournant les talons, elle sortit de la hutte.

L'Indien la suivit, après avoir jeté un coup d'œil ironique vers Clara qui se tordait désespérément les mains.

L'Œil-qui-roule, Dowson et José avaient préparé les chevaux. Tout en se mettant en selle, la comtesse demanda :

– Et ce don Ambrosio, qu'en avez-vous fait, chef ?

Le Loup-Rouge désigna une masse sombre étendue à une trentaine de mètres de là.

– Le voilà.

– Vivant ?

– Oui. Mes jeunes hommes s'amuseront à le tuer avec leurs flèches et les femmes de ma tribu danseront autour de son corps sanglant.

Dona Hermosa eut un léger frisson.

– Vous êtes cruel, chef ; mieux aurait valu le mettre à mort sur-le-champ.

– Que ma sœur ne s'en soucie pas. Cet homme m'appartient.

Dona Hermosa s'abstint d'insister. Au fond, le

sort de don Ambrosio était indifférent à son âme froide, insensible, uniquement préoccupée du but à atteindre.

Elle prit congé du chef comanche et s'éloigna, suivie de sa petite escorte.

Le Loup-Rouge alla jeter un coup d'œil sur le prisonnier à demi évanoui, donna quelques instructions à son sujet, puis se dirigea vers la hutte.

Au moment où il allait y pénétrer, un chef indien apparut à l'autre extrémité du campement. Le Loup-Rouge, en tournant la tête, l'aperçut et murmura d'un ton de vive contrariété :

– L'Élan-Rapide ! Pourquoi est-il ici ?

Il alla au-devant de celui qui était le plus puissant des sachems de la nation et le salua respectueusement.

– Mon père vient s'asseoir au feu du Loup-Rouge ? C'est une joie pour moi et pour mes jeunes hommes.

L'Élan-Rapide dit brièvement :

– J'ai à causer avec mon fils.

Les deux hommes prirent place près du feu qui brûlait à quelque distance de la hutte. Un jeune Indien apporta le calumet que les chefs se passèrent silencieusement, après en avoir tiré quelques bouffées. Cette cérémonie accomplie, l'Élan-Rapide déclara, d'un ton calme et impérieux :

– Mon fils va me remettre la jeune fille blanche dont il s'est emparé tout à l'heure.

Le Loup-Rouge ne put contenir un mouvement de stupéfaction. Mais, instantanément, il retrouva toute sa présence d'esprit pour répondre avec assurance :

– Que veut dire mon père ? J'ignore de quelle jeune fille il veut me parler.

– Le Loup-Rouge a-t-il donc la langue fourchue ? La fille d'un fidèle serviteur du Jaguar a été prise par lui près du roc des Bisons, et elle est maintenant ici, dans sa hutte.

Cette fois, le chef indien perdit contenance sous le regard sévère et méprisant de l'Élan-Rapide.

Il balbutia :

– Comment mon père sait-il ?...

– Le Loup-Rouge a-t-il oublié que je suis toujours instruit de tout ? Et comment a-t-il osé s’attaquer à la fille d’un serviteur du Jaguar, notre frère vénéré ?

Le chef, qui ne se déconcertait jamais longtemps, affirma impudemment :

– Je ne savais pas qui était cette femme. La Pierre-Brillante est malade, je voulais lui amener cette fille des Visages Pâles pour l’aider à préparer mes repas.

L’Élan-Rapide riposta avec le même air de mépris :

– Mon fils va me remettre la jeune fille blanche. Je n’ignore pas que la Pierre-Brillante se meurt à cause des mauvais traitements dont le Loup-Rouge l’a accablée. Mais ce n’est pas pour aider sa femme malade qu’il a enlevé la fille de don Cristobal. Croit-il donc qu’on peut me tromper ainsi ? Depuis longtemps, il voulait la Fleur-d’Églantier. Grâce à la jalousie et à la

sottise de cet homme qui est étendu là-bas, il a réussi dans son dessein. Mais je viens lui dire maintenant : « Que mon fils me rende la jeune fille, car je ne permettrai pas que l'on touche à rien de ce qui appartient à mon frère le Jaguar.

Un éclair de fureur et de révolte jaillit des yeux du Loup-Rouge.

Il répliqua avec arrogance :

– Mon père demande trop. Cette femme est à moi ; elle remplacera dans ma hutte la Pierre-Brillante, qui ira bientôt retrouver les esprits des ancêtres.

La tête altière de l'Élan se redressa en un mouvement de suprême majesté.

– Le Loup-Rouge oublie qu'il n'a plus rien à dire quand j'ordonne. S'il ne m'amène cette femme à l'instant, je la prendrai par force. Et le grand conseil des sachems le jugera ensuite.

Le visage du Loup-Rouge se convulsa sous l'empire de la rage. Mais un coup d'œil avait permis au chef de constater qu'un fort groupe de Comanches, appartenant à la tribu du Bison,

venait de se mêler à ses hommes. Il savait d'ailleurs que ceux-ci ne se seraient jamais prêtés à aucun acte hostile envers le sachem vénéré. Il fallait donc s'incliner, obéir, en contenant sa colère impuissante.

Il dit sourdement :

– C'est bien, je ferai ce que veut mon père.

En allant vers la hutte, il appela Clara :

– Que ma sœur vienne.

Quand la jeune fille aperçut l'Élan-Rapide, un cri de joie lui échappa. Elle connaissait en effet le sachem, qui avait été plus d'une fois l'hôte de don Pedro... En s'élançant vers lui, elle s'écria :

– Vous venez me sauver, chef ? Oh ! emmenez-moi, vite, vite !

– Que la Fleur-d'Églantier me suive. Je vais la reconduire à San-Pablo.

Et se tournant vers le Loup-Rouge, le sachem ajouta d'un ton sans réplique :

– Mon fils va faire délier le prisonnier, que j'emmène aussi.

Dissimulant sa fureur, le Loup-Rouge obéit... Don Ambrosio, débarrassé de ses liens, fut hissé en croupe d'un des guerriers de l'Élan. Après quoi, le sachem s'éloigna, emmenant les deux prisonniers délivrés.

XIV

Bien que rentrée fort tard au campement, dona Hermosa se leva le lendemain d'assez bonne heure, après une nuit presque sans sommeil. La duplicité du Loup-Rouge, l'obligation où elle se trouvait de passer par les conditions de cet Indien l'exaspéraient au plus haut point. Aussi ne témoigna-t-elle pas d'une humeur moins maussade, laquelle d'ailleurs semblait laisser indifférent le comte, lui-même froid et morose plus encore que de coutume.

Il ne lui avait adressé aucune question au sujet de son entrevue avec le chef comanche. Et elle, irritée de cette attitude, s'était abstenue de lui en souffler mot.

Dès qu'elle fut habillée, M^{me} de Chantelaure sortit de la tente. Les hommes vaquaient au soin de leurs chevaux, au nettoyage de leurs armes. Floriano, un peu à l'écart, sifflait en fourbissant

la lame d'une machette. Dona Hermosa se dirigea de son côté. Au passage, elle s'arrêta quelques secondes pour demander :

– Il n'y a rien eu de nouveau, hier ?

L'autre répondit avec l'accent de la plus parfaite sincérité :

– Rien du tout, señora.

M^{me} de Chantelaure continua d'avancer lentement et sortit du camp. Elle voulait être seule pour réfléchir à la situation que lui faisaient les exigences du Loup-Rouge. Car plus elle y songeait, plus il lui semblait dangereux de se confier à la bonne foi très problématique de ce fourbe.

Mais alors, que faire ?

« Pourtant, je ne puis renoncer, quand je suis peut-être presque au port... presque à côté de ces incalculables richesses ! pensait-elle rageusement. Le Loup-Rouge a dit : « Dans une vallée de la sierra. » Est-ce dans cette direction ? Qui sait ? Alors, nous pourrions y être en quelques jours de marche... »

Elle s'était assise sur un bloc de pierre détaché d'un amoncellement de rocs sombres entre lesquels poussaient des yuccas. Son regard animé d'inquiète convoitise se dirigeait vers les cimes bleuâtres de la sierra, vers les vallées dont on devinait la profonde percée entre les plateaux arides.

Un bruit léger, à quelques pas d'elle, lui fit tourner la tête. Elle eut un mouvement d'effroi en voyant un homme qui s'avavançait en rampant. Puis, aussitôt, elle reconnut l'arriero.

– Ah ! c'est vous, Corpano ! Que signifie ?...

L'homme dit à mi-voix :

– Plus bas, señora ! Il ne faut pas qu'on sache que je suis venu vous trouver. J'ai à vous dire une chose qui vous intéressera peut-être.

– Eh bien, parlez, Corpano.

– Don Arnaud vous a-t-il dit, señora, qu'il avait vu hier don Pedro de Sorrès ?

M^{me} de Chantelaure sursauta.

– Don Pedro de Sorrès ? Que me racontez-vous là ?

– Rien que la vérité. Le señor s’est rencontré avec don Pedro à la « casa grande » qui se trouve non loin d’ici... et c’est Floriano qui l’y a conduit.

– Floriano !

Corpano poursuivit :

– Je me défiais de lui, depuis quelque temps. Je l’ai donc suivi de loin quand je l’ai vu sortir hier matin du camp avec don Arnaud. Arrivé à la « casa grande », celui-ci est entré à l’intérieur tandis que Floriano restait dehors pour surveiller les alentours probablement. De l’endroit où je m’étais caché, je le voyais fort bien... Don Arnaud est sorti au bout de peu de temps et s’est éloigné avec son compagnon. Pendant ce temps, don Pedro se tenait sur le seuil de la « casa ». Et lui-même est parti presque aussitôt, sur un cheval que lui amenait un Indien.

M^{me} de Chantelaure murmura :

– Don Pedro ici ! Don Pedro !... Et Arnaud est en rapport avec lui ! Que signifie ?...

Elle jeta un coup d’œil sur l’arriero. Celui-ci se tenait accroupi à quelques pas d’elle. Son

visage bruni conservait l'expression de froideur morose qui lui était habituelle. Mais les yeux noirs, où l'ennui et l'indifférence paraissaient à demeure, s'animèrent subitement d'une lueur de haine à cette question de dona Hermosa :

– Dans quel but venez-vous m'apprendre cela, Corpano ?

Il répondit d'un ton bas et farouche :

– Je ne laisserai jamais passer une occasion de nuire à don Pedro de Sorrès.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je le hais.

– Que vous a-t-il donc fait ?

Corpano dit sourdement :

– Mon fils a été mis à mort sur ses ordres.

– Il y a longtemps ?

– Voici une dizaine d'années. Juan faisait partie de sa guérilla. Le « cabecilla » (chef) un jour l'accusa de trahison et le fit pendre sur l'heure.

L'arriero s'interrompit durant un moment, les

traits crispés, les lèvres sèches. Puis il ajouta de la même voix sourde et haineuse :

– Depuis lors, j’ai juré de lui nuire en toute occasion. Or, cette rencontre clandestine de don Arnaud avec lui, hier, m’a semblé bizarre... précisément le jour où vous étiez absente, señora. J’avais remarqué aussi que le señor et vous ne paraissiez pas en très bonne intelligence. Cette nuit, j’ai ruminé tout cela et je me suis décidé à vous parler dès que l’occasion se présenterait pour moi de vous trouver seule.

– Vous avez très bien fait, Corpano, et je vous en remercie. Le fait que vous me signaliez est en effet assez important. Puis-je compter sur vous à l’avenir pour surveiller... et m’avertir ?

– Volontiers, señora. Je suis à votre disposition.

– Eh bien, c’est entendu, Corpano. En retour, je vous promets une importante récompense...

L’arriero l’interrompit brusquement :

– Non, señora, je ne veux rien. Mon seul désir est de venger Juan. Si vous êtes contre don Pedro,

je suis avec vous, comme je serais avec n'importe lequel de ses ennemis.

– Écoutez, j'ai tout lieu de penser que cet homme va se dresser contre moi en adversaire redoutable. Ce sera la lutte entre nous... avec infériorité de mon côté, car il est très puissant, paraît-il ?

– Très puissant, oui. Les Indiens sont pour lui, sauf quelques chefs, comme le Bras-de-Fer et le Loup-Rouge.

Hermosa dit vivement :

– Ah ! le Loup-Rouge n'est pas un ami de don Pedro ? C'est bon à savoir. Eh bien, Corpano, nous reparlerons de tout cela. Pour le moment, il faut que je réfléchisse... À bientôt, et merci.

L'arriero se retira en rampant, comme il était venu. Dona Hermosa, seule maintenant, se prit le front à deux mains pour songer aux révélations inattendues qui éclairaient la situation d'un jour nouveau... rien moins que satisfaisant, d'ailleurs.

Ce Floriano, en qui elle avait mis sa confiance, était certainement un agent de don Pedro ! Et

Arnaud... Arnaud, quel rôle jouait-il là ? Était-il donc complice de l'hacendero ?

À cette pensée, un frémissement de colère agita la jeune femme. Entre ses lèvres passa une exclamation menaçante :

– Ah ! qu'il prenne garde !

Elle laissa retomber ses mains. Un peu pâle, les traits tendus, la bouche crispée, elle réfléchissait. Tout son plan primitif d'une exécution relativement facile, était à refaire sur de nouvelles bases. Don Pedro se dressait en travers du but dans l'intention, évidemment, de défendre le bien de Rosario. En cette occurrence, Hermosa, bien décidée à poursuivre son dessein, voyait que l'aide du Loup-Rouge lui était plus que jamais indispensable.

« Cet homme, d'après Corpano, serait hostile à don Pedro, songeait-elle. De façon secrète ou déclarée, je l'ignore. Mais peu importe. Il est donc possible qu'il soit tenté par la perspective d'un échec à lui infliger. En ce cas, il m'aiderait peut-être franchement. Il faut que je m'arrange pour le revoir sans tarder. Mais par qui lui faire

porter mon message ?... Ce misérable Floriano n'est qu'un traître à la solde de don Pedro... et son compère l'Œil-qui-roule aussi, naturellement. Je remercierai Pedrito pour ces bonnes recrues et pour l'assurance qu'il m'a donnée de leur haine envers le Jaguar !... Au fait, dois-je me fier à celle dont se prétend animé ce Corpano ? Oui, peut-être, car je ne vois pas l'avantage que don Pedro pourrait avoir à me faire connaître sa présence aux alentours. Son intérêt, au contraire, est de me donner une sécurité apparente pour s'opposer inopinément à mes desseins quand l'instant sera venu. Donc, je crois que Corpano est sincère. Dans ce cas, pourquoi ne l'enverrais-je pas vers le Loup-Rouge ? »

À la réflexion, Hermosa renonça à cette idée. Elle ne voulait pas donner l'éveil aux agents de don Pedro, leur montrer qu'elle se défiait d'eux. Mieux valait au contraire charger l'un ou l'autre du message, qui n'avait rien de compromettant puisque, par ces hommes, don Pedro devait déjà savoir qu'elle était en rapport avec le chef indien.

Lentement, elle se leva. Un pli barrait son

front et les dents fines mordaient un peu les lèvres roses... Puis celles-ci s'entrouvrirent pour murmurer, tandis qu'une lueur de sinistre menace passait dans les prunelles sombres :

– Quant à Arnaud... j'ai là un compte à régler, puisqu'il pactise avec l'ennemi. Vraiment, je me suis laissée prendre à ses airs d'indifférence et de mauvaise humeur. Grâce à Corpano, je suis au courant maintenant... et j'aviserai.

Dans la matinée du lendemain, le Loup-Rouge apparut au campement des Chantelaure. Sans donner aucune explication à son mari, dona Hermosa le reçut au dehors, en un endroit où elle était sûre qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait entendre leur entretien. Du premier coup d'œil, la physionomie du chef indien lui révéla une disposition d'esprit peu satisfaisante. Elle songea aussitôt avec inquiétude : « Pourvu qu'il n'ait pas changé d'avis depuis hier ! »

Doucereusement, elle demanda :

– Mon frère est heureux ? Il a emmené la

Fleur-d'Églantier au village de sa tribu ?

Un éclair de colère s'échappa des yeux de l'Indien.

– La Fleur-d'Églantier n'est plus sous la hutte du Loup-Rouge. L'Élan-Rapide est venu la lui enlever presque aussitôt après le départ de ma sœur.

Dona Hermosa eut un brusque sursaut.

– Que dites-vous, chef ? Comment vous êtes-vous laissé faire ? Cet Élan-Rapide... mais n'est-ce pas un sachem fort ami de don Pedro de Sorrès, que vous autres Indiens appelez le Jaguar ?

– Ma sœur dit bien. L'Élan-Rapide et le Jaguar sont le même esprit dans deux corps. Le sachem est venu me reprendre la jeune fille pour la rendre à son père, le serviteur aimé du Jaguar.

Dona Hermosa s'écria avec véhémence :

– Mais il fallait refuser !... lutter contre cet homme ! Vous aviez là une trentaine de guerriers...

Le Loup-Rouge dit avec dédain :

– La langue des femmes a vite fait cent tours, mais leur esprit va moins vite. Ma sœur n'apprendra pas à un chef ce qu'il doit faire. L'Élan-Rapide avait avec lui des guerriers en plus grand nombre que le Loup-Rouge... et d'ailleurs, il ne se trouverait pas un homme de notre nation pour s'élever contre lui.

M^{me} de Chantelaure demanda, en dissimulant son anxiété :

– Mais alors, chef, qu'allez-vous faire ?

L'Indien répondit d'un air sombre :

– Je vais retourner à mon « atapelt » (village). Ma sœur n'a plus besoin de compter sur moi, puisque je n'ai pas la Fleur-d'Églantier.

M^{me} de Chantelaure s'attendait à cette réponse. Elle riposta d'un ton calme, légèrement ironique :

– Le Loup-Rouge accepte facilement la défaite ! J'aurais cru qu'un grand chef comme lui chercherait à prendre sa revanche.

L'Indien tressaillit et jeta sur la jeune femme un regard de colère.

– J'ai dit à ma sœur que personne parmi la

nation comanche ne peut s'attaquer à l'Élan-Rapide. Que me parle-t-elle de revanche ?

– Il n'y a pas que l'Élan-Rapide dans cette affaire, chef, soyez-en persuadé. Don Pedro de Sorrès y est bien pour quelque chose... pour beaucoup même, probablement !

– Que dit ma sœur ? Le Jaguar n'est pas ici.

Dona Hermosa eut un sourire moqueur.

– Vous n'êtes pas très au courant de ce qui se passe dans vos alentours, chef. Un des hommes de mon camp a vu hier le Jaguar non loin d'ici.

L'Indien eut d'abord un geste d'incrédulité. Puis ses prunelles s'animèrent d'une froide irritation, tandis qu'il murmurait :

– Peut-être... oui, peut-être.

Dona Hermosa insista :

– C'est lui qui vous a fait reprendre la jeune fille par l'Élan-Rapide. Mais sans doute ne pouvez-vous non plus chercher à vous venger de lui ?

Une lueur mauvaise s'alluma dans le regard du

chef comanche.

– Ma sœur se trompe. Je me vengerais du Jaguar si je savais que c'est lui qui m'a fait enlever la Fleur-d'Églantier.

– En pouvez-vous douter ? Il en a chargé son ami l'Élan-Rapide, auquel vous ne pouviez opposer de refus. Mais il est certainement l'auteur de l'échec que vous venez de subir.

– Ma sœur a peut-être raison. Le Jaguar est un homme habile, qui se trouve partout où il faut sans qu'on sache d'où il vient, comment il est arrivé, par qui il est renseigné. Je ne m'étonne donc pas de ce que m'apprend ma sœur.

– Eh bien, chef, si je vous offrais un moyen de vengeance ?

Sans laisser voir de curiosité, le Comanche répondit :

– J'écoute ma sœur.

– Le Jaguar est pour moi aussi un ennemi. S'il se cache en ce moment, c'est afin que j'ignore sa présence, jusqu'au jour où il se dressera devant moi dans le dessein de m'empêcher d'atteindre

au gisement d'Octezuma. Or, ce jour-là, chef, si nous étions unis, ne pensez-vous pas qu'il serait possible de lui faire échec ?

L'Indien resta un moment silencieux, en glissant vers dona Hermosa son regard fourbe et défiant. Puis il demanda :

– Pourquoi ma sœur croit-elle que le Jaguar s'opposerait à elle ?

– Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est un des descendants du « *seigneur de la Lune* » ?

Le Loup-Rouge répondit par un signe affirmatif.

– Eh bien, moi, je suis l'unique héritière d'une de ses cousines, qui elle aussi avait pour ancêtre Octezuma. Il le sait, et prétend rester seul possesseur du trésor sacré. Aussi fera-t-il tout son possible pour m'empêcher d'y atteindre.

L'Indien dit avec une sorte de sourire plein de ruse :

– Ma sœur ne se soucie pas d'obéir à la volonté d'Octezuma ? Elle veut aller chercher l'or sacré de la Lune ?

– Oui, je ne m’en cache pas ! Mais savez-vous, chef, à quoi j’ai songé, cette nuit, longuement ? J’ai vu la race rouge opprimée par les étrangers redevenue libre, puissante, sur tout le territoire où vivaient heureux ses pères. J’ai vu un chef brave et redouté dont le pouvoir souverain s’étendait sur toutes les tribus indiennes... Et ce chef, c’était le Loup-Rouge, parvenu à ce degré de puissance par l’or qu’il m’aurait aidée à conquérir... par l’or qui achète tout, qui nous donnera des armes, des alliés, qui payera les trahisons et procurera aux peuples indiens les jouissances que les blancs veulent se réserver. Or, cela, Octezuma l’aurait compris et approuvé.

Hermosa vit qu’elle avait touché juste, en remarquant la lueur d’ardente convoitise qui traversait le regard de son interlocuteur.

Cependant, l’Indien conserva son air impassible et dit avec une apparente indifférence :

– Ma sœur voit de grandes choses. Mais elle ignore sans doute que « *l’or de la Lune* » se

trouve en un lieu inaccessible ?

– Comment ? Vous m’avez dit que vous l’aviez vu et que vous pourriez me conduire en cet endroit ?

Le Loup-Rouge répliqua avec ironie :

– Je ne pense pas qu’il suffise à ma sœur de le voir ? Elle voudra en emporter quelques morceaux. Pour cela, il faudrait connaître l’entrée du temple de la Lune.

M^{me} de Chantelaure eut un tressaillement. Puis elle dit avec impatience :

– Je ne comprends pas ! Expliquez-vous donc, chef ?

Le Loup-Rouge lui lança un coup d’œil oblique en répondant sèchement :

– Je n’ai pas d’explication à donner à ma sœur. Ce que j’ai dit, qu’elle tâche de le comprendre.

Dona Hermosa réprima un mouvement de colère. Ce fut d’un ton calme et froid qu’elle riposta :

– Soit, vous êtes libre, chef. Retournez donc à votre campement, réfléchissez à mes paroles. Si vous voulez vous unir à moi contre le Jaguar, faites-le-moi savoir d’ici quelques jours. Nous arrangerons alors notre action contre celui qui vous a fait enlever la Fleur-d’Églantier.

Le visage de l’Indien eut une rapide crispation, et la lueur de son regard se fit presque sinistre.

– Dans trois jours, ma sœur connaîtra ce qu’a décidé le Loup-Rouge.

Quand le chef comanche se fut éloigné, dona Hermosa murmura en le suivant des yeux :

– Il y viendra, car c’est un vindicatif et un ambitieux. Mais qu’a-t-il voulu dire en parlant du trésor ? Il est inaccessible ? Cependant, il prétend l’avoir vu... « Il faudrait connaître l’entrée du temple de la Lune... » C’est la phrase même que Paz a prononcée le jour où, dans un accès de confiance, elle m’a appris la signification du bijou singulier, « souvenir de famille », disait-elle, qui ne la quittait jamais.

La comtesse fit quelques pas lentement, puis, jetant un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer qu'aucun œil curieux ne l'observait, elle sortit de son corsage une demi-lune d'or sertie de rubis sur une de ses faces. Sur l'autre étaient gravés des caractères hiéroglyphiques.

« D'après Paz, ceci devrait servir à ouvrir cette entrée mystérieuse, songeait dona Hermosa. Mais elle prétendait ne pas savoir par quel moyen... C'est possible, d'ailleurs. Si vraiment Octezuma a voulu rendre inviolable ce lieu sacré, il a dû s'arranger de façon que ses descendants ignorent la manière d'y parvenir. Mais je voudrais bien savoir si don Pedro, lui, n'est pas plus avancé que moi ! »

Les sourcils froncés, elle considéra un moment les hiéroglyphes dont le sens restait un mystère pour elle. Puis elle remit la demi-lune dans son corsage en murmurant :

– Si j'avais pu me faire traduire cela, j'y aurais peut-être découvert des indications utiles. Mais outre la difficulté de trouver le traducteur, il y aurait eu pour moi danger à faire connaître

l'existence de cet objet... Et pourtant... pourtant,
là est peut-être la clef de l'énigme.

XV

Une petite caravane s'avancait le long de la route étroite, rocailleuse, qui escaladait l'un des contreforts de la sierra. Elle se composait de deux voyageurs – un vieillard et un jeune homme d'une vingtaine d'années – de huit peones et de quelques mules chargées de bagages. Le vieillard était un homme grand et maigre, d'apparence fort alerte encore. Son visage sec, parcheminé, se trouvait agrémenté d'un long nez à l'arête saillante qui lui donnait quelque ressemblance avec un oiseau de proie. Les lèvres minces et rentrées, les yeux froids, aigus, aux paupières rougies, complétaient cette physionomie fort peu sympathique.

On retrouvait chez le jeune homme quelques traits de ressemblance avec son compagnon. Le même nez offrait sa proéminence inusitée au milieu du visage mat aux lèvres amincies, que

mordaient fréquemment des dents blanches, fines, acérées comme celles d'un loup. Mais les yeux foncés, doux, câlins, souvent demi cachés sous les paupières ambrées, ne manquaient pas d'une certaine beauté. Au contraire du vieillard, ce jeune homme était de petite taille, bien proportionné d'ailleurs, et d'apparence vigoureuse. Tous deux portaient le costume des Mexicains de la classe aisée. Ils étaient bien armés, ainsi que les hommes de leur suite, et montaient de belles mules au riche harnachement.

Depuis quelques instants, le vieillard jetait des regards soucieux vers le ciel, dont un menaçant nuage sombre voilait le bleu pâle, vers l'ouest. Son compagnon demanda :

– Qu'y a-t-il, mon oncle ? Ce nuage t'inquiète ?

– En effet. Je crains un ouragan, l'un des plus terribles dangers de cette région. Vois-tu, Manuel, cette lueur cuivrée qui déborde tout autour de la nuée ?

– Oui. Est-ce un indice ?

– Je le crains.

En se détournant sur sa selle, le vieillard appela :

– Juanito ?

Un des peones s’approcha.

– Dis-moi, toi qui as déjà voyagé dans la sierra, ce que signifie ceci ?

Le peon hocha la tête.

– Je l’ai vu déjà, don Ramon !... Et j’ai bien peur que...

– L’ouragan, n’est-ce pas ?

– Oui, l’ouragan, señor.

– Il nous faudrait trouver un abri ; en connais-tu un par ici ?

– Pas trop loin, oui, señor. Mais il faut nous hâter pour passer l’endroit où le chemin s’étrangle, avant que se déchaîne la tempête. Car là, nous serions sûrs de laisser nos os.

Les mules, pressées par leurs conducteurs, se mirent à gravir plus rapidement la pente raide qui longeait à droite un escarpement rocheux, à

gauche une « barranca », profonde fissure coupant le plateau montagneux. Autrefois, des torrents s'y déversaient, alimentés par les pluies et la fonte des neiges. Mais depuis des siècles, elle ne recevait plus rien de la sierra dénudée aux cimes rudes et sèches. Peu à peu, des roches détachées des flancs de la montagne s'y étaient accumulées en un chaos pittoresque. Entre elles poussaient quelques agaves, quelques-unes de ces plantes des régions sèches qui ne parvenaient pas à atténuer la tristesse lugubre de ces lieux désolés.

Le menaçant nuage se rapprochait, plus sombre, plus inquiétant de minute en minute. Aucun souffle d'air ne passait dans l'atmosphère lourde, tranquille. En dépit de toute leur diligence, les voyageurs n'avaient pas fait cinq cents mètres quand un second coup de vent, sec, brûlant, les assaillit.

Juanito s'écria :

– Pressons-nous, señores ! Tâchons de passer le point dangereux. Le chemin est un peu plus large, ensuite...

Une nouvelle rafale lui coupa la parole. Les mules, sentant le danger, excitées par les peones, avançaient avec autant de rapidité que le permettait leur charge. Don Ramon et don Manuel tenaient la tête de la petite caravane. Ils atteignirent donc les premiers cet étranglement du chemin qui, sur une longueur de trois cents mètres, laissait tout juste assez d'espace pour le passage d'une mule.

Un faux pas, et la bête, avec son cavalier, se trouvait précipitée dans la barranca, profonde de trois à quatre cents mètres. Ce passage était fort dangereux par temps calme. Toutefois, grâce à l'adresse des mules toujours employées pour ces voyages dans la sierra, les accidents étaient fort rares. Mais à l'ouragan, rien ne pouvait résister. L'instinct des animaux les en avertissait, et c'est pourquoi, sans que leurs cavaliers eussent besoin de les exciter, les montures hâtaient le pas en dépit de la rude montée.

Don Ramon et son neveu avaient dépassé la moitié du périlleux passage quand la tourmente se déchaîna complètement. Le vent mugit en

s'engouffrant dans la barranca, et son souffle puissant assaillit les hommes engagés sur l'étroite corniche, au-dessus de l'abîme. Aveuglés, la respiration suspendue, don Ramon et don Manuel se laissèrent emporter par les mules affolées qui, d'un élan, atteignirent l'extrémité du passage dangereux, au-delà duquel le chemin reprenait une suffisante largeur pour que deux cavaliers y passassent de front.

Mais ils n'étaient pas sauvés pour cela. Car à ce moment l'ouragan, se ruant avec une violence inouïe, les enveloppa, les jeta, eux et leurs montures, contre la falaise qui se dressait à leur droite. La tête de don Ramon frappa le roc et le vieillard, inanimé, glissa de la selle. Fort heureusement, ses pieds avaient quitté les étriers. Il tomba lourdement sur le sol, juste au moment où l'irrésistible rafale saisissait la mule, l'enlevait, la précipitait au fond de la profonde barranca.

De son côté, don Manuel était emporté par sa monture affolée, le long du chemin rocailleux. D'un moment à l'autre, le vent allait s'emparer

de la bête et du cavalier, les jeter à leur tour dans l'abîme...

Un homme, tout à coup, sembla surgir de la falaise et, s'élançant à la tête de la mule, l'immobilisa d'une main vigoureuse. En même temps, il criait :

– Descendez !... Descendez !...

Don Manuel se laissa glisser à terre. L'inconnu lâcha la mule et, saisissant le jeune homme par le bras, l'entraîna vers une anfractuosité de la falaise où, en se serrant beaucoup, les deux hommes réussirent à se blottir.

Don Manuel haleta :

– Vous m'avez sauvé la vie !

L'autre répondit avec calme :

– C'est bien possible, se or.

Manuel jeta un rapide coup d'œil sur son compagnon. Celui-ci était un homme d'âge mûr, de petite taille et d'apparence vigoureuse, portant le costume habituel aux chasseurs et coureurs des bois. Don Manuel n'eut d'ailleurs pas le loisir de

prolonger son examen, car l'ouragan s'abattait à nouveau sur eux avec un redoublement de violence et les deux hommes avaient assez à faire de se défendre contre cette attaque, en s'enfonçant le plus profondément possible dans la fente rocheuse.

Ce fut le dernier et formidable effort de la tempête. Avec autant de soudaineté qu'elle s'était déchaînée, elle s'apaisa, probablement satisfaite des victimes qu'elle venait de faire.

L'inconnu dit à don Manuel :

– C'est fini, maintenant. Nous n'avons plus rien à craindre.

Le jeune homme s'écria :

– Mon pauvre oncle, qu'est-il devenu ? Il me suivait...

Le chasseur hocha la tête :

– Hum ! il y a bien à craindre... Allons-y voir.

Il prit le fusil qu'il avait déposé au fond de l'anfractuosité et quitta celle-ci en compagnie de don Manuel.

Les deux hommes n'eurent qu'à faire une centaine de mètres pour apercevoir le vieillard étendu à terre, sans mouvement.

L'inconnu le souleva et, après un rapide examen, déclara :

– Il vit. Nous allons le transporter en un endroit où il nous sera possible de lui donner quelques soins.

Don Manuel jeta un coup d'œil vers l'étroite corniche qui débouchait à quelques mètres de là.

– Des peones nous suivaient avec les mules. Je ne pense pas que...

– Oh ! señor ! leurs pauvres corps gisent maintenant au fond de la barranca ! Le Seigneur ait leurs âmes ! Vous auriez subi le même sort si vous n'aviez été hors de ce passage avant le dernier assaut de cet ouragan, l'un des plus courts et des plus terribles à la fois que j'aie jamais vus dans la sierra.

Tout en parlant, le chasseur enlevait don Ramon entre ses bras robustes. Aidé par Manuel, il se mit en marche, tous deux portant le vieillard

inanimé.

Dix minutes plus tard, ils atteignaient l'entrée d'une grotte creusée dans la falaise. Le chasseur y pénétra délibérément avec son compagnon et son fardeau, sans paraître surpris de la lueur qui annonçait la présence d'êtres humains tout au fond du vaste abri naturel utilisé par les voyageurs, assez rares d'ailleurs en cette région désolée.

Une dizaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient quatre Indiens, étaient assises autour d'un maigre feu qu'alimentaient des lichens séchés, assez nombreux en cette partie de la sierra. Tous les regards se tournaient vers les arrivants. Une femme se leva et demanda :

– Qu'y a-t-il ? Un homme blessé ?... malade ?

Le chasseur répondit laconiquement :

– Une victime de l'ouragan, señora.

D'un rapide coup d'œil, la femme – dona Hermosa de Chantelaure – dévisagea le chasseur, puis don Manuel. Quelque surprise, de l'intérêt apparent dans son regard, surtout quand celui-ci

fut tombé sur le vieillard évanoui.

Elle offrit son aide, que don Manuel accepta avec empressement. Quelques instants plus tard, don Ramon était étendu sur un zarapé, et la comtesse essayait de le faire revenir à lui.

Mais ses efforts furent vains, et de même ceux que tenta ensuite le chasseur, qui connaissait des moyens énergiques pour les cas d'évanouissement.

– Il doit y avoir commotion cérébrale, conclut-il. Nous n'y pouvons rien, en ce cas. Il faut attendre. Le señor reprendra peut-être connaissance d'un moment à l'autre.

– Mon pauvre oncle ! dit Manuel en joignant les mains. Quelle terrible aventure ! Et qu'allons-nous devenir, seuls dans cette sauvage sierra, maintenant que nos serviteurs et nos bagages n'existent plus ?

M^{me} de Chantelaure dit gracieusement :

– Soyez assuré, señor, que nous n'abandonnerons pas des voyageurs en détresse ! Voyez...

Son doigt s'étendait vers une partie de la grotte où se trouvaient sept mules vigoureuses.

– ... Nous pourrions vous céder l'une d'elles, ainsi que quelques approvisionnements. De cette manière, il vous sera possible d'emmener votre oncle, dès qu'il se trouvera mieux, hors de ces lieux inhospitaliers.

– Vraiment, señora, je ne sais comment vous exprimer... Permettez-moi de vous faire connaître le nom de vos obligés : mon grand-oncle est don Ramon Ferrago...

Dona Hermosa dit vivement :

– Don Ramon Ferrago ? L'oncle de don Antonio ?

– Lui-même, señora... et moi je suis son fils, don Manuel Ferrago.

M^{me} de Chantelaure tendit la main au jeune homme :

– En ce cas, soyez doublement le bienvenu ! J'ai connu votre père, don Manuel, j'ai apprécié toutes les belles qualités dont il était pourvu. Dès le premier moment, votre ressemblance avec lui

m'a frappée. J'ai aussi reconnu don Ramon, que j'avais eu l'occasion de voir en compagnie de son neveu.

– Je suis charmé, señora, d'une si heureuse rencontre !... et aussi d'entendre faire l'éloge de mon père, qui eut tant d'ennemis.

– Oui, je sais. Il m'en a entretenue plus d'une fois. Peut-être, bien que vous fussiez très jeune à cette époque, avez-vous entendu parler de dona Hermosa Barral ?

– Oui, je m'en souviens. Serait-ce vous, señora ?

– C'est moi... devenue, par mon second mariage, la comtesse de Chantelaure... Et voici mon mari, le comte Arnaud de Chantelaure.

M. de Chantelaure, qui était assis près du feu sur une couverture, se leva lentement. La lueur du foyer éclaira son visage pâli, creusé, aux yeux un peu enfoncés dans l'orbite. Il tendit la main à don Manuel avec un mot de bienvenue prononcé d'un ton lassé. Puis il se tourna vers le chasseur, qui était resté un peu en arrière. Un mouvement de

surprise lui échappa. L'autre s'avança d'un pas et dit avec tranquillité :

– Je crois, señor, vous avoir déjà vu un jour ?... à la pulqueria de Pedrito ?

M. de Chantelaure balbutia :

– En effet. Il me semblait vous reconnaître... Le Castor-Franc, n'est-ce pas ?

– Lui-même, señor.

Don Manuel dit avec un élan quelque peu théâtral :

– Je vous présente mon sauveur, señora et señores ! Sans lui, je serais au fond de la barranca, en fort mauvais état !

M^{me} de Chantelaure tendit la main au Canadien en disant avec un aimable sourire :

– Je vous félicite, señor. Mais, Arnaud, vous ne m'aviez jamais dit que vous connaissiez ce caballero ?

Son regard, à la fois câlin et méfiant, se dirigeait vers le comte. Celui-ci répondit brièvement :

– Je le connais pour lui avoir serré la main au passage, dans la salle de la pulqueria, comme je l’aurais fait à tout compatriote. Car ce brave Canadien en est un pour moi.

– Ah ! en effet... Eh bien, señores, prenez donc place à notre feu. Je vous présente le Loup-Rouge, un des grands chefs de la nation comanche...

La présence du Loup-Rouge ne parut aucunement étonner le Castor-Franc. Mais l’Indien, lui, avait eu dans le regard un éclair de contrariété. Néanmoins, il salua le Canadien en disant :

– Mon frère est un grand chasseur, qui est aimé de toute la nation. L’Élan-Rapide, le puissant sachem des Comanches, est le meilleur ami de mon frère.

– C’est exact, chef. Mais que faites-vous donc ici, loin de votre village ?

La question ne parut pas embarrasser le Loup-Rouge. Il répondit sans hésiter :

– J’accompagne ces étrangers qui vont voir le

grand « teocalli »... Et mon frère, quel motif l'amène dans la sierra ?

Le Castor-France riposta d'un ton calme et narquois :

– Mais simplement le plaisir de m'y promener, chef. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que j'y viens et j'aurais pu, comme vous, servir de guide jusqu'au « teocalli ».

Don Manuel fit observer :

– C'était là aussi le but de notre voyage. Mon oncle voulait étudier ce monument sacré, fort peu connu encore.

– Oui, je sais que don Ramon est un savant très au courant de tout ce qui a trait au passé du Mexique, dit dona Hermosa.

– Mon oncle s'est particulièrement spécialisé, depuis quelques années, dans l'étude de l'écriture aztèque.

Dona Hermosa eut un tressaillement, et ses noires prunelles brillèrent pendant quelques secondes.

Avec affabilité, elle invita les nouveaux venus

à s'asseoir. Les hommes qui se trouvaient autour du feu s'écartèrent un peu pour leur faire place. Il y avait là, outre trois Indiens qui suivaient le Loup-Rouge, Corpano, l'arriero, et six des aventuriers engagés naguère par Pedrito. Les quatre autres manquaient... et parmi eux Floriano et l'Œil-qui-roule. Ils avaient été congédiés par dona Hermosa avant d'atteindre la sierra, sous prétexte que la présence des quatre Indiens rendait la leur inutile ; et le paiement intégral de la somme promise, augmenté d'une forte prime, ne leur permettait aucune réclamation.

M. de Chantelaure avait repris place sur sa couverture. Le Castor-Franc, assis près de lui, remarqua au bout d'un instant que des frissons l'agitaient de temps à autre.

Il s'informa :

– Avez-vous froid, monsieur ?

– Il me semble par moments que mes veines charrient de la glace au lieu de sang. Je me sens très souffrant depuis quelque temps...

Dona Hermosa intervint d'un ton de reproche

suave :

– Mon cher ami, vous vous faites des idées, à mon avis. Ces malaises sont purement nerveux.

Le comte hocha la tête.

– J’en doute ! Chaque jour, je me sens plus malade.

Il se tut en ramenant autour de lui le manteau qui couvrait ses épaules. À la lueur du foyer, son visage prenait une teinte presque livide. Le Canadien l’enveloppa d’un rapide coup d’œil, inquiet et scrutateur. Et ce regard, plus d’une fois, se reporta encore sur cette physionomie défaite, lassée, tandis que M^{me} de Chantelaure expliquait à ses hôtes :

– Nous sommes à la recherche d’un parent disparu depuis près de deux ans. Le Loup-Rouge nous a donné à ce sujet des indications précieuses, et a même accepté de nous guider sur les traces du pauvre garçon. Évidemment, nous n’avons pas le chimérique espoir de le retrouver vivant ! Mais si, du moins, nous pouvions rapporter ses ossements à sa pauvre mère, qui se

meurt de l'affreuse incertitude !

Dona Hermosa débita ce mensonge avec un naturel, un aplomb capables de convaincre tout homme moins prévenu que ne l'était le Castor-Franc. Ceci constituait la version « officielle » de l'expédition, telle qu'on l'avait aussi présentée aux hommes engagés par Pedrito.

Dans la soirée, comme M^{me} de Chantelaure se dirigeait vers le coin de la grotte où elle allait prendre son repos, Corpano se dressa près d'elle et chuchota :

– Attention au Castor-Franc, señora ! Il est tout dévoué à don Pedro de Sorrès et est envoyé sûrement pour nous espionner.

– Je m'en doutais. Mais comment vient-il ouvertement ? Il devait pourtant craindre d'être reconnu par quelqu'un de nous ?... Quand ce ne serait que le Loup-Rouge, qui m'a donné tout à l'heure le même avertissement que vous ?...

– Je ne comprends pas, en effet... Mais il faut nous méfier beaucoup. Don Pedro est rusé,

l'Élan-Rapide l'est encore davantage.

– Nous veillerons, Corpano. Bonsoir et merci !

XVI

L'histoire du Mexique au temps de la domination indienne est demeurée assez obscure. D'après les traditions orales, trois immigrations successives, venant du nord, amenèrent en ce pays les Toltèques, les Tchichimèques et les Aztèques. Ces peuples avaient atteint un grand degré de civilisation. Chez les Toltèques, le sentiment artistique était fort développé. Leurs mœurs étaient douces, policées, leur religion n'avait rien des pratiques sanguinaires en usage chez les Aztèques. Ceux-ci offraient à leurs divinités des sacrifices humains sur des autels que supportaient d'énormes pyramides quadrangulaires. Quelques-uns de ces « teocalli » ont subsisté jusqu'à nos jours... Et c'était l'un d'eux, fort peu connu jusqu'alors et situé dans la sierra, que don Ramon Ferrago allait voir en compagnie de son neveu, quand l'ouragan les avait saisis au bord de la barranca.

Or, quatre jours après cet incident qui avait failli si mal tourner pour eux, deux jeunes gens, débouchant d'un étroit sentier, arrivaient au plateau rocheux sur lequel se dressait l'immense assemblage de blocs de pierre reliés par un indestructible ciment.

L'un était un Blanc, l'autre un Indien : don Ruiz de Sorrès et l'Antilope.

Tous deux s'assirent au pied du « teocalli ». Don Ruiz dit avec un peu d'impatience :

– Le Castor-Franc tarde bien à nous rejoindre. J'espère, cependant, qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

– Le Castor est un homme prudent. Il ne se presse jamais pour bien remplir les missions dont on le charge.

– Oui, mais le Loup-Rouge et dona Hermosa sont de dangereux adversaires. C'est égal, ils doivent chercher vainement quelles sont ces pistes qui les précèdent depuis leur entrée dans la sierra. Ils ne se doutent pas, ces bandits, qu'un autre chemin existe pour atteindre le temple de la

Lune... et que don Pedro de Sorrès s'apprête à les recevoir là-bas.

Le jeune homme rit silencieusement, tandis que le regard de son compagnon s'éclairait de contentement ironique.

Pendant quelques instants, don Ruiz et l'Indien restèrent songeurs, les yeux attachés sur les cimes rudes et sèches qui fermaient l'horizon. Tout à coup, l'Antilope dit avec une intonation de joie calme :

– Voici le Castor-Franc.

Ruiz se mit vivement debout et alla au-devant du Canadien, la main tendue.

– Enfin vous, ami ! Je commençais à craindre que vous n'ayez eu des difficultés parmi ces estimables personnages.

– Eh ! j'étais surveillé de près, je vous le promets, don Ruiz ! Mais avec de l'adresse, on se tire toujours des pas difficiles.

– Venez nous raconter cela, Castor-Franc.

Quelques instants plus tard, les trois amis avaient pris place sur le sol couvert d'une herbe

rare. Tandis que l'Antilope sortait de son sac les tortillas de maïs et la viande séchée qui devaient composer le repas, don Ruiz interrogeait :

– Vous avez vu M. de Chantelaure ?

– Oui... mais impossible de lui parler. M^{me} de Chantelaure était là sans cesse, feignant de l'entourer de soins. Car il est malade, le pauvre homme... et bien malade, je le crains.

– Qu'a-t-il donc ?

Le Canadien hocha la tête.

– Au juste, je ne sais. Mais pour vous dire toute ma pensée, don Ruiz, je me demande si... dona Hermosa ne cherche pas à se débarrasser d'un personnage gênant.

– Quoi, vous avez une idée ?...

– Qu'elle lui a donné une mauvaise drogue. Il doit la gêner plutôt, surtout si elle doute qu'il a des soupçons à son sujet.

– Il aura peut-être commis une maladresse, une imprudence capable de mettre cette femme sur la voie. C'est un homme faible... et elle est fort adroite, douée, certainement, d'une ruse

infernale. Ainsi, Castor-Franc, vous n'avez pu échanger un seul mot seul à seul avec lui ?

– Aucun ! La Panthère blanche, comme l'appelle si justement l'Élan-Rapide, ne cessait de nous surveiller, de guetter jusqu'aux regards que nous échangions. Et elle n'était pas seule pour cette jolie besogne. Ce maudit Loup-Rouge rôdait sans cesse autour de nous... puis aussi Corpano, l'arriero.

– Corpano ? Ah ! oui, le père du traître que fit exécuter mon père.

– C'est cela, il a une tête que je n'aime guère... et, naturellement, il ne doit pas avoir une grande sympathie pour don Pedro. Il est donc possible que M^{me} de Chantelaure ait trouvé chez lui un complice empressé.

– En effet... Et ne faudrait-il pas voir là une corrélation avec le congé donné à Floriano et à l'Œil-qui-roule ? Corpano sait, naturellement, qu'ils ont fait partie de la guérilla de mon père. Il a pu avoir des soupçons, les surveiller de très près et surprendre quelque fait qui lui a paru louche. Aussitôt informée, dona Hermosa a jugé prudent

de se séparer d'eux et, afin de leur dérober sa méfiance, elle a congédié en même temps deux autres de leurs compagnons sous le prétexte qu'ils lui devenaient inutiles par suite de la présence du Loup-Rouge et de ses Indiens. Précaution vaine, d'ailleurs, car nul d'entre nous ne s'est trompé sur ses véritables intentions.

Pendant un moment, don Ruiz resta silencieux, réfléchissant. Puis il déclara :

– Je crois prudent de soustraire M. de Chantelaure aux entreprises criminelles de cette femme. Si mon père était là, il prendrait cette résolution, j'en suis persuadé. Vous, Castor-Franc, quel est votre avis ?

– Le même que le vôtre, don Ruiz. Il faut essayer de sauver ce pauvre homme – s'il en est temps encore. Mais ce ne sera pas une affaire très facile, entouré comme il l'est.

– Bah ! nous ne sommes pas tous trois gens à nous embarrasser des obstacles, des difficultés. Réfléchissons à cela très sérieusement, Castor-Franc, et combinons l'enlèvement de M. de Chantelaure.

– Je ne demande pas mieux, don Ruiz. Cet homme m’a fait pitié... quoique, à vrai dire, il ait bien un peu ce qu’il mérite pour s’être laissé entortiller de cette manière. Mais il faut que je vous raconte mon séjour parmi la troupe de M^{me} la comtesse de Chantelaure... Et d’abord, la petite aventure qui me mit en rapport avec l’oncle et le fils du colonel Ferrago.

Don Ruiz eut un brusque mouvement.

– Que dites-vous ?

Brièvement, le Canadien relata les faits qui s’étaient passés quatre jours auparavant. Ruiz l’écoutait avec une attention profonde et chaque fois que le Castor-Franc prononçait le nom de Ferrago, une lueur traversait le regard du jeune Mexicain.

Quand le Canadien se tut, Ruiz murmura :

– Est-ce vraiment dans un seul but d’étude que don Ramon voyage par ici ? Oui, probablement, car il est connu dans le monde savant pour ses travaux sur le Mexique d’autrefois. Je crois donc à une simple coïncidence... Et, sans doute, M^{me} de

Chantelaure n'est-elle pas très satisfaite de cette rencontre, l'oncle et le neveu devant lui paraître plutôt personnages gênants en la circonstance.

– Il est déjà convenu qu'elle les laissera ici même, avec les provisions nécessaires, pendant qu'elle s'en ira plus loin voir « si elle trouve les traces de son parent disparu », comme elle dit avec un aplomb incroyable. Au retour, elle reprendra les deux individus. Don Ramon avait retrouvé sa connaissance, hier, et il est probable que peu à peu il se remettra tout à fait. Pour le moment, il a perdu la mémoire et a l'air passablement abruti.

Don Ruiz demanda :

– Il n'est pas question de laisser avec eux M. de Chantelaure, malade, au lieu de le traîner encore pendant trois jours sur les sentiers de la sierra ?

– Je n'en ai pas entendu parler.

Pendant un long moment, les trois hommes restèrent silencieux. Ruiz songeait, le front sur sa main. Ce fut lui qui reprit la parole, en disant

d'un ton décidé :

– Vous partirez demain matin pour aller rejoindre mon père, Castor-Franc, et pour l'instruire de ce qui se passe. De notre côté, l'Antilope et moi nous nous chargeons d'enlever M. de Chantelaure aux griffes de la Panthère...

Et s'adressant au jeune Indien, don Ruiz ajouta :

– Si mon frère trouve un bon moyen, qu'il me le dise. Bientôt, quand j'aurai mûri mon plan, je lui en ferai part et nous verrons ensemble à jouer un bon tour aux ennemis du Jaguar.

XVII

Dans la matinée du lendemain, la caravane des Chantelaure arriva au grand « teocalli », au pied duquel fut aussitôt établi le campement.

Don Ramon, qui avait fait le trajet porté par deux vigoureux peones, parut tout à coup sortir de la somnolence dans laquelle, depuis deux jours, il restait plongé. La vue du monument sacré, but de son voyage, réveillait quelque peu son intelligence endormie à la suite de la commotion cérébrale. Quand les hommes l'eurent étendu à terre, il resta les yeux fixés sur l'énorme pyramide, en une contemplation béate que personne ne vint troubler.

– Laissons-le. Il va peu à peu retrouver toute sa lucidité, assurait dona Hermosa à don Manuel.

Elle n'avait pas cessé d'entourer de soins le vieillard et avait manifesté un vif contentement quand, deux jours auparavant, il était enfin sorti

de l'état d'insensibilité qui avait suivi le choc violent sur le roc du sentier.

À Manuel, elle témoignait une grande sympathie, et le jeune homme semblait tout à fait conquis par son amabilité, par ce charme ensorcelant dont elle savait si bien user pour aveugler autrui sur sa piètre valeur morale.

En sa compagnie, tandis qu'on dressait les tentes, elle visita l'intérieur de la gigantesque pyramide, qui avait dû servir de lieu de réunion à la foule des fidèles, tandis qu'au-dessus les sacrificateurs immolaient, sur l'énorme autel de pierre, les victimes humaines offertes à Huitzilopochtli, le féroce dieu de la guerre.

– Le grand-prêtre leur ouvrait la poitrine avec un couteau d'obsidienne, expliquait don Manuel. Il leur arrachait le cœur et le jetait à la foule, qui s'en disputait les lambeaux pour les avaler. Ce cannibalisme religieux, ces rites sanguinaires faisaient du peuple aztèque, réellement civilisé sous d'autres rapports, une nation inférieure à celle des Toltèques, dont la religion ne connaissait pas les sacrifices humains.

Dona Hermosa ne frissonnait point à l'évocation des sinistres scènes dont le « teocalli » avait été le théâtre. La sensibilité n'existait pas chez cette femme, uniquement préoccupée de son but d'ambition et de lucre. Don Pedro l'avait bien jugée, naguère, en disant à son fils qu'il la croyait capable de tout, et que, même sans preuve, il était assuré qu'elle avait fait mourir sa cousine Paz.

Peu après, en quittant don Manuel, M^{me} de Chantelaure alla trouver le Loup-Rouge qui fumait gravement, adossé au « teocalli ». À mi-voix, elle demanda :

– Vous n'êtes toujours pas fixé, chef, au sujet de ces traces que nous retrouvons depuis notre entrée dans la sierra ?

Le Comanche hocha la tête.

– Non. Ainsi que je l'ai déjà dit à ma sœur, ces traces de pas sont celles d'un Indien et d'un Blanc, comme il m'est facile de le reconnaître, bien que celui-ci porte aussi des moksens. Mais quels sont ces hommes ? Dans quel but nous précèdent-ils ? Voilà ce que je ne puis savoir.

– Croyez-vous toujours que ce ne soient pas l'Élan-Rapide et le Jaguar ?

– Ces pas sont ceux de jeunes hommes. La piste va en avant, revient en arrière. Ces inconnus ont dû rôder autour de nous, depuis notre départ, et passer à plusieurs reprises près de notre campement.

– Enfin, il est bien certain qu'ils sont des espions du Jaguar. Donc, il ne faut pas nous relâcher de notre surveillance. Déjà, nous avons pu nous débarrasser de l'Œil-qui-roule et de Floriano, introduits par l'ennemi jusque dans notre troupe. Sans Corpano, ces hommes seraient encore parmi nous et nous ignorerions le retour de don Pedro, ses accointances avec mon mari. Bref, nous serions à la merci de notre dangereux adversaire.

– Le Castor-Franc était aussi un espion du Jaguar.

– Oui... mais grâce à notre prudence, il n'a pas dû rapporter beaucoup de renseignements à celui qui l'a envoyé.

– Il a pu dire au Jaguar que le mari de ma sœur était bien malade.

M^{me} de Chantelaure soutint sans sourciller le regard aigu et railleur de l’Indien.

– Eh bien, cela n’a aucune importance, que je sache.

Le chef eut un sourire ambigu.

– Le Castor-Franc, l’ami du grand sachem des Comanches, connaît peut-être le poison que prépare Atzol, le sorcier qui sait les secrets pour faire mourir lentement.

Dona Hermosa ne put maîtriser un tressaillement et pâlit un peu.

Elle dit d’une voix mal assurée :

– À quel propos me parlez-vous de cela, chef ?

– Ma sœur croit-elle donc que le Loup-Rouge n’a pas deviné de quoi meurt son mari ?

Dona Hermosa ne perdit pas contenance. En levant les épaules, elle répliqua d’un ton mécontent :

– Vous me racontez là des choses bizarres,

chef. N'en parlons plus, cela vaut mieux. Continuez de surveiller ces pistes, méfions-nous du Castor-Franc, qui nous a quittés si brusquement... et, le plus tôt possible, gagnons le temple de la Lune, car certainement le Jaguar doit préparer quelque chose contre nous.

Le Comanche dit avec un rictus de haine :

– Le Jaguar est un homme puissant. Mais le Loup-Rouge se vengera de lui et brisera ses os. Un jour, ma sœur verra sa chevelure à la ceinture du chef.

– Je le souhaite de tout mon cœur, répliqua en souriant dona Hermosa.

Et la belle Panthère – si bien nommée – s'en alla de son pas glissant, onduleux, vers don Ramon Ferrago toujours plongé dans la contemplation du « teocalli ».

Comme le vieillard ne semblait pas s'apercevoir de sa présence, elle lui toucha l'épaule en se penchant vers lui.

Don Ramon tourna la tête, en attachant sur elle un regard qui n'avait pas retrouvé toute son

acuité.

– Ce « teocalli » vous intéresse, don Ramon ? Dès que vous serez mieux, il faudra voir l'intérieur. Il y a là quelques curieuses figures taillées dans la pierre... et des caractères hiéroglyphiques dont le sens reste pour moi, profane, une complète énigme.

Le vieillard dit avec un accent hésitant :

– Moi, je sais... Je les lirai...

– Oui, vous êtes très savant sur ces questions-là...

D'un coup d'œil rapide, dona Hermosa s'assura que personne ne se trouvait aux alentours. Alors, plus bas encore, elle ajouta :

– Je veux vous montrer quelque chose. C'est un souvenir de famille ; mais n'en dites rien à personne, car je ne suis pas sûre du tout des gens de ma troupe, et ce bijou les tenterait...

Tout en parlant, elle sortait de son corsage la demi-lune d'or et mettait sous les yeux du savant la face gravée.

– ... Ce sont bien là des caractères aztèques,

n'est-ce pas ?

Un subit intérêt anima le regard encore embrumé du vieillard.

– Oui... Attendez...

Il prit la demi-lune entre ses doigts secs et, sortant une loupe de sa poche, lut lentement, tout bas d'abord, puis à demi-voix :

« Quand la Lune sera pleine, elle ouvrira le temple saint. »

Don Ramon leva les yeux sur M^{me} de Chantelaure, en ajoutant :

– Je ne puis vous expliquer, señora, ce que signifie cette phrase, qui a sans doute un sens symbolique.

– Très certainement. Je suis contente néanmoins que vous me l'ayez traduite. Ces hiéroglyphes m'agaçaient un peu... et puis, toute femme est curieuse, c'est chose établie depuis notre mère Ève. Merci, don Ramon.

D'un geste doux, mais sûr, elle reprenait la demi-lune que don Ramon considérait de nouveau avec intérêt. Puis elle la remit dans son

corsage, en ajoutant :

– Je tiens à ce bijou, que m’a légué mon père. Il est pour moi un porte-bonheur. Car je suis un peu superstitieuse, don Ramon. C’est une petite faiblesse que je vous avoue bien simplement. Mais je vais maintenant vous laisser vous reposer... Comment vous sentez-vous, ce matin ?

– Bien mieux. La brume que j’avais là se dissipe.

Il passait la main sur son front.

– Tant mieux ! La contemplation de ce superbe « teocalli » achèvera la guérison. À tout à l’heure, cher don Ramon.

Elle s’éloigna et alla jeter un coup d’œil sur ses bagages que déchargeait un peon. Oliva ne se trouvait plus là pour exercer la surveillance et s’occuper du service de la comtesse. Elle était tombée malade à Tolano et, comme de tout temps sa santé avait été délicate, dona Hermosa s’était décidée à la laisser chez son frère pendant la durée de cette expédition fatigante et dangereuse... La jeune métisse ne s’y était pas

résignée sans peine. Elle ne manquait pas moins à sa maîtresse, dont elle était depuis des années la confidente et la complice. Tous les secrets desseins de dona Hermosa, elle les connaissait, elle avait aidé de tout son pouvoir à leur réalisation... Et en quittant Tolano pour courir sa périlleuse aventure, c'était à cette fidèle servante que la comtesse avait remis en dépôt la boîte d'or enlevée à dona Paz en même temps que la demi-lune.

Ayant constaté que ses bagages étaient déchargés avec un soin suffisant, M^{me} de Chantelaure se dirigea vers la tente déjà dressée, où son mari prenait un peu de repos. Quand elle entra, il ne bougea pas, ne souleva même pas ses paupières. Elle jeta un rapide coup d'œil sur le visage aux tons livides et eut un rapide, un cynique sourire de satisfaction.

Lui, pendant ce temps, songeait avec un frisson de répulsion et d'effroi : « Elle... encore elle ! » Il avait peine à supporter la présence de cette femme dont il avait été si follement épris. Ce que don Pedro lui avait appris d'elle, à la

« casa grande », était plus que suffisant pour lui inspirer une profonde horreur de la créature sans scrupules, sans honneur, sans pitié, qui n'avait pas reculé devant l'odieux marché : Clara Ajuda livrée au Loup-Rouge en retour du renseignement désiré. L'obligation où il se trouvait de lui dérober ses sentiments paraissait fort dure à cet homme dont la faiblesse se mêlait de violence, dont le caractère indécis et orgueilleux ne se prêtait guère à la patience, à la ténacité, aux ruses diplomatiques.

Après avoir trop longtemps fléchi sous le joug d'Hermosa, il aspirait maintenant à lui crier son mépris, à être délivré de sa vue... Mais les recommandations de don Pedro étaient formelles. Le comte s'y était donc soumis en frémissant. Il avait adopté un air d'indifférence maussade, de froideur ironique, dont sa femme d'ailleurs n'avait paru tenir nul compte. Elle avait continué de diriger tout, de préparer l'itinéraire, sans jamais demander l'avis d'Arnaud. C'est ainsi qu'un jour, il avait appris le congé donné à quatre hommes de leur troupe, dont l'Œil-qui-roule et Floriano... puis leur remplacement par le Loup-

Rouge et trois de ses Indiens. M^{me} de Chantelaure, à cette occasion, lui avait expliqué brièvement :

– Le chef va nous servir de guide jusqu’au gisement.

Il avait riposté avec une sèche ironie :

– À votre place, je redouterais que cet Indien à mine peu rassurante vous massacre un beau matin, pour vous dévaliser. Fort probablement, c’est là le sort qui nous attend avec toutes vos belles combinaisons.

Elle avait levé les épaules sans répondre, en jetant vers lui un coup d’œil moqueur dans lequel se glissait une menace.

Arnaud, par ailleurs, n’avait pas tenté de s’opposer à la poursuite de l’expédition. Il obéissait en cela aux instructions de don Pedro – car s’il n’eût suivi que son inspiration, il aurait laissé là Hermosa, après lui avoir nettement dit ce qu’il pensait d’elle.

Mais non, il fallait dissimuler, subir en apparence la volonté de cette femme qui, elle,

savait si bien manier l'hypocrisie, la perfidie. Quand il avait commencé d'être saisi de malaise au moment où ils atteignaient la sierra, elle s'était montrée pleine d'attention pour lui et, depuis lors, n'avait cessé de lui donner ses soins. Mais il n'éprouvait de cette sollicitude aucune reconnaissance. Bien loin que ses sentiments changeassent à l'égard de la comtesse, il était de plus en plus envahi par l'éloignement répulsif, par cette même angoisse torturante qui avait saisi la pauvre Paz quelque temps avant sa mort, quand elle avait eu l'intuition qu'une main sournoise, implacable, lui versait lentement la mort.

Le malaise, au lieu de diminuer les jours suivants, s'était quotidiennement aggravé. D'étranges symptômes inquiétaient M. de Chantelaure, et bientôt éveillaient ses soupçons. Il se souvenait des insinuations de don Pedro, relativement à des faits de haute gravité qu'il imputait à Hermosa. En se voyant seul parmi ces gens complices ou à la solde de la comtesse, il songeait en frissonnant :

« Si vraiment elle veut ma disparition, je suis perdu. Nul, ici, ne m'aidera à lui échapper ! »

Aussi avait-il éprouvé un grand espoir en voyant apparaître le Castor-Franc, cet après-midi où l'ouragan avait failli précipiter dans la barranca don Ramon Ferrago et son petit-neveu. Cet homme, pensait-il, devait être un émissaire chargé par don Pedro d'une communication pour lui. Il pourrait donc faire savoir à l'hacendero le grand péril dans lequel il se trouvait et peut-être serait-il encore temps de le sauver.

Dès lors, il avait guetté avidement l'instant propice pour communiquer avec le Canadien. Mais jamais cette occasion ne s'était présentée, fût-ce quelques secondes, pendant ces trois jours où le Castor-Franc, suivant le même chemin que la caravane des Chantelaure, s'était retrouvé plusieurs fois en contact avec elle. Une surveillance implacable entourait M. de Chantelaure, sournoisement et sans relâche. Dona Hermosa ne le quittait guère, et si elle était obligée de s'éloigner, il voyait s'approcher de lui Corpano, ou bien ce Loup-Rouge pour lequel il

éprouvait une violente aversion.

Puis, le quatrième jour, le Castor-Franc ne s'était plus montré. Arnaud avait alors pensé avec désespoir :

« C'est fini pour moi ! Personne ne me sauvera ! »

Aujourd'hui, sa faiblesse était si grande qu'il regardait à faire le moindre mouvement. Mais l'esprit travaillait. Arnaud de Chantelaure se demandait où était en ce moment don Pedro et de quelle façon il mettrait à exécution son plan destiné à contrecarrer les desseins de dona Hermosa. L'ignorance dans laquelle il se trouvait sur ce double point était pénible au comte... Mais le passage du Castor-Franc lui prouvait, du moins, que don Pedro n'avait pas abandonné la partie.

Puis la pensée d'Arnaud se reportait sur Rosario, l'enfant très chère dont il n'avait plus de nouvelles depuis que l'expédition avait quitté Tolano. Et le cœur du père se serrait d'une angoisse nouvelle. Que deviendrait en effet la petite fille, s'il disparaissait ? Hermosa avait

toujours paru lui témoigner de l'affection. Mais il savait maintenant quelle habile comédienne était cette femme. De toute évidence, elle ne se soucierait pas de l'enfant sans fortune qui ne serait qu'un embarras pour elle.

Mais il y avait don Pedro. Certainement, il n'abandonnerait pas la fille de sa cousine Paz. Ah ! si, du moins, il était libre de lui recommander la chère petite !... s'il pouvait le revoir avant de mourir !

Mourir ! Seul parmi des ennemis, sans une sympathie, sans aucun des secours religieux auxquels aspirait secrètement son âme envahie peu à peu par le repentir, reprise par les croyances d'autrefois qu'avait rejetées l'homme désireux de se délivrer des entraves morales...

Une larme glissa hors des paupières brunies et, lentement, coula le long de la joue blême.

*

Maintenant, la nuit était venue. Un croissant

de lune, dans le ciel pur, éclairait le plateau rocheux et le grand « teocalli ».

Tout reposait dans le campement que gardaient ce soir les Indiens du Loup-Rouge. Sous la tente, dona Hermosa dormait, confiante dans la vigilance de ces sentinelles accoutumées à saisir les moindres bruits dans les ténèbres. Mais M. de Chantelaure, lui, n'avait pu encore trouver le sommeil. Il songeait de nouveau à sa fille, à la mort qu'il sentait proche, à l'infamie de celle qu'il avait associée à son existence et son cœur passait par tous les déchirements, par toutes les angoisses, tandis que la sueur, en grosses gouttes, mouillait son visage et son pauvre corps frissonnant de fièvre.

D'une main tremblante, il repoussa une des couvertures dont il s'enveloppait. La nuit était fraîche, cependant. Mais Arnaud avait préféré demeurer sous cette tente, plutôt que de s'installer à l'intérieur du « teocalli ». Cette énorme salle, où l'esprit évoquait les affreux sacrifices d'autrefois, avait produit sur lui une impression lugubre. D'ailleurs, en dehors de don

Ramon et de son petit-neveu, personne, dans la troupe, n'avait paru désireux de la choisir pour abri. Ce « teocalli » inspirait aux Indiens une terreur sacrée ; quant aux aventuriers, ils aimaient mieux dormir à l'air, enveloppés dans leurs zarapés selon leur habitude.

La tente des Chantelaure avait été dressée contre une des faces de la pyramide, celle où se trouvait l'ouverture étroite et haute par où l'on pénétrait dans le teocalli. Une distance de quelques pas la séparait de cette entrée, qu'aucune porte ne fermait depuis des siècles.

Tour à tour brûlant et glacé, l'âme en détresse et le corps agité d'une fièvre violente, Arnaud de Chantelaure songeait avec une irritation douloureuse, en regardant le visage tranquille d'Hermosa, en écoutant sa respiration régulière :

« Elle dort ! Oui, elle peut dormir, avec une conscience comme la sienne ! Ah ! la misérable ! Si vraiment ce que je soupçonne est vrai... si c'est elle qui... Mais non, non, je ne veux pas arrêter ma pensée là-dessus. Je ne veux pas... »

Et pourtant l'idée affreuse, l'odieux soupçon

lui revenaient toujours, alors que son regard, comme invinciblement attiré, retournait à ce tranquille visage aux paupières closes, à la bouche mince que plissait un sourire dans le sommeil.

Soudainement, il perçut un glissement léger. La portière de la tente fut soulevée, deux hommes bondirent à l'intérieur, dans la pâle clarté lunaire. Tandis que l'un d'eux se jetait sur dona Hermosa, l'autre s'élançait vers M. de Chantelaure qui se dressait déjà, prêt à donner l'alarme.

Il dit rapidement, d'une voix assourdie :

– Je suis Ruiz de Sorrès. Je viens vous sauver. Suivez-nous.

Arnaud se souleva, tout à coup galvanisé, les mains tendues vers le jeune homme.

– Voici ! Aidez-moi... Je suis sans forces...

Ruiz lui prit les mains, le souleva, passa le bras autour de sa taille pour le soutenir. Pendant ce temps l'Antilope, avec une remarquable célérité, avait bâillonné dona Hermosa, puis lié solidement ses bras et ses jambes. Ainsi

brusquement enlevée à son paisible sommeil, M^{me} de Chantelaure, les yeux dilatés par l'effroi et la fureur, put voir les deux visiteurs nocturnes disparaître, emmenant son mari – sa victime.

Don Ruiz et l'Indien entraînèrent le comte jusqu'au teocalli, où tous trois pénétrèrent. Dans la gigantesque salle, un pâle rayon de lune éclairait faiblement deux corps étendus à terre : ceux du savant et de don Manuel, également surpris dans leur sommeil, bâillonnés et ligotés comme dona Hermosa.

Les trois hommes se dirigèrent vers le fond de la salle. Là, dans le mur, était sculpté un colibri, forme sous laquelle les Aztèques représentaient Huitzilopochtli, leur dieu de la guerre. Don Ruiz appuya son doigt sur l'œil de l'oiseau. Un bloc de pierre se déplaça, parut s'enfoncer dans une cavité. Don Ruiz fit passer M. de Chantelaure par l'ouverture étroite et le suivit, ainsi que l'Antilope. Celui-ci, en appuyant sa main sur le bloc, le fit rentrer à sa place primitive, tandis que Ruiz allumait rapidement une torche qu'il venait de prendre au bord des degrés étroits s'enfonçant

dans le sol, qu'éclairait la soudaine clarté.

L'Indien prit cette torche des mains de son compagnon et commença de descendre. Don Ruiz venait ensuite, aidant M. de Chantelaure, auquel l'événement inattendu, cette délivrance tant souhaitée, rendait pour un moment quelques forces.

Au bas des degrés s'allongeait un couloir taillé dans le roc du plateau. Il descendait en pente douce et aboutissait à une vaste salle souterraine où, sur des dalles de pierre noire, étaient rangés de nombreux corps humains desséchés, momifiés, que paraient de riches bijoux d'or et d'argent travaillés avec art.

Cette salle avait dû, au temps de la domination aztèque, servir de sépulture à de grands personnages, ou bien aux prêtres qui desservaient le grand teocalli, ce lieu vénéré, à l'accès difficile, vers lequel, d'après une tradition indienne, les foules montaient à certaines époques de l'année pour assister à l'immolation de victimes choisies offertes au terrible Huitzilopochtli.

Une porte, qui avait la forme d'une ogive très allongée, donnait sur un nouveau couloir, d'abord assez large, puis se rétrécissant peu à peu pour se terminer à pic au-dessus d'une imposante vallée.

Mais, transversalement à ce couloir, il en existait un autre, si étroit qu'un homme mince pouvait seul y passer. Il descendait encore, celui-là, avec de nombreux circuits. À l'un de ces détours, une bouche d'abîme s'ouvrait dans le roc, de telle sorte que les non initiés devaient fatalement y choir. Piège terrible vers lequel, sans doute, avaient été conduits autrefois bien des condamnés à mort.

Mais don Ruiz connaissait les lieux où deux ans auparavant l'avait amené l'Élan-Rapide, possesseur du secret de ce passage, qu'une tradition avait transmis dans sa famille de père en fils, et que tous avaient conservée jalousement. Avec l'aide de l'Antilope, il avait fait manœuvrer la longue dalle plate qui, par un ingénieux système de glissement, venait se poser comme un pont sur l'ouverture du puits insondable. Ils passèrent donc facilement tous trois. Après quoi,

Ruiz remit le piège en état. Ainsi, au cas fort improbable où quelqu'un de la troupe d'Hermosa découvrirait la secrète sortie du teocalli, toute poursuite serait impossible.

Après l'abîme, le couloir descendait toujours et il finit par atteindre une entaille ouverte dans le roc, au niveau de la vallée.

Près de là, don Ruiz et l'Indien avaient laissé, l'un son zarapé, l'autre sa robe de bison. En dépit des protestations du comte, ils en enveloppèrent celui-ci. Puis Ruiz, en se couchant près de lui, déclara :

– Maintenant, reposez en paix. Demain soir, nous serons près de mon père et de l'Élan-Rapide.

XVIII

La haute vallée, très large, où don Ruiz et l'Antilope venaient d'amener M. de Chantelaure apparaissait d'une relative fertilité. Les yeux fatigués par l'aridité habituelle de la sierra y découvraient avec satisfaction des buissons verdoyants, des arbres vigoureux, une herbe fine et drue... Sans doute, par quelque phénomène géologique, une nappe d'eau était-elle demeurée dans le sous-sol, depuis l'époque lointaine où le climat s'était transformé, où la sécheresse avait dénudé la sierra, craquelé la terre, tari les torrents qui, naguère, descendaient impétueusement des cimes que l'hiver couvrait de neige. Il existait à ce sujet une légende parmi les Indiens. À certains jours, racontaient-ils, une rivière souterraine se gonflait subitement, débordait par une issue mystérieuse, envahissait la vallée. Puis, avec la même rapidité, elle disparaissait, retournait à son lit secret où depuis des siècles elle glissait, dans

les ténèbres, sur une couche de sable étincelant.

Personne, encore, n'avait cherché à se rendre compte si cette légende ne reposait pas sur un fond de vérité... La haute vallée, difficilement accessible, n'avait jusqu'alors guère attiré les chasseurs, que rebutait l'aride et dur chemin et qui trouvaient amplement gibier à leur convenance dans les immenses forêts du versant est. Les chercheurs d'or non plus n'avaient pas encore abordé cette partie de la sierra, où rien ne faisait supposer que le métal précieux existât. Seuls des Indiens, de temps à autre, venaient jusque-là. Mais ils s'avançaient peu dans la vallée, car ils redoutaient d'y être surpris par la crue subite de la mystérieuse rivière.

Le Loup-Rouge, lui, avait été plus téméraire... Et don Ruiz ni l'Antilope ne semblaient non plus avoir d'appréhension, en remontant la vallée avec M. de Chantelaure, dans la matinée qui suivit l'enlèvement de celui-ci.

Ils ne pouvaient avancer rapidement, étant obligés de porter le malade, tout à fait incapable d'accomplir le long et difficile trajet. En outre, ils

avaient la charge de leurs armes et du sac contenant leur nourriture. Mais tous deux étaient agiles et doués d'une rare vigueur. Ils marchèrent allègrement, s'arrêtant seulement pour de courts repos – et encore était-ce moins pour eux-mêmes que pour le comte, repris de plus belle par la fièvre et les frissons, tour à tour brûlant et glacé.

Les jeunes gens atteignirent vers le début de l'après-midi l'extrémité de la vallée. Une haute cime la fermait – semblait la fermer, du moins. Car en avançant, on s'apercevait qu'un défilé s'enfonçait dans la profondeur de la montagne. L'étroit chemin, abrupt, tourmenté, se continuait ainsi entre deux énormes murailles rocheuses, dans lesquelles, de temps à autre, étaient percés d'autres couloirs ou bien s'ouvrait un petit cirque taillé par l'action des siècles dans la roche dure et brune.

Ce fut dans l'un de ces couloirs que s'engagèrent don Ruiz et l'Antilope portant le comte, vers l'heure où le soleil déclinant quittait les cimes de la sierra. Après une demi-heure de marche dans la demi-obscurité de ce défilé au

sinistre aspect de coupe-gorge, ils se trouvèrent au seuil d'un énorme cirque rocheux, où s'entassaient en un chaos gigantesque des rocs de toutes formes, de toutes dimensions, jetés les uns sur les autres, fantastique évocation d'un cataclysme millénaire, dans l'ombre froide qui tombait entre les parois du cirque. Celles-ci, hautes, abruptes, étaient étrangement déchiquetées dans la partie qui faisait face à celle où débouchait le défilé suivi par don Ruiz et ses compagnons.

En voyant ce décor d'une tragique beauté, M. de Chantelaure s'exclama :

– Où me conduisez-vous donc ? Est-ce vraiment ici, don Ruiz, dans cette lointaine solitude, que nous attend votre père ?

– C'est ici. Vous l'allez voir dans un instant. Et l'endroit est bien gardé, je vous l'affirme. Derrière ces roches sont cachés les Indiens de l'Élan-Rapide. Ils veillent... et si d'autres que nous étaient sortis du défilé, ils n'auraient pu aller loin sans être arrêtés par ces braves Comanches.

À travers le dédale de roches, les deux jeunes gens s'avancèrent en soutenant M. de Chantelaure entre leurs bras vigoureux. Ils atteignirent ainsi une des grottes immenses creusées à la base du cirque, qui s'enfonçaient et se ramifiaient dans la profondeur de la montagne.

Là se tenaient assis don Pedro, l'Élan-Rapide et le Castor-Franc.

L'hacendero se leva et vint aux arrivants en disant :

– À la bonne heure, Ruiz ! Tu as réussi. Je n'en doutais pas, d'ailleurs.

– Connaissant l'entrée secrète du teocalli, ce n'était pas chose difficile, mon père.

Don Pedro enveloppa d'un rapide coup d'œil M. de Chantelaure, que Ruiz et l'Antilope étendaient sur une peau d'ours préparée sur le sol. Puis il s'assit près de lui et prit sa main brûlante, agitée d'un tremblement convulsif.

– Mon pauvre ami, je regrette vivement de ne pas vous avoir enlevé plus tôt à votre entourage ! Mais nous allons vous soigner le mieux

possible...

Le comte l'interrompit, d'une voix que l'émotion et la faiblesse rendaient un peu rauque :

– Je suis perdu certainement, don Pedro. Je le sens. Mais mourir ici me paraîtra moins dur... loin de cette misérable femme... Et je pourrai vous recommander ma fille, ma chère Rosario...

– Nous causerons à ce sujet, mon cher ami. En ce moment, reposez-vous. L'Élan-Rapide vous a préparé un cordial de sa façon qui vous remettra un peu.

Le sachem s'avança et approcha des lèvres du malade un gobelet à demi plein d'un liquide brunâtre.

– Que mon frère boive, dit-il.

M. de Chantelaure obéit. Après quoi, il se laissa retomber sur la peau d'ours, en fermant les yeux.

Don Pedro, son fils, le Canadien et les deux Comanches se retirèrent dans une grotte voisine. Là, des blocs de pierre étaient disposés visiblement pour servir de sièges. Les cinq

hommes s'y assirent. Don Pedro demanda, en s'adressant à l'Élan-Rapide :

– Est-ce bien ce que vous pensiez, chef ?

– Oui. La Panthère s'est procuré le poison dont Aztol a le secret et elle l'a fait boire à son mari.

– Pensez-vous pouvoir le sauver ?

– Non, il est trop tard. Le breuvage que je viens de lui donner retardera un peu sa mort, mais il n'aura pas une action suffisante sur le poison, qui a pénétré lentement dans le sang, qui le glace peu à peu.

– Combien de temps peut-il vivre encore, à votre avis ?

– Quelques jours, probablement.

Don Pedro se tourna vers son fils :

– Et toi, Ruiz, qu'as-tu fait de cette femme ?

– Je l'ai laissée bâillonnée, ligotée sous sa tente. L'heure du châtement suprême n'avait pas sonné pour elle, puisque c'est ici que vous voulez le lui infliger, mon père.

– Tu as eu raison. Elle doit venir jusqu’ici, pour y être jugée.

Le Castor-Franc objecta :

– Mais y viendra-t-elle, maintenant qu’elle se doute que ses adversaires rôdent autour d’elle et qu’elle doit plus que jamais se défier d’un guet-apens ?

– Elle ne reculera pas, au point où elle en est. D’ailleurs, il lui faut aller jusqu’au bout et vaincre ou périr, car ses complices et ses aides réclameront le prix de leurs services. Comment le leur verserait-elle, si elle ne trouve pas le trésor convoité ?

Don Ruiz approuva :

– Oui, certainement, elle est entraînée vers son destin. Le Castor-Franc vous a dit, mon père, cette rencontre singulière avec les Ferrago, grand-oncle et neveu ?

L’hacendero inclina affirmativement la tête.

– Cela n’a pour nous aucune importance. Don Ramon est un savant, qui cherche des sujets d’étude parmi les restes du passé. Par ailleurs, un

assez peu sympathique personnage, fourbe et envieux comme l'était son neveu don Antonio, le père du jeune Manuel. Puisque dona Hermosa doit les laisser au teocalli, ces gens-là ne nous gêneront guère. Du reste, quand même ils augmenteraient le nombre de nos adversaires, ce ne serait pas une affaire.

L'Élan-Rapide demanda, en attachant son regard sur l'hacendero :

– Mon frère aimerait peut-être mieux cela ? Il pourrait ainsi vaincre et tuer dans une lutte loyale l'oncle et le fils de son ennemi.

Une ardente lueur traversa les prunelles de don Pedro.

– Oui, vous avez bien deviné, chef, dit-il d'une voix profonde. Ce me serait une grande joie d'avoir pour adversaire, de tenir au bout du canon de mon fusil le fils du colonel Ferrago, de l'infâme assassin de ma femme !

Ruiz se dressa brusquement, les yeux étincelants, la bouche frémissante.

– Vous me le laisserez à moi, mon père ! C'est

moi qui vengerai ma mère !

Don Pedro appuya sa main sur l'épaule du jeune homme.

– Le coupable a reçu par mon ordre le châtement de son crime. Si maintenant son fils se met contre nous, qu'il périsse donc, lui aussi... et que ce soit toi, Ruiz, qui extermine le dernier rejeton de cette race maudite.

Un long silence passa entre les cinq hommes. L'Élan-Rapide et le Castor-Franc connaissaient la terrible histoire qu'évoquaient en ce moment l'hacendero et son fils. La belle dona Mercédès, femme de don Pedro, ayant repoussé les avances du colonel Ferrago, celui-ci, une nuit, avait attaqué l'hacienda del Sol, dans la province de Chihuahua, où habitaient alors les Sorrès. Don Pedro en était absent à ce moment-là... Aidé par une bande de mercenaires à sa solde, don Antonio Ferrago eut bientôt raison des serviteurs qui défendaient courageusement leur maîtresse. La jeune femme fut enlevée, l'habitation incendiée. Après quoi, le misérable partit, emmenant sa proie. Mais en cours de route dona

Mercédès, pour lui échapper, se jeta dans une rivière. Elle nageait très bien, et elle allait aborder sur l'autre rive, quand un coup de fusil tiré par don Antonio la tua sur le coup. Son corps fut retrouvé quelques jours plus tard et rapporté à l'hacienda où don Pedro, ivre de désespoir et de fureur, prononça en sa présence un terrible serment de vengeance.

Ruiz, alors âgé seulement de quelques mois, avait été sauvé par sa nourrice Manuela... L'hacendero le laissa à la garde de cette femme complètement dévouée, pour se consacrer à la tâche qu'il s'était donnée : châtier celui qui avait causé la mort de sa bien-aimée Mercédès.

Homme d'honneur, il ne voulait pas l'attaquer traîtreusement, en assassin. D'autre part, il ne pouvait avoir recours aux voies légales, car Manuela seule avait reconnu don Antonio dans l'homme masqué dirigeant la troupe de bandits à ses ordres. En outre, cet homme jouissait de toutes les complaisances, de toutes les complicités dans le gouvernement d'alors. Don Pedro, en s'attaquant à lui de cette manière, était

sûr d'aller vers un échec.

Aussi, patiemment, avec une ténacité farouche, attendit-il son heure.

Dès ce moment-là, au cours de chacune des révolutions qui se succédaient sur la terre mexicaine, on vit s'opposer aux troupes gouvernementales une guérilla commandée par un homme que ses soldats appelaient le Jaguar, à l'exemple des Indiens. Il était doué d'une froide bravoure, d'une profonde astuce et maintenait dans sa troupe une rigoureuse discipline. Ses hommes lui étaient fort dévoués, reconnaissant en lui une grande justice et toutes les qualités qui font un vrai chef militaire.

La guérilla du Jaguar était très redoutée de ses adversaires, à cause de son extrême mobilité, de la sûreté de ses informations, des terribles coups de surprise qu'elle opérait. C'est ainsi qu'un jour, elle tomba sur une troupe commandée par le colonel Ferrago. Celui-ci, fait prisonnier, fut jugé par don Pedro assisté de ses deux lieutenants, dont l'un était ce M. de Guichars que l'hacendero devait plus tard retrouver à Paris. Un terrible

réquisitoire sortit des lèvres du Jaguar qui avait recueilli une documentation solide sur les crimes cachés de cet homme, être vil et hypocrite, dont la fortune avait été acquise par les plus inavouables moyens. Puis la sentence de mort fut prononcée. Des partisans emmenèrent le condamné qui, lâchement, s'abaissait aux plus humiliantes prières, et le pendirent à un acajou. Il y avait alors neuf ans que dona Mercédès était morte et que don Pedro attendait sa revanche.

Tel était le souvenir qui, ce soir, emplissait la pensée de l'hacendero, de son fils et de ses amis. Au bout d'un moment, don Pedro passa la main sur son front, soupira légèrement et dit entre ses dents :

– Ils étaient vraiment bien dignes de s'entendre, ce Ferrago et elle !

Le Canadien demanda :

– De qui parlez-vous, don Pedro ?

– Mais de dona Hermosa. Je vous ai dit que don Antonio lui avait fait la cour, naguère, peu de temps après son mariage, et que l'ingénieur

Barral avait eu au sujet de sa charmante femme de fortes désillusions qui, très probablement, ont été cause de sa mort prématurée.

– Oui, je me souviens. Il mourut du « vomito negro » à la Vera-Cruz, n'est-ce pas ?

– En effet. Il avait accepté une situation en cette ville pour fuir dona Hermosa, qui lui rendait la vie impossible par une persécution en coups d'épingles mélangés de sourires. Oh ! je vous assure, Castor-Franc, que l'on se rend très bien compte de la chose dès que l'on connaît tant soit peu l'ex-M^{me} Barral. N'est-ce pas, Ruiz ?

– Tout à fait, mon père. Elle est de la race des félins, cette Hermosa... Et d'après ce que vous m'avez dit du colonel Ferrago, je ne m'étonne pas qu'ils se soient si bien entendus.

– Oui, tous deux étaient la ruse, l'hypocrisie ; tous deux marchaient sur les scrupules, sur la plus élémentaire probité, sur les principes les plus sacrés dès que leur ambition ou leur plaisir était en jeu. Dona Hermosa se montre jusqu'au bout la digne émule de ce misérable Ferrago, dont les crimes secrets, s'ils échappèrent à la justice des

hommes, ont été pesés au tribunal de Dieu.

L'Élan-Rapide se leva et dit avec solennité :

– Cette femme sera jugée par le Jaguar et par ses frères rouges. Elle périra parmi les richesses qu'elle vient chercher ici, à l'aide du « signe » volé à sa parente.

– Qu'il en soit ainsi, chef ! Dans deux ou trois jours, elle arrivera sur ces lieux avec son complice le Loup-Rouge. Car eux n'ont pu utiliser le passage secret du teocalli, qui amène beaucoup plus rapidement à la vallée. Nous serons prêts à les recevoir... et à reprendre la demi-lune qui, jointe à celle que je possède, nous permettra d'ouvrir enfin le temple où mon ancêtre Octezuma exerçait les fonctions de grand pontife. En attendant, allons prendre notre repas, car ces jeunes gens doivent avoir besoin de retrouver des forces après ce difficile transport du pauvre Chantelaure.

Don Ruiz sourit en déclarant :

– Je suis prêt à recommencer, au cas où ce serait nécessaire... Et l'Antilope aussi, je le parie.

Le jeune Indien répondit de sa voix gutturale :

– Mon frère dit bien. L'Antilope a encore beaucoup de force dans ses bras, et ses jambes sont toujours agiles.

L'Élan-Rapide eut un hochement de tête satisfait.

– Mes fils sont des hommes vigoureux, que la fatigue ne peut abattre. Qu'ils se reposent toutefois, pour mieux vaincre le Loup-Rouge, la Panthère et leurs complices. Après cela, l'Élan-Rapide et ses fils rouges regagneront leur village et le Jaguar rentrera dans son « calli » (maison) de pierre avec le Grand-Aigle, héritier du Seigneur de la Lune.

XIX

À leur tour, dona Hermosa et ses compagnons s'avançaient dans la haute vallée par laquelle, avait dit le Loup-Rouge, on arrivait au lieu sacré qu'Octezuma avait tenu à garder secret, même pour ses descendants.

M^{me} de Chantelaure, en dehors du frénétique désir que lui inspiraient ces fabuleuses richesses, était de plus, maintenant, animée d'une furieuse résolution de vengeance. Au matin seulement, elle avait été délivrée de ses liens par les gens de sa troupe, surpris de ne pas la voir sortir de la tente. Le Loup-Rouge et Corpano, ses confidents, n'avaient pas plus qu'elle douté que les mystérieux agresseurs fussent des complices de don Pedro. L'Indien avait reconnu à l'intérieur du teocalli les mêmes traces de pas qu'il avait toujours constatées, précédant la troupe Chantelaure, depuis l'entrée de celle-ci dans la

sierra. D'ailleurs, le fait que don Ramon et don Manuel Ferrago avaient subi le même sort que la comtesse indiquait bien que les inconnus avaient passé par là pour atteindre la tente. De toute évidence, il existait un passage secret. Mais le chef indien et dona Hermosa le cherchèrent en vain. Ce fut, pour eux, un nouveau motif de colère, cette pensée que leurs ennemis avaient pu ainsi pénétrer jusqu'au milieu de leur camp et enlever impunément le malade sans qu'on eût aucune possibilité de les poursuivre, puisqu'on ignorait dans quelle direction ils emmenaient M. de Chantelaure.

En outre, il existait là, pour dona Hermosa et ses complices, une raison de forte inquiétude. Leurs adversaires, de plus en plus, apparaissaient comme des gens admirablement informés de leurs faits et gestes, connaissant les secrets de la sierra, susceptibles par conséquent de les assaillir inopinément, à un moment jugé par eux propice. Le Loup-Rouge ne cachait pas à M^{me} de Chantelaure que la dernière phase du voyage – c'est-à-dire lorsqu'on s'engagerait dans le défilé – serait de beaucoup la plus dangereuse. Là, leurs

ennemis auraient beau jeu pour leur tendre une embuscade, fussent-ils même en nombre inférieur.

Mais dona Hermosa ne voulait pas reculer si près du but... et maintenant moins que jamais, avec le désir de vengeance qui s'agitait en elle contre son mari et don Pedro. Le vindicatif Loup-Rouge ne souhaitait pas moins de prendre sa revanche sur l'hacendero et l'Élan-Rapide, auxquels il devait d'avoir vu dona Clara lui échapper... Aussi, d'un commun accord, décidèrent-ils d'aller jusqu'au bout, quel que fût le péril.

– Nos ennemis nous attaqueront, disait le chef indien. Mais nous les vaincrons, car certainement ils ne peuvent pas être nombreux ; sans cela, nous aurions vu leurs traces. Après quoi, nous chercherons l'entrée du temple de la Lune, que ma sœur dit pouvoir ouvrir.

Cette absence de traces intriguait le Comanche. Supposant que le Jaguar et ses compagnons les suivaient à quelque distance, il avait plusieurs fois envoyé un de ses Indiens faire

une reconnaissance en arrière. Mais celui-ci n'avait rien découvert. En avant, on ne trouvait toujours que la piste des mêmes hommes, l'un Indien, les deux autres blancs, dont l'un était le Castor-Franc.

Ce fut donc avec une légitime appréhension que dona Hermosa, le Loup-Rouge et Corpano – les seuls qui fussent au courant du grand péril couru – s'engagèrent dans le défilé où, deux jours auparavant, avaient passé don Ruiz et l'Antilope, portant M. de Chantelaure.

Les autres membres de la troupe ne laissèrent pas, toutefois, d'éprouver une impression désagréable en se trouvant enserrés entre ces hautes murailles rocheuses, d'aspect sinistre. L'un d'eux opina :

– Cela m'a tout l'air d'un coupe-gorge ! Décidément, les amis, cette aventure me semble de plus en plus louche ! L'autre jour, c'était le mari de la señora qui disparaissait, sans qu'on sache par où ni comment. On nous a raconté à ce sujet une histoire que personne n'a crue... pas plus que nous ne croyons à celle du parent

disparu dont on vient chercher les restes jusqu'ici.

Un gros rire secoua les aventuriers.

– Ah ! non ! dit José. La señora n'a pas l'air d'une personne qui ferait une expédition pareille pour une question de sentiment. Vrai, amigos, je ne suis pas curieux par nature, mais j'aimerais bien savoir ce qu'elle vient faire par ici, en compagnie de ce Loup-Rouge qui m'a l'air d'un fameux renard !

Dowson répliqua :

– Demande-le donc à Corpano. J'ai dans l'idée qu'il est dans le secret, lui.

– Peut-être bien. Il est souvent en conversation avec la señora ou avec le chef indien... Et pourquoi, puisque nous avons laissé les mules au teocalli avec don Ramon et son neveu, pourquoi l'arriero n'est-il pas resté pour les garder, au lieu de continuer avec nous ?

– Oui, je te le demande. Il a une mine d'hypocrite, d'ailleurs, et s'il sait bien faire marcher sa langue avec dona Hermosa et

l'Indien, il paraît toujours muet quand il est parmi nous. Aussi, défions-nous, mes amis... défions-nous !

José leva les épaules.

– Caramba ! nous nous moquons un peu de lui !... Et d'ailleurs, curiosité mise à part, cela nous est bien égal, ce que la señora vient chercher ici. Elle nous paye bien, elle ne nous demande pas autre chose que de l'escorter et de la défendre au besoin. C'est de l'argent facilement gagné, après tout.

L'optimisme de José aurait subi une forte atteinte s'il lui avait été donné de pénétrer en ce moment dans la pensée de dona Hermosa pour y lire les sinistres projets qu'elle méditait.

M^{me} de Chantelaure, tout en avançant vers le but que le Loup-Rouge lui annonçait proche maintenant, repassait en esprit le plan qu'elle avait combiné de concert avec le chef indien. Les hommes de sa troupe lui étaient nécessaires, pour la lutte certaine contre don Pedro et ses compagnons. Mais après cela, ils deviendraient inutiles... et dangereux, quand ils sauraient ce

qu'elle était venue chercher ici. Donc, ils étaient à supprimer. Le Loup-Rouge s'en chargerait avec ses Indiens. Traîtreusement, une nuit, José, Dowson et les autres seraient égorgés. Après quoi, dona Hermosa, le chef et Corpano s'occuperaient de découvrir l'entrée du temple mystérieux où se cachait le trésor de la Lune. C'était là le point le plus difficile – du moins M^{me} de Chantelaure le craignait un peu car, et ceci concordait avec la traduction faite récemment par don Ramon – dona Paz, le jour où, bien imprudemment, elle lui avait raconté l'histoire du bijou dont elle ne se séparait jamais, avait ajouté :

– La tradition conservée dans notre famille raconte que cette demi-lune servait à ouvrir la porte du temple de la Lune – mais elle n'explique pas de quelle manière.

Oui, ce n'était pas tout d'avoir le précieux objet en sa possession. Il fallait encore découvrir la façon de s'en servir.

Ensuite, le temple ouvert, M^{me} de Chantelaure ferait emporter par les Indiens et Corpano le plus

d'or possible. Dans quelque temps, ils reviendraient encore, pour en recueillir d'autre. L'arriero recevrait une large part de ces richesses. Dona Hermosa se l'attacherait ainsi comme complice et serait assurée de sa discrétion. Quant aux Indiens, ils emporteraient les armes des aventuriers et Pedrito serait chargé de leur en fournir d'autres encore, pour prix du silence qu'ils devaient garder. Ensuite, elle verrait à aider à la réalisation des ambitieux désirs du Loup-Rouge, qui souhaitait devenir le chef suprême de toutes les tribus indiennes... À moins que, tout simplement, elle se débarrassât par quelque moyen rapide de ce complice qui, avide et rusé, aurait certainement beaucoup trop d'exigences.

Ainsi, entretenant en son esprit ces noirs desseins, dona Hermosa avançait dans le sombre défilé, auquel le jour qui déclinait donnait un aspect plus lugubre encore. Les hommes se taisaient, oppressés par une sorte d'effroi. Le Loup-Rouge et ses Indiens marchaient en avant, la main sur leurs armes, l'œil au guet, s'attendant à tomber dans quelque embuscade. Cependant, sans encombre, toute la troupe, comme l'autre

jour don Ruiz et l'Antilope, s'engagea dans un défilé transversal, plus étroit et plus inquiétant encore que le précédent, et se trouva enfin devant l'immense chaos du cirque où, l'avant-veille, avait été amené M. de Chantelaure.

Nul ne s'attarda à contempler l'impressionnant spectacle. M^{me} de Chantelaure, d'après les conseils du Loup-Rouge, fit installer le campement tout près de la sortie du défilé. Il eût été imprudent, en effet, à cette heure tardive surtout, de s'avancer plus avant dans un tel dédale, entre cet amoncellement de roches derrière lesquelles, peut-être, les guettait l'ennemi. Demain, au plein jour, les Indiens y feraient les reconnaissances nécessaires pour savoir où se trouvait cet ennemi, certainement caché dans les alentours, car dona Hermosa, pas plus que le chef comanche, ne pensait un instant qu'il eût renoncé à contrecarrer leurs plans. Mais, obéissant à une raison inconnue d'eux, il avait négligé toutes les occasions d'attaque, nombreuses sur le parcours, pour venir les attendre ici...

Et les complices n'étaient pas sans éprouver à ce sujet une plus vive inquiétude, en se demandant quel piège l'hacendero leur avait préparé.

Tandis que les hommes installaient rapidement le camp, le Loup-Rouge, après avoir mis ses Indiens en sentinelle, s'approcha de dona Hermosa qui, debout, considérait le formidable chaos. En levant le doigt, le chef comanche désigna la haute paroi dentelée qui formait le fond du cirque :

– Que ma sœur regarde. De là-haut, elle verra demain « *l'or de la Lune* ».

M^{me} de Chantelaure tourna vers lui ses yeux où s'allumait une ardente flamme de convoitise.

– De là-haut ? Mais comment y parvient-on ?

– J'aiderai ma sœur.

De nouveau, dona Hermosa dirigea son regard vers cette paroi d'apparence inaccessible et, les traits crispés, haletant un peu, elle murmura :

– Enfin !... enfin !

XX

À ce même moment, dans une des profondes grottes aux secrètes issues, le comte de Chantelaure était prêt à rendre le dernier soupir.

La veille, don Pedro avait eu avec lui un long entretien. Comme Arnaud, qui ne se faisait pas d'illusions sur son état, lui recommandait sa fille, l'hacendero déclara :

– Vous n'avez rien à craindre sur ce point, Chantelaure. Je m'occuperai de Rosario, je lui ferai donner l'éducation conforme à son rang dans une maison où elle sera heureuse... Et savez-vous le projet que j'ai formé, dès avant même mon voyage à Paris ? C'est qu'elle devienne un jour la femme de mon fils.

Le regard triste du malade s'éclaira soudainement.

– Je ne souhaiterais rien de mieux pour elle !

Don Ruiz, m'avez-vous dit, a de nobles qualités. Vous seriez un bon père à son égard, don Pedro, j'en suis certain... Oui, prenez bien soin d'elle et défendez-la contre cette femme qui cherchera peut-être à lui nuire quand je ne serai plus là.

Don Pedro eut un rictus féroce.

– J'espère lui en ôter les moyens dans très peu de temps. Mais enfin, mieux vaut tout prévoir. Je voudrais donc, mon cher ami, que vous écriviez en quelques lignes vos dernières volontés, m'instituant le tuteur de votre fille et faisant connaître à celle-ci votre désir de lui voir épouser son cousin Ruiz, quand elle aura seize ans.

– Seize ans ? Ce sera bien jeune, don Pedro ?

– Rosario est à demi espagnole. À cet âge, elle sera déjà une jeune fille. Ruiz, lui, aura vingt-sept ans. Je désire le voir marié de bonne heure, pour changer l'humeur un peu trop indépendante qu'il tient à la fois de la nature et de son genre d'existence.

Une inquiétude passa dans le regard d'Arnaud. La voix affaiblie demanda :

– Il sera bon pour ma petite Rosario ? Vous croyez, sincèrement, qu’il ne la rendra pas malheureuse ?

Don Pedro eut un sourire orgueilleux.

– Ruiz est déjà très remarqué des femmes, bien qu’il ne s’en soucie guère. Dans quelques années, je ne doute pas que Rosario soit fort amoureuse de lui. Comme d’autre part, elle sera vraisemblablement une très jolie personne, mon fils aura toutes les raisons possibles de l’aimer et de lui faire la vie agréable.

M. de Chantelaure murmura, tandis qu’un pli amer se dessinait au coin de sa bouche :

– L’amour, cela ne suffit pas... Cela n’empêche pas de faire souffrir... Et trop souvent, sa durée est bien éphémère.

Il respira longuement, et ajouta en attachant sur l’hacendero son regard anxieux :

– Ma petite fille est à la fois très ardente et très sensible. Don Ruiz n’est-il pas de caractère un peu... dur, un peu... autoritaire ?

Don Pedro sourit de nouveau, avec une ironie

légèrement dédaigneuse.

– De quoi vous inquiétez-vous là, mon cher ? Il est très nécessaire qu'une femme – une très jeune femme surtout, comme le sera celle-là – trouve un maître en son mari. Ruiz, d'ailleurs, est très gentilhomme, en dépit de son éducation semi-indienne, et je suis persuadé qu'il aura toujours pour sa femme les égards habituels à un homme d'honneur.

M. de Chantelaure soupira longuement. Il savait trop bien comment un gentilhomme peut faire mourir de chagrin, en l'entourant de tous les égards, une femme naguère très ardemment aimée.

Toutefois il n'opposa pas d'autre objection au désir du Mexicain. Sa faiblesse physique avait une profonde répercussion sur le moral et lui enlevait la force de discuter la volonté de don Pedro, qu'il sentait fermement ancrée sur ce projet de mariage. Celui-ci, d'ailleurs, présentait de sérieux avantages. Sans parler de la fortune, qui devait être immense, et du haut rang qu'occupait la famille de Sorrès, tant en Espagne

qu'au Mexique, il y avait là pour Arnaud la certitude que sa fille ne sortirait pas du milieu qui avait été celui de ses familles paternelle et maternelle, qu'elle aurait de bonne heure un foyer, qu'elle échapperait à toutes les difficultés matérielles de l'existence. Autrement, quel sort serait le sien ? Elle n'avait pour fortune que la Maison des Dames – et encore celle-ci était hypothéquée pour moitié. En outre, la dette de son père envers don Pedro n'avait pas été soldée. En admettant que celui-ci, comme le pensait bien Arnaud, ne la réclamât jamais, il faudrait qu'elle dût tout à la générosité de ce parent. Il apparaissait donc plus logique d'accepter à l'avance une union qui, la question du caractère de Ruiz mise à part, offrait de sérieuses garanties pour une jeune fille isolée, sans fortune, comme le serait Rosario.

Toutefois, M. de Chantelaure n'entendait pas que sa volonté posthume pesât sur celle de sa fille et il le déclara à don Pedro.

– J'exprimerai seulement un désir. Rosario doit rester libre de refuser, au cas où ce mariage

lui déplairait.

L'hacendero eut encore une fois son orgueilleux sourire.

– Je doute fort qu'elle en ait envie. Mais vous écrirez ce que vous voudrez, Chantelaure. Je vais vous chercher du papier...

Le comte, d'un geste, arrêta son mouvement.

– Écoutez encore... Vous m'avez dit un jour que cette femme... dona Hermosa... était pire que je ne le pensais. Qu'a-t-elle donc fait ?

Une lueur de pitié traversa le regard aigu de don Pedro.

– Qu'importe ! Il ne vous servirait à rien de le savoir, mon pauvre ami.

– Si, je le veux ! Il faut que vous m'appreniez ce que vous connaissez, don Pedro !

Le malade se redressait, les pommettes enflammées, ses yeux brillants de fièvre et d'angoisse attachés sur l'hacendero.

– ... Quel autre crime a-t-elle commis, qui soit pire encore que ceux dont je la sais coupable ?

– Eh bien, n’avez-vous jamais pensé que la mort de Paz pouvait ne pas être... naturelle ?

Les yeux d’Arnaud se dilatèrent, sous l’empire d’une stupéfaction mêlée d’épouvante.

– Que voulez-vous dire ?

– J’ai la certitude morale, Chantelaure, que dona Hermosa a empoisonné lentement sa cousine.

M. de Chantelaure se couvrit le visage de ses mains, dans un mouvement d’horreur.

– Non, non, ce n’est pas possible !

– Paz elle-même l’en a accusée.

– Quand donc ? Et à qui ?...

– Ce fut le curé de Morigny qui reçut cette confidence, très peu de temps avant que la pauvre enfant rendit le dernier soupir. Comme elle lui avait été faite en dehors de la confession et que Paz avait prononcé mon nom en confiant sa fille à ma protection, le prêtre me révéla cette accusation de la mourante et m’apprit en outre ceci : Paz lui avait remis, presque de force, deux bijoux – une demi-lune et une petite boîte d’or

qu'elle ne quittait jamais – en le chargeant de les conserver, de les remettre plus tard à sa fille. Elle semblait craindre grandement qu'ils tombassent entre les mains de M^{me} Barral. Or, tandis que le curé s'en revenait vers Morigny dans la nuit commençante, il fut l'objet d'une agression. Une étoffe noire fut jetée sur sa tête, pendant qu'on mettait rapidement la main à la poche de sa douillette où il avait glissé les deux objets. Avant qu'il reprît sa présence d'esprit, le ou les agresseurs avaient disparu... et les bijoux également.

M. de Chantelaure écoutait, haletant, avec la même expression d'horreur dans ses prunelles dilatées.

Il bégaya :

– Ces bijoux... qui les avait pris ?

– Elle, naturellement ! Paz ne vous a jamais appris, Chantelaure, la signification véritable de cette demi-lune ?

– Non. Elle m'a dit seulement que c'était pour elle un précieux souvenir de famille, hérité de ses

ancêtres les princes aztèques.

– En effet. Mais il y avait autre chose. L'un de ces ancêtres s'appelait Octezuma, et il était le chef, le grand pontife d'une secte religieuse qui, parmi toutes les divinités de la théogonie aztèque, adorait tout particulièrement la lune. Les fidèles de cette secte se réunissaient en des lieux secrets, où ils offraient à l'astre nocturne des sacrifices humains. Tous les dix ans, ils devaient se rendre en grand mystère au lieu sacré, redoutable, qu'ils appelaient le temple de la Lune. C'était un endroit inaccessible pour tout autre que les initiés. Un énorme gisement d'or existait là, depuis des siècles ou peut-être des milliers d'années. En outre, les sectateurs de la Lune y avaient accumulé de fabuleuses richesses, offertes à leur divinité... Donc, au moment de la conquête, Octezuma, prince de la famille régnante, était par droit d'hérédité « seigneur de la Lune ». Sa fille unique ayant épousé un Espagnol, don Pablo d'Esvella, il décida qu'il serait le dernier de ces pontifes et que le secret du temple mystérieux mourrait avec lui. Cependant, il légua à ses deux petits-fils, comme souvenir de

la puissance de leurs ancêtres, les deux demi-lunes d'or qui constituaient en quelque sorte la clef de ce temple. Depuis lors, ces « signes », comme nous les appelons, demeurèrent dans la famille, considérés comme de précieux bijoux que se transmettaient les deux aînés parmi les fils, ou, à leur défaut, les enfants du sexe féminin.

« C'est ainsi que don Luis de Ojeda, le père de Paz, et moi, cousins assez éloignés, mais également descendants de don Pablo d'Esvella et de la princesse mexicaine, nous nous trouvâmes chacun possesseur de l'un des deux signes.

« Après que don Luis eut péri, assassiné par une main qui demeura toujours inconnue, sa fille hérita de la demi-lune. Dans les premiers temps de son amitié pour sa cousine Hermosa, elle commit sans doute l'imprudence de lui raconter, en tout ou partie, l'histoire de ce bijou. La cupidité de M^{me} Barral s'éveilla. Elle dut, alors, commencer de préparer son plan : supprimer Paz, lui voler ce précieux objet, vous épouser... puis vous amener à tenter la recherche du gisement légendaire, dont la confiance de sa cousine lui

avait montré l'existence probable.

M. de Chantelaure murmura :

– Je comprends !... Je comprends tout, maintenant !

Il frissonna longuement, puis ajouta d'un ton d'amertume douloureuse :

– J'ai été bien trompé... Si, du moins, ma pauvre Paz n'avait pas été sa victime, elle aussi !

Et saisi d'une idée subite, il dit en levant sur don Pedro ses yeux pleins d'angoisse :

– Elle chercherait à se venger sur Rosario, si vous ne réussissiez à la mettre hors d'état de nuire !

– C'est très certain. J'espère bien qu'elle ne nous échappera pas ; mais comme il faut tout prévoir, vous pouvez être assuré qu'en ce cas, je m'arrangerai pour mettre l'enfant en sûreté. Ensuite, quand elle sera la femme de Ruiz, celui-ci saura la défendre envers et contre tous.

M. de Chantelaure ferma un instant les yeux. Des frissons le secouaient des pieds à la tête. L'horreur causée par les terribles révélations de

don Pedro, l'humiliation de sa coupable faiblesse passée, l'angoisse que lui inspirait le sort de Rosario torturaient cette âme longtemps égarée, si tragiquement guérie de son aveuglement. Devant la mort toute proche, Arnaud de Chantelaure voyait sa vie sous un jour nouveau et il songeait : « J'ai mérité ce qui m'arrive... Mon Dieu ! ayez pitié de moi... et faites qu'au moins ma chère petite fille échappe à cette misérable ! »

Don Pedro s'était éloigné. Il revint peu après, apportant le nécessaire pour écrire et suivi de don Ruiz.

– Voici mon fils, Chantelaure. Dites-lui si vous l'acceptez par avance pour le mari de Rosario.

Les yeux enfoncés dans l'orbite se levèrent sur le jeune visage hautain, sur les prunelles sombres et profondes qui donnaient à cette physionomie déjà virile un attrait d'énigme.

M. de Chantelaure dit d'une voix faible, qui implorait :

– Vous l'aimerez, ma pauvre petite, don

Ruiz ? Vous saurez la rendre heureuse ?

Une émotion légère vint adoucir, fugitivement, le regard du jeune homme.

– Je ferai du moins mon possible, monsieur. Et soyez certain que près de moi, elle n’aura rien à craindre de dona Hermosa, si par malheur celle-ci échappait à son châtiment.

– Alors, je vous la donne... si elle le veut bien, quand elle aura l’âge de décider.

Aidé par les deux hommes qui le soutenaient, il put tracer quelques lignes avec de grandes difficultés, en s’interrompant à tout instant :

« Ma fille chérie,

« Je vais mourir. Don Pedro de Sorrès, le cousin de ta mère, te dira comment. C’est lui que je charge d’être ton tuteur. Et je désire vivement te voir, dès que tu auras seize ans, épouser ton cousin don Ruiz de Sorrès, qui sera pour toi un protecteur vigilant.

« Adieu, ma chère petite Rosario ! Prie pour ton père, qui a déjà bien souffert, mais qui a

beaucoup à se faire pardonner.

« ARNAUD DE CHANTEL... »

Les doigts glacés, que gagnait la paralysie, ne purent achever de tracer cette signature. M. de Chantelaure s'affaissa entre les bras du père et du fils en murmurant :

– Je ne peux plus !

Une soudaine aggravation venait de se produire dans son état. Ce que lui avait appris don Pedro de Sorrès au sujet d'Hermosa n'y était sans doute pas étranger. Car, ainsi, le pauvre homme se rendait compte d'avoir joué le rôle de complice inconscient de la criminelle dans l'œuvre ténébreuse dont Paz avait été la première victime. Et c'était un nouveau remords, une nouvelle et affreuse douleur s'ajoutant à ceux dont son âme était déjà tourmentée.

Puis aussi, quel flot d'horreur, de répulsion montait en cette âme, devant l'évidence d'une telle infamie chez cette femme à laquelle il avait donné son nom, après lui avoir sacrifié le

bonheur de Paz !

Ce fut pour M. de Chantelaure, dès cet instant, le commencement d'une lente agonie, exempte de souffrances physiques, et dont la perte de la connaissance endormait fréquemment les angoisses morales. Tour à tour, don Pedro, don Ruiz, le Castor-Franc, l'Élan-Rapide demeuraient près de lui pour donner à ses derniers moments les quelques adoucissements possibles dans cette solitude. Il vivait encore à l'heure où dona Hermosa et sa troupe arrivaient à l'entrée du cirque rocheux. Don Pedro, prévenu par l'un des Indiens postés en sentinelles, se garda d'en dire un mot au mourant. Mais celui-ci eut peut-être une de ces intuitions particulières à ceux dont l'âme est prête à se séparer du corps. On le vit soulever ses paupières, montrant un regard inquiet, interrogateur. Sa bouche remua, pour prononcer des paroles que la langue paralysée retenait au passage.

Don Pedro essuya la sueur qui couvrait le front du mourant, en disant d'un ton calme :

– Demeurez en paix, mon ami. Rien ne vous

menace... Et vous voyez comme nous sommes tranquilles autour de vous.

C'était exact. Jamais, à voir le Canadien, l'hacendero et son fils groupés autour de ce moribond, il n'aurait été possible d'imaginer qu'ils connaissaient la présence de leurs implacables ennemis, si près de là.

M. de Chantelaure referma les yeux. Il les rouvrit encore, au bout d'un moment, et regarda Ruiz.

Le jeune homme était assis sur un bloc de pierre. Son beau visage apparaissait de profil et, sous la clarté rougeâtre des torches qui éclairaient cette partie de la grotte, il avait une saisissante expression de froideur orgueilleuse. Un soupir gonfla la poitrine d'Arnaud, une lueur d'angoisse passa dans ses prunelles que ternissait déjà la mort. Puis un spasme survint... et ce fut le dernier. Comme les clartés du couchant quittaient les hautes parois du cirque, Arnaud de Chantelaure rendit son âme à Dieu.

C'était précisément l'instant où le Loup-Rouge, désignant la partie la plus déchiquetée de

ces parois, disait à dona Hermosa :

– Que ma sœur regarde. De là-haut, elle verra demain « l’or de la Lune ».

XXI

M^{me} de Chantelaure ne ferma pas l'œil cette nuit-là. Elle était certaine que ses ennemis se trouvaient aux alentours, prêts à attaquer au moment jugé par eux favorable. Ils n'avaient heureusement pas pour eux l'avantage de l'obscurité, car la lune était en son plein, aujourd'hui, et elle éclairait fantastiquement l'énorme chaos de roches. Un long rayon argenté pénétrait par la portière entrouverte de la tente, arrivait jusqu'à la jeune femme étendue sur des couvertures, rêvant, les yeux ouverts, au trésor fabuleux qui était là, tout proche... et pour lequel il allait falloir combattre.

Une fureur haineuse s'élevait en son âme, à la pensée de ce don Pedro qui se dressait comme un terrible obstacle entre elle et le but presque atteint. Oui, sans lui, combien l'aventure aurait perdu de ses difficultés ! Hermosa aurait pu dès

demain, en toute tranquillité, chercher le moyen d'entrer dans ce temple de la Lune, où l'attendaient les richesses offertes jadis par des sectateurs à l'astre divinisé.

Parfois, entre ses doigts frémissants, la comtesse prenait la demi-lune d'or volée à sa cousine, et elle la contemplait à la pâle clarté qui faisait doucement briller le métal précieux et les rubis en pointe. Paz avait déclaré, naguère, qu'elle ignorait la façon de s'en servir pour ouvrir le temple secret. Elle ne savait pas non plus, ou prétendait ne pas savoir la signification des hiéroglyphes inscrits au revers du bijou. Hermosa, elle, la connaissait maintenant, d'après la traduction faite par don Ramon. Mais cette phrase : « Quand la lune sera pleine, elle ouvrira le temple saint », restait pour elle toujours aussi obscure, en dépit de tous ses efforts pour percer l'énigme.

Ce soir, en voyant la lumière argentée qui éclairait tout autour d'elle, M^{me} de Chantelaure songeait : « Serait-ce que la pleine clarté de la lune, seule, permettrait de découvrir cette entrée ?

Il ne faut généralement pas prendre à la lettre ces phrases, qui ont toujours un sens ésotérique... Oui, il est très possible que j'aie bien deviné. En ce cas, nous serions précisément dans la période favorable... »

Puis sa pensée, de nouveau, allait vers don Pedro. Cet homme, il fallait qu'il disparût. Car même serait-il vaincu dans la lutte qui allait se livrer ici, qu'il resterait encore un terrible danger pour elle s'il vivait. En effet, il pourrait la poursuivre de ses accusations, l'empêcher de jouir tranquillement du fruit de ses crimes. Il se ferait le défenseur de Rosario, le vengeur de Paz. Donc, il était nécessaire qu'il mourût et qu'aucun de ses complices ne lui survécût. Le Loup-Rouge et ses Indiens sauraient s'arranger pour cela... Quant à M. de Chantelaure, Hermosa savait n'avoir plus rien à craindre de lui, car s'il n'était mort déjà, sa fin devait arriver dans un délai très limité.

Ainsi, dans ces pensées de haine, de cupidité, de sinistre préméditation, s'acheva la nuit pour M^{me} de Chantelaure. Dès l'aube, la jeune femme

était levée, puis s'en allait à la recherche du Loup-Rouge.

Elle le trouva en conférence avec Corpano. Le chef indien venait de décider que la petite troupe, divisée en deux groupes, allait entreprendre une reconnaissance méthodique à travers le cirque, pour rechercher les traces de l'ennemi qui se dérobaient si étrangement.

Dona Hermosa approuva. Elle voulut faire partie du groupe commandé par le Loup-Rouge et, intrépidement, s'engagea dans le chaos, où l'œil perspicace des Indiens cherchait la piste de l'adversaire.

Quelques traces du passage d'êtres humains, blancs et Indiens, purent être relevées. Le Loup-Rouge, particulièrement, retrouva celles du Castor-Franc et des deux hommes qui avaient constamment gravité autour de la troupe Chantelaure, dans la sierra. Cette piste se dirigeait vers les grottes dont le Comanche montra de loin, à dona Hermosa, la sombre ouverture.

– Voilà où ils sont cachés, dit-il.

– Et c'est de là qu'ils sortiront au moment voulu pour tomber sur nous ? Ah ! je comprends qu'ils nous aient laissé avancer ! Ils comptent qu'ici, dans ce dédale, ils auront plus facilement raison de nous... Mais les traces de pas ne sont pas nombreuses, chef ?

– Non... une douzaine. Il y a trois blancs, sans doute le Jaguar, le Castor-Franc et peut-être le fils du Jaguar. Les autres sont des Indiens. Mais comment sont-ils venus ici ? En dehors des traces que j'ai pu relever pendant le voyage et qui sont toujours celles des trois mêmes hommes, je n'en ai pas découvert d'autres. Ces huit Indiens et ce blanc, dont je trouve ici la piste, par où donc sont-ils arrivés ?

– Il existe sans doute un autre chemin que vous ignorez.

– C'est probable.

Ayant dit ces mots, le Loup-Rouge se détourna pour jeter autour de lui un regard soucieux. Dona Hermosa, devinant sa pensée, fit observer :

– Vous vous dites, chef, qu’il est fort heureux que ces hommes ne soient pas en plus grand nombre, sans quoi il leur serait bien facile, en occupant d’un côté le défilé, seule issue de ce cirque, et en nous assaillant par ici, de nous prendre comme en un piège ?

Le Comanche eut un geste affirmatif.

– Mais ils sont trop peu pour songer à cette manœuvre. Il suffira donc que nous nous gardions du côté de ces grottes, par où ils déboucheront certainement.

Comme le Loup-Rouge demeurait silencieux, le front plissé, M^{me} de Chantelaure ajouta :

– Vous n’êtes pas de cet avis ? Ou bien craignez-vous autre chose ?

L’Indien répondit évasivement :

– L’Élan-Rapide et le Jaguar sont de grands chefs, qui savent toutes les ruses de la guerre. Il faut que ma sœur se méfie, comme moi.

– Je crois en effet que c’est assez prudent, avec un homme tel que don Pedro. Mais nous sommes heureusement sur nos gardes et bien

armés pour recevoir nos ennemis. Je voudrais seulement que l'attaque se produisit le plus tôt possible, pour être libres de nous mettre à la recherche de l'entrée du temple.

– Je pourrai toujours montrer l'or de la Lune à ma sœur, en attendant, aussitôt que la défense sera prête.

Le second groupe d'éclaireurs n'ayant rapporté aucune indication intéressante, le chef indien et Corpano se mirent en devoir d'organiser le camp, en un point d'où il était possible de surveiller l'entrée des grottes. Il y avait là des roches qui pouvaient servir de retranchements, de points d'appui pour la défense. Des hommes furent postés derrière elles, en guetteurs. Les autres reçurent l'ordre de garder les armes à portée de leur main. Un parti d'Indiens, expliquait dona Hermosa, se trouvait par ici, et il convenait de se garder contre eux.

Les aventuriers ne croyaient plus un mot de ce qu'on leur contait. Mais comme, ce matin, l'habile femme leur avait remis une forte somme « en dédommagement de la fatigue qu'ils avaient

eue pour arriver jusqu'ici », ces gens que leur genre d'existence avait rendus insouciants et préoccupés seulement du profit immédiat, se laissaient aller pour le moment à la satisfaction de cette aubaine. José, d'ailleurs, le plus malin d'entre eux, n'avait pas été sans se rapprocher fort de la vérité en déclarant à ses compagnons :

– Vous savez, amigos, je parierais gros que la señora vient reconnaître ici quelque mine d'or ou d'argent. Il faut cela pour qu'elle soit si généreuse.

À quoi Dowson avait riposté – fortement approuvé par les autres :

– Eh bien, en ce cas on lui demandera une part pour notre peine !

Maintenant, chacun était à son poste. Dona Hermosa s'éloigna, après un signe échangé avec le Loup-Rouge qui, peu après, la rejoignit.

Tous deux se dirigèrent vers le fond du cirque, à travers le prodigieux dédale rocheux. Bien que ces lieux eussent été reconnus par l'une des patrouilles, ils allaient l'œil au guet, la main à

l'arme. Sans encombre, ils atteignirent ainsi la base de la paroi formée de blocs soudés les uns aux autres par la violence de quelque explosion millénaire et, par la même cause peut-être, ou par la lente action des intempéries, déchiquetés, comme rongés à leur partie supérieure.

Le Loup-Rouge montra à dona Hermosa des sortes de degrés, à peine indiqués, espacés fort irrégulièrement, qui aboutissaient à une étroite portion de corniche où il devait être tout juste possible de poser les deux pieds.

– Il faut que ma sœur monte là.

M^{me} de Chantelaure s'effara un peu.

– Mais, chef, croyez-vous que je puisse ?...

– Ma sœur est souple comme la gazelle. D'ailleurs le Loup-Rouge l'aidera.

Le fiévreux désir d'apercevoir ce lieu où gîtait le fabuleux trésor ne laissa pas hésiter plus longuement dona Hermosa, dont la nature énergique, d'ailleurs, ne reculait pas facilement devant l'obstacle. Un instant plus tard, elle commençait la périlleuse ascension, précédée par

le Loup-Rouge qui, s'arc-boutant au rocher, lui tendait la main à chaque degré.

Ils furent enfin à la corniche... Et l'Indien dit, en désignant un étroit espace entre deux déchirures aiguës de rocher :

– Que ma sœur se mette là et qu'elle regarde.

Dona Hermosa obéit à l'invitation. Alors, une exclamation jaillit de ses lèvres.

Elle avait sous les yeux une énorme excavation rocheuse, dont le fond apparaissait couvert de pépites d'or d'une grosseur rare. Sur la gauche, la paroi du roc se creusait en une sorte de tunnel, que semblaient garder deux statues immenses, l'une d'or, l'autre d'argent, représentant un homme et une femme.

M^{me} de Chantelaure bégaya :

– C'est cela !... oui, c'est cela !

Elle devenait pâle de saisissement, pâle de joie, devant cette réalisation du rêve poursuivi en dépit de tous les obstacles, de tous les dangers, au prix de deux crimes. Le trésor de la Lune était là, devant elle... Et cet or, bientôt, lui appartiendrait.

Son regard, avidement attaché sur ces richesses encore à l'état brut, se tourna enfin vers l'Indien, qui conservait sa physionomie impassible.

– Il n'y a vraiment pas moyen de descendre là, chef ?

– Ma sœur doit voir que c'est impossible.

En effet, les parois de l'excavation, complètement à pic, présentaient en outre cette disposition singulière d'être garnies de pointes de roc extrêmement aiguës sur lesquelles se seraient déchirés d'horrible façon les téméraires qui auraient voulu tenter la descente à l'aide de cordes. Les anciens « seigneurs de la Lune » avaient ainsi trouvé le moyen de défendre contre toute incursion leur temple secret.

– Alors, il ne nous reste qu'à chercher l'entrée ? dit M^{me} de Chantelaure.

– Oui... mais quand nous l'aurons trouvée, il faudra encore découvrir le moyen de l'ouvrir.

– Ce moyen, je l'aurai peut-être.

Le Loup-Rouge jeta sur la jeune femme un

regard oblique.

– Que veut dire ma sœur ?

– Je vous l’expliquerai plus tard, chef... quand nous aurons trouvé cette issue du temple, qui certainement existe.

Toujours prudente, M^{me} de Chantelaure n’avait dit mot à son complice de la demi-lune d’or, dans la crainte que l’Indien cherchât à s’en emparer. Il serait toujours temps de lui en parler, pensait-elle, si elle voyait la nécessité de lui faire cette confiance.

Le Loup-Rouge n’insista pas. Il était, pour le moment, tout à ses pensées de vengeance contre l’Élan-Rapide et don Pedro, et ne songeait pas à se formaliser du manque de confiance que lui témoignait la comtesse.

La descente, plus périlleuse encore que l’ascension, se termina cependant sans encombre. En touchant terre, M^{me} de Chantelaure déclara :

– C’est égal, chef, je ne voudrais pas faire pareille chose tous les jours ! Sans vous, cela m’aurait été impossible. Mais comment avez-

vous eu l'idée de grimper là-haut pour la première fois ?

– Le Loup-Rouge est curieux. Il a voulu savoir ce qu'il y avait derrière ces roches... Et quand il a vu les statues, il a pensé tout de suite que c'était là le temple de la Lune et le gisement d'or qu'on appelle le gisement d'Octezuma.

– Pourquoi n'en avez-vous jamais parlé à personne ?

L'Indien eut un sourire astucieux.

– Le Loup-Rouge n'est pas une vieille femme bavarde. Il ne tenait pas à faire connaître aux Visages Pâles le trésor sacré du grand prince Octezuma, qui voulut le leur dérober pour toujours.

– Cependant, vous me révélez ce secret à moi ?

– Parce que ma sœur a promis qu'elle se servirait de cet or pour le bien de la nation indienne.

Dans les prunelles de l'Indien brillait une lueur où se mélangeaient la ruse et la moquerie.

De son côté, M^{me} de Chantelaure retint avec peine un sourire équivoque. Ces deux êtres également perfides et sans scrupules essayaient de se tromper, tant qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Mais leur méfiance réciproque empêchait qu'ils pussent y réussir.

Comme ils revenaient vers le campement, dona Hermosa demanda, en désignant l'entrée des grottes :

– Et ici, vous n'avez pas eu l'idée de faire une exploration à votre première visite ?

– Si... mais j'ai dû renoncer bientôt à m'avancer plus loin. Ces grottes paraissent s'enfoncer à une grande profondeur et forment de nombreuses salles entremêlées de couloirs dans lesquels je me serais perdu.

– En ce cas, nos ennemis sont là dans une excellente position, où il nous est difficile d'aller les chercher... Mais, chef, ne pensez-vous pas qu'il existe de ce côté une issue par où ils sont venus en prenant un chemin ignoré de vous ?

– J'y ai songé aussi... Oui, c'est possible...

– Et s’ils étaient là plus nombreux que nous ne le pensons ?

Ils se regardèrent, sans dissimuler leur inquiétude.

Dona Hermosa murmura :

– Enfin, nous verrons bien !

*

Vers la fin de la journée, aucune attaque ne s’était encore produite.

Dona Hermosa et Corpano se demandaient si leurs adversaires n’avaient pas abandonné le terrain. Mais le Loup-Rouge n’accueillait pas un seul instant cette idée.

– L’Élan-Rapide et le Jaguar ont leur but en retardant le moment de nous attaquer, assurait-il. Ma sœur verra bientôt qu’ils n’ont pas cessé d’être là, et de nous surveiller.

M^{me} de Chantelaure se rongait d’impatience et de rage. Depuis qu’elle avait aperçu le fameux

gisement, son fiévreux désir s'était encore exaspéré, jusqu'à devenir une hantise. Et voilà que ses ennemis lui faisaient perdre des heures précieuses ! – d'autant plus précieuses que la réserve de vivres ne permettrait pas de s'attarder ici. Pourtant, la recherche de l'entrée pouvait prendre quelque temps... Pourvu, au moins, qu'on parvînt à la découvrir !

Dona Hermosa, vers la fin de cette journée, se retira de bonne heure sous sa tente. Elle avait les nerfs horriblement tendus, par suite de cette angoissante attente, de cette sensation du danger tout proche et mystérieux. Puis aussi la colère, la haine bouillonnaient en elle, s'élevaient contre ces deux hommes qui se mettaient en travers de ses desseins : l'Élan-Rapide et don Pedro de Sorrès.

« Ah ! ils peuvent être certains, ceux-là, que je ne dirai mot pour empêcher que le Loup-Rouge et ses Indiens les fassent mourir dans les pires tortures ! » songeait-elle farouchement.

Ainsi, en tournant et retournant dans son esprit enfiévré ces criminelles pensées, en s'exaspérant

et s'exaltant au souvenir du trésor entrevu, pour le moment inaccessible, M^{me} de Chantelaure voyait passer une heure... deux heures... Au dehors, tout était silencieux. La moitié de la troupe prenait son repos, tandis que l'autre veillait, y compris le Loup-Rouge, qui semblait parfaitement se passer de sommeil.

Et ce fut dans cet impressionnant silence de la nuit que, tout à coup, éclata l'horrible cri de guerre des Comanches.

Dona Hermosa fut debout d'un seul bond. Elle saisit la carabine déposée à portée de sa main et s'élança au dehors.

À la pâle clarté de la lune, elle vit des Indiens qui, sortant des grottes, se jetaient à l'assaut du camp.

Ils étaient une vingtaine environ, tous armés de fusils, avec lesquels ils ripostèrent au feu de salve dont les accueillait les hommes de dona Hermosa.

Presque au même moment, un jet de flèches était lancé par derrière, atteignant deux

aventuriers et un Indien, qui tombèrent. Un second groupe de Comanches, poussant d'affreux hurlements, surgissait entre les blocs de pierre contre lesquels se trouvait adossé le camp. La troupe était prise entre deux feux, par une cinquantaine d'adversaires.

Dona Hermosa jeta un cri de rage :

– Cette fois, nous sommes perdus !... Au moins, chef, tuons-en le plus possible !

Mais au même instant, une flèche atteignait le Loup-Rouge en pleine poitrine. Il chancela, s'écroula sur le sol. À quelques pas de lui, José s'affaissait, frappé au front par une balle sortie du fusil du Castor-Franc.

En avant des assaillants se trouvaient l'Élan-Rapide, don Pedro, don Ruiz. Dona Hermosa les avait aussitôt reconnus. Levant sa carabine, elle visa l'hacendero... Mais avant qu'elle eût pu presser la détente, une balle lui brisait le poignet. En même temps, une flèche s'enfonçait dans sa poitrine. L'arme lui échappa des mains. À son tour, elle tomba en jetant un nouveau cri de fureur et de rage.

Les aventuriers et les Indiens luttèrent avec l'énergie d'hommes sachant quel sort terrible les attendait s'ils tombaient vivants entre les mains de leurs féroces adversaires. Au reste, l'issue du combat ne pouvait être douteuse. Quelques instants plus tard, les hommes de la troupe Chantelaure et les Indiens du Loup-Rouge étaient tous morts ou frappés mortellement – et, en outre, privés de leur chevelure.

L'Élan-Rapide rejoignit don Pedro qui, appuyé sur son fusil, considérait pensivement le champ de cette courte lutte.

– Mon frère va prendre à cette femme le « signe » volé à dona Paz ?

– Vous ou moi, chef, peu importe. Où est-elle tombée ?

– Là-bas... Le Grand-Aigle ne l'a pas manquée. Sans lui, elle aurait peut-être tué mon frère.

Don Pedro leva insouciamment les épaules.

– Bah ! on a si souvent failli me tuer ! Je crois bien, chef, que je finirai par mourir tout bêtement

dans mon lit.

En parlant ainsi, les deux hommes s'avançaient vers le roc près duquel était tombée dona Hermosa. À la vue du corps étendu à terre, don Pedro jeta une exclamation :

– Elle est scalpée ! Qui donc ?...

L'Élan-Rapide se pencha pour regarder la jeune femme. La douce clarté lunaire se répandait sur le visage livide, sur le crâne sanglant, horrible à voir.

Le chef dit avec calme :

– Oui... Mon frère croit-il qu'elle soit morte ?

– Peut-être pas.

L'Élan-Rapide se courba, ôta la flèche demeurée dans la poitrine d'Hermosa et ouvrit le corsage qu'inondait aussitôt un flot de sang.

– Voici le « signe ». Que mon frère le prenne.

Don Pedro enleva la demi-lune d'or, qu'il glissa dans sa poche. Après quoi, l'Indien fit un rapide pansement sur la blessure, avec des herbes propres à arrêter le sang dont il emportait

toujours une petite provision dans ses aventureuses expéditions. Cela terminé, il dit laconiquement :

– Je crois qu'elle vivra.

– Il suffit qu'elle vive assez pour recevoir son châtiment.

Là-dessus, don Pedro héla deux Indiens pour emporter la blessée vers les grottes.

L'un de ceux qui répondirent à cet appel était l'Antilope. D'un coup d'œil, don Pedro et le sachem virent la magnifique chevelure noire qui pendait à sa ceinture, balayant le sol de ses mèches souples et brillantes.

– C'est mon frère qui a scalpé cette femme ? dit l'hacendero. Pourquoi a-t-il fait cela ?

Le jeune Indien eut un éclair dans le regard en répondant :

– Parce qu'elle est l'ennemie de mon père le Jaguar, et qu'elle a cherché à le tuer.

Don Ruiz, qui se rapprochait, ajouta :

– C'est une des flèches de l'Antilope qui l'a

frappée, mon père. Tous deux nous l'avons mise hors d'état de nuire avant d'en finir avec les autres.

– C'était prudent. Une femme comme celle-là, dans sa furie, aurait cherché à mordre jusqu'au moment où elle serait abattue. Maintenant, la voilà bien inoffensive. Que l'Antilope et l'Oiseau-Noir la portent jusqu'aux grottes. Nous la jugerons demain.

XXII

Sous un radieux soleil, le lendemain matin, don Pedro et le Castor-Franc allèrent jeter un coup d'œil sur le lieu du combat, avant que les Comanches enterrassent les morts.

L'Élan-Rapide vint les rejoindre peu après... Don Pedro lui demanda :

– Vous avez vu la prisonnière, chef ?

– Oui. Elle a toute sa connaissance. La blessure à la poitrine n'est pas grave.

– Nous nous occuperons plus tard de cette misérable... quand nous aurons visité le temple. Mais en ce moment, nous cherchons vainement le corps de Corpano.

– J'ai aperçu cet homme au moment de l'attaque, dit le Canadien. Il était debout à quelques pas derrière dona Hermosa. Mais ensuite, je ne l'ai plus revu.

– Moi non plus, déclara l'Élan-Rapide. Cependant, il est difficile qu'il ait pu s'échapper.

– Difficile, mais non impossible... Et ce serait fort ennuyeux pour nous.

Les trois hommes recommencèrent de chercher parmi les cadavres étendus sur le sol, puis à travers le dédale des rocs du cirque. Mais Corpano demeura introuvable.

Don Pedro et le chef comanche décidèrent alors d'envoyer deux Indiens, choisis parmi les plus agiles, à la poursuite de l'arriero qui avait dû s'enfuir par le défilé, au cours du rapide combat, en se glissant de roche en roche. Car si cet homme leur échappait, le secret du lieu où gîtait « l'or de la Lune » risquait d'être divulgué.

Ces mesures prises, l'Élan-Rapide et ses compagnons revinrent aux grottes. Don Ruiz les attendait. Il demanda :

– Eh bien, essayons-nous maintenant d'entrer dans le temple ?

Son père répondit :

– Certainement, puisque nous avons la lune

entière.

Tous quatre se dirigèrent vers la grotte où avait été déposé le corps d'Arnaud de Chantelaure. Celui-ci était étendu sur une couverture, les mains jointes, entre lesquelles le Castor-Franc avait glissé une petite croix de bois. Les quatre hommes s'inclinèrent au passage devant lui. Puis ils s'avancèrent vers une des parois de la grotte, formée de blocs épais sur lesquels étaient sculptés des bisons, des ours, une vague forme humaine, un étrange poisson aux nageoires énormes, et des croissants, des demi-cercles, des cercles entiers creusés dans la pierre, représentant la divinité dont Otezuma avait été le dernier grand prêtre.

Don Pedro sortit d'une de ses poches deux demi-lunes d'or, exactement semblables, et les rapprocha l'une de l'autre.

L'Élan-Rapide étendit la main et dit avec solennité :

– Quand la lune sera pleine, elle ouvrira le temple saint.

Dans les cercles de pierre, de très petits trous étaient creusés à intervalles réguliers. L'Élan-Rapide et Ruiz, la veille, les avaient soigneusement débarrassés des poussières qui s'y étaient agglomérées au cours des siècles. Don Pedro, successivement, introduisit la lune d'or dans chaque cercle. Au cinquième seulement, il sentit que les pointes de rubis s'enfonçaient dans les trous exactement disposés pour les recevoir.

On entendit un glissement léger. Le bloc voisin, sur lequel un ours et un bison s'affrontaient en combat singulier, commençait un lent mouvement de descente.

Il ne s'arrêta qu'au ras du sol, découvrant une étroite et sombre ouverture d'où s'échappait une odeur de souterrain.

Don Pedro dit d'un ton de vive satisfaction :

– C'était bien cela. Il fallait la lune entière, pour ouvrir. De toute façon, dona Hermosa aurait perdu son temps et sa peine.

Le Canadien s'exclama :

– Voilà une chose bien imaginée ! Mais pour

refermer, don Pedro ?

– Il faut que j’en cherche également le moyen. Peut-être en ôtant ceci...

L’hacendero enleva la lune d’or du cercle de pierre. Mais aucun mouvement de remontée ne se produisit.

– Voilà qui sera peut-être assez embarrassant, murmura don Pedro.

L’Élan-Rapide fit observer :

– Mon frère pourrait essayer dans un autre cercle.

– Oui, vous avez raison, chef.

Mais l’expérience ne donna aucun résultat.

Ruiz, dont le pénétrant regard examinait attentivement les parois sculptées, désigna tout à coup l’étrange poisson :

– Voyez ceci...

Une des écailles grossièrement figurées paraissait soulevée légèrement au-dessus des autres.

Le jeune homme s’approcha, y appuya son

doigt.

Aussitôt, l'écaille reprit sa place et en même temps le bloc commença de remonter.

Don Pedro s'exclama :

– Très bien ! Je comprends ! Eh ! ils n'étaient pas des novices au point de vue de la mécanique, nos ancêtres ! Voilà un remarquable système, et qui fonctionne aussi parfaitement après des siècles qu'au premier jour. La sécheresse de l'atmosphère y a sans doute beaucoup aidé aussi, en lui épargnant l'humidité destructrice.

Le bloc continuait de s'élever et, en peu d'instant, il masqua de nouveau l'entrée.

À l'aide de la lune d'or, don Pedro le fit redescendre. Puis il dit au Canadien :

– Appelez l'Antilope, je vous prie, Castor-Franc, pour qu'il nous apporte des torches et reste ici en sentinelle pendant que nous visiterons ce fameux temple.

Quelques instants plus tard, l'hacendero et ses compagnons s'enfonçaient dans le boyau rocheux qui débouchait dans une longue galerie creusée

de niches où se dressaient d'impressionnants corps momifiés, couverts de somptueux bijoux d'or et d'argent travaillés avec art.

Cette galerie, si on la suivait à droite, aboutissait au fond de l'excavation rocheuse que le Loup-Rouge, la veille, avait montrée à M^{me} de Chantelaure. Là se trouvait le gisement d'or – ces pépites énormes dont la vue avait porté à son paroxysme la cupide avidité d'Hermosa. À son autre extrémité, la galerie conduisait à un large escalier qui s'enfonçait dans le sol.

Les quatre hommes s'y engagèrent avec précaution. Don Ruiz et le Castor-Franc tenaient les torches, dont la rouge lueur éclairait fantastiquement ces profondes et silencieuses ténèbres. Ils atteignirent ainsi une vaste salle souterraine en forme de rotonde, dont un grand autel de pierre occupait le milieu. Tout autour de celui-ci étaient rangées d'énormes statues d'or et d'argent. Plus loin, soigneusement alignés, se voyaient des meubles, de la vaisselle, des bijoux, des objets de toutes sortes, précieusement travaillés – le tout en ces mêmes métaux qui

étaient chose commune dans les demeures des anciens princes mexicains, ce dont furent éblouis et grisés jusqu'au crime les Espagnols de Fernando Cortès.

Pendant quelques instants, don Pedro et ses compagnons restèrent silencieux, saisis, un peu opprésés par l'étrangeté du spectacle et l'aspect lugubre de cette crypte... Puis le sachem dit à voix basse :

– C'était la salle des sacrifices.

Et cette phrase évoqua, pour les trois blancs qui étaient là, une vision terrible : les victimes immolées sur cet autel, le sang coulant par ces larges rigoles aménagées dans la pierre... et peut-être une horrible scène de cannibalisme...

Don Ruiz murmura :

– Notre ancêtre Octezuma, ici, a sans doute plus d'une fois présidé aux sacrifices... et peut-être lui-même était-il le sacrificateur.

– Peut-être. Nous n'avons pas de renseignements sur les rites et coutumes de la secte dont Octezuma fut le dernier pontife.

Ils avancèrent à travers la salle. Don Pedro fit observer :

– Voilà, sans doute, les meubles et objets qui ornaient les grottes d'en haut, où habitaient le « seigneur de la Lune » et sa suite pendant leur séjour ici. Rien que dans tout cela, il y a une fortune énorme... Et voici la rivière.

Il étendit la main vers les eaux qui glissaient, noires et silencieuses au fond de la crypte, sortant d'entre deux parois de rocs, sous une voûte basse, et s'engageant ensuite dans un passage semblable pour aller se perdre en quelque abîme.

C'était là cette rivière mystérieuse de la légende indienne, ces eaux qui débordaient hors de leur lit souterrain, à une certaine époque de l'année, pour se répandre dans la vallée.

Don Pedro et ses compagnons s'en approchèrent, la considérèrent un moment à la lueur des torches. Puis, ayant terminé leur exploration, ils remontèrent à la galerie supérieure et de là se retrouvèrent dans la grotte où l'Antilope gardait l'entrée secrète, tandis qu'à quelques pas de là reposait paisiblement, dans la

mort, Arnaud de Chantelaure.

Don Pedro fit remonter le bloc, dérochant toute trace de passage.

L'hacendero fit observer, en désignant le corps d'Arnaud :

– Nous pourrions mettre ce pauvre Chantelaure dans la galerie ? Les corps, par une propriété spéciale de l'atmosphère, doivent s'y momifier d'eux-mêmes, comme dans les autres sépultures aztèques qu'il nous a été donné de voir.

L'Élan-Rapide eut un hochement de tête approbateur. Puis il ajouta de sa voix gutturale :

– Le mari en haut, la femme dans la salle souterraine... Tous deux auront leur tombeau ici.

L'hacendero se tourna vers l'Antilope :

– Que mon frère aille chercher la prisonnière.

Puis les quatre hommes s'assirent près de la couche mortuaire, et restèrent silencieux jusqu'au moment où l'Antilope reparut, tenant par le bras dona Hermosa.

Un bandage recouvrait la tête dépouillée de sa chevelure. Le poignet droit pendait inerte. Dans le visage d'une pâleur livide, les yeux brillaient de fièvre et de rage mal contenue. Bien qu'affaiblie par le sang perdu, par la souffrance physique et morale. M^{me} de Chantelaure s'efforçait de marcher avec fermeté. Elle eut toutefois un sursaut, un léger mouvement de recul à la vue du corps de son mari. Mais elle se reprit aussitôt et suivit l'Antilope qui, sans lâcher son bras, la conduisit à un bloc de pierre sur lequel il la fit asseoir. Après quoi, le jeune Indien alla s'accroupir à l'écart.

Don Pedro, alors, se leva, en redressant superbement sa haute taille. À demi tourné vers ses compagnons, il étendit la main vers la prisonnière.

– Mes frères, voici une femme qui s'est rendue coupable, à notre connaissance, de trois abominables crimes. Je l'accuse, tout d'abord, d'avoir empoisonné sa cousine, dona Paz de Chantelaure, qui l'avait accueillie avec bonté, traitée comme une sœur...

Dona Hermosa l'interrompit d'une voix rauque :

– Où sont donc vos preuves, don Pedro de Sorrès ? Sur quoi vous basez-vous pour m'accuser ainsi ?

– Des preuves ? En ai-je besoin, quand j'ai la certitude morale, quand je sais en outre que cette accusation, Paz l'a formulée à son lit de mort ?

– Qui donc pourrait certifier la véracité de celui qui vous l'a rapportée ?

Don Pedro riposta, avec une ironie terrible :

– Évidemment, vous seule le pourriez peut-être, dona Hermosa... vous qui, entrouvrant la porte dérobée de la chambre où se mourait votre cousine, avez vu la pauvre femme remettre au curé de Morigny les objets qu'elle souhaitait soustraire à votre convoitise... vous qui avez peut-être entendu quelques mots de cette confidence *in extremis*.

Les lèvres de la comtesse tremblèrent.

– Vous inventez là une étrange histoire, don Pedro. Mais je suis trop persuadée que vous

voulez ma mort pour essayer de me défendre. Faites vite, en ce cas. Vos sauvages complices m'ont déjà torturée ; achevez donc leur œuvre...

Don Pedro l'interrompit avec un bref rire de sarcasme :

– Il ne vous convient guère de parler ainsi, dona Hermosa, vous qui n'auriez pas hésité à nous livrer au Loup-Rouge, l'un des plus féroces parmi tous les Indiens. Mais je continue, car nous sommes des juges, señora, et non des assassins, comme vous semblez le penser... Je vous accuse donc en second lieu d'avoir conclu un odieux marché avec ledit Loup-Rouge en lui donnant les moyens de s'emparer de Clara Ajuda, la fille de mon mayordomo, pour obtenir de lui qu'il vous fît arriver au gisement d'Octezuma.

Elle répliqua avec un regard de bravade :

– J'ai toujours pensé que l'on doit considérer uniquement le but à atteindre.

– Vous l'avez en effet bien prouvé. En troisième lieu, je vous accuse d'avoir donné la mort à votre mari, trop longtemps votre complice

inconscient, mais qui ouvrait enfin les yeux et commençait de connaître ce que vous valiez.

Le regard sombre et haineux de dona Hermosa se dirigea un instant vers le corps immobile, vers le visage calme, d'une pâleur ivoirine.

Mais la jeune femme ne protesta pas, cette fois. Le ton de l'accusateur, l'attitude des autres juges lui faisaient comprendre l'inutilité d'une discussion. Ces hommes, implacables justiciers, ne se laisseraient ni convaincre ni attendrir... non, pas même ce beau jeune don Ruiz qui la considérait avec tant de méprisante horreur.

Don Pedro se tourna vers ses compagnons et demanda :

– Vous avez entendu, mes frères ? Vous savez en outre que cette femme s'était emparée du « signe de la Lune » qui appartenait à dona Paz, et qu'elle convoitait le trésor sacré dont ma petite cousine Rosario de Chantelaure et moi sommes les légitimes héritiers ? Nous l'avons prise ici en flagrant délit, nous lui avons enlevé la demi-lune d'or avec laquelle – bien à tort d'ailleurs – elle espérait ouvrir le temple. Maintenant, frères, dites

quelle peine mérite cette femme ?

L'un après l'autre, ils laissèrent tomber ce seul mot :

– La mort.

Sur un signe de l'hacendero, l'Antilope s'approcha et fit se lever la prisonnière, qu'un long frisson venait d'agiter.

Don Pedro dit d'une voix lente et profonde :

– Nous vous condamnons à mort pour tous vos crimes, dona Hermosa de Chantelaure. Demandez-en pardon à Dieu, il en est temps encore. Ce soir, nous vous conduirons au temple de la Lune, que vous avez tant désiré connaître, et qui sera votre dernière demeure.

Elle frissonna de nouveau à l'énoncé de cette sentence terrible et mystérieuse. Vers les quatre juges, elle glissa un regard où se mélangeaient la haine impuissante et la terreur tout animale de la bête acculée, qui se voit perdue irrémédiablement. Sa voix, devenue plus rauque encore, bégaya :

– Vous êtes des assassins... des lâches...

– Pas si lâches que vous, dona Hermosa, quand vous preniez son mari à celle qui vous avait charitablement accueillie, quand vous lui versiez froidement le poison, quand vous avez agi ensuite de même pour Arnaud de Chantelaure. Vous êtes venue jusqu’ici n’ignorant pas que vous auriez affaire à nous. La cupidité, le désir de la vengeance vous ont fait avancer quand même. Ne vous en prenez donc qu’à vous de ce qui vous arrive.

Sur ces mots, les quatre hommes se levèrent, et l’Antilope emmena la prisonnière dont le pas chancelant, le visage contracté dénonçaient la terreur secrète.

XXIII

Ce soir-là, vers sept heures, les mêmes personnages se retrouvèrent dans la grotte où demeurait le corps sans vie du comte de Chantelaure.

Don Pedro, sous les yeux d'Hermosa, ouvrit l'entrée secrète du temple à l'aide de la lune d'or, comme le matin même. M^{me} de Chantelaure regardait en grinçant des dents, blême de rage plus encore que de faiblesse physique.

L'hacendero dit avec une froideur ironique :

– Vous voyez, dona Hermosa, qu'il ne vous suffisait pas d'avoir volé à dona Paz le « signe » hérité de ses ancêtres. Pour ouvrir le temple de la Lune, il vous aurait fallu encore me soustraire celui dont je suis possesseur.

Elle détourna la tête, en mordant jusqu'au sang ses lèvres pâles.

Sur un mot de don Pedro, l'Antilope et le Castor-Franc saisirent le cadavre d'Arnaud de Chantelaure et l'emportèrent dans le passage, jusqu'à la galerie funèbre où se trouvaient les momies couvertes de leurs parures précieuses. L'Élan-Rapide suivit, puis dona Hermosa et, derrière celle-ci, don Pedro et son fils.

Dans la galerie, sur une peau d'ours, le Canadien et son compagnon déposèrent le corps d'Arnaud. Don Pedro dit alors d'une voix grave :

– Ici, tu reposeras en paix, Chantelaure, toi qui fus coupable, mais qui expias cruellement au cours de tes derniers jours.

Il s'inclina respectueusement et ses compagnons l'imitèrent. Dona Hermosa, aussi blanche que le mort, considérait avec des prunelles dilatées par l'effroi les lugubres habitants de cette galerie funèbre.

Don Pedro dit brièvement :

– Venez.

Il lui prit le bras, l'entraîna vers le fond de la galerie, lui fit descendre les marches qui

aboutissaient à la crypte. Les torches que tenaient don Ruiz et l'Élan-Rapide jetèrent leur clarté sur l'autel de pierre, sur les énormes statues, les meubles, les vases d'or et d'argent que le temps avait noircis, dérobant ainsi leur splendeur primitive, leur inappréciable valeur.

La voix calme et dure de l'hacendero s'éleva dans l'impressionnant silence de la salle souterraine :

– Vous avez voulu connaître le temple de la Lune, dona Hermosa. Eh bien, nous y voici. Là, sur cet autel, les pontifes offraient à leur divinité des sacrifices humains... Ici vous pouvez voir les trésors que se transmettaient ces pontifes, « les seigneurs de la Lune », dont Rosario et moi sommes les seuls descendants. Vous les avez convoités, vous n'avez pas craint de commettre le crime pour vous en assurer la possession. Il convient donc que vous mouriez au milieu d'eux.

Elle l'écoutait, raidie, les traits crispés, les yeux avidement attachés sur ces objets précieux qui devaient en effet représenter une incalculable fortune. Don Pedro continua, le bras tendu vers le

fond de la crypte, vers l'eau sombre éclairée par la lueur des torches :

– Vous voyez cette rivière, coulant dans l'ombre et le silence de son lit souterrain ? Il lui arrive parfois de déborder, de se répandre jusque dans la vallée que vous avez suivie pour venir ici... Et, naturellement, elle envahit cette crypte, monte jusqu'à la voûte. Par un phénomène en rapport avec un mouvement cosmique non encore étudié, cette crue se produit à une époque de pleine lune, sans aucune régularité, car parfois elle a eu lieu deux années de suite et à d'autres moments on n'a pu la constater au cours de dix ans. Or, cette nuit, d'après des indices remarqués par mon ami l'Élan-Rapide, la rivière doit sortir de son lit ; elle arrivera jusqu'ici, où vous serez demeurée, dona Hermosa... Et c'est elle qui se chargera de punir vos crimes.

M^{me} de Chantelaure avait compris. Elle tressaillit violemment, en attachant sur don Pedro un regard où l'épouvante se mêlait de fureur.

– Vous oseriez cela, misérable ?.. vous oseriez traiter une femme avec cette cruauté ?

– Vous n’êtes pas une femme, mais un monstre. Une mort prompte serait trop douce pour vous. Nous avons décidé que vous la verriez venir peu à peu et que vous connaîtriez ainsi quelque chose des affres par lesquelles dut passer la pauvre Paz quand elle comprit pourquoi, comment elle mourait.

Avant d’avoir pu faire un mouvement, dona Hermosa était saisie par l’Antilope et le Castor-Franc, qui lui attachèrent les bras et les jambes. Puis ils la placèrent sur un des sièges d’or massif qui avaient orné la demeure des seigneurs de la Lune. Livide, les yeux agrandis par la terreur et le désespoir, la condamnée clamait :

– Assassins ! Misérables meurtriers ! Avez-vous donc tous assez de cruauté pour m’abandonner ici ?

Personne ne lui répondit.

Don Ruiz, qui s’était rapproché de la sombre rivière, dit avec calme :

– L’eau monte légèrement.

– Bien. Retournons maintenant là-haut

puisque justice est faite ici.

Et les implacables justiciers quittèrent la crypte sans écouter les imprécations, les injures, les prières de la femme qui demeurait là, sur son siège d'or, au milieu des richesses ardemment convoitées parmi lesquelles, tout à l'heure, elle serait ensevelie.

*

Vers ce même moment, un homme arrivait au bord de la noire rivière, après avoir erré depuis plus de vingt-quatre heures dans les grottes profondes, les couloirs, les pentes rocheuses qui menaient à de sombres cryptes souterraines dans lesquelles il n'osait s'engager.

Cet homme était Corpano. Dès le début du combat, il avait feint d'être touché. S'écroulant à terre, il avait réussi à se glisser derrière une roche et de là, en rampant, avait pu gagner les grottes. Prenant au passage une des torches qui servaient à l'éclairage des actuels habitants de ces sombres

demeures, il s'était enfoncé précipitamment dans la profondeur ténébreuse, ne songeant qu'à se dérober aux regards de ses féroces ennemis.

Toutefois, il s'était vu bien vite perdu en cet enchevêtrement pire que le dédale mythologique. Parfois il se laissait tomber sur le sol, découragé, songeant qu'il ne lui restait qu'à attendre la mort. Puis, au bout de plusieurs heures, il se reprenait en un sursaut d'énergie, rallumait sa torche, continuait de chercher une issue du terrifiant labyrinthe.

C'est ainsi qu'ayant une fois de plus descendu l'une de ces pentes rocheuses qui menaient au sous-sol de ce lieu mystérieux, l'arriero arrivait à la rivière souterraine, que la crue commençait de gonfler.

Corpano réfléchit un instant. Où allait cette rivière ? Il l'ignorait. Mais dans la situation qui était la sienne, il pouvait bien risquer de se confier à elle. Peut-être, aussi, le mènerait-elle à quelque abîme liquide où il s'engloutirait. Mais cette mort valait encore mieux que celle par la faim, qui l'attendait inévitablement dans un tel

dédale. Et il avait du moins, ici, une chance légère de se sauver, d'autant mieux qu'il était excellent nageur.

Il murmura :

– Allons, je n'ai que cela à faire !

À ce moment, dans le silence de ce lieu souterrain, une voix lointaine s'éleva – une voix de femme – qui s'exclamait avec un accent d'épouvante et de rage :

– C'en est fait ! Ah ! les maudits ! Et je venais d'atteindre au but...

Corpano demeura un moment cloué au sol.

D'où venait cette voix ? Il y avait donc quelqu'un d'autre que lui, dans ces obscures profondeurs ?

Dona Hermosa, peut-être ?

Oui, dona Hermosa prisonnière de don Pedro... Ce devait être cela...

Le premier mouvement de l'arriero fut de se dire : « Tant pis pour elle ! Qu'elle s'arrange ! »

Puis, tout aussitôt, il pensa : « Je devrais peut-

être essayer de la sauver. Ce serait tout au moins une petite vengeance contre cet infernal Jaguar qui a triomphé une fois de plus. »

Corpano avait les décisions promptes. Une minute plus tard, il se laissait glisser dans la rivière, qu'il remontait sans trop de peine, le courant étant fort lent. D'une main, il soutenait la torche qui jetait sa rouge clarté dans les ténèbres souterraines... Mais subitement, il s'arrêta...

À sa droite, il voyait une vaste crypte au centre de laquelle s'élevait un autel, qu'entouraient de gigantesques statues. Partout, sur le sol, étaient entassés des meubles, des pièces d'orfèvrerie, des sièges curieusement travaillés. Sur l'un de ceux-ci, faisant face à la rivière, se tenait assise une femme au crâne couvert de bandages sanglants, aux pieds et aux bras liés – une femme pâle et hagarde, qui jeta un cri en voyant surgir de l'eau sombre cet homme ruisselant dont les lèvres laissaient échapper son nom :

– Dona Hermosa !

– Corpano !... vous, Corpano ! Ah ! vous allez

me sauver !

– Je l’essaierai du moins, señora. Ce ne sera pas chose facile...

Sortant un couteau de sa poche, il trancha rapidement les liens de la condamnée, tout en expliquant :

– Je vous ai entendue parler au moment où j’allais me jeter dans la rivière pour me confier à son cours. Il n’y a pas d’autre espoir d’arriver à trouver une issue. Depuis hier, j’erre dans cet effrayant labyrinthe sans aucun résultat... Mais savez-vous nager ? Serez-vous assez forte pour tenter cet effort ?

– Je nage parfaitement. Quant aux forces, j’en aurai. Oui, si mon corps défaillait, je trouverais la vigueur nécessaire pour continuer quand même dans la pensée que je pourrai peut-être échapper à la fin atroce que ces misérables me préparaient... et alors, me venger, plus tard.

Une effroyable haine vibrait dans l’accent de la comtesse.

Délivrée de ses liens, la jeune femme se leva

et dit résolument :

– Allons !... vite ! La rivière monte, Corpano. Dans peu de temps, elle débordera et nous ne pourrons plus passer sous cette voûte.

– Allons, señora !

Dona Hermosa fit quelques pas vers la rivière. Puis, se ravisant, elle regarda autour d'elle.

D'un ton bas, frémissant de convoitise et de regret, elle murmura :

– Tout cela... toutes ces richesses... je les aurais, sans eux...

Puis elle étendit la main et désigna à Corpano un coffre débordant de bijoux d'or précieusement ouvrés, décorés de gemmes.

– Emportez ce que vous pourrez, Corpano. J'aurai besoin d'argent, si nous parvenons à nous sauver, car je serai pauvre... et pourtant il m'en faut, pour prendre ma revanche. Emportez ce qui vous paraît avoir le plus de valeur et nous chargera le moins.

Quelques instants plus tard, dona Hermosa et Corpano, les poches garnies autant que la

prudence le leur permettait, se confiaient au courant de la rivière.

Corpano soutenait sa compagne, dont l'un des bras était immobilisé par la brisure du poignet due à la balle sortie du fusil de don Ruiz. Il leur fallait aussi tenir la tête aussi basse que possible, dans la crainte d'un subit abaissement de la voûte. Tous deux, en outre, avaient l'impression que la crue de la rivière s'accroissait avec une soudaine rapidité. Le courant devenait plus vif et les entraînait maintenant sans qu'ils eussent à faire le moindre effort pour avancer.

– Pourvu que l'eau ne monte pas trop vite ! murmura dona Hermosa. Nous nous briserons la tête, si la voûte est toujours aussi basse que là-bas, au sortir de la crypte.

Corpano ne répondit pas. Il venait, au passage, de lever la main et de sentir à moins de cinquante centimètres au-dessus de sa tête le roc humide, glacé.

L'arriero songea : « Je crois bien que nous sommes perdus ! »

La force du courant augmentait de minute en minute... L'étrange rivière se gonflait, bouillonnait... Et le moment vint où les fugitifs sentirent leur tête frôler la voûte rocheuse.

Corpano balbutia :

– Baissez !... baissez tant que vous pourrez !

L'eau leur venait jusqu'aux lèvres... Corpano sentait sa compagne à bout de forces. Lui-même avait l'impression d'une défaillance proche...

Et tout à coup, ils se sentirent roulés, emportés. Ils songèrent que tout était fini et perdirent connaissance.

XXIV

Don Ramon Ferrago et son neveu Manuel étaient demeurés au grand teocalli en compagnie de la plupart des mules et des bagages que leur avait confiés dona Hermosa. Le vieillard ne s'ennuyait pas là, car il avait fort à faire d'étudier ce curieux monument religieux. Mais il en était autrement de don Manuel. Celui-ci n'avait aucun goût pour les recherches érudites dans lesquelles se complaisait son oncle. Il feignait néanmoins de s'y intéresser fort, pour flatter don Ramon qui devait lui léguer une belle fortune et, dans le même but, ne manquait jamais de l'accompagner quand il entreprenait un voyage ayant pour objet quelque étude du passé.

Ainsi en avait-il été, cette fois, pour rechercher ce teocalli peu connu encore, et que la tradition indienne assurait avoir été, en même temps que le lieu de terribles holocaustes humains, un tombeau

secret où disparaissaient à jamais certaines personnalités politiques et religieuses de ce temps-là.

Dans les derniers jours du voyage, don Manuel avait eu la bonne chance de pouvoir faire la route en compagnie des Chantelaure. Il avait apprécié l'amabilité de dona Hermosa, s'était plu à causer avec elle de son père. Aussi la présence de la jeune femme lui avait-elle manqué lorsqu'il s'était retrouvé seul avec son oncle.

Tandis que don Ramon s'absorbait dans l'examen du teocalli, Manuel songeait à cette rencontre inopinée, en des lieux si peu visités ; il se demandait surtout, avec une vive curiosité, le but que poursuivait ici M^{me} de Chantelaure.

S'il avait cru d'abord à l'explication donnée par elle, la réflexion l'avait ensuite fait changer d'idée. Il paraissait en effet bien improbable que, pour l'unique satisfaction de retrouver les restes d'un parent, cette jeune femme et son mari eussent entrepris une expédition présentant d'assez périlleux aléas, comme le prouvait le danger couru par les Ferrago et cette étrange

disparition du comte de Chantelaure.

Il avait été enlevé par des Indiens ennemis du Loup-Rouge, prétendait dona Hermosa. Don Manuel n'y croyait qu'à demi. Il lui semblait fort singulier que ces ravisseurs eussent pu arriver jusqu'à la tente, en passant à travers le campement et en déjouant la surveillance des trois Comanches posés en sentinelles, lesquels n'avaient rien vu ni rien entendu.

Ces réflexions, ces recherches mentales occupaient quelque peu don Manuel, trompaient la longueur des heures. Quatre jours avaient ainsi passé depuis le départ de dona Hermosa et de ses compagnons quand, vers le début de l'après-midi, le Castor-Franc apparut et salua silencieusement les deux hommes occupés à terminer leur repas.

Don Manuel dit aimablement :

– Bonjour, señor ! Enchanté de vous voir...
Vous êtes donc encore dans ces parages ?

Don Ramon ajouta, en tendant la main au chasseur :

– Asseyez-vous et partagez notre repas, señor

Castor-Franc.

Mais le Canadien secoua négativement la tête.

– Je suis ici pour vous apprendre une désagréable nouvelle, señores. M^{me} de Chantelaure et sa troupe ont été attaqués par un parti d’Indiens. Tous ont succombé...

Don Manuel jeta une exclamation d’horreur :

– Est-ce possible ?

Le Castor-Franc poursuivit, comme s’il n’avait pas entendu l’interruption :

– Il vous faut donc quitter ces lieux qui deviendraient également dangereux pour vous si vous vous y attardiez.

– Certes, certes ! s’exclama don Manuel. Je ne tiens pas du tout à tomber entre les mains des Indiens !

Don Ramon déclara :

– J’ai heureusement terminé l’étude que je voulais faire ici. Rien ne m’y retient plus. Nous pouvons donc partir dès maintenant.

En peu de temps, les mules furent chargées,

les deux hommes prêts au départ. Le Castor-Franc les aidait, suppléait à leur inexpérience. Bientôt la petite caravane, très diminuée, tourna le dos au grand teocalli pour descendre les pentes de la sierra.

Don Manuel alors s'informa :

– Dites-nous maintenant, je vous prie, señor, comment les choses se sont passées ? Vous avez combattu avec ces pauvres gens ? Mais, fort heureusement, vous avez pu échapper...

Le chasseur répondit avec une calme froideur :

– Ne cherchez pas à savoir ce qui s'est passé, don Manuel. La comtesse de Chantelaure a été volontairement au-devant de son destin. Je n'ai pas autre chose à vous apprendre au sujet de cette aventure tragique.

L'oncle et le neveu regardèrent le Canadien avec une stupéfaction mêlée de défiance.

– Qu'est-ce que cela ? Que signifie ce mystère ? s'écria don Ramon.

Avec la même paisible fermeté, le Castor-Franc répliqua :

– Un mystère, oui, señores... et qui doit demeurer toujours tel pour vous, *si vous tenez à votre tranquillité*.

Il ajouta, après un court silence pendant lequel don Ramon et don Manuel échangèrent un regard chargé d'inquiétude :

– Je vais vous ramener sains et saufs jusqu'aux abords de la vie civilisée. Après quoi, nous nous séparerons et il ne vous arrivera rien de fâcheux pourvu que vous ayez soin d'oublier votre rencontre avec dona Hermosa de Chantelaure.

Le vieillard et son neveu ne répliquèrent plus. Ils comprenaient tout à coup qu'ils avaient frôlé quelque terrible tragédie et se jugeaient satisfaits d'en être quittes à si bon compte. Profondément égoïstes tous deux, ils n'eurent qu'une vague, lointaine pensée de pitié pour cette femme, ces hommes qui les avaient accueillis, nourris, et dont ils avaient partagé la vie pendant quelques jours. En levant légèrement les épaules, Manuel murmura :

– Aussi, que venait-elle chercher dans des

lieux pareils, cette pauvre dona Hermosa !

*

Quelques jours plus tard, don Pedro de Sorrès et son fils arrivaient à leur hacienda de San-Pablo.

Ils y trouvèrent don Cristobal Ajuda, assez inquiet au sujet de sa fille, demeurée fort souffrante à la suite de sa dramatique aventure. Don Pedro, qui le traitait en confident, lui narra succinctement les différentes phases de son expédition. Puis il ajouta :

– Nous voilà débarrassés de cette femme. Dans une quinzaine de jours, je repartirai pour la France, afin de prendre la tutelle de Rosario. Probablement, j’emmènerai l’enfant et je la mettrai au couvent, pour y faire son éducation. Après quoi, dès qu’elle aura seize ans, elle deviendra la femme de don Ruiz.

Le jeune homme, qui était présent, dit avec insouciance :

– Oh ! rien ne pressera, mon père ! Vous pourrez fort bien la laisser plus longtemps au couvent, sans que je m’en plaigne.

Don Pedro sourit, en frappant sur l’épaule de son fils.

– Nous verrons cela, mon cher ! Si la jeune fille tient toutes les promesses de l’enfant, il est fort possible que tu penses autrement à ce moment-là !

– J’en doute. Mais enfin, puisque je devrai me marier, autant elle qu’une autre. Je saurai toujours m’arranger pour n’être pas gêné dans mes goûts d’indépendance et pour la tenir dans la soumission qui est le lot de la femme.

Don Pedro se mit à rire.

– Eh ! eh ! il fait son profit des leçons de l’Élan-Rapide, qu’en dis-tu, Cristobal ? Au fond, il y a du vrai, et les beaux yeux de Rosario se chargeront d’enlever à ces principes ce qu’ils peuvent avoir de trop... indien.

Là-dessus, l’hacendero commença d’entretenir don Cristobal au sujet de don Ambrosio, le jeune

secrétaire qui, enlevé au Loup-Rouge par l'Élan-Rapide en même temps que dona Clara, avait été ramené à San-Pablo et attendait, depuis lors, enfermé dans une petite salle de l'hacienda, que don Pedro statuât sur son sort.

Ruiz, laissant à leur entretien son père et le mayordomo, gagna la huerta. Le superbe jardin était maintenant dans toute sa floraison. De multiples senteurs parfumaient l'air chaud, enveloppaient de leurs effluves enivrants le jeune homme qui s'avancait, fier et songeur, le regard chargé d'orgueilleuse indifférence.

Assise sous un berceau de jasmins, Clara le voyait venir et son pâle visage se teintait de rose, ses lèvres tremblaient, ses yeux prenaient un éclat plus vif.

Don Ruiz l'aperçut et alla vers elle en lui tendant la main.

– Eh bien, ma pauvre Clara, il paraît que vous n'êtes pas raisonnable ?

– Je ne peux pas oublier si vite de tels moments, don Ruiz... je ne peux pas...

Elle le regardait avec une expression à la fois craintive et passionnée qu'il connaissait bien. Lui, conservait son air de fierté un peu dure, un peu dédaigneuse ; dans l'intérêt qu'il témoignait à Clara, on sentait la condescendance du maître pour l'inférieure – celle, aussi, de l'homme qui se sait aimé, pour la femme dont il accueille le secret hommage sans lui donner en retour autre chose qu'une attention fugitive, très proche de l'indifférence.

Clara était trop éprise pour ne pas s'apercevoir de cette attitude, qui lui laissait peu d'espoir d'arriver au but ardemment désiré. Mais, confiante en son charme qu'elle savait à l'occasion rendre provocant, elle ne se décourageait pas encore et se disait qu'un peu plus tard don Ruiz, dans cette solitude de San-Pablo où il se plaisait mieux que partout ailleurs, ne pouvait manquer d'aimer la seule femme capable, ici, d'attirer l'attention d'un homme comme lui.

Après quelques mots échangés avec la jeune fille, il allait s'éloigner, quand Clara lui demanda

avec un sourire câlin :

– Vous n’allez plus maintenant quitter l’hacienda, je l’espère, don Ruiz ? Vous resterez désormais parmi nous ?

– Pour assez longtemps du moins, oui. Mon père retournera seul en France, dans une quinzaine de jours, afin de prendre la tutelle d’une toute jeune cousine, la petite Rosario de Chantelaure – ma future femme.

– Votre future femme ?

Elle avait tressailli et attachait sur le jeune homme des yeux stupéfaits, angoissés, tandis que tremblaient les lèvres soudainement pâlies.

– Oui, mon père désire ce mariage... et moi je n’ai aucune objection à y opposer. Mais j’ai le temps d’y songer, car ma fiancée n’a que huit ans.

Clara essaya de sourire.

– Oui, en effet... Cette enfant est sans doute la fille de dona Paz de Ojeda ?

– Elle-même. Sa mère est morte depuis plusieurs années, son père vient également de

quitter ce monde. La petite fille n'a donc plus que nous comme parents... Bonsoir, Clara. Tâchez de ne pas trop penser aux moments pénibles par lesquels vous avez dû passer. Le Loup-Rouge est mort, bien mort ; vous n'avez plus rien à craindre de lui. Quant à don Ambrosio, je ne pense pas qu'après cette dure leçon, il ait jamais l'idée de renouveler une tentative de ce genre.

Sur ces mots, don Ruiz quitta la jeune fille. Elle le suivit d'un regard où se mélangeaient la colère et le désespoir... Puis elle murmura, d'un ton âpre et mauvais :

– Rosario... Rosario... Je la déteste déjà ! Mais il se passera des années avant qu'il l'épouse... et d'ici là, moi, je peux arriver à changer ses projets !

Don Ruiz continuait sa promenade à travers la huerta fleurie. C'était avec intention qu'il venait d'annoncer à la fille du mayordomo son mariage futur, si lointain encore. Il voulait couper court à des rêves ambitieux que son précoce esprit d'observation lui avait permis de découvrir. Clara devait comprendre qu'elle ne pourrait jamais être

la femme de don Ruiz de Sorrès, descendant des princes aztèques et de la plus haute noblesse castillane.

En revenant au logis un peu plus tard, le jeune homme rencontra son père qui venait de s'entretenir avec le mayordomo. Don Ruiz demanda :

– Que dit Cristobal, à propos d'Ambrosio ?

– Il voudrait lui administrer une solide correction. À vrai dire, le drôle la mérite. Si Cristobal y tient, je ne lui en refuserai pas la permission. Après quoi, le jeune señor sera chassé de San-Pablo et ira chercher aventure ailleurs.

Avec un léger mouvement d'épaules, l'hacendero ajouta :

– Cela me fera un ennemi de plus, naturellement.

*

Quelques jours plus tard, l'Élan-Rapide arriva à l'hacienda.

Parti des grottes avec ses compagnons par la secrète issue dont une tradition conservée dans sa famille lui avait donné connaissance, le sachem, tout à coup, avait déclaré son intention de retourner vers ces lieux où il avait relevé les traces multiples des allées et venues de Corpano. Il voulait, disait-il, arriver à découvrir ce qu'il était advenu de l'arriero.

– Laissez donc cela, chef, conseillait don Pedro. Cet individu a péri indubitablement, puisqu'il n'a pu trouver la sortie des grottes, comme nous le prouve l'absence de traces de ce côté.

Mais l'Indien tenait à son idée. Don Pedro n'insista pas et le laissa partir avec l'Antilope.

C'était de cette expédition que revenait aujourd'hui l'Élan-Rapide.

Don Pedro, après le cordial accueil habituel, demanda :

– Eh bien, êtes-vous renseigné, chef ?

Le sachem inclina affirmativement la tête.

– Vous avez trouvé les preuves de sa mort ?

– Non.

– Alors ?

– J’ai trouvé la preuve qu’il a pu se sauver... et la Panthère aussi, probablement.

Don Pedro bondit.

– Que dites-vous là ? Dona Hermosa ?

– J’ai retrouvé sa piste, et celle de Corpano, près de l’endroit où se déverse le trop-plein de la rivière souterraine, la nuit de la crue.

– Ce n’est pas possible ! Nous l’avons laissée attachée dans la crypte... Il est très croyable que le courant de la rivière l’ait emportée, mais n’ayant pas le libre usage de ses pieds et de ses mains, elle a dû infailliblement être noyée.

– Mon frère oublie que Corpano était là.

– Mais comment aurait-il pu arriver à elle ? La crypte n’a pas d’autre issue que l’escalier conduisant à la galerie des morts.

– Il y a aussi la rivière. Je ne connais pas tous

les passages des grottes, mais il est possible que l'un d'eux y aboutisse. Le hasard a pu le faire découvrir par Corpano qui, de là, aura entendu les cris de la prisonnière et fait son possible pour la délivrer.

– Mais comment admettre qu'ils aient pu se sauver dans cette rivière gonflée par la crue ?

– Ils l'ont pu justement à cause de cette crue. Le courant les a emportés, les a jetés hors du lit souterrain, par la crevasse d'où jaillit la rivière. Comme la crue n'était pas en son plein à ce moment-là, certainement les fugitifs ont pu se sauver en se réfugiant sur un monticule, où j'ai retrouvé leurs traces.

« Quand l'eau a baissé, quelques heures après, ils ont dû se mettre en marche sans attendre qu'elle se fût complètement retirée. Ceci explique pourquoi je n'ai pu trouver leur piste que plus loin, dans la vallée, là où les pas avaient marqué dans la terre boueuse. Elle continue ensuite hors de la sierra, après avoir rejoint et suivi constamment celles de don Ramon Ferrago, de son neveu et du Castor-Franc. À plusieurs

endroits, j'ai remarqué ceci : les pas de Corpano se rapprochent du lieu où campaient le chasseur et les deux Visages Pâles... puis on voit la trace d'un corps rampant.

– Qu'en concluez-vous, chef ?

– Que Corpano communiquait avec ces deux hommes et que c'est par eux qu'il a eu la nourriture sans laquelle dona Hermosa et lui auraient péri dans la sierra.

– Comment le Castor-Franc ne s'en serait-il pas aperçu ?

– Je ne sais pas. Je dis à mon frère ce que j'ai vu.

Don Pedro secoua la tête.

– Corpano est rusé comme le renard, sous son air calme et indifférent à toutes choses. D'autre part, si le petit Ferrago tient de son père, il ne doit pas manquer d'adresse dans la dissimulation. Le Castor est un homme habile, un brave et loyal chasseur, mais il ne pousse pas assez loin la défiance, indispensable cependant avec les serpents de toutes sortes que nous côtoyons en

notre vie aventureuse... Vraiment, chef, ce que vous me dites là est sérieux !... Où conduisait ensuite la piste ?

– Hors de la sierra, Corpano et la Panthère ont dû se mêler à une petite caravane de gambucinos, qu'ils ont accompagnée probablement jusqu'au plus proche pueblo. J'ai laissé l'Antilope suivre leurs traces, pour venir rapporter à mon frère ce que j'ai vu.

– Vous avez bien fait ! Car tout ceci change mes plans. Cette femme, libre, ne cherchera que la vengeance. Je devrai donc me tenir sur mes gardes. Tout d'abord, je vais mettre Rosario en sûreté. Dona Hermosa peut fort bien avoir l'idée de nous soustraire l'enfant, qu'elle sait héritière d'une partie du trésor. D'ailleurs, quand elle n'aurait même que le seul but de nous être désagréable, ce serait suffisant pour elle.

– Que va faire mon frère ?

– Je partirai demain, pour retourner en France. Une fois là-bas, je retirerai Rosario du couvent où l'a placée dona Hermosa. Mais il faut que je la mette en un endroit où cette misérable femme ne

puisse facilement la découvrir...

Il songea un moment et déclara :

– J’ai trouvé. Je ne pense pas que dona Hermosa aille la chercher là... Une fois cette affaire réglée, je reviendrai promptement et nous verrons alors à savoir ce que font, ce que deviennent M^{me} de Chantelaure et Corpano, à surveiller leurs agissements, à contrecarrer tous les desseins malfaisants qu’ils pourraient former contre nous.

L’Élan-Rapide approuva :

– Ce sera bien... Et mon frère peut compter sur moi pour l’aider à abattre la Panthère.

XXV

Dans le couvent de Neuilly où elle se trouvait avec la fille de sa belle-mère, Rosario attendait en vain chaque jour une lettre de son père.

Rien ne venait du Mexique. Trinidad, nature égoïste et insouciant, n'en éprouvait aucun souci et disait à sa compagne :

– Es-tu sotte de t'inquiéter comme cela ! Maman et papa ont bien autre chose à penser que de nous écrire ! Ils sont allés faire fortune là-bas et reviendront très riches. Alors nous aurons un bel hôtel comme celui des Figueira, beaucoup de domestiques, des chevaux et des voitures, des toilettes de toutes sortes... et plus tard beaucoup de diamants comme ceux que maman mettait quand elle allait en soirée.

Mais cette perspective ne suffisait pas à Rosario pour supporter sans peine la séparation. Elle avait une grande affection pour son père et

souffrait d'en être éloignée. À l'égard de sa belle-mère, elle éprouvait des sentiments assez complexes. Dona Hermosa lui avait toujours témoigné une certaine tendresse câline, en ayant l'habileté de ne jamais faire en sa présence de différence entre Trinidad et elle. Cette justice apparente avait eu un heureux effet sur l'âme enfantine, qui ne pouvait deviner le calcul de l'adroite créature, désireuse de tenir sous son influence la fille de Paz. Dona Hermosa avait en effet pour principe de se ménager toutes les sympathies possibles dans son entourage, et de ne se faire des ennemis qu'à la dernière extrémité.

Elle avait réussi avec sa petite belle-fille. Rosario avait pour elle une affection réelle, quoique peu démonstrative, surtout depuis que dona Hermosa l'avait soignée avec dévouement au cours d'une maladie. Mais cette âme d'enfant, délicate et loyale, avait cependant parfois comme une secrète impression de défiance à l'égard de la femme au doux sourire, aux yeux caressants, qui l'appelait « ma jolie Rosarita... ma chère petite fille ». C'était là, d'ailleurs, un sentiment fugitif qui ne tenait pas devant une attention maternelle

de dona Hermosa.

Un matin, dans l'étude où travaillait Rosario près de ses compagnes, une sœur vint prévenir « que M^{me} la Supérieure demandait M^{lle} de Chantelaure au parloir ».

La petite fille se leva, surprise et un peu inquiète. Déjà, elle cherchait dans sa mémoire quel méfait elle avait pu commettre... Mais non, en ce cas, la supérieure l'aurait demandée dans sa chambre...

Tout en songeant ainsi, Rosario arrivait au parloir. En ouvrant la porte, elle vit aussitôt, assis en face de la religieuse, don Pedro de Sorrès.

Comme elle s'arrêtait sur le seuil, un peu interdite, la supérieure lui dit :

– Approchez, mon enfant... venez saluer votre cousin qui souhaite vous parler.

– Oui, venez, niña, ajouta don Pedro. Venez que je vous dise quelque chose.

Quand la petite fille fut près de lui, l'hacendero mit sa main sur les soyeuses boucles sombres et pencha vers l'enfant son visage où

apparaissait une certaine émotion.

– J’arrive du Mexique, Rosario...

Elle dit vivement :

– Avez-vous vu papa ?

– Oui, enfant... et c’est de sa part que je viens.

– Il est encore là-bas ? Comment va-t-il ?
Reviendra-t-il bientôt ? Il ne reviendra pas ? Il
veut rester toujours là-bas ?

L’enfant attacha sur lui ses yeux magnifiques,
interrogateurs et anxieux.

– Il ne reviendra pas.

– Oui... Ma petite fille, votre père a été
retrouver votre pauvre maman. Il est tombé
malade, très loin dans la sierra où l’avait entraîné
sa femme, et il est mort en vous confiant à moi.

Rosario ne jeta pas un cri ; mais elle devint si
pâle que la supérieure se leva en étendant les
bras, croyant qu’elle allait tomber.

– Chère petite enfant, soyez courageuse ! Ma
pauvre chère Rosario !

La religieuse l’entourait de ses bras, baisait

maternellement le front tout à coup glacé.

– Je serai un père pour vous, niña, ajouta le Mexicain. Ce pauvre Chantelaure vous a bien recommandée à moi et je ne faillirai pas à cette tâche.

Rosario ne semblait pas entendre. Son petit visage frémissait, les yeux prenaient une expression de douleur concentrée, profonde, tragique, tandis que son corps était agité d'un tremblement convulsif.

– Elle a beaucoup de cœur, beaucoup de sensibilité, murmura la supérieure.

Don Pedro prit la main de l'enfant.

– Écoutez-moi, Rosario... Pour des raisons que je vous expliquerai plus tard, je dois vous retirer d'ici, vous mettre dans un autre couvent où, d'ailleurs, vous serez fort bien aussi. Vous allez donc vous préparer sans tarder, car je vous emmènerai cet après-midi, comme je viens d'en informer M^{me} la Supérieure.

Les yeux inquiets et douloureux se tournèrent vers la religieuse. Celle-ci dit avec douceur :

– Oui, ma chère enfant, nous allons faire préparer votre petit bagage. Puis vous direz adieu à vos compagnes, qui ont toutes pour vous beaucoup d'affection.

Rosario demanda, d'une voix que les sanglots tout proches rendaient rauque :

– Et Trinidad, s'en va-t-elle aussi ?

Ce fut don Pedro qui répondit :

– Trinidad Barral n'est pas ma parente ; je n'ai pas à m'occuper d'elle. À tout à l'heure, niña. Je reviendrai vers deux ou trois heures.

Il se leva, caressa la joue de l'enfant et quitta le parloir après avoir salué la supérieure.

Quand il fut parti, la douleur de Rosario se manifesta avec une violence concentrée qui effraya un moment la religieuse. Celle-ci eut grand-peine à consoler quelque peu la petite fille. Quand elle la vit enfin légèrement calmée, elle l'emmena à la chapelle, la fit prier pour son père. Puis elle remonta avec elle pour gagner la lingerie et donner l'ordre à la sœur qui en était chargée de préparer la malle de l'enfant.

Rosario, qui restait silencieuse, les traits un peu rigides, demanda tout à coup :

– Et ma belle-mère ? Don Pedro n'en a pas parlé ?

– Il m'a dit, ma chère enfant, que M^{me} de Chantelaure a disparu et qu'il ignore ce qu'elle est devenue. Elle n'était pas près de votre pauvre papa quand celui-ci a quitté ce monde.

– Alors, Trinidad ?... Que va-t-elle devenir ?

– Peut-être a-t-elle des parents qui s'occuperont d'elle. Puis sa mère peut très bien être vivante encore et venir la chercher un jour ou l'autre. C'est ce qu'il faudra lui dire, quand vous allez la retrouver tout à l'heure.

Trinidad, en apprenant la mort de son beau-père, montra un chagrin beaucoup plus bruyant que celui de Rosario – ce qui, d'ailleurs, ne lui fit pas perdre une bouchée de son repas. Elle accepta avec facilité la version que lui donnait la supérieure au sujet de l'absence de sa mère : celle-ci était malade au Mexique et rentrerait dans quelque temps seulement en France. Quant

au départ de Rosario, elle n'en parut pas très émue. Sa nature légère et fausse comme celle de sa mère n'était pas capable d'attachement. En outre, elle avait toujours été jalouse de la petite de Chantelaure.

Elle dit à celle-ci :

– Je n'aimerais pas à m'en aller avec ce don Pedro ! Il me fait peur... Et tu te souviens que maman disait qu'il était un très méchant homme ?

Rosario inclina affirmativement la tête. Son pauvre petit cœur se gonflait de chagrin et d'angoisse. Mais elle comprenait trop bien qu'il lui était impossible de résister à la volonté de cet homme à la mine volontaire, aux yeux aigus et impérieux qui, disait-il, remplacerait maintenant son père.

Ce fut seulement vers la fin de la matinée, le lendemain, que don Pedro et sa petite compagne arrivèrent à destination.

Cette destination – l'hacendero l'avait appris en cours de route à Rosario – n'était autre que le couvent des Sœurs Franciscaines de Morigny.

Don Pedro, en cherchant un lieu propre à soustraire sa pupille aux entreprises éventuelles de dona Hermosa, s'était souvenu de cette maison religieuse entrevue au passage, quand il était revenu de faire, avec l'abbé Vandal, son enquête à la Maison des Dames. Il lui paraissait que M^{me} de Chantelaure n'aurait jamais l'idée de chercher ici sa belle-fille. En tout cas, l'enfant serait bien gardée, après les recommandations expresses que le Mexicain avait faites à la supérieure de Sainte-Colette en venant accompagné du curé de Morigny, lui offrir cette nouvelle élève.

Rosario, bien qu'elle y eût vécu peu de temps, se souvenait de ce pays, berceau de sa famille paternelle. Elle se souvenait, surtout, du grand chagrin éprouvé quand son père, en l'embrassant très fort, lui avait dit que « le bon Dieu avait rappelé maman près de lui ». Cette Maison des Dames, elle aurait voulu la revoir. Mais elle n'osa le demander à don Pedro. Bien que celui-ci eût été attentif à ce qu'elle ne manquât de rien pendant le voyage, l'enfant avait senti chez lui l'absence d'affection. En outre, elle restait sous l'impression des paroles prononcées par sa belle-

mère, le jour de la première visite du Mexicain. Dona Hermosa lui avait dit :

– Un cousin de ta mère demande à te voir, niña. Mais je vais lui dire que tu es sortie, car c’est un homme qui a fait beaucoup de peine, beaucoup de mal à cette pauvre maman, et je suis bien sûre qu’elle verrait sans plaisir que tu fisses sa connaissance.

Puis, là-dessus, s’était greffée la scène entre don Ruiz et Rosario, qui avait laissé un fort désagréable souvenir dans ce cerveau d’enfant. Après cette visite qu’elle n’avait pu éviter, dona Hermosa s’était arrangée pour que don Pedro ne revît plus sa jeune cousine, et elle n’avait pas manqué de fortifier dans l’esprit de l’enfant cette idée que les parents de sa mère étaient des êtres mauvais, dangereux, dont elle devrait toujours se tenir éloignée.

Or, Rosario se voyait maintenant la pupille de cet inquiétant don Pedro ; elle était obligée de lui obéir, car il avait tous droits sur elle. « Comment, pensait-elle dans son raisonnement enfantin, comment mon cher papa m’a-t-il confiée à lui ?

Pourtant, il devait certainement savoir que ce cousin de maman avait été mauvais pour elle. »

L'accueil des religieuses réconforta un peu la pauvre petite exilée. Sans peine aucune, Rosario vit s'éloigner son tuteur, dont la présence n'avait cessé de la tenir en état de malaise.

Don Pedro regagna Morigny où il fit au curé une courte visite. Le prêtre avait été précédemment mis par lui au courant des événements qui s'étaient déroulés en ces derniers mois. Il ne croyait pas, pour sa part, à un retour offensif de dona Hermosa.

– Elle ne voudra pas risquer une si grosse partie avec un adversaire comme vous, disait-il. Que peut-elle espérer ? Reprendre la lune d'or ? Elle doit bien penser que ce serait une difficile entreprise !... Et ensuite, pour recommencer une telle expédition, je pense qu'elle y regarderait maintenant à deux fois !

Le Mexicain hocha la tête.

– C'est une nature énergique, tenace, audacieuse. Je crois que rien ne l'arrêtera pour

assouvir son ambition... et sa vengeance. Tenez pour certain, monsieur le curé, que si elle a survécu à ses blessures, elle se dressera sur mon chemin tôt ou tard. Il lui faudra sa revanche... Et elle cherchera encore à s'emparer de ce trésor qu'elle a vu, maintenant. Malheureusement, j'ai commis l'imprudence, la croyant à jamais inoffensive, de lui montrer comment l'on entre dans le lieu où se cachent ces richesses. À tout prix, dût-elle risquer à nouveau sa vie, elle cherchera à s'emparer de ce qui constitue la clef de ce lieu.

Il songea un moment, puis secoua les épaules.

– Bah ! la lutte a toujours été ma vie depuis des années ! Elle le sera vraisemblablement jusqu'à la fin de mes jours. Mais il importe de préserver Rosario des entreprises de cette femme, qui n'hésiterait pas à s'emparer d'elle pour en faire à notre égard un objet de menace et de chantage. J'ai recommandé à la supérieure de ne pas permettre qu'elle écrive à personne d'autre que moi. Il faut que partout ailleurs l'on ignore où elle se trouve. Pour éviter d'être moi-même

suivi, épié, je m'abstiendrai de venir voir l'enfant, si je reviens en France d'ici à quelques années. En un mot, elle ne sortira de ce couvent que mariée à mon fils, qui dès lors pourra l'entourer d'une constante protection.

Là-dessus, don Pedro se leva et prit congé du prêtre. Celui-ci, en le reconduisant jusqu'à la porte, demanda :

– Vous n'avez pas retrouvé la boîte d'or qui accompagnait la demi-lune, après la chaîne que me remit la pauvre jeune comtesse ?

– Non. Dona Hermosa ne la portait pas sur elle quand elle a été blessée... Je me demande ce que cette boîte contenait de si important, pour que Paz la traitât aussi précieusement que « le signe de la Lune ». Jamais elle ne m'en avait parlé... Quelque souvenir de sa famille maternelle sans doute... Adieu, monsieur le curé. Vous m'écrirez parfois, pour me donner des nouvelles de ma pupille et, de mon côté, je vous tiendrai au courant de ce que je pourrai savoir au sujet de cette misérable femme.

Là-dessus, les deux hommes se séparèrent.

L'abbé Vandal suivit des yeux l'hacendero qui s'éloignait. En hochant la tête, il murmura :

– Il a peut-être raison. Cette femme est un démon et, si elle vit, elle doit être assoiffée de vengeance. Hélas ! combien néfaste elle a été pour ce malheureux comte de Chantelaure !... et quelle terrible punition a été celle du coupable ! Faites du moins, Seigneur, que la pauvre petite orpheline échappe à ses maléfices !

Deuxième partie

I

De nombreux invités, en cette soirée de février, évoluaient dans les salons de M^{me} Cormier, née Francisca Lirdès. On remarquait parmi eux un certain nombre de Mexicains, compatriotes de la maîtresse du logis. Celle-ci, ex-jolie femme d'une cinquantaine d'années, avait eu son heure de grand succès. En dépit de quelques aventures, elle avait su conserver une certaine apparence de décorum et avait assez bien élevé sa fille, aujourd'hui une grande et belle personne de vingt ans. Sa fortune, considérable, lui permettait un train de vie luxueux, de fréquentes réceptions. Celles-ci étaient généralement agréables, M^{me} Cormier s'entendant à recevoir. Mais les gens sérieux lui reprochaient l'éclectisme de ses relations et particulièrement son intimité avec des actrices dont la vie privée formait l'un des thèmes habituels des potins de salons.

Ce soir, parmi ses hôtes, on remarquait précisément la belle Jeanne Parvy, qui connaissait à l'Opéra des succès que la valeur de sa voix, assez médiocre, n'aurait pas suffi à expliquer. Elle était fort entourée, fort complimentée. Mais elle semblait distraite et son regard, fréquemment, se dirigeait vers l'entrée des salons, paraissant guetter une arrivée.

– Elle attend don Ruiz de Sorrès, chuchota en riant Maxime Cormier, neveu de la maîtresse du logis, à l'oreille d'un jeune homme de petite taille, d'allure souple et d'apparence vigoureuse, dont le nez de respectable dimension s'allongeait dans un visage mat aux yeux foncés, demi cachés sous des paupières ombrées.

Ce jeune homme réprima un tressaillement et dit avec une indifférence jouée :

– Vous voulez parler de ce Mexicain, ce fils d'un de nos plus opulents hacenderos, qui est très remarqué, paraît-il, très recherché par les plus jolies Parisiennes ?

– Oui... un superbe garçon, fort intelligent, mais assez original. Il a vécu, dit-on, une partie

de son existence dans la compagnie d'Indiens comanches, lesquels ont fait de lui un extraordinaire cavalier, un incomparable chercheur de pistes, etc. De même, il n'a pas son pareil comme tireur. Avec cela, un air de très grand seigneur, car il est de fort noble race, une aisance d'homme du monde, naturelle chez lui et qu'il tient sans doute de cette même race, des yeux magnifiques et pleins d'énigme, un caractère hautain, dominateur... et des idées un peu... comanches, sur la complète soumission de la femme à son seigneur et maître.

– Ce qui n'empêche pas ces dames d'être en admiration devant lui, d'après ce que vous me dites ?

– Eh ! don Manuel, il faut penser que le joug ne leur semblerait pas trop dur, posé par la main de don Ruiz ! Tenez, cette belle Parvy... elle en est folle. Je ne sais trop ce qu'elle serait capable de faire, pour lui plaire. Cependant, je ne le crois pas emballé. Jeanne Parvy est pour lui une fantaisie qu'une autre, vraisemblablement, chassera demain.

– Elle est cependant fort belle !... très séduisante !

– Oui, mais, je vous le dis, don Ruiz est passablement original et sa nature froide, orgueilleuse, paraît peu susceptible d'éprouver une réelle passion... Ah ! le voici, je crois. Désirez-vous que je vous présente à ce compatriote ?

Don Manuel répondit avec calme :

– Non, je vous remercie. Il me revient à la mémoire que mon père eut jadis fort à se plaindre du père de ce don Ruiz de Sorrès. Ainsi donc, je me soucie peu d'entrer en relation avec celui-ci.

– Je le comprends. Mais vous aurez l'ennui de le rencontrer parfois ici. Ma tante l'attire beaucoup. Vous comprenez, elle a une fille à marier..., et don Ruiz est un magnifique parti.

Maxime s'interrompt, en désignant une mince et blonde jeune fille, à l'allure indolente, qui passait au bras de l'un des invités.

– Elle n'est pas mal du tout, cette petite Trinidad Barral, la pupille de votre oncle, cher

don Manuel !... Et son talent de harpiste est réel.

– N'est-ce pas ? Nous allons l'entendre tout à l'heure, je crois.

– Certainement... Et, peut-être, Jeanne Parvy acceptera-t-elle de chanter. Veuillez m'excuser, cher ; ma tante doit avoir besoin de moi, car je la vois qui me fait des signes là-bas.

Et Maxime, le jeune dandy, s'éloigna dans la direction où flamboyait la robe violette de dona Francisca.

Demeuré seul, Manuel Ferrago reporta son regard vers don Ruiz. Celui-ci, de son allure hautaine et légèrement nonchalante, se dirigeait vers la maîtresse de maison, très occupée à mettre en train le programme de sa soirée. Grand, souple, harmonieusement proportionné, il portait l'habit avec une élégance de race qui n'avait rien de commun avec celle des dandies présents dans ces salons. Ainsi que l'avait dit Maxime Cormier à don Manuel, il était très grand seigneur et semblait aussi à l'aise dans ce milieu mondain que dans la prairie, parmi ses amis comanches.

Comme il tournait la tête, Manuel Ferrago vit les yeux sombres et altiers, les yeux superbes et quelque peu énigmatiques dont la profonde séduction frappait aussitôt, dans ce visage ambré aux beaux traits virils et durs.

Le jeune homme murmura :

– Eh oui, il est bien !... très bien ! Mais il ne doit pas avoir une nature facile ! Pas plus avec le fils qu’avec le père, dona Hermosa ne manquera de difficultés pour mener à bien ses desseins.

À cet instant de ses réflexions, don Manuel fut abordé par la jeune fille blonde que Maxime Cormier avait désignée sous le nom de Trinidad Barral.

Elle venait de congédier son cavalier, avec un sourire gracieux qui s’associait fort bien à la câlinerie féline des yeux clairs, ombrés de cils légers.

Sa main se posa doucement sur le bras de Manuel Ferrago. Sa voix un peu chantante demanda, très bas :

– Que regardez-vous ainsi avec cet air

absorbé, Manuel ?

Il répondit sur le même ton :

– Eh ! qui voulez-vous que je regarde, Trinidad, sinon ce don Ruiz de Sorrès qui, franchement, ne paraît pas le premier venu !

– Il ne l’est pas, en effet.

La voix de Trinidad restait paisible, mais une lueur avait jailli entre les cils blonds.

Don Manuel ricana légèrement.

– Il vous plaît, à vous aussi ? Question oiseuse, je pense ?

Elle sourit à demi, en ripostant :

– Tout à fait oiseuse, en effet. Mais ne soyez pas jaloux, Manuel. Don Ruiz doit trop être le fils de son père pour accorder autre chose que de la haine à la fille de dona Hermosa de Chantelaure.

– Et la fille de dona Hermosa, je l’espère, n’aurait jamais la coupable faiblesse d’éprouver d’autre sentiment à l’égard du fils de don Pedro ?

Le regard du jeune homme s’enfonçait dans celui de Trinidad. Celle-ci eut un rire étouffé,

plein de moquerie, tandis que ses claires prunelles devenaient caressantes, suavement douces.

– Je pense bien que vous n’en doutez pas, Manuel ? Vous êtes parfois trop méfiant, mon cher ; c’est un vilain défaut dont il faudra vous corriger, quand vous serez devenu mon mari... Allons, donnez-moi votre bras. Je crois que le moment est venu de me faire entendre.

Quelques instants plus tard, les sons de la harpe résonnaient dans les salons où se groupaient, attentifs, les hôtes de M^{me} Cormier. Trinidad Barral – bonne musicienne d’ailleurs – avait choisi cet instrument parce qu’il lui permettait de mettre en valeur de jolis bras très blancs, des mains fort bien faites. Généralement, elle portait de longues robes flottantes, d’étoffes souples et légères, et se coiffait à la grecque. De sa mère, elle tenait l’allure féline, la séduction du sourire, du regard câlin, qui savait se faire si angéliquement doux. Ce charme, et une grande fraîcheur de teint, compensaient une irrégularité de traits plus accentuée chez la fille que chez la

mère. On disait généralement de M^{lle} Barral : « C'est une jolie fille », sans songer à détailler le nez trop gros, la bouche un peu grande, le menton mal fait.

Des applaudissements saluèrent la fin du morceau de Rameau exécuté par la jeune fille. Après quoi, Jeanne Parvy, sur la demande de M^{me} Cormier, consentit à chanter un air des *Huguenots*.

Le bal commença ensuite... et peu après, don Ruiz, qui ne dansait jamais, s'éclipsa discrètement.

Sa voiture l'emporta au trot d'un admirable attelage vers le somptueux hôtel de l'avenue du Bois, acquis par son père un an auparavant.

Tandis qu'il traversait le vestibule décoré de précieuses mosaïques, un valet de pied s'approcha et l'informa que don Pedro désirait lui parler.

Ruiz gravit l'escalier de marbre et, au premier étage, entra dans l'appartement de son père.

L'hacendero était couché. Sur l'oreiller, son

visage ressortait jauni et altéré. Il souffrait depuis deux ans d'une maladie de foie, dont il n'ignorait pas la gravité. Mais son indomptable énergie avait jusqu'ici dominé la profonde lassitude physique.

À la vue de son fils, il ébaucha un sourire en disant :

– Te voilà, Ruiz ? Tu ne t'es pas attardé chez cette excellente dona Francisca ?

– Non, selon mon habitude. Je ne serai décidément jamais un mondain, mon père... Mais vous ne dormez pas encore ? Souffrez-vous davantage, ce soir ?

– Non, pas plus. Mais l'insomnie me tient, je le sens, et j'en ai pour le reste de la nuit. Alors j'ai pensé à te voir, Ruiz, car, dînant en ville, tu es parti assez tôt aujourd'hui. Et j'ai pendant ce temps reçu quelque chose...

Il prit une petite boîte sur sa table de nuit, tout en continuant :

– Tu sais que j'avais écrit à la supérieure de Sainte-Colette pour lui demander de faire faire

par une de ses religieuses, bonne miniaturiste, le portrait de Rosario. Je l'ai reçu ce soir...

De la boîte, il sortit une miniature qu'il tendit à Ruiz.

Celui-ci la prit sans empressement et attachait son regard aussitôt intéressé sur la ravissante figure de toute jeune fille, à l'ovale délicat, aux traits d'une rare perfection.

Les lèvres pourprées avaient un demi-sourire charmant, un peu mystérieux, les yeux d'un bleu foncé restaient sérieux, doux, songeurs, dans l'ombre des cils bruns. Une coiffure de couvent, bien tirée, s'essayait à discipliner une sombre chevelure dont les boucles rebelles s'échappaient, tentaient de s'émanciper. Elle ne réussissait pas à enlaidir Rosario de Chantelaure, dont la beauté pouvait soutenir victorieusement la comparaison avec celle des plus jolies femmes.

Don Pedro interrogea :

– Eh bien, Ruiz ? Qu'en dis-tu ?

Le jeune homme répondit d'un ton net et décidé :

– Elle me plaît, mon père.

– Je m’en doutais bien ! Si difficile que tu sois, il ne pouvait guère en être autrement... Et elle est, paraît-il, fort intelligente, elle a parfaitement profité de l’éducation reçue là-bas. D’après ce que m’ont écrit la supérieure et l’abbé Vandal, sa nature est noble, loyale, très ardente pour accomplir ce qu’elle croit être son devoir... mais orgueilleuse, assez difficile à diriger, surtout pour qui ne sait pas gagner son affection. Dans la dernière lettre qu’il m’écrivait avant sa mort, l’abbé me disait d’elle : « C’est une âme très pure, un cœur aimant et généreux. Toutes les séductions physiques et morales, cette enfant les possède. Mais don Ruiz devra user de précaution pour ne pas heurter une nature sensible, délicate, un peu volontaire, un peu repliée sur elle-même aussi, par crainte de la vie peut-être. »

Don Ruiz eut un rire d’ironie.

– En résumé, le bon abbé aurait voulu que cette jeune personne peu facile – car voilà bien ce qui ressort de ces considérations – trouvât en moi un mari disposé à subir ses caprices. Eh bien, ce

ne sera pas précisément le cas. Si Rosario est volontaire, tant pis pour elle ! Il faudra qu'elle plie, qu'elle cède... et qu'elle ne compte jamais avoir raison de moi par son charme, sa coquetterie, ses caresses.

La voix du jeune homme s'était faite inflexible et dure. Puis il sourit de nouveau, avec un peu de raillerie, en levant les épaules légèrement.

– Les femmes s'aperçoivent aussitôt à qui elles ont affaire et modifient leur manière en conséquence. Je suis persuadé que Rosario ne me donnera pas la moindre difficulté sur ce point.

– C'est très possible... d'autant plus qu'elle ne peut manquer d'être fort amoureuse. Oh ! je n'ai pas d'inquiétude au sujet de votre futur ménage ! Le seul point noir pour moi, c'est l'existence probable de cette Hermosa.

– J'ai vu aujourd'hui Manuel Ferrago, chez dona Francisca.

– Manuel Ferrago ? Il est à Paris ? Chez son oncle, naturellement ?

– Oui. Je m'en suis informé près de dona

Teresa. Celle-ci le dit fiancé à Trinidad Barral.

Don Pedro secoua la tête.

– Ces Ferrago, plus que jamais, ont besoin d’être surveillés de près. J’ai toujours flairé quelque manœuvre, dans le fait que ce vieux don Ramon, prétendant que dona Hermosa avait été tuée par les Indiens, s’était fait donner la tutelle de l’enfant. Soi-disant, la mère, dans l’éventualité d’un malheur l’atteignant au cours de cette expédition, lui aurait confié le soin de veiller sur sa fille. Je sais qu’il a exhibé à l’appui de son dire un papier parfaitement en règle. Mais si dona Hermosa a survécu, rien n’empêche qu’elle l’ait écrit après sa soi-disant mort, en y mettant une date antérieure.

– Évidemment. C’était là un moyen de nous faire croire à cette mort et d’endormir ainsi notre vigilance. Malheureusement pour elle, ce n’est pas chose facile. Nous sommes fort défiants... et nous avons éventé le piège. Comme vous, mon père, je persiste à croire que dona Hermosa vit toujours, qu’elle est cachée, bien cachée... mais qu’un jour nous la retrouverons.

Le jeune homme songea un moment, puis ajouta :

– Maintenant que les Ferrago et la petite Barral sont à Paris, je crois qu’il serait bon de les tenir sous une constante surveillance. Peut-être, un jour, finiront-ils par nous mettre sur la piste de dona Hermosa.

– Voilà une excellente idée ! Mais qui chargeras-tu de cette surveillance ?

– Le Castor-Franc est ici en ce moment. Il sera enchanté de suivre cette piste. Cristobal, qui est un habile homme, lui prêtera son aide.

– Parfait. Oui, il serait temps de la débusquer, la Panthère, comme dit notre ami l’Élan-Rapide, car du moment où elle se terre, c’est qu’elle médite de bondir sur nous à la première occasion propice.

– Je n’en doute pas. Mais nous sommes heureusement sur nos gardes. Sa fille était là, ce soir. Elle paraît assez ensorceleuse, elle aussi.

– A-t-elle cherché à exercer son charme sur toi, mon cher ami ?

Un sourire entrouvrit les lèvres de Ruiz.

– Elle n'en a pas encore eu le temps, mon père. Voilà seulement quatre ou cinq fois que nous nous rencontrons, chez M^{me} Cormier... et, comme vous le pensez bien, je n'ai pas cherché à me rapprocher d'elle.

– J'en suis certain ! Mais il pourrait faire partie du plan ennemi que la jeune personne cherchât à te circonvenir. Si elle tient de sa mère, elle ne doit douter de rien et s'imagine sans doute arriver facilement à son but près de toi.

Don Ruiz se mit à rire.

– Je ne suppose pas qu'elle ait cette prétention... à moins qu'elle ignore les faits qui se sont passés naguère.

– Ce n'est pas impossible. Peut-être même lui a-t-on laissé croire à la mort de sa mère... Enfin, ceci nous importe peu. Ce n'est pas M^{lle} Barral qui m'inquiète, mais dona Hermosa – la pseudo-morte. Voilà neuf ans qu'elle a disparu... neuf ans que sa trace et celle de Corpano, suivies jusqu'à Tolano, chez cette canaille de Pedrito, n'ont pu

ensuite être retrouvées. Depuis lors, j'ai fait faire des enquêtes secrètes, sans parvenir à acquérir la certitude de son existence. Cependant, j'ai fait surveiller les Ferrago. Je vais continuer ici... et nous finirons bien un jour ou l'autre par dépister cette femme introuvable !

– J'en suis persuadé ! Mais je vous dis bonsoir, mon père, car il est temps de vous reposer.

– Attends, Ruiz... Il faut nous décider pour ce mariage. Rosario a seize ans. Je voudrais te voir marié le plus tôt possible, car cette maladie qui me mine fait chaque jour de notables progrès et peut m'enlever bientôt...

Ruiz saisit la main amaigrie, en disant avec une sorte de violence :

– Ne parlez pas ainsi, mon père ! Bien soigné, vous vous remettrez et vous demeurerez près de moi, vous qui êtes ma seule affection.

Une profonde émotion changea pendant quelques secondes le regard qui s'attachait sur le jeune homme avec une orgueilleuse

complaisance.

– Oui, nous nous sommes fortement aimés, tout en ne nous le disant guère, mon cher enfant. Mais il faut s’incliner devant l’inévitable... Et je voudrais qu’une autre affection fût là pour prendre la place de celle que tu perdras.

– Aucune ne remplacera jamais la vôtre ! Mais si cela doit vous être agréable, j’accepte très volontiers de me marier maintenant.

– Eh bien, j’irai la semaine prochaine voir cette petite Rosario et je lui ferai connaître les dernières volontés de son père. Nous fixerons ensuite la date du mariage, à ton gré.

– Cette date m’est indifférente. Mais ce à quoi je tiens, c’est d’éviter l’ennuyeuse corvée de faire ma cour à cette petite pensionnaire.

– J’arrangerai cela. Tu pourras faire sa connaissance au moment des fiançailles, puis revenir seulement la veille de la cérémonie, qui aura lieu au couvent.

– Très bien.

Et sur cette approbation, don Ruiz prit congé de son père.

II

Dans la grande salle claire, ensoleillée, les élèves du couvent de Sainte-Colette achevaient leur tâche de couture.

Elles étaient là une quarantaine, qui toutes gardaient le silence, car l'une d'elles lisait, d'une voix traînante et monotone, la vie de sainte Monique.

Le soleil de mars qui traversait les vitres des larges fenêtres éclairait toutes ces jeunes têtes penchées, blondes, brunes, châtaines... Et l'un de ses plus vifs rayons s'attardait complaisamment sur une courte chevelure sombre, aux superbes reflets de soie, dont les boucles légères bravaient toutes les contraintes, tous les moyens employés pour les discipliner.

L'une de ces boucles retombait jusque sur le front d'un parfait modelé, d'une blancheur satinée comme tout le reste du délicieux visage

qui se levait de temps à autre, sérieux, pensif, un peu mélancolique. Entre les cils bruns, d'admirables prunelles d'un chaud bleu-violet apparaissaient alors, profondes et ardentes. Quel que fût le talent de la religieuse miniaturiste, celle-ci n'avait pu rendre toute la beauté du regard de Rosario, tout ce feu, cette vie, cette volonté, qui parfois faisaient place à tant de caressante douceur. Regard de candeur et de force où l'âme de l'enfant apparaissait encore, mais qui, bien vite, serait un vrai regard de femme, et charmerait, enivrerait, ferait esclaves des cœurs d'hommes.

Et le sourire achevait la séduction de cette jeune figure. En ce moment, il entrouvrait les lèvres d'un beau rouge ardent, parce que la travailleuse venait de remarquer une mouche qui, paisiblement, se promenait sur le long nez de sa voisine, sans que celle-ci s'en aperçut. Sourire espiègle, amusé, qui était celui d'une enfant très gaie accoutumée à se distraire de peu de chose.

Mais un instant après, le joli visage avait repris sa précédente expression de pensive

mélancolie. Cette lecture où il était sans cesse question de la tendresse maternelle de Monique, rappelait au souvenir de Rosario son père et sa mère, si tôt disparus. Bien que très jeune au moment de la mort de dona Paz, elle n'avait pas oublié cette douce figure, toujours mélancolique... et moins encore le père très aimé qui était allé mourir dans ce lointain Mexique. Depuis lors, elle avait constamment vécu dans ce couvent, où les religieuses l'entouraient d'affection, mais qu'elle ne quittait jamais, fût-ce pour les vacances. Elle n'avait même pas revu don Pedro de Sorrès, depuis le jour où il l'avait amenée ici. Chaque année, la supérieure lui faisait écrire à son tuteur une lettre qui recevait deux ou trois mois après une courte réponse, assez cordiale d'ailleurs. Des jouets, des bonbons arrivaient à son adresse, vers le premier janvier. Rien, d'ailleurs, ne lui avait manqué, au point de vue matériel. Don Pedro avait toujours payé largement pour qu'il en fût ainsi, et pour qu'elle reçut une instruction aussi complète qu'on la pouvait donner en cette maison.

Certaines natures se seraient trouvées

parfaitement heureuses dans une telle situation. Mais Rosario avait toujours eu la nostalgie de l'existence familiale, elle avait toujours conservé, au fond de son jeune cœur aimant et fidèle, le regret douloureux du père qui l'aimait tant... Et, de plus – surtout depuis deux ans – elle se demandait avec quelque anxiété ce que serait l'avenir pour elle.

Le point de vue pécuniaire ne l'inquiétait pas. Elle ignorait quelle était sa situation à ce sujet, et si M. de Chantelaure avait réussi à conquérir la fortune que sa femme et lui étaient allés chercher au Mexique, ainsi qu'ils le lui avaient expliqué à leur départ. Mais avec la confiance de la jeunesse et le courage d'une âme énergique et désintéressée, elle se disait : « Je travaillerai, s'il le faut. Le tout, pour moi, c'est de ne pas être à la charge de don Pedro. »

Car Rosario conservait contre les parents de sa mère cette prévention habilement introduite autrefois dans son âme d'enfant par dona Hermosa, qui jugeait nuisibles à ses desseins des rapports entre l'hacendero et l'héritière légitime

des objets volés à dona Paz.

En revanche, elle n'avait pas gardé un mauvais souvenir de sa belle-mère. Comme jusqu'alors elle ignorait tout des crimes de celle-ci, aucune raison n'existait pour elle de suspecter une femme qui avait toujours eu l'habileté de se montrer bonne et attentive à son égard.

Quant à Trinidad, elle n'avait jamais eu de ses nouvelles, car dès le début de son séjour à Sainte-Colette, la nouvelle pensionnaire avait été informée par la supérieure que son tuteur défendait qu'elle écrivît, qu'elle donnât son adresse à qui que ce soit.

– Vous avez une dangereuse ennemie, qu'il faut laisser dans l'ignorance du lieu où vous vous trouvez, avait ajouté la religieuse.

Vainement, l'enfant avait cherché qui pouvait être cette ennemie... Et peu à peu, en ces dernières années surtout, elle en était arrivée à se demander si cet inquiétant don Pedro ne la tenait pas prisonnière, dans un but ignoré d'elle.

Bien que la jeune fille s'efforçât de repousser

cette pensée, elle lui revenait souvent et lui causait un malaise, une secrète angoisse dont elle avait peine à se délivrer.

Un son de cloche vint l'enlever à sa songerie. L'heure de la récréation était arrivée. Les élèves se levèrent et rangèrent leur ouvrage avec empressement, car les langues trop longtemps immobiles avaient hâte de se mettre en branle.

Une sœur converse entra et s'approcha de Rosario.

– Votre tuteur vous demande au parloir, mademoiselle, annonça-t-elle.

La jeune fille eut un tel mouvement de surprise que la pièce de lingerie qu'elle tenait lui échappa des mains.

Elle répéta d'une voix un peu étranglée :

– Mon tuteur ?

Et tout aussitôt son cœur se serra, comme à l'approche d'un malheur.

Une de ses compagnes, Lucienne Jarrier, sa meilleure amie, lui dit tout bas :

– Comme vous êtes pâle ! Cela vous fait donc bien de l’effet, de le voir ?

– Je le connais si peu !... Et je... je n’ai pas beaucoup de sympathie pour lui.

Sans hâte, elle alla jeter sur ses épaules la pèlerine noire bordée de violet que les élèves devaient toujours mettre pour se rendre au parloir. Puis elle gagna la pièce bien cirée, garnie de sièges soigneusement alignés, où attendait, en se promenant de long en large, don Pedro de Sorrès.

Au premier moment, Rosario ne reconnut pas le cousin de sa mère. La maladie avait notablement changé cet homme naguère d’apparence vigoureuse, plombé le teint, enfoncé les yeux dans l’orbite. Mais le regard qui se tourna vers la jeune fille un instant interdite n’avait rien perdu de son acuité, de sa force calme et dominatrice.

Un sourire quelque peu amer vint aux lèvres de l’hacendero.

– Vous me trouvez changé, Rosario ? C’est

que je suis malade, depuis quelque temps... Mais vous, mon enfant, vous avez une mine charmante... et vous êtes tout à fait une jeune fille – une délicieuse jeune fille.

Le teint satiné se rosa soudainement, à ce compliment.

Don Pedro poursuivit, en tendant la main à sa pupille :

– J’ai à vous parler de choses sérieuses, enfant. Il s’agit de votre avenir...

En se penchant, il embrassa la jeune fille au front. Puis il la fit asseoir près de lui, en enveloppant d’un coup d’œil intéressé la ravissante créature dont le disgracieux costume de pensionnaire ne parvenait pas à dissimuler la rare élégance naturelle et la parfaite harmonie des formes.

Rosario, un peu raidie, l’âme anxieuse, attendait en silence que son tuteur parlât.

Il demanda :

– Vous vous êtes sans doute étonnée des mesures sévères que j’ai prises, afin que vous

n'avez aucun rapport avec la fille de votre belle-mère ?... Et de même, vous avez dû éprouver quelque surprise en ne me voyant jamais venir vous rendre visite ?

Elle répondit avec une involontaire froideur :

– J'ai pensé, mon cousin, que le Mexique était bien loin... et aussi que j'étais pour vous presque une étrangère, car vous me connaissiez si peu !

– Au cours de ces neuf ans, je suis venu deux fois en France, et j'y ai passé chaque fois près de sept mois. J'aurais donc pu très facilement venir vous voir. Si je ne l'ai pas fait, c'est que je voulais écarter de vous tout danger.

Rosario répéta :

– Tout danger ?

– J'ai des raisons de croire que votre belle-mère n'est pas morte... Et cette femme, Rosario, est votre ennemie, comme elle a été celle de votre mère, de votre père, comme elle sera toujours la mienne, jusqu'à son dernier souffle.

La jeune fille eut un brusque mouvement de stupéfaction.

– Ma belle-mère ? Elle vit ? Mais pourquoi serait-elle mon ennemie ? Je ne lui ai rien fait...

– Et que lui avait-elle fait, votre pauvre mère, sinon la combler de bontés ? Que lui avait-il fait, votre père, sinon avoir eu pour elle trop de faiblesse, trop d’aveuglement ? Elle les en a récompensés en les tuant tous deux.

Une exclamation d’horreur s’étouffa dans la gorge de la jeune fille.

– Que dites-vous ? Les tuer ?

– Si l’abbé Vandal vivait encore, il pourrait vous répéter la confidence que lui fit ma pauvre cousine Paz à son lit de mort. Votre mère, Rosario, a été empoisonnée lentement par dona Hermosa... Votre père, plus tard, a subi le même sort, quand elle a eu l’intuition qu’il commençait à voir clair dans ses criminels desseins.

Rosario resta un moment sans paroles, devant cette terrifiante révélation. Puis elle balbutia :

– Est-ce possible ? Est-ce vraiment possible ? Quels étaient ces desseins auxquels vous faites allusion ?

Succinctement, don Pedro lui révéla les faits qui s'étaient succédé depuis la maladie de dona Paz, en passant sur les torts que M. de Chantelaure avait eus à l'égard de sa première femme. Il raconta à la jeune fille stupéfaite l'histoire du « signe de la Lune » et ajouta :

– Les seuls héritiers du trésor d'Octezuma sont maintenant vous, Rosario, et mon fils. Car moi, je ne compte plus, la maladie m'emportera dans un délai sans doute rapproché. À ses derniers moments, votre père, enfin éclairé sur la situation exacte, s'est rangé à mon avis, qui était que vous aviez besoin de vous trouver aussitôt que possible sous une forte protection. Cette femme, en effet, si elle a survécu – ainsi que je le crains – s'acharnera après vous, dans un but de vengeance... et surtout dans l'espoir d'obtenir, par un chantage, une part des richesses convoitées dont nous détenons la clef. Or, ce protecteur, Rosario, votre père l'a désigné, d'accord avec moi.

L'hacendero sortit d'un portefeuille un papier qu'il tendit à sa pupille.

Et Rosario lut :

« Ma fille chérie,

« Je vais mourir. Don Pedro de Sorrès, le cousin de ta mère, te dira comment... C'est lui que je charge d'être ton tuteur. Et je désire vivement te voir, dès que tu auras seize ans, épouser ton cousin don Ruiz de Sorrès qui sera pour toi un protecteur vigilant.

« Adieu, ma chère petite Rosario. Prie pour ton père, qui a déjà bien souffert, mais qui a beaucoup à se faire pardonner.

« ARNAUD DE CHANTE... »

Pendant un moment, Rosario resta immobile, en attachant sur cette feuille ses yeux dilatés par le saisissement. Elle était devenue toute pâle, et ses lèvres tremblaient quand, levant enfin son regard sur don Pedro, elle demanda :

– Mon père vous a dit qu'il souhaitait ce mariage ?... Et vous êtes... aussi dans cette idée, mon cousin ?

– Tout à fait, niña. Ruiz y est également fort disposé. Il ne nous reste à recueillir que votre assentiment, dont nous ne doutons pas, d'ailleurs, puisqu'il s'agit de vous conformer à la dernière volonté de votre pauvre père.

Rosario eut un long tressaillement. Sous le choc de l'émotion, de l'angoisse, le sang monta en vive poussée à son visage.

Don Ruiz... Elle ne l'avait rencontré qu'une fois, naguère, et le souvenir de cette unique entrevue était resté gravé en son esprit, de façon fort désagréable. Il lui semblait encore voir le regard sombre et dédaigneux qui s'était abaissé vers elle, il lui semblait entendre cette voix dure, impérative, qui lui disait :

– Voulez-vous bien me laisser tranquille ?

Et ce soufflet, appliqué sur sa joue enfantine par la main nerveuse du jeune Mexicain... et ce geste brusque par lequel il avait envoyé choir sur le tapis la petite fille qui s'élevait généreusement contre la correction infligée à son chien...

Tout cela, Rosario ne l'avait pas oublié. Il lui

en était resté une impression d'antipathie pour ce cousin presque inconnu... Et c'était lui, pourtant, que son père lui désignait comme mari.

Comme mari... Elle croyait rêver, en se répétant cela. Elle, une enfant encore, elle devrait épouser ce don Ruiz qu'elle n'avait pas revu depuis près de dix ans...

Une protestation s'élevait en elle, un vague effroi la faisait tressaillir. Elle dit d'une voix frémissante :

– N'ai-je pas le droit de refuser, mon cousin ?

– Vous l'avez, légalement. Mais je ne crois pas Rosario, que vous vous arrêtiez à la pensée de passer outre sur le suprême désir de votre père ?

La jeune fille pâlit de nouveau, tandis que l'angoisse la serrait au cœur.

Le désir de son père... Oui, c'était qu'elle épousât don Ruiz, elle le voyait par ce papier qui était en quelque sorte son testament... Et, comme le disait don Pedro, elle ne pouvait le tenir pour nul, à moins de raison grave.

Or, cette raison, elle la cherchait éperdument...

et elle ne la trouvait pas.

Qu'invoquer, en effet, contre ce mariage ? Son âge ? Mais M. de Chantelaure avait précisé qu'elle devrait être unie à don Ruiz quand elle aurait seize ans... Le peu de connaissance qu'elle avait de ce cousin dont elle conservait un souvenir défavorable ? Elle émit cette objection à défaut d'autre. Mais don Pedro sourit, en répliquant :

– Je vous le présenterai dans peu de temps, ma chère enfant, et je ne doute pas qu'il sache faire disparaître les appréhensions que je lis sur cette charmante physionomie, si expressive. Ruiz est un fort beau cavalier, un cerveau intelligent et cultivé ; il est en outre doué de sérieuses qualités, d'une énergie et d'une force de caractère peu communes. Vous serez certainement heureuse près de lui, Rosario.

Elle dit d'une voix tremblante :

– Puisque mon père désirait que je devienne sa femme... eh bien, j'obéirai à sa volonté.

– Très bien, mon enfant. Vous ne le

regretterez pas, à tous points de vue. Car vous aurez une situation magnifique près de mon fils, qui sera après ma mort l'un des hommes les plus riches du monde. Vous-même, niña, êtes pour moitié l'héritière du « trésor de la Lune ». Mais ces richesses, dont Octezuma n'a pas voulu faire jouir ses descendants, doivent servir à un but que Ruiz vous dévoilera peut-être un jour. Allons, enfant, ne me regardez pas avec des yeux si sérieux, si songeurs... un peu effrayés. Votre mari vous aimera, vous rendra fort heureuse, ne craignez rien.

Là-dessus, don Pedro se mit à interroger sa pupille sur les études qu'elle avait faites, sur son existence dans ce petit couvent de province. Rosario répondait machinalement, la pensée ailleurs, le cœur étreint par l'anxiété. Sans que rien l'y eût préparée, elle venait de voir un avenir imprévu s'ouvrir devant elle, et elle s'en effrayait, car cet avenir, il lui faudrait le vivre près de ce cousin à peu près inconnu dont elle ne savait qu'une chose : c'est qu'il avait été dur, méprisant pour une petite fille coupable seulement de trop de sensibilité.

III

La nuit répandait une ombre complète dans le fumoir où don Ruiz de Sorrès, à demi étendu dans un fauteuil, songeait, les paupières closes, la cigarette entre les lèvres.

L'entrée de son père ne l'enleva pas à cette nonchalante attitude. Don Pedro dit avec surprise :

- Pas de lumière ? Dors-tu, mon cher ?
- Aucunement. Je pense... à bien des choses.
- À la belle Jeanne Parvy, peut-être ?

Un rire d'ironie s'échappa des lèvres du jeune homme.

– Jeanne Parvy ? Oh ! c'est le moindre de mes soucis ! Jamais une femme n'occupera sérieusement ma pensée, je vous l'affirme.

- Pas même celle qui sera demain ta fiancée ?

– Pas même celle-là. Je la trouve charmante, vous me dites qu'elle l'est plus encore que ne le laisse voir son portrait. Tant mieux. Mais quant à être amoureux, ceci est une autre affaire.

– Qui sait !

Don Ruiz répliqua avec une nuance d'impatience hautaine dans la voix :

– Mais oui, je le sais, puisque « je ne veux pas » tomber dans ce piège qui rend faibles les plus forts. Avant toute chose, je tiens à conserver mon entière indépendance. Or, les exemples que je vois autour de moi me démontrent que l'amour en est le plus grand ennemi.

Là-dessus, le jeune homme sonna un domestique pour demander de la lumière.

Don Pedro dissimula un sourire. Il songeait : « Rosario lui fera sans doute changer d'avis. Je ne suis pas inquiet sur ce point-là. »

Il s'assit en face de son fils et prit un cigare. Puis il demanda :

– As-tu revu Manuel Ferrago, depuis la soirée chez dona Francisca ?

– Oui, je l’ai croisé avant-hier, sur le boulevard. Il a feint de ne pas me voir. Ce garçon a une mine de fourbe, très déplaisante.

– Comme son père... Ah ! si, comme je le crois, il est le complice de dona Hermosa, quel plaisir nous aurons à le combattre, Ruiz !

Les prunelles du jeune homme étincelèrent, tandis qu’il répétait d’un ton ardent et farouche :

– Oui, quel plaisir ! Le fils de l’infâme Ferrago, de l’assassin de ma mère !

À ce moment, la porte s’ouvrit, laissant apparaître don Cristobal Ajuda.

Il annonça, dès le seuil :

– Je viens vous apprendre une importante nouvelle, señores.

– Entre, Cristobal, dit don Ruiz, et raconte-nous cela.

Sa main désignait un siège au mayordomo, puis lui montra la boîte de cigares.

– Sers-toi... La piste que tu suivais a-t-elle abouti à un bon résultat ?

– Très bon, señor. Sans avoir vu encore dona Hermosa, le Castor-Franc et moi sommes à peu près assurés de son existence, et de sa présence à Paris.

« Vous savez que tous deux, depuis quelques jours, surveillions les abords de la maison où demeurent les Ferrago, oncle et neveu, ainsi que Trinidad Barral, pupille du vieux don Ramon. Or, nous avons appris ainsi que la jeune fille avait une femme de chambre mexicaine, une métisse du nom d’Oliva. Cette fille avait été la camériste, la confidente, l’âme damnée de dona Hermosa, comme vous nous l’avez appris naguère, don Pedro...

L’hacendero inclina affirmativement la tête.

– En effet. Il est même possible qu’elle ait joué un grand rôle dans la plupart des combinaisons criminelles de sa maîtresse.

– En tout cas, elle me paraît servir maintenant d’agent de liaison entre celle-ci et les Ferrago, ainsi que vous le montrera, señores, la suite de mon récit.

« Hier soir, donc, vers dix heures – nous n'avions fort heureusement pas encore abandonné notre poste de surveillance – Oliva sortit du logis des Ferrago et s'en alla du pas d'une personne que rien ne presse. Nous la suivîmes à distance raisonnable. Craignait-elle d'être épiée ?... C'est possible, car elle fit beaucoup de tours et de détours avant d'atteindre le but de sa course, un hôtel de modeste apparence, rue Denfert-Rochereau. À cette heure, la porte était encore ouverte. La camériste disparut à l'intérieur... Nous nous mîmes alors à faire les cent pas pour guetter sa sortie. Mais comme, au bout de plus d'une heure, elle n'avait pas encore reparu, nous résolûmes de cesser pour le moment cette surveillance, après tout probablement inutile, car il était vraisemblable qu'Oliva sortirait seule de l'hôtel, à pareille heure, et que nous ne serions pas mieux renseignés qu'auparavant sur la personne qu'elle y allait voir.

– Cette personne serait dona Hermosa ? dit l'hacendero. Oui, peut-être as-tu raison, Cristobal. Elle se cache là, sous un faux nom

probablement... Mais il nous faudrait une certitude.

– Nous l’aurons, don Pedro. Ce matin, le Castor-Franc est retourné sur les lieux. Il a remarqué un appartement à louer en face de l’hôtel, et, après une visite sommaire, l’a arrêté en passant un bail de trois ans, comme le voulait le propriétaire. Cela reviendra un peu cher, car le loyer annuel est de quatre mille francs, mais...

Don Pedro eut un geste d’indifférence.

– Peu importe... Donc, le chasseur a loué cet appartement, d’où il compte surveiller les allées et venues de la señora. Mais au cas où celle-ci se cloîtrerait, pour plus de sûreté ?

– Nous y avons pensé, señor. Voilà pourquoi j’ai retenu une chambre dans l’hôtel. Dona Hermosa ne me connaît pas. D’ailleurs, afin qu’elle ne puisse reconnaître en moi un compatriote, je me grimerai. Puis je m’installerai à l’hôtel... et, *caramba* ! je finirai bien par savoir si elle y est, oui ou non !

Don Pedro frappa sur l’épaule de son

mayordomo.

– Très bien, Cristobal ! Tu es un homme précieux. Il importe beaucoup que nous soyons fixés sans tarder au sujet de l'existence de cette femme. Dans peu de temps don Ruiz épousera sa cousine Rosario et il m'étonnerait fort que dona Hermosa ne cherche pas un jour ou l'autre à leur nuire. Nous devons donc exercer sur elle une sévère surveillance pour déjouer ses projets. Quant aux Ferrago... Je pense que tu feras bien de leur régler leur compte plus tard, Ruiz !

– Vous pouvez vous fier à moi pour cela, mon père... Quand commences-tu ta vie d'hôtel, Cristobal ?

– Demain matin, don Ruiz. Je me suis informé, en retenant la chambre qu'on me destinait, quels étaient mes voisins, « parce que, ai-je ajouté, tout en glissant une pièce de monnaie dans la main du garçon, je tiens essentiellement à la tranquillité, et je ne regarderais pas à payer davantage pour être assuré de la trouver ici ». Aussitôt, mon guide m'apprend que j'aurai des voisins assez calmes... mais si je veux être mieux

encore, il me sera loisible, le lendemain, de demander la chambre n° 10, toute proche de celle occupée par une vieille dame des plus paisibles, qui ne reçoit presque jamais personne, en dehors de deux parents que leurs occupations ne laissent libres qu'assez tard dans la soirée. Ces gens-là se montrent aussi tranquilles qu'elle-même, car on n'entend, paraît-il, de leur conversation qu'un vague chuchotement.

Don Ruiz se mit à rire.

– Eh ! eh ! cette vieille dame ?

– Oui, n'est-ce pas, vous vous dites aussi qu'il y a là peut-être une bonne piste, don Ruiz ? Les parents qui viennent la voir... eh bien, c'est Oliva... et puis sans doute l'un des Ferrago.

– Probablement. Tu as bien amorcé l'affaire, Cristobal. Il faut maintenant ne pas te laisser dépister par cette habile créature.

– Je prendrai toutes mes précautions en conséquence... Et maintenant, señores, j'ai encore une communication à vous faire. Il s'agit d'un nouveau domestique engagé tout à l'heure par

moi, pour remplacer Benito, subitement tombé malade. Je me suis adressé à une agence de placement, qui m'a envoyé un homme d'une cinquantaine d'années, muni de certificats excellents. L'un d'eux – le premier en date – est signé « comte de Chantelaure ».

Don Pedro eut un mouvement de surprise.

– Comte de Chantelaure ? Cet homme a été au service du père de Rosario ?

– Oui, señor. Voici ce qu'il m'a raconté : orphelin, il avait été placé de bonne heure comme domestique dans son pays natal, la Franche-Comté. Puis, un jour, ayant entendu parler des richesses du Mexique, il s'avisa d'émigrer. Sur le même bateau que lui se trouvait le comte Arnaud de Chantelaure, qui s'en allait aussi chercher fortune là-bas. Les deux Comtois firent connaissance, au cours de la traversée. Arrivés au but, ils décidèrent de tenter la chance ensemble. Tous deux connurent donc le même insuccès ; mais quand M. de Chantelaure eut épousé dona Paz de Ojeda, il garda près de lui Ludovic Saget comme valet de chambre. Cet homme ne le quitta

pas, depuis lors, jusqu'au moment où le comte et sa seconde femme partirent pour le Mexique. Ludovic reçut alors de son maître un certificat fort élogieux, mentionnant sa parfaite honnêteté, ses habitudes de travail et de ponctualité, etc.

– Il ressort de ce que tu me dis là qu'il se trouvait à la Maison des Dames, au moment de la maladie et de la mort de dona Paz ?

– Évidemment, señor.

– Oui, cet homme peut nous être utile, un jour ou l'autre. Il a pu voir, ou du moins soupçonner bien des choses... A-t-il paru savoir que j'étais parent de la première comtesse de Chantelaure ?

– Oui, il le savait. Mais il n'a fait aucune réflexion à ce sujet. Il semble d'un caractère peu communicatif ; d'ailleurs, sur chacun de ses certificats, on note « sa grande discrétion ».

– Eh bien, engage-le, Cristobal. Je le répète, il peut quelque jour nous être utile. Tâche seulement de savoir, peu à peu, ce qu'il pense de dona Hermosa. Puis aussi fais-le tenir en surveillance pendant quelque temps. Car il ne

faudrait pas qu'il fût un espion de cette femme, habilement introduit jusque chez nous.

– Vous avez raison, señor. Je ferai comme vous le dites.

– Bien. Un mot encore. Comme je te l'annonçais tout à l'heure, don Ruiz va prochainement épouser sa cousine. Demain, nous nous rendons là-bas, afin que tous deux fassent connaissance et que les fiançailles soient conclues. Dans un mois, le mariage sera célébré, au couvent de Sainte-Colette. Don Ruiz ramènera ensuite sa femme ici. Or, j'ai décidé de donner comme suivante à dona Rosario ta fille Clara.

Une vive satisfaction éclaira le visage du mayordomo.

– C'est une grande joie pour moi et pour ma fille, señor... une joie et un honneur ! Je vous en remercie du plus profond de mon cœur.

Il était en effet pénétré de sincère reconnaissance, l'excellent Cristobal. Sa famille, depuis plus de deux siècles, était au service des Sorrès, et jamais vassaux n'avaient été plus

étroitement inféodés à leurs suzerains, plus fanatiquement dévoués que ces Ajuda, traités avec un mélange de familiarité et de despotisme et qui trouvaient tout naturel que le maître disposât d'eux et des leurs, comme bon lui semblait. Ainsi venait d'agir don Pedro à l'égard de Clara. Cristobal en éprouvait la plus franche satisfaction, car il voyait là une preuve de la haute bienveillance de l'hacendero et de l'estime dans laquelle il tenait la fille de son fidèle mayordomo. Il n'eut donc rien de plus pressé que d'aller, en quittant le fumoir, informer de la bonne nouvelle Clara qui cette fois l'avait suivi à Paris.

La jeune fille, assise dans sa chambre, brodait languissamment. Ses yeux avaient perdu leur éclat, sa beauté se fanait, ses mouvements n'avaient plus l'agréable vivacité d'autrefois. En ces neuf années, toutes ses illusions, tous ses rêves ambitieux s'étaient écroulés, devant l'inaltérable indifférence de don Ruiz. Quelque vaniteuse confiance qu'elle eût dans son charme, elle avait dû enfin se convaincre que jamais elle n'atteindrait au but rêvé. Le jeune hacendero

n'avait même plus, pour elle, cette familiarité hautaine qu'autorisaient leurs rapports d'enfance. Sans doute, les avances coquettes de la jeune fille, auxquelles il ne voulait pas répondre, l'avaient-elles incité à cette attitude de plus grande froideur, et Clara, profondément mortifiée, atteinte à la fois dans son orgueil et dans sa passion, avait perdu peu à peu sa gaieté, son entrain. Elle refusait obstinément tous les partis dont on lui parlait, en répondant :

– Je ne veux pas me marier.

Son père s'était inquiété à la voir changer ainsi. Mais s'il s'entendait à débrouiller des affaires compliquées, le bon Cristobal ignorait la psychologie féminine. Que sa fille eût pour don Ruiz une humble adoration, c'était à ses yeux chose toute naturelle, car lui-même considérait son jeune maître comme un être à part, qu'il idolâtrait, dont tous les actes lui paraissaient la perfection. Mais on l'aurait fait sauter de stupéfaction en lui apprenant que Clara avait osé aspirer à être aimée de don Ruiz et à devenir sa femme.

Non, il s'imaginait bonnement qu'elle serait heureuse et fière du choix de don Pedro, de la situation qu'il lui destinait près de sa future belle-fille... Et ce fut sans aucune préparation qu'il annonça la nouvelle à Clara.

Elle tressaillit des pieds à la tête et devint si pâle que Cristobal s'en aperçut.

– Eh bien, cela te fait un tel effet, niña ?

Elle se raidit, par un subit effort sur elle-même, et esquissa un sourire.

– Mais oui, mon père. Vous le savez, je suis devenue un peu nerveuse... C'est une grande bonté de la part de don Pedro... mais je ne sais trop si je pourrai... Ma santé est peu brillante, maintenant... mon caractère n'est plus enjoué comme autrefois.

– Eh bien, il le redeviendra près de notre jeune señora ! Elle est toute jeune, elle doit être gaie. Tu auras là une sinécure, mignonne, et je suis persuadé que ta santé n'y trouvera que des avantages. D'ailleurs, tu ne peux refuser puisque don Pedro le veut ainsi.

Elle dit, les lèvres tremblantes :

– Non, en effet... Ce mariage... Quand aura-t-il lieu ?

– Dans un mois, probablement. Don Ruiz doit partir demain avec don Pedro pour aller faire la connaissance de la fiancée. Il paraît qu'elle est adorablement jolie... Allons, bonsoir, niña. Tâche de bien dormir et prends meilleure mine.

Il embrassa affectueusement la jeune fille et s'éloigna, persuadé que Clara, en dépit de ses objections, était au fond ravie de se trouver appelée à devenir la compagne, un peu la confidente peut-être de dona Rosario.

Mais il aurait pensé tout autrement s'il avait vu la physionomie de sa fille, un instant plus tard. Affaissée contre le dossier de sa chaise, les traits crispés, les yeux pleins de révolte et de désespoir, Clara murmurait en serrant les poings :

– Moi !... moi, être la suivante de « sa » femme !... de cette dona Rosario que je hais !... oui, que je hais déjà ! Non, cela ne peut pas être !

Il faudra que je trouve une raison... ou bien, alors,
je deviendrai folle !

IV

Depuis la visite de don Pedro, Rosario avait constamment vécu dans l'anxiété.

Ce mariage, imposé en quelque sorte à sa piété filiale par le désir paternel, lui apparaissait comme une obligation pénible, effrayante même. Elle essayait, mais vainement, de s'accoutumer à cette pensée, aidée en cela par la supérieure qui, jugeant don Pedro d'après la bonne opinion qu'avait de lui le défunt abbé Vandal, estimait fort heureux que l'orpheline eût dès maintenant un foyer, une famille, un protecteur.

Rosario l'avait interrogée au sujet de sa belle-mère. Mais la religieuse ne savait de dona Hermosa que ce que don Pedro lui en avait dit, quand il lui avait confié l'enfant :

– Je vous recommande, ma Mère, de veiller avec grand soin sur votre nouvelle élève, car une femme dangereuse, sa belle-mère, ne peut

manquer de chercher à lui nuire, si elle découvre le lieu de sa retraite.

Quant à l'abbé Vandal, il n'avait jamais parlé à la supérieure de la seconde comtesse de Chantelaure. Mais il lui avait dit un jour :

Cette enfant a besoin d'être élevée sérieusement, fortement, car elle peut avoir plus tard à se défendre contre de grands périls.

En entendant cela, Rosario songeait :

« Ah ! si du moins il vivait encore, ce bon abbé Vandal ! si je pouvais lui demander conseil, lui dire mes craintes, mes incertitudes ! »

Un mot de don Pedro arriva bientôt, l'informant que son futur beau-père et son futur époux viendraient la voir le lendemain. Elle passa une nuit sans sommeil et s'éveilla avec un violent mal de tête. Ses compagnes, en la voyant, s'exclamèrent :

– Comme vous avez mauvaise mine !

Elle songea, saisie d'un espoir soudain :

« Si don Ruiz allait me trouver laide ? Si j'allais lui déplaire ? Quelle chance ! Il ne

voudrait plus de moi et me laisserait tranquille ici. »

Elle s'appliqua, en se coiffant, à bien tirer ses cheveux dont son amie Lucienne disait « qu'ils étaient les plus beaux du monde », et se réjouit de la forme disgracieuse de l'uniforme qui, prétendait une autre élève, leur donnait à toutes l'apparence de « paquets mal ficelés »...

Les miroirs manquaient au couvent, pour voir le résultat de cette toilette anti-coquette et de la nuit d'insomnie. Mais Rosario eut la satisfaction d'entendre Lucienne lui dire :

– Que vous êtes mal coiffée, aujourd'hui, ma chère ! Vous avez presque réussi à faire disparaître toutes vos boucles. C'est affreux !

Rosario pensa : « Don Ruiz le trouvera aussi. Tant mieux ! Avec cela, si j'ai mauvaise mine, j'aurai l'air d'être malade. En sortant, il dira à son père : « Je ne veux pas de cette petite Rosario, qui est laide et qui paraît chétive. » Et je serai débarrassée de lui ! »

Animée par un tel espoir, la jeune fille s'en

alla d'un pas assez ferme vers le parloir, quand, au début de l'après-midi, la sœur tourière vint lui annoncer que ses cousins la demandaient.

Rougissante, le cœur battant, elle s'avança vers les deux hommes qui se levaient à son entrée. Involontairement, son regard allait d'abord vers la silhouette altière du plus jeune et rencontrait les yeux sombres d'autrefois, les yeux superbes et sans douceur qu'animait à peine un intérêt nonchalant.

Don Pedro s'approcha, la main tendue.

– Bonjour, enfant. Je vous amène mon fils, votre fiancé... Ruiz, voilà cette charmante Rosario que tu es appelé à protéger contre ses ennemis et dont, je l'espère, tu feras une femme très heureuse.

Don Ruiz répondit de sa voix mâle, bien timbrée, aux intonations un peu dures :

– J'ai en effet cette intention, si vous acceptez, dona Rosario, d'obéir au vœu de votre père.

Elle répondit avec une froideur qui cachait son émotion si profonde, si pénible :

– Il me semble bien que ce soit mon devoir...
et j’accepte, don Ruiz...

Un sourire vint aux lèvres de don Pedro.

– Je suis assuré que, bientôt, le mot « devoir » sera remplacé par un autre... Asseyez-vous, Rosario. Nous allons maintenant vous faire part de nos projets, relativement à la cérémonie, qui se fera ici, à sa date, non encore tout à fait arrêtée, aux divers arrangements que nous avons pris pour votre installation...

Assise près de son tuteur, en face de don Ruiz, Rosario écouta en silence don Pedro, qui développait ces trois thèses. Ruiz avait un mot bref, de temps à autre, pour approuver son père. Il gardait une altitude froide, hautaine, presque indifférente ; mais son regard examinait discrètement la jeune fille qui se tenait immobile, raidie, les cils à demi baissés sur les yeux auxquels le cerne mauve laissé par la nuit sans sommeil donnait une expression un peu alanguie, fort séduisante.

La supérieure, que don Pedro avait fait demander pour lui présenter son fils, arriva sur

ces entrefaites. Le grand air de don Ruiz, sa mine sérieuse parurent faire sur elle une impression favorable. La date de la cérémonie fut arrêtée de concert avec elle et il demeura convenu qu'elle se chargerait de faire confectionner la toilette de mariée, tout le reste du trousseau ayant déjà été commandé à Paris par l'hacendero.

Après quoi, don Pedro déclara qu'avec l'autorisation de la supérieure, il allait emmener sa pupille faire une promenade dans la forêt, afin que les fiancés eussent le moyen de se connaître davantage.

– Nous irons jusqu'à la Maison des Dames, ajouta-t-il, et nous reviendrons par le château de Peyrouse.

Un éclair joyeux brilla dans les yeux de Rosario. La Maison des Dames ! Jamais elle n'y était retournée depuis les jours de sa petite enfance... depuis la mort de sa mère. Cependant, elle avait toujours désiré secrètement de la revoir. Aussi eut-elle un regard de reconnaissance vers don Pedro, qui allait réaliser ce vœu.

Peu après, la jeune fille se dirigeait vers la

forêt, entre don Pedro et don Ruiz. La présence de celui-ci, à vrai dire, lui gâtait son plaisir. Ce beau cousin à la mine altière, aux yeux énigmatiques, lui inspirait une sorte de crainte. Toutefois, quelle que fût sa prévention contre lui, Rosario devait reconnaître en son for intérieur qu'il n'avait rien de déplaisant, loin de là. Si un peu de douceur avait seulement passé, de temps à autre, dans ces yeux sombres... eh bien, elle n'aurait plus trouvé si pénible la perspective de devenir sa femme.

Mais don Ruiz gardait son air de froideur et chaque fois que Rosario levait son regard vers lui, elle voyait avec un petit frémissement de malaise le profil aux belles lignes dures, la bouche au pli un peu dédaigneux, souvent ironique, le front hautain et dominateur.

En montant à travers la forêt, don Pedro montra à sa pupille le lieu où dona Hermosa avait enlevé à l'abbé Vandal le précieux dépôt que venait de lui confier dona Paz.

Rosario frissonna, à cette évocation de la femme dont elle avait si longtemps ignoré les

crimes. Était-il possible, vraiment, qu'elle eût été capable de telles infamies, d'une si horrible perfidie ? La jeune fille ne réussissait pas bien à se le persuader. Il lui semblait entendre un récit effrayant et invraisemblable, conté par la voix calme de ce don Pedro qui restait pour elle un personnage mystérieux – quelque peu inquiétant, quoi qu'il fît pour écarter cette impression,

Oui, vraiment, toute cette étrange histoire du « temple de la Lune », de trésor, de poison, de crimes atroces et de châtements terrifiants, semblait à la jeune fille un fantastique, un affreux cauchemar.

Elle essayait d'en éloigner la hantise, en regardant autour d'elle la beauté printanière de la forêt. Entre les jeunes feuilles, le soleil glissait de larges coulées lumineuses, qui se répandaient sur le sol couvert d'une herbe nouvelle et sur les verdoyants buissons du sous-bois. Il tentait de passer entre les sombres frondaisons des hauts sapins, des noirs mélèze qui devenaient plus nombreux, plus pressés, à mesure que le chemin s'élevait... Et sa claire lumière enveloppait le

vieux porche roman, traînait dans la cour herbeuse, caressait le toit moussu de la Maison des Dames, dont toutes les fenêtres apparaissaient closes.

Le vieux Timothée Levrard était mort depuis cinq ans, et la garde de l'antique logis avait été confiée à sa fille qui vivait là dans un petit bâtiment des communs avec ses deux enfants. Elle vint ouvrir la porte, poussa les volets des fenêtres, puis retourna chez elle, sur l'ordre de don Pedro, qui interrompit ses excuses au sujet de la poussière couvrant le parquet et les meubles en une couche assez considérable.

– Visitez votre demeure, niña, dit l'hacendero. Nous allons vous attendre au jardin. Mais ne vous attardez pas, car le chemin est un peu long, si nous voulons redescendre par Peyrouse.

Rosario passa rapidement à travers les pièces du rez-de-chaussée. Ce qu'elle voulait surtout, c'était revoir la chambre de sa mère. Elle monta le vieil escalier de chêne noirci et, sans hésiter, se dirigea vers une porte qu'elle ouvrit lentement.

La grande pièce un peu sombre lui apparut

telle qu'elle était quand dona Paz y vivait. Plus d'une fois, la petite fille était venue se blottir entre les bras maternels, dans le grand vieux lit aux colonnes torses, drapé de damas vert fané. Plus d'une fois elle s'était roulée sur les peaux d'ours, rapportées jadis par quelque aïeul grand amateur de chasse. Le brûle-parfums de bronze avait excité sa curiosité enfantine, et dans ce grand vase de porcelaine céladon, elle se souvenait que dona Hermosa venait mettre des fleurs, « pour t'égayer un peu l'esprit, ma chère petite Paz ».

Rosario se souvenait de cette phrase entendue un jour, du ton de suave tendresse, du regard câlinement affectueux qui l'accompagnaient. Elle eut un frémissement d'horreur en pensant :

« Est-ce possible qu'elle ait joué une si atroce comédie ?... qu'elle ait ainsi trompé ma pauvre maman, mon père... tout le monde ? »

La jeune fille s'avança jusqu'au milieu de la pièce... La douce et pâle figure de dona Paz, ses beaux yeux mélancoliques surgissaient du passé, apparaissaient ici à son enfant. Rosario l'avait

vue dans ce grand fauteuil, déjà malade, toujours vêtue de blanc... et plus tard, dans ce lit où semblait disparaître sa mince personne, ce lit qu'elle ne quittait plus, et où sa fille, conduite par M. de Chantelaure ou dona Hermosa, venait l'embrasser chaque jour. Une voix tendre murmurait : « Chérie... Ma Rosarita », des lèvres brûlantes se posaient sur la joue de l'enfant...

Rosario étouffa un sanglot à cette évocation. D'un élan, elle se jeta à genoux au pied du lit et joignit les mains en balbutiant :

– Oh ! maman !... maman, pourquoi êtes-vous partie ? J'ai tant besoin de vous !... Et je voudrais tant savoir si vraiment... vraiment votre cousine Hermosa commit ce crime horrible !

Son front s'appuya un moment sur la courtepointe fanée. Une détresse profonde l'envahissait, la faisait frissonner longuement. Elle murmura :

– Maman, dois-je épouser mon cousin Ruiz ? Il me fait un peu peur... Don Pedro, qu'a-t-il été pour vous ? Dona Hermosa a-t-elle menti, quand elle m'a dit que vous aviez eu beaucoup à vous

plaindre de lui ?

Mais aucune voix d'outre-tombe ne répondait aux angoissantes questions. Rosario était seule pour décider de son avenir, pour chercher si elle devait accorder créance à toutes les assertions de don Pedro. En levant les yeux sur le grand Christ dont les bras s'étendaient au-dessus du lit, elle supplia :

– Seigneur, aidez-moi ! Je suis petite et faible... et j'ai peur de ces deux hommes !

Elle se releva, jeta encore un long regard autour de la grande chambre où flottait une odeur de renfermé. Puis, lentement, elle redescendit et sortit par la porte de chêne qui, au fond du sombre vestibule dallé, ouvrait sur le jardin.

Rosario s'en souvenait aussi, du grand jardin très négligé, dont les charmilles laissées à l'abandon, les bassins à sec, les statues lépreuses et mutilées avaient eu pour son esprit enfantin un attrait de mystère. La végétation, depuis lors, avait pris les plus extraordinaires libertés, la mousse avait envahi les allées trop ombragées par les arbres centenaires. La pierre des bassins,

rongée, se désagrégeait, tandis que celle des statues prenait des tons noirâtres et verdâtres qui ajoutaient encore à l'aspect mélancolique, presque lugubre de ces lieux abandonnés.

Rosario trouva don Pedro et son fils à l'extrémité du jardin, près du cadran solaire à demi brisé. Don Pedro, en se tournant vers sa pupille, fit observer :

– Il y aurait fort à faire pour remettre tout cela en état, n'est-ce pas, enfant ? Mais il suffira d'un nettoyage, de quelques réparations indispensables, de quelques arbres abattus, puisque vous ne devez pas habiter ici.

– Je... nous n'y habiterons jamais ?

Les beaux yeux violets se tournaient vers don Pedro... et puis, aussitôt, glissaient une interrogation timide vers don Ruiz.

L'hacendero sourit, en ripostant :

– Non, je ne le crois pas, niña. Paris, parfois, et beaucoup plus souvent le Mexique, seront vos lieux de résidence habituels.

Don Ruiz demanda :

– Je ne pense pas, Rosario, que vous ayez quelque désir d’habiter en ce logis sombre, isolé de tout ?

– Si, j’aimerais à y venir quelquefois, parce que j’y retrouve le souvenir de mon père et de ma mère.

Un sourire nuancé de raillerie vint aux lèvres de Ruiz.

– J’imagine que vous en auriez vite assez.

– Oh ! je ne le crois pas ! La maison est triste, c’est vrai... mais, habitée, elle le paraîtrait déjà moins. Puis il y a la forêt qui est si belle et que j’aime tant !

Don Pedro déclara :

– Elle appartient à Ruiz, pour qui je l’ai rachetée, ainsi que le vieux château de Peyrouse qui fut la demeure des Chantelaure d’autrefois. Je transmets également à mon fils, dès maintenant, tous mes droits aux titres, honneurs et domaines des Sorrès d’Espagne, dont nous sommes les seuls descendants. Vous serez donc une très grande dame, Rosario, ainsi qu’il convient

d'ailleurs à une fille des Chantelaure et des Ojeda, vieilles familles de noblesse française et castillane.

Aucune joie, aucun orgueil n'apparurent sur l'expressive physionomie de la jeune fille. Rosario n'était pas ambitieuse, elle n'aspirait qu'à retrouver un peu des affections familiales dont elle était privée depuis la mort de son père. Il lui importait peu que son fiancé fût le marquis de Sorrès, grand d'Espagne, et possesseur d'énormes richesses ; mais elle aurait accueilli avec bonheur le moindre témoignage affectueux venant de lui.

Don Ruiz ne paraissait nullement disposé à lui donner cette satisfaction. Il la considérait avec intérêt, mais un peu comme un très joli bibelot que l'on aurait offert à ses regards... Et, tandis que tous trois prenaient le chemin du retour, il ne fit pas plus de frais qu'à l'aller pour la toute jeune fiancée, dont le cœur se serrait devant tant de froideur.

La route forestière qui menait de la Maison des Dames à Peyrouse descendait d'abord, pour

remonter ensuite sensiblement. Le château était bâti sur un plateau rocheux, dont un des côtés dominait à pic la combe des Ermites. Par ailleurs, la forêt arrivait jusqu'aux remparts croulants, que le lierre recouvrait en partie. La fière construction féodale, en dépit des ravages du temps, gardait encore grand air. Les clartés du soleil déclinant doraient ses tours, son donjon carré, les toits des hauts bâtiments que renfermaient la seconde enceinte. Dans la première cour, à laquelle on arrivait par le pont-levis toujours baissé maintenant, depuis bien des années, une herbe haute, des ronces formant de véritables petits buissons couvraient le sol. Et, çà et là, se voyaient des pierres grises qui se détachaient de temps à autre des vieilles murailles abandonnées.

Les élèves de Sainte-Colette étaient venues parfois en promenade de ce côté. Rosario connaissait donc l'extérieur du château de ses ancêtres. Près de don Pedro, elle s'informa :

– Est-il vrai, mon cousin, que l'intérieur soit en ruines ?

– Non pas ! Plusieurs salles sont bien

conservées ; d'autres ont besoin de très sérieuses réparations, mais sans qu'il y ait lieu de leur appliquer ce mot de ruine. Le temps nous manque – et d'ailleurs je n'ai pas la clef – sans quoi je vous aurais fait visiter cet intéressant spécimen féodal... Qu'en dis-tu, Ruiz ? Juges-tu qu'il vaut la peine d'une complète restauration ?

Le jeune homme, qui considérait attentivement la vieille construction, tourna la tête vers son père.

– Évidemment. Et si jamais je devais habiter ce pays, je choiserais volontiers une telle demeure comme résidence, plutôt que la Maison des Dames. On doit avoir de ce côté une vue superbe.

Il étendait la main vers les hauteurs, garnies de prés encadrés de noirs sapins, qui dominaient la combe sauvage où bouillonnait un étroit torrent.

Don Pedro approuva :

– Oui... et du donjon, surtout. Je regrette que nous ne puissions en juger aujourd'hui. Mais il faut nous presser, car l'heure s'avance, et je ne voudrais pas manquer notre train.

Ruiz proposa :

– Nous pourrions prendre ce sentier, qui doit raccourcir fort sensiblement la distance.

Il désignait un étroit passage qui, partant du plateau, dévalait en pente très raide vers le fond de la combe.

– Nous, oui, dit don Pedro. Mais Rosario ? Elle aurait peut-être le vertige ?

La jeune fille dit vivement :

– Oh ! non ! Et ce sera très amusant de passer par là.

Elle s'était avancée au bord du plateau, pour mieux voir le sombre et magnifique horizon de sapins et d'étroites prairies qui se couvraient d'ombre, maintenant que le soleil commençait à disparaître derrière les hauteurs. La tiède lumière caressait la blancheur du ravissant visage, la courbe des lèvres qui souriaient. Entre leurs cils frémissants, les yeux s'animaient, prenaient un vif et merveilleux éclat. Toute une jeune vie ardente semblait prête à bondir en cet être charmant, cloîtré jusqu'alors dans la paisible

existence conventuelle.

Ruiz, pendant un moment, considéra sa fiancée avec une attention plus profonde. Elle s'en aperçut et rougit un peu, en baissant ses paupières. Puis elle se détourna pour suivre don Pedro, qui déjà s'engageait dans le sentier.

Elle descendait d'un pas agile, en regardant, sans peur, la combe où bouillonnait le torrent, sur son lit de rocs. Mais l'étroit chemin, à un endroit, devenait plus difficile. Des pierres s'étaient détachées des rocs dont il était bordé sur la droite, et roulaient sous les pieds. Ceci n'était rien pour don Pedro et don Ruiz, accoutumés à vaincre bien d'autres dangers. Mais Rosario, si souple et adroite qu'elle fût, n'avait pas l'habitude des exercices du corps. Son pied, tout à coup, glissa sur une de ces pierres. Elle put cependant reprendre l'équilibre. Mais le vertige, soudainement, s'empara d'elle. Sa main s'étendit instinctivement, s'appuya contre les roches. Et elle murmura :

– Je vais tomber !

À ce moment, elle se sentit entourée par des

bras vigoureux, enlevée sans effort, emportée au long du sentier par don Ruiz, qui descendait avec autant d'aisance que s'il n'eût pas été embarrassé de ce fardeau. Rosario n'était pas encore revenue de son saisissement quand elle se retrouva debout au bas de la pente raide, où attendait don Pedro.

– Eh ! qu'y a-t-il eu ? demanda l'hacendero. Rosario avait-elle le vertige ?

– Je crois que oui, mon père. Ayant glissé sur un de ces cailloux, elle a failli tomber, et elle s'est alors, sans doute, vue déjà au fond de la vallée... N'est-ce pas, Rosario ?

Il attachait sur la jeune fille rougissante et confuse un regard légèrement amusé, mais où l'intérêt se faisait plus vif.

Elle balbutia :

– J'ai eu peur, c'est vrai... Je regrette de vous avoir donné cet ennui...

Don Pedro se mit à rire.

– Allons, niña, ce ne pouvait être qu'un plaisir pour don Ruiz, d'emporter sa jolie fiancée loin du danger ! Mais continuons vite notre route, mes

enfants. Nous aurons tout juste le temps de ramener Rosario à son couvent et de gagner la gare.

D'un geste hâtif, la jeune fille remit en place son chapeau qui avait glissé, quand don Ruiz l'avait saisie et emportée sur la pente. Quelques-unes des boucles soigneusement disciplinées le matin s'étaient dégagées, tombaient sur la nuque élégante et sur le front d'une délicate blancheur. Avec son teint empourpré par l'émotion, ses yeux brillants, son air de confusion, Rosario avait tant de charme que son hautain fiancé ne la quitta guère du regard, jusqu'à la porte du couvent.

Là, il lui dit, en s'inclinant devant elle :

– Vous me permettrez de mettre à votre doigt le signe de nos fiançailles, Rosario. Cet anneau a été porté par ma mère et fut retrouvé après sa mort parmi ses bijoux les plus précieux.

Il sortit d'une petite bourse de soie une bague ornée d'une fort belle émeraude curieusement enchâssée entre de petites perles d'un orient très pur. Puis, prenant la main de Rosario, il la glissa à son doigt.

– Elle est presque bien... légèrement trop grande. Ma mère avait cependant une main renommée pour sa finesse et sa beauté.

Il se pencha et effleura de ses lèvres les doigts qui palpitaient entre les siens. Ses yeux, qui n'étaient plus tout à fait aussi sombres, cherchèrent les belles prunelles couleur de violette, tout éclairées de candide émotion, tandis qu'il ajoutait :

– Au revoir, Rosario... à bientôt.

V

Trois jours plus tard, un homme maigre, de taille moyenne, portant une barbe grise en éventail, entra, à la nuit, dans l'hôtel de la rue Denfert-Rochereau où, un soir précédent, le Castor-Franc et don Cristobal avaient vu disparaître Oliva.

Sans demander aucune indication, il monta l'escalier recouvert d'une moquette usée, puis se dirigea vers le fond du corridor et frappa à une porte marquée du numéro 12.

Sur l'invitation qui lui en fut faite, il entra dans une chambre qu'éclairaient deux bougies posées en des flambeaux de cuivre, sur la cheminée. Près de celle-ci, dont le foyer était fermé par un cadre garni de papier à fleurs, se tenaient assises deux femmes... L'une était Oliva, l'autre une personne grande et mince, vêtue d'une robe de chambre de velours ponceau garnie de

dentelle blanche. Les cheveux, d'un noir brillant, disposés avec art, s'associaient bien à la pâleur ambrée du visage, lequel, sans posséder la régularité des traits, et bien que les rides y fissent leur apparition, ne manquait pas d'une certaine séduction, grâce aux yeux noirs félinement doux, câlinement ensorceleurs.

À la vue de l'arrivant, un sourire de satisfaction entrouvrit les lèvres minces et pâles. Puis une belle main garnie de bagues se tendit vers lui, tandis qu'une voix au timbre caressant disait en espagnol :

– Bonsoir, amigo. Nous vous attendions avec impatience.

Il prit un siège et s'assit près des deux femmes... Celles-ci, l'oreille tendue, écoutèrent alors ce qu'il disait, dans un chuchotement :

– J'ai réussi, dona Hermosa... Je sais maintenant où est Rosario de Chantelaure.

Un mouvement de joie échappa à la femme en robe ponceau.

– Vraiment, Corpano ?... Quelle bonne

nouvelle ! Raconte vite !

Elle aussi parlait très bas, de telle sorte qu'une oreille collée à l'une des portes n'aurait pu rien percevoir qu'un indistinct murmure.

Corpano dit sur le même ton :

– Les Sorrès, père et fils, ont pris le train mardi pour Morigny.

– Morigny ?... dans le Jura ?

– Oui, c'est cela... J'ai fait comme eux, et une fois descendus là-bas, je les ai suivis. Ils sont entrés dans un grand logis que, d'après des renseignements pris par la suite, j'ai su être une pension de jeunes filles tenue par des religieuses franciscaines... Il y avait là, presque en face, un pré entouré d'une haie. Je m'étendis derrière celle-ci, en feignant de dormir, mais en me ménageant un moyen de surveiller la porte de ce couvent. Au bout d'environ trois quarts d'heure, je la vis se rouvrir pour livrer passage à don Pedro, à don Ruiz... et à une toute jeune fille d'une grande beauté, en dépit de son laid costume de pensionnaire.

Les yeux de dona Hermosa étincelèrent.

– Rosario ! Il l’avait cachée là !... C’était fort habile de sa part. Jamais je n’aurais imaginé, en effet, d’aller la chercher en ce petit couvent de province, dans le pays même de son père... Oh ! ce don Pedro n’est pas un petit adversaire ! Il nous donnera beaucoup de mal, Corpano ! Mais il faut que nous ayons le dernier mot... que nous lui fassions payer au centuple toutes nos angoisses !

Ses traits se crispèrent et un éclair de haine traversa le regard qui, en ce moment, n’avait plus rien de sa câline douceur.

L’ancien arriero dit sourdement :

– Oui, oui ! Il nous faut notre vengeance, señora !... Mais écoutez encore. J’ai suivi de loin ces trois personnes qui sont montées par la forêt jusqu’à une vieille maison...

– La Maison des Dames, qui appartient à Rosario.

– Les promeneurs y ont fait un arrêt d’une vingtaine de minutes, puis ont continué leur route. Arrivés à un château quelque peu ruiné,

bâti sur un plateau d'où l'on domine l'étroite vallée, ils ont pris un sentier rocailleux assez raide, où, de loin, je les ai encore suivis. Comme ce sentier descendait en lacets, je les perdais par moments de vue... À un détour, j'ai aperçu la jeune fille qui manquait de tomber. Don Ruiz l'enleva dans ses bras et l'emporta jusqu'au bas de la pente... comme un autre emporterait un petit enfant.

Avec une intonation de colère haineuse, le Mexicain ajouta :

– Il est fort comme un lion et souple comme l'élan, « son fils » ; il est beau et fier, il possède des biens immenses... Don Pedro est passionnément orgueilleux de lui... Et moi, je n'ai plus mon Juan. Le féroce Jaguar me l'a tué. Aussi ai-je résolu de le frapper dans son fils unique, sa joie, sa gloire... dans ce don Ruiz dur et sans pitié comme lui-même.

– Vous aurez bien raison, amigo, et je vous y aiderai de tout mon pouvoir... Mais continuez. Que devinrent ensuite ces intéressants personnages ?

– Ils regagnèrent le couvent. Je vis, d'un peu loin, don Pedro et don Ruiz prendre congé de dona Rosario, à qui son cousin baisa la main après avoir fait le geste d'y glisser une bague...

– Une bague ?

– Après quoi, les deux hommes regagnèrent la gare... Mais moi, j'avais encore quelques informations à prendre. Je demeurai donc deux jours à l'auberge de l'endroit, cherchant le moyen éventuel de communiquer avec dona Rosario. Je pus constater que ce ne serait pas chose facile. Don Pedro a dû, naturellement, donner toutes consignes utiles pour que sa pupille ne reçoive aucune visite étrangère. Quant à la correspondance, elle passe évidemment sous les yeux de la supérieure. D'autre part, les élèves sortent deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, sous la conduite d'une religieuse. Elles marchent bien sagement en rang, comme j'ai pu m'en convaincre hier, qui était précisément jour de promenade. Pas moyen d'adresser le moindre mot à l'une d'elles... Il faudra donc, señora, chercher autre chose.

Dona Hermosa dit avec décision :

– Je vais voir à m’installer dans le pays en me grimant, naturellement, car je ne suis pas assez changée pour que les gens de là-bas ne me reconnaissent pas.

– J’ai eu aussi cette idée, señora, et j’ai cherché aux alentours un logis possible pour vous. Il y a une petite maison...

Dona Hermosa l’interrompt :

– Inutile, Corpano, j’ai ce qu’il faut... Ce vieux château que vous avez vu au passage, et qu’on appelle le château de Peyrouse... eh bien, je sais le moyen d’y pénétrer, sans en demander l’autorisation au propriétaire.

– Ce propriétaire – je l’ai su là-bas – est don Pedro de Sorrès, qui a racheté château et forêt voilà cinq ou six ans.

Une joie diabolique brilla dans les prunelles de dona Hermosa.

– Eh bien, c’est lui qui me donnera asile... sans le vouloir. Vous viendrez aussi, Corpano, et à nous deux nous tâcherons de trouver le moyen de

communiquer avec ma jolie belle-fille, que son despotique tuteur séquestre, en quelque sorte.

Elle ricana légèrement. Puis, après un instant de réflexion, elle murmura :

– Vous parliez tout à l’heure de bague, Corpano... Ne serait-ce pas une bague de fiançailles ? Don Pedro a peut-être imaginé d’unir son fils à Rosario, qui est pour moitié l’héritière du trésor.

– Eh ! qui sait !... Vous avez peut-être bien deviné, dona Hermosa !

– Je le voudrais, car j’aurais ainsi un moyen d’atteindre plus profondément ces deux hommes. Il faudra tâcher de nous renseigner à ce sujet, amigo.

– Là-bas, peut-être ?... Si la jeune fille est fiancée, on le saura sans doute un jour ou l’autre, dans le pays.

– Et le mariage ne tardera probablement pas... Oui, nous verrons à savoir, Corpano... et dès que je pourrai me mettre en contact avec Rosario, je saurai l’éloigner de ces Sorrès, faire d’eux un

objet d'horreur pour elle.

Un sourire de satisfaction cynique entrouvrit ses lèvres. Puis elle ajouta, s'adressant à Oliva qui avait écouté en silence l'entretien de sa maîtresse et de l'ancien arriero :

– Rentre maintenant, ne t'attarde pas davantage. Tu rapporteras à nos amis Ferrago et à ma fille ce que tu viens d'entendre. Tu leur diras que la lutte va commencer, que je compte toujours sur leur aide, le cas échéant.

– Ils sont tout à votre disposition, señora... Autorisez-vous dona Trinidad à se rencontrer avec vous, l'un de ces jours ?

– Non, non, Oliva, il est préférable de n'en rien faire, pour plus de prudence. Que la chère petite attende le moment où, délivrées enfin de nos ennemis, nous pourrons nous trouver réunies en toute sécurité. Dis-lui que je l'embrasse et que j'espère ne plus voir trop tarder maintenant le moment où elle sera unie à don Manuel.

Oliva se leva et se pencha pour baiser la main de sa maîtresse. Puis, après un amical signe de

tête à Corpano, elle sortit de la pièce.

Alors dona Hermosa dit sur le même ton assourdi :

– Maintenant, amigo, il s'agit de préparer notre plan de campagne...

Dans la matinée du lendemain, don Ruiz, en revenant de sa promenade à cheval, entra chez son père, qu'il trouva en conversation avec don Cristobal.

– Tu arrives bien, mon cher, dit don Pedro. Notre excellent Cristobal allait précisément me donner quelques détails au sujet de sa surveillance. Raconte-nous cela, compadre.

– J'ai malheureusement peu de chose à vous apprendre, señores... Hier soir, Oliva est encore venue. Impossible d'entendre ce que l'habitante du numéro 12 et elle ont pu se dire, car elles parlaient si bas que seul un chuchotement arrivait à mon oreille collée contre une fente de la porte... Puis, un peu plus tard, quelqu'un a frappé chez cette M^{me} Régnier – c'est le nom qu'elle se donne. On a répondu : « Entrez »... Après cela, le

chuchotement a repris. Rien à faire pour entendre... Quand, au bruit d'une chaise reculée, j'ai compris que le visiteur allait s'éloigner, j'ai prestement entrouvert ma porte, pour le voir au passage. Malheureusement, le couloir était mal éclairé. J'ai aperçu un homme de taille moyenne, assez maigre, qui m'a paru d'âge mûr. Il était vêtu d'un pardessus foncé, portait son chapeau un peu ramené sur les yeux. J'ai remarqué aussi sa large barbe... Mais il m'est impossible de vous donner un signalement plus précis.

– Pourtant, il faudrait que nous soyons fixés sur l'identité de cet individu. Est-ce un Ferrago ?... Pas don Ramon, car il est de taille élevée...

– Ce n'est pas don Manuel non plus ; sa taille est inférieure à celle de l'homme que j'ai vu et celui-ci n'a d'ailleurs rien de son allure. Puis, je le répète, c'était un homme d'âge mûr...

– Ceci ne signifie rien. Un habile grimage fait un vieillard d'un jeune homme. La question de taille est à considérer davantage. Mais tu as pu avoir l'illusion d'une différence dans ce rapide

coup d'œil... Je me demande qui, en dehors des Ferrago, pourrait être ce visiteur et complice de dona Hermosa...

Don Ruiz, qui jusque-là était resté silencieux, dit alors :

– Corpano a disparu en même temps qu'elle, mon père. Il n'est pas impossible qu'il lui soit resté associé dans son œuvre de vengeance – d'autant plus qu'il doit vous en vouloir du juste châtiment autrefois infligé à son fils.

– Tu as peut-être deviné, Ruiz... Mais je voudrais avoir une certitude à ce sujet.

Don Cristobal déclara :

– Je ferai en sorte de vous en apporter une, señor. J'ai un peu connu Corpano, jadis. C'était dans le temps où il se trouvait au service de don Luis de Ojeda, le père de dona Paz. Nous étions alors tous deux des jeunes gens... Oui, en y réfléchissant, ce peut être lui. Mais la barbe – une fausse barbe, évidemment – change sa physionomie... Enfin, je vous le répète, señor, il faut que je m'arrange pour vous donner une

assurance à ce sujet.

– Et aussi pour savoir où gîte cet individu.

– Cela, je le sais. Dès que je l’eus vu passer devant la porte de ma chambre, je saisis mon chapeau et sortis à mon tour... Le garçon de service lui ouvrit la porte fermée à cette heure. Avant qu’elle fût refermée, je passais à mon tour et, de loin, dans la rue encore éclairée, je suivis mon homme. Il me conduisit ainsi jusqu’à la rue de la Glacière, où il entra dans le couloir d’une maison dont une crémerie et un magasin de comestibles occupent le rez-de-chaussée. Il sera donc facile, là aussi, de faire surveiller le personnage... Le Castor-Franc pourrait s’en occuper, car je suffis pour dona Hermosa. De ma chambre, en effet, j’entends ses allées et venues, je suis au courant de ses très rares sorties, lesquelles ne m’ont rien appris d’intéressant, car elles semblent avoir pour motif de simples promenades hygiéniques.

– Soit, arrange-toi avec le Castor-Franc, Cristobal. J’ai toute confiance en vous.

Quand le mayordomo fut sorti, don Pedro se

tourna vers son fils.

– Nous n’avons en effet qu’à les laisser faire tous deux. Ils nous tiendront au courant des faits et gestes de ces misérables, de telle sorte que nous soyons à même de contrecarrer leurs agissements éventuels.

Ruiz fit observer :

– Il faut évidemment nous attendre à une action sérieuse de leur part, dès qu’ils connaîtront mon mariage avec Rosario... ? Et ils en seront informés sans tarder, ne serait-ce que par Trinidad Barral et les Ferrago.

– Naturellement. Eh bien, qu’ils y viennent vite ! Mieux vaut en avoir fini le plus tôt possible avec eux.

– Je suis de votre avis.

En parlant ainsi, don Ruiz se levait, développant sa haute taille à la fois élégante et vigoureuse... Don Pedro demanda, en l’enveloppant d’un regard orgueilleux :

– Tu as fait bonne promenade, ce matin ?

Le jeune homme eut un sourire nuancé de

dédain.

– Autant qu’il m’est possible d’en faire ici.

Don Pedro se mit à rire.

– Tu regrettes la prairie, et tes amis Indiens ?...
Cependant les plus jolies femmes de Paris
quêtent ton attention et ne demandent qu’à te
faire oublier l’aventureuse existence que tu
mènes dans notre sauvage Sonora.

Don Ruiz eut un léger rire d’ironie.

– Vous savez combien elles perdent leur
temps, mon père... Je passerai encore deux ou
trois mois ici, après mon mariage ; après quoi,
ainsi que nous en avons convenu, nous
regagnerons le Mexique.

Don Pedro inclina affirmativement la tête.
Puis il s’informa :

– Écriras-tu un mot à Rosario ?

– À quel propos ?... Il est entendu que je
m’abstiens de toutes ces petites formalités
sentimentales, complètement inutiles, et qui me
seraient insupportables.

– Peut-être serait-il convenable qu’une fois au moins, mon cher ami...

Don Ruiz eut un léger mouvement d’épaules.

– Soit. Je lui écrirai la semaine prochaine... et je lui apprendrai en même temps que nous passerons deux ou trois jours à la Maison des Dames, après notre mariage.

– À la ?... Ah ! bien, très bien... Il faudra y faire quelques arrangements, y envoyer des domestiques... Tu donneras des ordres en conséquence ?

– Mais oui, mon père, ne vous inquiétez de rien.

L’hacendero inclina la tête, en dissimulant un sourire de satisfaction. Quand son fils eut disparu, il songea en se frottant les mains :

« Allons, cette jolie Rosario lui plaît, décidément !... C’est dans le dessein de lui être agréable qu’il a décidé ce petit séjour dans le vieux logis où elle a paru désireuse d’habiter. Or, de la part d’un homme comme Ruiz, cet acte de complaisance prouve que déjà... oui, oui, la

charmante fiancée ne lui est pas du tout indifférente ! Je m'en doutais bien, d'ailleurs. Il était significatif, le ton dont il m'a dit, quand je lui ai donné à notre retour de Morigny la miniature faite par la religieuse : « Rosario possède, en plus de sa beauté, un charme que le plus grand maître lui-même ne pourrait fixer sur un portrait. Celui-ci est bien elle... mais avec son minimum de séduction... » Alors, je suis bien tranquille : du moment où, pour la première fois, il parle ainsi d'une femme, c'est qu'il est tout près d'en être fort amoureux. »

VI

Il y avait grande effervescence, ce matin-là, au couvent de Sainte-Colette. C'était le jour fixé pour le mariage de Rosario de Chantelaure avec son cousin don Ruiz de Sorrès... Et bien que, seules, les plus grandes élèves dussent assister à la cérémonie, toutes étaient prodigieusement intéressées par l'événement, et fort désireuses d'apercevoir les mariés.

Vers neuf heures, une voiture amena de la gare don Pedro et son fils. Comme ils mettaient pied à terre, un homme, ayant la tournure d'un marchand ambulancier, s'approcha de l'hacendero et dit à voix basse, en espagnol :

– Il faut que je vous parle, señor.

Don Pedro eut un geste affirmatif. Puis il se tourna vers la tourière qui tenait la porte ouverte.

– J'ai un mot à dire à cet homme. Laissez-le

passer, je vous prie, ma sœur.

La sœur n'osa rien objecter, car l'air d'autorité du Mexicain lui en imposait. Mais elle jeta au passage un coup d'œil méfiant sur l'étranger qui entra dans le parloir à la suite de l'hacendero et de don Ruiz.

Don Pedro, une fois la porte refermée, demanda rapidement :

– Eh bien, Castor-Franc ?

– Eh bien, señor, la piste est perdue.

– Comment, perdue ?

– Dona Hermosa et Corpano, chargés d'un ballot et d'une volumineuse valise, ont pris le train avant-hier et sont descendus à la station de Surchamp – la station avant Morigny. Là, ils ont suivi pendant une demi-heure la grand-route, puis se sont engagés dans un chemin à travers la campagne, et de là dans un sentier de la forêt... Ne voulant pas être remarqué, j'étais obligé de les suivre de très loin. Aussi, plusieurs fois, les avais-je perdus de vue. Mais j'avais toujours pu retrouver leurs traces, aux mille indices dont nous

avons l'habitude, nous autres coureurs des bois... À un moment, le chemin tournait tellement que je marchai pendant près de dix minutes sans aucune possibilité de les apercevoir... Et j'arrivai ainsi au bord d'un petit étang. Les traces de pas s'arrêtaient là. Quand aux deux personnages, ils avaient disparu.

– Voyons, chasseur, ils ne se sont pourtant pas évaporés ?

– Certainement non, señor. J'imagine que, craignant d'être suivis, ils se sont jetés à l'eau pour gagner d'autre rive, dans l'espoir de faire perdre leur piste.

– Mais vous auriez dû retrouver leurs traces sur cette rive ?

– Pas la moindre.

– Alors ?... Il faudrait qu'ils eussent disparu au fond de l'étang.

– Attendez, señor ! Je ne vous ai pas dit que sur cette autre rive se trouve une petite chapelle fort ancienne, dont la porte, par une singulière disposition, donne sur l'étang même, et dont les

trois marches de pierre baignent dans l'eau. À mon avis, dona Hermosa et son compagnon ont disparu là-dedans.

– Eh bien, vous avez dû voir ?...

– Rien du tout. La porte – une solide vieille porte de chêne – était close, et rien ne témoignait qu'elle eût été ouverte récemment.

Don Ruiz dit de son ton net et impératif :

– Il est bien certain pourtant qu'ils ont disparu par là. En y regardant plus attentivement, chasseur, vous auriez trouvé la preuve que cette porte venait d'être ouverte, car *cela peut se constater toujours*.

Le Canadien dit avec un accent de déférence :

– Vous le pourriez certainement, don Ruiz ; mais je suis loin de posséder votre infailible habileté... Donc, après avoir examiné la chapelle sous toutes ses faces, je me suis retiré sous bois, dans un endroit d'où je pouvais la surveiller ; je suis resté là jusqu'à la nuit, sans résultat. Le lendemain matin, dès l'aube, j'ai repris ma faction que j'ai quittée seulement le soir... Et

personne n'est sorti de la chapelle.

Don Pedro frappa du poing sur le dossier d'un siège.

– Qu'est-ce que ce sortilège ?... Enfin, nous en reparlerons cet après-midi, Castor-Franc. Trouvez-vous aux alentours de la gare ; j'aurai avec vous un entretien avant mon départ.

– Entendu, señor... Tous mes souhaits de bonheur, don Ruiz.

– Merci, amigo.

Seul avec son fils, l'hacendero murmura :

– Je me demande ce que cette femme manigance là. Elle a dû connaître ton mariage et prépare quelque coup... Je n'ai pas besoin de te recommander la vigilance...

– Non, c'est inutile, mon père. Du moment où je sais notre ennemie dans les alentours, je...

Il s'interrompt. La porte s'ouvrait devant Rosario que suivait la supérieure.

C'était une merveilleuse apparition que celle de cette toute jeune mariée, idéalement jolie dans

l'enveloppement du tulle virginal. Cette fois, les boucles soyeuses, les belles boucles sombres avaient gardé leur liberté, et elles encadraient le ravissant visage rosé par l'émotion qui faisait aussi un peu trembler la petite bouche charmante et donnait un éclat de larmes aux yeux violets, d'une si ardente douceur.

Rosario s'avança de quelques pas.

La robe de satin blanc à longue traîne mettait en pleine valeur sa taille d'une rare élégance de formes et son allure souple, légère, d'une grâce incomparable. Des lèvres de don Pedro jaillit une exclamation enthousiaste :

– Rosario, vous êtes une perfection !

Elle rougit, et tourna vers don Ruiz un timide regard... Lui, ne disait rien. Mais dans ses prunelles passa une flamme rapide, qui en changea pendant quelques secondes l'expression.

À cet instant, la tourière introduisait les témoins des mariés. Ceux de Ruiz étaient deux Mexicains de ses amis, ceux de Rosario M. de Guichars, l'ancien lieutenant du Jaguar, et un de

ses parents.

Les présentations faites, le petit cortège se dirigea vers la chapelle. Rosario marchait un peu comme en un rêve et elle s'agenouilla d'un mouvement presque machinal, en arrivant devant l'autel.

Depuis un mois, elle vivait dans la hantise de ce jour, de cet événement qui marquerait une nouvelle phase de sa vie et dont elle ne savait s'il lui apporterait joie ou souffrance. Don Ruiz avait fait sur elle une impression complexe. Il l'inquiétait, l'intimidait, certes, par son air de froideur altière, par la volonté impérieuse qu'elle sentait en lui. Mais elle subissait néanmoins, tout en ne s'en rendant pas exactement compte, la séduction de cette personnalité peu banale... Et peut-être aussi avait-elle l'intuition qu'elle n'était déjà plus indifférente à ce beau fiancé, en dépit du peu d'empressement qu'il avait mis à le lui prouver.

Elle avait reçu de lui une seule lettre – quelques mots corrects, mais qui lui apprenaient que don Ruiz avait décidé de passer quelques

jours à la Maison des Dames avec sa jeune femme, après leur mariage. Étant donné l'opinion naguère émise par lui sur le vieux logis, Rosario n'avait pu douter que cette résolution eût été prise uniquement dans le but de lui faire plaisir... Et elle en avait éprouvé une secrète joie, plus encore que des fleurs, des bibelots précieux qui lui parvenaient, au nom de son fiancé.

Maintenant, le moment était venu. L'aumônier du couvent lui adressait les interrogations accoutumées... Don Ruiz répondit d'un ton fort décidé ; mais Rosario trembla un peu, hésita légèrement, avant de prononcer le mot qui l'unissait à cet inquiétant et attirant cousin.

Elle pria beaucoup pendant la messe, s'efforçant d'éloigner de sa pensée les appréhensions qui l'assaillaient. À un moment, elle se prit – ainsi qu'elle l'avait fait plusieurs fois au cours de ce mois – à songer aux révélations de don Pedro relatives à dona Hermosa... Et, comme chaque fois, elle sentit le malaise de cette incertitude, de ce doute, au sujet des allégations de celui qui était maintenant son

beau-père.

« Ce serait si horrible... si épouvantable de la part de dona Hermosa ! pensait-elle en frissonnant. Je ne puis arriver à croire qu'elle en soit capable... Et pourtant, don Pedro n'a pu inventer pareilles choses... »

La messe finissait... Au bras de don Ruiz, Rosario quittait la chapelle. Après les signatures données dans le parloir, les nouveaux époux, don Pedro et les témoins déjeunèrent rapidement. L'heure du train les pressait.

L'hacendero prit congé de son fils et de Rosario en disant : « À bientôt... » Et il ajouta, pour Ruiz : « Je laisserai le Castor-Franc par ici. En cas de besoin, il se mettra en rapport avec toi. »

Bientôt les jeunes mariés se trouvèrent seuls dans le parloir. Sur l'invitation de don Ruiz, Rosario se retira pour quitter sa robe blanche. Elle reparut peu après, vêtue de la toilette sobrement élégante que la première maison de couture de Paris lui avait expédiée la veille.

Ses yeux étaient pleins de larmes, car elle venait de faire ses adieux aux religieuses et à ses compagnes. Puis, au moment de quitter cette maison où elle avait été aimée, protégée, elle était ressaisie avec plus de force par cette angoisse de l'inconnu qui la tourmentait depuis son premier entretien avec don Pedro.

Ruiz parut n'accorder aucune attention à ces signes d'émotion et de chagrin. Il détestait ce qu'il appelait « les pleurnicheries des femmes », et son orgueilleux égoïsme s'accommodait fort de ne pas s'en apercevoir... Mais il constata que les larmes n'enlaidissaient pas Rosario et que la création du fameux couturier parisien, celle de la modiste en vogue mettaient fort en valeur la beauté ravissante de la jeune marquise de Sorrès.

– Cette toilette vous sied parfaitement, Rosario, daigna-t-il dire.

Un sanglot s'étouffa dans la gorge serrée de la jeune femme. En cet instant, la moindre parole affectueuse lui eût paru plus douce que ce compliment, que cette approbation donnée sur un ton de maître satisfait de l'objet qui lui

appartient.

Une voiture attendait au dehors. Mais don Ruiz proposa :

– Voulez-vous que nous montions à pied jusqu'à la Maison des Dames ?

Elle acquiesça aussitôt. Sur l'ordre de don Ruiz, la voiture prit les devants et les nouveaux époux, sans hâte, s'engagèrent sur le chemin de la forêt.

C'était une triomphante après-midi de mai. Tout fleurissait dans le sous-bois et l'air tiède exhalait des arômes délicats, de fraîches senteurs d'herbe nouvelle et de jeune sève, qui enveloppaient Ruiz et Rosario montant la route forestière d'un pas égal et souple. Tous deux n'échangeaient que de rares paroles. Rosario avait le cœur très gros et se retenait à grand-peine de laisser couler ses larmes. Ruiz jetait sur sa jolie compagne des coups d'œil fréquents, pleins de complaisance à la fois amoureuse et dominatrice... Ils arrivèrent ainsi près de l'étang à l'aspect lugubre que l'on appelait dans le pays « l'étang des Trépassés ». Le couvert des arbres

était à cet endroit si épais qu'il répandait une ombre presque sinistre sur l'eau glauque, immobile, et sur la route tortueuse.

Rosario eut un frisson, en murmurant :

– Que c'est triste, ici ! Je n'aimerais pas y passer souvent.

– Seriez-vous donc une petite fille peureuse ? Que direz-vous quand je vous emmènerai dans le désert, parmi mes amis les Comanches ?... quand je vous ferai connaître nos forêts magnifiques, où les périls ne sont pas imaginaires, comme dans celle-ci ?

Elle leva sur lui ses yeux profonds, dans lesquels se reflétait l'âme jeune et ardente.

– Je pense que je saurai être courageuse... que j'aimerai sans doute cette existence, puisque vous serez là pour me protéger.

D'un geste souple, Ruiz entoura de son bras les épaules de Rosario et attira celle-ci contre lui.

– Vous dites bien, Rosarita. Jamais vous n'aurez rien à craindre, tant que je serai près de vous.

Ses lèvres se posèrent sur les paupières frémissantes. Puis il écarta la jeune femme, laissa retomber son bras et continua de marcher, du même pas égal et décidé.

La soudaineté du geste, ce premier baiser, avaient un peu étourdi et troublé Rosario. Elle acheva comme en un rêve le trajet jusqu'à la Maison des Dames... L'antique logis, qu'enveloppait le soleil printanier, avait aujourd'hui toutes ses fenêtres ouvertes. Sur le seuil se tenaient les deux domestiques chargés par don Ruiz d'organiser la maison et d'assurer le service pendant le court séjour qu'il y devait faire avec sa femme. L'un était Juanito, un serviteur mexicain fort dévoué à don Pedro et à son fils, l'autre un homme d'une cinquantaine d'années, grand et sec, dont la physionomie anguleuse avait une expression fermée, en même temps que quelque peu revêche.

En apercevant celui-ci, Rosario eut un mouvement de surprise. Elle pensa : « Mais je connais cette figure-là... On dirait... Oui, vraiment, il ressemble de façon étonnante à

Ludovic, le valet de chambre de papa. »

À ce même moment, don Ruiz disait à sa femme, en lui désignant le laquais immobile, dans une pose de parfaite correction :

– Reconnaissez-vous, Rosario, l’ancien domestique de M. de Chantelaure ?

– C’est bien lui, n’est-ce pas ? Je l’avais reconnu !

– Par hasard, il s’est trouvé que nous l’avons engagé pour remplacer un de nos serviteurs malades. Il avait d’excellents certificats, dont un fort élogieux de votre père.

– Je me souviens d’avoir entendu ce pauvre papa dire plus d’une fois qu’il avait toute confiance en Ludovic.

– L’avenir nous apprendra s’il avait raison.

Sur ces paroles énigmatiques pour Rosario, don Ruiz franchit le seuil avec sa femme... Sur l’impassible physionomie de Ludovic, rien n’avait bougé. Ses yeux ternes, indifférents, ne s’étaient même pas arrêtés sur la fille de son ancien maître, qu’il avait connue tout enfant.

D'un pas d'automate, il rentra dans le vestibule à la suite de Juanito, tous deux prêts à recevoir les ordres de celui qui était maintenant le seigneur de ces lieux.

Le froid vestibule du vieux logis apparaissait transformé, aux yeux surpris et charmés de Rosario. Il était garni de fleurs superbes et de plantes rares, jusqu'aux premiers degrés du vieil escalier de chêne... Et quand, sous la main de don Ruiz, se fut ouverte la porte de la chambre qui avait été celle de dona Paz, les odorants effluves d'une admirable corbeille de roses montèrent aux narines de la jeune femme.

– Je pense que vous aimerez habiter cette chambre, de préférence à toute autre ? dit don Ruiz de sa voix décidée, toujours impérative.

– Oh ! oui !... Et je vous remercie beaucoup d'y avoir pensé !...

Elle levait sur son mari un regard ému, reconnaissant. Sa main, d'un geste plein de grâce timide, se tendit vers lui. Ruiz la prit, y appuya ses lèvres, puis la laissa retomber en disant d'un ton bref, qui cachait peut-être quelque émotion :

– Reposez-vous jusqu’à six heures, Rosario. Je vais vous envoyer votre femme de chambre, qui vous aidera dans votre installation.

Une demi-heure plus tard, Rosario, vêtue d’une élégante robe d’intérieur, s’enfonçait dans un des grands vieux fauteuils garnis de tapisserie, pour prendre ce repos recommandé par son mari. Elle en sentait d’ailleurs le réel besoin, après les émotions inusitées de cette journée, venant à la suite d’une période d’incertitude, d’angoisse, d’anxieuse attente de l’événement qui allait changer sa vie... Sa tête lasse s’appuyait au dossier du fauteuil, tandis qu’entre ses paupières demi-baissées, les yeux suivaient machinalement les silencieuses allées et venues de Claudine, la femme de chambre parisienne engagée par don Pedro pour le service de sa belle-fille... Puis cette correcte et habile personne ayant terminé ses arrangements, elle quitta la pièce où demeura seule Rosario, plongée dans une sorte de somnolence, et dont les doigts serraient la tige d’une rose prise dans la corbeille que don Ruiz avait fait placer pour elle ici.

VII

Depuis combien de temps se trouvait-elle ainsi, quand, tout à coup, elle eut l'impression que quelqu'un se tenait près d'elle ?

Ses paupières se soulevèrent... et un cri s'étouffa dans sa gorge.

En cette femme qui était là, immobile, enveloppée dans une large mante noire, elle reconnaissait aussitôt dona Hermosa.

D'un bond, elle fut hors du fauteuil, en balbutiant :

– Vous ?... Vous ?... Comment êtes-vous ici ?... Comment osez-vous ?...

Avec un calme grave, la comtesse répliqua :

– Et pourquoi donc n'oserais-je pas, Rosario ? Qu'a-t-on pu te dire de moi, pour que je voie sur ta physionomie cette expression de... oui, d'horreur, je prononce le mot franchement ?

– Ce qu'on m'a dit ? Ah ! ne me le faites pas répéter ! Ne m'obligez pas à vous jeter à la face l'affreuse accusation !

Revenue de sa première stupéfaction, la jeune femme se redressait, les yeux étincelants, le corps frémissant d'indignation.

Du même ton grave, nuancé de tristesse, dona Hermosa répondit :

– Cette accusation, je la devine... Je sais de quoi sont capables les deux hommes dont tu serais la victime si je n'étais pas là pour te sauver.

– Taisez-vous ! Don Ruiz est mon mari...

– Je ne l'ignore pas. Et c'est là, de sa part, une nouvelle ignominie ajoutée à tant d'autres dont son père et lui sont coupables.

– Je ne vous entendrai pas davantage !

Rosario, d'un mouvement vif, se dirigeait vers la porte. Mais dona Hermosa, s'élançant, lui saisit le bras.

– Malheureuse, écoute-moi, du moins. Écoute ce que je suis venue t'apprendre, en bravant les

dangers que peut me faire courir la présence de don Ruiz. Après, tu jugeras... tu verras de qui tu dois avoir horreur...

Rosario tournait vers elle un regard hésitant, plein d'angoisse. La voix basse, un peu haletante, continua :

– Je te donnerai des preuves, moi ! des preuves contre don Pedro. Mais lui, comment a-t-il prouvé ce qu'il avance contre moi ?... Dis-le... Dis-le-moi, Rosario ?

Comme la jeune femme restait muette, troublée, frémissante, dona Hermosa eut une sorte de rire sourd qui s'étrangla dans sa gorge.

– Je m'en doutais bien !... Il t'a dit : « Dona Hermosa a fait ceci, cela... Elle a tué ta mère, ton père, elle t'a volé certain bijou de famille... » Et tu l'as cru sur parole, pauvre enfant sans expérience. Tu t'es laissée duper par ce misérable fourbe...

Rosario l'interrompt d'une voix un peu rauque :

– Je l'ai cru, parce que mon père m'avait

confiée à lui !

– Cela encore, il te l’a dit. Mais quelle preuve en as-tu ?

– Si, j’en ai une ! Il m’a remis un mot qu’écrivit pour moi mon pauvre père, avant de mourir.

Une lueur passa dans les yeux noirs de la comtesse.

– Un mot ?... Tu dis qu’il t’a remis un mot de ton père ? Comment se l’est-il procuré ?

– Mon père l’a écrit à ses derniers moments et le lui a donné pour qu’il me le communique dès que j’aurais seize ans.

– Que signifie cela ? Mon pauvre Arnaud est mort devant moi – je te dirai tout à l’heure de quelle façon – et certes, il n’a pu rien écrire, ni rien remettre à don Pedro, le malheureux !

Rosario tressaillit, en attachant sur sa belle-mère un regard de stupéfaction angoissée.

– Que dites-vous ? Je ne comprends pas...

– Moi, je comprends trop bien !... As-tu cet

écrit ici ?

Rosario inclina affirmativement la tête.

– Veux-tu me le montrer ?

La jeune femme prit sur une table son sac de voyage et en sortit un portefeuille d'écaille qu'elle ouvrit d'une main tremblante. Dans une poche intérieure, elle prit un papier qu'elle tendit à dona Hermosa.

Celle-ci lut et jeta une sourde exclamation.

– Ah ! je vois !... je vois l'infâme machination !... Cet écrit est un faux, ma pauvre enfant !

– Un faux !

– Cette écriture hachée, tourmentée, n'a jamais été celle de ton père. Mais on s'est dit : « En racontant qu'il était à ses derniers moments, on ne s'étonnera pas de cette différence. » Pour la signature, on a également tourné la difficulté qui consistait à imiter le paraphe très particulier d'Arnaud... Tu as conservé des lettres de ton père, tu as pu te rendre compte de l'originalité de cette signature ?

Rosario fit un signe affirmatif. Elle se souvenait en ce moment d'avoir pensé, en lisant ce mot que lui remettait don Pedro : « Comme l'écriture de ce pauvre papa est changée, là-dessus !... » Et un grand froid commençait de s'insinuer en elle, tandis que dona Hermosa reprenait :

– Il était facile, au cas où tu demanderais une explication, de te répondre que le mourant n'avait pas eu la force de tracer jusqu'au bout cette signature. Avec une enfant comme toi, on n'avait pas à craindre de dangereuses investigations... Et l'on pensait aussi – trop justement – que tu accueillerais sans défiance tout ce qu'on te dirait contre moi... Pourtant, Rosario, j'ai toujours été bonne à ton égard. Tu aurais donc pu hésiter, avant de croire les infamies dont on m'accusait devant toi !

La voix de dona Hermosa tremblait d'émotion douloureuse, et ses yeux se noyaient de larmes, en attachant sur la jeune femme un regard de pathétique reproche.

Rosario répliqua sourdement :

– Qui vous dit que je n’ai pas hésité ?

Une lueur de triomphe jaillit du regard d’Hermosa.

D’un geste ardent, la comtesse saisit la main de la jeune femme et la serra fiévreusement.

– Ah ! mon enfant !... mon enfant, quel poids affreux tu m’enlèves du cœur, par cette seule phrase ! Tu as hésité !... tu n’as pas voulu croire aussitôt à la culpabilité de celle qui a remplacé ta mère !... Sois bénie, ma Rosario, ma fille chérie !

La voix sembla se briser dans un sanglot. Puis dona Hermosa continua, d’un ton bas et douloureux :

– Que n’ai-je pu me mettre plus tôt en rapport avec toi... avant que ce mariage se fasse ! Mais « il » avait eu soin de tout combiner pour m’empêcher de communiquer avec celle qu’il se réservait d’unir à son fils... afin d’assurer à celui-ci la possession des énormes richesses dont tu es l’héritière, mon enfant.

Rosario répéta machinalement :

– Les énormes richesses ?

– Mais oui... Un fabuleux trésor, enfoui dans un lieu presque inaccessible, là-bas, au Mexique...

Dona Hermosa parlait avec lenteur, épiant la physionomie de la jeune femme, en personne qui ne veut pas s'aventurer avant de savoir jusqu'à quel point est instruit l'interlocuteur.

Rosario dit vivement :

– Le trésor de la Lune ? Il m'en a parlé... Il m'a dit...

Comme elle s'interrompait, hésitante, les lèvres tremblantes, dona Hermosa lui serra plus fortement la main, en murmurant d'un ton frémissant :

– Il t'a dit, n'est-ce pas, que j'avais volé à ta mère le « signe », la demi-lune d'or qui devait ouvrir le temple secret où se trouve ce trésor ?

– Oui.

– Eh bien, la vérité, la voici : ta mère, avant de mourir, avait remis à son mari cet objet précieux, qui devait t'appartenir plus tard. Quand nous nous vîmes près de la ruine, quelques années

après, il nous vint à la pensée de tenter la recherche de ces richesses, depuis des siècles improductives. Voilà pourquoi nous partîmes pour le Mexique... Tout alla bien, d'abord. Mais don Pedro, l'ennemi acharné de ta mère et de ton père, avait flairé notre dessein. Il connaissait l'existence du trésor, il savait que ta mère possédait la demi-lune qui lui permettrait de pénétrer dans le temple. Aussi, comme nous arrivions presque au terme de notre expédition, fûmes-nous attaqués par une bande d'Indiens et d'aventuriers à ses ordres. Dès le premier moment, mon bien-aimé Arnaud fut frappé à mort...

Rosario eut un brusque mouvement, en attachant sur sa belle-mère un regard de tragique stupéfaction.

Dona Hermosa poursuivait, d'un ton assourdi :

– Les hommes de notre escorte subirent le même sort... Et moi, atteinte à la poitrine par une flèche, je tombai aussi... Alors, voilà ce que me fit un des Indiens alliés de don Pedro, sous le regard impassible de celui-ci...

D'un geste prompt, dona Hermosa rejetait en arrière la mantille entourant sa tête, enlevait les cheveux noirs savamment coiffés... Et Rosario jeta une exclamation d'horreur à la vue du crâne dépouillé, rougeâtre, couturé... affreux.

Dona Hermosa remit la perruque en place, ramena la mantille sur la sombre chevelure. Puis, étendant ses mains, elle les plaça sur les épaules de la jeune femme, en plongeant son regard dans les yeux terrifiés.

– Oui, enfant, j'ai été scalpée par un de ces sauvages, complice de don Pedro. Puis, laissée pour morte, je fus sauvée par un des hommes de mon escorte échappé au massacre... un nommé Corpano qui réussit – au prix de quelles fatigues et de quels périls ! – à me ramener en un lieu sûr, chez des amis fidèles. Là, je fus longtemps malade... Et quand je pus enfin sortir de cet asile, reprendre le chemin de l'Europe, ma première pensée fut d'aller vous chercher, Trinidad et toi, mes deux chéries... Hélas ! don Pedro avait passé par là ! Ce fut en vain que j'essayai de te retrouver. J'y suis parvenue il y a un mois

seulement, grâce à ce même Corpano, si parfaitement dévoué – une victime lui aussi de don Pedro, qui fit autrefois sauvagement fusiller son fils, sous un faux prétexte de trahison. Car ce cousin de ta mère a été un chef de bande, sans cesse en révolte contre le gouvernement mexicain... un féroce partisan auquel les Indiens avaient donné le surnom significatif de « Jaguar ».

Rosario l'écoutait, immobile, comme figée, pâle jusqu'aux lèvres... Et ce froid, de plus en plus, l'envahissait, la pénétrait jusqu'aux moelles.

Dona Hermosa continuait toujours :

– Pour prévenir toute réclamation ultérieure de ta part, au sujet de ce qui est ton légitime héritage – peut-être aussi par un raffinement d'infamie – cet homme avait décidé que tu deviendrais la femme de son fils – de ce beau don Ruiz au cœur insensible, à l'âme orgueilleuse et dépravée, dont tu serais l'esclave, comme l'ont été les femmes qui ont passé avant toi dans sa vie...

Les épaules de Rosario frissonnèrent, le beau visage livide eut un long frémissement.

– ... Je n’ai pu, hélas ! me mettre en rapport avec toi avant que don Pedro exécutât son criminel dessein... Oui, criminel ! Car ton père est mort, sinon de sa main – le sait-on ? – tout au moins par celle d’un des bandits dont il avait formé sa troupe, pour nous attaquer. En outre, il y a autre chose...

Elle sortit d’une poche un papier qu’elle tendit à la jeune femme.

– Ceci a été trouvé par ton père dans les papiers de ta pauvre mère. Tu verras là ce que pensait, au sujet du cousin de son mari, dona Carmen de Ojeda, ta grand-mère.

C’était une série de courts billets, écrits en espagnol. Rosario lisait et parlait couramment cette langue, grâce à une religieuse de Sainte-Colette, originaire du Pérou...

« Mon bien cher Luis,

« Pourquoi demeures-tu si longtemps absent ? Je me dévore d’inquiétude ! Les menaces de don Pedro à ton sujet ne cessent de hanter ma pensée.

« Reviens, je t'en prie !

« TA CARMEN. »

« Mon Louis bien-aimé,

« La nouvelle de ton prochain retour m'a fait retrouver cette nuit un peu de sommeil. Je suis mieux aujourd'hui. Mais ne traite pas mes craintes de chimères ! Ton cousin te hait... et surtout il veut s'assurer la possession de ce que tu sais. Prends garde à toi !... prends garde, mon Luis !

« Ta femme pour qui tu es tout au monde.

« CARMEN. »

« Mon bien cher Luis,

« Encore un retard ?... Je ne vis plus, en te sachant là-bas, où se trouve aussi l'odieux don Pedro ! Reviens, je t'en supplie !... reviens ! Je meurs loin de toi.

« CARMEN. »

Enfin, venait une quatrième feuille, sur laquelle étaient écrits ces mots, d'une écriture tourmentée, bouleversée :

« Ma fille, ma petite Paz, ton père a été assassiné. On prétend ne pas connaître l'auteur du crime, on ne veut pas entendre ma voix qui crie : « C'est don Pedro de Sorrès ! » Mais toi, tu le croiras, enfant chérie. Tu détesteras cet homme, tu ne permettras pas que jamais il revendique ses liens de parenté avec toi. Il a tué ton père, il fait mourir ta mère de chagrin... Paz, Paz, n'oublie jamais !

« TA MALHEUREUSE MÈRE. »

Les papiers glissèrent d'entre les mains de Rosario, tombèrent sur le tapis... La jeune femme avait une physionomie si défaite que dona Hermosa crut, un moment, la voir défaillir.

D'un geste de tendre protection, elle l'enveloppa de ses bras, osa poser ses lèvres menteuses sur la joue glacée.

– Ma chérie, ma petite fille... remets-toi ! Je n'ai pu éviter de te porter ce coup terrible, car il fallait te convaincre... Mais, maintenant, sois courageuse...

Rosario passa sur son front une main tremblante, en murmurant :

– C'est affreux !... affreux !...

– Oui, hélas !... oui, ma pauvre enfant ! Mais tout n'est pas perdu pour toi. Il est temps encore d'échapper au sort que te réservent ces deux hommes, aussi fourbes, aussi impitoyables l'un que l'autre.

Rosario, fiévreusement, demanda :

– Comment ?... Dites-moi comment, cousine Hermosa ? « Il » va peut-être revenir bientôt... et je ne veux pas... je ne veux pas le revoir !

Elle se tordit les mains, en répétant :

– Je ne veux pas !

– J'ai tout préparé, enfant chérie, pour te sauver. Vite, change de robe. La femme de chambre a rangé tes toilettes dans la grande armoire à côté, je m'en suis assurée. Pendant que

tu enlèves celle-ci, je vais te chercher ce qu'il faut.

En un quart d'heure, aidée par les mains diligentes d'Hermosa, Rosario était revêtue d'une robe et d'un mantelet foncés, coiffée d'un chapeau sombre autour duquel la comtesse avait enroulé un voile gris.

– As-tu ce qu'il te faut, niña ? Emportes-tu ce sac ?

Rosario répondit d'une voix sourde :

– Non, non, rien de ce qui vient de « lui »... Et ceci, je le lui laisse aussi...

Elle enlevait de son doigt l'alliance et la bague de fiançailles, de son poignet un merveilleux bracelet que don Ruiz lui avait envoyé quelques jours avant le mariage. Tous deux furent jetés dans une coupe par la main frémissante de Rosario, ainsi que le petit portefeuille d'écaille où la jeune femme avait précédemment renfermé ce papier qu'elle considérait alors comme un précieux souvenir de son père, et qui maintenant lui faisait horreur.

– Emporte-le cependant, avait dit dona Hermosa. On ne sait jamais... cela peut servir contre ces hommes, tes ennemis. Donne-le-moi, tiens, je le mettrai de côté, avec tes lettres de ta pauvre grand-mère.

Une fièvre d'indignation et de douleur agitait Rosario. Prête, maintenant, elle jeta un regard de détresse autour de cette chambre où était morte sa mère, et murmura :

– Oh ! maman, maman, priez pour moi !... pour que je ne retombe pas entre les mains de ces misérables !

La voix douce, enveloppante de dona Hermosa prononça :

– Ne crains rien, chérie, mes amis et moi te défendrons contre eux. Tu demanderas l'annulation de ce mariage auquel ils t'ont obligée, moralement, et alors tu seras libre... libre de combattre avec nous, contre eux, pour reconquérir ce qu'ils ont volé à ta mère.

Rosario tourna vers elle ses grands yeux devenus sombres et pleins d'une profonde

souffrance, d'une inexprimable angoisse.

– Tout ce qu'ils m'ont dit n'est bien que mensonge ?... Vous me l'assurez, devant ce lit où est morte ma mère ?

Dona Hermosa étendit la main...

– Devant ce lit, je te l'affirme.

À peine ses lèvres eurent-elles un léger frémissement, en prononçant l'abominable faux serment.

Rosario se redressa, très pâle, mais résolue, et dit brièvement :

– Allons... Mais par où sortirons-nous, pour n'être pas vues ?

– Suis-moi. Je connais tous les aîtres de cette maison.

Elles passèrent dans le cabinet dont une tapisserie cachait la porte dérobée. Une autre porte, pratiquée dans la boiserie, s'ouvrit sur un étroit escalier où s'engagèrent les deux femmes.

Elles se trouvèrent alors dans une petite cour faisant partie des communs. Après un prudent

coup d'œil jeté aux alentours par dona Hermosa, pour s'assurer de l'absence de toute présence indiscreète, elles la traversèrent et, en passant sous un petit porche rustique, atteignirent sans encombre la partie du jardin réservée au potager.

Là se trouvait une petite porte que la comtesse ouvrit sans difficulté, à l'aide d'une clef qu'elle avait sortie de sa poche, tout en marchant. Corpano, expliqua-t-elle, était venu, l'avant-veille, sur ses indications, prendre l'empreinte de la serrure, et avait fait faire cette clef au bourg de Surchamp.

Toutes deux s'engagèrent alors sur la route qui conduisait à Peyrouse. Elles marchaient vite, dona Hermosa ayant dit : « Il faut nous hâter pour mettre le plus de distance possible entre don Ruiz et nous. » Rosario avançait comme en un rêve – un rêve affreux, qui lui serrait le cœur jusqu'à l'étouffement. Elle ne réfléchissait plus... Elle n'avait qu'une pensée : il fallait échapper à don Ruiz, à l'homme sans honneur, sans conscience, auquel, ce matin, elle avait été unie.

Car elle ne doutait pas que dona Hermosa lui

eût dit la vérité. Les assertions de l'habile créature, en effet, s'accordaient trop bien avec l'impression d'inquiétude, de malaise que lui causaient ces deux êtres après tout presque inconnus d'elle : don Pedro et don Ruiz. Il y avait aussi la question de l'écriture paternelle, si peu reconnaissable, réellement, dans le mot soi-disant de sa main que don Pedro avait transmis à l'orpheline... Et surtout... surtout, ces lignes de dona Carmen, accusant formellement le cousin de son mari d'avoir assassiné celui-ci !

Comment hésiter, en effet, entre les dires de celle qui montrait à l'appui cette terrible preuve, et ceux de l'homme qui, lui, n'avait eu à donner que ses propres assurances, pour accuser de deux crimes abominables la seconde femme d'Arnaud de Chantelaure ?

Le féodal château de Peyrouse apparaissait, dressé fièrement sur son plateau rocheux. Dona Hermosa expliqua, tout en continuant d'avancer :

– Nous allons dépister don Ruiz, en passant par les souterrains du château qui aboutissent à près de deux kilomètres d'ici, sur la commune de

Surchamp... Un ancien plan, autrefois retrouvé par ton père et que j'avais conservé par hasard, m'a permis de les découvrir. Nous gagnerons ensuite la gare, où nous devons avoir un train vers six heures. Il nous mènera à Pontarlier, d'où, en prenant des correspondances, nous gagnerons Paris par la voie la plus longue, ce qui achèvera de désorienter, momentanément du moins, nos ennemis. En outre, quelques modifications apportées à la toilette, un petit grimage te changeront suffisamment pour qu'on ne te reconnaisse pas, au signalement que donnera de toi don Ruiz. Je vais t'arranger cela dans quelques instants... Puis nous nous engagerons dans les souterrains avec Corpano, qui nous attend au château... Et une fois à Paris, nous nous cacherons toutes deux, pour peu de temps, je l'espère, dans un petit logis qu'un de mes excellents amis, don Manuel Ferrago, m'a découvert récemment. Pendant ce temps, je mettrai en œuvre les moyens dont je dispose pour amener ces Sorrès à te rendre ce qui est ton bien légitime, le seul héritage de ta mère.

Les deux femmes arrivaient à ce moment

devant le pont-levis baissé sur les douves envahies par l'herbe et les ronces. Elles traversèrent la première cour, passèrent sous le porche, franchirent la seconde enceinte et se trouvèrent en face de Corpano, qui semblait guetter.

À la vue de Rosario, un éclair de satisfaction jaillit des prunelles du Mexicain.

Dona Hermosa dit de sa voix calme et chantante :

– Chère petite, voici Corpano, cet homme dévoué dont je te parlais tout à l'heure. Il va nous aider à bien terminer notre aventure... Allons, amigo, hâtons-nous !

L'ex-arriero, ayant salué la jeune femme, se dirigea vers une petite porte basse, qu'il poussa et qui livra passage aux deux femmes, puis à lui-même. Après quoi, il fit glisser le verrou, seule fermeture de cette entrée qui avait dû servir jadis à la gent subalterne du château.

– Et maintenant, dit dona Hermosa, allons te transformer un peu la physionomie, ma jolie Rosarita.

VIII

Don Ruiz, après avoir rapidement changé de tenue, était allé faire les cent pas au jardin, tout en fumant. Puis il s'était assis sous une charmille, l'air songeur, un léger sourire de satisfaction au coin des lèvres, tandis qu'à ses pieds dormait le grand chien au long poil roux et blanc, à la belle tête intelligente et féroce, qui avait en ce moment ses préférences.

Une heure passa... Don Ruiz se leva alors et revint d'un pas flâneur dans la direction du logis, suivi du chien dont l'allure soumise témoignait qu'il avait affaire à un maître prompt au châtiment. Dans le vestibule, Ludovic balayait quelques pétales tombés des corbeilles fleuries. Don Ruiz lui jeta au passage un rapide coup d'œil... Il se méfiait de cet homme, jusqu'à nouvel ordre, et voyait en lui un complice de dona Hermosa, introduit chez les adversaires de

celle-ci. Néanmoins, il le conservait, et même feignait de lui donner la situation d'un domestique de confiance, afin de mieux arriver à le démasquer. Mais il avait chargé un de ses plus fidèles serviteurs mexicains, Juanito, de le surveiller de près.

Au premier étage, don Ruiz alla frapper à la porte de sa femme. Ne recevant pas de réponse, il pensa : « Elle dort sans doute. » Et, pour s'en assurer, il entrouvrit doucement le battant.

Mais il n'y avait personne sur la chaise longue, personne sur le lit ni dans aucun des fauteuils.

Pensant qu'elle se trouvait dans le cabinet de toilette, don Ruiz appela :

– Rosario, êtes-vous là ?

Rien ne lui répondit.

– Elle n'est pourtant pas au jardin, murmura-t-il. J'en viens, et je l'aurais bien aperçue... Probablement, elle a dû descendre...

À ce moment son regard, qui faisait machinalement le tour de la pièce, s'arrêta sur

une claire toilette d'intérieur étalée à terre... jetée là, comme le plus vulgaire chiffon... Et, plus loin, gisaient de coquets souliers de velours bleu, dignes de chausser Cendrillon.

Don Ruiz eut un froncement de sourcils. Il s'avança dans la pièce, s'approcha de l'armoire qui était restée entrouverte et attira le battant à lui.

Du premier coup d'œil, il remarqua un certain désordre... une boîte à gants, des cartons ouverts.

Il se détourna, fit lentement le tour de la pièce... Et tout à coup, près de la cheminée, il s'immobilisa...

Là, dans une coupe de marbre, il voyait le bracelet de Rosario, son alliance, sa bague de fiançailles et le petit portefeuille d'écaille monté en or qu'il lui avait envoyé pendant leurs fiançailles.

Il tressaillit, et resta pendant quelques secondes sous l'empire d'un profond saisissement. Puis il murmura :

– Qu'est-ce donc ?... Que signifie ?...

De nouveau, il regardait autour de lui... Il alla vers le sac de voyage, l'ouvrit, le fouilla. Puis, penché sur le tapis qui couvrait le sol, il l'examina attentivement, de ces yeux dont l'extraordinaire clairvoyance avait rendu célèbre don Ruiz de Sorrès parmi tous ceux qui parcouraient le désert, et lui donnait un énorme prestige chez les Indiens qui voyaient leurs meilleurs chercheurs de pistes surpassés par celui auquel ils avaient donné le surnom de « Grand-Aigle ».

Cette investigation accomplie là, il la continua dans le cabinet de toilette voisin, dont les armoires furent soigneusement visitées, puis dans le petit escalier, dans la cour, dans le potager où se voyaient distinctement des traces de pas, jusqu'à la porte donnant sur la forêt.

Cette porte ouverte, don Ruiz put constater que ces pas – ceux de deux femmes – continuaient au-delà. Il en suivit la piste qui le conduisit jusqu'à la petite porte basse du château de Peyrouse, fermée au verrou, ainsi qu'il s'en convainquit aussitôt.

Ce n'était pas pour embarrasser un homme doué, comme lui, d'une force remarquable. Après s'être assuré que son revolver était dans sa poche, il enfonça promptement de deux coups d'épaule le battant verrouillé, et pénétra dans un couloir, puis de là dans une petite salle qui devait faire partie des offices.

Là, sur le carrelage, Ruiz retrouvait les traces de ces pas de femmes, mêlées à celles d'un homme déjà remarquées par lui, aux abords de la petite porte. D'autres indices, en outre, dénonçaient la récente présence d'êtres humains : un morceau de pain, dans un coin, une boîte de conserves vide, à l'intérieur de laquelle demeuraient encore un peu de liquide et quelques débris de poisson... La fenêtre avait été ouverte, ainsi que Ruiz put s'en convaincre aussitôt, à la vue des toiles d'araignée pendantes et de la poussière déplacée.

Patiemment, il examina les autres salles. Dans plusieurs, il retrouvait les traces de l'homme et de l'une des femmes... mais celles de la seconde femme – les traces d'un petit pied à l'élégante

cambrure – n’existait que dans la salle d’office où il avait pénétré d’abord.

Il fit partir de là ses investigations et, après avoir suivi un étroit couloir, descendu un escalier, traversé une série de caves voûtées, dut s’arrêter devant un mur.

Un étroit soupirail laissait venir du dehors un soupçon de jour, insuffisant à dissiper l’obscurité de ce profond sous-sol. Don Ruiz murmura :

– Il me faut de la lumière.

Et, tournant les talons, il refit rapidement le chemin parcouru.

Quand il fut à la Maison des Dames, dans son appartement, il sonna son fidèle Juanito.

– Prépare une lanterne et viens avec moi, ordonna-t-il. Mais arrange-toi de façon que Ludovic ne s’en aperçoive pas... Tu n’as rien remarqué de louche, à son sujet ?

– Rien, señor. Cependant, je ne cesse de le surveiller, et même la nuit, je me suis arrangé de façon qu’il ne puisse sortir sans que j’en sois averti.

– Bien. Continue, plus que jamais... Vite, la lanterne et partons.

Dix minutes plus tard, don Ruiz, en compagnie de Juanito, regagnait Peyrouse et descendait aux caves. Là, il examina minutieusement les lieux. Une grande vieille armoire délabrée attira vite son attention. Il l'ouvrit et s'aperçut que le fond n'existait pas. C'était le mur qui en tenait lieu.

Saisissant la lanterne des mains de Juanito, Ruiz entra dans cette armoire et approcha la lumière de la maçonnerie, semblable à celle du restant de la cave.

Une étroite porte existait là, dans cette maçonnerie même – une porte qui avait été récemment ouverte, ainsi que le vit don Ruiz à des éraflures presque imperceptibles dans la pierre et à des toiles d'araignée déchirées.

Il n'existait pas de serrure. Mais Ruiz eut tôt fait de remarquer, dans le ciment des joints noirci par le temps, un point d'une nature particulière. Il ordonna :

– Juanito, viens me tenir la lanterne.

Puis il appuya sur ce bouton de métal qu'un coup d'œil tel que le sien pouvait seul discerner, tellement il se confondait avec le ciment.

Il y eut un bruit de déclic... La porte était ouverte. Don Ruiz n'eut qu'à la pousser pour se trouver dans un boyau souterrain où il s'engagea aussitôt, sans hésitation, suivi de son serviteur.

Ils marchèrent ainsi pendant près d'une demi-heure, et finirent par aboutir à un étroit escalier de pierre dont les degrés suintants, visqueux, s'élevaient jusqu'à la voûte du couloir, sans issue visible.

Don Ruiz, tout en avançant, n'avait cessé de suivre sur le sol humide du souterrain, sur les parois qu'ils avaient frôlées au passage, la piste de ceux qui l'avaient précédé ici. Sur cet escalier, il la retrouvait encore... Gravissant les marches, il leva le bras et constata que la voûte, à cet endroit, était formée d'une dalle mobile. Sans effort, il la souleva, la fit basculer. Puis, enjambant les derniers degrés, il se trouva dans une étroite chapelle, qu'éclairait faiblement le jour à son

déclin.

C'était un très vieux petit sanctuaire, remontant au début de la période romane. Il n'avait pour tout ornement qu'une grande croix de pierre faisant saillie sur la paroi du fond. À droite et à gauche, des verrières d'un art primitif s'enchâssaient dans le plomb des étroites fenêtres.

Un épais vantail de chêne fermait cette chapelle. Il avait été ouvert peu de temps auparavant, ainsi que don Ruiz le vit après examen de la serrure, très ancienne et fort rouillée, sauf autour du pêne et dans celui-ci même où, très visiblement, un nettoyage avait été opéré, afin de permettre à la clef d'y tourner facilement.

Don Ruiz resta un moment songeur devant cette porte. Il se souvenait du rapport fait par le Castor-Franc, ce matin même, dans le parloir du couvent. Le Canadien avait suivi la piste de dona Hermosa et de Corpano, descendus à la station de Surchamp, jusqu'à un étang sur la rive duquel s'élevait une chapelle... Les deux complices

avaient disparu là sans qu'il pût retrouver leurs traces...

Le jeune Mexicain dit entre ses dents :

– Je comprends, maintenant !

Il réfléchit quelques secondes. Puis il appuya son épaule contre la porte, qui craqua sourdement... Il fallut quelques autres poussées, avant que le solide vantail cédât et s'effondrât dans l'étang.

Don Ruiz se tourna vers Juanito qui se tenait immobile derrière lui sans se permettre une question, car il était habitué à la discrétion et au silence.

– Tu vas rentrer à la Maison des Dames par le même chemin. Va, je refermerai la dalle sur toi.

Quand ce fut fait, Ruiz revint au seuil de la chapelle. Celle-ci était bâtie au bord de la berge et, comme l'avait dit Castor-Franc, ses marches baignaient dans l'eau – les deux dernières du moins, car la première était presque découverte et, par elle, on pouvait atteindre la berge.

Don Ruiz songea : « Ils ont dû, en venant,

traverser l'étang à la nage, pour mieux dépister une surveillance qu'ils doivent toujours craindre. Dans ce ballot et cette valise qu'ils portaient, se trouvaient des vêtements de rechange et la nourriture nécessaire pour les quelques jours qu'ils ont dû passer, cachés dans le château, préparant leur coup... Mais pour le retour, ont-ils pris le même chemin ?... C'est peu probable, à cause d'« elle », qui certainement ne sait pas nager. Puis il aurait été difficile de changer leurs vêtements mouillés, dans ce bois qui peut être fréquenté... Au reste, je vais bien le savoir...»

D'une enjambée de côté, il fut sur la berge. Là, il retrouva la piste de l'homme et des deux femmes. Il la suivit à travers la forêt, aux dernières lueurs du couchant, puis dans un chemin serpentant à travers champs, et de là, par la grand-route, jusqu'à la petite gare desservant le bourg de Surchamp.

Là, il s'informa quels étaient les derniers trains partis, depuis cinq heures.

– Il n'y en a eu qu'un, à six heures cinq, lui répondit-on. Il se dirigeait sur Pontarlier.

- Mais de là ?
- Il ne va pas plus loin, monsieur.
- Existe-t-il des trains quittant Pontarlier pour d'autres destinations ?
- Oui, il y en a un pour Lyon à sept heures trente du soir.

Don Ruiz reprit le chemin de Morigny et de la Maison des Dames. Un pli profond – un pli de colère – barrait son front, et les yeux noirs n'avaient jamais été plus sombres qu'en ce moment.

Près du porche qui précédait la cour du vieux logis, Juanito guettait son maître. Il vint à lui en disant :

– Un petit garçon demande à vous voir, señor. Il apporte un mot qu'il a reçu ordre de remettre seulement à vous-même.

– Où est-il ?

– Le voilà, señor... dans la cour...

Sur un signe du serviteur, l'enfant s'approcha. C'était un petit garçon d'une dizaine d'années, à

la mine honnête et intelligente.

– Qui t’envoie vers moi ? demanda don Ruiz.

– Un marchand ambulante qui allait prendre le train à Surchamp, monsieur. J’étais près de la gare, pour voir ce train passer, quand il est venu à moi et m’a demandé : « Veux-tu porter ce mot à la Maison des Dames ? Il y aura pour toi une bonne récompense. Tu demanderas M. le marquis de Sorrès et tu lui remettras cela – mais à lui seulement, tu me le promets ?... » J’ai promis... et voilà, monsieur...

Don Ruiz prit l’enveloppe que l’enfant lui tendait et la décacheta rapidement. Il en sortit une feuille de papier prise sans doute par le marchand ambulante dans sa petite pacotille et lut ces mots, écrits en espagnol :

« Ils sont enfin sortis de la chapelle. Mais cette fois, ils étaient trois : deux femmes et un homme, tous trois grimés en bonnes gens de province, d’âge indéterminés. Ils vont prendre le train ici. Je fais comme eux et je ne les lâche pas. À bientôt, je

l'espère, d'autres nouvelles.

« C.-F. »

Don Ruiz réprima un tressaillement de satisfaction. Il replia le papier, remit une pièce d'or à l'enfant ébahi, puis entra dans la maison après avoir donné cet ordre à Juanito :

– Qu'on fasse promptement les bagages. Je pars demain matin pour Paris, et toute la domesticité me suivra.

Il gravit l'escalier, entra dans la chambre de dona Paz. Les sourcils froncés, le regard tendu, il resta un moment immobile, considérant la grande pièce assombrie, un peu austère, que la grâce, la délicieuse beauté de Rosario avaient transformée. Dans la corbeille de Saxe, les roses s'alanguissaient, commençaient de s'effeuiller en répandant une discrète senteur. La robe d'intérieur et les petits souliers de velours bleu avaient disparu, sans doute rangés par la femme de chambre qui, venue pour s'informer si sa maîtresse voulait s'habiller pour le dîner, n'avait

trouvé personne et, probablement, avait pensé que les nouveaux époux s'attardaient en une sentimentale promenade dans la forêt, si belle à l'heure du couchant.

Don Ruiz s'approcha de la cheminée, prit dans la coupe de marbre l'alliance et la bague de fiançailles. Pendant un moment, il les considéra, puis il murmura :

– Que s'est-il passé ?... Pourquoi est-elle partie volontairement et a-t-elle laissé ceci ?

D'un geste décidé, il mit les deux anneaux dans une de ses poches, où vinrent les rejoindre le portefeuille et le bracelet. Puis il sortit de la chambre avec une physionomie si dure et si sombre que Juanito, qu'il croisa dans le corridor, songea avec un petit frisson :

« *Caramba !* Si c'est la jeune dame qui s'est sauvée, comme cela m'en a tout l'air, j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne, lorsque don Ruiz la retrouvera ! »

IX

La nuit était venue quand, le lendemain soir, don Ruiz entra dans le salon où son père lisait, près d'une table supportant une lampe de précieuse porcelaine chinoise.

Don Pedro eut un sursaut de stupéfaction.

– Toi, Ruiz ?... Qu'y a-t-il donc ?

D'une voix dont le calme était démenti par la flamme jaillie des noires prunelles, don Ruiz répondit :

– Rosario est partie avec dona Hermosa et Corpano.

L'hacendero bondit sur son fauteuil.

– Partie ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Partie avec ?...

– Oui, cette femme s'est introduite près d'elle, à la Maison des Dames, tandis qu'elle se reposait. J'ignore ce qu'elle a pu lui dire pour la décider à

s'enfuir avec elle. Mais comme, tout le long de la piste, je ne trouve aucun indice de résistance, j'en conclus qu'elle a suivi dona Hermosa de sa propre volonté.

Et, à son père consterné, le jeune homme fit le récit de ses investigations, puis montra le mot envoyé par le Canadien.

– Du moment où le Castor-Franc les suit, nous saurons où ils se rendent, ajouta-t-il. Au reste, je crois qu'ils reviendront tout simplement à Paris, où il est plus facile de se cacher que partout ailleurs. En tout cas, ce n'est qu'une question de jours, avant que cette jeune personne réintègre le domicile conjugal.

Une irritation concentrée vibra dans l'accent de don Ruiz, à ces derniers mots.

– ... Quant à dona Hermosa et à son complice, ils regretteront sans doute amèrement de nous avoir donné une si belle occasion de les tenir à notre merci.

– Mais enfin, qu'a-t-elle eu, cette enfant ?... Qu'a-t-elle eu pour s'enfuir ainsi ?... pour céder

aux suggestions de cette misérable créature, que nous lui avons montrée comme la meurtrière de son père et de sa mère ? Tu ne t'es pas montré... dur pour elle ?... ou... tu ne l'as pas effrayée... effarouchée ? C'est, paraît-il, une nature sensible et fière...

Don Ruiz eut un rire sourd.

– Non, mon père, je n'ai rien à me reprocher – sinon de ne l'avoir pas traitée à l'indienne, ce qui est décidément la meilleure manière à l'égard de ces êtres légers, faux et frivoles que sont les femmes. J'en ferai mon profit pour l'avenir.

– Allons, Ruiz, il ne faudra pas tant lui en vouloir ! Nous savons trop bien de quelle ruse, de quelle perfidie est capable dona Hermosa, pour ne pas comprendre un peu qu'une enfant sans expérience comme Rosario ait pu se laisser tromper par cette infâme créature, qui, naturellement, a protesté de son innocence et – non moins certainement – a porté sur nous quelque mensongère accusation... Or, songe que nous n'avons donné à Rosario aucune preuve de nos assertions, relativement aux crimes de sa

belle-mère. Car nous n'en avons malheureusement pas, maintenant que l'abbé Vandal est mort... Combien je regrette de ne pas lui avoir demandé une déclaration écrite !... et de même à Chantelaure mourant ! Ce fut de ma part une grande négligence... Mais je pensais bien que cette petite Rosario croirait à la parole des cousins de sa mère et que, près d'elle, nous n'aurions rien à craindre des mensonges de dona Hermosa.

– Ceci nous prouve, je le répète, combien il faut se défier du cerveau féminin, léger, impressionnable et crédule, fait pour être dirigé, dominé... Mais celui de Rosario le sera, j'en réponds !

Sur ces mots, prononcés avec une énergique dureté, don Ruiz fit quelques pas à travers la pièce. Puis, revenant à son père, il demanda :

– Cristobal n'a rien appris de nouveau ?

– Rien d'autre, depuis qu'il a su que dona Hermosa avait donné congé de la chambre qu'elle occupait à l'hôtel.

– Oui, elle a changé de domicile pour pouvoir cacher sa dupe. Grâce au Castor-Franc, nous le connaissons bientôt, ce nouvel asile.

Puis, regardant plus attentivement don Pedro, dont le visage était pâle et tiré, Ruiz ajouta d'un ton adouci :

– Voyons, mon père, ne vous affectez pas de cette aventure. Certes, un tel acte de la part de Rosario est fort blessant pour nous ; mais il peut nous donner les moyens d'atteindre plus rapidement à notre but, qui est la défaite de dona Hermosa et de son ou ses complices. Ce n'est, en fait, qu'un des épisodes de la lutte que nous avons toujours eu la perspective d'avoir à soutenir contre cette misérable, avant son complet écrasement... Il est évident qu'elle a l'intention de se servir de Rosario pour exercer sur nous un chantage. Ce qu'il lui faut, c'est le trésor de la Lune, ou tout au moins une grosse partie de ce trésor. Mais elle a affaire à des gens fort peu disposés à se laisser duper. Je le lui ferai voir sans tarder.

– As-tu déjà quelque idée ?...

– Aucune. J’attends le rapport du Castor-Franc, et les renseignements ultérieurs que je pourrai avoir. C’est alors que je combinerai mon plan pour réduire à néant les desseins de cette femme et faire rentrer Rosario dans le devoir.

– Ne penses-tu pas que Ludovic a pu être complice ?

– J’en ai eu l’idée. Juanito assure n’avoir rien remarqué d’anormal de ce côté. Mais je le fais néanmoins surveiller de près. S’il est des leurs, il doit avoir un moyen de communiquer avec eux... et c’est alors que nous pourrons être fixés à son égard.

– En effet... Allons, mon cher ami, va enlever tes vêtements de voyage ; tout à l’heure, nous reparlerons de cette pénible affaire... Dire que pendant neuf ans nous avons pu préserver l’enfant des entreprises de cette femme !... Et maintenant qu’elle se trouvait sous ta protection, la scélérate arrive à nous l’enlever !

– Parce que Rosario l’a bien voulu, mon père. Voilà ce qu’il faut répéter... ce que, jamais, je ne lui pardonnerai.

– Ruiz, ne dis pas cela ! Elle est si jeune et tellement dépourvue d’expérience ! Il ne faudra pas la rendre malheureuse, mon enfant.

Mais la physionomie durcie ne se détendit pas. Sans paraître entendre cet appel à l’indulgence, don Ruiz prit congé de son père et se retira dans son appartement... Don Pedro, demeuré seul, murmura d’un ton soucieux :

– Heureusement, je serai là pour tâcher d’amortir le premier choc... Il est furieusement irrité contre elle, mon orgueilleux Ruiz. Ah ! la sottre petite créature ! Il l’aimait déjà, j’en suis persuadé... Et maintenant, elle va avoir un moment difficile à passer... Mais elle est si jolie qu’il pardonnera vite, quoi qu’il en dise.

*

Trois jours plus tard, Juanito introduisait le Castor-Franc dans le cabinet de travail où don Ruiz écrivait. Le jeune Mexicain, à sa vue, laissa tomber la plume et tendit sa main au brave

Canadien qui avait repris son aspect naturel.

– Enfin, vous voilà, chasseur ! M’apportez-vous d’intéressantes nouvelles ?

– Oui, señor. Je sais où gîtent cette canaille de femme, le Corpano et la personne qu’ils emmenaient avec eux.

– Cette personne, savez-vous qui elle est ?

– Non, señor, sur ce point, je n’ai pu encore me renseigner.

– Je vais vous le dire, moi : c’est dona Rosario, ma femme.

Et, au Canadien ébahi, don Ruiz narra succinctement ce qui s’était passé. Puis il demanda :

– Racontez-moi maintenant ce que vous avez fait, chasseur.

– Eh bien, señor, j’ai suivi les pérégrinations des voyageurs qui, pour dépister les recherches, prenaient des trains dans les directions les plus fantaisistes, sans oublier de changer un peu leur aspect de temps à autre. J’ai dû déployer pas mal d’adresse pour qu’ils ne s’aperçoivent pas que je

les suivais... Ils ont fini par débarquer à Paris. Là, ils ont pris un fiacre... et j'ai fait de même, donnant au cocher comme consigne de les suivre à distance raisonnable et, quand ils s'arrêteraient, de les dépasser tranquillement, sans avoir l'air de rien... Ainsi fut fait. Les individus descendirent dans une petite rue du Marais, devant un grand vieux portail brun. Pendant que Corpano payait le cocher, dona Hermosa ouvrait ce portail. L'autre dame se tenait près d'elle, tournant le dos à la voiture, ainsi que je pus m'en rendre compte lorsque mon fiacre passa.

– Comment était cette dame ?

– D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, habillée comme une petite bourgeoise à l'aise. Elle avait de grosses boucles couleur châtain clair et portait des lunettes teintées de jaune. À cause de cela et de sa capote qui avançait beaucoup, on ne voyait guère que le bas du visage – un menton bien fait, une jolie petite bouche aux lèvres très rouges. Elle avait une allure très jeune, très gracieuse... Oui, évidemment, ce devait être dona Rosario.

– Il faudra que tu me conduises vers ce logis, afin que je voie ce qu’il sera possible de faire... La maison donne-t-elle directement sur la rue ?

– Non, señor. Le portail ouvre dans un mur qui doit précéder une cour ou un jardin.

– Bien, j’aime mieux cela... Nous irons tout à l’heure examiner les lieux, Castor-Franc, après avoir quelque peu changé notre aspect.

– Je suis à vos ordres, señor. Eh ! il n’est pas besoin d’être dans le désert pour utiliser nos talents de chercheurs de pistes !

– Non, vous le voyez, amigo. Et l’on rencontre partout des aventures... Reposez-vous un moment, tandis que je vais rapporter à mon père ce que vous venez de m’apprendre. J’espère que ces nouvelles lui feront quelque bien... Car son état s’est subitement aggravé, depuis hier.

Une vive tristesse apparut sur la loyale physionomie du Canadien.

– Quoi ! don Pedro serait plus malade ? Il paraissait mieux, l’autre jour, quand je l’ai vu à la gare de Morigny, où il voulait me donner

quelques instructions relatives à la surveillance de cet étang et de cette chapelle dans laquelle avaient disparu si mystérieusement dona Hermosa et Corpano.

– Oui, ce jour-là il était heureux, satisfait, car ce mariage était son grand désir. Mais la fuite de dona Rosario l’a très vivement frappé. Dans son état de santé, une émotion un peu forte devait déterminer une crise. C’est en effet ce qui s’est produit...

Avec une subite altération dans la voix, don Ruiz ajouta :

– Et je suis très, très inquiet, Castor-Franc.

X

La maison louée par Carpano pour servir d'asile à dona Hermosa et à Rosario était un vieux pavillon du temps de Louis XIII, fort délabré, qu'entourait un jardin retourné à l'état sauvage. Le propriétaire ayant des prétentions exagérées, gardait pour compte ce logis depuis plusieurs années. Aussi accueillit-il avec satisfaction l'offre de cet étranger qui, disait-il, voulait pour sa femme et sa fille malade une demeure dans une rue paisible comme celle-ci, où l'herbe poussait tout à son aise.

Un mobilier succinct avait été apporté. Puis, une dizaine de jours plus tard, le nouveau locataire était arrivé en voiture, avec dona Hermosa et Rosario. Après les avoir installées, il avait regagné la chambre meublée retenue par lui rue des Saints-Pères – car depuis près de dix-huit mois que la comtesse et lui se trouvaient à Paris,

guettant le moment favorable pour agir contre don Pedro, ils avaient changé fréquemment de gîte pour dérouter des recherches éventuelles et, autant que possible, n'avaient communiqué entre eux que la nuit venue, souvent même par l'entremise d'Oliva, très habile à multiplier les tours et détours, à utiliser les moindres ruelles pour dépister les adversaires qui auraient eu l'idée de la suivre.

Mais cette fois, la fidèle camériste n'avait que des rapports écrits avec sa maîtresse. Il fallait en effet prévoir que les Sorrès, devinant aussitôt à quelles suggestions avait obéi Rosario, chercheraient à découvrir dona Hermosa et, pour ce faire, surveilleraient les allées et venues des Ferrago, de Trinidad et d'Oliva.

C'était Corpano qui, à la nuit, venait apporter le nécessaire pour la nourriture des deux femmes. Dona Hermosa ne quittait pas le logis, sous prétexte de prudence. Mais en réalité, elle voulait tenir sous sa surveillance Rosario, en cas d'un revirement dans les idées de la jeune femme.

Il n'en était en tout cas pas question pour le

moment, ainsi que le confiait M^{me} de Chantelaure à Corpano, six jours après leur installation dans ce logis.

– L'enfant est toute bouillante d'indignation contre don Pedro, et, par ricochet, contre don Ruiz. Elle dit qu'elle aimerait mieux tout au monde, plutôt que de retomber entre leurs mains.

Les deux complices étaient dans la pièce servant de salle à manger. Dona Hermosa avait clos les portes-fenêtres qui ouvraient sur le jardin de derrière, sorte de petit parc s'étendant jusqu'à une ruelle où donnait une porte condamnée. Pour plus de sûreté encore, afin d'être certain que Rosario ne pourrait rien entendre de leur conversation, Corpano et elle parlaient à mi-voix.

L'ex-arriero demanda :

– Alors, vraiment, elle n'a pas de doute à notre sujet ?

– Pas le moindre. Par une bienheureuse intuition, j'avais autrefois bien préparé le terrain, en la prévenant contre ces cousins de son père. J'en recueille le fruit aujourd'hui. La petite a

toute confiance en moi et déteste les Sorrès père et fils, qui l'ont si indignement trompée.

Un cynique sourire entrouvrit les lèvres de dona Hermosa à ces derniers mots.

Corpano demanda :

– Nous nous en tenons toujours au plan convenu ?

– Toujours. Dans quelque temps, je ferai savoir à don Ruiz que s'il veut ravoir sa femme, il devra me donner auparavant la moitié du trésor de la Lune. Les négociations se mèneront par l'intermédiaire des Ferrago, tandis que, tous trois, nous continuerons à demeurer dans l'ombre.

– Croyez-vous que don Ruiz soit si épris de dona Rosario qu'il accepte de donner un tel prix pour rentrer en sa possession ?

– Non, je ne le pense pas, d'après ce qu'elle m'a dit. En outre, don Pedro et lui ne sont certainement pas des hommes à céder ainsi dès la première offre de transaction. Ils auront espoir de reprendre Rosario et entreprendront la lutte dans ce but... Eh bien, soit ! Qu'ils essayent de la

retrouver, de nous l'enlever ! J'aime peut-être mieux cela, après tout. Nous emmènerons la petite au Mexique, et là, avec l'aide de Pedrito, nous organiserons quelque traquenard où viendra se prendre don Ruiz, qui ne manquera pas de nous poursuivre pour avoir le dernier mot. Alors, nous lui enlèverons la lune d'or, s'il la porte sur lui... ou, par la torture, nous l'obligerons à nous dire où elle se trouve. Après quoi, nous le mettrons à mort... et nous irons prendre possession du trésor de la Lune, dont nous donnerons une petite part à Rosario – à moins que nous jugions préférable pour notre sûreté qu'elle ne survive pas à son mari.

Tout cela était dit avec un calme effrayant – si effrayant que Corpano, moins endurci que sa complice, en ressentit une désagréable impression.

Il objecta :

– Je ne pense pas que nous soyons obligés d'en arriver là, señora.

– Et moi je crois, au contraire, qu'il le faudra. Rosario est encore sans expérience, pour

l'instant ; mais c'est une nature intelligente, et qui doit être énergique. D'ici quelques années, elle pourrait y voir trop clair dans le passé, donc nous amener des ennuis... Enfin, nous verrons quand le moment de décider ces choses sera venu. Maintenant, ne songeons qu'à la tâche présente, c'est-à-dire à dérober ma charmante belle-fille aux recherches de son mari.

– Ce ne sera peut-être pas si facile. Don Ruiz, tout jeune homme, était déjà un remarquable chercheur de pistes.

Dona Hermosa se mit à rire.

– Nous ne sommes plus dans le désert, amigo, mais en pleine civilisation, et les procédés qui réussissaient à don Ruiz, là-bas, ne peuvent avoir ici la même efficacité.

Corpano secoua la tête.

– Il n'y a pas de procédés, señora ; il y a un merveilleux don d'observation, mis en valeur par les leçons d'un maître comme l'Élan-Rapide, renommé parmi les Indiens pour son extraordinaire clairvoyance. Et ce don-là doit, je

crois, donner d'aussi bons résultats n'importe dans quel lieu, civilisé ou non.

Les sourcils de dona Hermosa se rapprochèrent légèrement.

– Avez-vous remarqué, Corpano, quelque chose d'inquiétant ? Avez-vous idée que nos ennemis soient sur notre piste ?

– Non... Mais c'est précisément parce que je ne sais rien que je suis inquiet... Ah ! quel dommage de n'avoir pas quelqu'un à nous chez don Pedro pour nous renseigner !

– En effet. Il faudrait voir s'il n'y a pas moyen... Don Manuel, si habile, si rusé, se chargerait peut-être de sonder le terrain...

– Vous pourriez en tout cas le lui proposer, señora... Mais il est tard. Je me retire maintenant, puisque vous n'avez pas besoin de moi.

– Non, tout va bien. Dona Rosario est très sage... et nous ne ferons nos propositions à don Ruiz que dans quelques semaines, afin de bien lui laisser le temps de s'exaspérer contre nous... Allons, bonsoir, Corpano.

Quand le Mexicain fut sorti, dona Hermosa prit la lampe et alla ouvrir la porte qui faisait communiquer la salle à manger avec la pièce voisine.

Cette pièce était meublée en chambre à coucher, très simplement. Une de ses portes-fenêtres était ouverte sur le jardin... Près d'une table qu'éclairait une lampe garnie d'un globe opalin se trouvait assise Rosario, vêtue d'un peignoir de lainage gris clair. Elle tenait à la main un livre qu'elle parcourait distraitement, et leva aussitôt la tête au bruit de la porte.

Dona Hermosa dit d'un ton de caressant reproche :

– Comment, tu n'es pas encore couchée, Rosarita ? Pourquoi te fatigues-tu à veiller ainsi ?

– Je n'ai pas le moindre sommeil, cousine Hermosa.

– N'importe, il ne faut pas lire si tard... Ce livre t'intéresse-t-il ?

En parlant ainsi, dona Hermosa s'approcha de son pas glissant et posa sa main sur l'épaule de la

jeune femme.

– Oui, assez... Mais la mère de l'héroïne a une trop affreuse nature ! Est-ce possible, vraiment, de pousser aussi loin l'hypocrisie, la perfidie ?

Les beaux yeux purs se levaient sur M^{me} de Chantelaure. Celle-ci se mit à rire, en caressant du bout des doigts la joue de sa belle-fille.

– Ce sont des imaginations de romancier, enfant. Il ne faut pas t'en émouvoir... Couche-toi vite, mignonne... et bonsoir.

Elle se pencha, posa ses lèvres sur le front de Rosario. Puis elle sortit de la chambre, y laissant le capiteux parfum de magnolia qui imprégnait ses vêtements.

Rosario posa le livre sur la table et se leva lentement. Elle s'approcha de la glace posée au-dessus de la toilette, enleva les épingles qui retenaient sa coiffure... Les magnifiques boucles noires tombèrent sur ses épaules. Elle se mit à les brosser pour la nuit... Et tandis que sa main agissait ainsi, distraitement, sa pensée revenait à la douloureuse situation qui était la sienne. De

nouveau, l'indignation soulevait son âme, au souvenir de ces deux hommes qui avaient si odieusement trompé sa confiance d'enfant sans expérience – ces deux hommes, don Pedro, l'assassin de son grand-père et peut-être de son père, don Ruiz, l'être au cœur dur et fourbe dont, à demi-mot, dona Hermosa lui apprenait l'existence de désordre en lui laissant entendre quel affreux esclavage eût été le sien près d'une nature telle que celle-là.

Un frisson agita les épaules de la jeune femme – un frisson de crainte et d'horreur. Le beau visage hautain se représentait à son esprit, avec cet air de froideur que traversaient de fugitives lueurs ardentes... Et sur ses yeux, il lui semblait encore sentir la caresse du rapide baiser qu'y avaient posé les lèvres de don Ruiz.

Avec un geste de colère et de répulsion, Rosario passa vivement sa main sur les blanches paupières, comme pour mieux effacer la trace de ce baiser odieux.

Qu'allait-elle devenir maintenant ? Dona Hermosa espérait bien que les Sorrès ne

pourraient la découvrir ici. Mais enfin, il n'était pas possible qu'elle y demeurât indéfiniment... Son mariage serait facilement annulé, avait dit M^{me} de Chantelaure. Si cela pouvait être, elle vivrait près de celle-ci, en travaillant s'il était nécessaire pour gagner sa vie, au cas où il serait impossible de faire rendre par don Pedro le « signe » qui ouvrait la porte du lieu où se trouvait enfermé le trésor d'Octezuma.

Quoi qu'il en fût, elle aimait mieux avoir une existence de pauvreté, de misère même, plutôt que de retomber entre les mains de don Ruiz. Elle l'avait dit résolument à dona Hermosa, qui la comprenait si bien, qui l'entourait de tant de bonté et de sollicitude...

Oui, vraiment, elle était parfaite pour sa belle-fille, et celle-ci se reprochait un peu de ne pas éprouver à son égard une reconnaissance plus profonde, une confiance plus spontanée.

C'est que, bien qu'elle ne gardât pas de doute au sujet de leur fausseté, les accusations de don Pedro avaient laissé quelque doute dans son esprit... un malaise dont elle ne pouvait se

délivrer, quand elle se trouvait en présence de sa belle-mère – de celle dont l'hacendero avait dit : « Elle a fait mourir votre père et votre mère. »

Ah ! certes non, elle n'y croyait plus, à cette monstrueuse accusation qu'elle n'avait d'ailleurs accueillie qu'avec une sorte de défiance instinctive ! Mais elle eût voulu répondre avec moins de gêne, avec une sympathie plus vive à l'affection que lui témoignait dona Hermosa.

D'une main distraite, elle soulevait les boucles soyeuses de ses cheveux, afin de les nouer pour la nuit... À cet instant, quelqu'un bondit dans la chambre sans bruit. Avant d'avoir pu jeter un cri, Rosario sentit un bras l'entourer, une main se poser sur sa bouche. Dans la glace, ses yeux terrifiés reconnurent en cet agresseur don Ruiz de Sorrès.

En un clin d'œil, un bâillon fut posé sur sa bouche, des liens entourèrent ses chevilles et ses bras – le tout exécuté par un autre homme, qui était le Castor-Franc. Puis, dans le même silence, don Ruiz enleva la jeune femme et l'emporta dans le jardin, jusqu'à la petite porte qui gisait à

terre, brisée.

Une voiture attendait là, stores baissés, discrètement éclairée à l'intérieur. Le Canadien ouvrit la portière et don Ruiz déposa Rosario sur les coussins. Puis il s'assit près d'elle, tandis que le Castor-Franc sautait sur le siège à côté du cocher. Après quoi, l'équipage s'éloigna au galop.

Don Ruiz, alors, dénoua les liens, enleva le bâillon... Rosario, d'abord étourdie par la soudaineté de l'agression, retrouvait ses esprits. La terreur et l'indignation se mêlaient en elle, lui enlevant momentanément la parole. Mais le langage de ses yeux remplaçait éloquemment celle-ci... Don Ruiz n'en parut pas ému le moins du monde. Il regardait la jeune femme avec une dureté méprisante qui la fit tressaillir de colère et d'inquiétude.

Enfin, elle put balbutier :

- Vous êtes un misérable, de venir ainsi... de...
- Taisez-vous, Rosario ! J'use de mon droit en vous ramenant à la demeure conjugale que vous

avez fuié, comme une enfant sotte et crédule que vous êtes... Et soyez sans crainte, je saurai empêcher désormais la meurtrière de vos parents de vous approcher.

Rosario se redressa, le visage empourpré, les yeux étincelants.

– La meurtrière de mes parents ? Vous osez dire cela, alors que c’est votre père qui a tué mon grand-père et sans doute mon père !

Ruiz eut un violent sursaut.

– Qu’entends-je là ?... Répétez-le, Rosario !... répétez-le, si vous l’osez !

Sa main saisissait rudement le poignet de la jeune femme, ses prunelles éclairées d’une terrifiante lueur s’attachaient sur le visage animé par l’indignation.

Rosario eut un frisson d’effroi. Mais, courageusement, elle dit sans baisser les yeux sous ce regard :

– Oui, mon grand-père, don Luis de Ojeda, est mort assassiné par don Pedro. Des lettres de ma grand-mère, que j’ai lues, l’en accusent

formellement... Et mon père n'a pas écrit ce papier que don Pedro m'a montré comme étant l'expression de ses dernières volontés, car il a été tué au cours d'une attaque dirigée contre lui et dona Hermosa par ce même don Pedro... Peut-être même celui-ci a-t-il porté le coup mortel à mon malheureux père... Et j'ai vu l'odieuse chose que les Indiens, ses complices, ont faite à dona Hermosa !

Don Ruiz l'écoutait avec un calme apparent, que démentait l'éclat inquiétant de son regard. Quand Rosario se tut, il demanda d'un ton d'ironie glacée :

– Votre réquisitoire est-il fini ?

Elle s'écria :

– Non, non ! J'accuse encore don Pedro d'avoir volé à ma mère un objet précieux, une demi-lune d'or qui permettait d'atteindre à un trésor dont elle était la légitime héritière !... Je vous accuse, vous, de m'avoir épousée pour vous assurer la possession de ce trésor, au cas où plus tard j'aurais été instruite de mes droits à ce sujet... Et peut-être même n'ignoriez-vous pas les

crimes de votre père, ce qui rendrait votre acte bien plus odieux encore !

Elle se redressait, vibrante d'indignation, la bouche frémissante, admirablement belle ainsi, avec ses boucles sombres tombant sur ses épaules, son cou d'une forme parfaite et d'une merveilleuse blancheur découvert par le col bas du peignoir, ses yeux magnifiques dont le bleu violet était traversé d'éclairs.

Mais elle jeta un cri de douleur, en essayant de dégager son poignet que don Ruiz venait de meurtrir entre ses doigts nerveux.

Le jeune Mexicain dit sourdement :

– Ah ! voilà donc ce que vous a raconté ce serpent !... et ce que vous croyez, vous, Rosario de Chantelaure !... Vous croyez cette créature fausse et criminelle, de préférence à nous, les parents de votre mère. Cette injure que vous nous faites, je ne suis pas homme à l'oublier ! Vous vous en apercevrez, ne craignez rien !... Et tout d'abord, vous ne vous étonnerez pas que je vous mette chez moi dans une étroite surveillance, afin d'éviter le retour de faits tels que ceux qui

viennent de se passer.

– Chez vous ?... Non, non, je ne veux pas ! Je ne veux pas vivre près de vous !... près de ce don Pedro ! Laissez-moi !... laissez-moi !

Elle tentait encore de retirer son poignet – vainement. Don Ruiz dit d’un ton dur :

– Il est inutile d’essayer de m’échapper, ni de tenter quoi que ce soit pour communiquer avec votre chère belle-mère. J’ai tous les droits sur vous, et vous comprendrez vite que ni la révolte, ni les larmes, ni rien au monde ne peut avoir de prise sur moi, sur ma volonté.

Tout à coup très pâle, et son regard défiant don Ruiz, la jeune femme riposta :

– Vous ne m’empêcherez pas du moins de vous mépriser... de vous avoir en horreur !

La physionomie de don Ruiz, à cet instant, avait une telle expression de sombre colère que Rosario crut sa dernière heure venue. Avec un grand frisson, elle ferma les yeux sans pouvoir retenir un gémissement, car son poignet était à nouveau broyé par ces doigts si durs.

Ce fut une voix calme, glacée, qui s'éleva au bout d'un instant :

– Vous êtes une misérable petite créature, Rosario... une enfant ingrate et mauvaise. Je vous traiterai donc comme telle et je vous donnerai sujet de regretter amèrement les paroles odieuses que vous venez de prononcer.

Il laissa aller le poignet meurtri et s'enfonça dans les coussins de la voiture. Mais Rosario ne se sentait pas plus libre pour cela. Elle comprenait que le moindre mouvement de sa part pour tenter de lui échapper serait aussitôt arrêté par cet homme fort, agile, près de qui elle n'était que faiblesse et impuissance.

Cet homme... son maître... En frissonnant de révolte et d'effroi, elle se répétait cette terrible vérité. Qu'allait-il faire d'elle ? Que signifiaient ses menaces voilées ?... Ah ! si dona Hermosa pouvait du moins la délivrer quelque jour !

Il ne lui restait que cet espoir. De toute la force de son énergie, elle essaya de dominer son angoisse, sa terreur... Sa nature fière, courageuse, tout aussitôt se redressait, en dépit de l'affreuse

angoisse. Il fallait montrer à ces deux hommes qu'elle ne les craignait pas, qu'elle ne courberait pas la tête devant eux. À ce don Ruiz, surtout, qui lui parlait sur un tel ton !... et avec ce regard terrifiant !

Une rougeur d'indignation montait au visage de la jeune femme. Elle se recula plus profondément dans le fond de la voiture, comme pour augmenter la distance entre don Ruiz et elle. Ses yeux se détournaient de lui, se cachaient derrière sa main tremblante. Car des larmes y montaient... et elle ne voulait pas qu'« il » la vît pleurer, car il en serait trop heureux, cet être au cœur dur et mauvais !

Les stores de la voiture étaient baissés. Rosario ne pouvait donc rien voir des rues, encore éclairées, où elle passait... Enfin, elle s'arrêta. Il y eut un bruit de porte ouverte. Puis l'équipage se remit en marche, pour un instant seulement, car il s'arrêta de nouveau.

La portière fut ouverte par le Castor-Franc. Don Ruiz descendit et se détourna pour aider sa femme... Rosario se vit alors dans une cour

éclairée par deux lampadaires placés de chaque côté d'un péristyle, sur lequel ouvrait un vestibule magnifique discrètement éclairé par des lampes aux globes opalins nichées parmi les plantes vertes et les fleurs rares... Un homme qui se tenait sur les degrés, semblant guetter, s'avança vivement à la rencontre de don Ruiz.

Le jeune homme demanda :

– Qu'y a-t-il, Juanito ?

– Señor, don Pedro est plus mal...

– Plus mal ?

La voix de Ruiz avait frémi, ses traits se contractaient soudainement.

– ... Le médecin ?

– Pablo vient d'aller le chercher ; il sera là dans un moment.

Don Ruiz se tourna vers Rosario.

– Venez, dit-il du même ton dur, impérieux.

Il la fit passer devant lui, sur le péristyle, dans le vestibule, et de là dans l'escalier de marbre recouvert d'un précieux tapis de Perse. Au bout

d'un large corridor, il ouvrit une porte et appela :

– Manuela ?

Une femme s'avança – une Mexicaine d'une cinquantaine d'années, petite, ridée, à l'œil vif et perçant.

– Manuela, voici dona Rosario que je te confie... Rosario, ma fidèle nourrice vous servira de femme de chambre. En outre, Clara Ajuda, la fille de notre mayordomo, vous est attachée en qualité de suivante, de demoiselle de compagnie ; elle vous sera présentée demain.

Sur ce, après une brève inclinaison de tête, don Ruiz s'éloigna.

Manuela dit froidement :

– Entrez, s'il vous plaît, dona Rosario.

La jeune femme franchit le seuil de la pièce. Celle-ci était un ravissant petit salon tendu de brocart vieux rose, décoré de meubles précieux. Il précédait une chambre d'un luxe également discret, d'une élégance exquise et sobre. C'était l'appartement préparé par les ordres de don Ruiz pour la jeune femme qu'il devait y amener, après

leur court séjour dans le Jura.

Rosario jeta autour d'elle un coup d'œil ébloui. La simplicité du couvent de Sainte-Colette, le vieux et sévère mobilier de la Maison des Dames étaient bien loin... et même l'appartement assez luxueux de son père et de sa belle-mère, autrefois, n'avait rien qui fût comparable à ce qu'elle voyait ici.

Mais l'impression admirative se dissipa aussitôt. Elle ne pouvait, hélas ! oublier que dans ce décor princier elle n'était qu'une prisonnière, obligée d'obéir au fils du meurtrier de son aïeul et de son père, à ce don Ruiz qui lui inspirait tant d'effroi et d'éloignement.

Elle jeta un coup d'œil sur Manuela et rencontra un regard plein de malveillance. L'ancienne nourrice dit d'un ton revêché :

– Si vous voulez vous coucher, dona Rosario, tout est prêt... Avez-vous besoin de moi ?

– Non, je vous remercie.

Après un bonsoir poli mais sec, la femme quitta l'appartement... Et Rosario entendit la clef

qui tournait dans la serrure.

Prisonnière !... oui, elle l'était réellement !

Car la porte du cabinet de toilette donnant sans doute sur quelque couloir de dégagement et celle qui faisait communiquer la chambre avec une pièce voisine étaient également fermées à clef.

Alors Rosario se laissa tomber sur un des fauteuils du délicieux petit salon et se mit à sangloter convulsivement.

XI

Dans sa chambre, à l'autre extrémité du somptueux hôtel, don Pedro se mourait.

À sa santé déjà précaire et qui se trouvait à la merci d'une émotion trop forte, la fuite de Rosario, l'offensive hardie de dona Hermosa avaient porté un coup funeste. Cependant, quand don Ruiz avait quitté ce soir l'hôtel en compagnie du Castor-Franc pour aller enlever sa femme, il laissait le malade relativement mieux... Et voici que pendant son absence la crise s'était déclarée, plus forte qu'aucune des précédentes. Quand Ruiz entra dans la chambre, son père avait encore sa connaissance. Mais il ne pouvait plus parler... Ruiz se pencha vers lui et lui dit d'une voix altérée par sa violente émotion :

– Mon père, Rosario est ici.

Une lueur de joie traversa le regard déjà terni. Don Pedro, faiblement, serra la main de son fils.

Puis il ferma les yeux... Et un instant plus tard il tombait dans le coma.

Vers deux heures du matin, celui que les Indiens appelaient le Jaguar rendait le dernier soupir, entouré de son fils, du Castor-Franc, de don Cristobal et des serviteurs fidèles qui pleuraient silencieusement.

Don Ruiz, lui, ne manifesta pas sa douleur extérieurement. Après avoir baisé le front de son père, il lui rendit les derniers devoirs avec l'aide du mayordomo et du Canadien. Puis, cette tâche filiale accomplie, il demeura une heure seul près de la couche funèbre. Après quoi, avec une mine impassible, il s'occupa des détails relatifs aux funérailles, aidé par don Cristobal qui semblait beaucoup plus bouleversé que lui.

À l'heure du déjeuner, le mayordomo alla retrouver sa fille, dans l'appartement qu'ils occupaient au second étage de l'hôtel et où leur étaient servis les repas.

Clara se trouvait dévorée de curiosité, depuis le jour où don Ruiz, au lendemain de son mariage, était revenu ici sans sa femme. Aux

questions de sa fille, don Cristobal avait répondu que c'étaient là les affaires de ses maîtres, lesquelles ne la regardaient en aucune façon... Clara connaissait trop bien l'inviolable discrétion du mayordomo pour avoir même l'idée d'insister. Mais elle se demandait fiévreusement ce qui avait pu se passer entre les deux époux... Et voici que ce matin, elle avait appris par la servante attachée à son service la présence, dans l'hôtel, de dona Rosario, arrivée la veille au soir et confiée aux bons soins de Manuela, car, disait-on, elle était un peu souffrante.

« Qu'est-ce que cela signifie ? songeait Clara. Il revient seul d'abord... et maintenant la voilà qui arrive... que cache donc tout cela ? »

Elle y songeait encore, au moment où son père entra dans la salle à manger. Pendant le repas, ils parlèrent surtout de don Pedro, et le mayordomo, qui n'avait osé laisser déborder son chagrin devant don Ruiz, si fermé, si froid en apparence, put exprimer librement ses regrets, parler du vide que laisserait en son existence le maître servi avec une enthousiaste fidélité.

Clara l'écoutait avec un intérêt quelque peu feint. Elle n'avait pas eu le même attachement que son père pour le défunt, qui lui inspirait surtout de la crainte. Cette mort la laissait donc, au fond, à peu près indifférente. Mais ce qu'elle attendait avec une secrète impatience, c'était la confirmation de la présence, ici, de dona Rosario.

Le mayordomo, cependant, restait muet à ce sujet. Le déjeuner fini, il s'absorbait dans une douloureuse songerie... Ce que voyant, Clara se décida enfin à interroger.

– Savez-vous ce que m'a raconté Pacca, père ?... Elle prétend que dona Rosario est arrivée hier soir ! Je pense que c'est une invention de sa part...

Don Cristobal redressa la tête.

– Non, c'est parfaitement exact... Et don Ruiz m'a chargé de te parler, à ce sujet...

Il fit une pause... Clara l'écoutait avec une avide curiosité...

– ... Pour bien comprendre le rôle qui sera le tien près de dona Rosario, il faut que tu saches

que celle-ci a été odieusement prévenue contre son mari et son beau-père par une femme qui est leur pire ennemie, après avoir été celle du comte de Chantelaure et de dona Paz. Elle a pour excuse sa jeunesse, son inexpérience... Mais don Ruiz est naturellement fort irrité à son égard. En outre, il veut l'empêcher de communiquer, de quelque manière que ce soit, avec cette misérable femme, qui va faire tout son possible pour continuer son œuvre maudite près d'elle. Manuela est chargée de son service... et de sa surveillance constante. Toi, tu devras lui tenir compagnie, et sous couleur de la distraire dans sa prison – car don Ruiz a décidé qu'elle ne quitterait pas jusqu'à nouvel ordre son appartement – tu veilleras aussi à ce qu'elle n'ait aucun rapport avec le dehors...

Clara dit nerveusement :

– C'est un rôle de geôlière que me donne là don Ruiz !

Le mayordomo riposta d'un ton sévère :

– C'est un poste de confiance, pour lequel tu devras le remercier... Tu commenceras de t'y rendre cet après-midi, afin de te présenter à dona

Rosario.

Clara n'avait qu'à s'incliner. Au fond, elle ressentait une grande curiosité de connaître cette dona Rosario si détestée à l'avance – cette jeune femme qui était l'héroïne de quelque mystérieuse aventure dont la fille du mayordomo espérait bien avoir un jour ou l'autre une explication plus détaillée que celle que venait de lui donner don Cristobal.

Puis aussi une joie lui restait de cette parole prononcée par son père : « Don Ruiz est fort irrité contre elle. » En son cœur jaloux, elle ne formait qu'un vœu : c'était que cette mésintelligence durât le plus longtemps possible.

Vers quatre heures, en quittant la chambre mortuaire où elle avait passé un long moment, Clara se rendit chez la jeune marquise de Sorrès... Manuela, qui montait la garde, l'introduisit dans le petit salon où Rosario, enfoncée dans une bergère, restait inactive, les mains croisées sur l'élégante robe blanche que Manuela, ce matin, avait sortie pour elle d'une des grandes armoires de la garde-robe qui contenaient déjà une partie

du trousseau, digne d'une souveraine, commandé par don Pedro pour sa future belle-fille.

La jeune femme, voyant toute résistance et toute protestation inutiles, avait résolu de prendre une attitude de froide indifférence, aussi bien à l'égard de don Ruiz, quand elle le reverrait, qu'envers cette Manuela qu'il lui avait donnée comme geôlière. Il lui fallait, pour y parvenir, faire un violent effort sur elle-même, car toute l'ardeur de sa nature, toute sa jeune fierté se révoltaient contre le procédé dont elle était l'objet. En outre, l'angoisse la torturait, à la pensée qu'elle était entre les mains de ces deux hommes dont dona Hermosa lui avait fait une peinture si terrible... Car elle ignorait encore la mort de don Pedro, quand Clara fut introduite près d'elle.

Cette première entrevue manqua de cordialité. Rosario ne pouvait voir en cette jeune personne chargée, prétendait-elle, de lui tenir compagnie, qu'une nouvelle geôlière. Quant à Clara, elle dissimulait sous la correction obligée sa colère jalouse, devant cette beauté plus parfaite, plus

séduisante qu'elle n'avait pu se l'imaginer. Les pénibles émotions de la veille, la fatigue d'une nuit sans sommeil, le tourment d'angoissantes pensées avaient cependant altéré, pâli, un peu creusé le délicieux visage ; mais le charme de Rosario n'en restait pas moins tel qu'il pouvait subjuguier l'homme le plus difficile.

Son accueil, d'une froide politesse, n'était pas fait pour lui attirer la sympathie de sa nouvelle compagne au cas où celle-ci y aurait été disposée. Clara avait fort envie de s'éloigner aussitôt ; mais la crainte du mécontentement de don Ruiz la retint. Elle savait que le jeune hacendero, plus autoritaire encore que son père, voulait toujours voir ses instructions strictement exécutées... Aussi demeura-t-elle un assez long moment près de la jeune femme, cherchant des sujets de conversation, et maudissant au fond d'elle-même cette trop jolie créature qui opposait à ses consciencieux efforts une imperturbable indifférence.

Quand, au moment de s'éloigner, Clara lui dit : « Je reviendrai demain, dona Rosario, pour

me tenir à votre disposition », Rosario répliqua :

– Il est inutile de vous déranger pour moi, señorita. Vous devez savoir que don Ruiz me tient ici prisonnière. Or, Manuela suffit à me garder. Votre présence ne serait que du temps perdu.

Clara se redressa, très rouge, en ripostant :

– Je ne fais qu’obéir à don Ruiz, dona Rosario. C’est lui qui m’a nommée – dès avant son mariage d’ailleurs – votre demoiselle de compagnie. Ainsi donc, je ne suis pas libre de me retirer sans son consentement. Obtenez-le de lui, et je ne vous importunerai plus de ma présence, qui paraît vous être fort désagréable.

Rosario, très bonne, n’aimait pas à froisser autrui. Après tout, cette jeune personne, étant la fille d’un serviteur de don Pedro et de don Ruiz, pouvait se trouver sous la dépendance de ceux-ci et forcée de leur obéir – peut-être à contrecœur.

Elle dit donc, avec un accent adouci :

– Je n’ai aucunement l’intention de vous être désagréable, señorita. Mais je voulais vous

épargner une corvée certainement fort ennuyeuse... Toutefois, si vous vous croyez obligée d'obéir aux ordres de don Ruiz, je vous accueillerai toujours poliment. On ne peut exiger de moi davantage.

Quelle colère haineuse agissait Clara, devant cette toute jeune femme radieusement belle, qui lui parlait avec tant de calme fierté ! Combien elle eût voulu lui jeter à la face quelque parole insultante !... Mais au lieu de cela, il fallait se contenir, répondre avec politesse qu'en effet les instructions de don Ruiz ne pouvaient être éludées, sous peine de graves ennuis pour elle et pour son père...

– Toutefois, dona Rosario, je m'efforcerai d'être aussi peu gênante que possible, conclut Clara.

Elle prit congé sur ces mots et se retira, emportant la vision de cette beauté à peine en fleur et songeant avec une sourde fureur qu'il était impossible que don Ruiz, un jour ou l'autre, ne pardonnât pas... n'oubliât pas tout pour aimer cette trop séduisante prisonnière.

XII

Rosario ne revit son mari que deux jours plus tard, vers la fin de l'après-midi.

Les obsèques de don Pedro avaient eu lieu le matin. La jeune femme avait été instruite de la mort de son beau-père par Clara, venue passer quelques moments près d'elle au cours de la journée. Sa première pensée fut : « C'est un ennemi de moins ! » Puis, comme elle était chrétienne, elle pria pour celui qu'elle appelait en elle-même « l'assassin de mon grand-père et de mon père ». Néanmoins, elle ne pouvait éprouver autre chose qu'une impression de soulagement. Par convenance, elle ne la laissa pas voir ; mais Clara la devina fort bien, sous l'indifférence avec laquelle la jeune femme accueillit cette communication.

Quand don Ruiz entra dans le petit salon de sa femme, celle-ci, assise près d'une fenêtre ouverte

sur le jardin, travaillait à un ouvrage de filet. Après un tressaillement qu'elle ne put réprimer, Rosario se raidit contre la pénible émotion et leva les yeux sur le jeune hacendero qui s'arrêtait à quelques pas d'elle.

Était-ce sa sévère tenue de deuil qui en était cause ?... Mais il semblait plus hautain, plus impassible que jamais. Son beau visage ambré avait pâli, son regard était si dur et si sombre que Rosario ne put se retenir de frissonner, en le rencontrant.

Don Ruiz dit froidement :

– Je viens vous informer que nous quitterons Paris la semaine prochaine, pour regagner le Mexique.

Elle sursauta, en laissant échapper une exclamation d'effroi.

– Le Mexique ? Vous voulez m'emmener... là-bas ?

– Certainement. Qu'est-ce que cela peut avoir d'étonnant pour vous ? Le Mexique est mon pays, où j'ai tous mes intérêts... tous les souvenirs

de ma race. J'y ramènerai le corps de mon père et je reprendrai l'existence que j'avais abandonnée pour un peu de temps, afin de complaire au désir paternel.

Rosario avait réussi à se ressaisir. Elle dit avec une apparence de froide indifférence que démentait le frémissement de sa voix :

– Je n'ai rien à dire, puisque je suis votre prisonnière, obligée de vous suivre.

Il eut, dans le regard, un éclair de joie sauvage.

– Oui, où je voudrai, comme je voudrai... Je suis votre maître, Rosario, et là où je vous emmènerai, dans mon hacienda de San Pablo, je règne en souverain. C'est vous dire que vous n'auriez aucun secours à attendre de personne, au cas où vous vous trouveriez trop malheureuse.

Un frisson secoua la jeune femme des pieds à la tête. Très pâle, elle balbutia :

– Quelles affreuses intentions avez-vous donc à mon sujet ?

– Mais rien d'autre que de vous obliger à vivre

près de moi, en épouse très soumise. Je crois, d'après ce que vous m'en avez dit l'autre jour, que ce sera là pour vous une épreuve très pénible. Mais je ne suis pas disposé à vous l'épargner. Mon père, depuis des années, désirait notre mariage. Je puis dire que celui-ci fut la réalisation de son vœu le plus cher. Par piété filiale, je ne veux pas me soustraire à l'accomplissement de ce vœu. Ainsi donc, vous serez ma femme, Rosario, vous ne me quitterez plus, jusqu'à la mort de l'un de nous... Et si vous trouvez le joug trop pesant, vous vous souviendrez que, non contente de m'avoir fait la pire injure, en me quittant sur l'instigation d'une misérable criminelle, en accusant mon père d'assassinat et de vol, en prétendant me détester et me mépriser, vous avez en outre été la cause de la crise qui a emporté don Pedro, le père qui fut mon unique affection. Votre fuite, votre ingratitude l'avaient profondément atteint, dans l'état de santé qui était le sien... Et voilà ce que, moins que toute autre chose, je ne pourrai jamais vous pardonner.

À mesure qu'il parlait, d'un ton glacé, durement impérieux, Rosario sentait un froid

l'envahir jusqu'au cœur. Quand il se tut, elle resta sans parole, essayant de se raidir pour faire bonne contenance, tant qu'il serait là... Ayant laissé passer un court silence, don Ruiz ajouta :

– Vous prendrez le deuil dès que le nécessaire, commandé par Manuela, vous sera fourni. Quant aux préparatifs du voyage, vous n'aurez pas à vous en occuper. Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le à Manuela, qui me communiquera votre désir.

Là-dessus, après une brève inclinaison de tête, don Ruiz s'éloigna.

Rosario laissa retomber contre le dossier du fauteuil sa tête alourdie par un soudain vertige. Ce fut une courte défaillance. Elle se redressa bientôt, un flot de sang montant à ses joues, le regard brillant d'ardente résolution. Ah ! il osait lui parler de cette façon !... la menacer de la tenir dans une sorte d'esclavage... l'accuser même d'avoir causé la mort de son père ! Il osait, ce don Ruiz ! Mais elle ne se laisserait pas piétiner, asservir... et avant qu'il l'enfermât dans cette hacienda de San Pablo où il pourrait, assurait-il,

la faire souffrir à son gré, elle trouverait bien le moyen de lui échapper.

Mais il aurait fallu, pour cela, qu'elle pût avertir dona Hermosa des projets de son ennemi, afin que celle-ci fût en mesure d'aider à la libération de sa belle-fille.

Comment y parvenir ? Impossible d'écrire, puisqu'elle ne pouvait mettre elle-même sa lettre à la poste. Il ne fallait pas non plus espérer que Manuela, ni dona Clara se feraient ses complices...

Arrivée à ce point de ses réflexions, Rosario se souvint de Ludovic, cet ancien valet de chambre de son père maintenant au service de don Ruiz. Celui-là, peut-être, se serait laissé convaincre... Mais, enfermée dans son appartement, elle se trouvait empêchée de communiquer avec lui, car elle n'avait de rapports qu'avec l'ancienne nourrice et la fille du mayordomo.

D'ailleurs, il y avait tout lieu de penser que don Ruiz n'aurait pas engagé cet homme à son service, s'il n'avait été sûr de lui.

Puis, soudain, une autre idée vint à l'esprit de la jeune femme, c'est qu'elle ignorait totalement l'adresse du logis où elle était demeurée si peu de temps avec sa belle-mère. Celle-ci lui avait dit seulement : « Nous sommes dans le quartier du Marais. » D'ailleurs il était fort possible que, voyant sa retraite découverte par ses ennemis, elle ne fût point demeurée là... Pas davantage, Rosario ne connaissait l'adresse des Ferrago, ces amis dont lui avait parlé dona Hermosa. Quant à Corpano, elle savait seulement qu'il habitait rue des Saints-Pères, sous un faux nom qu'elle ignorait.

Ainsi, elle se trouvait complètement isolée, dans l'impossibilité absolue de faire connaître sa situation à celle qu'elle considérait comme sa protectrice dévouée.

Cette certitude l'accabla pendant un moment. Mais, en se redressant aussitôt, elle murmura, les yeux brillants de résolution :

– Il verra si je me laisse intimider ! si j'ai peur de lui, malgré ses menaces !

*

Une quinzaine de jours plus tard, dans le salon de l'appartement occupé par don Ramon Ferrago, dona Hermosa s'entretenait avec Trinidad et don Manuel.

Depuis l'enlèvement de Rosario par son mari, la comtesse jugeait inutile de continuer à se cacher. Mieux valait avoir l'air de renoncer à toute entreprise contre la jeune femme... et préparer pendant ce temps un autre plan.

Toutefois, les complices ne négligeaient pas de surveiller les alentours de l'hôtel de Sorrès, ni de chercher à se renseigner au sujet de ses habitants. Corpano avait pu ainsi connaître le départ de don Ruiz et de toute sa maison pour le Mexique, départ qui avait eu lieu la veille au soir. Oliva, qui l'aidait beaucoup dans cette œuvre de surveillance, avait en outre constaté la présence, parmi la domesticité mexicaine de l'hacendero, de Ludovic, autrefois au service du comte de Chantelaure.

Cette découverte était fort inquiétante pour dona Hermosa. Celle-ci savait par expérience que ce serviteur exact, consciencieux, dévoué à sa façon, était soumis à une terrible passion : l'avarice. Oliva s'étant aperçue jadis qu'il avait soupçonné, deviné bien des choses, au sujet de la mort de dona Paz, M^{me} de Chantelaure lui avait payé largement le silence qu'il gardait par un accord implicite entre eux. Mais maintenant, il pouvait de même céder à l'appât d'une grosse somme offerte par don Ruiz... Et s'il parlait... s'il attestait même seulement de quelle façon dona Hermosa Barral avait trahi la confiance de sa cousine en lui prenant son mari, c'en serait fait de la foi de Rosario en la parole de sa belle-mère, à l'égard de qui elle n'aurait plus qu'horreur et mépris. De là, pour la jeune femme, à croire que toutes les accusations de M^{me} de Chantelaure contre les Sorrès étaient fausses, il n'y avait qu'un pas, bien vite franchi.

Oliva, confidente de tous les soucis de sa maîtresse, lui avait dit :

– Le mieux est de parler franchement à

Ludovic et, s'il est temps encore, de lui payer à nouveau son silence.

Corpano, surveillant assidu des abords de l'hôtel de Sorrès, en ces derniers jours, venait d'apprendre que le concierge, atteint de paralysie, ayant été obligé de quitter son poste, Ludovic avait demandé à le remplacer pour garder l'hôtel inhabité. Il avait l'intention d'épouser prochainement une veuve pourvue de petites rentes, et le confortable logement dévolu au portier, dans la magnifique habitation, réalisait tous ses desiderata et ceux de sa future compagne. Don Ruiz avait accédé à sa demande. Ainsi Ludovic restait seul dans la demeure déserte, qu'il était chargé de garder et d'entretenir en bon état. C'est là que, cet après-midi, Oliva était allée le trouver pour acheter de nouveau son silence.

Dona Hermosa attendait donc sa camériste, avec une impatience qu'elle avait peine à dominer. Manuel, interrompant sa conversation avec Trinidad, lui demanda :

– Ainsi donc, dona Hermosa, une fois

débarqués au Mexique, c'est vers l'hacienda de San Pablo que nous nous dirigerons aussitôt ?

– Oui, car certainement il y conduira Rosario, jugeant que là, mieux qu'ailleurs, elle peut se trouver en sûreté.

– Il n'a pas tort, d'après ce que j'en ai entendu dire.

– C'est pourquoi j'aurais voulu la lui enlever à nouveau, avant qu'il l'enferme dans cette prison. Mais ce sera chose impossible. Le temps nous manquera pour organiser la petite troupe nécessaire à une attaque. Il faudra donc voir là-bas, sur place, ce que nous pourrons tenter.

– Peut-être Oliva saura-t-elle quelque chose de précis par ce Ludovic, relativement à l'endroit où se rend don Ruiz ?

– Peut-être, s'il veut bien parler. C'est un homme renfermé, d'esprit obstiné, duquel on tire difficilement quelque chose.

Trinidad eut une moue d'ennui.

– Toutes ces histoires sont bien désagréables !... Il est fort regrettable que don

Ruiz ne soit pas d'esprit plus accommodant, ce qui nous aurait permis de nous entendre avec lui. Que demandons-nous, en somme ? Qu'il nous donne une part du trésor et ne nous inquiète plus à l'avenir. Cela convenu, nous lui laisserions sa Rosario...

Ces derniers mots furent prononcés avec une nuance d'irritation.

Dona Hermosa eut un éclair de haine dans le regard, en murmurant :

– C'est que j'aimerais me venger, moi !

– Oui, maman, mais c'est très dangereux, surtout avec un adversaire tel que doit l'être don Ruiz. Une entente aurait été beaucoup plus sûre. Mais il n'y a vraisemblablement rien à faire avec lui... Allons, je vais maintenant voir où Alice en est de nos malles. Il faut presser le mouvement, si nous voulons être à même de partir demain.

– Et moi, je vais aider mon oncle à emballer ses paperasses, ajouta Manuel. Il est si ravi de retrouver son cher Mexique qu'il embrouille tout, égare tout, et se fâche ensuite furieusement contre

son valet, qui n'en peut plus.

Demeurée seule, dona Hermosa s'absorba dans ses réflexions, jusqu'au moment où Oliva entra dans le salon, silencieusement, selon son habitude.

M^{me} de Chantelaure interrogea vivement :

– Eh bien ?

– Eh bien, señora, il a fini par promettre de ne jamais rien dire, quand je lui ai montré l'argent... Et pour une somme supplémentaire, il m'a appris où se rendait tout d'abord don Ruiz.

– Ah ! où cela ?

– À San-Luis-Potosi, pour déposer le corps de don Pedro dans la sépulture de famille.

– Mais qui nous dit qu'il emmènera là Rosario ? Il peut l'envoyer sous bonne escorte à San-Pablo...

– Cela, Ludovic l'ignore. Mais il est fort probable que don Ruiz jugera préférable de tenir lui-même sa femme en surveillance.

– En effet. Eh bien, donc, nous irons aussi à

San-Luis, Oliva ! Peut-être en seront-ils déjà partis, quand nous y arriverons. Mais nous pourrons de là savoir vers quel endroit ils se sont dirigés. Toi, pendant que je serai là-bas, tu traiteras avec Pedrito pour la formation d'une bande solidement armée. D'après les événements, nous aviserons au plan à établir... Ainsi donc, Ludovic n'avait rien dit à don Ruiz ?

– Il assure que non. Cependant, il a été interrogé sur ce qu'il avait pu voir et entendre pendant qu'il était au service de M. de Chantelaure. Mais il ne se souciait pas, assure-t-il, d'entrer dans toutes ces affaires-là, et il a répondu invariablement qu'il n'avait jamais rien remarqué de suspect.

Dona Hermosa dit avec satisfaction :

– C'est bien... c'est très bien. Il ne t'a pas parlé de dona Rosario ?

– Très peu. Il ne l'a pas vue, depuis qu'elle avait été ramenée par don Ruiz. Elle demeurait dans son appartement et ne communiquait avec personne. Seules pénétraient près d'elle l'ancienne nourrice de don Ruiz. qui lui servait

de femme de chambre, et une jeune personne, dona Clara Ajuda... celle qui, autrefois, fut enlevée au Loup-Rouge par l'Élan-Rapide.

– Oui, je me souviens. Un bon auxiliaire qui nous manquera, ce Loup-Rouge.

– Pedrito nous en trouvera peut-être un autre, parmi les chefs indiens.

– Je l'espère. Mais ce que j'aurais voulu, vois-tu, Oliva, c'est qu'un complice pût se trouver parmi la domesticité de don Ruiz. Quel dommage que celui-ci n'ait pas emmené Ludovic ! Nous aurions certainement pu arriver à quelque chose de ce côté. J'aurais d'autant plus voulu me tenir en contact avec Rosario que je crains une réconciliation éventuelle entre les deux époux. Elle est incomparablement jolie et charmeuse, lui est fort séduisant, à sa manière, si j'en crois Trinidad qui paraît assez enthousiaste de notre ennemi. Fort heureusement, Rosario semble avoir une nature énergique et admettra difficilement d'oublier que ce beau don Ruiz est le fils de l'assassin de son grand-père et de son père.

Un petit rire sarcastique, à ces mots, passa

entre les lèvres de la comtesse.

– ... Néanmoins, il aurait été bon de l’entretenir dans ces excellentes idées. Enfin, contentons-nous de ce que nous avons obtenu. Là-bas, nous verrons ce que nous devons faire. En ce moment, il s’agit de gagner, nous aussi, le Mexique. À l’ouvrage, donc, Oliva, pour partir le plus tôt possible !

XIII

San-Luis, capitale de l'État de San-Luis-Potosi, fut une des plus opulentes cités du Mexique de la conquête. L'or et l'argent y affluaient. De somptueuses églises y furent édifiées, des demeures seigneuriales s'y élevèrent pour abriter les conquérants espagnols... Parmi celles-ci, une des plus magnifiques était celle des communs ancêtres de don Ruiz et de Rosario. On continuait, bien qu'elle appartînt depuis des siècles aux Sorrès, de l'appeler le palais d'Esvella, du nom de ce noble Espagnol devenu l'époux de la princesse mexicaine, fille d'Octezuma. Les deux arrière-petites-filles de ceux-ci, héritières des « signes de la Lune », à défaut d'enfants mâles, avaient épousé, l'une un Ojeda, l'autre un Sorrès. Celui-ci, fils de l'aînée, avait reçu dans sa part d'héritage le palais de San-Luis. Depuis lors, ses descendants l'avaient conservé, en augmentant les richesses dont il était

rempli.

Extérieurement, il ne différait guère des autres antiques logis seigneuriaux de la ville. Mais lorsqu'on avait franchi le seuil de la porte garnie d'énormes têtes de clous, la fastueuse magnificence de l'intérieur apparaissait. Au centre d'un admirable « patio » dont les arcades sculptées rappelaient celles des palais de Grenade, l'eau retombait en gerbe dans un bassin de marbre qu'entourait un merveilleux parterre fleuri. Sous les arcades, dans les appartements, les meubles précieux abondaient, quelques-uns faits d'argent massif travaillé avec un art somptueux. Les Sorrès, au cours des siècles, avaient accumulé dans la demeure patrimoniale de véritables trésors... Mais le plus incomparable attrait du palais d'Esvella, c'était la « huerta », ce féérique jardin traversé de canaux où courait l'eau vivante, l'eau claire qui réfléchissait le ciel pur de cette contrée privilégiée.

Telle était la nouvelle prison de Rosario... Car elle se trouvait ici à peu près aussi captive que pendant son court séjour dans l'hôtel de l'avenue

du Bois. Le dimanche seulement, elle avait l'autorisation de se rendre à une chapelle proche, entre Clara et Manuela, chargées de veiller à ce qu'elle ne communiquât avec personne, hors de leur présence.

Don Ruiz, qui avait dans cet État de San-Luis d'importantes propriétés, demeurait un peu plus qu'il n'avait pensé d'abord dans son vieux palais. Il voyait peu de monde, donnant comme raison le deuil qu'il portait, et le même motif servait à expliquer la claustration de sa femme, dont le renom de grande beauté s'était vite répandu dans la ville. D'ailleurs, don Ruiz se souciait très peu de l'opinion d'autrui et n'aurait eu cure du jugement des gens qui l'accusaient d'être « jaloux comme un pacha turc ».

Dans l'antique et superbe demeure, Rosario s'ennuyait à mourir. Cependant elle n'était plus, comme à Paris, reléguée dans son appartement ; il lui était permis d'aller et venir à sa guise dans le palais, dans la huerta embaumée des plus suaves parfums. Mais l'effroi et l'éloignement que lui inspirait don Ruiz, la révolte secrète

contre cette captivité dans laquelle il la tenait, contre cette domination qu'il prétendait faire peser sur elle, tenaient la jeune femme dans un état de souffrance morale et d'exaspération qui menaçait d'avoir un effet défavorable sur sa santé.

Elle voyait peu son mari. Devant lui, elle gardait cet air de froide indifférence qu'elle avait eu pendant tout le voyage, répondant, quand il lui parlait, en quelques mots seulement. La protestation muette de cette attitude démontrait éloquemment que Rosario n'acceptait rien, ne se courbait pas sous la volonté de l'homme qui lui avait dit : « Où je voudrai, comme je voudrai... Je suis votre maître, Rosario. »

Et don Ruiz, après avoir enveloppé la jeune femme d'un sombre regard de colère, la quittait brusquement, en rappelant avec irritation son chien préféré, Yola, qui s'était pris de sympathie pour Rosario et venait chercher les caresses de la jolie main à laquelle, en dépit de l'ordre marital, la bague de fiançailles et l'anneau de mariage n'avaient pas repris leur place.

Sans doute l'hacendero regrettait-il que des scrupules, hérités de la race de gentilshommes dont il descendait, l'empêchassent de traiter à l'indienne la jeune épouse qui lui témoignait cet éloignement, cette hostilité intrépide, à lui, le seigneur, le maître obéi de tous.

Manuela, qui ne voyait au monde que son cher don Ruiz, ne dissimulait guère à l'égard de Rosario une sourde malveillance. La jeune femme feignait de ne pas s'en apercevoir et se montrait froidement polie pour l'ancienne nourrice... Mais Clara avait su s'attirer quelque peu sa sympathie. Elle y était arrivée en la plaignant discrètement, en laissant entendre que personne ne pouvait être étonné si don Ruiz rendait sa femme malheureuse... car, enfin, sans méconnaître ses hautes qualités, il fallait reconnaître que son caractère...

Peu à peu, la fille du mayordomo obtenait quelques confidences de la jeune femme isolée, qui voyait devant elle un douloureux avenir, si personne ne la délivrait du joug odieux. Sans préciser de quelles accusations elle chargeait don

Pedro, Rosario disait que le père et le fils avaient agi d'une façon infâme en concluant ce mariage, qu'ils l'avaient trompée, elle, enfant ignorante, et, pour mieux l'égarer, lui avaient raconté sur sa belle-mère d'abominables choses. Elle parlait de dona Hermosa qui avait essayé de la délivrer, elle déclarait que don Ruiz ne serait jamais pour elle qu'un ennemi... Et Clara, tout en affectant la discrétion, arrivait avec une insinuante habileté à savoir ce qu'elle voulait de cette belle dona Rosario qui avait la séduction et la force morale d'une femme, avec l'inexpérience, la trop grande confiance et la parfaite candeur d'une enfant.

Quel but poursuivait la fille de don Cristobal en agissant ainsi ?

Uniquement la satisfaction de sa haine jalouse, qui s'exaspérait secrètement à constater chaque jour le charme incomparable de Rosario.

Dédaignée de don Ruiz, elle voulait empêcher toute réconciliation éventuelle entre les deux époux. Il fallait, pour cela, que la jeune femme continuât de garder une attitude intransigeante, qui porterait au maximum l'irritation de son mari

et aggraverait le plus en plus le conflit entre eux.

Un fait dont elle fut le témoin vint, tout à coup, exciter encore la jalousie de Clara et lui révéler que la beauté de Rosario ne laissait pas don Ruiz insensible.

Elle venait, un après-midi, rejoindre la jeune femme dans la huerta, quand tout à coup elle s'arrêta, en se dissimulant derrière un arbre.

Rosario était étendue dans un hamac, sous un merveilleux portique fleuri. Elle dormait, le bras un peu replié sous sa tête, les boucles soyeuses de sa chevelure tombant sur son cou satiné, sur sa robe de mousseline blanche. Sa bouche, dans le sommeil, gardait le pli de tristesse qu'elle avait si fréquemment depuis quelque temps. La jeune femme était une ravissante vision, dans ce cadre de fleurs, sous la douce lumière d'un soleil tamisé par la verdure qu'agitait une brise légère... Et quelqu'un, passant au long d'une allée voisine, s'était arrêté pour la regarder. De l'endroit où elle était, Clara distinguait le beau visage de don Ruiz, un peu contracté, ses lèvres nerveusement serrées, ses yeux qui s'attachaient sur Rosario

avec de la colère, certes, mais une colère où la fille du mayordomo, frémissante de jalouse fureur, discernait la passion contenue.

Puis ce regard se détourna brusquement, et le promeneur continua sa route.

Clara le suivit des yeux, en crispant ses doigts sur l'étoffe claire de sa jupe. Elle songeait : « Il l'aime. Un jour ou l'autre, ils finiront peut-être par s'entendre, par oublier leurs dissentiments... Et voilà ce que je ne veux pas, moi ! Il faut donc que je voie à les éloigner l'un de l'autre. Mais comment ? »

Dans le hamac, Rosario se réveillait. Clara s'approcha d'elle, le sourire aux lèvres, en demandant :

– Vous avez bien dormi, dona Rosario ?

– Très bien. J'ai rêvé que ma belle-mère venait me délivrer. Hélas ! ce n'était qu'un songe !

– Peut-être ce songe deviendra-t-il un jour la réalité !

Rosario secoua la tête.

– Comment voulez-vous qu'elle y parvienne ?

Je suis gardée à vue, ici, comme je l'ai été à Paris et tout le long du voyage. D'ailleurs, dona Hermosa ignore probablement où j'ai été emmenée.

Il y eut entre les deux femmes un assez long silence. Clara réfléchissait, avec une vive lueur au fond des prunelles. Puis un sourire à peine perceptible glissa entre ses lèvres...

Après un coup d'œil jeté autour d'elle, la fille de don Cristobal se pencha vers Rosario et dit à mi-voix, d'un ton ému :

– Je comprends vos angoisses, vos souffrances, dona Rosario... et je souffre du rôle que l'on m'a donné à remplir près de vous. Don Ruiz est injuste et cruel à votre égard, je ne puis m'empêcher de le reconnaître. Mais vous avez compris ma situation délicate et vous ne m'avez pas gardé rancune de faire un peu figure de geôlière près de vous. Eh bien, je veux vous dire aujourd'hui que je suis maintenant toute dévouée à votre cause... et que si l'occasion se présentait pour moi d'aider à votre libération... je serais prête.

Rosario eut un vif mouvement de surprise, en attachant sur sa compagne un regard subitement éclairé par la joie.

– Quoi, vous feriez cela ?

– Oui, dona Rosario, par sympathie pour vous.

Les paroles menteuses passèrent sans effort sur les lèvres de Clara. L'âme à la fois frivole et passionnée de la jeune fille était emportée dans un tourbillon de haine qui lui voilait toute l'infamie de sa conduite.

Rosario lui saisit la main, la serra longuement.

– Merci, chère Clara ! J'aurais voulu faire savoir à dona Hermosa où je me trouve ; mais j'ignore malheureusement son adresse et celle de ses amis de Paris – des Mexicains comme elle.

– Quel est leur nom ?

– Don Ramon et don Manuel Ferrago.

Clara dit vivement :

– Ferrago ? des parents du colonel de ce nom ?

– Oui, l'oncle et le fils de don Antonio Ferrago, lequel, m'a raconté dona Hermosa, fut

pendu jadis sur les ordres de don Pedro. Celui-ci a été un véritable bandit !... Et son fils, certainement, ne vaut pas mieux que lui !

Une indignation profonde vibrait dans l'accent de la jeune femme.

– N'exagérez pas, chère dona Rosario ! Mais pour en revenir aux Ferrago, je vous dirai que je connaissais le tragique épisode dont vous faites mention. Il est évident qu'un tel souvenir ne doit pas prédisposer l'oncle et le fils du défunt à de bienveillantes intentions envers don Ruiz !... Voyons, je vais réfléchir à ce que nous pourrions faire pour avertir dona Hermosa de votre présence ici. Autrefois, le colonel Ferrago habitait Mexico. Je l'ai entendu dire par mon père... Peut-être pourriez-vous écrire un mot à l'adresse de don Ramon Ferrago, qui est sans doute connu là-bas ? Je me chargerais de le faire partir par la poste... Et, je l'espère, on le fera suivre à Paris. Enfin, c'est une chose à tenter – la seule, pour le moment.

*

Dans la matinée du lendemain, qui était un dimanche, Rosario se rendit avec ses deux gardiennes à la chapelle où elle allait entendre la messe.

Comme elles longeaient le cloître qui y menait, une femme passa près d'elles. Un instant, elle tourna légèrement la tête... Et, entre les plis du « rebozo »¹, Rosario reconnut le pâle visage, les yeux noirs de dona Hermosa.

Dominant son saisissement, elle jeta un coup d'œil sur Manuela, qui marchait à sa gauche. L'ancienne nourrice, les mains pieusement croisées, semblait absorbée dans un recueillement préparatoire à son entrée dans l'église... Alors, doucement, Rosario heurta du coude le bras de Clara... Et quand celle-ci eut tourné les yeux vers elle, la jeune femme lui désigna par un léger signe de tête la personne qui marchait devant elles.

Le regard de Clara interrogeait : « Que voulez-vous dire ? » À ce moment, elles atteignaient la

¹ Mantille que portent les Mexicaines.

porte de la chapelle. Toutes deux passèrent d'abord et Manuela derrière elles. Rosario put profiter de cette circonstance pour laisser glisser entre ses lèvres :

– Dona Hermosa.

Clara avait compris. Elle suivit d'un regard soudainement intéressé la femme qui s'agenouillait et semblait aussitôt s'absorber dans sa prière.

Rosario eut beaucoup de distractions, pendant cette messe. La présence de sa belle-mère venait de faire luire pour elle un grand espoir de délivrance. Elle lui prouvait, du moins, que M^{me} de Chantelaure n'avait pas renoncé à la lutte contre don Ruiz... Et la seule pensée qu'elle se trouvait là, dans la même ville qu'elle, était pour la jeune femme un profond soulagement.

Clara, de son côté, combinait un petit plan pour entrer en rapports avec dona Hermosa. Quand, la messe à peine finie, elle la vit se lever pour sortir, la fille du mayordomo se pencha vers Rosario en chuchotant, de façon à être entendue de Manuela :

– Je rentre, car je me sens mal à l’aise. Mais si vous voulez prolonger un peu vos oraisons, ne vous croyez pas obligée de partir maintenant.

Rosario, qui avait compris, répondit aussitôt :

– Je désire en effet prier encore, À tout à l’heure, Clara.

La jeune fille quitta la chapelle et rejoignit dans le cloître M^{me} de Chantelaure. Elle l’aborda, en disant à mi-voix :

– Dona Hermosa, je suis envoyée par dona Rosario...

L’autre eut un mouvement de surprise, aussitôt réprimé.

Du même ton bas, elle demanda :

– Qui êtes-vous, señora ?

– La demoiselle de compagnie que don Ruiz a placée près de sa femme.

En échangeant ces paroles, Clara et M^{me} de Chantelaure se faisaient en elles-mêmes cette réflexion identique :

« J’ai déjà vu cette figure-là. »

Dona Hermosa dit rapidement :

– Il faudrait que nous causions sans crainte d’être surprises. Pouvez-vous vous trouver à la cathédrale cet après-midi, vers six heures ?

– J’y serai.

Elles se séparèrent sur ces mots et Clara regagna le palais d’Esvella. En traversant le patio, elle se croisa avec don Ruiz. Comme, après l’avoir salué, elle allait passer outre, il s’arrêta pour demander :

– Dona Rosario n’est-elle pas allée à la messe, Clara ?

– Mais si, don Ruiz. Elle est restée encore un moment à l’église avec Manuela, tandis que j’étais obligée de rentrer, me trouvant un peu souffrante.

– Ah ! bien !

Il parut hésiter. Puis il demanda brusquement :

– Vous parle-t-elle quelquefois de sa belle-mère ?

Clara faillit se troubler, à cette question

imprévue. Elle songea aussitôt : « Soupçonnerait-il quelque chose ? » Mais elle réussit à répondre avec aplomb :

– Jamais, señor.

Et elle ne craignit pas d'ajouter :

– Dona Rosario ne me fait d'ailleurs aucune confiance.

Don Ruiz eut un bref : « C'est bien », et s'éloigna, tandis que Clara se dirigeait vers sa chambre.

Un fugitif malaise traversait la conscience de la jeune fille. En ce moment elle trahissait la confiance que don Ruiz avait mise en elle, et qui prouvait en quelle estime le jeune hacendero tenait don Cristobal et sa famille. Ce vague remords fut d'ailleurs assez vite chassé, pour laisser place au sentiment de haine qui, de plus en plus, animait Clara contre dona Rosario, et à un désir plus vif d'apporter toute son aide à une séparation définitive entre les deux époux.

Elle ne manqua donc pas de se trouver au rendez-vous à l'heure dite. Dona Hermosa

l'attendait et l'entraîna dans une des chapelles de la cathédrale presque déserte à cette heure.

Sans préambule, la comtesse demanda en regardant attentivement son interlocutrice :

– Pourquoi vous mettez-vous du côté de dona Rosario ?

Surprise par cette question, Clara hésita un peu, avant de répondre :

– Parce qu'elle est très malheureuse et m'inspire beaucoup de sympathie.

Un sourire d'ironie glissa entre les lèvres de dona Hermosa.

– N'y aurait-il pas là aussi une question de jalousie féminine, señorita ?

Clara rougit violemment. Puis elle répondit avec quelque hauteur :

– Pourquoi pensez-vous cela, señora ?

– C'est mon expérience de la vie qui me le dit. Parce que vous aimez don Ruiz, vous détestez dona Rosario et vous craignez que ces deux êtres, beaux et séduisants, viennent à s'aimer. Peut-être

même vous êtes-vous aperçue déjà qu'ils étaient sur le chemin de s'entendre ?

Clara dit vivement :

– Non, certes ! Dona Rosario a toujours craint et horreur de don Ruiz. Lui est furieux contre elle...

Avec une vibration irritée dans la voix, la jeune fille ajouta :

– Mais, naturellement, il ne peut manquer de remarquer sa beauté...

Dona Hermosa sourit de nouveau.

– Naturellement. Lui serait peut-être disposé à pardonner, un jour ou l'autre. Mais Rosario ne peut que détester de plus en plus le fils de don Pedro, l'homme qui la traite en prisonnière. C'est un sentiment qu'il importe de cultiver chez elle... pour son propre bonheur.

Dona Hermosa se tut un moment. Son regard, entre les paupières mi-baissées, examinait curieusement Clara. La physionomie de la jeune fille était troublée, un peu contractée ; elle témoignait du malaise qui, de nouveau, saisissait

l'âme prête à consommer la trahison – et cela, dans le temple même de Dieu.

M^{me} de Chantelaure devina ce qui se passait dans l'esprit de son interlocutrice... Sans en laisser rien paraître, elle demanda :

– Dona Rosario vous-t-elle chargée d'un message pour moi ?

Clara répondit affirmativement et remit à dona Hermosa un petit billet que celle-ci parcourut rapidement :

« Chère cousine Hermosa,

« Je vous envoie Clara Ajuda, la seule personne qui me porte intérêt ici. Entendez-vous pour me faire sortir de ma prison. Moi, je ne puis rien, car « on » me fait surveiller de près. Je me confie à vous.

« ROSARIO. »

Dona Hermosa froissa le papier et le glissa dans sa poche. Puis elle demanda :

– Vous acceptez de m’aider à délivrer dona Rosario ?

– De vous en indiquer le moyen, simplement. Car je ne veux pas me trouver compromise...

– Soit. J’espère que cela suffira. Dites-moi quel est ce moyen ?

Clara se pencha et dit, la voix basse comme un souffle :

– Il y a une petite porte basse, à l’extrémité de la façade du palais. Je m’en procurerai la clef ce soir, et je la laisserai entrouverte. Dona Rosario sortira par là. Elle vous trouvera dehors...

– Très bien. C’est chose convenue. Vers quelle heure ?

– Entre onze heures et minuit.

– J’y serai... Au revoir... et merci, dona Clara.

Sa main se tendit vers Clara, qui la serra avec une impression de répugnance tout instinctive.

En quittant la cathédrale pour regagner le palais, la fille de don Cristobal songeait à nouveau :

« C'est curieux, il me semble l'avoir déjà vue, cette dona Hermosa ! Mais où ? Peut-être l'ai-je rencontrée à Paris, sans savoir qui elle était... »

M^{me} de Chantelaure, elle, n'en était plus aux recherches à ce sujet. Ce matin même, son excellente mémoire lui avait rappelé la jeune personne qui, dans la hutte du Loup-Rouge, l'avait suppliée de lui venir en aide. Mais elle ne se souciait aucunement de réveiller à ce sujet les souvenirs de Clara, qui devaient être plutôt désagréables et peu susceptibles de lui inspirer confiance à son égard.

« Pourvu que la mémoire ne lui revienne pas jusqu'à ce que Rosario se trouve entre mes mains, c'est tout ce que je demande », pensait-elle en quittant à son tour l'église, sans que son âme endurcie dans le crime éprouvât même le frémissement de remords qu'avait ressenti Clara, après l'accord sacrilègement conclu sous ces voûtes saintes.

XIV

Don Ruiz, toujours levé de bonne heure, rentrait le lendemain matin d'une longue promenade à cheval, quand il vit se précipiter vers lui Manuela, pâle, bouleversée, bégayante...

– Don Ruiz... don Ruiz...

Il s'écria :

– Qu'y a-t-il ?

– Je ne peux pas... trouver dona Rosario...

– Comment, tu ne peux la trouver ?

– Non !... Elle n'était pas dans son appartement, quand j'ai été lui porter son déjeuner... Dona Clara, que j'ai prévenue, a déjà cherché avec moi dans tout le palais... Personne ne l'a vue... Ah ! don Ruiz, ce n'est pas ma faute !

Elle joignait les mains, en regardant avec une tremblante supplication la physionomie qui

laissait voir une soudaine et violente colère.

Don Ruiz dit durement :

– Pas ta faute ? Cependant, comment pareille chose a-t-elle pu se produire ?... Tu couches dans une pièce voisine de sa chambre...

– C'est vrai, mon cher señor ! Aussi, je ne comprends pas... je ne comprends pas...

La pauvre femme se tordait les mains.

– À quelle heure l'as-tu vue hier soir ?

– Vers dix heures. Elle m'a dit, comme c'est son habitude : « Je n'ai pas besoin de vous, Manuela... » Alors, je me suis couchée. Dona Rosario a fait de la musique avec dona Clara... une musique douce, qui berçait... Je me suis endormie. Plus tard, dans la nuit, je me suis réveillée. On n'entendait pas le moindre bruit...

– Dona Clara, elle non plus, n'a surpris aucun indice ?

– Non, rien du tout ! Elle est aussi bouleversée que moi, la pauvre señorita !...

Don Ruiz ordonna :

– Va lui dire de me rejoindre dans l'appartement de dona Rosario.

Clara n'était pas sans grande appréhension, au sujet des suites de sa coupable action. Tout d'abord, agissant sous l'empire de la jalousie et de la passion déçue, elle n'avait songé qu'à satisfaire sa haine contre Rosario, et à séparer les deux époux... Mais maintenant, elle se prenait à redouter le coup d'œil observateur du jeune hacendero, ce don remarquable qui l'avait rendu célèbre parmi les Indiens eux-mêmes.

Toutefois, elle réussit à répondre de façon naturelle, sans se troubler, aux questions que lui adressa don Ruiz.

N'avait-elle rien surpris de particulier dans l'air, dans les actes de dona Rosario, depuis quelque temps ?... Hier soir, lui avait-elle paru comme à l'ordinaire ?... À quelle heure l'avait-elle quittée ? Pendant sa sortie, le matin, personne n'avait-il pu s'approcher d'elle ?

Non, dona Rosario lui avait toujours semblé la même, causant volontiers, mais de sujets sans importance, nerveuse et mélancolique parfois...

Hier soir, elle était peut-être un peu agitée... Oui, en y réfléchissant, Clara se le rappelait.

Toutes deux avaient fait de la musique jusqu'à plus de onze heures. Clara avait alors quitté la jeune femme... Retirée dans sa chambre, à l'autre bout du palais, elle n'avait naturellement rien entendu de ce qui s'était passé ensuite.

Pendant la sortie du matin, il était bien certain que personne n'avait pu l'aborder. Manuela était là pour corroborer cette affirmation, elle qui n'avait pas quitté d'un instant dona Rosario, alors que Clara était rentrée seule, avant elles, comme le savait d'ailleurs don Ruiz.

Il eut un bref signe de tête qui signifiait : « Je me souviens. » Puis il congédia les deux femmes et commença de procéder à un minutieux examen des lieux, comme il l'avait fait naguère à la Maison des Dames, après la fuite de sa femme.

Cette investigation, partant de l'appartement de Rosario, le conduisit, par un escalier servant à la domesticité, jusqu'à la petite porte basse qui ouvrait sur la rue. Le dallage du sol, encore poussiéreux à cette heure assez matinale, laissa

voir à don Ruiz la trace des petits pieds de la jeune femme, parmi d'autres plus ou moins récentes. Il en retrouvait en outre une – celle-là aussi empreinte de chaussures féminines – qui, en la suivant inversement, le conduisit d'abord à la chambre de don Cristobal, dans laquelle – même lorsque celui-ci se trouvait absent, comme c'était le cas en ce moment – Juanito, le domestique de confiance, apportait chaque soir les clefs des portes du palais... puis, de là, aboutit à la porte de la chambre occupée par Clara.

Cette constatation établie, don Ruiz alla fumer une cigarette dans le patio... Après quoi, il appela Juanito et lui ordonna :

– Va dire à dona Clara que je l'attends ici.

Cette convocation fit pâlir et quelque peu trembler la jeune fille. Don Ruiz aurait-il deviné quelque chose de la vérité ?... Mais non, c'était impossible ! Elle avait pris ses précautions et l'hacendero, quelle que fût la subtilité de son don d'observation, n'avait certainement pu rien découvrir qui fût une preuve contre elle.

Une preuve, non, peut-être... mais une

présomption ?

Avec un juge comme celui-là, Clara savait à l'avance qu'il serait impossible de se dérober.

Elle arriva donc, tremblante d'angoisse, mais s'efforçant de faire bonne contenance, dans le patio où l'attendait don Ruiz. Celui-ci, qui se promenait de long en large, suivi de son chien, s'arrêta brusquement et interpella en ces termes la fille du mayordomo.

– Vous n'avez jamais su le fond de l'affaire, Clara, au sujet de cette aventure du ravin des Bisons ?

D'abord ahurie par cette question imprévue, Clara répondit :

– Non, señor... Mon père m'a dit seulement : « Ce sont là des affaires de don Pedro, qui t'importent peu. Sache seulement que tu as été l'objet d'un odieux marché, entre le Loup-Rouge et une personne qui est l'ennemie de notre maître. »

– Il ne vous a pas dit le nom de celle-ci ?

– Non, señor.

– Elle s’appelait dona Hermosa de Chantelaure.

Clara eut un brusque sursaut.

Elle bégaya, en devenant toute blême :

– Dona... Hermosa... de Chantelaure ?

Ses yeux, dilatés par la stupéfaction et l’horreur, s’attachaient sur l’impassible visage de don Ruiz.

Elle essaya aussitôt de se reprendre et demanda en balbutiant un peu :

– La belle-mère de dona Rosario ?

– Oui, elle-même... la criminelle qui fit mourir dona Paz et le comte de Chantelaure, celle qui vous fit livrer au Loup-Rouge, en échange d’un secret dont elle avait besoin pour s’emparer de richesses nous appartenant... Cette femme a pour alliés l’oncle et le fils de l’homme qui tua ma mère. Voilà celle dont vous avez favorisé les odieux desseins, en ouvrant à dona Rosario la porte de cette demeure, au mépris de la confiance que j’avais mise en vous.

Cette fois, la jeune fille chancela, en

détournant son regard des yeux durs et menaçants.

Elle essaya de protester, d'une voix qui tremblait :

– Que pensez-vous là, don Ruiz ?... De quoi m'accusez-vous ?

– N'essayez pas de me tromper, Clara ; ce serait chose tout à fait inutile... À cause de votre père, qui serait inconsolable d'apprendre de quelle trahison vous vous êtes rendue coupable, je ne vous chasserai pas comme vous mériteriez de l'être. Mais vous ne serez plus à mes yeux qu'une femme digne seulement du plus profond mépris.

Clara porta la main à sa gorge... Il lui semblait qu'elle allait étouffer...

Don Ruiz poursuivit, impitoyablement :

– Je ne vous demande pas le motif de l'acte odieux que vous avez accompli. Ce point est pour moi sans importance, car, à mes yeux, il n'existe pas d'excuse pour l'abus d'une confiance telle que celle dont j'honorais la fille de mon fidèle

Cristobal.

Elle essaya de murmurer, en levant sur lui un regard de détresse :

– Pardon... J’ai été folle...

Il l’interrompit, d’un ton net et glacial :

– Peu m’importe, vous dis-je. Ce qui est fait est fait... Maintenant, racontez-moi exactement ce qui s’est passé.

D’une voix entrecoupée, à peine intelligible, Clara dit la rencontre avec dona Hermosa dans le cloître de la chapelle, le rendez-vous donné à la cathédrale, les décisions prises durant leur court entretien... Ces décisions, dona Rosario les avait adoptées avec enthousiasme, quand sa suivante les lui avait exposées, au retour de la cathédrale. Toutes deux, le soir, avaient prolongé leur séance de musique, pour donner à Manuela le temps de s’endormir. Puis, tandis que Rosario continuait de jouer seule, Clara s’était glissée jusqu’à la chambre de son père pour y prendre la clef de la petite porte, apportée là comme chaque soir par Juanito. Elle avait été ouvrir cette porte, puis était

revenue chez Rosario, dont elle avait pris la place au piano, tandis que la jeune femme s'enfuyait par la sortie ainsi préparée... Après quoi, un peu après, Clara s'en allait refermer la porte et reporter la clef chez son père.

Don Ruiz avait écouté sans l'interrompre la jeune fille qui parlait, les yeux baissés, en frissonnant des pieds à la tête. Quand elle se tut, il lui demanda :

– Rien, dans les paroles de dona Hermosa, n'a pu vous faire soupçonner où elle comptait emmener dona Rosario ?

– Rien, señor.

– Vous pouvez vous retirer, maintenant.

Ainsi congédiée, Clara s'éloigna, tandis que don Ruiz allait s'asseoir sous les arcades et réfléchissait longuement. Puis il appela de nouveau Juanito et donna des ordres pour un prompt départ.

*

Une dizaine de jours plus tard, don Ruiz arrivait au village de la tribu du Bison... Il mit pied à terre, laissa son cheval aux mains d'un des guerriers qui l'entouraient avec déférence et se dirigea vers la hutte de l'Élan-Rapide.

Le sachem venait de commencer son repas, que lui servait sa femme, une Indienne encore jeune et assez jolie. Il accueillit don Ruiz sans surprise apparente, mais avec un éclair de joie dans ses yeux restés toujours aussi pénétrants qu'autrefois. Sur son invitation, le jeune hacendero s'assit près de lui et partagea son déjeuner, dans un silence coupé seulement par quelques phrases courtes, dénuées d'importance. Puis la femme s'éloigna et les deux hommes restèrent seuls, fumant leur pipe avec autant d'impassibilité que si l'un et l'autre n'avaient rien eu de grave à se communiquer.

Enfin, l'Élan-Rapide prit la parole, d'une voix grave, affectueuse :

– Mon fils le Grand-Aigle a quelque ennui, je le vois ?

– Mon père a bien deviné. Dona Rosario est

partie de nouveau avec la Panthère.

Et, brièvement, don Ruiz fit le récit de ce qui s'était passé.

L'Élan-Rapide l'écoutait avec une attention profonde... Il était au courant des faits qui s'étaient produits depuis le mariage de don Ruiz jusqu'à son arrivée à San-Luis, car le jeune homme, qui avait pour le chef comanche un attachement filial, les lui avait précédemment fait connaître dans les lettres qu'il lui écrivait de temps à autre. Quand l'hacendero eut terminé, l'Indien hocha la tête, réfléchit un moment et demanda :

– Mon fils n'avait donc pas fait surveiller cette femme et ses complices ?

– Le Castor-Franc les a suivis depuis leur départ de Paris jusqu'à Tolano, où ils se sont arrêtés chez Pedrito. Depuis lors, la piste était perdue...

– Comment, perdue ?

– Oui, le Castor n'a vu aucun d'eux sortir de la pulqueria, depuis quinze jours qu'il les guettait...

D'où il conclut qu'ils n'y sont plus.

– Que croit mon fils ?

– Qu'il existe, dans la demeure de Pedrito, une issue un peu éloignée, qui permet de déjouer les recherches, de briser les pistes. Souvenez-vous que c'est là aussi que nous perdîmes jadis celle de dona Hermosa et de Corpano.

– Oui... Le Grand-Aigle doit avoir bien deviné. Que pense-t-il faire maintenant ?

– D'abord, trouver le refuge de ces misérables.

– Je suis à la disposition de mon fils, dès qu'il le jugera utile.

– Je vous remercie, chef. Pour le moment, il me suffira d'avoir avec moi l'Antilope.

– Le chef sera joyeux du choix de mon fils le Grand-Aigle. Je vais le faire appeler.

Quelques instants plus tard, l'Antilope entra dans la hutte du sachem... Le jeune Indien, si habile chercheur de pistes, était devenu l'un des chefs renommés de la tribu, ainsi que le prouvaient les nombreuses queues de loup attachées à ses mocassins. Une forte amitié

l'unissait à don Ruiz, chez lequel il admirait la force, l'adresse supérieures, ce don de subtile observation qu'avait si bien cultivé l'Élan-Rapide, en son élève.

Dès qu'il connut ce que désirait l'hacendero, ses prunelles brillèrent de satisfaction, en dépit de son impassibilité indienne.

– Le Grand-Aigle sait qu'il peut compter sur son frère rouge. Je suis prêt à le suivre partout où il voudra.

– Nous partirons donc demain matin, dès que le soleil se lèvera.

– Bien... Mon frère veut-il que l'Antilope prenne son cheval ?

– Oui, car la distance est assez longue, d'ici à Tolano.

Quand l'Antilope eut quitté la hutte, don Ruiz dit au sachem :

– Mon père a sans doute compris que je veux chercher l'issue par laquelle on peut sortir de la pulqueria de Pedrito ?

Le sachem inclina affirmativement la tête.

Don Ruiz poursuivit :

– Cette issue doit se trouver dans les mines d'argent de Tolano, dont l'exploitation est presque complètement abandonnée aujourd'hui. C'est d'abord là que je la chercherai.

– Mon fils a raison... Et quand il aura trouvé la Panthère, qu'il prenne soin de bien la tuer, cette fois !

– N'ayez crainte, chef ! J'ai un grand compte à régler avec elle...

Entre ses dents, avec une sourde colère, don Ruiz ajouta :

– Et avec Rosario.

XV

La maigre lueur d'un « candil » fumeux éclairait vaguement les quatre personnes assises au milieu d'un petit carrefour auquel aboutissaient trois galeries de mines.

Il y avait là dona Hermosa, Trinidad, Rosario et don Manuel Ferrago. Tout en causant, ils achevaient leur repas, assez abondant et arrosé d'un vin que don Manuel déclarait excellent... Trinidad, boudeuse, ne se mêlait guère à la conversation. Elle jetait de fréquents coups d'œil, dépourvus de bienveillance, sur Rosario, envers qui le jeune Mexicain se montrait plus empressé qu'il ne plaisait sans doute à sa fiancée.

Elle répondit d'un ton maussade, à sa mère qui lui offrait des confitures :

– Non, merci. Un repas dans cette horrible mine m'enlève tout appétit.

– Pourquoi as-tu voulu nous accompagner ?...
Tu serais en ce moment bien tranquille à Mexico,
près de don Ramon.

– Je voulais goûter un peu des aventures, en
compagnie de Manuel.

Le jeune homme sourit aimablement.

– J’en suis charmé, chère Trinidad.

Elle riposta, d’un ton légèrement acerbe :

– Peut-être pas tant que cela !

Dona Hermosa intervint.

– Allons, ne cède pas à ta mauvaise humeur,
niña !... Je t’aurais volontiers laissée à la
pulqueria avec Oliva, si je n’avais craint que don
Ruiz, qui doit certainement en faire surveiller les
approches, ne découvre ta présence et ne cherche
à te prendre comme otage, pour m’obliger à lui
rendre Rosario en échange.

La jeune femme appuya sa main sur celle de
sa belle-mère, en disant d’une voix étouffée,
suppliante :

– Oh ! ne me laissez jamais reprendre par lui !

Que me ferait-il ? Sa nature doit être si violente !... Il est capable de me tuer !

Elle frissonna au souvenir des sombres regards de don Ruiz irrité.

Dona Hermosa pressa doucement les jolis doigts tremblants.

– Ne crains rien, chérie, je prends toutes les dispositions pour que tu sois libre bientôt... complètement délivrée d'un si odieux mari. Fais-moi confiance, mon enfant, et tu verras comment je saurai te faire heureuse, en te rendant la possession de l'héritage de tes pères, volé par don Pedro à ta mère.

Après un court silence, M^{me} de Chantelaure ajouta :

– Va te coucher, maintenant, Rosarita. Les émotions de ta fuite t'ont donné une petite mine pâle et fatiguée... Va te reposer, mignonne.

La jeune femme ne se fit pas prier et alla s'étendre sur des peaux d'ours et de bisons jetées sur le sol d'une des galeries.

Les trois autres personnes continuèrent à

causer de choses insignifiantes. Mais, insensiblement, elles baissèrent le ton... Et ce fut presque dans un murmure que Trinidad demanda :

– Quand Corpano pense-t-il tenter le coup ?

– Dès qu’il trouvera une occasion favorable. Ce n’est pas chose facile, d’avoir raison d’un adversaire comme don Ruiz. Il faut user de grande ruse... Mais vraiment, nous n’arriverons que par ce moyen à nous procurer le signe de la Lune. Un homme tel que celui-là ne consentira jamais à s’avouer vaincu, à nous livrer le trésor en échange de Rosario. Il luttera jusqu’au bout... et nous ne sommes pas certains du succès. Donc, le plus sûr est de le tenir en notre pouvoir et de lui enlever la lune d’or, s’il l’a sur lui, ou, sinon, de le torturer jusqu’à ce qu’il écrive le mot nécessaire pour que son mayordomo nous remette le signe... Après quoi, nous le ferons disparaître.

Don Manuel inclina la tête, d’un air approbateur... Quant à Trinidad, elle serrait les lèvres et ses yeux prenaient une singulière expression d’astuce mêlée de colère.

À ce moment, sortant d'une des galeries, une femme se glissa vers les causeurs... Dona Hermosa murmura :

– Voici Oliva.

La métisse s'approcha et se pencha vers sa maîtresse.

– Corpano vient de découvrir que don Ruiz est sur la bonne piste, et que demain peut-être il sera ici.

Tandis que Manuel et Trinidad ne pouvaient retenir un tressaillement à cette nouvelle, M^{me} de Chantelaure restait impassible. Elle demanda :

– Est-il seul ?

– Corpano le croit. Il y a bien les traces d'un Indien, mais elles ne se joignent jamais avec les siennes.

– N'importe, il faut se méfier. Mais en tout cas, s'ils ne sont que deux, la partie est belle pour nous... Que compte faire Corpano ?

– Il va se poster à l'entrée de la mine, dans un endroit où il ne peut être vu, et « laissera » don Ruiz au moment propice. Pedrito sera là pour

l'aider, au cas où l'hacendero serait accompagné.

– Très bien. Nous l'aurons ainsi en bon état... C'est une excellente nouvelle que tu m'annonces là, Oliva... Et Pedrito, que fait-il ? La constitution de sa troupe avance-t-elle ?

– Il ne lui manque plus que trois ou quatre hommes. En outre, il s'est définitivement assuré le concours de l'Oiseau-Noir, le chef apache dont il vous avait parlé, señora. Au cas où les amis de don Ruiz chercheraient à nous nuire au cours de notre voyage dans la sierra, cet homme, qui hait les Comanches, nous serait d'un grand secours.

– Parfait, parfait. Je vois que tout s'annonce admirablement, pour le bon succès de notre entreprise... Qu'en dites-vous, Manuel ?

– C'est aussi mon avis. Je crois que cette fois nous sommes près de toucher au but.

En se tournant vers sa fiancée, don Manuel ajouta d'un air gracieux :

– Nous pourrons donc nous unir bientôt, chère Trinidad, sans plus avoir souci des ennemis dont nous aurons enfin réussi à nous débarrasser.

Trinidad ne répondit pas. Elle se mit à bâiller, puis dit en esquissant le geste de se détirer :

– Si nous allions nous coucher ?... Je tombe de sommeil !

*

Ainsi que l'avait découvert Corpano, don Ruiz se trouvait bien aux alentours des mines.

L'Antilope et lui étaient arrivés là séparément, cherchant chacun de leur côté l'issue par où ils supposaient que dona Hermosa et ses complices pouvaient quitter la pulqueria. Don Ruiz l'avait découverte le premier, dans une partie de la mine abandonnée depuis de longues années. Du moins, il avait de fortes présomptions à ce sujet, par suite des indices, traces de pas et autres, relevés autour de ce point.

L'Antilope en avait été informé par un signal convenu... Il rejoignit quelques heures après don Ruiz, dans la forêt proche des mines, et, là, tous deux convinrent de l'exécution du plan combiné

par l'hacendero.

Dans la soirée du lendemain, ils se dirigèrent vers la mine, séparément encore. Don Ruiz avait dit à son compagnon :

– Mieux vaut diviser les risques. Nous ne savons ce qui nous attend là, et il est préférable que vous me suiviez à quelque distance, au cas où je serais attaqué brusquement, pour accourir à mon appel et tomber sur le dos de mes adversaires, qui me croiraient d'abord seul.

En conséquence de cette décision, il s'engagea dans le chemin encaissé, descendant en pente raide et abominablement raviné, qui menait à l'espace couvert d'herbes et parsemé de débris de rocs précédant l'entrée de la galerie de mine aux alentours de laquelle le jeune hacendero avait trouvé des traces intéressantes... Il avançait avec une apparente insouciance ; mais en réalité il était attentif au moindre bruit et scrutait la nuit, autour de lui, de ce regard qui ne laissait rien échapper, tandis que sa main tenait son fusil, une arme du dernier modèle rapportée de Paris, avec laquelle son extraordinaire adresse de tireur se jouait de

toutes les difficultés.

Au moment de traverser l'espace découvert, il s'arrêta, en songeant :

« Il sera plus prudent de passer là en rampant et d'aborder la galerie de façon détournée, au cas où quelqu'un surveillerait de ce côté. »

Cet arrêt lui fut fatal. Un léger bruit coupa l'air, et avant que don Ruiz eût pu jeter un cri d'appel, un lasso s'abattait sur ses épaules, lui enserrait le cou... Suffoqué, il s'écroula sur le sol, et sa tête frappa contre un roc...

Deux hommes, qui se tenaient sur l'un des hauts talus rocheux bordant le chemin, sautèrent près de lui et se penchèrent...

– Desserre-le, Corpano, dit l'un. Il faut l'amener vivant à dona Hermosa.

– Vivant... Hum !... Il est blessé, en tout cas. Vois, Pedrito...

Le sang coulait en effet de la tempe, le long du visage inanimé.

– C'est peut-être peu de chose... Emportons-le. Mais prenons auparavant nos précautions, car il

pourrait revenir à lui et c'est un homme d'une force, d'une adresse extraordinaires.

En un instant, Corpano ligota le prisonnier. Puis les deux hommes, ayant allumé une torche, le saisirent l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et s'enfoncèrent dans la galerie.

Après une marche de dix minutes à travers des boyaux de mine qui s'entre-croisaient, ils atteignirent le carrefour dans un coin duquel était étendu Manuel Ferrago, enveloppé d'une peau d'ours. Il ne dormait pas, car c'était son tour de veille jusqu'à deux heures du matin, après quoi dona Hermosa venait le remplacer. Il en était ainsi chaque nuit, une surprise de leurs ennemis n'étant pas absolument impossible.

Le jeune homme fut debout en une seconde et s'avança vers les deux hommes portant leur fardeau.

– Eh bien, vous l'avez ?

– Oui, señor... et sans peine, répondit Pedrito. Dona Hermosa sera contente.

Son compagnon et lui déposèrent le prisonnier

sur le sol... À ce moment dona Hermosa, qui ne dormait pas, sortit de la galerie où elle était étendue près de Trinidad et de Rosario. Elle s'approcha, de son allure glissante... Une joie triomphante apparut dans son regard, à la vue du corps immobile étendu à terre.

– Ah ! vous me l'amenez enfin, amigos ! La belle prise !... Mais il n'est pas mort, au moins ?

– Je ne crois pas, señora...

Corpano se pencha, écouta le cœur et dit en se relevant :

– Non, il vit.

– Très bien !... Nous allons voir d'abord s'il porte sur lui la clef du trésor. Je l'espère, car ce serait peut-être dur d'obtenir qu'il nous la livre volontairement. Mais nous y arriverions quand même, grâce aux petits moyens que possède Pedrito pour délier les langues les plus récalcitrantes.

Tout en parlant, dona Hermosa s'agenouillait sur le sol, défaisait les vêtements du blessé, plongeait sa main dans les poches...

Réveillées par les bruits de pas et par la lumière de la torche, Rosario et Trinidad apparaissaient au seuil de la galerie. M^{lle} Barral laissa échapper une sourde exclamation... Rosario, elle, s'avança vivement, juste à l'instant où dona Hermosa, avec un cri de triomphe, enlevait du cou de don Ruiz une chaîne à laquelle étaient attachées deux demi-lunes d'or serties de rubis.

Rosario eut une exclamation étouffée, un instinctif mouvement de recul, devant le grand corps immobile, aux yeux clos, sur lequel continuait de glisser lentement le filet de sang échappé de la tempe.

– Don Ruiz !

M^{me} de Chantelaure se releva, en attachant sur sa belle-fille un regard brillant d'allégresse.

– Oui, don Ruiz, qui est en notre pouvoir !... Et ceci !... tiens, c'est ton bien... c'est ce que don Pedro avait volé à ta mère, ce que don Ruiz détenait indûment : la lune d'or qui ouvre le temple où Octezuma cacha ses trésors.

Elle tendait à la jeune femme les précieux bijoux, dont les gemmes étincelaient merveilleusement sous la lueur des torches. Rosario les prit d'une main tremblante, jeta sur eux un regard... Puis elle le reporta vers la belle figure pâle, si impressionnante, sur laquelle se jouait le reflet rouge de la lumière.

Un frisson la secoua. Elle balbutia :

– Mais... il n'est pas mort ?

– Non, mon enfant. Il n'est même blessé que très légèrement. C'est la commotion qui lui a fait perdre connaissance.

Les paupières du blessé, à ce moment, remuèrent légèrement, puis se soulevèrent. Les yeux sombres apparurent, s'attachèrent une seconde sur dona Hermosa, puis se fixèrent sur Rosario, glissèrent jusqu'aux mains qui tenaient les étincelantes demi-lunes...

Et la jeune femme recula encore, en frissonnant de nouveau, devant ce regard de hautain, de farouche mépris.

Dona Hermosa dit avec une douceur ironique :

– Vous voyez, don Ruiz, qu’il eût été plus raisonnable de ne pas vous obstiner à nous poursuivre ? Maintenant, vous êtes notre prisonnier... À mon grand regret, vous le resterez quelque temps encore, jusqu’à ce que votre mise en liberté ne risque plus de nuire à nos petits projets.

Pas un mot ne sortit des lèvres dédaigneuses de don Ruiz. Entre ses liens, il était aussi altier, aussi impassible qu’en pleine liberté.

Dona Hermosa ordonna :

– Vous allez faire un pansement au prisonnier, Corpano, et vous le porterez où c’est convenu... Toi, Rosario, va te reposer, ma chérie...

Elle prenait, d’un geste caressant, le bras de la jeune femme toute pâle et frissonnante et l’entraînait vers la galerie au seuil de laquelle se tenait toujours Trinidad, dont les yeux ne quittaient pas le prisonnier.

Rosario dit d’un ton frémissant :

– Il faut qu’on le soigne bien, cousine Hermosa. Ce n’est pas une raison parce qu’il

s'est montré faux et mauvais... ni parce qu'il est le fils de don Pedro, pour le faire souffrir...

– Ne crains rien, ma belle chérie, nous ferons en sorte qu'il ne manque de rien. Mais il est nécessaire de le garder prisonnier jusqu'au moment où tu auras pris possession de ton bien, et où, les uns et les autres, nous tous serons mis à l'abri de sa vengeance.

Doucement, elle enleva des mains frémissantes de Rosario les demi-lunes, en disant :

– Donne-moi cela, que je le range précieusement, car c'est la clef de ton trésor, petite princesse des contes de fées... Puis allez vite dormir, mes mignonnes. Vous devez faire provision de forces, car après-demain nous commencerons notre expédition vers le temple de la Lune.

Avec un accent de triomphe et de défi, elle ajouta :

– Et cette fois, ce n'est pas don Pedro et don Ruiz qui nous empêcheront d'y parvenir !

XVI

Don Ruiz, après un sommaire pansement, avait été déposé dans une anfractuosité de galerie. Ses liens ne lui avaient pas été retirés. Trop serrés, ils lui entraient dans la chair et lui causaient une vive souffrance... Mais son énergique nature savait surmonter la douleur physique et, pas davantage, ne se laissait abattre par la gravité de la situation dans laquelle il se trouvait.

Un grand espoir lui restait, il est vrai. Au moment où il avait été « lassé » par Corpano, l'Antilope devait se trouver à une assez courte distance derrière lui. Un coude du chemin l'avait empêché de voir l'agression dont était victime son compagnon. Celui-ci, non plus, n'avait eu le temps de lancer un cri d'appel... Mais l'Indien, avec sa merveilleuse perspicacité, aurait vite fait de s'apercevoir qu'il s'était passé quelque chose

d'insolite. Aussitôt, il chercherait don Ruiz... et celui-ci, à l'avance, était persuadé qu'il le trouverait.

Mais serait-il encore vivant ?

Au moment où il reprenait connaissance, il avait fort bien eu conscience qu'on lui enlevait la chaîne à laquelle était attachée la lune d'or... Et en ouvrant les yeux, il l'avait vue dans les mains de Rosario. Or, puisque ses ennemis étaient maintenant en possession de l'objet qui devait être le but principal de sa capture, il y avait fort à penser qu'ils supprimeraient promptement un adversaire aussi gênant et aussi détesté.

Oui, peut-être en ce moment étaient-ils réunis en conseil pour décider de son sort...

Et il y avait là Rosario... Rosario !

Un spasme de fureur tordit le prisonnier entre ses liens. Ah ! cette jeune femme au merveilleux regard de candeur et de feu... cette jeune femme dont il avait eu la folie d'être presque amoureux... dont il s'était écarté parce qu'il comprenait que sa beauté avait trop d'attrait pour lui... cette Rosario

qui était, comme les autres, son ennemie acharnée, qui le détestait, qui lui avait, tout à l'heure, volé la lune d'or... comme il la haïssait, maintenant !

Oui, ces jolies petites mains, dont il avait secrètement admiré la finesse, la délicate blancheur, la vive souplesse, avaient commis l'acte odieux de voler l'homme blessé, ligoté, impuissant à se défendre.

Il rugit sourdement :

– Misérable... misérable !

Oui, plus qu'à aucun de ses ennemis, plus qu'à dona Hermosa elle-même, il en voulait à Rosario.

Il ne s'arrêtait pas à l'idée que la jeune femme avait été trompée par sa belle-mère, qu'elle était presque une enfant encore, dépourvue d'expérience, qu'elle n'avait eu, personnellement, jamais à se plaindre de dona Hermosa, et par contre ne connaissait guère les cousins de sa mère – toutes choses bien faites pour l'excuser. Non, don Ruiz, jeune lui-même, de nature entière et orgueilleuse, ignorait

l'indulgence... Et sa colère, son ressentiment presque sauvage contre Rosario s'augmentaient encore de toute la passion qu'elle lui avait inspirée... qu'il éprouvait encore pour elle et contre laquelle il s'insurgeait farouchement, pour la chasser à jamais.

Les heures passaient, interminables, dans les ténèbres silencieuses. Don Ruiz se demandait : « L'Antilope me trouvera-t-il ? Pour ne pas donner l'éveil, il ne pourra prendre de lumière... Et alors, dans une telle obscurité, dans ces galeries de mine qui se croisent et s'enchevêtrent, la piste sera impossible à suivre... »

Néanmoins, il ne se décourageait pas. Don Ruiz, tempérament de fer et âme d'une énergie peu commune, était de ces hommes que rien n'abat, qui font face à toutes les situations avec un magnifique sang-froid.

Tout à coup, son oreille au guet perçut comme un léger glissement... Oui, quelqu'un venait, marchant avec précaution...

Il pensa, avec un frémissement de joie :

« L'Antilope ! »

Puis, aussitôt, une autre idée surgit en lui :

« Peut-être vient-on me tuer ?... Il est possible qu'« ils » aient résolu cela, tout à l'heure... »

Le pas léger se rapprochait. L'oreille de don Ruiz, exercée à saisir les plus légers indices, perçut le frôlement d'une robe contre la paroi de la galerie.

« C'est une femme, pensa-t-il. Dona Hermosa ne veut peut-être pas céder à d'autres l'honneur de m'égorger... Ce ne serait pas pour m'étonner de la part d'un monstre tel que celui-là. »

Le pas s'arrêta, tout près de lui. Une voix très basse – une voix de femme – chuchota :

– Don Ruiz !

Sur le même ton, il demanda :

– Qui est là ?

– Trinidad Barral... Je viens vous délivrer...

Il retint avec peine une exclamation de surprise.

– Trinidad Barral ? Vous, la fille de dona

Hermosa, vous feriez cela ?

– Oui, parce que je ne veux pas que vous mourriez !

La voix, sans quitter son accent bas, chuchotant, prenait une intonation passionnée que saisit fort bien don Ruiz.

– En ce cas, veuillez couper mes liens. C’est tout ce que je vous demande, car je m’en tirerai bien, une fois que j’aurai bras et jambes libres.

– J’ai un couteau... Ce sera un peu long, dans cette obscurité, mais j’espère y arriver quand même.

– Oui, si vous aviez pu avoir de la lumière...

– J’ai apporté deux torches. Mais nous ne pourrons les allumer qu’une fois hors de cette galerie, car j’aurais peur que leur reflet soit aperçu du carrefour dans lequel veillent en ce moment ma mère et Corpano.

– Eh bien, essayez de m’enlever ces liens, dona Trinidad...

Ce fut assez long, comme l’avait dit la jeune fille. Elle était obligée de tâtonner pour trouver

les cordes, et de les couper avec des grandes précautions, car elles s'enfonçaient dans la chair gonflée du prisonnier. Parfois, sa voix demandait avec une intonation d'inquiétude caressante :

– Je ne vous fais pas trop mal ?

– Non, non ! Allez, allez, sans crainte !... Coupez la chair, s'il le faut. Mais que je sois libre, le plus vite possible !

Enfin, il put se redresser, se mettre debout, avec l'aide de Trinidad. Pendant un moment, il demeura appuyé au mur, attendant que la circulation se rétablisse. Puis il fit quelques pas et déclara :

– Maintenant, je peux marcher.

– Alors, venez... Je vais vous mettre dans le bon chemin.

Elle lui prit la main et il se laissa guider pendant une centaine de mètres... Alors, Trinidad s'arrêta.

– Maintenant, la lumière n'est pas à craindre, car nous nous trouvons dans une galerie plus éloignée.

Les torches furent promptement allumées. Sous leur rouge clarté apparurent le mince visage très blanc, les yeux clairs au regard de caresse féline, que rencontrait le sombre et pénétrant regard du jeune hacendero.

Trinidad étendit la main.

– Voici la galerie que vous devez prendre. Elle aboutit à celle qui vous mènera hors de la mine... Là, vous serez sauvé, car personne ne veille au dehors.

– Alors, adieu, dona Trinidad... et merci.

Il lui tendit la main. Elle la prit, la retint quelques instants entre ses doigts frémissants et dit avec une intonation ardente dans la voix :

– Je n'ai pas pu vous rendre la lune d'or, mais je souhaite que vous la repreniez à qui la détient indûment, don Ruiz !... car, moi, je crois que c'est vous qui en êtes le légitime propriétaire.

Pendant quelques secondes, le regard de l'hacendero se plongea dans celui de la jeune fille... Puis don Ruiz demanda, de son accent impératif :

– Qui me l’a enlevée ?

Sans une hésitation, Trinidad répondit :

– C’est Rosario.

– Et s’il était en votre pouvoir de me la rendre, vous le feriez ?

– Oh ! certes ! Mais, hélas ! ma mère la gardera trop bien.

– Il m’importe, vous pourrez peut-être m’être utile quelque jour. En ce cas, puis-je compter sur vous ?

– Oui... Oh ! oui !

– Eh bien, je vous dis au revoir. Quand j’aurai besoin de vous, je trouverai le moyen de vous le faire connaître... Mais ne va-t-on s’apercevoir de rien ? Ne se doutera-t-on pas que c’est vous qui m’avez fait fuir ?

Elle secoua la tête.

– Non, j’ai pris mes précautions. Personne n’aura l’idée de me suspecter... Mais quand même je serais heureuse de courir quelque risque pour vous sauver.

L'aveu contenu dans ces paroles était complété de façon éloquente par le regard câlinement amoureux.

Un ironique sourire glissa entre les lèvres de don Ruiz.

– Je vous en suis très obligé, señorita. Merci encore... et retournez vite, car quoi que vous en disiez, je me méfie beaucoup de la perspicacité de dona Hermosa.

Il s'enfonça dans la galerie et, ayant suivi les indications données par Trinidad, il se trouva bientôt à la sortie de la mine.

Alors il s'arrêta, éteignit sa torche et imita le cri de l'oiseau-moqueur.

Un autre cri semblable lui répondit aussitôt... Et un Indien surgit près de lui, dans la blafarde clarté de l'aube.

L'Antilope demanda :

– Mon frère le Grand-Aigle était prisonnier ?

– Oui... Mais partons promptement d'ici, chef ; je vous expliquerai tout plus tard.

– Bien. Mais je vais chercher le fusil de mon frère.

– Mon fusil ?

– Oui, je l’ai trouvé pendant que je suivais la piste des gens qui emportaient le Grand-Aigle. Sans doute, gênés par leur fardeau, ils l’ont déposé là pour venir le reprendre plus tard.

– Tant mieux ! J’aurais été fâché de le leur laisser.

L’Indien se dirigea vers une infractuosit  d’où il sortit l’arme que prit don Ruiz avec une visible satisfaction. Puis les deux hommes s’éloignèrent, dans le morne silence du jour naissant.

*

Rosario, cette nuit-là, n’avait pu trouver un moment de sommeil, dans la galerie où Trinidad et elle couchaient enveloppées de chaudes fourrures. La vision du pôle visage d’homme, sur lequel glissait ce filet de sang... et surtout le souvenir de ce regard farouche, plein de mépris,

hantaient continuellement son esprit déjà surexcité par les événements qui, voilà plus de deux mois, avaient tellement changé sa jeune vie, si calme auparavant. Depuis qu'elle avait tenu entre ses mains les précieux objets, enlevés à cet homme impuissant, désarmé, ligoté, une lancinante angoisse ne la quittait plus. Elle essayait de se répéter : « C'était notre droit... il est notre adversaire, et ces bijoux ont été volés par son père à maman... » Mais rien ne chassait l'étrange, la douloureuse anxiété... rien ne pouvait éloigner le souvenir de ce regard, dont la terrible éloquence l'avait fait reculer en frissonnant.

Et voici qu'elle s'en rappelait un autre – celui qu'il avait eu quand, ayant mis à son doigt la bague de fiançailles, il avait attaché sur elle ses yeux superbes qu'éclairait à cet instant une si vive lueur, dont elle avait été un moment troublée...

Puis encore, dans le chemin de la forêt, le jour de leur mariage, ce baiser qui avait effleuré ses paupières... et la voix impérative, mais non plus

dure, qui avait déclaré :

– Vous dites bien, Rosarita. Jamais vous n’aurez rien à craindre, tant que je serai près de vous.

Une joie, un peu craintive encore, avait alors pénétré en elle... Et puis, peu après... oh ! si tôt après dona Hermosa était venue, lui apportant la terrible révélation qui l’obligeait de fuir don Ruiz, le fils du meurtrier de ses parents, et lui-même si indigne d’elle, avait dit M^{me} de Chantelaure.

Un long frémissement agita Rosario. Un peu de fièvre faisait battre ses artères et alourdisait péniblement son cerveau. Dans l’obscurité de cette galerie, elle avait presque peur, cette nuit... Des bruits légers, des frôlements se faisaient entendre. Des insectes, des rongeurs habitant la mine déserte se livraient sans doute à leurs ébats nocturnes...

À un moment, Rosario, dont l’ouïe s’affinait extrêmement dans cet état de veille, crut nettement percevoir un bruit de pas glissant lentement sur le sol.

Elle se redressa un peu, l'oreille tendue... Mais elle n'entendit plus rien.

Pendant un long moment, elle écouta encore, prête, au moindre bruit suspect, à réveiller Trinidad couchée à quelques mètres d'elle.

Mais le silence n'était plus troublé que par le grignotement de quelque rat, là-bas, dans la profondeur de la galerie.

C'était un de ces animaux, vraisemblablement, dont Rosario avait entendu les pas menus, tout à l'heure.

Aussi ne chercha-t-elle pas d'autre explication quand, un peu plus tard, elle perçut à nouveau le même bruit léger, le même glissement, sur le sol rocheux.

Mais elle eut un frisson de crainte et de dégoût, en songeant : « Je voudrais bien que nous partions au plus tôt de cet endroit, car j'ai horreur de ces affreuses bêtes !... Et pourtant, dona Hermosa, blessée, malade, a dû rester ici près de deux mois, autrefois, pour échapper aux recherches de don Pedro et des Indiens ses amis.

Quels pénibles moments elle a dû passer ! »

Mais maintenant que M^{me} de Chantelaure était en possession du « signe de la Lune », elle ne demeurerait vraisemblablement pas davantage en ce lieu. Ainsi qu'elle l'avait dit à sa belle-fille, tous – don Manuel, Trinidad, Rosario et, naturellement, le fidèle Corpano – partiraient pour la conquête du trésor d'Octezuma, rendue maintenant presque facile, en dépit des difficultés du chemin, puisque la clef en était entre leurs mains.

Pendant ce temps, don Ruiz demeurait prisonnier, sous la garde de Pedrito, et au retour des voyageurs, quand ceux-ci se seraient mis à l'abri de sa vengeance, on lui rendrait la liberté.

De nouveau, Rosario reportait sa pensée un peu anxieuse vers le blessé, qui gisait en un coin de ces galeries. Corpano l'avait-il bien pansé ? Ne lui avait-on pas trop serré ses liens ?... Il faudrait que dona Hermosa recommandât bien à Pedrito de le traiter convenablement, de ne le laisser manquer de rien...

Pedrito... Elle éprouvait une véritable

répulsion pour cet homme à la physionomie sournoise et rusée, en qui pourtant M^{me} de Chantelaure paraissait avoir une grande confiance. Ce lui serait désagréable de partir en laissant don Ruiz sous sa garde.

Ainsi, dans cette agitation intérieure, dans ces inquiètes pensées, coulaient les heures de la nuit... Et Rosario, enfin, tomba dans une sorte de somnolence, jusqu'au moment où une exclamation de rage vint l'éveiller en sursaut.

Elle vit, à la lueur d'une torche que tenait Corpano, dona Hermosa debout, frémissante, pâle de colère et répétant sourdement :

– Il s'est enfui !... Il s'est enfui !... Vous en êtes sûr ?

– Eh oui, señora ! Ses liens, coupés, sont par terre... Mais pas moyen de trouver une trace, un indice quelconque, sur ce sol où rien ne marque.

Trinidad, réveillée comme Rosario, se soulevait sur le coude, en tournant vers M^{me} de Chantelaure et Corpano sa tête blonde ébouriffée. Elle demanda :

– Qu’y a-t-il, maman ?

– Don Ruiz s’est enfui ! Quelqu’un est venu lui trancher ses liens...

– Don Ruiz s’est enfui ?

En répétant ces paroles d’une voix tremblante, Rosario sentait comme un étrange soulagement dans son âme inquiète.

Trinidad, elle, s’exclamait :

– Comment ?... Que dis-tu là, maman ? Qui donc aurait pu ?...

– Il avait certainement un complice au dehors... Sans doute cet Indien dont Corpano a vu les traces, en ces derniers jours, dans les alentours de la mine. Tous deux paraissaient ne jamais se rejoindre... Et nous avons commis la faute de ne pas tabler sur cet autre ennemi... Toutefois, je ne comprends pas, Corpano, comment cet homme a pu retrouver le prisonnier dans la nuit de ces galeries, où, ainsi que vous le dites, une piste est à peu près impossible à suivre !

Corpano hocha la tête.

– Ce qui est impossible pour nous ne l’est pas

pour certains Indiens extraordinairement doués... Enfin, le fait est là : don Ruiz a disparu... et comme personne de nous ne peut en être accusé, il faut bien penser qu'un de ses amis a pu arriver jusqu'à lui.

– Évidemment, appuya don Manuel qui apparaissait à l'entrée de la galerie. Mais c'est une terrible affaire pour nous ! Don Ruiz libre, nous serons constamment menacés dans notre expédition... Car, naturellement, il ne doutera pas un instant que nous nous empressions d'utiliser la lune d'or.

Déjà, dona Hermosa avait repris entière possession d'elle-même. Cette femme était une forte joueuse, qui ne se laissait pas facilement abattre. Elle dit résolument :

– Corpano, allez vite trouver Pedrito. Il faut que l'Oiseau-Noir soit prêt à nous rejoindre sur la route de la sierra le plus tôt possible. Quant à nous, dès aujourd'hui nous partirons d'ici, avec les peones déjà engagés. Nous ne devons pas perdre un moment, pour tâcher de devancer don Ruiz, qui va naturellement former une troupe et

nous poursuivre aussitôt.

– Oui, car il a toutes les tribus comanches à sa disposition, dit Corpano. C’est une rude partie que nous allons jouer là, señora... Et elle se présentait si bien, hier soir !

Dona Hermosa crispa les lèvres, tandis qu’une lueur de rage passait dans ses prunelles.

– En effet, ce sera dur !... Mais je pense que personne d’entre vous ne songe à reculer ?

Son regard, tour à tour, se posait sur Corpano, sur don Manuel, Trinidad et Rosario.

Corpano déclara farouchement :

– J’ai toujours ma vengeance sur le cœur, moi.

Don Manuel dit, avec un accent de haine tranquille :

– J’ai aussi une assez longue dent contre les Sorrès... Je vous suivrai jusqu’au bout, dona Hermosa. Mais je crois qu’en présence des dangers prévus, il serait préférable que Trinidad et dona Rosario demeurent chez Pedrito, sous la garde d’Oliva.

Trinidad protesta, d'un ton décidé :

– Pas du tout, je veux partager vos dangers. D'ailleurs, je suis comme ma mère, les aventures périlleuses m'attirent... Et toi, Rosario ?

La jeune femme secoua la tête.

– Je n'ai pas beaucoup ce goût-là... et j'avoue que s'il m'était possible de demeurer...

Dona Hermosa l'interrompt, d'un ton de grave douceur.

– Je voudrais bien, moi aussi, pouvoir te laisser en sécurité chez Pedrito, ma chère enfant !... Mais ces richesses que nous allons chercher t'appartiennent. Il est donc nécessaire que tu sois là, pour en prendre possession. En outre, je trouverais plus dangereux encore de te laisser derrière moi, exposée à un coup de main de don Ruiz et de ses partisans. Le péril sera moindre parmi nous. Avec les guerriers de l'Oiseau-Noir, et les peones bien armés, nous aurons de quoi résister victorieusement aux attaques éventuelles... Mais toi, Trinidad, je ne vois aucunement l'utilité de ta présence...

Trinidad répliqua d'un ton décidé :

– Je ne veux pas quitter mon fiancé, maman.

Manuel glissa vers elle un regard d'hypocrite câlinerie.

– Vous m'en voyez délicieusement flatté, chère Trinidad ! Mais la prudence...

Elle l'interrompit :

– Je me moque de la prudence ! J'ai une envie folle de faire ce voyage, et si tu m'en empêchais, maman, je partirais quand même, je vous rejoindrais en route, un beau jour.

Dona Hermosa leva les épaules en dissimulant sa contrariété.

– Je t'emmènerai alors... Don Manuel, Corpano, j'ai quelques instructions à vous donner...

Ils s'éloignèrent vers le carrefour... Et Rosario, l'âme singulièrement allégée, laissa retomber sa tête sur la fourrure, en songeant : « Ce que j'ai entendu cette nuit, c'était peut-être les pas de celui qui venait le délivrer. »

Quand elle fut hors de portée des oreilles de sa belle-fille, dona Hermosa dit au jeune Ferrago, d'un ton mécontent :

– Quelle idée avez-vous eue, Manuel, d'insinuer que dona Rosario devrait demeurer chez Pedrito, à cause des périls que nous allons courir ? Vous savez pourtant bien qu'elle « doit » nous accompagner ?

Don Manuel dit d'un ton contrit :

– Il est vrai, j'ai commis une maladresse, chère dona Hermosa ! Je pensais à préserver Trinidad et j'ai cru devoir nommer avec elle sa cousine, pour ne pas donner l'éveil à celle-ci... Mais c'était une sottise, je le reconnais volontiers. Si Trinidad avait voulu demeurer, il suffisait qu'au dernier moment elle simulât une maladie...

M^{me} de Chantelaure n'était sans doute pas dupe des explications de son futur gendre, comme le donnait à penser le regard soupçonneux qu'elle glissait vers lui. Toutefois, elle n'insista pas et dit en s'adressant à Corpano :

– Prévenez Oliva qu'elle vienne me parler immédiatement. Vous, armez les peones, faites charger les approvisionnements sur les mules... Et que Pedrito ne perde pas une minute pour avertir l'Oiseau-Noir que l'heure est venue de marcher.

– Oui, señora, ce sera fait. Le temps presse, en effet. Je crains que don Ruiz nous rejoigne très promptement... et avec tous les Comanches qu'il voudra.

Dona Hermosa répliqua brièvement :

– Nous verrons.

Après un court silence, elle ajouta, une flamme luisant dans ses yeux noirs :

– Entre nous, ce sera la dernière lutte... la lutte à mort. Il faut que nous soyons vainqueurs, Corpano, don Manuel... il le faut !

XVII

Depuis deux jours, la caravane de dona Hermosa voyageait dans la sierra.

Elle avait campé ce soir au pied d'un énorme rocher calciné par le soleil, et devenu couleur d'ocre. Une tente était dressée pour dona Hermosa, Rosario et Trinidad. Don Manuel, Corpano et les peones s'étaient installés, à leur gré, dans les anfractuosités voisines... Enfin, à une courte distance, campaient les deux cents hommes de l'Oiseau-Noir, le chef apache.

Jusqu'ici, aucun indice ne laissait supposer une menace de la part de don Ruiz. L'expédition semblait entourée d'une sécurité complète et s'exécutait dans les meilleures conditions possibles... Mais les complices n'étaient pas rassurés pour cela. Ils savaient avoir affaire à un adversaire d'une habileté, d'une intelligence supérieures, et qui disposait à son gré du

concours des troupes comanches. L'Oiseau-Noir l'avait formellement déclaré à ses alliés :

– Le Grand-Aigle est le fils adoptif de l'Élan-Rapide, et tous les Comanches ont pour lui une profonde admiration, car il est un puissant guerrier, le plus habile cavalier, le plus adroit tireur que l'on connaisse. Dès qu'il le voudra, il aura sous ses ordres autant de ses frères rouges qu'il le jugera bon et il les mènera contre la troupe de la Panthère.

Le chef apache, instinctivement, comme autrefois l'Élan-Rapide, avait donné à dona Hermosa ce surnom qui lui convenait si bien.

Quelles que fussent ses inquiétudes, M^{me} de Chantelaure les dissimulait à Rosario, qu'elle entourait de soins, d'attentions – un peu trop même, car la jeune femme commençait à sentir la fausse note. Pendant quelque temps, elle avait pu se laisser abuser par l'habile femme ; mais sa nature loyale, sa fine intelligence ne pouvaient demeurer longtemps en contact avec tant de fausseté sans en percevoir peu à peu quelque indice.

Néanmoins, elle ne doutait pas encore des assertions de sa belle-mère. Toute sa croyance dans la culpabilité de don Pedro restait intacte, et, de même, elle conservait la plus violente prévention contre don Ruiz.

Sa grande crainte était toujours de retomber entre ses mains. Aussi, de temps à autre, demandait-elle anxieusement à dona Hermosa :

– Il n’y a toujours aucune menace à l’horizon ?

– Rien, chère enfant... Qui sait ! don Ruiz a peut-être renoncé à la lutte !

Mais la jeune femme secouait la tête... Non, cet homme devait être trop orgueilleux, trop obstiné dans ses volontés pour demeurer sur un échec. Il irait certainement jusqu’au bout, elle en était persuadée.

– En ce cas, nous avons de quoi le recevoir et lui répondre victorieusement, répliquait dona Hermosa. Ne crains rien, ma mignonne, et jouis bien de ce voyage qui est jusqu’ici, vraiment, fort agréable.

Mais la rude et sauvage beauté de la sierra, qui en d'autre temps eût si fort intéressé Rosario, la laissait en ce moment à peu près indifférente. Presque constamment, et surtout à mesure que l'on avançait vers le but, la jeune femme était opprimée par une sorte d'angoisse, dont elle ne définissait pas la nature et à laquelle il lui était impossible de se soustraire... Elle n'en faisait part à personne, car elle conservait instinctivement à l'égard de dona Hermosa cette sorte de réserve qui déjà, quand elle était enfant, existait chez elle envers sa belle-mère. Quant à Trinidad, de moins en moins, elle lui inspirait de sympathie.

La fille possédait-elle une moindre habileté que la mère pour voiler la fausseté de sa nature ? Ou bien Rosario avait-elle l'instinct de la haine qui grandissait dans le cœur de sa cousine contre elle, coupable d'être un objet d'admiration non seulement pour don Manuel, mais encore pour tous les hommes de l'escorte, et pour les Indiens qui l'appelaient poétiquement « la Rose-des-Bois » ?

Toujours est-il que la jeune femme, tout en se

le reprochant, n'aimait pas Trinidad... Mais, bien plus encore, la présence de Manuel Ferrago lui était désagréable.

Il lui faisait une cour sournoise dont, tout d'abord, elle ne s'était pas méfiée. Mais sa nature droite et noble avait très vite saisi la note dangereuse, sous l'amabilité câline du jeune Mexicain. Elle se montrait donc à son égard très froide – de plus en plus froide. Néanmoins don Manuel, dès qu'il savait n'être pas aperçu de dona Hermosa et de Trinidad, ne manquait pas une occasion de lui adresser des regards dont l'admiration douceuse laissait Rosario insensible ou, plutôt, lui déplaisait chaque jour davantage.

À vrai dire, toute la suite de dona Hermosa lui inspirait, plus ou moins, de l'antipathie et de la crainte. La plupart des peones avaient des têtes peu rassurantes, les Indiens l'effrayaient, et surtout leur chef, l'Oiseau-Noir, homme jeune encore, à la physionomie basse et cruelle... Le seul être pour qui elle éprouvait moins d'éloignement était Corpano. En dépit de sa mine

froide et morose, elle le considérait avec compassion, en pensant au malheur de cet homme qui n'avait pu se consoler de la mort de son fils, tué par ordre de don Pedro... Et cette compassion, elle la lui exprima, un jour qu'au passage, tandis qu'il la saluait, elle rencontra son regard intéressé, un peu moins morne et moins fermé qu'il ne l'était à l'ordinaire.

Il répondit sourdement :

– Ah ! oui, j'ai souffert, señora ! Juan était mon unique enfant... un garçon intelligent, habile... un peu trop aventureux seulement. Voilà pourquoi il était entré dans la guérilla de don Pedro, dont il était vite devenu l'un des meilleurs soldats. Puis, un jour, il fut accusé d'avoir révélé une des retraites du Jaguar au colonel Ferrago, qui commandait les troupes du gouvernement envoyées contre le terrible chef de partisans... En dépit de ses protestations d'innocence, il fut condamné à mort et exécuté sur l'heure.

Rosario eut un frisson d'horreur et de pitié.

– C'est affreux ! Je comprends que vous n'avez pu vous consoler !... Ainsi donc, c'était un

homme si cruel, si implacable, ce don Pedro ?

– Certes oui, señora ! Un homme abominable !

Et l'ex-arriero serra les poings, tandis que son regard luisait de colère et de ressentiment.

Quelques jours plus tard, Rosario, à qui sa belle-mère avait appris que Corpano s'était trouvé au service de son grand-père, précisément à l'époque où celui-ci fut assassiné, interrogea à ce sujet le Mexicain.

– Comment, si l'on soupçonnait don Pedro, ne fut-il pas inquiété ?

– C'est qu'on n'avait pas de preuves formelles contre lui, señora.

– Cependant, ma grand-mère...

– Dona Carmen était assurée de la culpabilité de don Pedro... et moi aussi.

Ces derniers mots passèrent avec une hésitation légère sur les lèvres de Corpano.

– Que pouvait-il y avoir entre mon grand-père et lui ?... En avez-vous idée ?

– Non, señora, pas du tout... Mais je savais

que don Luis avait eu dans sa jeunesse d'assez graves démêlés avec don Pedro de Sorrès.

Là-dessus Corpano, qui semblait peu désireux de continuer la conversation, s'éloigna sous un prétexte quelconque.

Ce court entretien avait eu lieu précisément le jour où la caravane installait son campement au pied de ce rocher aux teintes d'ocre, à peu près à égale distance entre le dangereux passage où, autrefois, avaient failli périr les Ferrago et le grand « teocalli », objet des études du vieux savant, oncle de don Manuel.

Cette fois, aucun ouragan n'avait assailli les voyageurs, que leurs mules avaient portés sans encombre jusqu'au-delà de la périlleuse corniche. Bientôt, ainsi que l'expliquait don Manuel à Rosario, pendant le repas du soir, ils atteindraient le vieux temple aztèque.

– Mon oncle a écrit un ouvrage à son sujet, ajouta-t-il. Vous le lirez peut-être avec plaisir, dona Rosario, quand nous serons de retour ?

Elle répondit avec une politesse froide :

– Sans doute, señor.

Ayant laissé voir, au début de l'expédition, qu'elle s'intéressait vivement à l'histoire de l'ancien Mexique, la jeune femme avait dû subir plus d'une fois l'érudition de Manuel, fort documenté à ce sujet. Elle n'en aurait eu d'ailleurs que du plaisir, sans l'antipathie éprouvée à l'égard du jeune Ferrago et la gêne que lui causait son attention trop marquée.

Dona Hermosa, ce soir, semblait songeuse et ne parlait guère. Trinidad avait, disait-elle, un fort mal de tête... À peine le repas fini, elle se leva en déclarant :

– Je vais marcher un peu aux alentours. Cela me fera peut-être quelque bien.

Dona Hermosa recommanda :

– Ne t'éloigne pas trop, surtout !

– Non, non, maman, ne crains rien.

Elle sortit du campement et s'engagea dans un chemin raboteux, qui descendait en pente assez raide entre deux rangées de blocs tombés des escarpements de la sierra, au temps de quelque

lointain cataclysme... Un grand pli barrait le front de la jeune fille. Le mal de tête n'était qu'un prétexte pour dérober sous le silence la colère dont elle était possédée contre don Manuel et Rosario. Car l'admiration de son fiancé pour la jeune femme et ses avances sournoises ne passaient pas inaperçues pour elle, non plus que pour sa mère. Elle en était blessée beaucoup plus dans sa vanité que dans son cœur. En effet, elle n'avait pas d'amour pour Manuel – et elle se doutait bien que lui, de son côté, ne songeait à l'épouser que par intérêt... Dona Hermosa avait arrangé ce mariage, afin de se faire des Ferrago de sûrs alliés, par l'appât de la colossale fortune contenue dans le temple de la Lune. Mais que ces richesses ne pussent être atteintes, les tendres paroles et les chaleureuses déclarations de Manuel se changeraient aussitôt en dédain et en indifférence.

Trinidad ne se faisait donc pas d'illusions sur les sentiments de son fiancé. Mais son amour-propre supportait difficilement de le voir occupé d'une autre femme et surtout de Rosario, dont la beauté, le charme lui inspiraient une jalousie

grandissante.

« Un de ces jours, pensait-elle, je le lui dirai carrément... Non, pourtant, ce n'est pas le moment, car nous avons encore besoin de lui. Mais après... qu'il prenne garde ! »

En ce moment la blonde jeune fille, dont le regard savait se faire très suavement doux, avait une physionomie qui aurait certainement fait réfléchir don Manuel sur les agréments de leur futur ménage.

Elle s'en allait ainsi, le cerveau occupé de ces pensées rageuses et vindicatives, quand tout à coup elle sursauta et s'immobilisa, un cri prêt à jaillir de ses lèvres...

Dans une fissure du roc s'encastrait la tête d'un Indien. En une mimique significative, cet homme recommandait à Trinidad le silence. Puis il dit rapidement, dans un excellent espagnol :

– Le Grand-Aigle a besoin de parler à ma sœur. Veut-elle venir demain soir jusqu'à lui ?

La jeune fille n'ignorait pas que c'était là le surnom donné par les Indiens à don Ruiz de

Sorrès.

Elle tressaillit de saisissement et resta un moment sans parole. Puis elle balbutia :

– Demain soir ? Mais je ne puis pas !... Je ne puis sortir de la tente sans qu'on s'en aperçoive...

– Ma sœur croit-elle ne pas y parvenir ? Qu'elle y pense. Je serai vers minuit tout près de la tente. Si ma sœur peut en sortir, je lui prendrai la main et je la guiderai dans la nuit, jusqu'au lieu où l'attendra le Grand-Aigle.

Sur ces mots, la tête de l'Indien disparut... Aucun bruit, aucun frôlement ne décelèrent sa retraite. Et Trinidad se retrouva seule, stupéfaite, se demandant si elle ne venait pas de rêver.

Au bout d'un moment, elle reprit le chemin du retour. Elle songeait, le visage tendu, les yeux brillants sous les paupières mi-closes... Et, peu à peu, un sourire entrouvrit les fines lèvres roses...

*

Sous la tente, les trois femmes étaient couchées dans leurs hamacs et dormaient – deux d’entre elles du moins.

Car Trinidad avait les yeux grands ouverts. Penchée, l’oreille au guet, elle écoutait la respiration calme, régulière de sa mère et de sa cousine...

Puis, lentement, doucement, elle se dégagea de la fourrure qui l’enveloppait et se glissa hors du hamac.

Oui, elle était bien la digne fille de dona Hermosa, la créature aux souplesses de félin qui, sans le moindre bruit, rampait vers le fond de la tente, soulevait la toile et disparaissait au dehors.

Les ténèbres étaient complètes et Trinidad se demandait comment l’Indien pourrait la découvrir... Cependant, deux minutes s’étaient à peine écoulées qu’elle sentit sa main saisie par une autre main, tandis qu’une voix chuchotait :

– Que ma sœur vienne.

Elle obéit, non sans une assez vive appréhension. Mais tous les raisonnements

étaient submergés, chez elle, par la perspective de revoir celui dont elle était si violemment éprise, et de lui rendre quelque service encore ignoré d'elle, mais qui ne pouvait manquer de lui gagner les bonnes grâces de don Ruiz.

Tout un plan déjà se dressait dans l'esprit fertile et peu scrupuleux de Trinidad. Elle se ferait aimer du jeune hacendero, elle lui montrerait Rosario sous les plus noires couleurs, si bien que plus tard don Ruiz, obtenant l'annulation de son mariage, épouserait celle qui lui avait sauvé la vie, en le faisant échapper à la vengeance de ses ennemis, celle qui, de tout son pouvoir, allait s'efforcer encore de lui être utile.

Pas un instant, la jeune fille n'avait une hésitation devant la perspective de trahir sa mère et son fiancé. Le manque de sens moral, dont dona Hermosa lui avait donné de trop parfaits exemples, était complet chez elle.

Elle s'en allait donc, à travers la nuit, conduite par l'Indien, qui marchait dans ces ténèbres sans une hésitation. Ils suivaient une route difficile, pourtant, comme Trinidad s'en rendait compte

aux aspérités du sol. Mais elle avançait néanmoins avec assez de rapidité, grâce à l'aide de son compagnon... La route montait fortement. Puis la jeune fille sentit qu'elle entrait dans un lieu clos... Elle entendit un très léger bruit de déclic. Derrière l'Indien, elle descendit un escalier, longea un couloir étroit, ainsi qu'elle put s'en rendre compte en tâtant les parois rocheuses au passage. D'ailleurs, une lueur encore vague se reflétait jusqu'ici et s'augmentait à mesure que Trinidad et son guide avançaient.

Le couloir aboutissait à une grande salle rocheuse, dont une partie seulement était éclairée par deux torches fichées dans des crampons de fer. Leur rouge lumière éclairait des dalles de pierre noire, sur lesquelles se trouvaient étendus des corps momifiés parés de bijoux d'or et d'argent.

Trinidad, à ce spectacle macabre, eut un mouvement de recul, en étouffant une exclamation d'effroi... Mais une voix nette et impérative s'éleva, disant :

– Vous n'avez rien à craindre, dona Trinidad.

Sortant de la zone d'ombre, deux hommes s'avançaient. L'un était don Ruiz, l'autre un Indien âgé, de noble stature, peint en guerre et portant tous les signes distinctifs du grand chef.

Trinidad balbutia :

– Je n'ai pas peur, don Ruiz, puisque vous êtes là.

Il s'arrêtait à quelques pas d'elle et, appuyant au sol la crosse de son fusil, posait les mains sur le canon, en attachant sur la jeune fille son regard froidement dominateur.

– Vous avez raison, car, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre de nous... tant que vous ne nous trahirez pas.

Elle dit avec d'ardentes vibrations dans la voix :

– Je ne vous trahirai jamais !... Votre cause est juste et je veux la servir de tout mon pouvoir.

– Bien. Vous allez donc me faire connaître exactement les desseins de dona Hermosa, pour la suite de cette expédition... et principalement ce qu'elle médite au sujet de votre cousine Rosario.

Trinidad eut un tressaillement de joie...
« Votre cousine Rosario... » Cette façon de parler signifiait clairement que, déjà, don Ruiz rejetait loin de lui celle dont il avait voulu faire sa femme.

Elle répondit sans hésiter :

– Oui, je vous dirai ce que je sais. Mais ma mère ne me fait pas connaître toutes ses pensées, tous ses desseins.

– Apprenez-moi toujours ce que vous connaissez, dona Trinidad... La troupe doit-elle camper demain près du grand teocalli ?

– Non. Ma mère a de la méfiance contre ce lieu où, jadis, le comte de Chantelaure fut enlevé de façon mystérieuse. Elle a décidé que le campement serait installé un peu plus loin.

Une lueur de contrariété passa dans le regard de don Ruiz.

– Où cela ?

– Je ne saurais vous le dire, car malheureusement je n'ai pas apporté beaucoup d'attention à ce sujet qui n'avait pas d'intérêt

pour moi.

– Dona Hermosa, naturellement, compte s’emparer du trésor de la Lune ?

– Oh ! naturellement !

– Et elle compte aussi le garder pour elle seule, je pense ?

– Elle en donnera une petite partie à Corpano, qui est assez désintéressé, car son seul but est de venger sur vous la mort de son fils... Don Manuel Ferrago, lui aussi, en recevra une bonne part...

– Et dona Rosario ?

Trinidad hésita, pendant quelques secondes, sous le regard qui plongeait dans le sien... Et elle dit enfin :

– Je pense que ma mère n’a pas l’intention de partager avec Rosario.

– Alors, quelle explication lui donnera-t-elle ?... Car Rosario vivante, lui en demandera.

– Oui, Rosario... vivante... Mais... si elle ne l’était plus alors ?

Les traits de don Ruiz eurent une contraction

rapide, ses mains se crispèrent pendant quelques seconde autour du fusil... Et sa voix vibra de sourde indignation en ripostant :

– Voilà donc ce qu'elle médite contre celle qu'elle a entraînée hors du droit chemin ! Voilà donc à quoi aboutira la révolte de cette enfant ingrate et folle !

Trinidad eut un sourire perfide.

– Je n'ai pas beaucoup de crainte pour la vie de ma cousine, don Ruiz. Il se trouve près d'elle quelqu'un qui se chargera de la protéger.

– De qui voulez-vous parler ?

– De don Manuel Ferrago, son grand admirateur.

Don Ruiz eut un brusque mouvement, et à la lueur des torches Trinidad vit ses yeux étinceler.

– Don Manuel Ferrago ?... N'est-il pas votre fiancé ?

– Oui. Mais ce n'est pas une raison... Il fait à Rosario une cour assidue... qui n'est pas mal accueillie. J'en souffre beaucoup... mais je me détache tout à fait de Manuel, que je consentais à

épouser uniquement pour obéir à ma mère. Maintenant, c'est fini, je le déteste... je le déteste !

Il y eut un court silence. Puis don Ruiz demanda :

– Puis-je compter sur vous pour me faire connaître, le cas échéant, ce qui se passe dans votre camp et les changements qui pourraient se produire dans le plan de dona Hermosa et de ses complices ?

– Oui, absolument ! Je ferai tout mon possible pour vous renseigner, pour vous aider.

– C'est donc chose convenue. L'Antilope, le chef indien qui vous a amenée jusqu'ici, se tiendra en rapport avec vous... Au revoir, dona Trinidad.

– Au revoir, don Ruiz.

Elle faisait le geste de lui tendre la main. Il ne parut pas s'en apercevoir et, inclinant à peine sa tête altière, se recula un peu vers la zone d'ombre.

Trinidad s'éloigna, suivant l'Antilope qui

attendait à quelques pas derrière elle.

Le vieux chef indien, qui n'était autre que l'Élan-Rapide, dit de sa voix gutturale :

– Cette femme trahit les siens pour l'amour du Grand-Aigle.

Don Ruiz inclina affirmativement la tête. Un pli de mépris se formait au coin de ses lèvres.

– Clara Ajuda, elle aussi, a trahi... Voilà ce qu'elles sont, toutes ces créatures aux doux sourires et aux grâces menteuses. Rosario elle-même, avec son air de candeur, de droiture...

Il leva les épaules, fit quelques pas dans la salle souterraine, puis revint à l'Élan-Rapide qui le suivait d'un regard songeur.

– Il faut que nous changions notre plan, puisqu'ils ne doivent pas s'arrêter au teocalli. Pourtant, c'était une occasion parfaite... Notre troupe arrivait par ici et les surprenait au milieu de la nuit, sans qu'ils aient le temps de nous opposer une résistance efficace. Mais dona Hermosa se méfie de cet endroit, maintenant... Enfin, nous verrons à leur préparer autre chose.

– Ce sera facile... Mais mon fils ne croit-il pas qu'il serait mieux d'attendre qu'ils soient arrivés jusqu'au temple ?

– Peut-être. Nous y réfléchirons... Nous verrons aussi quels renseignements nous donnera dona Trinidad sur ce qui se passera dans le camp. Si don Manuel fait réellement la cour à Rosario...

Ici, la voix de don Ruiz prit une intonation de sourde colère.

– ... Dona Hermosa doit voir la chose d'un mauvais œil. D'où peut-être dissentiments, méfiance, en tout cas, entre les complices. Or, la division, chez les ennemis, a toujours favorisé ceux d'entre les adversaires qui restaient unis.

– Mon fils dit bien. Nous allons rejoindre mes guerriers et nous attendrons le moment favorable. Mais, quoi qu'il arrive, nous sommes certains de les tenir en notre pouvoir, cette fois. La Panthère recevra son châtement, ses complices périront avec elle... et le Grand-Aigle tiendra en son pouvoir la femme qui l'a insulté, qui l'a volé...

À cet instant, la vaste salle souterraine fut

agitée d'une subite oscillation. Les deux hommes se trouvèrent jetés sur le sol... Ils se relevèrent sans mal. Et don Ruiz dit avec calme :

– Voilà quelque temps qu'il n'y avait eu de tremblement de terre dans cette direction. Mais ils ne sont jamais bien sérieux, par ici.

XVIII

Vraiment, dona Hermosa commençait à trouver que son expédition se déroulait avec une inquiétante facilité !

Voici maintenant qu'elle avait atteint le cirque rocheux précédant le temple de la Lune. Sa troupe y campait depuis la veille, dans le chaos des rocs énormes, en vue de l'entrée des grottes... Et, jusqu'ici, aucun indice n'avait démontré la présence d'ennemis aux alentours.

– Nous serons attaqués ici, comme l'autre fois, disait M^{me} de Chantelaure. C'est un endroit si propice aux surprises !... Et, malheureusement, nous ignorons par quel chemin secret ils peuvent arriver aux grottes.

Elle s'entretenait de ce sujet avec Corpano et sa fidèle Oliva, au lendemain de leur installation dans ce cirque. Manuel Ferrago n'avait pas été convié à se joindre à eux. De plus en plus – mais

en prenant bien garde de le lui laisser voir – dona Hermosa se défiait de son futur gendre. Celui-ci, elle n'en pouvait douter, était amoureux de Rosario. Très fine, très clairvoyante, connaissant à fond la nature du personnage, M^{me} de Chantelaure entrevoyait le plan secrètement formé par lui : arriver à se débarrasser de dona Hermosa et de Trinidad, puis, une fois don Ruiz vaincu et mis hors d'état de nuire, épouser Rosario, près de laquelle il se présenterait comme un sauveur.

« Malheureusement pour toi, je ne suis pas si bête, mon petit, et je ne me laisse pas berner, songeait-elle ironiquement. Non seulement tu n'auras pas Rosario, mais je ne te donnerai même plus Trinidad, maintenant que je vois l'impossibilité d'avoir confiance en toi. »

Rosario, depuis l'arrivée dans le cirque, demeurait couchée sous la tente. Cette dernière partie du voyage l'avait très fortement fatiguée. En outre, elle souffrait moralement de cette étrange angoisse qui ne la quittait pas, d'une vague défiance s'insinuant peu à peu en elle à

l'égard de sa belle-mère, de l'animosité perfide qu'elle percevait chez Trinidad sous les mines gracieuses, de l'attitude que prenait de plus en plus, envers elle, don Manuel Ferrago... Car sa froideur, devenue de glace, ne décourageait pas le jeune Mexicain. Pour échapper à ses regards brûlants et à ses déclarations voilées, elle demeurait autant que possible près de sa belle-mère et de sa cousine. Mais une vive colère, mêlée de mépris, existait en elle à l'égard de l'infidèle fiancé de Trinidad.

Elle se demandait si dona Hermosa et sa fille s'apercevaient du manège de don Manuel... Rien, dans les manières de la première, ne tendait à le lui faire penser. Elle se montrait toujours pleine d'attentions, de maternelle sollicitude pour sa belle-fille. Quant à Trinidad, elle témoignait à Rosario la même câline amabilité qu'auparavant. Mais quelques indices avaient néanmoins laissé entrevoir à la jeune femme une hostilité secrète chez la fiancée de don Manuel. Et la pensée que sa cousine lui en voulait de ce fait était fort désagréable à la délicatesse de Rosario.

Tous ces soucis, à des degrés divers, s'unissaient donc pour accabler la jeune femme, déjà éprouvée par ce long et fatigant voyage. Dona Hermosa, la voyant à bout de forces, lui avait dit affectueusement :

– Tu vas bien te reposer, maintenant que nous sommes arrivés au but. Demain, je descendrai au temple avec Corpano, pour me rendre compte de son contenu ; mais j'attendrai que tu sois un peu remise pour t'y conduire. Alors, nous ferons charger tes richesses sur les mules et nous reprendrons le chemin du retour.

Rosario était si profondément lasse qu'elle n'avait pas insisté, quel que fût son désir de voir ce lieu fabuleux où ses ancêtres, les seigneurs de la Lune, pratiquaient les rites secrets de leur sanglante religion. Elle sentait que ce repos lui était indispensable pour reprendre les forces nécessaires au retour. Mais que serait-il, ce retour ?... L'attaque prévue, attendue, ne se produirait-elle pas à ce moment-là ?

Et alors, si elle retombait entre les mains de don Ruiz ?

Un frisson la secouait à cette pensée. L'homme qui l'avait regardée avec tant de sauvage colère, naguère, serait impitoyable dans le châtement.

Tandis que Rosario s'absorbait en ses pensées pénibles, dona Hermosa se préparait à descendre dans le temple de la Lune.

Elle se souvenait de quelle façon don Pedro, jadis, la croyant à sa merci et voulant la narguer, s'était servi en sa présence de la lune d'or pour ouvrir l'entrée secrète. Après quelques tâtonnements, elle trouva le cercle dont les trous correspondaient exactement aux pointes de rubis. Sa crainte était que ses ennemis, qu'elle présumait arrivés avant elle ici, eussent trouvé le moyen d'empêcher le mystérieux système de fonctionner.

Aussi eut-elle un soupir de soulagement en voyant le bloc commencer son mouvement de descente et découvrir peu à peu la sombre ouverture.

Autour d'elle se tenaient don Manuel, Trinidad, Corpano. Le jeune Ferrago demanda :

– Comment cela se referme-t-il ?... En avez-vous idée, dona Hermosa ?

– Pas du tout. Il nous faudra chercher. Mais nous nous en occuperons au retour... Corpano, vous resterez près de cette entrée, afin que personne ne s'avise de nous faire quelque désagréable surprise... Manuel, allez demander à l'Oiseau-Noir une vingtaine d'Indiens pour nous servir d'escorte. Il faut toujours prévoir le pire... c'est-à-dire que nos ennemis aient réussi à parvenir à la crypte en utilisant la rivière souterraine. En ce cas, un coup de sifflet avertirait Corpano qui se hâterait de nous envoyer du renfort.

Quelque temps après, la comtesse, Trinidad et Manuel, suivis d'une petite troupe d'Indiens, dont plusieurs portaient des torches, s'engagèrent dans le boyau rocheux qui conduisait à la galerie des morts.

Dans les niches de pierre se dressaient, comme autrefois, les corps momifiés couverts de somptueux bijoux. À terre, sur une peau d'ours, reposait un autre corps, également desséché par

l'action spéciale de cette atmosphère : celui du comte Arnaud de Chantelaure.

Dona Hermosa s'arrêta près de lui. On n'aurait pu discerner aucune émotion sur sa physionomie, ni dans la voix qui disait :

– Il faudra que Corpano et vous, Manuel, enleviez ce corps d'ici. Rosario ne doit pas le voir... Car elle reconnaîtrait peut-être son père et me demanderait des explications que je ne puis lui fournir.

Don Manuel fit un geste affirmatif... L'aspect lugubre de ce lieu paraissait l'impressionner plus vivement que Trinidad, qui regardait autour d'elle avec curiosité.

Dona Hermosa dit, en étendant la main vers la droite :

– Par ici doit se trouver le gisement d'or.

En effet, après avoir longé la galerie dans cette direction, la comtesse et ses compagnons débouchaient par la sortie que gardaient deux statues immenses, l'une d'or, l'autre d'argent, au fond de la cavité rocheuse où s'amoncelaient les

pépites d'or.

Don Manuel et Trinidad jetèrent une exclamation de triomphe.

– Ah ! le voilà enfin, ce fameux gisement d'Octazuma ! s'écria le jeune homme. Il y a là une fortune fabuleuse !... une fortune à vous rendre fou !

La convoitise luisait dans son regard... Et elle s'allumait également, ardente, insatiable, dans les prunelles de la mère et de la fille.

Ils restèrent là un moment, immobiles, silencieux, en contemplation – en adoration plutôt – devant le métal précieux qui représentait tant de jouissances pour ces êtres affamés de luxe, d'ambition, de vie facile, de satisfactions vaniteuses.

Dona Hermosa dit enfin :

– Descendons maintenant dans le temple.

Ils revinrent sur leurs pas et gagnèrent, à l'extrémité de la galerie, l'escalier qui descendait à la crypte.

À la lueur de leurs torches, la grande salle

souterraine apparut, avec son autel de pierre autour duquel étaient rangées les énormes statues d'or et d'argent et s'alignaient des meubles, de la vaisselle travaillés avec art.

Dona Hermosa dit, en étendant la main :

– Voici le trésor d'Octezuma.

Elle ajouta d'un ton soudainement changé :

– C'est là qu'« ils » m'attachèrent, afin que je fusse noyée, lentement, par la crue de cette rivière.

Don Manuel s'exclama :

– Tout ceci représente encore une énorme fortune !

– Oui... mais en dehors des bijoux, peu faciles à emporter. Il faudra nous contenter de prendre une partie de l'or du gisement – et ce sera déjà quelque chose, Manuel !... Puis, plus tard, nous pourrons sans doute y revenir, puisque nous avons entre les mains la clef de cet eldorado.

– Certes, nous ne laisserons pas toutes ces richesses improductives !

Trinidad se dirigeait vers le fond de la crypte... Son fiancé la rejoignit. Tous deux s'arrêtèrent au bord de la rivière, dont les eaux noires glissaient lentement et s'enfonçaient dans les profondes ténèbres.

– C'est donc par là, maman, que Corpano vint te sauver ? demanda Trinidad.

– Oui, c'est par là.

Dona Hermosa s'approchait, de son pas glissant.

– ... À force de tours et de détours à travers le terrible dédale que forment, paraît-il, ces grottes dans lesquelles il avait fui et s'était caché après l'attaque de nos adversaires, Corpano tomba sur un passage conduisant à la rivière souterraine. Celle-ci commençait d'être gonflée par la crue... Corpano, en désespoir de cause, allait s'y jeter pour tenter de se sauver par là, quand il m'entendit lancer contre mes bourreaux un cri de malédiction. Alors il vint à mon secours et il me délivra, comme je vous l'ai raconté déjà.

– Mais sans la crue, vous ne réussissiez pas à

vous sauver ?

– Certainement non. La rivière, en temps ordinaire, doit se perdre dans quelque abîme. Mais lors de cette crue mystérieuse, elle se déverse par une crevasse dans la vallée, qu'elle inonde momentanément... Nous fûmes emportés par ce flot impétueux, et précipités sur un petit plateau herbeux où, aveuglés, étourdis, nous restâmes un moment presque sans connaissance... Enfin, nous réussîmes à fuir l'inondation, nous gagnâmes une hauteur voisine, d'où, le lendemain, l'eau s'étant écoulée avec autant de rapidité qu'elle était venue, nous pûmes rejoindre la route et chercher à joindre don Ramon et don Manuel, que nous avions laissés au grand teocalli, avec une partie de nos mules et de nos bagages.

– Mais vous aviez compté sans vos ennemis, chère dona Hermosa, dit don Manuel. Ils se défiaient de nous et nous avaient donné comme surveillant le Castor-Franc... Vous réussîtes néanmoins à entrer en rapport avec nous, et nous parvînmes à vous ravitailler tout le long de la

route sans que notre compagnon s'en aperçut.

– Oui, vous avez été fort adroit, don Manuel. Sans vous, Corpano et moi serions certainement morts de faim, dans cette sierra... Aussi ai-je été heureuse de vous prouver ma reconnaissance, en vous accordant la main de ma chère Trinidad.

– Inestimable faveur, dont je ne saurai jamais assez vous remercier !

Leurs lèvres menteuses souriaient, en prononçant les paroles doucereuses... Et elle souriait aussi, avec suavité, la blonde Trinidad qui trahissait allègrement sa mère et son fiancé.

Ce fut elle qui demanda :

– Tu comptes montrer cela demain à Rosario, maman ?

– Mais certainement. Ne faut-il pas qu'elle se rende compte de sa richesse ?

Un pli de raillerie cynique soulevait la lèvre de la comtesse. Mais celle-ci ne vit pas la lueur de ruse qui traversait le regard de don Manuel.

Tous trois remontèrent... Et, ayant congédié leur escorte indienne qui avait assisté

impassiblement à la visite du temple, ils se mirent à chercher le moyen de refermer l'entrée secrète.

Corpano, chez qui les allées et venues dans une contrée où l'on doit se tenir sans cesse en éveil avaient développé le sens de l'observation, eut assez vite fait de remarquer cette particularité de l'écaille soulevée, dans le corps du poisson fantastique sculpté sur la paroi de la grotte. Il appuya son doigt dessus... et le bloc remonta, fermant la mystérieuse ouverture du temple.

– Parfait ! s'exclama dona Hermosa. Maintenant, il s'agit d'aller vite... Dès ce soir, nous commencerons à faire charger de l'or sur les mules... Corpano, vous surveillerez les peones, ainsi qu'il est convenu ?

– Oui, señora... Mais heureusement que nous avons les Indiens pour les tenir en respect, car ces gens-là ne se gêneraient pas pour nous faire un mauvais parti et s'emparer de toutes ces richesses.

– Voilà bien pourquoi, en dehors même de la menace que constitue pour nous don Ruiz, j'ai tenu à avoir l'aide de l'Oiseau-Noir et de ses

guerriers. Eux ne tiennent pas à cet or ; ce qu'ils veulent, ce sont les armes, la poudre que je leur ai promis. Pour les avoir, ils nous seront fidèles.

En parlant ainsi à mi-voix, dona Hermosa tournait la tête vers une cinquantaine d'Indiens apaches, qui, armés en guerre, se tenaient au fond de la grotte. Ils étaient placés là pour prévenir une surprise probable de ce côté, ainsi qu'elle s'était produite neuf ans auparavant... Et, dans les grottes voisines, des sentinelles étaient postées, épiant le moindre bruit, prêtes à jeter l'alarme.

Dona Hermosa eut un sourire de satisfaction. Tout était prêt pour recevoir l'ennemi... et cette fois, elle espérait bien ne plus se défendre avec une écrasante infériorité, comme jadis.

Corpano, lui, quitta les grottes pour aller faire exécuter les instructions de dona Hermosa. Il semblait soucieux, préoccupé, comme d'ailleurs il l'était souvent depuis quelque temps... Au passage, il jeta un coup d'œil vers la tente où se trouvait Rosario... Et il murmura :

– Dona Hermosa songe à supprimer cette enfant, qui la gênerait... Mais je ne permettrai pas

cela ! Non, cette innocente créature ne sera pas sacrifiée. C'est déjà trop qu'on l'ait trompée... car enfin...

Et, le front plus assombri encore, ainsi qu'un homme touché par le remords, Corpano se dirigea vers le lieu où campaient les peones.

XIX

Rosario descendit le lendemain à la crypte, avec sa belle-mère, Corpano et, comme la veille, quelques Indiens, par mesure de sûreté... La lugubre galerie des morts – d'où le corps d'Arnaud de Chantelaure avait disparu – lui fit une impression profonde. Par contre, elle considéra avec un intérêt modéré le gisement d'or qui, la veille, avait surexcité la convoitise de M^{me} de Chantelaure, de Trinidad et du jeune Ferrago.

Elle ignorait les ambitieux désirs et ne souhaitait, en fait de trésor, qu'une affection partagée.

Mais le temple de la Lune l'impressionna presque autant que la galerie funèbre. Don Manuel lui avait raconté qu'il servait jadis aux sacrifices humains offerts à l'astre divinisé. Sur cet autel de pierre, les victimes étaient étendues, le pontife leur enfonçait dans la gorge l'arme

rituelle... Et le sang s'écoulait par ces rigoles creusées dans la pierre, que l'on pouvait encore voir à la base de l'autel.

L'un de ces pontifes avait été Octezuma, l'ancêtre de Rosario, le dernier seigneur de la Lune. Ces meubles, taillés dans l'or et l'argent massifs, ces plats, ces tasses, ces buires, somptueusement travaillés, ces bijoux ornés des plus précieuses gemmes, elle en héritait de lui... Et voici qu'en les considérant, elle croyait les voir teints de ce sang qu'Octezuma, plus d'une fois, avait fait couler dans le sinistre mystère de ce temple secret.

La jeune femme frissonna. Corpano, qui se tenait près d'elle, demanda :

– Avez-vous froid, señora ?

– Non... Mais je songe à tout ce qui s'est passé ici.

Dona Hermosa, qui considérait un diadème d'or serti d'émeraudes, qu'elle avait pris parmi le monceau de bijoux, se tourna vers sa belle-fille.

– Oui, ce lieu dut entendre bien des cris de

terreur et de désespoir... Et moi, Rosario, je faillis y mourir, d'une mort terrible. Voilà le fauteuil où ces bandits m'assirent, après m'avoir ligotée, voici la rivière qui, cette nuit-là, montait... montait inexorablement, et qui devait en peu de temps arriver jusqu'à moi... s'élever peu à peu... gagner mes lèvres, mes yeux, mes oreilles...

Dona Hermosa parlait d'une voix lente, profonde, frémissante... Et Rosario frissonnait plus fort, en regardant la rivière noire, la crypte lugubre, en évoquant la scène terrible qui s'était passée là...

Dona Hermosa seule, en face de ces hommes implacables : don Pedro, l'Élan-Rapide... et don Ruiz.

Oui, don Ruiz, malgré sa grande jeunesse, s'était montré aussi inflexible, aussi froidement cruel que les autres, avait dit naguère M^{me} de Chantelaure à sa belle-fille.

La voix de dona Hermosa s'éleva :

– Ceci t'ira bien, ma Rosarita.

Elle posait sur la tête de la jeune femme le

diadème qu'elle tenait toujours entre ses mains.

– Vous êtes faite pour porter ces royales parures, dona Rosario !

Les deux femmes se retournèrent vivement... Don Manuel apparaissait à l'entrée de la crypte, et glissait vers la jeune femme un regard de féline admiration.

Dona Hermosa, dont les yeux avaient soudainement étincelé, dit d'un ton sec :

– Eh bien, que vous arrive-t-il, Manuel ?

– Rien du tout, chère dona Hermosa. Je venais simplement revoir cette crypte impressionnante... Qu'en dites-vous, dona Rosario ? Quel effet vous produit cette accumulation de richesses, dont vous êtes la légitime propriétaire ?

La jeune femme, d'un geste impatient, avait enlevé le diadème et le tendait à sa belle-mère. Elle répondit froidement :

– Je songe surtout aux malheureux qui ont souffert, qui ont été immolés ici... beaucoup d'entre eux par la main de mon ancêtre Otezuma. Quant aux richesses, je vous avoue

que je n'y tiens guère.

Et, se détournant, Rosario alla regarder de près la rivière, sur laquelle Corpano projetait la lueur de sa torche.

À sa demande, l'ex-arriero lui expliqua de quelle manière il avait réussi à sauver dona Hermosa. Pendant ce temps, la comtesse et don Manuel procédaient à un rapide examen des bijoux. Ils convinrent d'en emporter le plus grand nombre, à cause, surtout, de la valeur des gemmes dont ils étaient ornés.

Puis dona Hermosa se rendit au gisement d'or pour surveiller les peones qui enlevaient les pépites destinées à être chargées sur les mules.

Rosario eut un vif soulagement, quand elle se retrouva hors du temple souterrain. Sortant des grottes, elle s'en alla errer dans le cirque, entre les rocs sombres aux formes étranges. Elle vit au passage que les Indiens gardaient le défilé par où la caravane avait pénétré ici... Un vif espoir lui venait, maintenant que don Ruiz, s'il tentait une attaque, échouerait complètement. Les guerriers de l'Oiseau-Noir étaient des gens audacieux,

munis d'armes excellentes. Toutes les précautions étaient prises, en outre, pour préserver le campement d'un coup de surprise... Oui, vraiment, il y avait lieu d'espérer que l'aventure se terminerait favorablement. Alors, revenue de cette périlleuse expédition, Rosario trouverait enfin le repos, la tranquillité d'esprit...

Les retrouverait-elle vraiment ?... Le souvenir de cet inquiétant, de ce terrible don Ruiz ne reviendrait-il pas souvent la hanter ?

Son cœur se serra à cette pensée... un frémissement secoua ses épaules... Non, elle ne l'oublierait pas de bien longtemps, celui dont elle avait été près de partager la vie, celui qui l'avait traitée avec tant d'implacable dureté !

Mais, chose étrange, elle le revoyait surtout étendu sur le sol du carrefour, les membres attachés, pâle, inerte, avec ce filet de sang coulant sur son beau visage... et puis, tout à coup, ce regard...

Elle frissonna encore... Non, non, elle ne voulait plus y penser... elle voulait oublier...

À ce moment, près d'elle, surgissant de derrière un roc, apparut don Manuel. Il devait l'avoir suivie, de cette façon glissante et silencieuse qui l'apparentait aux félins, ou aux serpents. Rosario ne put retenir une exclamation, un sursaut de saisissement.

Il s'informa, souriant, doucereux :

– Je vous ai fait peur, dona Rosario ?

Elle répondit froidement :

– Vous m'avez surprise, du moins... Je vous avais laissé dans les grottes et je ne m'attendais pas à vous voir apparaître ici.

– Mais, dona Rosario, ne comprenez-vous pas que vous exercez sur moi une attraction irrésistible, et que je ne puis me rassasier de vous voir... de vous admirer ?

Une brûlante rougeur monta au visage de la jeune femme. C'était la première déclaration catégorique que se permettait le jeune Ferrago.

La tête redressée, elle riposta d'un ton de fière indignation :

– Comment osez-vous, don Manuel, me parler

ainsi ? Vous ne le feriez pas devant dona Hermosa, devant Trinidad, votre fiancée. Mais vous me suivez, vous guettez le moment où je me trouve seule, pour me tenir ces propos que je ne veux pas écouter, entendez-le bien !

Et elle tourna les talons, pour revenir sur ses pas.

Mais Manuel lui saisit le bras.

– Si, vous m’écoutez, Rosario ! Je vous aime éperdument... Je veux vous sauver du sort terrible que vous réserve votre belle-mère...

D’un brusque mouvement, elle dégagea son bras, en attachant sur le jeune homme un regard de colère et d’indignation.

– C’est cela, ajoutez maintenant à votre inconvenance le mensonge, la calomnie ! Je ne vous comprends pas, don Manuel !... Je croyais que vous étiez un honnête homme...

Il dit, d’une voix basse et haletante :

– Je suis un homme que vous avez rendu fou !

Son regard effraya Rosario. Elle fit un pas en avant et faillit jeter un cri de soulagement, en

voyant apparaître Trinidad qui, ondulant elle aussi, avec des allures de serpent, se glissait entre les rocs sombres.

Vivement, la jeune femme alla au-devant de sa cousine... Trinidad demanda, avec un air tranquille et ingénu :

– Tu faisais une promenade avec Manuel, Rosario ?

– Mais non. Don Manuel est arrivé là subitement, et m’a même fait presque peur.

– Tu m’étonnes ! Il a des mouvements si doux, un regard si agréable...

Les yeux clairs, sournois et ironiques, considéraient le joli visage encore empourpré, troublé, frémissant d’émotion indignée.

Rosario riposta :

– Il ne me plaît pas, en tout cas !... Je suis fâchée de te le dire, Trinidad, puisqu’il est ton fiancé...

– Mais cela ne me fâche pas du tout... au contraire.

Comme don Manuel s'approchait, elle éleva la voix :

– Vous aviez peur que Rosario se perdît, Manuel, dans tout ce chaos de roches ?

Il répondit avec aisance :

– Mais en effet... Puis, ne peut-on craindre toujours que quelque ennemi soit embusqué, prêt à s'élancer sur les jeunes imprudentes en promenade ?

– Oh ! les ennemis ! Je commence à croire qu'ils nous laisseront bien tranquilles. Don Ruiz a jugé sans doute inutile de poursuivre une aventure aussi hasardeuse. Après tout, il est déjà colossalement riche, paraît-il, et ce trésor d'Octezuma n'était probablement pour lui que du superflu... Quant à Rosario, il renonce peut-être à se venger d'elle autrement que par le complet abandon... et par le mépris.

La jeune femme tressaillit, et le sang se retira de son visage.

Don Manuel eut un geste approbateur.

– Oui, tout ce que vous dites là est aussi mon

idée, Trinidad. Ces richesses qu'il méditait de voler à sa cousine, il peut fort bien avoir résolu de ne plus les lui disputer, maintenant que la lune d'or est entre les mains de sa légitime propriétaire... ou, du moins, de dona Hermosa, mandataire de dona Rosario.

– Ce serait, pour nous, fort désirable. Nous achèverions ainsi parfaitement une expédition qui s'est déroulée jusqu'ici de la manière la plus favorable.

Rosario n'éleva pas la voix pour discuter l'avis de Trinidad et de son fiancé. Pourtant, il n'était pas le sien. Elle demeurait persuadée que l'orgueilleux don Ruiz ne resterait pas sur un échec, et qu'il ne laisserait pas bénévolement ses ennemis enlever cet or du lieu secret dont ils lui avaient soustrait la clef. Elle s'étonnait que don Manuel et Trinidad eussent même l'idée d'une décision si peu conforme à ce qu'ils connaissaient du caractère de leur adversaire... Non, non, certainement, il ne renonçait pas à la revanche, celui qui avait dit un jour à Rosario : « Je ne vous pardonnerai jamais ».... pas plus,

certainement, qu'il n'avait renoncé à faire retomber sous son pouvoir la jeune femme rebelle, afin de la châtier, de la tenir en esclavage.

Frissonnante d'angoisse, elle marchait près de Trinidad et de Manuel qui continuaient leur conversation paisiblement, chacun d'eux, avec un art supérieur, dissimulant à l'autre son état d'esprit – sa trahison, sa fausseté, la haine qui, peu à peu, s'était insinuée dans le cœur des deux fiancés, et les dressait l'un contre l'autre, secrètement... Et l'enfant candide, loyale, qui était là, ne se doutait pas des abîmes de laideur morale qu'elle côtoyait, des périls de nature différente que ces deux êtres préparaient pour elle.

Mais elle savait déjà que don Manuel était un être faux, dangereux, qu'elle détestait et méprisait... Et Trinidad, de plus en plus, lui inspirait une défiance, une sorte de répulsion dont elle ne s'expliquait pas la nature.

*

Dans la soirée de ce même jour, don Manuel faisait les cent pas, en fumant, à travers le campement où déjà presque tout dormait, quand il vit surgir près de lui Corpano, qui chuchota :

– Je voudrais vous parler, señor... S’il vous plaît, éloignons-nous un peu ; ici on peut nous voir de la tente, et je ne tiens pas à ce que dona Hermosa s’aperçoive que nous avons causé ensemble.

Don Manuel, quelque peu intrigué, suivit l’ex-arriero un peu plus loin, derrière un roc qui formait une avancée au-dessus de leur tête... Et il demanda :

– Qu’y a-t-il, Corpano ?

– C’est au sujet de dona Rosario, señor...

Don Manuel eut un léger tressaillement.

Corpano poursuivit, en baissant de plus en plus la voix :

– J’ai bien vu que vous la regardiez avec complaisance... et c’est très naturel, car on ne pourrait voir rien de plus charmant, de plus

séduisant qu'elle. Aussi ne pensez-vous pas comme moi, señor, qu'il serait abominable de laisser dona Hermosa accomplir sur cette enfant les desseins qu'elle vous a laissé entrevoir ?

Manuel tarda un instant, avant de répondre d'un ton de confiance émue :

– Vous avez bien deviné, Corpano. Cette malheureuse et ravissante jeune femme m'inspire la plus vive admiration et la plus profonde pitié. Jamais, entendez-le bien, amigo... jamais je ne me prêterai en rien à ce qui pourrait lui nuire... et je suis absolument résolu d'empêcher, fût-ce au péril de ma vie, tout acte criminel que chercherait à perpétrer contre elle dona Hermosa.

– J'en étais bien certain, señor ! Oui, il faut avoir l'âme insensible, froidement cruelle de dona Hermosa pour songer à faire mourir une enfant comme celle-là !... simplement afin d'être bien certaine que dona Rosario ne la gênera pas plus tard dans la possession de la fortune qu'elle est en train de lui voler... Car enfin, c'est cela. Il faut bien voir les choses comme elles sont. Alors que nous avons en vue seulement, moi de venger

mon fils, et vous, don Manuel, votre père, dona Hermosa cherche tout d'abord à s'emparer de ces richesses qui appartiennent à don Ruiz et à dona Rosario. Pour atteindre ce but, rien ne lui coûte : ni les mensonges, ni les crimes... ni les pires hypocrisies.

La voix de Corpano vibrait d'une sorte de colère méprisante.

Don Manuel dit d'un ton surpris :

– Vous vous êtes pourtant associé à elle, dans son œuvre de revanche contre don Pedro et don Ruiz ?

– Oui, parce que, uniquement, tenacement, je ne voyais que ma vengeance. À entendre cette femme, j'en étais arrivé à trouver bons n'importe quels moyens, rien ne me paraissait crime dès qu'il s'agissait du meurtrier de mon fils. Mais depuis quelque temps... depuis surtout que je connais cette petite jeune femme... Non, don Manuel, nous ne pouvons permettre qu'on attente à sa vie, ni qu'on la frustre des biens qui lui reviennent !

– C’est tout à fait mon avis, Corpano.

– Alors, vous serez avec moi pour préserver l’existence de dona Rosario, pour l’enlever à sa belle-mère, qui n’hésiterait pas à la faire mourir comme elle l’a fait du comte de Chantelaure ?

– Je serai avec vous, Corpano... Et pour mieux protéger dona Rosario, j’ai l’intention de l’épouser quand elle aura obtenu l’annulation de son mariage avec don Ruiz. Jamais je n’ai aimé Trinidad, qui me fut presque imposée comme fiancée par sa mère. Peu m’importait d’ailleurs, car à ce moment-là j’avais le cœur libre... je ne connaissais pas Rosario de Chantelaure. Mais maintenant !...

D’un ton grave, il ajouta, après un court silence :

– Maintenant, c’est même un devoir pour moi de rompre avec dona Trinidad... Cela ne se fera pas sans difficulté, surtout du côté de dona Hermosa. Mais nous verrons, le moment venu... L’important est, pour l’instant, d’empêcher toute criminelle atteinte contre dona Rosario.

– Ce qui n'est pas facile ! Nous ne pouvons malheureusement exercer une constante surveillance autour d'elle. Dona Hermosa et cette Oliva, son âme damnée, sont libres d'attenter à sa vie quand elles le voudront.

– Vous ne savez rien de précis au sujet du moment où elle compte agir, et de la façon dont elle doit s'y prendre pour écarter à jamais de sa route dona Rosario ?

– Pour la façon, je sais simplement ceci : « Il arrive bien des accidents, au cours d'une expédition de ce genre... et surtout lorsqu'on est une enfant sans expérience », m'a-t-elle dit un jour... Quant au moment, je crois qu'il doit être proche. Par une sorte de raffinement dans la perversité, elle voulait que sa belle-fille assistât à la découverte du trésor. Jusque-là en effet, elle n'était pas gênante. Mais elle le deviendrait ensuite, quand il s'agirait de lui prendre son bien.

– Que pouvons-nous faire, à votre avis, amigo, pour prévenir ce crime ?

– Voilà justement ce que je cherche en vain, señor... Avertir dona Rosario ? Mais elle ne

voudra peut-être pas nous croire... et d'ailleurs, elle est entre les mains de sa belle-mère, à qui elle ne peut échapper.

Don Manuel songea quelques secondes et murmura enfin, dans un souffle :

– Il n'y a en ce cas qu'un moyen : empêcher dona Hermosa de nuire.

Corpano tressaillit un peu et demanda, la voix hésitante :

– Comment ?

– Nous chercherons... Elle l'a dit elle-même : « Il arrive bien des accidents, au cours d'une expérience de ce genre... » Bonsoir, Corpano... et comptez sur moi, car, tout autant que vous, les crimes de dona Hermosa m'indignent et me soulèvent contre elle ! J'ai été son complice, par faiblesse, par désir, aussi, de venger mon père. Maintenant, c'est assez !... c'est trop !

Il saisit la main de Corpano, la serra fortement, puis s'éloigna dans la direction de l'endroit où il passait la nuit.

Corpano resta un long moment immobile, dans

la nuit profonde... Cette âme, trop longtemps endurcie et que les suggestions de dona Hermosa avaient encore enfoncée dans sa féroce rancune, s'éveillait enfin à la vérité, à la perception de tout ce que contenaient d'odieux les agissements de M^{me} de Chantelaure. Rosario était en grande partie la cause de ce revirement. La ravissante beauté de la jeune femme, sa grâce candide, sa bonté délicate, avaient touché le cœur endormi de cet homme, qui ne vivait plus depuis des années que dans un but de vengeance, au milieu d'une atmosphère de ruse, de mensonge, de projets criminels. Plusieurs fois, Rosario lui avait parlé de son fils, avec un intérêt ému, qu'il sentait vrai, alors qu'il devinait la fausseté de celui que lui témoignait dona Hermosa. Il avait remarqué aussi, plus d'une fois, la tristesse, la préoccupation sur cette charmante physionomie... Et lui, qui connaissait les abominables desseins de dona Hermosa, avait été saisi de révolte et d'horreur, à l'idée qu'ils pourraient s'accomplir.

Il avait donc résolu de sauver Rosario. Mais il ne le pouvait pas seul. C'est alors qu'il avait eu l'idée de s'adresser à Manuel Ferrago, dont

l'admiration pour la jeune femme ne lui avait pas échappé... Cette nature fausse, douceuse, ne lui inspirait à vrai dire qu'une confiance limitée ; mais par amour, pensait Corpano, don Manuel accepterait sincèrement d'enlever au sort terrible qu'on lui réservait cette délicieuse Rosario.

Et voilà bien en effet ce qui s'était produit. Résolument, le jeune homme avait affirmé sa décision semblable à celle de Corpano. Il ne restait plus maintenant qu'à trouver le moyen d'écarter à jamais de Rosario le danger mortel qui la menaçait.

Corpano murmura :

– Tant que dona Hermosa vivra, il faudra craindre...

Puis il eut un frémissement de malaise, en s'apercevant qu'il venait de prononcer la condamnation à mort de celle qui avait été si longtemps sa complice.

*

Vers cette même heure, dans les grottes qui s'étendaient au loin à travers la montagne, un homme se glissait le long des couloirs rocheux, des salles, des étroits boyaux et escaliers qui faisaient de ces lieux un effrayant labyrinthe.

Cet homme était l'Élan-Rapide. Comme les oiseaux nocturnes, il voyait dans la nuit... Et depuis deux jours, muni des provisions nécessaires pour sa nourriture, il explorait ce dédale pour découvrir le passage qui menait à la rivière souterraine.

Patiemment, il allait, creusant dans le roc des points de repère, afin de ne point s'égarer, avançant avec précaution pour ne pas choir dans quelque abîme autrefois préparé par ordre des seigneurs de la Lune, en façon de piège pour les non-initiés qui auraient osé s'aventurer en ces lieux sacrés... La secrète tradition qui se transmettait de père en fils, dans la famille de l'Élan-Rapide, ne mentionnait qu'une partie de ces passages mystérieux. D'autres, sans doute, n'étaient connus que des grands pontifes, dont le prince Octezuma avait été le dernier. Le vieux

sachem ne doutait pas qu'autrefois Corpano n'eût découvert par hasard celui qui, le conduisant à la rivière, lui avait permis de sauver dona Hermosa. Or, pour la réussite du plan combiné entre don Ruiz et lui, il fallait qu'il trouvât aussi ce passage.

Infatigable, le chef comanche cherchait donc, sans se laisser rebuter par l'insuccès... Et voici que cette nuit-là, après avoir descendu un boyau en pente raide, il voyait enfin devant lui la rivière glissant, lente et noire, dans les ténèbres souterraines.

Pendant un moment, il resta immobile, en la considérant. Puis il tourna les talons et revint sur ses pas, sans hâte, suivant les indications qu'il avait tracées dans le roc.

Il fallut plus de deux heures avant qu'il atteignît son point de départ – c'est-à-dire une immense grotte où se trouvaient réunis environ trois cents Indiens comanches, peints et armés en guerre, dormant sous la garde des sentinelles postées dans les couloirs environnants, et que le chef avait averties de son passage par le

sifflement du cobra.

L'Élan-Rapide passa au milieu de ses guerriers étendus à terre, enveloppés de leur robe de bison, et entra dans une grotte voisine, beaucoup plus petite, où se trouvaient trois hommes : don Ruiz, l'Antilope et le Castor-Franc.

Eux aussi dormaient. L'Élan-Rapide s'étendit près de don Ruiz et lui toucha l'épaule. Le jeune hacendero s'éveilla aussitôt... Le sachem dit laconiquement :

– J'ai trouvé.

– Ah ! enfin ! Nous allons pouvoir nous mettre à l'œuvre... Ils ont commencé dès hier de faire charger l'or sur les mules. D'après dona Trinidad, ils comptent repartir après-demain.

– Tout est prêt, à la sortie du défilé ?

– Tout. Il ne reste qu'à faire choir les blocs... Que mon père se repose maintenant. Demain, il me conduira vers la rivière et nous verrons là ce qu'il y a lieu d'accomplir.

XX

Dans la journée du lendemain, le chargement des mules se poursuivit, sous la surveillance de Corpano et de don Manuel.

Les peones, ayant reçu la promesse d'une opulente rémunération, travaillaient avec entrain. Dona Hermosa venait d'ailleurs les activer, en répétant :

– Plus vite nous irons, moins nous aurons de chance d'être attaqués en route.

Rosario, prétextant la fatigue, demeurait presque constamment sous la tente. Elle craignait de se rencontrer à nouveau seule à seul avec le jeune Ferrago, à qui elle témoignait une froideur plus accentuée encore qu'auparavant, depuis l'incident de la veille... Puis aussi, elle éprouvait plus que jamais une singulière sensation d'angoisse, presque de détresse, absolument comme si elle se fût trouvée seule ici au milieu

d'ennemis.

Cependant, elle avait dona Hermosa, si attentive pour elle toujours... dona Hermosa dont Manuel Ferrago avait osé dire : « Je veux vous sauver du sort terrible qu'elle vous réserve. »

Rosario ne voulait pas arrêter une minute son esprit sur ces paroles mensongères... mais elle ne pouvait empêcher que le souvenir lui en revînt bientôt... Et un malaise la pénétrait, la tenait frémissante d'anxiété irraisonnée, sous l'impression d'un doute encore vague, qui peu à peu s'insinuait en elle.

Trinidad ne tenait guère compagnie à sa cousine. Elle allait, venait, à travers le campement, explorait intrépidement l'immense cirque rocheux, parcourait les premières grottes où, de distance en distance, dona Hermosa avait fait placer des sentinelles apaches. Au-delà, c'était l'inconnu, le mystère inquiétant, où peut-être se cachait l'ennemi, prêt à bondir. Mais Trinidad ne semblait rien redouter. Elle était fort curieuse, assurait-elle, et se plaisait à revoir ces superbes grottes qui l'avaient enthousiasmée dès

le premier jour.

Qui l'eût suivie aurait remarqué, cet après-midi-là, qu'en passant le long d'un couloir rocheux, elle glissait prestement un très petit papier dans une étroite crevasse.

Et la nuit suivante, défiant la surveillance des sentinelles indiennes, un homme arrivait jusque-là en rampant avec des souplesses de couleuvre ; il prenait le papier, retournait en arrière sans que le moindre frôlement eût décelé sa présence. Peu après, don Ruiz lisait à ses amis le contenu de la petite feuille que lui remettait l'Antilope.

« Le départ est définitivement fixé à après-demain matin. Dans l'après-midi, demain, aura lieu le dernier chargement, celui des objets d'or que don Manuel et ma mère ont décidé d'emporter. »

L'Élan-Rapide eut un hochement de tête satisfait. Quant au Castor-Franc, il s'exclama, la mine dégoûtée :

– Quelle canaille que cette dona Trinidad ! Ainsi, la voilà qui nous livre sa mère, sa cousine,

son fiancé... Vraiment, quoique ni les uns ni les autres ne vaillent grand-chose, je trouve tout de même que c'est abominable !

Don Ruiz déclara :

– Je suis tout à fait de votre avis, chasseur... De celle-ci, on peut dire : telle mère, telle fille ! Dona Hermosa récolte ce qu'elle a semé, par ses exemples de fausseté, d'absence complète de sens moral et du plus élémentaire sentiment de l'honneur. Cette dona Trinidad est une misérable créature, dont on se sert, mais qu'on méprise au-delà de toute expression.

L'Élan-Rapide dit gravement :

– Le Grand-Aigle a bien parlé. Mais cette femme croit sans doute qu'il la regardera d'un œil favorable, parce qu'elle trahit les siens pour lui... Elle ne connaît pas mon fils pour avoir cette pensée.

Don Ruiz eut un ironique sourire.

– Non, non, elle ne me connaît pas !... Ainsi, chef, tout est convenu ?... demain, dans l'après-midi ?

– Oui, mes guerriers sont prêts, et l’Ours-Gris m’a fait avertir que la route était fermée.

– Très bien. Demain donc, dona Hermosa aura enfin de nos nouvelles. Cette excellente señora doit se demander ce que nous sommes devenus... Et Rosario croit sans doute que je l’ai définitivement abandonnée.

Avec un éclair dans ses yeux sombres, il ajouta d’un ton de dureté farouche :

– Elle se trompe, car je ne me tiens jamais pour satisfait avant d’avoir puni les coupables.

*

Il était bien exact, en effet, que le départ de dona Hermosa et de sa troupe était fixé au surlendemain.

Tout ce que les mules pouvaient porter avait été extrait du gisement. Il ne restait plus qu’à enlever de la crypte certains objets d’un prix inestimable, à cause de leur travail et de leur ancienneté, que dona Hermosa, insatiable dans sa

cupidité, ne pouvait se décider à abandonner.

Voici pourquoi, ce dernier jour avant le départ elle descendait encore, accompagnée de plusieurs peones, afin de faire emporter ce qu'elle avait choisi.

Oliva se trouvait là aussi, pour revoir une dernière fois la crypte et les énormes statues de métal précieux qui avaient fait sur elle une si vive impression. Quant à Rosario et à Trinidad, elles avaient toutes deux refusé de descendre, en déclarant qu'elles avaient suffisamment vu ce temple d'aspect plutôt sinistre et se dispensaient d'aller lui faire une visite d'adieu, puisqu'on n'avait pas besoin d'elles.

Assise non loin de la tente, elles causaient à bâtons rompus, chacune poursuivant ses secrètes pensées, quand parut don Manuel, qui était demeuré du côté des grottes où se trouvait aussi Corpano, toujours préposé à la garde de l'entrée secrète dès que dona Hermosa descendait, car elle emportait avec elle la lune d'or sans laquelle, si le bloc était remonté, il n'aurait plus existé aucune possibilité de le faire descendre.

– Qu’y a-t-il, Manuel ? demanda Trinidad.

– Dona Hermosa vous demande de descendre, chère Trinidad. Comme vous avez un goût parfait, elle voudrait vous consulter sur le choix de ne je sais quel objet...

Trinidad l’interrompt, en levant les épaules.

– Qu’elle choisisse à son idée... ou bien qu’elle s’adresse à Rosario, qui est la propriétaire de tout cela.

Don Manuel ne se déconcerta pas. Il dit paisiblement :

– Je vais, en ce cas, lui dire que la chose vous est indifférente...

Mais déjà Trinidad se ravisait. L’insinuation du jeune homme sur son goût – d’ailleurs réellement très supérieur à celui de sa mère – avait flatté son extrême vanité. Elle se leva en déclarant :

– Allons, j’y vais... Vous m’accompagnez ?

– Mais certainement !

Ils se dirigèrent vers les grottes... Corpano,

assis près de l'entrée du temple, fumait un cigare. Il regarda avec indifférence les deux jeunes gens qui n'engageaient dans l'étroit couloir... Comme ils atteignaient la galerie funèbre, dont plusieurs torches éclairaient la sombre profondeur, Manuel dit tout à coup :

– J'ai oublié une communication que j'avais à faire à l'Oiseau-Noir, de la part de dona Hermosa ! C'est pour le départ. Il faut que j'aie le trouver à l'instant, car cet Indien est assez pointilleux et se formaliserait s'il était averti trop tard.

Trinidad répliqua avec insouciance :

– Eh bien, allez, mon cher.

Il lui remit la torche, revint sur ses pas et sortit du boyau rocheux. D'un mouvement preste, il s'avança vers l'étrange poisson et toucha de son index l'écaille soulevée... Aussitôt le bloc voisin commença de remonter...

Corpano se dressa debout, d'un brusque mouvement.

– Que faites-vous là ?... Arrêtez !... Arrêtez !...

Vous savez bien que...

Il se jetait contre la pierre et se mit à crier :

– Dona Hermosa !... dona Trinidad !... Vite, vite, remontez... tous !

Le bloc continuait son mouvement d'ascension.

Corpano tourna vers don Manuel son visage altéré.

– C'est affreux, ce que vous faites là ! Essayez d'arrêter !... ou ces malheureux sont perdus !

Tranquillement, le jeune homme répondit :

– Vous savez bien que c'est impossible, amigo.

La lune d'or seule peut ouvrir ceci... et dona Hermosa l'a emportée avec elle.

Le bloc montait, inexorablement...

Déjà, il était trop tard pour qu'un être humain pût passer là.

Corpano bégaya :

– Vous êtes un monstre !

Don Manuel riposta :

– Auriez-vous mieux aimé que dona Rosario devînt la victime de cette femme ?

Par l'ouverture, qui maintenant n'avait plus que quelques centimètres, parvint la voix de Trinidad, un peu haletante :

– Qu'y a-t-il ?

La jeune fille, de la galerie où elle se trouvait encore, avait entendu l'appel angoissé de Corpano et accourait sans doute précipitamment.

Corpano, livide, regarda Manuel Ferrago. Celui-ci était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Les lèvres serrées, il détournait les yeux de la lourde pierre qui montait... montait... et enfin reprenait sa place, murant à jamais l'entrée du temple de la Lune.

Corpano dit d'une voix étranglée :

– C'est affreux !

Il restait immobile, comme figé, devant le bloc épais dont personne ne pouvait plus faire mouvoir le ressort mystérieux...

Les Indiens qui se tenaient dans une grotte voisine, attirés par les appels que Corpano avait jetés vers le souterrain, arrivaient et interrogeaient Manuel qui, prenant un air accablé, leur expliquait d'un ton entrecoupé qu'ayant sans y songer touché le poisson, il avait vu avec terreur, et sans pouvoir l'empêcher, le bloc remonter, bloquer l'entrée de la crypte.

– C'est une terrible chose !... une terrible chose ! répétait-il en frissonnant.

D'un pas automatique, Corpano se dirigea vers la sortie des grottes. Don Manuel le rejoignit aussitôt. Il dit à mi-voix :

– Où allez-vous ?

Corpano tourna vers lui son visage blême, sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur.

– Que vous importe ! Laissez-moi, don Manuel ! Je ne suis pas votre complice... pour cela, du moins. C'est une chose que je n'aurais jamais accepté de faire.

– Je me suis bien douté que vous auriez des scrupules. Voilà pourquoi j'avais décidé que

j'accomplirais la chose seul... si terrible que ce fût pour moi.

Corpano lui jeta un regard de méprisante indignation.

– Ainsi, votre fiancée... vous l'avez condamnée froidement à ce sort épouvantable ?

– Trinidad est, tout autant que sa mère, une ennemie de dona Rosario. Celle-ci n'aurait pas eu de sécurité, tant que toutes deux auraient vécu. Entre l'innocente et les coupables, il fallait choisir... Eh bien, j'ai choisi...

– Et ces malheureux peones, que vous condamnez au même sort ?

– J'en suis désolé ! Mais je n'avais pas d'autre moyen de délivrer dona Rosario...

Il en revenait toujours là, sachant bien que c'était le point faible de Corpano, la seule considération qui pût apaiser la révolte de cet homme devant l'acte terrible accompli de sang-froid et livrant à une mort atroce non seulement dona Hermosa, Trinidad et Oliva, mais encore les huit peones qui les accompagnaient.

*

Trinidad, derrière le bloc refermé, jetait des clameurs d'épouvante. Puis elle se précipita vers la crypte, dont la profondeur n'avait pas permis que ceux qui s'y trouvaient entendissent ses cris.

Et elle haleta :

– Maman !... maman !

Dona Hermosa lâcha un plat d'or qu'elle tenait à la main, en s'écriant :

– Quoi ?... quoi donc ?

– L'entrée est fermée !

– Qu'est-ce que tu dis ?... L'entrée... du temple ?

Ces mots furent rugis par M^{me} de Chantelaure, qui se précipitait vers sa fille.

– Oui... on ne peut plus sortir !

Un cri de terreur s'échappa des lèvres de ceux qui étaient là.

Dona Hermosa bégaya :

– Qu’est-il arrivé ? Pourquoi es-tu ici ?

– Mais Manuel m’a dit que tu m’avais demandée !

– Moi ? Je n’ai même pas vu Manuel ! Qu’est-ce que cela signifie ?... Et qui a fermé ?

Trinidad dit sourdement :

– Lui peut-être...

Les deux femmes se regardaient et lurent réciproquement dans leurs yeux la même pensée terrible.

Les peones s’écriaient :

– Pourrez-vous ouvrir, señora ? Nous ne sommes pas enfermés ici pour tout à fait, n’est-ce pas ?

Déjà, dona Hermosa se ressaisissait. Elle dit avec calme :

– Mais j’espère bien que non !... Certainement, il existe un moyen d’ouvrir de ce côté...

Elle savait bien que non – ou, du moins, elle n’avait jamais pu le découvrir. Mais elle voulait

gagner du temps, rassurer ces hommes dont elle craignait le désespoir et la colère, quand ils se sauraient irrémédiablement condamnés.

Elle feignit donc de chercher, et tous se mirent avec elle à cette besogne. Mais ce fut en vain qu'ils explorèrent, furetèrent, dans les moindres recoins et anfractuosités de la crypte, de la galerie, du boyau rocheux. Aucun signe n'indiquait la possibilité d'ouvrir la porte secrète. Et quand ce fut bien certain, il y eut, chez les peones, un moment de stupeur terrifiée.

Puis l'un d'eux s'écria, en tendant le poing vers dona Hermosa :

– C'est vous qui êtes la cause de cela, avec votre or ! Si vous vous étiez contentée de ce que vous aviez déjà, sans chercher à en avoir plus encore, nous ne serions pas enfermés là comme des rats en cage !... Et nous allons y mourir de faim !... de faim !

Très pâle, mais conservant un calme apparent, dona Hermosa répliqua :

– Ils vont certainement essayer de nous

délivrer, là-haut.

– Allons donc ! On nous a enfermés exprès !...
Et vous avez dit un jour que vous seule pouviez
ouvrir.

– Ils trouveront le moyen de le faire, il faut
l’espérer !

Un des hommes dit lugubrement :

– Oui... Mais nous serons peut-être déjà tous
morts à ce moment-là.

Un silence funèbre tomba sur ces êtres réunis
dans la crypte, où ils étaient tous revenus après
leurs recherches infructueuses.

À ce moment, du couloir rocheux où coulait la
rivière, des hommes surgirent de l’eau sombre...
Des Indiens, parmi lesquels se trouvaient deux
blancs : don Ruiz de Sorrès et le Castor-Franc.

De sourdes exclamations retentirent... Il y eut
une ruée terrible, à la lueur des torches fixées
dans les supports scellés aux murailles. Les
peones, qui descendaient toujours armés dans la
crypte, se défendaient désespérément. Au pied de
l’autel, dona Hermosa, Trinidad, Oliva étaient

acculées, ayant devant elles une vingtaine de Comanches véritablement hideux sous leurs peintures de guerre. M^{me} de Chantelaure avait sorti de sa poche le revolver dont elle ne se séparait jamais et venait d'abattre un des Indiens, quand, écartant ceux-ci, l'Élan-Rapide apparut et, toujours extraordinairement agile malgré son âge, bondit sur elle... Avant qu'elle pût ébaucher un mouvement de défense, le couteau du vieux sachem s'enfonçait dans sa poitrine.

Elle tomba comme une masse, en exhalant un court soupir.

Trinidad jeta un cri strident.

– À moi, don Ruiz !... Sauvez-moi !

L'Élan-Rapide lui jeta un regard de dédain.

– Je ne tuerai pas la fille de la Panthère. Il est inutile qu'elle appelle le Grand-Aigle au secours.

Et il lui tourna le dos.

Oliva, qui se défendait à l'aide d'une navaja, venait d'être blessée mortellement, elle aussi. Quant aux peones, ils étaient maintenant presque tous couchés à terre, poignardés et scalpés. Deux

d'entre eux qui luttèrent encore tombèrent enfin, et en un clin d'œil se trouvèrent dépouillés de leur chevelure.

Trinidad s'élança vers don Ruiz, en joignant les mains.

– Vous allez m'emmener ? Vous me sauverez ?

Il dit froidement :

– Vous êtes libre.

– Libre ? À quoi cela me sert-il ? L'entrée du temple est fermée !

– Comment, fermée ?

– Oui, quelqu'un l'a refermée sur nous, tout à l'heure.

Une exclamation de colère s'échappa des lèvres de don Ruiz. Il se tourna vers l'Élan-Rapide, occupé à donner de brèves instructions à ses guerriers.

– Vous entendez, chef ? Notre plan s'écroule. Il faut maintenant arranger autre chose... Castor-Franc, partez promptement avec le Serpent-Fou,

allez prévenir l'Antilope que l'attaque est retardée puisque l'issue nous est fermée par ici.

Le Castor-Franc et l'Indien désigné se dirigèrent vers la rivière et s'y jetèrent, en maintenant leur fusil hors de l'eau... À l'entrée du passage conduisant aux grottes se tenait un Indien porteur d'une torche. Ce fut là aussi que, quelques instants plus tard, abordèrent don Ruiz, Trinidad et les Comanches.

Dans une poche intérieure, le jeune hacendero avait précieusement serré la lune d'or qu'il venait de prendre au cou de dona Hermosa, ainsi qu'une petite boîte, d'or également, laquelle, pensait-il, devait être celle que dona Paz avait jadis confiée au curé de Morigny en même temps que le signe de la Lune.

Aussitôt arrivés dans la lointaine partie des grottes où ils avaient élu domicile, l'Élan-Rapide et don Ruiz se réunirent en conseil avec le Castor-Franc et l'Antilope. Celui-ci avait été chargé de commander la partie de la troupe qui devait attaquer du côté des grottes, tandis que l'autre, sous les ordres du sachem et de don Ruiz,

surgirait par le temple de la Lune... La fermeture inattendue de l'entrée secrète réduisait à néant ce projet, car pas plus que dona Hermosa, le jeune hacendero et l'Élan-Rapide n'avaient pu découvrir le moyen de l'ouvrir de l'intérieur.

Tandis qu'ils conféraient et dressaient un nouveau plan, Trinidad, dans le coin des grottes qui lui avait été assigné comme demeure, s'enveloppait dans une couverture pour faire sécher ses vêtements. Elle frissonnait, autant de froid que du souvenir de la scène tragique... Mais le remords ne descendait pas en son âme, déjà endurcie dans le mal comme l'avait été celle de sa mère. Pas un instant elle n'eut un sentiment de pitié pour les malheureux qui, par sa trahison, gisaient dans le temple souterrain, faisant au corps sans vie de dona Hermosa une garde funèbre... Et bien moins encore, elle s'émouvait à la pensée que bientôt sa cousine, Corpano, don Manuel tomberaient entre les mains de don Ruiz et de ses alliés.

XXI

C'était Manuel Ferrago qui avait assumé la tâche d'apprendre à Rosario comment, par suite d'une imprudence de sa part, la porte secrète s'était irrémédiablement refermée, murant dona Hermosa et ses compagnons dans la crypte – à moins que, par grand hasard, ils pussent arriver, en passant par la rivière, à sortir du dédale des grottes dont Corpano conservait un souvenir si angoissant.

La jeune femme terrifiée avait couru vers l'entrée secrète. Là, elle avait cherché, palpé le roc... Mais l'énorme bloc était resté inexorablement immobile... Et il lui fallait maintenant se convaincre qu'à moins de ce hasard dont parlait Manuel, sa belle-mère, sa cousine et ceux qui les accompagnaient étaient condamnés à mourir dans le temple souterrain.

Outre l'horreur qu'inspirait un tel sort à son

cœur sensible et généreux, Rosario ne pouvait songer sans effroi à l'abandon où elle se trouvait maintenant. Hermosa était le seul être de qui elle pût espérer une protection. Maintenant, elle se voyait isolée, si jeune, sans défense, au milieu de ces hommes parmi lesquels Corpano, seul, lui était quelque peu sympathique... Et elle se demandait en frissonnant ce qu'elle avait le plus à redouter : don Ruiz, ou bien cet inquiétant don Manuel, avec ses yeux faux et câlins, sa parole douceuse, et cette admiration qu'il avait osé lui témoigner en termes dont elle ne pouvait se souvenir sans rougir de colère.

Heureusement, Corpano était là. En lui, elle cherchait instinctivement cette protection dont elle avait besoin. Elle le lui dit quand, après ses vaines tentatives autour de l'entrée secrète, elle se trouva un instant seule avec lui.

L'ex-arriero répondit, en enveloppant d'un regard de compassion émue la jeune femme toute palpitante d'horreur et de détresse :

– Oui, je vous protégerai, dona Rosario. Avec moi, vous n'aurez rien à craindre de ceux qui

vous entourent.

– Je vous remercie, Corpano ! Mais je veux espérer encore que dona Hermosa et tous ces pauvres gens parviendront à sortir de là... Nous allons, naturellement, demeurer ici quelques jours encore ?

– Mais non, señora ; le départ reste fixé à demain matin.

Rosario sursauta.

– Comment, nous n’attendrions pas de savoir s’ils ont pu se sauver ? Mais c’est impossible, cela !

Don Manuel, qui s’approchait à ce moment, répondit d’un ton de regret douloureux :

– Hélas ! nous y sommes obligés, señora ! Notre réserve de vivres – je m’en suis assuré hier et l’avais dit à notre pauvre dona Hermosa – ne nous permet pas de rester plus longtemps ici.

– Mais s’ils sortent une fois que nous serons partis ?... Que deviendront-ils, les malheureux, sans nourriture, dans ces lieux sauvages ? Non, non, il faut que nous attendions !... nous le

devons.

Don Manuel eut un sournois regard d'impatience vers la jeune femme si ardente et résolue. Mais il dit avec une suave douceur :

– Soit, nous attendrons jusqu'à après-demain. C'est tout ce qu'il nous est possible de faire, car nous risquerions de périr en route, faute de vivres. Puis encore, je ne suis pas très sûr des peones surexcités par la disparition de leurs camarades... Oui, dona Rosario, un plus long séjour ici est impossible... et je suis persuadé qu'il serait, hélas ! complètement inutile.

– Pourtant, puisque Corpano a réussi jadis à trouver le chemin de la rivière, il se peut qu'eux aussi...

Manuel hocha la tête.

– Ce sont là des hasards qui ne se représentent pas deux fois. Mais enfin, je ne veux pas vous enlever toute espérance. Donc, attendons un peu... Corpano, dites à l'Oiseau-Noir qu'il ne se presse pas d'envoyer des éclaireurs en reconnaissance dans le défilé. Demain, il sera

temps pour cela.

Mais le chef apache avait déjà expédié deux de ses meilleurs guerriers, chargés de voir si le chemin était libre d'ennemis... Et ces hommes, en revenant, rapportèrent une terrifiante nouvelle. L'extrémité du défilé se trouvait fermée par deux énormes blocs, tombés des escarpements voisins et si bien rapprochés, si bien coincés qu'aucune force humaine n'aurait été capable de les dégager.

Ainsi, la troupe de dona Hermosa était prisonnière dans le cirque rocheux.

Pas un instant, don Manuel, Corpano, l'Oiseau-Noir, ne doutèrent que ce fut là le prologue de l'attaque ennemie.

Celle-ci se produirait par les grottes... Et peut-être, avant de la déclencher, l'adversaire attendrait-il que toute la troupe fût affaiblie par la faim, de telle sorte qu'il en aurait aussitôt raison.

La situation se présentait donc sous un jour fort grave – et même à peu près désespéré.

Manuel dissimulait à peine sa fureur. Il avait

poursuivi son plan avec une infernale ténacité, il se voyait sur le point de quitter ces lieux avec Rosario, en emmenant les mules chargées de cet or qui appartenait à la jeune femme et dont il espérait bien se rendre possesseur, en forçant Rosario isolée, sans protection, à l'épouser dès qu'elle aurait obtenu l'annulation de son mariage avec don Ruiz... Et voici qu'il se trouvait enfermé ici, obligé d'attendre qu'il plût à l'ennemi d'attaquer, ayant de ce fait la perspective d'une sanglante défaite, d'un irrévocable échec.

– C'est abominable !... abominable ! répétait-il nerveusement.

Corpano, pâle et soucieux, restait silencieux. Pourtant, ce fut lui qui émit l'avis qu'il était préférable de ne pas inquiéter à l'avance dona Rosario, en lui faisant part de ce nouvel et terrible incident.

– Il sera toujours temps de le lui apprendre dans quelques jours, ajouta-t-il. Nous lui dirons seulement qu'après un nouvel examen des vivres, nous avons jugé possible, en nous privant un peu, de reculer notre départ.

Manuel approuva. Ce fut lui qui alla avertir la jeune femme, en présentant adroitement cette décision comme venant de son vif désir de lui complaire.

Elle accueillit la nouvelle avec satisfaction. Il lui aurait été en effet horriblement pénible de quitter ces lieux avant d'être bien assurée que les emmurés ne pouvaient être sauvés.

Cette nuit-là, elle ne dormit pas un instant. Sa pensée s'en allait vers les malheureux enfermés dans le temple souterrain, et s'imaginait leur terreur, leur désespoir. Puis, en un retour sur elle-même, la jeune femme se demandait avec angoisse ce qu'elle allait devenir, seule au monde.... ou, sort bien pire encore, si elle retombait aux mains de don Ruiz.

À cette idée, elle frissonnait de révolte et d'effroi... Tout, tout plutôt que cela !

Quand vint l'aube, Rosario n'avait pas encore fermé les yeux. Les premières clartés du jour s'insinuaient dans la tente, commençaient d'éclairer le jeune visage pâle et défait, aux grands yeux cernés par l'insomnie et l'angoisse.

Le campement était encore plongé dans le silence... Et, tout à coup, le sol oscilla, à plusieurs reprises, avec une intensité croissante. Il y eut une série de bruits sourds, des cris de terreur s'élevèrent... Puis ce fut à nouveau le silence.

Rosario se mit debout, se précipita au-dehors... Elle vit, à quelques pas d'elle, une crevasse qui s'était ouverte dans le sol... et aux alentours, les rocs jetés les uns sur les autres, ou couchés à terre par la violence du tremblement de terre.

La jeune femme dirigea un regard affolé vers l'endroit où couchaient don Manuel et Corpano. C'était un large roc creux, où les deux hommes s'étaient arrangé un assez confortable retrait. D'un coup d'œil, Rosario vit qu'il était encore debout... Près de là se tenait don Manuel qui regardait vers la tente. Il se précipita au-devant de Rosario en s'écriant :

- Vous n'avez rien ? Vous n'avez rien ?
- Non ! Mais les autres ? Où est Corpano ?
- Il venait de quitter la roche pour aller fumer un cigare aux alentours, car il n'avait pas dormi

de la nuit et voulait se calmer les nerfs...

Des cris, des appels, des gémissements commençaient de s'élever. Rosario dit d'une voix tremblante :

– Il est peut-être blessé ? Il faut le chercher...

Ils n'eurent pas besoin d'aller loin, pour découvrir l'ex-arriero gisant à demi enseveli sous les débris de roc.

Il était inanimé. Avec l'aide de quelques hommes qui, revenus de leur stupeur première, arrivaient aux appels de don Manuel, celui-ci dégagea le malheureux et le fit porter dans la tente.

Là, il ouvrit les yeux et dit faiblement :

– Je suis perdu.

Son regard s'attachait avec tristesse et pitié sur la jeune femme qui s'était agenouillée près de lui et commençait d'introduire entre ses lèvres un peu d'eau-de-vie.

Elle balbutia :

– Mais non, Corpano... nous allons vous

soigner. Don Manuel, qui a quelques connaissances de médecine, va vous examiner...

– C'est bien inutile.

Puis il ferma les yeux... Don Manuel procéda à un rapide examen et constata que la poitrine avait été enfoncée. Corpano n'avait plus que peu de temps à vivre.

Un jeu de physionomie du jeune Ferrago apprit à Rosario qu'il n'y avait pas à espérer. Elle en éprouva un choc violent, qui la fit blêmir et frissonner. Quoi ! celui-là aussi allait lui manquer ?... Non, non, ce n'était pas possible ! Dieu ne pouvait permettre qu'elle demeurât sans défense, parmi ces étrangers dont le moins inquiétant n'était pas Manuel Ferrago.

Le jeune homme s'éloigna, pour aller voir ce qu'étaient devenus les Indiens et les autres peones. Rosario demeura agenouillée près de Corpano. Celui-ci continuait de tenir les paupières fermées... Il les souleva tout à coup et attacha sur la jeune femme un regard inquiet.

Sa voix, très faible, demanda :

- Vous êtes seule ?
- Oui, amigo. Désirez-vous quelque chose ?
- Approchez... très près... Je veux vous parler...

Elle se pencha et mit son oreille contre les lèvres du mourant.

– Il faut que je vous dise... avant de mourir... Dona Hermosa vous a trompée... C'est elle qui a fait mourir votre père...

Rosario eut un cri étouffé.

Corpano poursuivit :

– Les lettres qui accusaient don Pedro étaient bien de votre grand-mère... mais la pauvre dona Carmen était folle quand elle les écrivit. Elle s'imaginait que don Pedro, qui avait eu autrefois des démêlés avec son mari, en voulait à la vie de celui-ci. Quand don Luis mourut, frappé par une main qui demeura toujours inconnue, elle clama autour d'elle, jusqu'à son dernier jour, que le meurtrier était don Pedro de Sorrès. Or, à ce moment-là, il voyageait au Chili... Je puis vous certifier tout cela, dona Rosario, moi qui étais à

cette époque au service de don Luis... Et je suis presque certain que celui qui le tua s'appelait... don Antonio Ferrago.

Elle bégaya :

– Le père de don Manuel ?

– Oui... Tous deux se détestaient...

Corpano se tut, la respiration sifflante, les traits décomposés.

Rosario, à demi défaillante, venait de tomber assise sur le sol. Elle était, en ce moment, aussi livide que le mourant.

D'une voix qui passait avec peine entre ses lèvres décolorées, elle demanda :

– Tout ce qu'elle m'a dit, alors, au sujet de don Pedro... de don Ruiz... tout n'était que mensonge ?

– Oui... tout.

La jeune femme eut un gémissement en couvrant son visage de ses mains.

Corpano murmura :

– Que Dieu me pardonne... J'ai été le complice

de cette femme... pour venger mon fils... Priez pour moi... Et méfiez-vous...

Il se tut, saisi d'étouffement. Puis un flot de sang jaillit de sa bouche...

Rosario se précipita au-dehors, appela don Manuel. Personne ne lui répondit... Elle revint près du mourant. Les paupières brunes étaient closes, et comme la jeune femme se penchait vers lui, un soupir – le dernier – sortit des lèvres de Corpano.

Alors Rosario s'affaissa, terrassée par la violence de son émotion.

Les révélations qu'elle venait d'entendre éclairaient d'un jour terrible tout le rôle joué par dona Hermosa, depuis l'instant où elle était apparue devant la toute jeune épousée, dans l'ancienne chambre de dona Paz... Et pour une âme loyale, délicate comme celle de Rosario, c'était une insupportable torture de penser à la conduite qu'elle avait tenue envers don Pedro et don Ruiz, aux accusations dont elle les avait chargés... tandis qu'elle donnait toute sa confiance à la meurtrière de son père et de sa

mère !

– C’est affreux, affreux ! répétait-elle machinalement, tandis que tout son corps tremblait de fièvre soudaine.

Ah ! don Ruiz avait bien raison de lui en vouloir !... Et certainement, jamais il ne voudrait oublier, maintenant !

Le souvenir du jeune hacendero, blessé, les bras et les pieds liés, surgit en son esprit. Elle eut un sourd cri de douleur. Oh ! oui, comme il devait la détester, elle qui était à ce moment-là parmi ses pires ennemis !... Le regard qu’il avait eu pour elle, alors, ne le prouvait que trop !

Et il aurait pu être tué... tué par les complices de dona Hermosa !

Elle gémit :

– Oh ! cette femme !... cette femme, que m’a-t-elle fait faire !

Mais l’énergie latente en cette jeune âme la redressait tout à coup. Rosario pensa :

« Dieu ne m’abandonnera pas, dans la terrible situation qui est la mienne... Peut-être don Ruiz

attaquera-t-il notre troupe. Mais maintenant, je le considérerai comme un sauveur, car par-dessus tout je crains don Manuel, et ces effrayants Indiens... Don Manuel... le fils de l'homme qui a tué mon grand-père, s'il faut en croire ce pauvre Corpano. Ainsi, je fuyais le fils de don Pedro pour ces crimes que celui-ci n'avait pas commis, et je vivais au milieu de... Ah ! quelle affreuse, épouvantable ironie ! »

À ce moment, un bruit de pas et de voix se fit entendre au dehors. Don Manuel apparut au seuil de la tente. Il annonça d'une voix rauque :

– Une partie des peones et des Indiens sont ensevelis sous les rochers ! Notre provision de vivres a disparu dans une crevasse... Une dizaine de mules sont écrasées...

Rosario se redressa, très pâle.

– Alors, qu'allons-nous devenir ?

– Je ne sais !... Et nous ne vous avons pas dit hier, dona Rosario, pour ne pas vous inquiéter, nous ne vous avons pas dit que le défilé se trouvait bloqué par des rocs énormes que nos

ennemis y ont fait tomber, afin de l'obstruer.

La jeune femme se raidit, pour dominer la détresse qui la saisissait devant ces terribles nouvelles.

Elle dit avec calme :

– Alors, nous sommes perdus ?

– Non ! J'espère bien que non ! Nous allons réfléchir... voir ce que nous pouvons tenter... Le tremblement de terre a surtout bouleversé le terrain au nord du cirque ; mais les grottes ne paraissent pas avoir souffert. Nous essayerons de sortir par là. Si don Ruiz nous attaque... eh bien, mieux vaut périr de cette manière qu'ici, par la faim.

– Je suis de votre avis.

D'un mouvement vif, qu'elle n'eut pas le temps de prévenir, don Manuel se rapprocha de Rosario et lui saisit la main.

– Rosario, rien ne me coûtera pour vous sauver ! Vous savez que je vous adore !... que je suis votre serviteur fanatiquement dévoué ! ...

Elle retira brusquement sa main, en reculant

de plusieurs pas, et en attachant sur le jeune homme un regard de hautain mépris.

– Taisez-vous, señor ! Comment osez-vous me parler ainsi, tandis qu'en ce moment votre fiancée agonise peut-être ?

– Ma fiancée ! Jamais je ne l'ai aimée ! C'est dona Hermosa qui m'avait persuadé que je ne pouvais trouver mieux qu'elle. Mais dès que je vous ai connue, Rosario, je...

– Je vous le répète, señor, taisez-vous ! C'est assez que vous vous soyez fait le complice de dona Hermosa dans cette affreuse intrigue qui consistait à me séparer de don Ruiz... pour vous approprier ces richesses dont lui et moi sommes les possesseurs légitimes !

Don Manuel tressaillit et une lueur mauvaise traversa son regard. Mais ce fut sur un ton calme qu'il demanda :

– Qui donc vous a raconté cela ?

Rosario étendit sa main vers le corps immobile.

– Le pauvre Corpano, avant de mourir, m'a

appris comme dona Hermosa m'avait odieusement trompée.

– Eh bien, oui, oui, il a dit vrai ! Mais moi, je ne suis coupable que de complicité involontaire, dona Rosario ! Comme vous, j'ai cru de bonne foi aux dires de dona Hermosa... Mais depuis quelque temps, des faits m'avaient éclairé à son sujet. Je soupçonnais les criminels desseins qu'elle formait contre vous. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit l'autre jour : « Je veux vous sauver du sort terrible que vous réserve votre belle-mère. » Vous avez accueilli cette parole avec indignation... vous m'avez traité de calomniateur... Et, voyez, cependant, si j'avais raison ?

Oui, elle ne pouvait faire autrement que de le reconnaître. Manuel lui avait donné ce jour-là un avertissement qu'elle avait repoussé avec une généreuse colère, encore accrue par la déclaration d'amour du jeune Ferrago. Mais aussi, comment aurait-elle pu imaginer une telle perfidie, une si épouvantable noirceur d'âme ? Devant de pareils abîmes, elle défaillait presque d'horreur, la noble

et délicate Rosario, l'enfant loyale et toute pure qui, si peu de temps auparavant, avait quitté le couvent de Sainte-Colette pour suivre don Ruiz de Sorrès.

Tout en admettant que don Manuel eût pu être, lui aussi, trompé par dona Hermosa, elle restait néanmoins défiante, ayant conscience de la fausseté qui existait en cette nature. Et, d'ailleurs, il lui fallait se tenir sur la plus grande réserve, étant donné les sentiments du jeune homme à son égard et le danger qu'elle sentait devoir en résulter, maintenant surtout que Corpano n'était plus là pour la protéger. Aussi répliqua-t-elle avec une froideur pleine de dignité :

– J'ignore jusqu'à quel point votre complicité fut, comme vous dites, involontaire, señor. Mais en tout cas, je vous demande de ne plus me parler comme vous venez de le faire tout à l'heure.

Elle fut interrompue par une clameur s'élevant au-dehors. Puis retentit l'horrible cri de guerre des Comanches...

Don Manuel s'écria :

– Nous sommes attaqués !... Ne bougez pas d'ici, dona Rosario !

Et il se précipita au dehors. La jeune femme se laissa tomber à genoux. Les mains jointes, elle supplia ardemment :

– Sauvez-moi, mon Dieu !... sauvez-moi !

XXII

Dans les grottes profondes, le tremblement de terre avait été ressenti moins fortement que dans le cirque rocheux, car elles ne se trouvaient pas tout à fait dans l'axe du mouvement oscillatoire.

Aucune catastrophe ne s'était produite et, le premier moment d'émotion passé, les Indiens avaient continué de vaquer aux préparatifs de l'attaque, selon les instructions de don Ruiz et de l'Élan-Rapide.

L'hacendero alla trouver Trinidad et lui dit de son ton froid et impératif :

– Vous allez rester ici, avec les quelques Indiens que nous y laissons, pendant que je vais en finir avec mes adversaires. Après cela, nous quitterons ces lieux et, une fois dans la sierra, je vous ferai conduire où vous voudrez.

Il n'attendit pas la réplique de la jeune fille et

sortit de la grotte. Trinidad, pâle, les lèvres serrées, demeura un moment à écouter le bruit de ses pas qui s'éloignait. Elle songea :

« Voilà donc pourquoi je lui aurai tout sacrifié ? Il n'a même pas un regard pour moi !... Non, non, don Ruiz, je veux que vous m'aimiez ! Je veux remplacer près de vous Rosario, que vous devez maintenant avoir en horreur. »

Dans l'obscurité qu'atténuait quelques lueurs de jour filtrant par d'invisibles fissures des voûtes, les Comanches avançaient silencieusement, suivant don Ruiz, l'Élan-Rapide, le Castor-Franc. Ils atteignirent ainsi les premières grottes démunies de leurs sentinelles qui, au moment du tremblement de terre, s'étaient enfuies au dehors. La situation, de ce fait, se présentait excellente pour les assaillants. Les Apaches et les quelques peones encore vivants se trouvaient dispersés, parmi les chaos de rochers déplacés, de crevasses produites par le cataclysme... Ce fut un jeu pour les Comanches de tomber sur eux, avant qu'ils eussent pu se réunir. L'Oiseau-Noir fut un des premiers atteints

par la lance de l'Antilope, et sa chevelure, aussitôt, orna la ceinture du jeune chef.

Don Manuel accourait dans la direction d'où venaient les clameurs, les cris de rage, que couvrait par instants le cri de guerre des Comanches. À la vue de ceux-ci aux prises avec les Apaches, le jeune Ferrago rebroussa chemin et se précipita dans la tente.

– Vite, dona Rosario !... venez vite ! Les ennemis ne sont pas encore de ce côté. Nous allons essayer de leur échapper, en nous cachant parmi les roches.

Sans bouger, Rosario répondit :

– Ce sera bien inutile.

– Peut-être pas ! Essayons, en tout cas ! Les Indiens, alliés de don Ruiz, vont être ici en un instant. Si nous tombons entre leurs mains, nous sommes perdus !... Venez, venez vite !

Il saisissait Rosario par le bras, la forçait à se relever, l'entourait de son bras pour l'entraîner hors de la tente...

Hésitante, ne sachant ce qu'elle devait faire,

devant le péril effroyable évoqué par don Manuel, la jeune femme ne résistait qu'à demi.

Comme ils passaient le seuil de la tente, un homme apparut, à une cinquantaine de mètres. D'un coup d'œil, Rosario et don Manuel reconnurent don Ruiz.

Le jeune Ferrago étouffa un juron entre ses dents. Il voulut entraîner Rosario, qui tout à coup s'immobilisait, pâle et tremblante. Mais don Ruiz épaula son fusil, tira. La balle vint frapper près de l'épaule le bras qui entourait la taille de Rosario. La jeune femme, brusquement libérée, faillit tomber en arrière. Elle se retint aux montants de la tente et ferma les yeux, prête à défaillir.

Quand elle les rouvrit, elle vit à quelques pas d'elle don Ruiz, debout en face de don Manuel, dont le bras pendait inerte. Le regard de l'hacendero s'attachait avec un écrasant dédain sur le blême visage contracté par la fureur. Sa voix s'éleva, dure, ironique :

– Vous voilà pris, Manuel Ferrago. Votre aventure de bandit est terminée. Dans la crypte du temple, dona Hermosa et sa servante gisent

sans vie... Maintenant, c'est vous qui êtes mon prisonnier. Il ne reste plus que Corpano...

Don Manuel ricana :

– Corpano ? Vous le trouverez ici.

Il montrait la tente. Don Ruiz tourna son regard vers Rosario, qui levait sur lui ses beaux yeux pleins d'une pathétique supplication. De la même voix dure, il demanda :

– Dit-il vrai ?

– Oui... le pauvre Corpano est mort.

Un groupe de Comanches apparaissait à quelque distance. Don Ruiz les appela, leur donna l'ordre d'emmener le prisonnier. Puis, du geste, il indiqua à Rosario qu'elle eût à rentrer dans la tente.

Elle obéit, le cœur étreint par l'angoisse. Car elle voyait tant de farouche rancune dans le regard de son mari !... Don Ruiz la suivit et s'arrêta devant le cadavre de Corpano.

Rosario dit en hésitant, d'une voix qui tremblait :

– Il a été tué par des roches détachées au moment du tremblement de terre...

Don Ruiz ne parut pas entendre...

Réunissant tout son courage, la jeune femme ajouta :

– Avant de mourir, il m’a appris la vérité sur ma belle-mère... sur les lettres de mon aïeule qu’elle m’avait fait lire, et qui accusaient don Pedro... Je sais maintenant que j’ai été trompée... affreusement trompée. Don Ruiz, j’ai mal agi envers vous. Pardonnez-moi, car j’étais une enfant ignorante... et je vous connaissais tellement peu !

Cette fois, il la regardait avec une colère presque sauvage... Et elle recula, en étouffant un cri d’effroi.

Don Ruiz eut un rire sourd, d’une terrible ironie.

– Ah ! maintenant que vous vous voyez à ma merci, que tous vos amis et complices sont morts ou prisonniers, vous vous décidez à croire que votre chère belle-mère a menti ? Ce serait fort

adroit, si vous aviez affaire à un homme plus naïf que je ne le suis. Mais je vous affirme que vous ne réussirez pas avec moi. Dès votre retour... forcé chez moi, je vous ai dit, après la mort de mon père, que je ne vous pardonnerais jamais. Depuis lors, il s'est passé d'autres faits qui me donnent le droit d'ajouter : « Vous êtes une créature fausse, perfide, sans honneur, pour laquelle je ne puis avoir que du mépris ! »

Sur ces mots, il se détourna pour quitter la tente. Mais Rosario, avec un cri étouffé, s'élança vers lui et mit sa main sur son bras.

– Pourquoi m'insultez-vous ainsi ?... Oui, j'ai le droit de savoir pourquoi vous me dites ces choses affreuses !

Il tourna vers elle son regard dur, chargé de mépris.

– Je vous insulte ? Allons donc, vous n'étiez pas si délicate, le jour où vous m'avez volé la lune d'or, alors que j'étais blessé, ligoté, incapable de me défendre. C'était une jolie besogne, bien digne de l'associée de dona Hermosa !

Elle balbutia, avec un geste de stupéfaction :

– Moi, je... Oh ! don Ruiz, non, ce n'est pas moi ! Dona Hermosa a enlevé la chaîne de votre cou...

– Sous vos yeux, en tout cas, et sans que vous protestiez. Puis vous l'avez reçue entre vos mains. Tout cela revient au même... Non, dona Rosario, perdez espoir de me voir changer d'avis sur vous. Je suis pleinement édifié désormais. Quant aux lettres de votre aïeule, dont s'est habilement servie dona Hermosa pour vous circonvenir, tenez, les voici...

Il sortait de sa poche une petite boîte d'or, qu'il tendit à la jeune femme.

– Cette boîte avait été volée à votre mère par sa cousine, en même temps que la demi-lune. Elle contenait ces lettres que dona Carmen de Ojeda, atteinte de démence depuis quelques années, écrivait à son mari absent. Il s'en trouve une autre de don Luis, qui répondait à sa femme en la tranquilisant, en lui affirmant que don Pedro voyageait au loin, et que d'ailleurs il savait bien n'avoir jamais rien à craindre de lui. Tout ceci

vous confirmera les dires de Corpano.

Sur ces mots, il tourna les talons et quitta la tente.

Rosario resta un moment pétrifiée. Il lui semblait que toutes les idées fuyaient de son cerveau... Et soudainement elle s'affaissa sur le sol, en crispant ses doigts sur la boîte d'or.

*

Quand elle ouvrit les yeux, elle se vit étendue sur son petit lit de camp. Tout d'abord, elle se crut seule. Mais en tournant la tête, au bout d'un moment, elle aperçut à quelques pas d'elle don Ruiz, debout, les bras croisés, qui la regardait avec un air de sombre colère.

Elle frissonna et referma les paupières. Alors don Ruiz dit avec son accent dur, autoritaire :

– Je vais vous envoyer votre cousine Trinidad. Elle vous soignera, si vous en avez besoin.

Il sortit, sans que Rosario eût répliqué, sans

que, dans cet anéantissement physique et moral où elle se trouvait, elle songeât à se demander comment Trinidad, enfermée dans la crypte en même temps que sa mère, pouvait se trouver là.

Elle était encore dans cet état de demi-insensibilité, de faiblesse invincible, quand Trinidad entra et, de son pas glissant, vint jusqu'à sa cousine.

Rosario attacha sur elle un regard vague. Puis elle dit d'un ton d'indifférence et de lassitude :

– Ah ! c'est toi !

– Oui, chère Rosario, c'est moi, que don Ruiz envoie pour te tenir compagnie... Dans quelles terribles aventures nous sommes jetées, ma pauvre Rosarita !... Et ma mère !... ma malheureuse mère !

Elle joignit les mains et leva pathétiquement les yeux au ciel.

Rosario eut un frémissement, à l'évocation de celle qui lui avait été si néfaste, de la misérable qui avait tué son père et sa mère.

Trinidad se pencha vers elle et dit avec son

accent le plus doucereux :

– Que t’est-il arrivé, Rosarita ? Don Ruiz m’a dit seulement que tu étais souffrante, que tu avais besoin de moi... Es-tu blessée ?

Rosario fit un signe négatif.

– Alors, qu’as-tu ?... Don Ruiz se serait-il montré un peu... dur avec toi ?

La jeune femme ne répondit pas ; mais un tressaillement la secoua. Trinidad s’en aperçut et un éclair de joie mauvaise jaillit de ses yeux clairs.

Elle n’insista pas davantage sur ce sujet et s’informa si Rosario désirait quelque chose. Sur la réponse négative de sa cousine, elle s’assit près d’elle. Le corps de Corpano avait été enlevé de la tente par deux Indiens amenés tout à l’heure par don Ruiz. C’était alors que celui-ci avait trouvé Rosario évanouie et l’avait portée sur le lit de camp.

Dans l’immobilité complète, la jeune femme reprenait peu à peu la notion exacte des choses... Et sa souffrance morale, au souvenir des paroles

de don Ruiz, devint si intolérable qu'elle laissa échapper un gémissement.

Trinidad, aussitôt, se pencha vers elle.

– Tu souffres ?

Rosario ouvrit les yeux et regarda un moment sa cousine, sans répondre. Puis elle demanda :

– Tu as pu te sauver ?... quitter la crypte ?

– Oui... Mais ma mère, Oliva, les peones sont morts, tués par les Comanches sous les ordres de don Ruiz. Moi, je suis prisonnière...

Rosario eut un nouveau tressaillement.

Trinidad poursuivit, d'un ton pathétique :

– Ma mère a été tuée devant moi ! C'est affreux, Rosario !... Oui, quoique je n'aie pas toujours partagé ses idées, c'est un grand malheur pour moi !

Et des larmes commencèrent de glisser le long de ses joues.

Rosario attachait sur elle son regard indécis et anxieux.

– Tu ne partageais pas ses idées ?... Étais-tu au

courant de ses desseins, de... tout ce qu'elle tramait contre moi ?

– D'une partie, du moins... Et j'étais bien résolue à te sauver...

– Tu savais qu'elle m'avait trompée, au sujet des lettres de dona Carmen ?

– Je le soupçonnais... Rosario, Rosario, ne me parle plus de ces choses... torturantes pour mon âme filiale !

Elle se couvrit le visage de ses mains, tandis que des sanglots secouaient ses épaules.

Rosario lui jeta un regard méfiant...

Elle avait toujours suspecté la sincérité de sa cousine, et en ce moment, elle avait la profonde impression que cette douleur était fausse.

Mais la jeune femme éprouvait comme une sensation de délivrance, à la pensée que dona Hermosa ne pourrait plus lui nuire. C'était assez que le mal fait par elle fût irréparable !

Rosario serra convulsivement ses doigts sur la couverture... Ah ! ces paroles de don Ruiz : « Vous êtes une créature fausse, perfide, sans

honneur, pour laquelle je ne puis avoir que du mépris... », ces paroles terribles, comme elles lui brûlaient l'âme !

De nouveau, elle avait refermé les yeux. Ce fut Trinidad qui rompit le silence, en demandant :

– Et Manuel ?... Il est prisonnier, blessé, m'a dit don Ruiz ?

Rosario répondit par un geste affirmatif.

Trinidad poursuivit, d'un ton dolent :

– Je suis fort inquiète à son sujet... Don Ruiz et ses alliés les chefs comanches vont le considérer comme un complice de ma mère. En ce cas, ils le mettront à mort...

Sans ouvrir les yeux, Rosario demanda :

– Était-il complice ?

– Lui ? Eh ! à peu près comme moi, je pense !... Ma mère s'entendait à prendre les gens... tu en sais quelque chose, pauvre amie !

Si elle le savait ! Les prendre, et les conduire à des abîmes de regrets, de douleur...

Trinidad continuait :

– Manuel croyait tout ce qu’elle lui disait. Il n’est donc pas plus coupable que toi et moi. Mais il est à craindre qu’il ne puisse arriver à convaincre don Ruiz... Celui-ci doit être un homme si implacable !... féroce dans ses vengeances, ignorant toute indulgence... Oui, le sort de ceux qui l’ont offensé doit être terrible !

Rosario frissonna... Et de nouveau son âme sombra dans la détresse, dans l’affreuse angoisse de la situation où l’avaient jetée les criminelles intrigues de dona Hermosa.

Trinidad, un peu penchée vers elle, la couvrait d’un regard de haine jalouse. Qu’elle était séduisante toujours, même en cet état de souffrance et d’affaissement ! Ses boucles en désordre entouraient son pâle visage, si jeune, d’un modelé si délicat. Les lèvres, dont la vive couleur de pourpre était à peine atténuée, tremblaient légèrement, comme celles d’un enfant qui souffre. Sur le dur lit de camp, le corps charmant s’abandonnait en une pose d’une grâce tout instinctive.

Trinidad songea : « Elle arriverait peut-être à se faire pardonner, s'il la voyait souvent... Mais heureusement, don Ruiz est orgueilleux comme Lucifer et s'arrangera certainement pour ne pas faiblir. D'ailleurs, je travaillerai de mon côté à maintenir cette désunion, si utile à la réalisation de mes désirs. »

XXIII

Ce jour même, en explorant le cirque bouleversé par le tremblement de terre, don Ruiz, l'Élan-Rapide et l'Antilope constatèrent que la partie qui en formait le fond, cet étrange escarpement déchiqueté du haut duquel le Loup-Rouge avait montré à dona Hermosa l'or de la Lune, s'était écroulé, affaissé, recouvrant de ses énormes débris rocheux le légendaire gisement d'Octezuma.

Et ils virent autre chose encore. Lorsque don Ruiz eut ouvert l'entrée secrète du temple, avec la lune d'or reprise à dona Hermosa, il s'aperçut que la galerie des morts s'était affaissée, qu'une énorme crevasse existait à la place de l'escalier... L'accès du temple souterrain était désormais interdit de ce côté.

Alors don Ruiz et ses compagnons, voulant se rendre compte de l'étendue de la catastrophe,

gagnèrent, par le chemin qu'avait repéré l'Élan-Rapide, ce couloir des grottes qui conduisait à la rivière... Mais il n'y avait plus de rivière. Là où elle glissait, lente et sombre, apparaissait une énorme crevasse aux noires profondeurs.

Ainsi le trésor de la Lune était irrémédiablement soustrait aux convoitises humaines. Dans le temple profané par la présence des étrangers cupides, l'ombre d'Octezuma pouvait contempler avec une colère mêlée de triomphe les corps sans vie de quelques-uns d'entre eux – celui, surtout, de la femme qui avait poursuivi son but criminel à travers tous les obstacles, au prix des plus odieuses machinations. Personne, désormais, ne viendrait l'enlever à ce tombeau mieux fermé que par tous les sceaux.

– Elle a voulu prendre l'or de la Lune... et la Lune la garde dans son temple.

Ces paroles de l'Élan-Rapide furent l'oraison funèbre prononcée sur dona Hermosa, tandis que les trois hommes, debout au bord de la crevasse, considéraient l'abîme ouvert devant eux.

Puis ils revinrent dans une des premières

grottes. Le sachem demanda à don Ruiz :

– Mon fils va donner ses ordres pour le départ ?

– Oui, chef. Nous partirons demain à l'aube, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

– Le Grand-Aigle a bien décidé... Que fera-t-il des prisonniers ?

– Les Apaches appartiennent à mon père. Je rendrai la liberté aux peones, une fois hors de la sierra, car ces hommes n'ont été que les instruments payés de dona Hermosa. Quant à don Manuel, son complice, il sera pendu avant notre départ.

L'Élan-Rapide inclina la tête, en signe d'approbation.

Don Ruiz le quitta et alla à la recherche du Castor-Franc, auquel il avait des instructions à donner. Il se croisa avec Trinidad, qui s'arrêta en disant :

– Je vous cherchais, don Ruiz...

Il demanda brusquement :

– Qu’y a-t-il ? Dona Rosario est-elle plus souffrante ?

– Non. Elle me paraît seulement dans un assez grand état de prostration... Je venais vous demander... ce que vous comptez faire de don Manuel...

Il répondit d’un ton net et glacé :

– Don Manuel comparâtra tout à l’heure devant notre conseil, et sera condamné à mort.

Elle eut un petit cri d’horreur.

– Oh ! ce n’est pas possible !... Je sais bien qu’il fut coupable... bien coupable, lui aussi... et dès que je m’en aperçus, je n’eus plus que répulsion à son égard. Mais la mort !... la mort !... Oh ! don Ruiz, n’y a-t-il pas moyen de... ?

Il l’interrompit, d’un ton d’impatience hautaine.

– Je n’écouterai rien à ce sujet, señorita.

– En ce cas, je ne puis insister... Je vais informer du résultat de ma démarche cette pauvre Rosario qui m’avait suppliée de chercher à savoir quel serait le sort du prisonnier...

Don Ruiz, qui faisait déjà un pas pour s'éloigner, s'arrêta en demandant durement :

– Elle s'inquiète à son égard ?

– Oh ! je crois bien ! C'est le seul sujet qui puisse la faire sortir de son abattement. Don Manuel a toujours été fort aimable pour elle... beaucoup plus aimable que pour moi. Il l'admirait, lui faisait une cour assidue... Et je crois bien qu'il ne lui était pas du tout indifférent.

Une flamme de colère s'allumait dans les noires prunelles... Don Ruiz dit avec un accent d'ironie sauvage :

– Eh bien, apprenez-lui que ce charmant jeune homme se trouvera d'ici peu dans une position élevée – la seule qu'il n'ait pas ambitionnée. Dites-lui aussi qu'elle se tienne prête, ainsi que vous, à partir demain matin dès l'aube.

Et, sur ces mots, il s'éloigna, suivi par le regard satisfait de Trinidad.

La jeune fille regagna la tente. Rosario, par un effort de volonté, surmontait peu à peu cet abattement qui l'avait jetée là, sans force, comme

un pauvre oiseau blessé. Elle demanda, en voyant entrer sa cousine :

– Eh bien, as-tu appris quelque chose ?

Trinidad laissa retomber ses bras le long de son corps, dans un geste d'accablement.

– Oui ! Ils vont le condamner à mort !

– Le condamner à mort !

Dans le ton et la physionomie de la jeune femme, il y avait de l'épouvante, inspirée par ce jugement sommaire et implacable. Sa sensibilité féminine protestait, s'émouvait... Mais, pas plus maintenant qu'auparavant, il n'existait en elle la moindre sympathie pour l'hypocrite, le sournois Manuel Ferrago.

Et quoi qu'en eût dit sa cousine à don Ruiz, ce n'était pas elle qui, la première, avait pensé à s'informer du sort destiné au prisonnier.

Trinidad poursuivait d'un ton dolent :

– J'ai supplié don Ruiz. J'ai essayé de l'attendrir... Peine inutile ! Cet homme est un roc !... et le pauvre Manuel va passer un bien vilain quart d'heure !

Rosario étouffa un soupir. Attendrir don Ruiz ! Personne au monde n'y parviendrait ! Cet homme était un terrible orgueilleux, qui n'admettait pas chez autrui la faiblesse et l'erreur... Comme elle avait eu raison de le redouter, dès le jour où il était venu avec son père au couvent de Sainte-Colette !

Fermant les yeux, elle se reportait à ce jour qui avait ouvert dans sa vie une phase nouvelle... Et voici qu'elle croyait aspirer les arômes de la forêt, les senteurs de sève résineuse et de fleurs cachées. Elle avait l'impression que son front était effleuré par l'air pur, tiède, léger... Devant elle se dressait la vieille Maison des Dames, puis le féodal château de Peyrouse, d'où l'on découvrait les bois sombres jetés sur les hauteurs que caressait la lumière à son déclin... Et ce petit sentier en corniche le long de la combe, ce petit sentier où elle avait eu le vertige...

Elle eut un frémissement de souffrance, tandis que le sang montait à ses joues en flot brûlant.

Sans dona Hermosa, les bras qui l'avaient enlevée, portée jusqu'au bas de la pente,

l'auraient ainsi protégée, entourée pendant toute sa vie.

Mais à cette réflexion, un pli douloureux vint se former au coin des lèvres de la jeune femme.

Sans même ces événements tragiques, ce bouleversement initial de leur union, qu'aurait-il été pour elle, ce don Ruiz au cœur dur, à l'âme froide et altière ? Un maître inflexible, un orgueilleux despote... Non, elle n'était pas destinée à être heureuse. Mais du moins, elle n'aurait pas eu la conscience d'avoir en partie mérité ce ressentiment qui, chez lui, prenait des allures si farouches, si implacables !

Fiévreuse, très lasse, après de si douloureuses émotions, Rosario laissa Trinidad s'occuper des préparatifs du départ, dont l'annonce l'avait satisfaite, car elle souhaitait s'éloigner le plus tôt possible de ces lieux tragiques où elle avait connu l'effroyable intrigue dont elle était l'objet. La nuit se passa pour elle sans sommeil, dans une obsédante recherche de ce que serait l'avenir. En vain se répétait-elle : « Ce que vous voudrez, mon Dieu ! »... sa pensée retournait vers ce

lendemain, alors que, hors des solitudes de la sierra, revenu en pays civilisé, don Ruiz déciderait ce qu'il ferait d'elle.

La garderait-il près de lui ? Après les paroles qu'il avait prononcées, comment le pourrait-il ?... Mais alors, quel serait son sort ? Elle n'avait plus de famille, en dehors de lui... elle était seule... seule...

Des larmes coulaient le long des joues pâles, des sanglots gonflaient la poitrine de la jeune femme...

Et à quelques pas de là, Trinidad dormait paisiblement, joyeuse de l'œuvre sournoise déjà si bien amorcée, pour empêcher un rapprochement des deux époux. Elle dormait, insouciante du sort de celui qui avait été son fiancé, qu'elle avait trahi sans scrupule, sans remords, avec la même hypocrite habileté que sa mère.

*

Le soleil commençait de paraître quand, le lendemain matin, le Castor-Franc vint informer les deux cousines que l'heure du départ était venue.

Elles se tenaient prêtes, enveloppées dans leurs longues mantes noires. Entre les plis du « rebozo », le visage de Rosario apparaissait très pâle, mais d'un charme attendrissant, avec ses grands yeux profonds et tristes, pleins de langueur, cernés de mauve par la nuit d'angoisse et d'insomnie... Le Castor-Franc parut vivement frappé à sa vue. Tandis qu'il conduisait les deux cousines dans la direction des grottes, il ne cessait de tourner les yeux vers cette jeune femme qu'il ne s'imaginait aucunement ainsi. Car le brave Canadien ne connaissait pas Rosario, jusqu'à ce jour. Elle était grimée, tout à fait méconnaissable, lorsqu'elle avait quitté le château de Peyrouse avec dona Hermosa et Corpano. Quand il avait aidé don Ruiz à l'enlever, dans le pavillon où la cachait sa belle-mère, il ne s'était pas attardé à la regarder. Pendant son court séjour à l'hôtel de Sorrès, la jeune femme était restée enfermée dans son

appartement. Enfin, lors du départ des deux époux à destination du Mexique, le Castor-Franc s'occupait de surveiller les faits et gestes de dona Hermosa et de ses complices. Ainsi donc, il lui était donné pour la première fois de voir face à face Rosario... et son admiration pour une si ravissante beauté se mêlait d'attendrissement devant tant de jeunesse, tant de candeur et de tristesse douloureuse.

Non, vraiment, cette enfant n'était pas le monstre d'ingratitude et de méchanceté qu'il s'était représenté, dans son aveugle attachement pour don Ruiz et sa colère contre celle qui avait fait cause commune avec les ennemis du jeune hacendero ! Ou, alors, elle serait une bien habile comédienne... beaucoup plus habile que sa cousine dont les mines de chatte étaient si déplaisantes à son avis.

Aux abords des grottes se tenaient rangés les guerriers de l'Élan-Rapide. Debout, à l'écart, se trouvaient le sachem, don Ruiz et l'Antilope.

Ce fut vers eux que le Canadien conduisit Rosario et Trinidad. Le regard de don Ruiz,

comme irrésistiblement attiré, s'attachait sur la jeune femme, dont le teint s'était empourpré sous l'afflux de l'émotion pénible. Quant à l'Élan-Rapide, il jetait un vif coup d'œil sur Rosario, puis le reportait sur l'hacendero, avec une singulière acuité.

Don Ruiz dit d'une voix brève, qui résonna dans le profond silence :

– Nous allons partir, señoras... Le Castor-Franc vous aidera dans les passages difficiles...

Et, se tournant vers le sachem, il ajouta :

– Quand mon père voudra, je suis prêt.

Le grand chef comanche inclina la tête. Sur un signe de lui, plusieurs Indiens allumèrent des torches. L'un d'eux entra dans les grottes, et derrière lui se mirent en marche don Ruiz et l'Élan-Rapide. Après ceux-ci vint un groupe d'Indiens... puis Rosario, Trinidad et le Castor-Franc, que suivait le reste de la troupe indienne parmi laquelle marchaient les mules échappées au cataclysme, portant une partie des pépites d'or enlevées par ordre de dona Hermosa au gisement

d'Octezuma.

Quelques instants plus tard, le cirque bouleversé, crevassé, transformé par le tremblement de terre, retombait dans sa farouche solitude. Il n'y demeurait plus que les hideux vautours, attirés par les corps des peones et des Indiens tués au cours du combat de la veille... et par un autre corps qui se balançait à une pointe de roc où, la veille, deux Indiens l'avaient suspendu, après la décision des chefs qui avait condamné à mort don Manuel Ferrago, le complice de dona Hermosa.

XXIV

En quittant le labyrinthe des grottes, une immense voie souterraine s'allongeait, sur un espace de cinquante kilomètres, traversant la montagne pour aboutir à une vallée très étroite, difficile d'accès, d'où l'on gagnait la plaine en quelques journées.

Cette voie, dont l'Élan-Rapide connaissait le secret par son père, avait dû être creusée autrefois par des hommes apparentés aux Cyclopes, dans la dure pierre de cette partie de la sierra. Elle était parfaitement conservée – car les crevasses qui se présentaient parfois dans le sol, les gouffres ouverts sous les pas étaient des pièges préparés jadis pour les curieux qui, par aventure, se seraient engagés là. Le vieux sachem les connaissait, de par la tradition transmise dans sa famille, et c'était lui qui avait guidé don Pedro et don Ruiz quand ceux-ci étaient venus pour la

première fois au cirque rocheux.

Toute la troupe, depuis deux jours qu'elle marchait dans le chemin souterrain, conservait l'ordre de marche adopté au départ des grottes. Rosario et Trinidad n'avaient pas revu don Ruiz, qui se tenait toujours en avant, près de l'Élan-Rapide. Le Castor-Franc les guidait, leur offrant son aide aux passages périlleux, s'occupant de les installer du mieux possible aux moments de halte... À la vérité, les attentions de l'excellent Canadien s'adressaient surtout à Rosario. Il s'inquiétait de la voir si pâle, si visiblement lasse, et parut consterné quand, le soir du deuxième jour, à l'heure du repos, elle se laissa tomber à terre en disant avec une tristesse résignée :

– Je ne sais trop si je pourrai repartir demain.

Trinidad, plus vigoureuse et que ne tourmentaient pas les souffrances morales, témoigna d'une ironique commisération, en appelant sa cousine « petite mauviette ». Mais le Castor-Franc déclara :

– Je vais informer don Ruiz de votre fatigue, dona Rosario, et s'il le permet, un Indien et moi

pourrons vous porter, demain, pendant un bon bout de temps.

Rosario se redressa, très rouge tout à coup, en disant avec véhémence :

– Je ne veux pas que vous lui en parliez !... Je ne le veux pas !

Mais déjà, le Canadien s'esquivait. Il gagna l'endroit où don Ruiz, étendu à terre sur son zarapé, à côté de l'Élan-Rapide, fumait, l'air sombre et absorbé.

En entendant le pas du chasseur, il tourna nonchalamment la tête.

– Ah ! c'est vous, Castor-Franc ?

– Oui, señor... Je viens vous dire que dona Rosario est très fatiguée, qu'elle craint de n'avoir pas la force nécessaire pour repartir demain matin.

Le hautain visage eut un léger tressaillement. D'une voix dure, l'hacendero riposta :

– Elle n'a cependant pas l'intention de demeurer ici ? Qu'elle se force et elle marchera encore.

– Elle a l’air tout à fait épuisée, réellement, señor !... Avec cela qu’elle ne mange pas... ou si peu !

Don Ruiz railla :

– Vous me paraissez avoir le cœur bien sensible, amigo !

– Eh ! señor, elle est si jeune !... et elle a l’air si triste, si doux !

Un rire sourd passa entre les lèvres de don Ruiz.

– Vous vous y laissez prendre, Castor-Franc ? Ah ! éternelle puissance des pièges féminins ! Comme « elles » savent jouer de leurs sourires ou de leurs larmes, de leur fatigue réelle ou prétendue !

La voix du jeune hacendero vibrait, une irritation profonde, violente, qui mettait une lueur plus vive dans son regard.

Le Castor-Franc dit avec quelque timidité :

– Je crois que cette fatigue est en la circonstance bien réelle... Si vous voyiez, señor, cette figure si pâle, ces yeux tout cernés...

Don Ruiz l'interrompit brusquement :

– Eh bien, faites-la monter demain sur une des mules.

– Mais elles sont toutes chargées...

– Qu'on en décharge une.

– Pas de celles qui portent les vivres ?

– Eh ! naturellement non ! Ceux-ci nous suffiront tout juste pour atteindre San-Pablo.

– Alors... c'est l'or qu'il faut abandonner ?

– Mais oui !

Et d'un ton d'impatience irritée, don Ruiz ajouta :

– Ne m'occupez plus de ces questions, je vous prie, chasseur. Arrangez-vous pour que ces deux señoras aient le nécessaire, je vous donne liberté à ce sujet.

Là-dessus il détourna la tête, en remettant la cigarette entre ses lèvres.

Quand le Canadien se fut éloigné, l'Élan-Rapide se souleva et, appuyé sur son coude, plongea son regard dans celui que don Ruiz

attachait sur lui... Puis il dit avec un accent de grave conviction :

– Mon fils aime cette jeune femme.

Don Ruiz eut un brusque mouvement de protestation.

– Moi, je ?... Mon père se trompe ! Me croit-il donc homme à aimer quand même celle qui a si odieusement agi à mon égard ?... Non, non, cela n'est pas ! Je l'ai en horreur, je ne puis même supporter de la voir !

Le chef comanche hocha la tête.

– Oui, parce que le Grand-Aigle sent tout son être frémir, quand il la voit... et alors, il a peur de faiblir.

Don Ruiz eut un impatient mouvement d'épaules, tandis que ses traits se contractaient, pendant quelques secondes. Il répliqua d'un ton sourdement violent :

– Faiblir, moi ?... Allons donc ! Je sais ce que valent les femmes... et celle-là en particulier. Ce n'est pas pour lui pardonner, pour oublier que je l'emmène, vous le savez, chef !

– Oui, je sais... Mais mon fils est jeune... et dona Rosario est très belle. Ses yeux sont bleus et ardents comme le ciel d'été, ses lèvres ont la douceur et l'éclat de la fleur qui vient d'éclorre. Dès la première fois qu'il s'est rencontré à nouveau avec elle, le Grand-Aigle n'a plus été le même. Le feu qu'il avait essayé d'éteindre s'est ranimé... Oui, lui qui n'avait jamais aimé, il aime cette femme ! Qu'il prenne donc garde, car elle cherchera à l'attendrir, à lui faire oublier l'insulte qu'elle lui a faite.

Don Ruiz dit entre ses dents, avec une violence contenue :

– Il n'y a rien à craindre !

Et il abaissa les paupières pour dérober au regard perspicace du vieux sachem l'éclair de colère douloureuse qui s'échappait de son regard.

*

Quelques jours plus tard, Rosario et Trinidad, accompagnées du Castor-Franc et escortées d'une

cinquantaine d'Indiens, arrivaient à l'hacienda de San-Pablo.

Don Ruiz les avait précédées de plusieurs heures. Elles ne l'avaient pas vu une seule fois au cours du voyage, au grand soulagement de Rosario et à la très vive contrariété de Trinidad, qui trouvait que décidément ce superbe don Ruiz traitait avec trop de désinvolture celle qui lui avait rendu de si grands services.

À San-Pablo, elles furent reçues par don Cristobal, et remises aux soins de Manuela, dont l'accueil hostile n'était pas fait pour reconforter la pauvre Rosario. L'ancienne nourrice les installa dans un appartement isolé, où leurs repas étaient apportés par une jeune servante. Clara ne parut pas. Elle vivait maintenant tout à fait à l'écart, n'ayant pas de plus grande crainte que de rencontrer par hasard don Ruiz. Sombre, languissante, elle ne prenait plus de goût à rien, au grand souci de son père, de son oncle et de sa tante, qui, à leurs interrogations inquiètes, n'obtenaient d'autres réponses que celle-ci :

– Je n'ai rien du tout... Un peu de fatigue

seulement...

La présence de Rosario n'était pas faite pour améliorer la disposition d'esprit de Clara. Celle-ci avait appris par son père que les deux époux ne semblaient pas du tout réconciliés, loin de là... Et don Ruiz avait laissé entendre à son fidèle mayordomo que ses griefs contre la jeune femme s'étaient fort augmentés depuis sa fuite du vieux palais de San-Luis. Clara s'en réjouit modérément, car elle n'était pas assurée le moins du monde que la passion ne l'emporterait pas quelque jour sur la rancune. Elle se souvenait trop bien du regard qui contemplait Rosario endormie sous le portique fleuri de la huerta... Et cette seule évocation réveillait en elle toute la haine jalouse qui l'avait conduite naguère à la trahison.

Rosario, très fatiguée, péniblement tourmentée par ses regrets et par l'incertitude au sujet de son sort, ne quittait pas l'appartement qu'elle partageait avec sa cousine. Elle refusait de faire même quelques pas dans la huerta, par crainte de rencontrer don Ruiz. Trinidad, au contraire, y

passait ses journées, guettant l'apparition de la silhouette altière – vainement d'ailleurs. Don Ruiz demeurait invisible. Par la servante, moins fermée que Manuela, Trinidad savait qu'il était presque constamment hors de l'hacienda, ne quittant guère son cheval favori, une bête magnifique et sauvage que lui seul avait pu dompter.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Trinidad s'ennuyait mortellement, mais n'osait faire demander à l'hacendero quelles étaient ses intentions. Car elle l'aimait et le redoutait à la fois, cet homme hautain et froid dont le regard décelait une si inflexible volonté. En secret, elle s'irritait du dédain dans lequel il la tenait, après les preuves d'attachement passionné qu'elle lui avait données... Fine et perspicace à l'égal de sa mère, elle avait l'intuition que le violent ressentiment de don Ruiz à l'égard de sa femme n'avait pas tué chez lui l'amour. Aussi éprouvait-elle pour sa cousine une jalousie chaque jour plus forte – ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas de la cajoler, de la soigner, car, toujours comme dona Hermosa, elle jugeait bon de s'assurer la

confiance d'autrui.

Rosario recevait ces attentions avec froideur. En dépit des assurances de Trinidad qu'elle n'avait pas connu les criminels desseins de sa mère et avait cru à la légitimité du but poursuivi par celle-ci, la jeune femme doutait, et sentait croître l'antipathie que lui inspirait sa cousine, à mesure qu'elle vivait davantage près d'elle. Les soupirs, les larmes de Trinidad, ses airs pâmés quand elle faisait allusion aux terribles événements du temple de la Lune, tout cela laissait Rosario insensible, car elle y découvrait le manque de sincérité.

M^{lle} Barral s'inquiétait aussi de voir ce qu'elle allait devenir. Elle se trouvait presque sans fortune, sa mère ayant fait de grosses dépenses pour cette expédition qui devait lui rapporter de colossales richesses.

– Je serai obligée de travailler pour vivre, disait-elle. Mais que faire ?... Je sais fort bien jouer de la harpe ; peut-être pourrai-je me faire entendre dans les concerts ? En tout cas, cela me donnera juste de quoi vivre dans la médiocrité.

Elle disait aussi à Rosario :

– Et toi, quelle sera ta situation ? Tu as droit, en fait, à une partie de l’or que don Ruiz a rapporté...

Avec vivacité, la jeune femme ripostait :

– Je n’en veux pas, de cet or !... jamais, jamais !

– Alors, comment vivras-tu ? La Maison des Dames est ton seul bien, et encore elle est en partie hypothéquée... Il est vrai que si don Ruiz ne te garde pas près de lui, il te fera sans doute une pension.

Les lèvres tremblantes, Rosario ripostait :

– Je n’accepterai rien ! Comme toi, je travaillerai, je gagnerai ma vie.

Câline, enveloppante, Trinidad se penchait vers sa cousine...

– Il a donc été bien mauvais à ton égard, ce don Ruiz, pour que tu lui en veuilles tant ?

Froidement, la jeune femme répondait :

– Je ne lui en veux pas. Ce serait injuste,

puisque c'est moi qui ai des torts envers lui.

Trinidad, ainsi, n'arrivait pas à connaître ce qui s'était passé entre les deux époux, lors de leur rencontre pendant le combat entre les Apaches et les Comanches. Elle se rendait bien compte que sa cousine se défiait d'elle et en éprouvait une irritation qu'elle dissimulait d'ailleurs soigneusement, ce qui ne coûtait guère à une nature comme la sienne.

Néanmoins, la persistante tristesse de Rosario, l'éloignement dans lequel se tenait don Ruiz à son égard, démontraient suffisamment à M^{lle} Barral que le pardon n'avait pas été accordé à la jeune femme et que la mésentente existait plus grave que jamais. Ceci compensait un peu sa déception, chaque jour grandissante, devant l'oubli, la complète indifférence où la tenait don Ruiz. Tous ses projets de conquête s'écroulaient en effet, du moment où l'objet de sa passion se faisait invisible pour elle.

Vainement, elle cherchait un moyen de le rencontrer. Dans l'immense hacienda, ce n'était pas chose facile... Lui faire demander une

entrevue, sous un prétexte quelconque ? celui, par exemple, de savoir jusqu'à quand il comptait la retenir à San-Pablo ?... Elle allait s'y décider, quand le matin du quinzième jour, tandis qu'elle se promenait dans la huerta, don Cristobal l'aborda en disant :

– Je vous cherchais, dona Trinidad, pour vous remettre ceci de la part de don Ruiz.

Il lui tendait une enveloppe qu'elle saisit vivement et ouvrit d'une main fébrile, tandis que le mayordomo s'éloignait.

Il n'y avait qu'une simple carte, sur laquelle don Ruiz avait écrit ces mots :

« Dona Trinidad Barral est priée de se tenir prête à partir dans deux jours, en même temps que dona Rosario, qui va regagner la France. Pour les services rendus, don Ruiz de Sorrès lui fera une rente annuelle de trois mille francs, payable chez un banquier de Paris que lui désignera ultérieurement don Cristobal Ajuda. »

Trinidad crispa les doigts sur cette carte et la froissa violemment :

Ainsi, voilà tout ! Il lui payait sa trahison... et avec quel secret mépris, elle le devinait trop bien, sous le laconisme dédaigneux de cette communication !

Elle était devenue blême de déception et de colère. Sa physionomie, en ce moment, n'avait plus rien de l'expression suave et caressante qui lui était habituelle. Entre ses dents, elle murmura :

– Rosario s'en va aussi. Elle est chassée par lui... Tant mieux ! Car ils auraient bien fini un jour ou l'autre par se mettre d'accord.

Dans sa chambre, vers ce même moment, Rosario finissait de lire un billet que venait de lui remettre don Cristobal... Et sa douloureuse émotion était si forte que, devant ses yeux, les lettres de la large écriture impérieuse se brouillaient au point qu'elle ne pouvait arriver aux dernières lignes...

« Dona Rosario,

« Veuillez vous préparer à partir après-demain

pour la France, en même temps que votre cousine. Don Cristobal Ajuda est chargé par moi de vous accompagner. Il vous conduira à destination – c'est-à-dire à la Maison des Dames, où il vous installera. Une somme vous sera versée chaque trimestre, jusqu'au moment où, l'annulation de notre mariage prononcée, je vous remettrai ce qui vous revient de l'or enlevé par dona Hermosa au gisement d'Octezuma.

« DON RUIZ DE SORRÈS. »

Le billet glissa des mains de Rosario sur la peau de panthère étendue à ses pieds.

Allons, cette fois, elle connaissait le sort qu'il lui réservait ! L'éloignement, l'exil... et la rupture de leur union.

Oui, en dépit du désir qu'il avait de se conformer au vœu de son père, en la gardant pour épouse, il s'y était décidé... parce qu'il jugeait, l'orgueilleux don Ruiz, qu'elle l'avait trop offensé.

Dans un mouvement d'ardente révolte, la

jeune femme songea :

« Pourtant, je suis seulement coupable de trop d'inexpérience, de trop de crédulité ! Pourquoi me traite-t-il avec tant de rigueur ?... C'est un être dur et sans cœur ! Mieux vaut, après tout, que je sois séparée de lui. »

Mais au fond de son cœur une voix protestait, douloureusement.

Rosario ramassa le billet, le déchira en menus morceaux qu'elle lança au loin, d'un geste de colère. Son argent, elle n'en voulait pas !... et moins encore cet or maudit qui avait été la cause première de tant de malheurs.

Mais avait-elle seulement de quoi subsister ? Elle l'ignorait totalement... Quant à travailler pour vivre, que pourrait-elle faire, si jeune, n'ayant pas été élevée dans ce but ?

« Mère Sainte-Claire me conseillera », pensa-t-elle, en évoquant le bon visage de la supérieure de Sainte-Colette.

Une fièvre soudaine l'agitait. Sur son bras replié, elle appuya son front brûlant et resta là,

immobile, souffrant silencieusement. De temps à autre, des frissons secouaient ses épaules... Quelle qu'eût été l'attitude de don Ruiz là-bas, au seuil de la tente d'où voulait l'emmener Manuel Ferrago, elle avait conservé encore une lueur – une toute petite lueur d'espoir. Ne se pouvait-il pas, en effet, qu'en réfléchissant, il reconnût sa trop grande sévérité, qui confinait à l'injustice ?... Et comme elle-même ne niait pas ses torts, il aurait été facile d'arriver à l'entente, au pardon. Mais non, implacablement, il lui signifiait qu'il voulait rompre tous liens avec elle.

Ah ! comme il la détestait !... comme il la méprisait !

Un glissement léger sur le sol avertit la jeune femme que quelqu'un entrait dans la chambre. Elle leva les yeux et vit que c'était Trinidad.

La voix suave demanda :

– Qu'as-tu, Rosarita ? Ta figure est toute défaite !

Rosario répondit, en se maîtrisant pour parler avec calme :

– Il paraît que nous devons partir dans deux jours. Un mot de don Ruiz m'en informe. Don Cristobal nous accompagnera en France.

– Je viens aussi d'en être informée. Il a des manières un peu... étranges, ce beau don Ruiz ! Nous sommes traitées comme des prisonnières, auxquelles il rend la liberté quand le lui suggère son bon plaisir... Et toi ? Il ne veut donc pas te garder près de lui ? Pourquoi t'envoie-t-il en France ?

Les lèvres de Rosario tremblèrent un peu, en répondant :

– Il n'est pas homme à oublier que je l'ai fui... que je me suis rangée du parti de ses ennemis.

Une joie mauvaise brilla dans les yeux clairs de Trinidad. La jeune fille pensa :

« Oui... et il n'oubliera pas non plus que tu as accueilli avec complaisance les hommages de don Manuel, que tu t'es désespérée en apprenant sa condamnation à mort – toutes choses que j'ai réussi à lui faire croire. »

Rosario ajouta :

– Don Ruiz veut que je vive à la Maison des Dames. C’est d’ailleurs le lieu que j’aurais choisi. Pas trop loin, je trouverai mes bonnes religieuses... et j’aime beaucoup ce pays.

– Mais, chère, ce sera un épouvantable exil !

Trinidad s’approchait, se penchait, entourait d’un bras câlin les épaules de sa cousine.

– ... Tu vas t’ennuyer là mortellement !... Si ma compagnie t’est agréable, je suis toute prête...

Rosario dit froidement :

– Je te remercie. Mais la solitude me sera bonne, après de si pénibles aventures...

En elle-même, la jeune femme acheva, en réprimant un mouvement de répulsion :

« Et puis, il y a des moments où tu ressembles trop à ta mère ! »

*

Vers ce même moment, don Ruiz galopait à travers la prairie d’une allure endiablée. Son

visage durci, aux yeux plus sombres que jamais, témoignait d'un état d'esprit particulièrement violent. Il allait sans but, paraissait-il, dans le seul dessein de dévorer l'espace... ou bien d'étourdir un regret fou qui lui broyait l'âme et le faisait frémir de furieuse colère contre lui-même.

Cependant, la vue d'une troupe à cheval vint le rappeler à la prudence nécessaire dans le désert. Il ralentit l'allure de son cheval, s'assura d'un rapide coup d'œil que ses armes étaient à portée de sa main... Après quoi, il continua d'avancer, en regardant venir les cavaliers.

Ceux-ci étaient des Indiens. Au bout d'un moment, don Ruiz reconnut en eux des Comanches. Tous préparatifs de défense étaient en ce cas inutiles... Et en s'approchant davantage, il vit que le chef de cette troupe n'était autre que l'Élan-Rapide.

En un instant, il était près du vieux sachem. Après un salut à l'indienne, il demanda :

- Mon père venait-il me voir ?
- Oui, j'avais besoin de parler au Grand-Aigle.

– Mon intention était d’aller passer deux ou trois jours dans l’atepelt (village) de l’Élan-Rapide.

– Mon fils veut-il venir maintenant ?

Don Ruiz réfléchit une seconde, puis répondit :

– Soit. Mais un des jeunes hommes de mon père ira prévenir chez moi.

Le sachem appela un des Indiens auquel don Ruiz donna ses instructions. Puis tandis que l’homme se dirigeait vers l’hacienda, l’Élan-Rapide et ses guerriers tournèrent bride, s’en allant vers le Nord.

Quelques heures plus tard, ils campèrent au bord d’un rio desséché. Le sachem et don Ruiz s’assirent près du feu qu’un des Comanches venait d’allumer. Pendant le trajet, ils n’avaient pas échangé un seul mot. Là encore, ils fumèrent un long moment sans rien dire... Enfin l’Élan-Rapide se décida à parler :

– Mon fils pense-t-il toujours à réaliser la grande nation rouge ?

Don Ruiz tressaillit, comme enlevé à un rêve absorbant.

– Je n’y ai pas réfléchi davantage, depuis la dernière conversation que nous avons eue à ce sujet. Mon père m’avait paru alors un peu sceptique sur le résultat.

Le sachem hocha lentement la tête.

– Les différentes nations indiennes sont trop divisées... Les chefs se jalourent. Ils ne voudront pas obéir à un seul, car ils mettent leur indépendance au-dessus de tout. Je m’en suis rendu compte, en parlant à plusieurs d’entre eux de la possibilité d’établir une puissante nation indienne.

– Je pense comme vous, chef. Il nous faut, je crois, renoncer à notre projet.

Une noble tristesse apparut sur la physionomie du vieux chef.

– Je voyais là le seul moyen de sauver mes frères rouges, que la civilisation des blancs va faire disparaître. Le Grand-Esprit ne l’a pas voulu. Mais il m’appellera à lui avant que je voie

la fin de la race indienne.

Un long silence tomba entre les deux hommes. Don Ruiz respectait la profonde douleur de ce vieillard pour lequel il avait une affection filiale. Ce fut le sachem qui, le premier, reprit la parole, en demandant :

– Qu'est-ce que mon fils a fait de la fille de la Panthère ?

– Je la renvoie en France et je lui paye sa trahison. Elle partira dans deux jours... en même temps que dona Rosario.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux encore vifs du vieux chef... Celui-ci laissa passer un court silence et dit avec un accent approbateur, en jetant sur son compagnon un regard d'orgueilleuse complaisance :

– Mon fils est fort.

Don Ruiz continua de fumer, impassible en apparence. La lueur du foyer, rouge et dansante, éclairait son visage dur et altier, ses yeux qui songeaient... Car sa pensée l'emportait loin d'ici. Elle lui montrait une jeune pensionnaire, un peu

confuse, un peu gênée, mais si jolie déjà, et qui avait des yeux merveilleux, purs et ardents à la fois, une bouche délicieuse au sourire charmeur, tant de grâce en toute sa personne élégante et souple... Elle était admirablement belle encore, et plus femme déjà, quand elle lui répliquait avec tant d'ardente indignation, dans la voiture où il l'emmenait, après son enlèvement... Elle l'était encore davantage, semblait-il, dans ce vieux palais de San-Luis qui était un cadre si parfait pour sa grâce aristocratique, dans cette huerta embaumée où il l'avait contemplée avec un cœur bondissant de passion et de colère...

Il eut un si brusque mouvement, à cet instant, que le vieux sachem sursauta, en dépit de son impassibilité indienne.

– Qu'a donc mon fils ?

Don Ruiz se leva, en répliquant.

– Que mon père m'excuse. J'ai besoin de mouvement ce soir, et je vais faire un tour aux environs du camp.

L'Élan-Rapide le regarda s'éloigner, en

murmurant :

– Il n'est pas encore guéri. Heureusement, cette femme dont il est fou va partir. Après cela, il l'oubliera.

XXV

Ainsi que l'avait écrit don Ruiz, le mayordomo accompagna les deux cousines en France et, tandis que Trinidad demeurait à Paris, il conduisait Rosario jusqu'à la Maison des Dames, où il demeura le temps de l'installer, c'est-à-dire de lui procurer, par l'intermédiaire de la supérieure du couvent, un ménage sérieux pour son service.

Après quoi, il prit congé de la jeune femme, non sans émotion, car il avait eu le temps d'apprécier le charme, la bonté, toutes les qualités charmantes de celle que son maître exilait impitoyablement dans cette solitude.

« Je ne comprends vraiment pas don Ruiz ! songeait-il. La pauvre petite señora ne peut être considérée comme coupable parce qu'elle a cru aux mensonges de dona Hermosa. Bien des gens plus expérimentés qu'elle se seraient laissé

prendre, car cette femme était d'une diabolique habileté. »

Ainsi, Rosario se vit bientôt seule, avec deux domestiques, le père et la fille, qui se trouvaient être des cousins de Ludovic, originaires, comme lui, des environs de Dôle. Pour toute distraction, elle n'avait que ses visites aux religieuses de Sainte-Colette, car, dans sa pénible situation, elle ne se souciait guère de se faire des relations... Tant que les jours furent beaux, elle demeura longtemps dans la forêt, marchant un peu, puis s'asseyant, travaillant soit à un dessin, soit à un ouvrage d'aiguille. Elle se fatiguait vite, depuis ce court séjour au Mexique où le dur voyage dans la sierra, et surtout les émotions, les angoisses, les souffrances morales semblaient avoir atteint sa santé.

L'existence solitaire qu'elle menait ici n'était pas faite pour la remettre. Quand vinrent les jours d'hiver, et que la neige couvrit la forêt, elle se plut d'abord à se rendre en traîneau jusqu'au couvent et à se promener dans les sentiers blancs, parmi les sombres sapins couverts de leur

somptueuse parure d'hermine. Mais bientôt, elle fut trop lasse et demeura dans le salon frappé de velours jaune, pelotonnée au fond d'une vieille bergère, près de la cheminée où Paulin, le domestique, faisait brûler d'énormes bûches. Là, elle travaillait à des ouvrages de charité, elle brodait un ornement pour le couvent... Et sa pensée, pendant ce temps, s'évadait loin d'ici. Elle retournait vers l'hacienda de San-Pablo, où, sans doute, don Ruiz se trouvait en ce moment.

Elle n'entendait plus parler de lui. Elle ignorait s'il s'occupait de l'annulation de leur mariage. Le silence, le dédain, voilà tout ce qu'il accordait à la jeune femme détestée.

Tout en reconnaissant loyalement qu'il pouvait être profondément froissé de la conduite qu'elle avait tenue à son égard, Rosario était consciente de n'avoir pas mérité un pareil traitement. Mais, peu à peu, sous l'influence de la faiblesse physique grandissante, elle en arrivait à augmenter ses torts, à se dire qu'elle aurait dû réfléchir davantage, avant de croire sa belle-mère et de lancer à la face de don Ruiz ces terribles

accusations contre son père... Et cette idée qu'elle était coupable, que l'inimitié, la colère de son mari contre elle étaient légitimes, finissait par devenir une hantise qui contribuait encore à miner sa santé.

Trinidad écrivait à sa cousine de temps à autre. Elle lui avait offert de venir passer quelque temps avec elle ; mais Rosario avait refusé, en disant qu'elle s'arrangeait très bien de la solitude.

M^{lle} Barral, dans ses lettres, lui apprenait qu'elle vivait dans une famille mexicaine. À cause de son deuil, elle ne pouvait paraître dans le monde ; mais elle parachevait son éducation musicale pour jouer plus tard dans les concerts.

À la fin de chaque lettre, elle demandait : « As-tu des nouvelles de don Ruiz ? »

Les protestations d'amitié ne manquaient pas non plus ; mais elles laissaient Rosario insensible. La jeune femme répondait par quelques mots pleins de froideur, espérant que peu à peu sa cousine cesserait cette correspondance qui n'était qu'un pénible rappel des souvenirs tragiques de son existence près de dona Hermosa.

Elle passait de longs moments dans la chambre de sa mère, où Félicienne, sa femme de chambre, très attentive pour elle, allumait de grands feux afin qu'elle ne prît pas froid. Enfoncée dans le vieux fauteuil garni de tapisserie, elle évoquait son entrée dans cette pièce, le jour de son mariage... Il y avait sur la table une corbeille remplie des plus belles roses qu'elle eût jamais vues. Était-ce « lui » qui les avait fait mettre là ?... Non, sans doute, car il ne devait pas être homme à se préoccuper de ces détails. Mais son regard, ce jour-là, n'avait plus rien de la froideur indifférente qu'elle lui avait vue lors de sa visite de fiançailles... Et il lui avait donné ce baiser, rapide et chaud, dans le sentier de la forêt, près du lugubre étang dont la vue la faisait frissonner.

Ah ! comme il avait raison de lui dire, à ce moment-là, qu'elle n'aurait rien à craindre tant qu'il serait près d'elle ! Car le serpent la guettait, il s'était introduit dans la chambre fleurie préparée pour la jeune épouse. Il avait prononcé les paroles menteuses, les paroles abominables qui avaient amené la catastrophe – la fuite de

Rosario hors du foyer conjugal.

D'autres fois, la jeune femme songeait à sa mère et se demandait par suite de quels faits elle en était arrivée à douter de dona Hermosa, puis à la suspecter au point de l'accuser d'avoir causé sa mort et de craindre le vol du « signe » de la Lune, par cette même main criminelle... Rosario s'imaginait ce que la pauvre femme avait dû souffrir, dans cette chambre où son souvenir demeurait si vivace, en chacun des objets qui étaient les muets témoins de sa maladie, de sa mort, des hypocrites attentions de dona Hermosa, de la confiance terrible faite à l'abbé Vandal.

Elle se demandait parfois quel rôle avait eu son père, dans cette tragique aventure... pourquoi dona Paz ne s'était pas confiée à lui, afin qu'il chassât aussitôt la dangereuse créature.

Mais sans doute n'avait-il pas voulu croire à une si noire infamie... sans doute, comme sa fille devait le faire plus tard, s'était-il laissé duper par l'hypocrisie de cette femme – au point de lui donner son nom, si peu de temps après la mort de la pauvre dona Paz.

Parfois aussi, Rosario ouvrait la petite boîte d'or qu'elle portait toujours sur elle, depuis que don Ruiz la lui avait remise ; elle relisait les billets que dona Carmen, la pauvre démente, écrivait à son mari... ces billets qui semblaient constituer une si forte preuve contre don Pedro de Sorrès. Ils étaient légèrement tachés de sang. Probablement don Luis les portait sur lui quand il avait été assassiné. La veuve les avait réunis à la courte lettre qu'il lui avait répondu pour calmer ses appréhensions, et avait enfermé le tout dans cette boîte d'or que sa fille avait recueillie comme un souvenir, peut-être même sans chercher à savoir ce qu'elle contenait, en tout cas, en ne conservant aucun doute sur l'innocence de don Pedro, puisqu'elle avait eu l'intention de lui confier Rosario.

La jeune femme isolée, tourmentée par les regrets, s'absorbait ainsi dans les retours vers le passé. Elle devenait plus pâle, plus frêle, à mesure que s'écoulait le dur hiver... Pour obéir à la supérieure de Sainte-Colette, elle fit venir le médecin de Morigny, qui lui trouva une très forte anémie, prescrivit des fortifiants, puis déclara

qu'un climat plus doux s'imposerait pour elle l'hiver suivant.

Elle accueillit ce diagnostic avec indifférence. Le goût de la vie n'existait plus chez elle. Ce fut sans plaisir qu'elle revit l'annonce du printemps. Elle ne pouvait plus se promener dans la forêt sans éprouver une immense lassitude et aimait mieux rester assise dans le salon jaune, très ensoleillé, d'où elle voyait le triste jardin que Paulin s'efforçait de remettre en convenable état.

Vers la fin d'avril, elle vit arriver Trinidad, fraîche, élégante, plus chatte que jamais. Les lettres de sa cousine étaient si rares, si brèves, déclara-t-elle, qu'elle avait fini par s'inquiéter.

Rosario la reçut avec tout juste la politesse indispensable. Elle répondit froidement à la jeune fille, qui s'étonnait devant son changement physique, qu'elle était en effet fort souffrante et qu'elle ne vivrait probablement pas longtemps.

Trinidad s'exclama :

– Que me dis-tu là ? Certainement, tu parais très fatiguée ; mais à ton âge, on se remet

facilement... Ne peux-tu quitter ce lieu vraiment peu récréatif ? Quelques distractions te seraient nécessaires...

Rosario l'interrompt :

– Je serais incapable de me distraire... Et d'ailleurs, le voudrais-je, que je ne pourrais quitter ce logis sans l'autorisation de don Ruiz.

– Mais il ne te la refuserait probablement pas, si tu la lui demandais ?

Rosario eut un geste évasif :

Trinidad reprit d'un ton insinuant :

– Vraiment, une telle situation ne peut se prolonger ! S'il ne veut pas vivre avec toi, qu'il te donne au moins la liberté ! À ta place, je la lui aurais déjà demandée carrément.

Rosario dit avec indifférence :

– Je n'ai pas besoin de liberté.

– Je ne te comprends pas, Rosarita !

La jeune femme l'interrompt encore, en attachant sur elle ses beaux yeux que l'amaigrissement du visage faisait plus profonds

et qui semblaient tout à coup s'emplir de pathétique reproche.

– Tu ne me comprends pas ? Cependant, que peut signifier la liberté pour celle que ta mère a si bien séparée de son mari ? Si Dieu me laisse la vie, je me retirerai dans un couvent, et j'y prierai jusqu'à la fin de mes jours pour que don Ruiz, lui, trouve un peu de bonheur.

Elle parlait avec calme, et seul un léger tremblement des lèvres décelait quelque chose de l'émotion douloureuse qui l'étreignait au cœur.

Trinidad protesta, hypocritement :

– Voyons, niña, que dis-tu là ? Don Ruiz ne sera pas toujours inexorable, il faut l'espérer... Att-il jamais parlé d'une rupture complète ?

Rosario inclina affirmativement la tête. Puis, comme elle ne voulait pas s'étendre sur ce sujet avec sa cousine, elle changea de conversation.

Trinidad demeura deux jours à la Maison des Dames et partit sans qu'on cherchât à la retenir.

En embrassant Rosario dans la cour, avant de monter en voiture, elle lui glissa à l'oreille :

– Ne te tourmente pas trop, chère, car si j’en crois ce que j’ai entendu dire au sujet de don Ruiz, tu aurais été fort malheureuse près d’un homme comme celui-là.

Rosario eut un soupir de soulagement quand elle se retrouva seule. Sa cousine lui devenait de plus en plus antipathique, et ces deux jours lui avaient semblé interminables. Elle reprit ses songeries dans le salon jaune ou dans la chambre de sa mère, et chaque jour elle devint plus pâle, plus faible, au grand chagrin de Félicienne qui s’était beaucoup attachée à elle.

La supérieure aurait voulu qu’elle vînt habiter au couvent, où elle aurait été entourée, un peu distraite ; mais Rosario s’y refusait en disant :

– C’est la volonté de don Ruiz que je demeure ici ; je l’ai assez offensé pour ne pas lui désobéir maintenant.

Un jour, elle vit arriver à la Maison des Dames Ludovic Saget, le concierge actuel de l’hôtel de Sorrès. Il avait quelques affaires à régler dans son pays, et avant de repartir il venait rendre visite à son cousin Paulin.

Rosario le fit appeler dans le salon où elle se trouvait. En dépit de l'impassible correction qui lui était habituelle, il ne put complètement dissimuler l'impression que lui produisait le changement survenu chez cette jeune femme qu'il avait vue arriver ici un an auparavant, le jour de ses noces, et pour laquelle la vieille maison avait été garnie des fleurs les plus rares.

Elle eut un douloureux sourire en lui disant :

– Vous avez peine à me reconnaître, Ludovic ? C'est que je suis bien malade... Je mourrai sans doute dans cette maison comme ma pauvre mère.

Il essaya de protester, avec un peu d'émotion dans la voix :

– J'espère bien que non, madame la marquise ! Madame est très jeune.,...

– Ma mère l'était aussi... De quoi est-elle morte, le savez-vous, Ludovic ?

Elle le regardait en face, de ses beaux yeux graves et tristes.

Il se troubla légèrement, hésita un peu avant de répondre :

- Le médecin a dit que c’était de consommation.
- Mais vous, que pensez-vous ?
- Moi... je ne sais pas, madame...
- Si, vous savez !... Vous savez que dona Hermosa était l’ennemie de sa cousine... et qu’elle lui a fait tout le mal possible.

Le domestique murmura :

- Je ne dis pas non...

Il y eut un instant de silence. Puis Rosario demanda, la voix frémissante :

- Je pense que vous savez beaucoup de choses, Ludovic... mais j’en connais assez moi-même pour être édifiée au sujet de la deuxième comtesse de Chantelaure. Dites-moi seulement ceci : la croyez-vous capable d’avoir commis un crime ?

Cette fois, ce fut sans hésitation que le valet répondit :

- Oui, madame la marquise !... Des preuves au sujet de la mort de M^{me} la comtesse, je n’en ai jamais eues. Ce n’était de ma part que des

soupçons. Mais M^{me} Barral me paraissait bien une femme sans scrupules, j'avais deviné qu'elle voulait se faire épouser par M. le comte. Alors, dans ce cas-là, dona Paz gênait...

Rosario pensa : « Il y avait encore autre chose... le trésor de la Lune, qu'elle convoitait. C'était là surtout ce qui devait l'inciter à supprimer de sa route ma pauvre mère. »

Ludovic, maintenant lancé, continuait :

– Dona Hermosa était pourtant bien aimable pour sa cousine. Mais M^{me} la comtesse n'en mourait pas moins de chagrin, en s'apercevant comme elle entortillait M. le comte...

Rosario eut un tressaillement.

– Elle est morte de chagrin ?

– D'autre chose peut-être aussi, madame la marquise... Mais de chagrin, bien sûrement. Cela se voyait. M. le comte n'était pas mauvais pour elle... mais enfin, c'est dur pour une femme de voir qu'elle n'est plus aimée comme avant.

Rosario dit d'une voix un peu étouffée :

– Mon père a compris, trop tard, ce qu'était

dona Hermosa. Lui aussi fut une de ses victimes... Vous allez retourner maintenant à Paris, Ludovic ?

– Oui, madame. Il ne faut pas que je tarde, car M. le marquis a fait annoncer qu’il arriverait bientôt.

Le sang monta au visage de Rosario, et, presque aussitôt, se retira, le laissant plus pâle encore.

Il allait venir en France ! Sans doute, alors, s’occuperait-il de cette annulation dont elle n’entendait pas parler jusqu’ici ?... Et ce serait fini entre eux... Mais déjà, ne l’était-ce pas complètement ?

Dans le salon d’où s’évadait le soleil déclinant, Rosario, après le départ de Ludovic, demeura immobile, les mains jointes, son regard douloureux fixé devant elle, dans la lumière pâlissante.

Elle finirait probablement sa vie dans cette demeure, comme sa mère... sa pauvre mère qui était morte de chagrin parce que Arnaud de

Chantelaure ne l'aimait plus... et qu'il aimait sans doute l'autre, la souple et fausse créature aux yeux ensorceleurs, à la langue menteuse.

Autant que le lui permettait son innocence, Rosario comprenait le drame qui s'était passé ici... et elle voyait sous un jour nouveau la phrase qui terminait le testament de son père, transmis par don Pedro : « Prie pour ton père, qui a déjà bien souffert, mais qui a beaucoup à se faire pardonner. »

La jeune femme murmura douloureusement :

– Mon pauvre père !

Mais toute l'ardeur de sa compassion, de sa tendresse allait vers la mère au doux regard de martyr, victime d'une criminelle cupidité qu'avait servie la faiblesse de l'époux coupable.

Elle songea en frissonnant :

« Maman, nous sommes tous les victimes de cette femme. Près de Dieu, nous nous retrouverons bientôt. Il n'y aura que don Ruiz qui restera... Mais lui ne souffre pas... Non, il ne doit

certainement pas souffrir, ce dur, cet orgueilleux
Ruiz qui me déleste. »

XXVI

À dater de ce jour, la santé de Rosario parut décliner avec plus de rapidité encore. Jusqu'alors, elle avait fait venir chaque dimanche une voiture de Morigny, pour se rendre à la messe du couvent. Mais elle dut cesser, tellement sa faiblesse était grande... Le médecin ne comprenait rien à cet état. Seuls, la supérieure et le curé de Morigny, au courant des événements tragiques de cette jeune existence, se rendaient compte que la souffrance morale était le grand facteur de ce dépérissement.

– M^{me} de Sorrès doit aimer son mari, sans bien en avoir conscience, disait le prêtre à la vieille religieuse. Et pour une nature aussi ardente, sensible et fière que le paraît la sienne, le souvenir de ses torts involontaires, la pensée qu'il ne peut la souffrir, et qu'il la méprise, doivent être un tourment continuel, confinant à la hantise.

En joignant à cela les épreuves, les fatigues qu'elle a eu à supporter, pendant son voyage au Mexique, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle ait atteint ce point d'affaiblissement qui devient fort inquiétant.

Un après-midi, en venant s'informer des nouvelles de la jeune femme, il trouva Paulin et Félicienne affolés. Leur maîtresse sortait d'une syncope prolongée et elle était si pâle, si faible qu'ils craignaient de l'y voir retomber encore.

Le prêtre fut introduit près de la malade. Avec une ombre de sourire, elle lui tendit sa main amaigrie, en disant :

– Je crois que vous ne m'aurez plus bien longtemps comme paroissienne, monsieur le curé.

Il protesta aussitôt ; mais en lui-même il pensait, le cœur serré devant le changement qui s'était produit en quelques jours :

« Pauvre chère enfant, je crois bien qu'elle doit avoir raison ! »

Le médecin, qui arriva peu après, ordonna un

repos complet. Rosario voulut alors s'installer dans la chambre de sa mère, « afin, pensait-elle, de mourir là où elle était morte ».

Elle envisageait sans révolte la perspective de cette fin prochaine. Ce serait la solution parfaite pour don Ruiz, qui recouvrerait ainsi toute sa liberté. Il pourrait alors chercher une autre compagne, fonder le foyer dont la tragique erreur de Rosario ne lui avait pas permis encore la constitution.

À cette pensée, une rapide souffrance étreignait l'âme de la jeune femme. Elle songeait alors : « Si au moins il me pardonnait, je mourrais plus paisible, en sachant que je ne suis plus autant détestée. »

Quelques jours après cette syncope qui marquait une nouvelle phase descendante dans l'état de la malade, celle-ci reçut une lettre timbrée de Paris, dont l'écriture fit aussitôt battre précipitamment le cœur si prompt à palpiter maintenant, à la moindre émotion.

Don Ruiz l'informait qu'étant arrivé en France, il allait s'occuper de faire annuler leur

mariage. En temps et lieu, elle serait avisée des formalités à accomplir.

Rosario relut cette courte lettre, froidement correcte, la posa sur son lit et resta un long moment immobile, si pâle, si défaite que la religieuse garde-malade qui se tenait près d'elle la crut un moment évanouie... Puis des larmes commencèrent de glisser le long de la joue devenue d'une blancheur presque transparente.

Au bout d'un long moment, la jeune femme demanda de quoi écrire. Péniblement, elle traça les mots suivants :

« Je crois inutile que vous vous occupiez de cette annulation, don Ruiz. Je suis très malade, et certainement je n'ai plus que bien peu de temps à vivre. Ainsi, vous serez délivré de moi.

« Je quitterais cette vie sans regret, si j'emportais votre pardon. Ne voudrez-vous pas me le donner ? Je vous ai gravement offensé, oui, je le reconnais sincèrement... mais je puis vous dire sans détours, don Ruiz, devant Dieu qui bientôt m'accueillera à son tribunal, que j'ai toujours agi avec loyauté, en complète bonne foi.

« Que le Seigneur vous garde, et que vous trouviez bientôt le bonheur que je n'ai pu vous donner. C'est le dernier vœu de la pauvre Rosario. »

*

Cette lettre fut remise à don Ruiz le surlendemain soir, au retour d'une excursion en mail-coach qu'il venait de faire en forêt de Rambouillet avec quelques personnalités mondaines des plus en vue. Il la lut rapidement et, les traits contractés, les lèvres serrées, la jeta dans le feu qui projetait à travers la chambre une vive lueur. Puis, congédiant brusquement le valet qui attendait ses ordres, il se mit à marcher de long en large, dans la vaste pièce meublée d'un lit de camp, de quelques sièges en bois sculpté, décorée d'armes anciennes et de peaux d'animaux sauvages, jetées sur le parquet.

Au bout d'un moment il s'arrêta, leva les épaules et dit sourdement :

– Tout cela n'est que manœuvre pour me ramener à elle... Je les connais, les femmes ! Celle-là, pas plus que d'autres, ne me fera faiblir.

Il sonna et donna l'ordre à son valet de chambre de préparer sa tenue du soir. Il venait de décider qu'il se rendrait au Théâtre Italien, où la jolie comtesse Anfresi lui réservait une place dans sa loge.

Vraiment, depuis des mois, il employait tous les moyens pour chasser le souvenir de cette enfant ingrate et fausse, de cette petite Rosario dont il avait dû fuir l'enivrante séduction... Là-bas, dans la prairie mexicaine, il avait traversé le désert en compagnie du Castor-Franc, s'était enfoncé dans les forêts immenses, où les fauves, les reptiles venimeux, les aventuriers sans foi ni loi sont pour le voyageur autant de dangers. Puis il avait passé quelque temps dans son vieux palais de San-Luis, et là, il avait décidé qu'aussitôt libre de contracter une nouvelle union, il épouserait la jolie dona Mercédès de Flaguilla, qui appartenait comme lui à l'une des plus grandes familles mexicaines. Certainement, il ne l'aimerait pas

comme il eût pu aimer Rosario... bien loin de là. Mais il ne se souciait pas de l'amour. C'était un sentiment stupide, dont on avait grand-peine à se débarrasser, comme il en faisait l'expérience... Car il suffisait de cette lettre à l'écriture tremblée, de cette lettre résignée, humble et digne à la fois, pour que le souvenir charmant se réveillât en lui avec une intensité nouvelle.

« Mensonge, manœuvre, hypocrisie ! » se répétait-il avec colère.

Et lui, qui n'aimait pas le monde, se mêlait au mouvement de distractions, de plaisirs incessants qui emportait la société parisienne. Il y apportait une sorte d'indifférence ironique, de nonchalante froideur qui lui seyait fort, assuraient ses nombreuses admiratrices.

Plusieurs fois, dans ces réunions mondaines, il lui advint de rencontrer Trinidad. M^{lle} Barral, douée de toutes les qualités nécessaires à l'intrigante, réussissait à s'introduire un peu partout. Elle eut le dépit de constater que don Ruiz ne semblait pas la reconnaître. Mais elle n'était pas femme à se tenir pour battue, d'autant

moins que ses sentiments n'avaient rien perdu de leur intensité, bien au contraire. Un début d'après-midi – il y avait environ trois semaines que Rosario avait écrit à son mari – elle vint sonner à la porte de l'hôtel de Sorrès et demanda à voir don Ruiz.

Ludovic, le concierge, toisa cette jeune personne élégante, parfumée, en faisant la réflexion que cette figure-là ne lui était pas tout à fait inconnue. Puis il répondit que « monsieur le marquis n'était pas là ».

Trinidad demanda :

– Eh bien, alors, dites-moi quand je pourrai le voir ?

– Je l'ignore complètement, madame.

M^{lle} Barral essaya encore d'insister. Mais devant l'inflexible discrétion de Ludovic, elle comprit qu'il n'y avait rien à faire et se retira, très vexée, non découragée cependant.

Elle fit une nouvelle tentative dans la matinée du lendemain... et, cette fois, la chance fut pour elle. Au moment où elle atteignait l'hôtel, don

Ruiz y arrivait, rentrant de sa promenade à cheval. Elle s'avança vers lui, souriante, gracieuse, comme s'il avait toujours été pour elle le plus aimable des amis.

– Vous serait-il possible de me recevoir, don Ruiz ?... Je voudrais tant vous parler...

Un refus était sur les lèvres de l'hacendero. Mais il pensa aussitôt : « Mieux vaut que je m'en débarrasse dès maintenant. Elle n'y reviendra plus, ensuite. »

Et, froidement, il répondit :

– J'ai cinq minutes à vous donner, señorita.

L'accueil n'avait rien d'encourageant. Mais Trinidad était prête à tout supporter, dans l'espoir d'atteindre au but rêvé... Elle suivit Ludovic à qui, d'un mot bref, don Ruiz avait donné l'ordre de l'introduire. Dans le superbe vestibule aux colonnes de marbre, un valet ouvrit devant elle la porte d'un salon décoré de tapisseries, dont elle n'eut pas le temps d'admirer la magnificence, car, presque aussitôt, don Ruiz entra.

Il désigna un siège à M^{lle} Barral et s'assit en

face d'elle... Feignant la timidité, elle demeurait silencieuse. Avec la même froideur laconique, don Ruiz demanda :

– Eh bien, señorita ?

Elle expliqua alors qu'elle souhaitait se faire entendre comme harpiste dans quelques-uns des plus brillants salons de Paris... et elle avait pensé que don Ruiz, qui y était reçu, voudrait bien dire un mot en sa faveur...

Tout cela était débité avec une mine de chatte câline, avec des regards de féline caresse. Mais don Ruiz gardait son air de hautaine froideur. Il répondit brièvement :

– Il est inutile de compter sur moi, señorita.

– Ah ! pourquoi ?... pourquoi ?

Elle joignait les mains, en le regardant avec un air de reproche suppliant.

– Parce que je n'ai aucune raison pour le faire.

– Vous n'avez aucune raison ?

Elle se redressait, les lèvres tremblantes, ses yeux tout à coup ardents attachés sur la dure et

ironique physionomie.

– ... Pourtant, il me semble que j'ai quelque droit à un peu... je n'ose dire de reconnaissance... mais du moins d'intérêt, de votre part ? J'ai été pour vous une aide dévouée, don Ruiz. Je vous ai préféré à ma mère, à mon fiancé...

Elle se dévoilait maintenant, hardiment ; par son regard, par ses paroles, elle laissait voir les sentiments passionnés qu'il lui avait inspirés.

Il riposta d'un ton glacé :

– Vous avez été payée de votre trahison, dona Trinidad. Que venez-vous chercher de plus ?

Un moment, elle demeura interdite sous la méprisante apostrophe.

Puis elle balbutia :

– Ma trahison ?... Oui... Mais c'est pour vous que je l'ai fait... c'est pour vous, don Ruiz...

Il se leva, en l'interrompant du même ton glacé :

– Mieux vaut laisser là cet entretien, señorita. Vous ne semblez pas du tout vous douter de la

façon dont les gens d'honneur considèrent l'acte que vous avez commis, en me livrant votre mère, toute coupable que fût celle-ci. On se sert des traîtres, on les paye... et on les tient en profond mépris.

Trinidad se leva brusquement, blême, raidie, et, se détournant, sortit de la pièce, d'un pas presque automatique.

Don Ruiz fit quelques pas à travers le salon, puis, s'approchant d'une fenêtre, appuya son front contre la vitre.

Devant lui s'étendaient les jardins de l'hôtel, admirablement fleuris. Un chaud soleil de juillet frappait une colonnade de marbre blanc, à l'assaut de laquelle montaient des roses jaunes, pourpres et blanches. Les vitres d'une longue serre étincelaient dans l'ardente lumière... Mais la pensée de don Ruiz était loin d'ici. Elle s'en allait vers une maison solitaire, en pleine forêt... là où vivait une jeune femme aux yeux couleur de violette, tristes et pleins de reproche douloureux, tels qu'il les avait vus naguère...

Si, pourtant, elle était vraiment très malade ?

Si elle disait vrai, en l'assurant de sa bonne foi, de son entière sincérité ?

Certes elle avait un regard loyal, un regard d'admirable candeur et de fière droiture, cette jolie Rosario. Mais ne savent-elles pas prendre toutes les formes, celle de l'ange comme celle du serpent, les filles d'Ève adroites et perfides comme leur première mère ?

Voici, par exemple, cette misérable Trinidad, qu'il venait d'exécuter...

Mais il repoussa brusquement la comparaison qui s'offrait à lui. Non, non, Rosario, quels qu'eussent été ses torts, n'avait rien de commun avec celle-là ! Elle avait seulement agi avec une folle inexpérience, elle avait accordé à sa criminelle belle-mère une confiance exagérée... une confiance qui se pouvait expliquer, après tout...

Il s'écarta de la fenêtre, en un mouvement de colère. Allons, allait-il lui chercher des excuses ?... Et le vol de la lune d'or à son mari prisonnier ?... Et son attachement pour don Manuel, l'odieux hypocrite ?

Don Ruiz crispa les poings. Cette lettre pathétique, douloureuse, dont tous les termes restaient empreints dans sa mémoire, cette lettre lui troublait réellement le cerveau. Ah ! qu'elle était habile, la jeune femme aux yeux candides, pour trouver les mots tragiques dans leur simplicité... les mots qui éveillaient le regret, le remords dans l'âme de celui par qui elle était abandonnée !

Mais il ne tomberait pas dans son piège ! Ce pardon qu'elle sollicitait, en se prétendant mourante, elle ne l'aurait jamais, jamais !

Don Ruiz quitta le salon et monta l'escalier de marbre. Très sombre, le front plissé, il s'efforçait de chasser la pensée obsédante, d'éloigner la délicieuse image... Il y avait de par le monde bien d'autres femmes, presque aussi jolies que Rosario... par exemple la brune et indolente dona Mercédès de Flaguilla, qu'il avait choisie pour sa future compagne... et cette comtesse Anfresi, aux brûlants yeux noirs, qui était prête à tout sacrifier pour lui, dès qu'il voudrait accepter le don de son amour. Elle le lui avait laissé entendre une fois de

plus, ce matin, au cours de la promenade à cheval qu'il faisait avec elle.

Il eut un sourire de méprisante ironie. Au fond, elles lui étaient toutes parfaitement indifférentes. Une seule avait eu le privilège de l'émouvoir... mais celle-là...

Il ouvrit brusquement la porte de sa chambre. Sur une table, le courrier avait été déposé. Don Ruiz y jeta un coup d'œil, fit glisser entre ses doigts les quelques lettres qui le composaient... Son regard s'arrêta sur le timbre d'une grande enveloppe jaune. Il lut ce nom : Morigny.

L'écriture lui était inconnue. Il pensa aussitôt : « On me prévient peut-être qu'elle est très mal... ou même... »

Nerveusement, ses doigts, qui n'avaient plus la sûreté habituelle, déchirèrent l'enveloppe, sortirent la feuille couverte d'une large écriture paisible...

« Monsieur le marquis,

« M^{me} de Sorrès, minée par le chagrin, est

arrivée au dernier degré de la faiblesse, et le médecin ne croit pas qu'elle puisse vivre plus de quelques jours. Elle s'en va très calme, très résignée, cette belle jeune âme toute pure, en n'emportant qu'un regret : celui de n'avoir pas reçu votre pardon.

« Ah ! monsieur, je ne puis croire que vous le lui refusiez, devant la mort !... Et de quoi est-elle coupable, au fond, la pauvre enfant ? D'avoir été trompée par les apparences les plus plausibles, d'avoir commis l'erreur de croire à la sincérité d'une femme que rien ne lui permettait de suspecter. Elle était si jeune, quand vous l'avez épousée ! Elle ne vous connaissait que sous un jour peu favorable, d'après un désagréable souvenir d'enfant, comme elle me l'a raconté. Quand vous l'avez ramenée chez vous, après sa première fuite, elle a été l'objet d'une rigueur excessive de votre part. Faut-il s'étonner que cette jeune créature ardente et pétrie de sensibilité se soit révoltée devant le sort que vous prétendiez lui réserver ?

« Pardonnez-moi ma franchise, monsieur ;

mais mon devoir sacerdotal me commandait de vous parler ainsi. D'après ce que m'a dit de vous M^{me} de Sorrès, vous devez être une âme loyale, trop intransigeante seulement devant ce qui touche à votre orgueil. Cependant, je ne puis croire que vous ne fassiez pas fléchir celui-ci devant la mort qui bientôt va emporter cette jeune femme si digne de tous les respects, et dont les vertus, la noble patience font l'admiration de tous ceux qui l'approchent.

« Elle m'a dit hier : « Comme je mourrais plus tranquille s'« il » me pardonnait ! »

« Donnez-lui donc cette consolation dernière, monsieur. Préservez-vous de l'affreux regret que vous laisserait un refus à ce désir suprême d'une mourante, dans le cœur de laquelle n'existe aucun ressentiment pour celui qui l'a traitée avec tant de rigueur.

« Je vous prie d'agréer, monsieur le marquis, l'assurance de mes sentiments religieusement dévoués.

« Abbé L. MOREAU, curé de Morigny. »

Pendant un long moment, don Ruiz demeura immobile, les traits tendus, les yeux attachés sur ce papier qui tremblait un peu entre ses mains. Puis il le jeta sur la table et passa la main sur son front, en murmurant :

– Non, non, ce n'est pas possible !

La brûlante lumière d'été entraît dans la grande pièce tendue de cuir de Cordoue, s'étendait sur les peaux de panthère, d'ours gris et noir, frôlait curieusement les armes anciennes ornant les murs. Des jardins montaient les chauds arômes des roses et des œillets, le murmure des eaux jaillissantes retombant dans des bassins de marbre... Et tandis qu'ici tout était splendeur, parfums, lumière, là-bas, dans le logis austère perdu au milieu des bois, une jeune femme se mourait à dix-sept ans... cette petite Rosario que Ruiz avait vue un peu plus d'un an auparavant toute frémissante de vie, sur le plateau rocheux de Peyrouse, avec ce mélange d'ardeur, de pureté, de délicate simplicité qui faisait d'elle un être si exquis, absolument différent de toutes les

femmes qu'il avait connues jusqu'ici.

Il répéta encore :

– Non, ce n'est pas possible !

Une souffrance atroce l'étreignait au cœur – une souffrance qu'augmentait le remords, car il pensait : « Oui, ce prêtre a raison, j'ai été trop dur... Elle n'était pas si coupable... Il y a bien la question de ses sentiments pour Manuel Ferrago. Mais Trinidad a-t-elle dit vrai ?... D'ailleurs, là encore, elle pourrait être excusée, car l'individu était habile, et elle si jeune, isolée, dépourvue d'expérience... »

Il voyait nettement, en cet instant, la cruauté de sa conduite, que lui avait si longtemps cachée son orgueilleux égoïsme... Défiant de la sincérité féminine, il avait condamné sans appel Rosario qui reconnaissait pourtant ses torts avec tant de noble franchise... Et elle en mourait, disait le curé de Morigny.

Il frémit des pieds à la tête, en songeant : « C'est donc moi qui la tue ? »

Quelques instants plus tard, il sonnait un domestique et donnait ordre de préparer une valise, qu'on lui porterait au train se dirigeant sur Besançon.

XXVII

Toute la Maison des Dames reposait, dans la torpeur du jour chaud, quand don Ruiz passa le lendemain sous le vieux porche que recouvrait toujours son épaisse toison de lierre.

La porte du logis était entrouverte. Ruiz la poussa, longea le vestibule sombre et frais, monta le vieil escalier de chêne... Comme il atteignait le palier, la porte de l'ancienne chambre de dona Paz s'ouvrit et une religieuse, tenant un bol à la main, parut sur le seuil.

Elle eut un mouvement de surprise à la vue de cet inconnu, dont la haute taille se dressait inopinément dans la pénombre du palier. Ruiz, en se découvrant, expliqua, la voix assourdie :

– Je suis le marquis de Sorrès, ma Sœur... C'est vous qui soignez ma femme ? Comment va-t-elle ?

Ignorante de l'appel adressé par le curé au mari dont était séparée la jeune marquise, la religieuse resta un moment interdite. Enfin, elle répondit très bas, elle aussi :

– M^{me} de Sorrès est de plus en plus faible, monsieur. Le docteur ne croit pas qu'elle puisse vivre maintenant au-delà de deux ou trois jours.

Les ongles de Ruiz s'enfoncèrent dans ses paumes. Brièvement, le jeune hacendero déclara :

– Je vais la voir.

La Sœur eut un sursaut d'effroi, en étendant la main pour arrêter le mouvement qu'il ébauchait déjà vers la porte.

– Oh ! non, non, monsieur, pas sans la prévenir ! Je lui dirai tout à l'heure doucement que...

Mais sa main fut écartée impérativement, don Ruiz franchit le seuil et referma la porte, sans bruit. Après quoi, de son pas habitué aux silencieuses marches indiennes, il alla vers le lit... le grand lit à colonnes où avait souffert, où était morte dona Paz.

Maintenant, sa fille était couchée là. Elle semblait dormir... ou, plutôt, elle était plongée dans la torpeur de la faiblesse, dans cette somnolence de l'être que la vie quitte peu à peu. Entre les boucles sombres répandues sur l'oreiller, son visage apparaissait tout menu, d'une blancheur diaphane. Les lèvres pâlies avaient un pli douloureux, et sur les joues creusées les grands cils foncés battaient fébrilement au bord des paupières closes.

Un souffle à peine perceptible soulevait la poitrine de la malade. Les bras s'allongeaient sur le drap, frêles, flottant dans la manche de toile fine... Et ces petites mains, ces délicieuses petites mains que Ruiz avait admirées naguère... vraiment, qu'en restait-il maintenant ?

Il demeurait là, debout, contemplant avec un sourd désespoir cette jeune femme – cette enfant, plutôt, qui était la victime de son orgueil. Il se le répétait avec une farouche sincérité, avec un cœur bondissant de colère contre lui-même, de pitié douloureuse, passionnée pour elle, si délicatement jolie et pathétique, dans sa faiblesse,

dans son charme immatériel qui déjà semblait l'apparenter aux esprits célestes.

Un léger tressaillement parcourut tout à coup le visage de Rosario. Avait-elle conscience d'une présence insolite, près d'elle ?... Ou sentait-elle sur elle l'ardent regard des sombres prunelles qui l'avaient tant effrayée autrefois ?

Les blanches et transparentes paupières remuèrent, se soulevèrent, les beaux yeux violets apparurent, s'animèrent aussitôt de surprise, de joie profonde... Puis les mains frêles se rapprochèrent, se joignirent en un geste de supplication, et le regard doux, humble, implorant, pria : « Pardonnez-moi ! »

Alors Ruiz se pencha, prit ces petites mains entrelacées, y appuya ses lèvres frémissantes.

Quand il releva la tête, son regard rencontra celui de Rosario, tout éclairé d'un bonheur profond, inexprimable.

La jeune femme murmura :

– Merci.

Puis elle ferma les yeux et retomba dans la

somnolence d'où l'avait tirée un instant la présence de son mari.

Ruiz s'assit près d'elle et continua de la regarder avec un sombre désespoir, jusqu'au moment où la Sœur entra pour l'avertir timidement que le médecin venait d'arriver.

Le vieux docteur Hache avait été prévenu par elle de l'arrivée inopinée du mari. Aussi ne témoigna-t-il pas de surprise en voyant don Ruiz près de la malade. Il tâta le pouls de celle-ci, lui adressa quelques encouragements paternels, non sans remarquer le regard de douce reconnaissance qu'elle levait sur son mari... Elle lui répliqua, de sa voix faible, aux vibrations frémissantes :

– Cher docteur, je suis heureuse.

Et elle eut, pour Ruiz, un timide, un émouvant sourire qui acheva de bouleverser l'âme orgueilleuse, broyée par le remords et par le regret poignant du bonheur perdu.

L'hacendero accompagna le médecin au dehors. Brusquement, il lui demanda :

– Vous ne voyez pas le moyen de la sauver ?

– Hélas ! non, monsieur le marquis ! J’ai fait venir en consultation un de mes confrères de Besançon, très réputé dans la région ; nous avons tous deux essayé de combattre cette inexplicable faiblesse... Cependant, aucun organe n’est atteint. Il s’agit d’une très forte anémie, d’une sorte de consommation... Sa mère, m’a-t-on dit, est morte ainsi ?

– On l’a prétendu. Mais je suis à peu près persuadé qu’une autre cause a provoqué sa mort... Enfin, docteur, comme je veux tout tenter pour la guérison de ma femme, je vous préviens que je vais télégraphier à un de vos confrères parisiens, afin qu’il vienne l’examiner.

– Vous avez raison, monsieur. L’espoir est toujours permis, quand il s’agit d’un être jeune, sain, chez qui l’état moral peut avoir une influence décisive. Je serai, d’ailleurs, toujours à votre disposition, si je puis vous être utile.

– Vous nous ferez plaisir en revenant demain, docteur.

Et, prenant congé du vieux médecin, Ruiz remonta près de sa femme, tandis que le docteur

regagnait sa voiture en songeant :

« Le voilà donc, ce mari dont on n'entendait jamais parler ! Peste ! un tel homme !... mais un air à vous mener une femme tambour battant ! La pauvre petite n'aurait probablement pas eu toujours ses aises avec lui... Enfin, si ça lui fait plaisir de le voir près d'elle à ses derniers moments, tant mieux, la pauvre petite créature ! »

*

Deux jours plus tard arrivait à la Maison des Dames l'un des praticiens les plus réputés de Paris. Il examina longuement la jeune femme, dont l'état semblait stationnaire depuis ces quarante-huit heures, avec, plutôt, quelque tendance à une amélioration légère. Puis il s'entretint avec don Ruiz et termina la conversation par ces mots :

– De ce que vous me dites, monsieur, je conclus que l'état actuel de M^{me} de Sorrès a une cause toute morale. Eh bien, je ne crains pas de

vous le déclarer, vous seul pouvez la guérir. Ce sera long, et il vous faudra veiller à ne pas froisser une nature qui est, vraisemblablement, d'une délicatesse et d'une sensibilité rares. Mais je crois sincèrement que cette jeune femme peut recouvrer la santé, complètement, d'ici à quelques mois.

Ruiz lui serra la main si fortement, qu'il retint avec peine un cri de douleur.

– Je ferai tout au monde pour la sauver...
Merci, docteur !

Quand il retourna près de sa femme, un peu plus tard, il la trouva pensive et inquiète. En se penchant vers elle, il demanda :

– Qu'avez-vous, Rosarita ?

Elle répondit par une question :

– Le médecin vous a-t-il dit que je pouvais vivre quelques jours encore ?

– Il m'a dit mieux que cela ! Vous guérirez, Rosario..., si vous le voulez.

Elle répéta en attachant sur lui ses grands yeux interrogateurs :

– Si je le veux ?

– Oui, si vous chassez toute inquiétude, tout souvenir pénible... si vous êtes heureuse, en un mot.

Elle dit, avec un faible sourire :

– Je serai heureuse tant que vous serez là.

– Eh bien, alors, vous le serez toujours, puisque je ne vous quitterai plus.

Il entourait de son bras le buste amaigri, attirait contre sa poitrine la jolie tête qui s'abandonnait, couvrait de baisers les boucles sombres... Et ils restèrent ainsi, longuement, dans le silence que troublaient à peine le bruit léger de la pendule ancienne et le chant d'une fauvette, au dehors.

XXVIII

« Ce sera long », avait dit le médecin, en parlant de la guérison espérée... De fait, l'amélioration, bien qu'on ne pût la nier, se réalisa au cours des deux mois suivants avec une lenteur extrême. Rosario était arrivée à un tel degré de faiblesse qu'il lui fallait, pour ainsi dire, reprendre une nouvelle vie. Mais elle avait maintenant un levier puissant pour combattre ce dépérissement qui l'avait conduite au seuil de la mort. Ruiz lui avait pardonné ; il lui avait dit qu'il ne la quitterait plus jamais. Dès lors, elle tenait à cette vie qu'elle abandonnait auparavant sans regret ; elle s'y cramponnait de toute la force de son amour – car elle sentait bien comme il lui était cher, ce Ruiz par qui elle avait tant souffert.

Lui, avec l'énergie qui faisait le fond de sa nature, s'acharnait à sauver de la mort celle qui lui semblait plus précieuse que tous les trésors du

monde. À peine la quittait-il pour quelque rapide promenade en forêt, nécessaire à sa santé d'homme actif et vigoureux. Aussitôt de retour, il revenait s'asseoir près d'elle, et, soulevant la tête charmante avec une douceur qu'on n'eût guère attendue de sa part, il appuyait contre lui le visage diaphane, menu comme celui d'un enfant, il baisait les beaux yeux couleur de violette qui le regardaient avec une joie profonde. Les heures passaient pour eux sans qu'ils s'en aperçussent. Ruiz guettait sur la physionomie de sa femme tout ce qui pouvait dénoter un mieux sensible. Rosario s'abandonnait à ce bonheur inattendu trop faible encore pour chercher à le définir, ayant seulement l'impression très intense qu'elle était retenue à la vie par le pardon et l'amour de Ruiz.

Plusieurs serviteurs de l'hôtel de Sorrès étaient venus renforcer la domesticité restreinte du vieux logis. Don Ruiz avait fait venir aussi des chevaux et une voiture, pour les promenades que pourrait faire la jeune femme, dès qu'elle serait plus forte... Mais à la fin de septembre seulement, elle commença de se lever un peu, quelques heures

chaque jour. Ruiz l'installait sur la chaise longue, ou dans le vieux fauteuil de tapisserie. Des fleurs, qu'il faisait venir pour elle, égayaient la grande chambre un peu sombre. Rien ne lui manquait, de ce qui pouvait la distraire. Mais elle aimait surtout les lectures que lui faisait Ruiz, de sa belle voix profonde, qui prenait en s'adressant à elle de très chaudes inflexions.

Quand elle put faire quelques pas dans le jardin, il était là pour aider sa marche un peu chancelante. Après cet effort pénible, les premiers jours surtout, elle se blottissait entre les bras de Ruiz, petite chose bien frêle encore, que ces bras vigoureux enserraient avec une amoureuse compassion. Dans ses blancs peignoirs de lainage ou de mousseline, avec ses boucles éparses autour du visage trop menu, elle avait l'air d'une enfant très délicate et très attendrissante. Ruiz, en la regardant ainsi appuyée contre sa poitrine, faible, confiante et si heureuse, pensait parfois avec un soudain effroi : « Pourvu que je puisse la sauver, ma Rosarita ! Pourvu qu'elle recouvre toute sa santé ! »

Le médecin parisien, revenu pour se rendre compte des progrès survenus, répondait presque, cependant, de la complète guérison. Au cours d'octobre, d'ailleurs, l'amélioration se montra plus notable. La jeune femme put faire quelques promenades en voiture, dans cette forêt qu'elle aimait tant.

Un peu de force lui revenait, le visage n'était plus aussi creusé, perdait son apparence diaphane et se teintait parfois d'un rose délicat.

Mais dans les premiers jours de novembre, le médecin écrivit à don Ruiz :

« Il est temps de quitter ce pays au climat un peu rude, et où l'hiver est parfois précoce. D'après ce que vous me dites, au sujet de l'état actuel de sa santé, M^{me} de Sorrès est très à même de faire le voyage jusqu'à Paris. En outre, je pourrai la suivre ici de plus près et appliquer un traitement fortifiant impossible à essayer dans l'état de grande faiblesse où elle s'est trouvée si longtemps. »

En conséquence de cet avis, don Ruiz et sa femme arrivaient à Paris vers le 15 novembre.

Rosario retrouva cet appartement qui lui rappelait de pénibles souvenirs. Dans ce ravissant petit salon vieux rose, Ruiz avait été si dur, si menaçant pour elle !... Quand elle y entra, appuyée sur son bras, elle s'arrêta un moment, toute pâle d'émotion, en murmurant :

– J'ai bien pleuré ici, Ruiz !

Il eut peur de la voir défaillir. L'enlevant entre ses bras, il la porta jusqu'à un fauteuil. Penché à son oreille, il dit ardemment :

– Tu sais bien qu'il faut oublier cela, Rosarita ? Souviens-toi seulement que j'avais fait préparer cet appartement avant notre mariage, pour la jolie petite Rosario que j'aimais déjà. C'est moi qui ai tout choisi, afin que le cadre se trouvât approprié à ta beauté. Sois ici, ma Rosarita, comme si tu y entrerais pour la première fois... comme si tu étais la toute jeune mariée que je devais amener en cette demeure après notre séjour à la Maison des Dames.

Elle leva sur lui ses yeux brillants d'émotion, en répondant vivement :

– Je sais maintenant comme tu es bon... Je sais comme tu m'aimes !

Il effleura de ses lèvres les soyeux cheveux noirs et murmura :

– Non, tu ne le sais pas encore tout à fait, ma petite chérie !

*

Ceux qui avaient vu partir de Morigny la jeune marquise de Sorrès, si pâle et si frêle encore, l'auraient à peine reconnue dans l'image que reflétait deux mois plus tard la grande psyché encadrée de bois précieux, autour de laquelle s'empressait Félicienne, pour achever la toilette de sa maîtresse. La longue phase de faiblesse une fois passée, la guérison s'était produite avec rapidité, en cette jeune et saine constitution. Maintenant, on n'eût pu imaginer qu'elle était la même que la petite Rosario du vieux logis, cette jeune femme à la taille souple et harmonieuse, aux gestes vifs, aux grands yeux pleins de feu. La

robe de satin blanc garnie de point d'Alençon se drapait autour d'elle avec une sobre élégance. Des perles d'un orient merveilleux glissaient sur la palpitante blancheur du cou délicat et se mêlaient, dans les brillantes boucles noires, à quelques brins de jasmin. Une jeune vie très ardente frémissait en ce délicieux visage qui avait retrouvé toute sa vivacité d'expression en prenant un charme nouveau, une séduction plus profonde – celle de la femme qui aime et se sait aimée.

Ce soir, pour la première fois, Rosario se rendait à une soirée avec son mari, chez la comtesse de Figueira, une Espagnole, femme charmante, à qui don Ruiz l'avait présentée. Jusqu'alors, elle n'avait pas paru dans le monde ; Ruiz, après l'avoir disputée à la mort, craignait pour elle la moindre fatigue... Cependant, il avait cédé cette fois aux instances de la comtesse, et surtout au visible désir de sa femme.

Maintenant, Rosario, sa toilette parachevée, ouvrait la porte qui faisait communiquer son appartement avec celui de son mari. Elle s'arrêta au seuil du salon-fumoir, en disant gaiement :

– Me voilà, mon ami.

Ruiz, en tenue du soir, fumait, enfoncé dans un fauteuil. Il sursauta légèrement, leva la tête et regarda longuement la jeune femme. Ses yeux, très assombris l’instant d’auparavant, s’éclairaient d’une lueur brûlante. Il se leva, jeta sa cigarette et vint à Rosario, dont les lèvres s’entrouvraient dans un fin et enivrant sourire.

– Nous partons, Ruiz ?... Dis-moi auparavant si je suis habillée à ton goût ?

– Oui, tu es plus que jamais ma merveilleuse petite Rosario !

La phrase s’acheva dans un baiser. Ruiz avait perdu en ce moment l’air un peu soucieux qu’il avait assez fréquemment, depuis quelque temps... Il le reprit dans la voiture qui l’emportait avec sa femme vers la demeure de M^{me} de Figueira. Tandis que son regard contemplait avec passion le jeune visage entouré d’une mantille de dentelle blanche, sa pensée l’emportait vers la préoccupation jalouse qui le hantait, depuis quelque temps... depuis que Rosario n’était plus la pauvre chère petite créature malade et faible

qu'il ne songeait qu'à sauver de la mort, sans aucun retour vers le passé. Quoi qu'il fit pour l'éloigner, il était poursuivi par le souvenir de Manuel Ferrago entraînant hors de la tente la jeune femme, qui ne semblait résister qu'à demi. Les paroles de Trinidad au sujet de sa cousine n'étaient pas oubliées non plus. Il se disait bien avec force : « Elle a menti, comme mentait sa mère, pour faire tort à Rosario près de moi... » Il songeait aussi que Rosario était une âme trop pure et trop loyale pour avoir eu quelque attachement à l'égard de cet être faux, sans honneur... et, en tout cas, pour le tenir caché à son mari, qui trouvait chez elle la plus parfaite confiance. Néanmoins l'idée pénible le poursuivait, s'insinuait en son esprit jaloux de posséder tout l'amour de la jeune femme, dans le passé comme dans le présent. Il était résolu, pour s'en délivrer, à interroger discrètement Rosario, un jour ou l'autre. Mais jusqu'alors, ils s'étaient gardés l'un et l'autre de rappeler ce qui avait trait aux dramatiques aventures dont Rosario avait failli être la victime. La boîte d'or était cachée dans quelque tiroir de la Maison des Dames, la

lune d'or, sans utilité désormais, était demeurée dans le palais de San-Luis parmi des souvenirs du passé que renfermait l'antique demeure... Et maintenant encore, bien que la jeune femme eût recouvré toute sa santé, Ruiz n'osait faire allusion à l'un des personnages qui avaient joué un rôle dans ces événements.

Rosario non plus, n'avait jamais parlé à son mari de Trinidad, de la visite qu'elle en avait reçue à la Maison des Dames, des lettres que sa cousine lui écrivait parfois et qui, d'ailleurs, avaient cessé, depuis que don Ruiz se trouvait près de sa femme.

Or, chez M^{me} de Figueira, tous deux eurent la désagréable surprise d'apercevoir M^{lle} Barral, engagée pour se faire entendre sur la harpe.

Y avait-il simple hasard, ou bien intrigue préméditée chez Trinidad ? Toujours est-il qu'elle ne parut pas surprise en les voyant apparaître dans les salons déjà fort animés par une réunion élégante.

Une lueur de jalousie haineuse passa dans ses prunelles claires, qui s'attachaient sur ce couple

superbe, objet de l'attention générale. Puis, paisiblement, elle répondit au jeune comte de Figueira qui la félicitait d'avoir « une si adorable cousine » :

– En effet, dona Rosario est charmante... Je souhaite – sans trop oser l'espérer – qu'elle soit heureuse près de don Ruiz.

– Et pourquoi pas ? Il s'est montré parfait pour elle, durant le temps de sa maladie et de sa convalescence. Tous deux sont fort épris l'un de l'autre, assure ma mère qui a l'occasion de voir assez souvent dona Rosario.

Trinidad hocha la tête, en murmurant :

– Je voudrais bien que cela dure... mais j'en doute !

En s'apercevant que M^{lle} Barral était présente, Ruiz avait glissé à l'oreille de sa femme :

– Surtout, pas de rapports avec ta cousine, n'est-ce pas, Rosario ?

Elle répondit par un geste qui signifiait : « Ne crains rien !... » Bien qu'il ne lui eût rien dit encore de la façon dont il avait traité Trinidad,

elle n'éprouvait aucun désir d'entretenir des relations avec sa peu sympathique parente.

Néanmoins, au cours de la soirée, tandis qu'elle s'entretenait avec M^{me} de Figueira dans la serre garnie de plantes des tropiques, Rosario vit surgir près d'elle sa cousine, souriante et féline à son ordinaire.

– Chère Rosario, je suis si heureuse de te voir !... J'ai tant souffert de te savoir malade et de ne pouvoir me rendre près de toi !

Discrètement, M^{me} de Figueira s'éclipsa. M^{lle} Barral lui avait naguère raconté qu'elle était en froid avec don Ruiz, « si difficile de caractère », et que celui-ci l'empêchait de voir sa femme. L'excellente comtesse, qui tenait la souple et flatteuse Trinidad en grande sympathie, avait alors combiné cette rencontre entre les deux cousines, espérant que Rosario arriverait à réconcilier son mari et M^{lle} Barral.

Froidement, la jeune femme répliquait, en mettant sans empressement sa main dans celle que lui tendait Trinidad :

– Je te remercie. Maintenant, je suis tout à fait bien.

– Oh ! je le vois à ta mine, à ta physionomie ! Tant mieux, ma belle chérie ! Je désire de tout mon cœur que tu conserves cette santé... ce bonheur dont tu jouis, assure-t-on...

Elle prit un temps, avant d'ajouter, en baissant la voix :

– Garde-le, ton beau don Ruiz... garde-le bien, car les hommes, vois-tu, ma pauvre niña... celui-là surtout... Il y a une certaine comtesse Anfresi qui cherchera de toutes ses forces à te le disputer. Or, comme elle ne lui est pas du tout indifférente...

Brusquement, Rosario l'interrompt, les yeux brillants d'indignation :

– Quels mensonges viens-tu encore me raconter là ? Comment oses-tu ?...

Trinidad eut un rire sourd.

– Des mensonges ? Tiens, regarde, le voilà justement avec la belle Italienne qu'il ne quittait guère il y a quelques mois.

À l'extrémité de la serre, en effet, apparaissaient don Ruiz et la comtesse Anfresi. Celle-ci parlait avec animation, en levant ses beaux yeux noirs sur son compagnon, dont la mine restait distraite et froide.

Trinidad s'était éclipsée... Rosario, dont le visage s'empourprait d'émotion, fit quelques pas au-devant des arrivants. À sa vue, la physionomie de Ruiz s'éclaira subitement, tandis que la brune comtesse retenait avec peine un mouvement de contrariété.

– Comment, tu es seule ici, Rosario ? Je te croyais avec M^{me} de Figueira ?

– Oui, mais elle vient de me quitter...

Déjà don Ruiz discernait une sorte d'altération, de malaise, sur ce visage tant de fois contemplé avec une amoureuse inquiétude ; il voyait une angoisse dans les beaux yeux où Rosario lui laissait lire toute sa pensée. Aussitôt, déclarant qu'il était fort tard et que sa femme devait éviter encore toute fatigue trop forte, il prit congé de la comtesse Anfresi et, filant à l'anglaise, emmena Rosario vers le vestiaire, où il

l'enveloppa soigneusement de sa pelisse de soie blanche doublée d'hermine.

Quelques instants plus tard, la voiture les emportait vers leur demeure, d'ailleurs très proche... Ruiz avait attiré contre lui le visage maintenant pâli, en demandant :

– Es-tu fatiguée, chérie ?

Elle avait répondu négativement ; mais il avait senti qu'elle frémissait un peu.

Quand ils furent descendus de voiture, quand ils eurent gravi l'escalier et se trouvèrent dans le salon rose, don Ruiz prit les mains de sa femme et plongea son regard dans le sien.

– Qu'as-tu, Rosarita ?

Elle rougit de nouveau, hésita... puis murmura enfin :

– Trinidad m'a dit des choses mauvaises...

– Trinidad ? Tu lui as parlé ?

– C'est elle qui est venue dans la serre.

– Que t'a-t-elle dit ?

D'un mouvement ardent, spontané, Rosario se

jeta dans les bras de son mari.

– Oh ! Ruiz, Ruiz, je veux t’assurer d’abord que je ne crois rien de ses mensonges !... que j’ai foi en toi !

– Mais qu’a-t-elle pu te dire, ma pauvre petite ?

– Qu’il fallait bien te garder, parce qu’on chercherait à te disputer à moi... Que la comtesse Anfresi ne t’était pas indifférente, et que tu ne la quittais guère avant de...

D’un geste presque violent, Ruiz posa sa main sur les lèvres de la jeune femme.

– Tais-toi !... Ne répète pas les odieuses calomnies de cette misérable ! Tu es ma bien-aimée, entends-tu, et aucune femme au monde ne t’a jamais fait oublier, ne te fera jamais oublier de moi, ne fût-ce qu’une minute. Rosario, chez une nature comme la mienne, l’amour n’a rien du sentiment sans profondeur que l’on appelle souvent de ce nom. Le mien t’appartient, exclusivement, à jamais... Tu me crois, Rosarita ?

Elle répondit avec élan :

– Oh ! oui, oui !

– Et maintenant, je veux, moi aussi, t’adresser une question... Quels sentiments t’inspirait Manuel Ferrago ?

La jeune femme eut un brusque mouvement de surprise et de répulsion.

– Manuel Ferrago ? Ah ! de l’antipathie !... la plus profonde antipathie ! Figure-toi, Ruiz – je ne t’en avais pas parlé jusqu’ici, car il m’est si pénible de revenir sur ces événements douloureux ! – figure-toi qu’il s’était imaginé de me faire la cour, en dépit de ma froideur toujours croissante !... Et un jour, dans le cirque rocheux, il osa m’adresser une déclaration...

Ruiz la serra plus fort contre lui, en disant entre ses dents serrées.

– Le coquin !

– Je le repoussai avec indignation, comme tu le penses bien. À dater de ce moment, je l’eus en horreur... Juge de mon angoisse quand je me vis seule avec lui, après la mort de ce pauvre Corpano !... Et en dépit de l’effroi que tu

m'inspirais alors, de mon affreuse confusion à la pensée de mes torts envers toi, quel soulagement j'éprouvai, quand je t'aperçus !

Elle parlait en levant sur Ruiz ses yeux éclairés de la plus pure, de la plus ardente franchise.

Il demanda encore :

– Tu ne t'enfuyais pas avec lui, alors ? Il t'entraînait malgré toi ?

– Oui, oh ! oui ! Il voulait que nous nous cachions parmi les rochers, en disant que les Indiens allaient arriver... Les Indiens ! J'avais vu ce qu'ils avaient fait autrefois à dona Hermosa ! Néanmoins, don Manuel m'effrayait plus qu'eux encore. Ce fut donc en hésitant que je me laissai entraîner hors de la tente... Et je te vis alors. De toi, je craignais la colère. Mais je sentais instinctivement que tu étais trop gentilhomme pour frapper une femme désarmée. Alors, je résistai à Manuel Ferrago... et tu me délivras en envoyant une balle dans le bras qui me retenait.

Puis, d'un ton d'angoisse, elle ajouta :

– Craignais-tu, Ruiz, que j'aie écouté avec

complaisance les déclarations de cet homme ?

Il répondit dans un baiser :

– Non, mon amour. Mais je veux tout savoir de tes moindres sentiments... je veux que tout soit lumière, clarté, entre nous. Maintenant, je connais ce pénible épisode de ton existence, ma Rosarita, et je vois dans tes yeux que tu fus toujours loyale, sans reproche. Ne parlons plus désormais de ce passé qui fut pour tous deux si douloureux, et oublions-le en nous aimant.

Sous la clarté des bougies allumées dans les candélabres de bronze, il contemplait avec passion ce visage où revenait le sourire d'une séduction irrésistible, ces yeux éclairés d'une si ardente lumière.

Tout s'effaçait pour lui, en cette minute où il sentait que Rosario était bien à lui, de tout son cœur sincère et pur que jamais n'avait effleuré aucune ombre.

*

Six mois plus tard, après un court séjour à San-Luis, don Ruiz et sa femme arrivaient à l'hacienda de San-Pablo... Don Agostino, le capataz, leur avait préparé une réception magnifique. Rosario put constater que Ruiz avait eu raison en lui disant autrefois qu'il était ici une sorte de souverain. Mais elle n'avait plus à craindre pour elle-même ce pouvoir dont il l'avait menacée, en un jour de colère. Le maître qui se disait naguère invulnérable ne savait pas résister à un regard, à un sourire de celle qu'il aimait avec tant de passion... Dans l'hacienda morne et triste jusque-là, depuis sa fin tragique de la mère de Ruiz, il y eut dès lors une jeune femme heureuse et gaie, très bonne et pénétrée de délicate charité, qui accueillait toutes les demandes, qui se faisait l'interprète des sollicitations près de l'hacendero, de lui-même peu disposé à l'indulgence. Tous, à San-Pablo, célébraient ses louanges... Et sans se douter qu'elle retournait le fer dans une plaie encore saignante, dona Maria Ajuda, la femme du capataz, racontait par le menu les faits et gestes de la jeune femme, déjà chérie d'elle, en écrivant

à sa nièce retirée dans un couvent de Mexico – provisoirement, avait dit Clara à son père, en lui demandant de l’y autoriser, mais en réalité avec la résolution ferme de ne plus revenir à l’hacienda, maintenant que dona Rosario s’y trouvait.

Une semaine après son arrivée à San-Pablo, don Ruiz fut appelé près de l’Élan-Rapide, très malade. Quand il arriva au village du Bison, le vieux sachem était presque à ses derniers moments. Cependant, il conservait encore toute sa connaissance... Longuement, il regarda Ruiz qui, penché vers lui, tenait sa main froide et insensible, car il était presque entièrement paralysé. Puis il demanda :

– Mon fils est heureux ?

– Très heureux, chef.

L’Indien soupira, et dit d’un ton de reproche :

– Le Grand-Aigle aimait trop cette femme ; il n’a pas eu la force de vivre sans elle.

– Mon père dit bien. Mais je ne le regrette pas. J’ai été injuste et dur pour dona Rosario, si jeune,

dépourvue de toute expérience. À cause de cela, elle a failli mourir. Dieu a permis que cet affreux remords me fût épargné. J'ai reconnu mes torts et je les ai réparés... Mon père ne croit-il pas que j'ai eu raison ?

L'Élan-Rapide tarda un peu, avant de répondre :

– Le Grand-Aigle est seul juge pour savoir si cette jeune femme est digne de l'amour qu'il lui donne.

Puis il se tut... Au bout d'un long moment seulement, il dit, d'une voix qui commençait de s'embarrasser un peu :

– L'Antilope est allé dans la sierra... Il a vu que la haute vallée se desséchait...

– Vraiment ? C'est alors que la nappe d'eau souterraine a changé de cours, au moment du tremblement de terre.

Le vieux chef murmura :

– Personne n'ira plus au temple de la Lune... Otezuma ne le voulait pas... Il est content maintenant...

Sa langue s'embarrassait tout à fait. Il cessa de parler, dès lors, et rendit le dernier soupir quelques heures plus tard.

Cet ouvrage est le 256^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.